

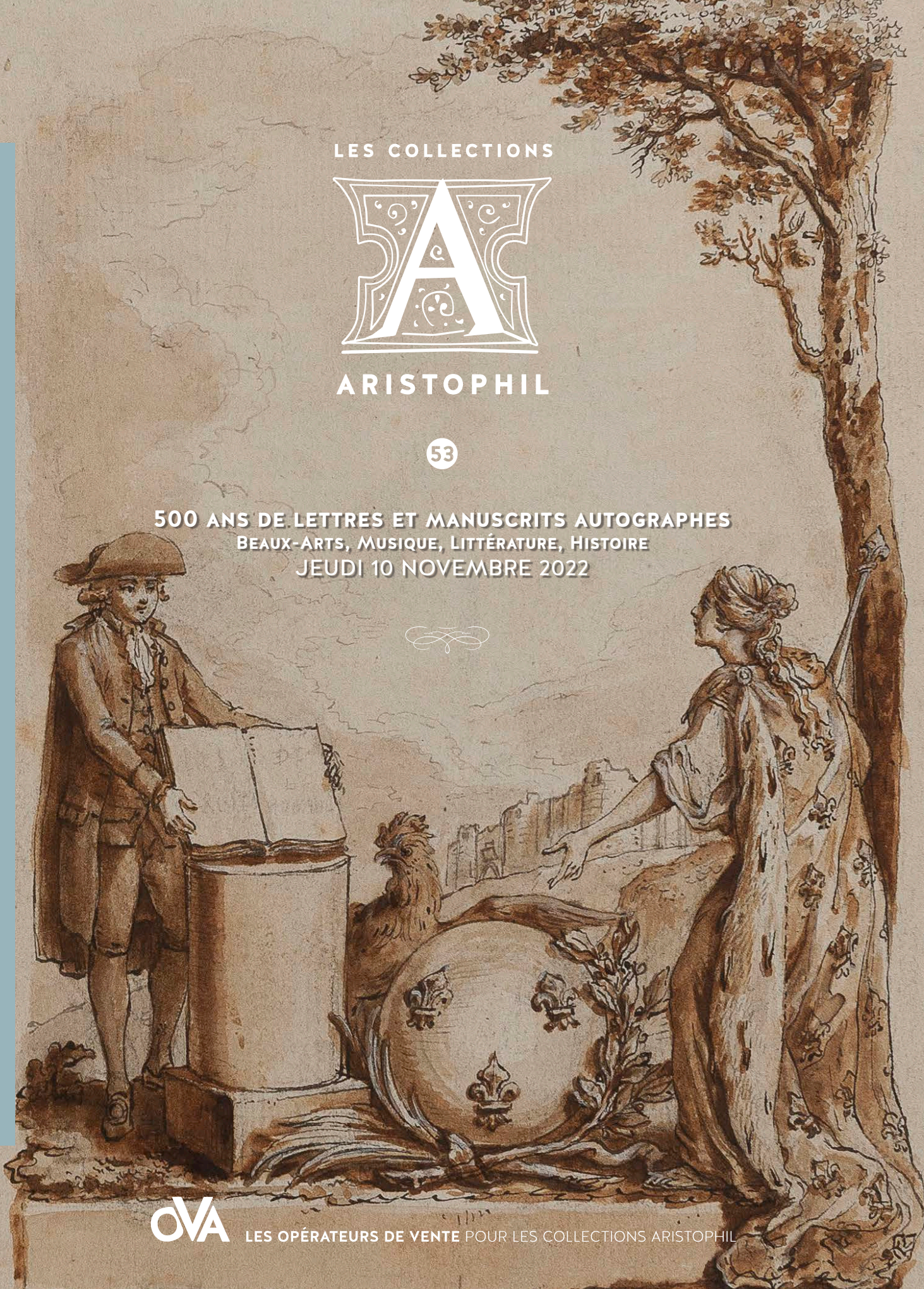
LES COLLECTIONS



ARISTOPHIL

53

500 ANS DE LETTRES ET MANUSCRITS AUTOGRAPHES
BEAUX-ARTS, MUSIQUE, LITTÉRATURE, HISTOIRE
JEUDI 10 NOVEMBRE 2022



LES OPÉRATEURS DE VENTE POUR LES COLLECTIONS ARISTOPHIL

26 June 1966

Le Fond de la

Pie
rien
en
un
je

ho
Je q
fall
quien

9 June 1966

très

sur le savant
g'd
que
no
or
côt

9 September

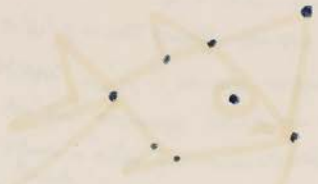
Malgré

Requis le 20/11/57
9h45
(Dimanche)

22 July 1963

du 14 août - (celle m
N-D. DE FRANCE" - LONDRES
suis heureux que le
subu chapel

31 Août 1960



Tu
cher

avec le royaume (le mine)
at de l'Etat
Monsieur

Mon cher triquet

Dites moi franchement si le

avec le conseil municipal sont pour

dan le fait que nous ne pouvons pas

c'est ce que j'en ai envisagé

Pi, par contre, c'est que ça aura

pour la conscience à la même

franchise. Volz en q
un voyage à main
attitude, il faut à nos voyages
le 5 Février - j'ai un pin

Mon l

Le com

qui ne s

Naturel

Comme in

de vos in

peinte est

qui ne mang

up et pu

very nos con

le cap au l'opé II



coffer

sp

bonheur

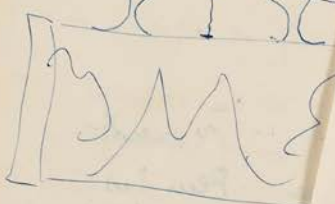
"SANTO-SO
ST JEAN CAP
T 251

leur parole à l'air

Piero de la France sur

la mine

à caducles et fond d



L'échan fait

Saints par

Pier Sud

Jean

l'air
Crois
Si le co
la rem
Parquie
et d'ib
Compte d
et que
toysor
mai le la
part et cel
Faites, mo
carton
ute

CATALOGUE N° 53

Cette avant-dernière vente des collections Aristophil aurait pu s'intituler, comme le recueil de Huysmans, *De tout, ou*, comme la série d'essais de Paul Valéry, *Variété*. Après une cinquantaine de ventes thématiques, ce catalogue est en effet bien représentatif de la variété des collections.

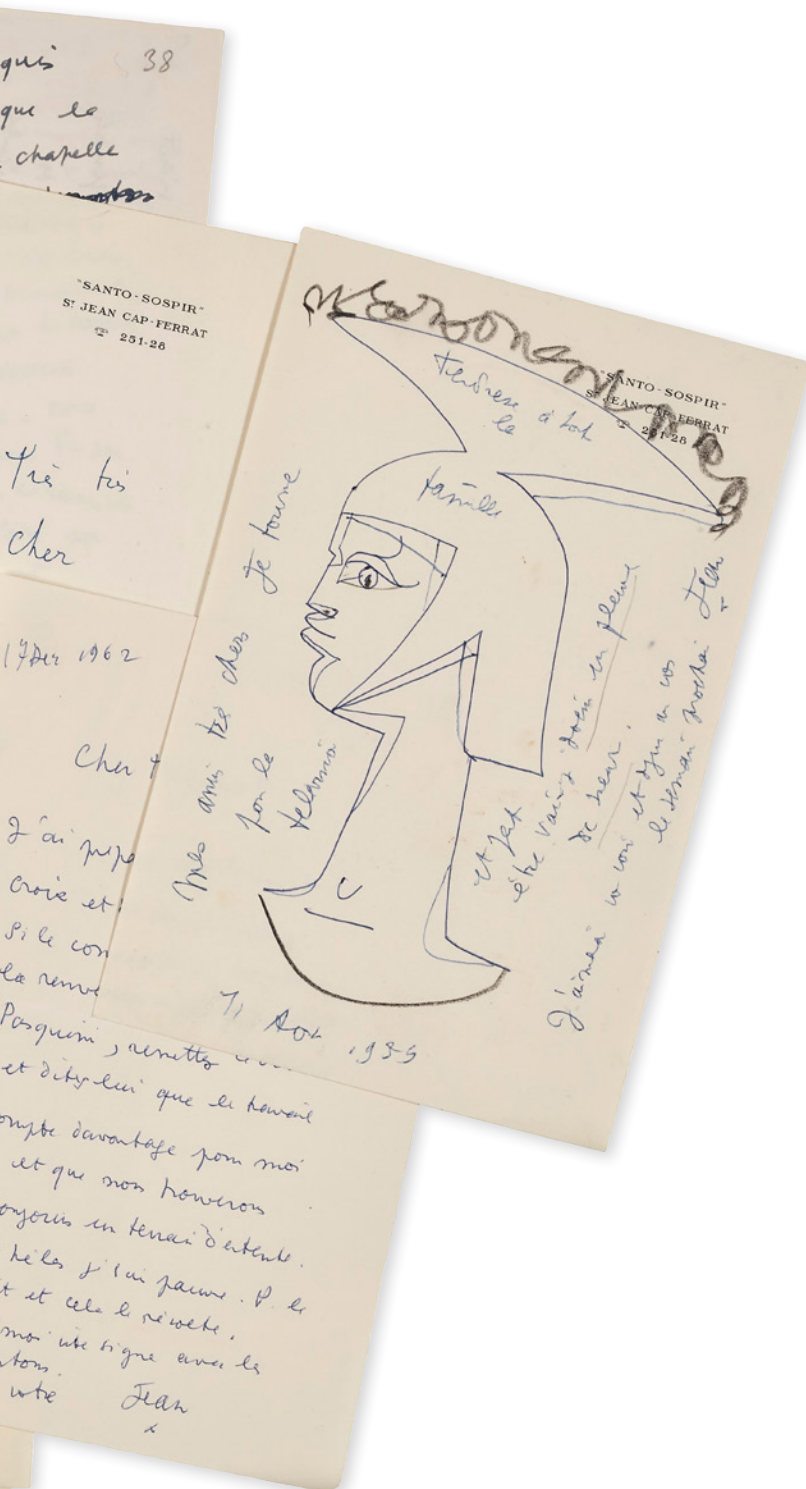
Sur cinq siècles, lettres et manuscrits défilent, accompagnés de quelques livres.

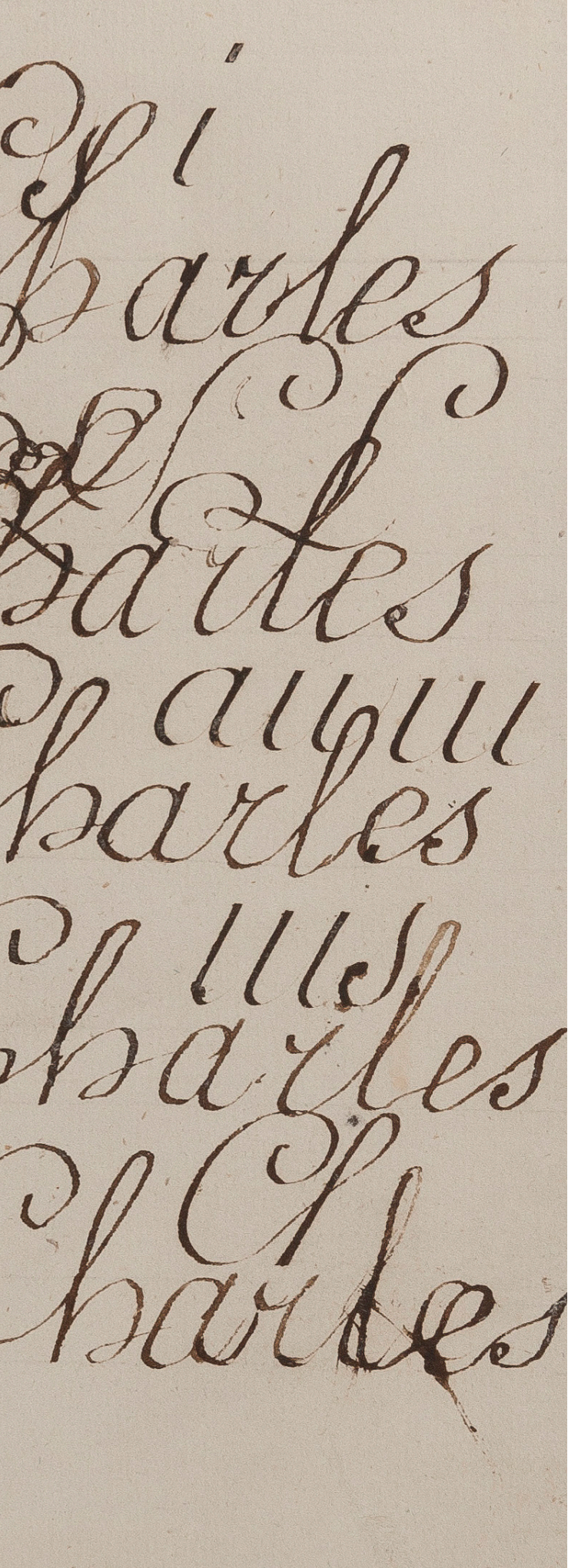
La partie des beaux-arts, qu'illustre un tableau de Géricault, va de Paul Véronèse à Georges Mathieu. On notera l'émouvante lettre de Van Gogh à ses amis arlésiens Ginoux, et l'important ensemble de lettres et manuscrits de Georges Rouault.

Parmi les manuscrits musicaux, des œuvres majeures d'Olivier Messiaen côtoient les œuvres lyriques et ballets de Reynaldo Hahn, Georges Auric, Darius Milhaud et Francis Poulenc. Le monde du spectacle est représenté par deux grandes correspondances amoureuses : Abel Gance à Nelly Kaplan, Édith Piaf à Toto Gérardin. La littérature va du Grand Siècle, avec Bossuet et Saint-Simon, à Louis-Ferdinand Céline, représenté par son abondante correspondance avec Roger Nimier et son roman *Nord*. On remarquera les deux ensembles consacrés à Gustave Flaubert, avec notamment le manuscrit fortement corrigé de *Novembre*, et à Émile Zola, avec le touchant dossier sur sa jeunesse et les lettres à sa mère, ainsi que les deux volumineuses correspondances adressées parallèlement à sa femme Alexandrine et à sa maîtresse Jeanne. Sans oublier la belle collection de dessins et aquarelles de George Sand, et un album de dessins de Saint-Exupéry.

Dans la partie historique, de Louise de Savoie à Charles de Gaulle, après l'extraordinaire album constitué par Arthur Meyer et consacré à la Révolution, de nombreux documents se rattachent à Napoléon et l'Empire, avec des manuscrits de Sainte-Hélène, des correspondances de Marie-Louise, de la Reine Hortense, du général Bertrand et du maréchal Soult, qu'accompagnent des ouvrages, dont plusieurs reliés pour Marie-Louise. À la correspondance amoureuse et érotique du tsar Alexandre II, répondent les textes de Jean Jaurès sur la révolution russe. Des lettres et manuscrits de Mermoz évoquent enfin l'épopée de l'aviation.

Thierry Bodin





INFORMATIONS ET SERVICES POUR CETTE VENTE

RESPONSABLE DE LA VENTE

PHILIPPE ANCELIN

PRESIDENT DE DROUOT ESTIMATIONS

+33 (0)1 48 01 91 07

pancelin@drouot.com

EXPERT

THIERRY BODIN

SYNDICAT FRANÇAIS DES EXPERTS

PROFESSIONNELS EN ŒUVRES D'ART

45 rue de l'Abbé Grégoire - 75006 Paris

+33 (0)1 45 48 25 31

lesautographes@wanadoo.fr

RENSEIGNEMENTS

ORDRES D'ACHAT

FACTURATION ACHETEURS

RETRAIT DES ACHATS

CLÉMENCE CLAUDE

+33 (0)1 48 01 91 08

bids@drouot.com

(retrait des lots uniquement
sur rendez-vous)

RELATIONS PRESSE

SERVICE DE PRESSE DROUOT

+33 (0)1 48 00 20 50

drouotpresse@drouot.com

DROUOT ESTIMATIONS

LES COLLECTIONS



ARISTOPHIL

53

JEUDI 10 NOVEMBRE 2022, 14 H
DROUOT-RICHELIEU - SALLE 4



EXPOSITION PUBLIQUE

DROUOT RICHELIEU - 9 RUE DROUOT 75009 PARIS
MERCREDI 9 NOVEMBRE DE 11 HEURES A 18 HEURES
JEUDI 10 NOVEMBRE DE 11 HEURES A 12 HEURES

COMMISSAIRE-PRISEUR

PHILIPPE ANCELIN

CATALOGUE ET RÉSULTATS VISIBLES SUR WWW.COLLECTIONS-ARISTOPHIL.COM
ENCHÉRISSEZ EN LIVE SUR

DROUOT.com
Live

Important: Les conditions de vente sont visibles en fin de catalogue



DROUOT ESTIMATIONS

7, rue Drouot 75009 paris - Tél. +33 (0)1 48 01 91 00
www.drouot-estimations.com
SVV agrément du 10 juillet 2002-337



Qui sommes-nous ?

Dans le cadre de deux décisions de justice, la Société de Ventes Aguttes a effectué les opérations logistiques de transfert, tri, inventaire et conservation des œuvres en provenance des Collections Aristophil. Elle a ensuite procédé à la restitution de ces œuvres à leurs propriétaires. Elle a également proposé une organisation et un plan stratégique pour les ventes des années à venir. Ainsi, une partie des Collections Aristophil sera dispersée de façon judiciaire (biens propres de la société Aristophil mise en liquidation), tandis qu'une autre partie sera vendue de façon volontaire (propriétaires uniques, ou copropriétaires indivis).

OVA : les Opérateurs de Ventes pour les Collections Aristophil

La poursuite et la fin de la dispersion des œuvres indivisaires a été confiée à deux OVV : AGUTTES et DROUOT ESTIMATIONS. AGUTTES reste le coordinateur des ventes des indivisions et assurera également les ventes des lots judiciaires et des biens appartenant à des propriétaires uniques.

La maison Aguttes est l'opérateur pour cette vente

Fondée par Claude Aguttes, commissaire-priseur, installée depuis plus de 20 ans à Neuilly-sur Seine, la maison Aguttes se distingue aujourd'hui comme un acteur majeur sur le marché de l'art et des enchères. Son indépendance, son esprit de famille resté intact et sa capacité à atteindre régulièrement des records nationaux mais aussi mondiaux font toute son originalité.

SOMMAIRE



INFORMATIONS ET SERVICES POUR CETTE VENTE	p. 2
OPÉRATEURS DE VENTES POUR LES COLLECTIONS ARISTOPHIL	p. 4
LES COLLECTIONS ARISTOPHIL EN QUELQUES MOTS	p. 6
GLOSSAIRE	p. 9
BEAUX-ARTS	p. 11
MUSIQUE	p. 36
LITTÉRATURE	p. 83
HISTOIRE	p. 189
ORDRE D'ACHAT	p. 249
CONDITIONS GÉNÉRALES DE VENTE	p. 250

LES COLLECTIONS ARISTOPHIL

EN QUELQUES MOTS

Importance

C'est aujourd'hui la plus belle collection de manuscrits et autographes au monde compte tenu de la rareté et des origines illustres des œuvres qui la composent.

Nombre

Plus de 130 000 œuvres constituent le fonds Aristophil. L'ensemble de la collection a été trié, inventorié, authentifié, classé et conservé dans des conditions optimales, en ligne avec les normes de la BNF.

Supports

On trouve dans les Collections Aristophil une grande variété d'œuvres. Dessins, peintures, photographies, lithographies, manuscrits anciens, chartes, incunables, livres et manuscrits, partitions, éditions rares, lettres, autographes, philatélie, objets d'art, d'archéologie, objets et souvenirs, documents se côtoient et forment un ensemble tout à la fois hétéroclite et cohérent tant il couvre l'ensemble des moyens d'expression qu'inventa l'Homme depuis les origines jusqu'à nos jours

Thèmes

Les Collections Aristophil couvrent toutes les périodes de l'histoire de l'Antiquité au XX^e siècle. Afin de dépasser la répartition par nature juridique, par type de support ou encore la seule chronologie, il a été retenu de disperser ces collections sous la forme de ventes thématiques permettant de proposer des ventes intéressantes et renouvelées mois après mois, propres à susciter l'intérêt des collectionneurs du monde entier.

Sept familles thématiques



BEAUX-ARTS



HISTOIRE POSTALE



HISTOIRE



ORIGINE(S)



LITTÉRATURE



MUSIQUE



SCIENCES

1)
oh, ^{oui} me dis-je, bientôt tout sera
terminé... ouf!... assez nous avons
vu... à 65 ans et même que peut bien
^{vous}
~~me~~ foutre la plus pure archi bombe

H???. Y? souffles! vêtiles! seulement
horrible ce sentiment d'avoir tant perdu
tout son temps et quelles myriades
d'efforts pour cette ^{hideuse} ~~sacree~~ satanée horde
d'alcooliques enfiévrés laquais... misère,
Marsanne! "rendez vos zancœurs, laissez
vous!"... bigre, j'accepte! je veux, mais
à qui?... les acheteurs me bondent, il
paraît... ils n'aiment et n'achètent que
les auteurs presque comme eux, avec
juste en plus, le petit liseré
à la couleur... ~~de~~ chef-bouffat,

Extremement lent (GR: gambes, vcl., fl. 8, bandons 8, 16)

exemple 363

(Le Banquet orgue
céleste)

GR: mf Cyato
(Ped: fl. 4, nagard, octavin, piccolo)
P: stacc.

exemple 364

exemple 365

exemple
366

exemple 367

(Hymne au Saint-Sacrement) orchestre

exemple 368
(Paysage)

Chant
(Soprano)

Modéré, un peu vif
(VI) - sa -

ge:

Elle sou - rit,

- Plus lent

la main sur les

Chant
(Soprano)

piano

Chant
(Soprano)

piano

exemple 369 (La Vierge et l'Enfant)

Lent

orgue

PR (quintaton 16 mf, flote 4 5 nagard pp)

mf Cyato

13
37



ARISTOPHIL

53

JEUDI 10 NOVEMBRE 2022, 14 H
DROUOT-RICHELIEU - SALLE 4



GLOSSAIRE

Lettre autographe signée (L.A.S.): la lettre est entièrement écrite par son signataire. Celui-ci peut signer de son prénom, de ses initiales ou de son nom.

Pièce autographe signée (P.A.S.): il s'agit de documents qui ne sont pas des lettres. Par exemple: une attestation, une ordonnance médicale, un reçu, etc.

Lettre signée (L.S.): ce terme est utilisé pour désigner une lettre simplement signée. Le corps du texte peut être dactylographié ou écrit par une autre personne.

La pièce signée (P.S.) est un document simplement signé. Le corps du texte peut être dactylographié ou écrit par une autre personne.

Une lettre autographe (L.A.) est une lettre est entièrement écrite par une personne, mais non signée. Il était d'usage au XVIII^e siècle entre gens de la noblesse, de ne pas signer les lettres, le destinataire reconnaissant l'écriture, savait à qui il avait affaire. Madame de Pompadour, Marie-Antoinette, pour ne citer que les plus célèbres, ont ainsi envoyé des lettres autographes non signées.

Une pièce autographe (P.A.) est un document entièrement écrit de la main d'une personne, mais non signé. Ce terme désigne très souvent des brouillons, des manuscrits ou des annotations en marge d'un document.

Un manuscrit peut être entièrement « autographe » ou « autographe signé » ou dactylographié avec des « corrections autographes ».

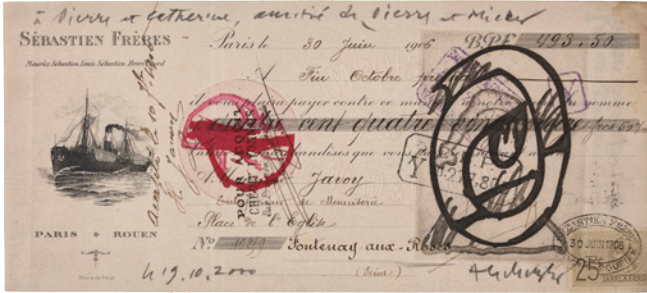
vous l'as/ure à vous tous qui êtes
Revenus des amis pour moi -
des amis pour longtemps.

J'ai encore oublié de vous remercier des
olives que vous m'avez envoyées l'autre fois
et qui étaient excellentes. prochainement
je vous rapporte les boîtes.

Je vous écris donc, chers amis.

pour essayer de distraire pour
un moment notre chère malade
pour qu'elle reprenne son
sourire habituel pour nous
faire plaisir à tous qui la connaissons.
Ainsi que je vous l'ai dit, dans
une quinzaine j'espère venir
vous revoir bien guérie.

Les maladies sont là pour nous en
faire res/ouvenir que nous ne sommes
pas en bois voilà ce qui me paraît le
bon côté de tout cela. Puis après
on s'en va à son travail de tous
les jours redoutant moins les contrariétés
avec une nouvelle provision de sérénité.
Et même en se séparant ce sera en
se disant pourtant encore : et lorsqu'on
est amis on l'est pour longtemps - car
voilà le moyen pour pouvoir se quitter. -
Allons, à bientôt, et mes meilleurs souhaits
pour la prompte guérison de notre chère.
Croyez moi
bien à vous Vincent



1

ALECHINSKY Pierre (né 1927).

3 L.A.S. « Pierre », Bougival 1977-1999, à Pierre DESCARGUES ; 3 pages formats divers (2 à son en-tête), 2 enveloppes.

400 / 500 €

Lettres amicales au journaliste et critique d'art.

On joint une estampe originale tirée sur une traite ancienne, signée et dédiée (2000).

2

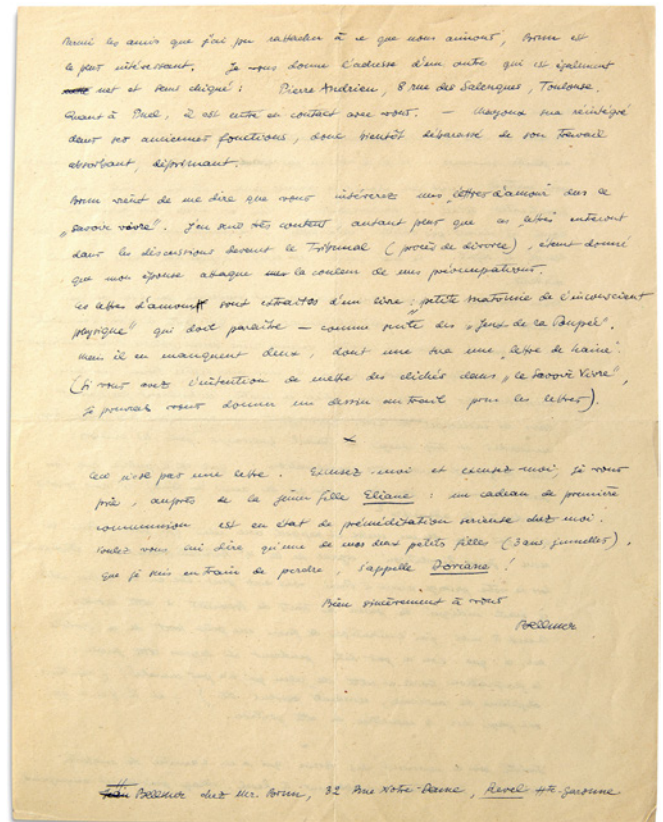
BELLMER Hans (1902-1975).

L.A.S. « Bellmer », Revel [vers 1946], à René MAGRITTE ; 2 pages in-4.

800 / 1 000 €

Longue lettre dans laquelle Bellmer évoque les pamphlets de Magritte.

« Votre lettre et celle qui m'est parvenue parallèlement d'Eliane m'ont fait un plaisir immense : si je ne vous ai pas répondu de suite [...] c'est que ma vie a subi une modification totale et bouleversante. Ceci et, encore, un travail pour lequel je n'étais pas outillé (eaux-fortes) – déménagement etc. ne m'ont pas laissé de répit [...] Parmi vos tracts et publications qui me sont parvenus par l'un ou par l'autre chemin, c'est particulièrement celui qui porte le titre *l'enculeur* qui me paraît efficace et essentiel comme une bonne potion d'acide nitrique »... [La plupart de ces pamphlets particulièrement virulents, dirigés contre le gouvernement belge, avaient été confisqués par la poste]. « Dès la "libération", j'avais proposé à un ami fidèle Brun de faire imprimer des feuilles qui, pliées en quatre, rentreraient facilement dans les enveloppes habituelles. Nous étions trop isolés, trop emmerdés et trop chargés de travail quelconque pour les réaliser ». Mais il ajoute avoir « l'intention de faire un petit tract de ce modèle sur ce que l'on a pas dit pendant et depuis cette guerre : la glorification froide et nette de celui qui n'a pas marché (déserteurs, objecteurs de conscience, résistants etc.) – et il y en a qui ont payé cher le maintien de cette position [...] Brun vient de me dire que vous insérez mes "lettres d'amour" dans ce "savoir vivre" [...] Ces lettres d'amour sont extraites d'un livre : *Petite anatomie de l'inconscient physique* qui doit paraître – comme suite des *Jeux de la Poupée* mais il en manquent deux, dont une sera une lettre de haine »...



3

BERNARD Émile (1868-1941).

7 L.A.S. et 2 POÈMES autographes signés « Emile Bernard » ou « E. Bernard », [vers 1918-1920], à son amie Joanne ROLDES (une à sa mère) ; 19 pages in-8 ou in-4, une vignette pour *La Rénovation esthétique* (quelques légères fentes et mouillures sur les bords).

800 / 1 000 €

Bel ensemble de lettres avec poèmes à une charmante amie.

De Tonnerre (fin 1918), il écrit à Mme Roldes, s'inquiétant de l'accident d'avion de son fils Jean : « L'heureuse fin de la guerre ne doit pas être fatale à votre cher et vaillant enfant ». Il attend sa visite à Tonnerre...

Vers la même époque, il écrit à sa « charmante amie », dont il reçoit une lettre. Il n'apu lui écrire, ayant notamment beaucoup travaillé à un livre de vers (probablement *Après la chute*, publié en 1918), et à une étude sur « Charles Baudelaire critique d'art et esthéticien » pour le *Mercur de France* (où elle paraîtra en octobre 1919). Il évoque M. Dalbrel, le voisin de Mlle Roldes, qu'il charge de lui transmettre des vers...

Une belle lettre à sa « Charmante et divine amie » évoque un tableau en cours : « Votre panier pose, et vos cerises, et votre souvenir inaltérable... C'est vous dire que je suis captif des couleurs et des pinceaux ». La lettre contient un sonnet, *L'Art passionné* : « Du lin souple qui se coule / Au nu trop réel du corps / Formons les nuages d'ors / Où rien de dur ne se moule »...

Une longue lettre, ornée de la vignette dessinée par Bernard pour la revue *La Rénovation esthétique*, contient également un poème. De sa Bourgogne, il transmet pour le père de son amie un plan pour améliorer les cultures des champs : « Ce n'est pas une rêverie d'artiste ». Il lui demande son avis sur le portrait qu'il a fait d'elle. Il envoie le début (20 vers) d'un poème d'inspiration chevaleresque : « Je me suis levé ce matin / En pensant à ce temps lointain / Qu'Artus orné de sa pairie, / Florissait de Chevalerie »...

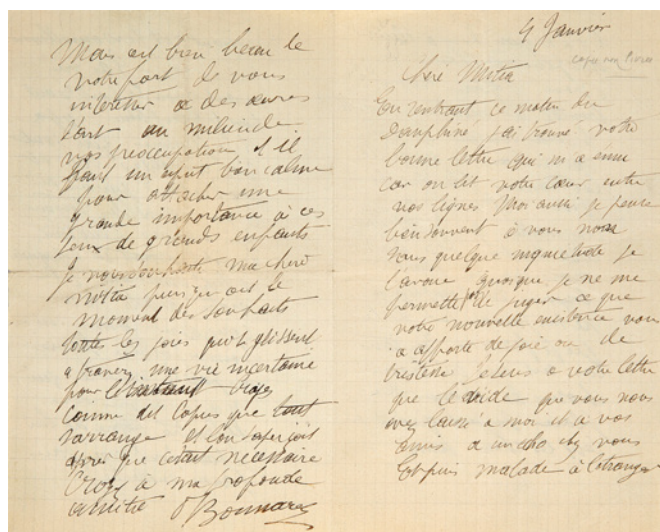
Une autre lettre commence ainsi : « Que les oiseaux se taisent et que les fleurs cessent d'embaumer si ce que j'écris ici n'est point vrai »... Il lui reproche de préférer la ville où « le roulement des autos remplace le chant des pinsons et des rossignols »... Il lui envoie un poème, *Air à chanter* (16 vers) : « Viens allons sur la plage au doux frôlis des ondes »...

De Paris (15 quai Bourbon), il dit son plaisir de l'avoir revue et de l'avoir entendue parler « avec clairvoyance et épanouissement ». Il est « tout à fait heureux de songer à la belle évolution de votre âme »...

Dimanche soir, à sa « charmante amie ». Il a un « gros chagrin, vous m'avez refusé le nom d'ami que vous me donniez si gentiment. Pourquoi ? Parce que – en ami – je vous ai dit tout franchement quelques petite choses... Oui, bien petites, auprès de tout le bien que je pense de vous. Enfin, vous m'avez fait les gros yeux, votre visage s'est assombri et j'ai vu que j'avais touché – sans le vouloir – à la pudeur de votre âme »... Il espère son pardon...

L'un des sonnets est intitulé *Pour Joanne Roldes* : « Le Sphinx disait : "devine ou meurs !" / Mais le Christ aujourd'hui nous dit : / "Aperçois au Ciel les lueurs / De l'Eden qui fut interdit" »...

L'autre sonnet est dédié « à M. Dalbrel en remerciement de ses beaux vers » : « Comme Hercule purgeant des monstres l'univers »...



4

BONNARD Pierre (1867-1947).

L.A.S. « PBonnard », 4 janvier [1905 ?], à MISIA ; 4 pages in-8.

1 000 / 1 500 €

Belle lettre du peintre à Misia, qui fut son modèle et l'égérie du Tout-Paris.

[Misia Godebska (1872-1950) était alors en Espagne, où l'avait entraînée le millionnaire de la presse Alfred Edwards, quelques mois avant leur mariage, alors qu'elle est toujours mariée à Thadée Natanson. Après avoir divorcé d'Edwards, elle épousera José-Maria Sert.]

Bonnard a été ému par la lettre de sa « chère Mitia », à qui il pense souvent, « non sans quelque inquiétude je l'avoue quoique je ne me permette pas de juger ce que votre nouvelle existence vous apporte de joie ou de tristesse ». Elle a laissé un grand vide chez ses amis ; il a eu de ses nouvelles par Cypa et par Vuillard. « L'histoire de votre portrait en espagnole est bien amusante et notre artiste a dû considérer comme une bonne fortune d'avoir un pareil modèle qui n'a pas encore eu de peintre digne de lui (je parle pour moi sans fausse modestie). Mais c'est bien beau de votre part de vous intéresser à des œuvres d'art au milieu de vos préoccupations et il faut un esprit bien calme pour attacher une grande importance à ces jeux de grands enfants »...

A. Gold et R. Fizdale, *Misia. La Vie de Misia Sert* (Gallimard, 1981), p. 117-118.



5

**BRAQUE Georges (1882-1963).
MILAREPA.**

Milarepa, Magicien-Poète-Ermite-tibétain XI^e siècle. Traduction de Jacques BACOT. Eaux-fortes de Georges BRAQUE (Paris, Maeght, 1950). Petit in-4 oblong à l'italienne (23 x 33,7 cm). Reliure en bois précieux poli, montée sur onglets, doublée sur les deux plats d'un décor géométrique du même bois portant des pièces cartonnées recouvertes de larges filets d'ébène ondulés, dos titré, doublures de daim gris souris, chemise titrée, étui (Philippe Fié).

2 000 / 2 500 €

Édition originale de la traduction de Jacques Bacot des chants de MILAREPA. Elle est illustrée de **5 eaux-fortes originales hors texte de Georges Braque**, dont deux à fond perdu. L'artiste a en outre gravé les onze lettrines et tiré le tout sur sa presse. L'achèvement d'imprimerie est daté du 15 avril 1950.

Tirage limité à 110 exemplaires sur papier d'Auvergne Richard de Bas, celui-ci numéroté 41 et signé par Braque.

Remarquable reliure de Philippe Fié.



6

CHAISSAC Gaston (1910-1964).

6 L.A.S. « gaston chaissac » ou « chaissac » dont **5 avec dessin**, Vix (Vendée) 1959-1962, à Enzo PAGANI ; **plus une gouache** signée ; 13 pages formats divers (3 lettres sur feuillet de cahier d'écolier), au stylo bille ou au crayon.

2 000 / 2 500 €

Correspondance illustrée à son ami et galeriste milanais.

[Enzo PAGANI (1920-1993), peintre, collectionneur et galeriste, admirait Chaissac et lui rendait souvent visite à Vix en Vendée, repartant le coffre plein d'œuvres. Il ouvrit sa propre galerie à Legnano puis à Milan, où il organisa quatre ou cinq expositions consacrées à Chaissac. En 1957, il fonda son propre musée d'art moderne en plein air à Castellanza (Varese).]

9 juin 1959. « Il s'est trouvé une institutrice libre, du reste d'origine paysanne, pour narguer son élève qui dessinait des bonhommes en la traitant de chaissac, à la grande honte de cette enfant et à la grande joie de toute la classe. [...] Rien de bien surprenant à ce que cette dame ait confondu ma peinture avec les dessins d'enfant et l'ait trouvée parfaitement risible mais ce qui est plus surprenant c'est qu'elle ait confondu ma qualité d'écrivain satirique avec dieu sait quoi pour oser user d'un pareil culot à mon égard ». Tous s'entendent pour le dénigrer et le forcer à dire : « Le clergier et la laïcité, deux belles merdes »...

2.X.1960. Il ne connaît pas tous ses acheteurs à l'exposition de l'Arc-en-ciel. Il a su par Paulhan que Wilhelm UHDE, critique et collectionneur des naïfs, « lui avait dit regretter de ne pas dessiner comme moi »...

3.5.1962. « J'ai bien fait quelques autre œuvre depuis votre dernier passage mais je suis déprimé, démoralisé et las de vivre »...

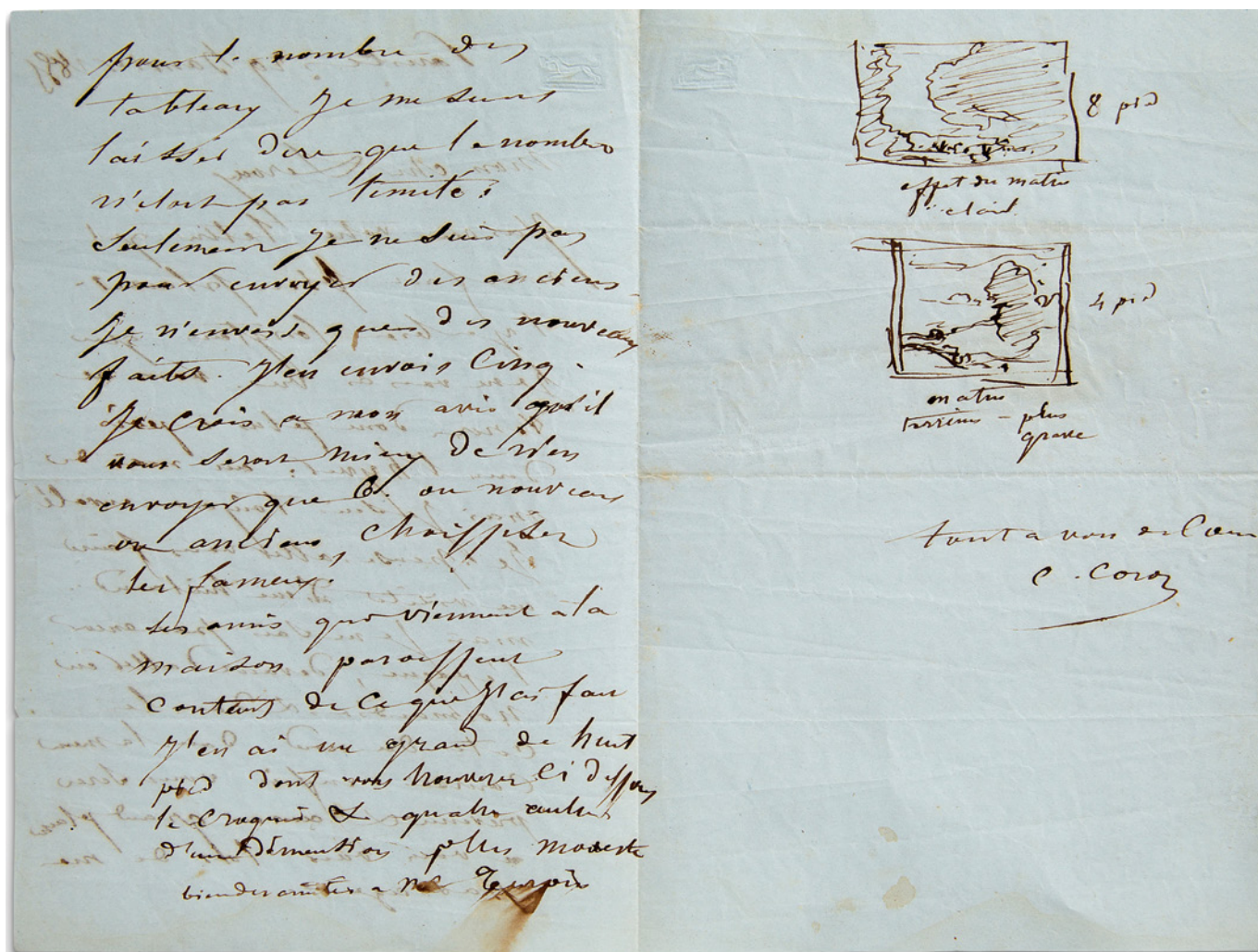
Il a fait « une chute de bicyclette », et a le poignet foulé. On lui construit un atelier : « Je repeindrais dès que j'aurais un local » ; mais il n'est pas en forme...

Il a bien reçu les 50.000 livres. « Les inspirés et leur demeure seront donc de très bon augure mais mauvaise période de dépression plus marquée et froid vaud de nouveaux maud de nuque. Activité réelle impossible. Enfin espérons que ça ira mieux pour inaugurer mon atelier ». Il parle de son livre *Les tentations des plumes du paon*...

« Vive louis rhizodus et ses graffitis ».

5 lettres sont illustrées de **dessins** originaux au stylo à bille et au crayon, dont un rehaussé à la gouache. Une est teintée en jaune d'un côté.

Est jointe une gouache découpée : buste d'homme, en vert, dédié « à enzo pagani », signé et daté « octobre 60 ».



7

COROT Camille (1796-1875).

L.A.S. « C. Corot » avec 2 DESSINS,
Paris 29 janvier 1855, à Charles LE
ROUX ; 2 pages et demie in-8 sur
papier bleuté.

3 000 / 4 000 €

Belle lettre illustrée de deux dessins à la plume, croquis de ses derniers tableaux.

[Le Nantais Charles LE ROUX (1814-1895) a
été l'élève de Corot ; peintre paysagiste et
riche propriétaire, il s'occupa d'agriculture
et de politique locale.]

Il regrette que son ami ne vienne pas à Paris
dans l'hiver : « au mois de mai je suis toujours
envolé. Je pense aller vous faire une visite
d'une huitaine mais je ne sais pas encore
l'époque, devant aller en Normandie & dans
les Côtes du Nord dans la même course.

Enfin, vous serez prévenu & j'aurai grand
plaisir à vous voir lors de mon passage ». Quant au Salon, le nombre d'envois n'est pas limité, « seulement je ne suis pas pour envoyer des anciens. Je n'envoie que des nouveaux faits. J'en envoie cinq. [...] Les amis qui viennent à la maison paraissent contents de ce que j'ai fait. J'en ai un grand de huit pieds dont vous trouverez ci-dessous le croquis et quatre autres de dimensions plus modestes ». Corot a dessiné à la plume deux de ces tableaux sur le second feuillet, indiquant les dimensions « 8 pieds » et « 4 pieds », et les titres, avec un bref commentaire : « effet du matin clair » et « matin Ferrières - plus grave ».

COURBET Gustave (1819-1877).

L.A.S. « G. Courbet », Paris 15 juillet [1870], à SES PARENTS ; 4 pages in-8 (cachet encre de l'avoué Fumey à Besançon).

4 000 / 5 000 €

Belle lettre écrite le jour du vote par les Chambres de la guerre contre la Prusse, après le refus par Courbet de la Légion d'honneur.

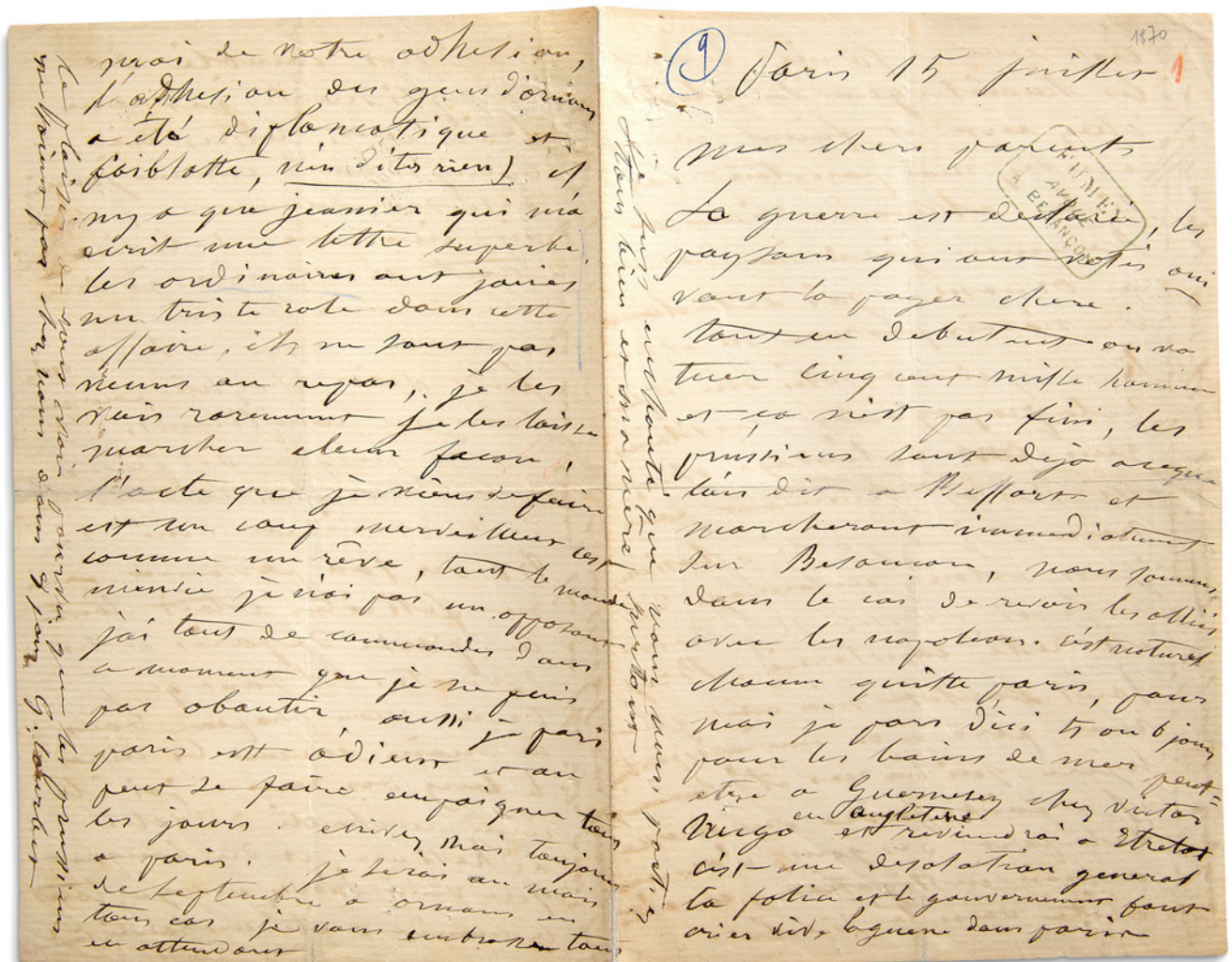
« Mes chers parents, La guerre est déclarée. Les paysans qui ont voté oui vont la payer chère. Tout en débutant on va tuer cinq cent mille hommes, et ça n'est pas fini, les Prussiens sont déjà à ce que l'on dit à Belfort et marchent immédiatement sur Besançon, nous sommes dans le cas de revoir les alliés avec les napoléons. C'est naturel. Chacun

quitte Paris. Pour moi je pars d'ici 5 ou 6 jours pour les bains de mer peut-être à Guernesey chez Victor Hugo en Angleterre et reviendrai à Étretat. C'est une désolation générale. La police et le gouvernement font crier vive la guerre dans Paris. C'est une infamie. Tous les honnêtes gens se retirent chez eux et fuient Paris. Écrivez-moi pourtant car si les allemands viennent à Besançon j'irai immédiatement à Ornans »...

Paul Boulet « a fait faire une adresse de la part des gens d'Ornans à mon instigation, ça a été édité dans le Siècle. Je suis comblé de compliments. J'ai reçu trois cents lettres de compliments, comme jamais de la vie homme au monde n'a rien reçu. De l'avis de tout le monde je suis le premier homme de France. M^r THIERS m'a fait venir chez lui pour me faire des compliments. Je reçois jusqu'à des princesses pour le même but, et on m'a donné un diné de 80 ou 100 personnes pour me féliciter c'était toute la presse de Paris et les savants. Il faut que je tienne mon chapeau

dans la main comme les curés le long des rues. J'ai été bien enchanté de votre adhésion et du bouquet que vous m'avez envoyé, tout le monde a été enchanté comme moi de votre adhésion, l'adhésion des gens d'Ornans a été diplomatique et faiblotte, *n'en dites rien* ! Il n'y a que Jeannier qui m'a écrit une lettre superbe. Les Ordinaires ont joués un triste rôle dans cette affaire, ils ne sont pas venus au repas. Je les vois rarement, je les laisse marcher à leur façon, l'acte que je viens de faire est un coup merveilleux, c'est comme un rêve, tout le monde m'envie. Je n'ai pas un opposant. J'ai tant de commandes dans ce moment que je ne puis pas aboutir. Aussi je pars. Paris est odieux et on peut se faire empoigner tous les jours »... Il viendra à Ornans en septembre, « pourvu que les prussiens ne soient pas chez nous dans 8 jours. [...] Mon affaire a duré 3 semaines dans Paris, en province et à l'étranger. C'est fini maintenant. La guerre me remplace. »

Correspondance, lettre 70-21 (incomplète).



DUFY Raoul (1877-1953).

13 L.A.S. « Raoul Dufy » ou « Raoul », 1936-1951 et s.d., à Marcelle OURY ; 21 pages in-4 ou in-8 (quelques petites fentes aux plis).

3 000 / 4 000 €

Belle correspondance amicale.

[Marcelle OURY (1894-1970), journaliste et critique d'art, mère de Gérard Oury, était amie des peintres, dont Raoul Dufy, à qui elle a consacré un beau livre : *Lettre à mon peintre Raoul Dufy* (Librairie académique Perrin, 1965).]

Paris 2 mars [1936 ?]. Il travaille comme un forçat sur son exposition de Londres, sur ses « études faites l'été dernier avec la rapidité d'un opérateur de cinéma. [...] Je suis donc

penché sur mes champs de courses et mes régates et ça commence à bien marcher. C'est un travail des plus ingrats que j'aie jamais fait. [...] Paris n'est pas en fête en ce moment, tout est assez difficile et cependant il me semble que rien n'est trop désespéré. Reviens vite ma petite mascotte »...

Nice 2 mai 1940. Lettre affectueuse, sur la santé de sa femme Émilienne, dans une maison de santé à Grasse. Il s'est remis au travail. « Où en sont nos projets ? Je pense venir à Paris dans un mois environ, profiter de mon séjour pour voir au Français quelques spectacles classiques pour te faire ces scènes de théâtre aquarielles ». Il évoque la possibilité de constituer une collection à un riche homme d'affaires en Argentine. Il dit son affection pour « ma petite Marcelle que j'admire pour tout son courage et toutes sortes d'autres choses », ainsi que son « grand Gérard »...

Perpignan 25 février 1946. 1 p. in-4. Dufy remercie son amie pour le cadeau d'Universal [une montre] : « Jusqu'à présent j'ai fait peu de cas de l'heure et des montres en général, mais à partir de ce jour je prends cela au sérieux »... - 16 avril. « Merci de votre si gentil mot que m'a apporté votre hirondelle. Je vous la renvoie avec sous son aile ce petit mot chargé de tous mes souvenirs et de mon affectueuse amitié »... - 13 juin. Il espère que sa santé va s'améliorer, avant la venue de sa chère Marcelle. « Alors tu pourras te reposer de tout le travail que ton activité débordante t'aura imposé. Dans un mois nous ferons de nouveau nos petites causeries pleines des histoires que tu rapporteras. Puisse le ciel s'éclaircir un peu pour moi »... - 20 août. Il la prie de verser de l'argent à son avocat suisse : « je n'ai pas hésité à te demander ce service parce que tu es un amour pour moi comme je suis pour toi. Comme tu as dû être

heureuse de trouver à ton arrivée à Cannes avec les enfants, ta maman et ces fleurs et tous ces mots d'amour pour t'accueillir. Je pense à mes petits tableaux qui sont l'objet et les témoins de tout ce bonheur. Ma santé n'est pas trop mal mais je suis tellement impatient d'un très grand mieux. Je suis toujours choyé comme un enfant. Je me suis remis au travail. De tous côtés j'ai de tels témoignages de l'intérêt qu'on porte à mes travaux que j'en suis bien réconforté, ça m'aide à supporter mes misères »...

Tucson (Arizona) 25 mai 1951. Il est inquiet pour la santé de Berthe [son infirmière Berthe Reysz], qui est hospitalisée. « Ne crains rien pour moi nous avons amené avec nous une domestique française qui est parfaite et comme je me remue beaucoup plus facilement ça va ». Il pense regagner la France fin juin...

[Boston]. Sa santé s'améliore, mais il faut continuer le traitement avant de rentrer en France. « Mes affaires ici s'arrangent bien, c'est tout à fait autre chose qu'en France. Tout ce qu'on vend à Paris vient ici avec des prix en Dollars, mais il faut veiller que le marché soit inondé de Dufy, ce n'est pas encore le cas. [...] Je marche à présent avec des cannes, j'ai l'impression que je suis parti pour une nouvelle série de meilleurs jours »...

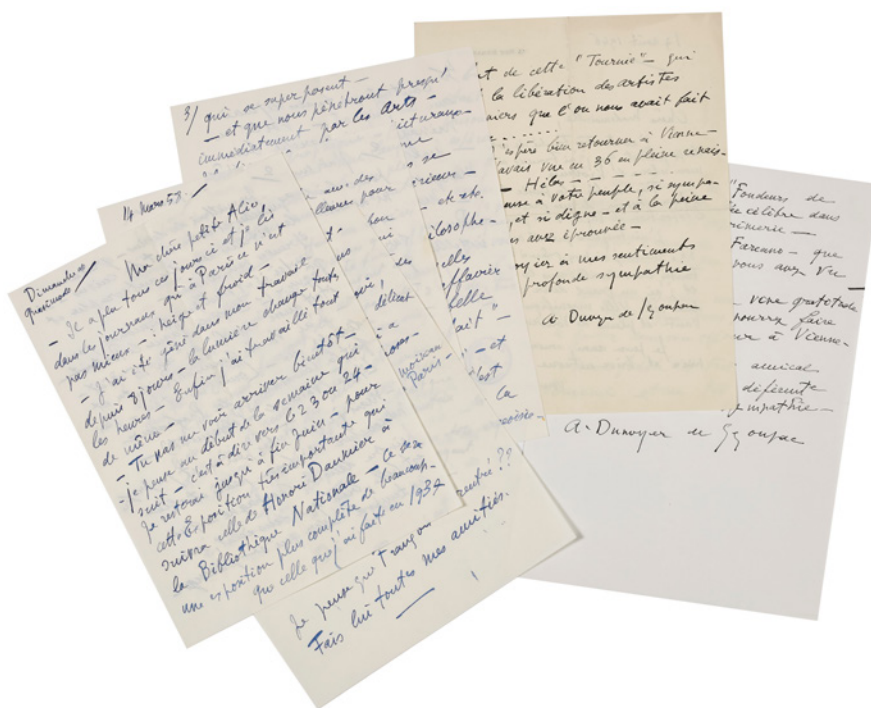
Saint-Denis s/Sarthon (Orne). Grippé, il a dû changer ses projets. « Si tu veux montrer à ton jeune égyptien de très bonnes choses à moi, il faut aller chez Mazaraki [...] J'ai des gravures à finir et ensuite j'irai à Paris »... - Il termine « des grands travaux en retard. Voilà deux mois que je n'ai pas levé les yeux de dessus mon ouvrage. Je vais avoir fini dans 4 ou 5 jours et ce sera une grande délivrance pour moi. Je vais enfin pouvoir faire des tableaux moins encombrants et plus vendables. Voilà 3 ans que je fais des grandes compositions, couvrant des centaines de mètres carrés et quoique passionnants ces travaux sont onéreux à cause de la peine et des frais qu'ils exigent, ils fatiguent et ruinent »... Il se réjouit des succès de Gérard...

Mardi. Il apprécie « cette brouette myosotis chargée de roses et embellie d'une bordure d'or, d'une arabesque de clinquant et d'une verdure de véritable asparagus. Mais ce que j'apprécie surtout à travers ces splendeurs c'est ta gentille pensée qui est pour moi la plus belle fleur invisible dans ton bouquet de bonne année. [...] Je donnerais beaucoup pour passer un moment auprès de toi dans tes Hautes Alpes ; tiens je donnerais une belle aquarelle la plus belle que j'aie, un beau tableau et un beau vase émaillé bleu et blanc. Hélas je suis attaché ici, mon travail, mes travaux et tous les soucis qui les accompagnent »...

On joint une L.A.S., Le Havre 11 septembre [1920], à la galerie BERNHEIM jeune

(2 p. in-8). Il se demande s'il sera prêt pour son exposition en octobre. « J'ai été très empêché dans mon travail par le mauvais temps, néanmoins j'ai beaucoup travaillé et réunirai un ensemble de plages, baigneurs et régates et une série de couchers de soleil sur la mer à l'aquarelle »...

Provenance : Marcelle Oury ; son fils Gérard Oury (vente Artcurial 21 avril 2009, n° 227).



10

DUNOYER DE SEGONZAC André
(1884-1974).

9 L.A.S., 1928-1973, à divers ; 16 pages formats divers, 2 sur cartes postales, 3 enveloppes.

300 / 400 €

5 billets amicaux à Mme DESJARDINS, [vers 1928] : « J'ai la plus grande amitié pour vous qui avez tant l'amour et l'exceptionnelle compréhension des belles choses et restez le plus jeune et le plus vivant des collectionneurs »... « Je suis sur la Marne et fais du paysage »... Il la remercie d'un bouquet brodé. « Je travaille tous ces temps ci au bord de la Seine et à Versailles »...

17 août 1946, à Alice SPITZMULLER, bibliothécaire à l'Albertina de Vienne : « Très sensible à la pensée de l'Albertina de faire

voyager de mes gravures, dans l'Exposition d'Ingres à nos jours » ; il se rappelle son accueil en 36, « quand j'ai pu, grâce à vous, avoir toutes ces merveilles sous le yeux » ; et il évoque le voyage en Allemagne en 1941, et « le but de cette "Tournée" - qui était la libération des artistes prisonniers que l'on nous avait fait espérer »... Il espère retourner à Vienne... 11 mai 1973, au sujet de son ami Charles PEIGNOT, qui va à Vienne...

1958. 2 belles lettres, signées « Dindin », à l'actrice Alice SIMOND, concernant la galerie Wildenstein, l'art indien, chinois et japonais, une exposition consacrée à Honoré Daumier à la Bibliothèque Nationale, ses amis Peignot...



GÉRICAUT Théodore (1791-1824) Attribué à.

Narcisse se mirant dans l'eau, dit aussi **Le bain de Chloé**.
Huile sur papier maroufflé sur toile. 20 x 16,1 cm.

4 000 / 6 000 €

Vers 1811-1812. Au dos, sur le châssis, cachet de cire rouge de la collection Pierre Dubaut, et annotation ancienne à l'encre, sur le papier de bordage : « Géricault / "Narcisse se mirant" (esquisse de jeun[esse]) ».

L'œuvre sera incluse dans le Catalogue raisonné des tableaux de Théodore Géricault, actuellement en préparation par M. Bruno Chenique, dont nous reprenons ici l'étude. Ce merveilleux petit tableau inédit date très probablement des années de la formation de Géricault chez Pierre Guérin, son deuxième maître, entre 1810 et 1812. Plusieurs dessins de Géricault des années 1810-1817 attestent l'intérêt du jeune artiste pour ces corps issus de la fable comme celui de *Vénus et Adonis* (coll. part.) ou *l'Étude de femme vêtue à l'antique, assise sur un rocher et appuyée contre un arbre* (Rouen, musée des Beaux-Arts). Géricault continuera à chérir ce motif de la femme nue dans un paysage, campée sous un arbre, dans une extraordinaire série de dessins réalisée au cours de son séjour en Italie (1816-1817), dont *Femme nue de profil*, au lavis de brun et d'indigo (Rouen, musée des Beaux-Arts), la *Femme nue au bain* (coll. part.), *Léda et le cygne* (Louvre), *Satyre et Nymphe* (Princeton, The Art Museum). Si la douceur et les canons quelque peu hermaphrodites de ce Narcisse se mirant dans l'eau évoquent les sujets traités par Guérin à la même époque, le traitement de la matière appartient bien à Géricault, tout en rappelant les productions de Guérin, de Girodet et de Prud'hon ; le traitement à peine esquissé du visage et des mains n'appartient qu'au seul Géricault. Si le sujet semble classique, son traitement, par contre, est éminemment romantique tout comme son cadrage très resserré, à la manière des petits tableaux de Granet, qu'admirait Géricault. Mais le modèle représenté est-il bien Narcisse ? N'est-ce pas plutôt une très jeune femme ? Le doute est permis, et l'ambiguïté probablement volontaire. Ce corps blanc et ces cheveux blonds ne pourraient-ils pas être ceux de Chloé ? On sait que Géricault possédait dans sa bibliothèque un exemplaire des *Amours pastorales de Daphnis et Chloé*, le célèbre roman de Longus...

Examens scientifiques par Lumière Technology en juin 2009. Examen photographique multispectral à 240 millions de pixels : Couleurs D65, lumière rasante ; Reflectographie Ultraviolet ; Reflectographie Fausses couleurs ; Reflectographie Fausses couleurs inversées ; Reflectographie Infrarouge 900 nm & 1000 nm, Émission Infra Rouge, Radiographie au Rayons X. - Nettoyé par Mme Anne-Élizabeth Rouault en 2009.

Provenance : - Pierre-Olivier DUBAUT (1886-1968). - Maxime DUBAUT (1920-1991). - Vente Artcurial Deauville 22 août 2009 (expert Bruno Chenique).



GLEIZES Albert (1881-1953).

MANUSCRIT autographe signé « Albert Gleizes », **La Peinture et ses lois. La nouvelle conception du naturalisme**, 1922 ; 28 feuillets in-4 sous chemise autographe (bords effrangés à quelques feuillets).

1 500 / 1 800 €

Important texte théorique.

La chemise présente un sous-titre différent de celui placé en tête du manuscrit : « ou Du cubisme à une nouvelle application du naturalisme dans l'œuvre plastique », avec la date : « Commencé le Lundi 5 Juin 1922 », et un petit croquis à la plume.

Le manuscrit est rédigé à l'encre violette, d'une petite écriture serrée emplissant le recto des feuillets ; il présente de nombreuses ratures et corrections. Le début est en deux versions différentes ; le manuscrit est inachevé, et a servi à établir un dactylogramme Un feuillet, intitulé *L'œuvre peinte*, présente un sommaire en 9 chapitres : 1. Le Moyen âge au point de vue renaissant et actuel. 2. La Peinture et la Religion. [...] 9. Début du XX^e, intellectualité ».

Ce manuscrit donne une version primitive du début de l'essai de Gleizes, *La peinture et ses lois : ce qui devait sortir du Cubisme*, publié dans la revue *La Vie des Lettres et des Arts* en mars 1923, et en plaquette en 1924

« Nous vivons une époque extraordinairement émouvante. Il semble que nous soyons entraînés par un courant d'une puissance inouïe qui projette contre une muraille les hommes et les ouvrages sortis d'eux comme pour en annuler l'apparence et effacer le souvenir »... Ainsi commence Gleizes, avant d'entamer un long développement sur l'histoire de l'art, qui s'interrompt ici avec l'Empire ; le dernier feuillet, dont un quart seulement est écrit, est l'ébauche d'un développement sur le XIX^e siècle.



13

IMAGE L'.

L'Image. Revue artistique et littéraire ornée de figures sur bois paraissant tous les mois (Paris, Floury, décembre 1896-décembre 1897). Spécimen et 12 numéros avec les couvertures conservées, reliés en un fort volume in-4 (33,8 x 26,8 cm) : veau blond, large décor mosaïqué de pièces de cuir de diverses couleurs travaillées à froid ou pyrogravées, représentant une femme drapée de blanc dans un paysage ; second plat orné au centre d'un motif floral mosaïqué de maroquin bleu-gris, jaune et brun ; dos lisse orné d'un décor mosaïqué rappelant celui du plat supérieur ; multiples filets dorés en encadrement intérieur ; doublure et gardes de papier Art nouveau orné de motifs d'inspiration végétale dans un camaïeu d'ocre (René Wiener d'après Georges de Feure) ; boîte d'origine en veau, dos à nerfs (quelques rares et pâles rousseurs ;

quelques légères usures aux coiffes et aux charnières, boîte usée, quelques petites taches sans gravité, accident à une chasse avec manque de cuir) ; boîte de toile moderne.

6 000 / 8 000 €

Rare collection complète sur Chine de cette belle revue illustrée, dans une étonnante reliure symboliste.

Collection complète de cette importante revue mensuelle d'art moderne fondée par la corporation française des graveurs sur bois et publiée sous la direction littéraire de Roger Marx et Jules Rais, et sous la direction artistique de Tony Beltrand, Auguste Lepère et Léon Ruffe. *L'Image* se proposait « de grouper, sans parti pris d'école, dans une même recherche d'art, les écrivains, les dessinateurs, les graveurs, et de parvenir à l'unité absolue de l'illustration et du texte, en n'offrant que d'original et d'inédit ».

Collaborèrent à cette revue les grands noms de l'époque : Maurice Barrès, Lucien Descaves, Remy de Gourmont, Gustave

Kahn, Pierre Louÿs, Jules Renard, Roger Marx, etc., pour les textes ; les couvertures étaient dessinées par Mucha, Toulouse-Lautrec, Victor Prouvé, Bellery-Desfontaines, Verneuil, etc. ; pour les illustrations, avec de nombreuses gravures sur bois hors texte et dans le texte, on relève les noms de George Auriol, Mucha, Maurice Denis, Daniel Vierge, Tony Beltrand, Jules Chéret, Lucien Pissarro, Helleu, Vallotton, Victor Prouvé, Auguste Lepère, Puvis de Chavannes, Auguste Rodin, Degas, Luc-Olivier Merson, Carlos Schwabe, Eugène Carrière, Eugène Grasset, Steinlen, Léon Lhermitte, etc.

« Chaque page de *L'Image* est comme un décor indéfiniment variable, qui commente les lignes avec les formes. Comme péristyle, un cadre original, le plus souvent, une première page, prose ou poème, encadrée par un thème végétal ou figuré » (Raymond Bouyer, *Art et décoration*, janvier-juin 1898, p. 28).

Collection complète se composant des 12 numéros, ainsi que du rare numéro spécimen, en **édition de luxe tirée à 100 exemplaires sur Chine** contenant un **tirage**

à part sur Chine de toutes les gravures et les fumés de toutes les planches hors texte avant la lettre. Un des 12 exemplaires sur Chine du numéro-spécimen.

Magnifique reliure symboliste 1900 signée de René WIENER (son nom poussé à l'or au verso du premier feuillet de garde et avec son monogramme poussé à froid dans l'angle inférieur du second plat) d'après un carton de Georges de FEURE. Figure importante de l'École de Nancy, René WIENER (1855-1939) fut, avec Camille Martin et Victor Prouvé, l'un des rénovateurs de l'art de la reliure. En 1893, ils exposèrent huit reliures au Salon des Arts décoratifs du Champ de Mars. Dès 1897, Wiener travailla avec Georges de FEURE ; ils réalisèrent ensemble deux reliures dont une pour *L'Art dans la décoration extérieure des livres* d'Octave Uzanne (conservée au Musée de l'École de Nancy) présente des similitudes avec la reliure de *L'Image*. « Le plat de la couverture est traité à la manière de ses illustrations pseudo-médiévales. Il représente une scène de forêt dans laquelle une femme, vêtue d'une cape, ouvre une porte qui donne sur un autre paysage. Le dos de la couverture est décoré d'une fleur similaire à celle des culs-de-lampe » (Ian Millman, *Georges de Feure, maître du symbolisme et de l'Art nouveau*, ACR édition, 1992, p. 141-142).

Provenance : Jules RAIS, directeur littéraire de *L'Image* (mention manuscrite au crayon répétée plusieurs fois dans la marge inférieure des hors-texte « Exemplaire de Mr Rais. Beltrand ») ; Michel WITTOCK (vente Christie's, 11 mai 2001, n° 7).



14

LA FRESNAYE Roger de (1885-1925).

16 L.A.S. « Roger », dont 3 avec dessins, [vers 1910-1915 ?], à son cousin Georges de MIRÉ, au château de La Fresnaye près de Falaise ; environ 60 pages in-8 et in-4, la plupart à son chiffre, 2 enveloppes (quelques légères déchirures et traces de pliure).

5 000 / 7 000 €

Très belle correspondance à celui que Roger de La Fresnaye considérait comme un frère et son plus proche ami.

[Georges de MIRÉ (1890-1965), peintre lui-même, fut un des premiers collectionneurs d'art africain ; La Fresnaye fit son portrait en 1910 (Metropolitan Museum).]

Les lettres, la plupart non datées, s'étalent sur les années 1910-1915. Le peintre se livre avec sincérité et humour, et se laisse aller à de libres confidences ; il ne cache ni ses tourments ni son sentiment d'échec, et rapporte ses soucis avec son modèle, .../...

.../...

Marie Valentine, qui est aussi sa maîtresse, et lui fait des scènes. Il évoque son travail, sa vie à Paris avec les concerts, les dîners et les rencontres, la solitude dans son atelier de Beauvernay. On y trouve les noms de galeristes et d'éditeurs (Bernouard), de confrères et amis : Desvallières « très gentil » ; Van de Velde, « un homme tout à fait épatant d'intelligence et d'activité » qui doit s'occuper du « Théâtre Montaigne » (futur Théâtre des Champs-Élysées) ; Paul Vera, avec qui il collabore « pour une chambre à coucher : à moi le dessin des meubles, à lui l'arrangement coloré » ; Abel Truchet ; Jean-Louis Gampert ; André Mare ; Paul-Élie Ranson, dont il a fréquenté l'Académie ; Robert Delaunay, « l'être le plus simple que je connaisse et on ne peut résister au plaisir de lui rétorquer des choses désagréables. Seulement il a des idées, chose rare, car cela est quelquefois compatible avec la crapulerie » ; Charlotte Gardelle ; le couturier Poiret, etc.

Mardi soir : il assiste à une « lecture prétentieuse de notre « Poète-homme-du-monde », et termine sa lettre par le **dessin** d'une main tendue...

Jeudi 16 : il va à l'atelier « y faire mes couchés d'une statue dont la conception, je crois, avance. Malheureusement la terre est sèche »...

Jeudi soir : « Ce que t'a dit Desvallières au sujet des brigands correspond à sa marotte de la signification littéraire d'un tableau ». Il travaille « au moulage et à la "finition" de ma statuette et de mon relief » Il a dû « tout retailer, repolir, regratter »...

Beauveray, samedi soir [1910]. Il rentre de voyage et s'émerveille de la beauté de la région ; il travaille à sa statue et espère qu'elle sera prête pour le Salon d'automne : « Je me retrouve encore sans guide devant ma terre et l'idée que j'ai en tête. J'ai bien, bien peur de retomber encore dans une sculpture pauvre, anémiée, littéraire en un mot ». Il fait aussi « des dessins à l'encre de chine et au pinceau pour illustrer *Tête d'Or*. Je tâche d'illustrer le drame en m'inspirant uniquement des choses que peuvent évoquer les images poétiques dont il fourmille. L'illustration deviendrait ainsi comme un accompagnement en harmonie avec l'esprit du texte. » Il compte envoyer au Salon « ton portrait, ma grande toile et mon paysage de Munich ». Il se trouve « très suffisamment heureux » et se réjouit qu'ils aient « la chance de nous comprendre sur beaucoup de points : tâchons d'arriver à nous comprendre sur tout, à mériter notre confiance réciproque à être vraiment deux amis »...

Samedi 11 mars [1911] : il a vu *L'Oiseau Bleu* de Maeterlinck, dont il critique la mise en scène : « J'aurais préféré qu'on s'inspirât de l'esprit russe en l'appliquant à nos habitudes ».

Mardi [14 mars 1911] : il a vu Bernouard qui « prendra volontiers mon bas-relief, mais déclare ne rien comprendre à mon paysage. Je suis vexé. [...] Mon Dieu, Georges, je ne vois pas d'issue à ma vie ! Comme je souffre ! Pas une affection vraie, pas un être à qui me confier entièrement. [...] Georges, Georges, je n'ai ni talent, ni bonheur, ni volonté, ! Je voudrais mourir... »

Lundi 27 mars : « J'ai repris mon paysage d'automne. Et de même qu'en mangeant vient l'appétit ainsi me venaient en travaillant des idées de volumes et de masses »...

Meulan, Dimanche 4 août : il déjeune avec Henri « retour de Saint-Raphaël où il a été assister aux essais de l'hydroaéroplane Nieuport », et fait une promenade en auto « sur les rives bénies de la belle Seine » dont il vante l'harmonie...

La Ferté-sous-Jouarre, lundi soir : dessins des trois mouvements de la brasse : « L'eau après l'orage est délicieusement chaude : nulle surprise, nul saisissement ; mais pourquoi faut-il que le créateur m'ait doué d'une densité extraordinaire et jamais encore constatée par le maître-nageur ? Ce doit être le génie ». Il va quitter avec regret « cette blanche petite ville [...] et ce café, caverne remplie des mystérieux et innombrables trésors des Pernod, des Picon, des Vermouth, des Byrrh, etc. J'en suis maintenant à 4 absinthes avant chaque repas : mon talent augmente à vue d'œil ! ».

Dimanche : dîner chez Ranson, où il s'est ennuyé et s'est amusé à observer les maîtres d'hôtel, « deux Hercules » : « Sérusier qui avait pourtant écrit son discours a misérablement séché au milieu ne pouvant pas se lire »...

Mardi, avec 2 dessins en tête de la lettre (un homme emmitoufflé près d'un poêle, et des toits d'immeubles sous la pluie) : il a dîné avec le Hongrois Hatvany et Fontenay, et fait un retour sur lui-même, et se dit « en contemplant le néant de mon pauvre "moi" : tu n'existes pas, tu n'as rien de ce que tu aimes trouver chez les autres, tu es le raté [...] Je ne sais pas me conduire dans la vie. Te rends-tu compte de toutes ces lacunes terribles dont je souffre et me le caches-tu par amitié. [...] Je pense par instants que connaître beaucoup de monde est le premier des biens. À d'autres, je rêve d'un renoncement total au monde, de vie à la campagne etc... »

Jeudi et jeudi soir « Je travaille au portrait de Bela [Czobel ?], qui ressemble pour l'instant à une baraque d'arracheur de dents, à la foire. Il a aussi quelque chose de celle du prestidigitateur, car il y a une cage à oiseaux dans le fond.

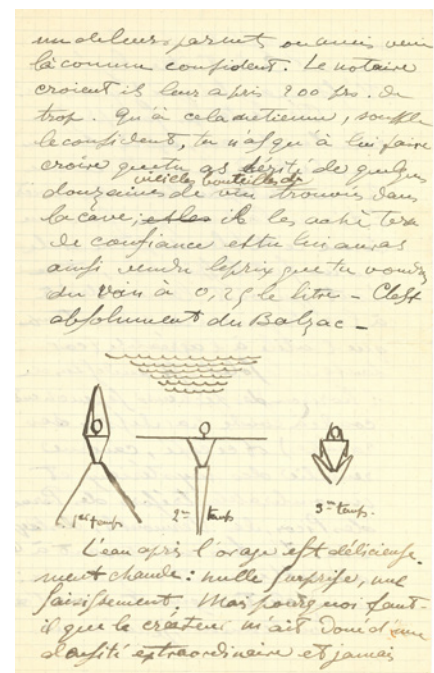
Jeudi soir 21 juillet. Il travaille à des natures mortes. « Mais ma principale occupation

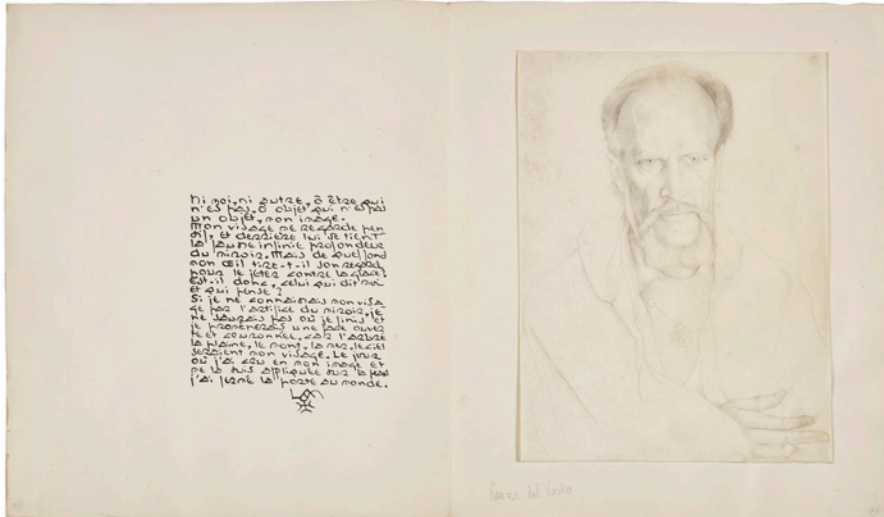
est de souffrir. Je souffre de plus en plus moralement. Je me réveille avec une oppression terrible sur le cœur une terreur de la journée qui va venir. [...] J'ai été voir Desvallières », mais dans ce milieu où règne la gaîté, « je me fais l'effet d'un damné qui viendrait regarder par une fente ce qui se passe au paradis ». Il demande cependant à Georges de lui trouver un cadre pour son grand tableau.

« Ma statue, moulée la semaine dernière, part demain. Cruelle désillusion depuis qu'elle se présente librement au soleil, sous le ciel bleu : ce n'est pas le chef-d'œuvre ! Oh dam non ! Je travaille à un grand bas-relief ».

7 juin 1915 : le soldat La Fresnaye entend la canonnade au loin dont l'intensité est telle qu'elle ne laisse « plus une minute de répit aux malheureux occupants des tranchées. Le fusil ne sert plus, la grenade le remplace, et la baïonnette va céder le pas au couteau. On a vu les hommes d'une compagnie pleurer comme des enfants sous les bombardements. » Il ne sait pas s'il en reviendra et demande de lui envoyer son revolver Webley ; « Tous nous sommes bien las et bien changés moralement : seule la grosse gaîté du vin et des mets fait grimacer notre peau tannée et ridée »...

On joint 2 L.A.S. et un télégramme, 3 décembre 1917 et 30 avril 1919, à Maurice RAYNAL, au sujet d'un projet avec Jean Cocteau, pour l'illustration de *Tambour*...





15

LAPOUJADE Robert (1921-1993).

RECUEIL de 25 DESSINS originaux, accompagnés de 25 MANUSCRITS autographes signés d'écrivains, **Figures vives**, [vers 1949] ; 25 bifeuillets de papier vélin (38,5 x 33 cm) dont chaque 3^e page présente un dessin sur parchemin (environ 30 x 23 cm), en tout 43 pages in-fol. ; en feuilles sous chemise peinte en papier avec le titre, sous chemise rigide demi-basane fauve avec pièce de titre, étui usagé.

7 000 / 8 000 €

Exemplaire unique d'un livre manuscrit rassemblant des portraits dessinés par Lapoujade des principaux écrivains des années 1950 avec leurs manuscrits autographes sur le thème du visage.

Les dessins de Lapoujade sont exécutés à la pointe d'argent sur peau de vélin teintée, d'une grande finesse de trait. Ils ont figuré à l'exposition de Robert Lapoujade, *Cinquante portraits d'écrivains exécutés à la pointe d'argent* à la Galerie Chardin en 1949. À partir de 1950, Lapoujade va se tourner vers l'abstraction. Les modèles sont généralement représentés à mi-corps, et de face.

Chaque portrait est monté sur la 3^e page du bifeuillet, les manuscrits autographes des écrivains couvrant généralement les deux premières pages, et s'achevant avec la signature en regard du portrait.

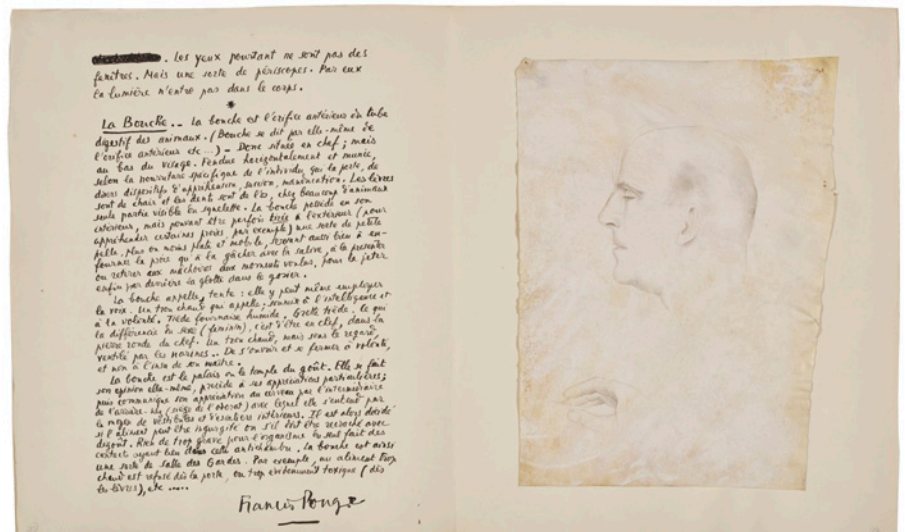
Gaston BACHELARD (« Je ne me suis jamais tant vu que depuis que Robert Lapoujade m'a regardé »...), Pierre-Jean JOUVE (« Il ne me plaît pas de parler de ce visage, qui

est le mien, et dans lequel je reconnais de mes traits car nous sommes étrangers à notre propre visage »...), Albert BÉGUIN (« De l'aveu de Lapoujade, je suis le seul de ses modèles qui ait devant lui perdu la face... Après plusieurs essais, il a dû se résoudre à me saisir de profil »...), Jules SUPERVIELLE (« Le visage humain est une réponse à une question que, malgré les battements du cœur et de la pensée, nous ne parvenons pas à connaître »...), Paul CLAUDEL (extrait de *La Ville*), Francis PONGE (3 proses : *Du visage* ; *Les Yeux* ; *La Bouche*), Jean-Paul SARTRE (« Dans une société de statues on s'ennuierait ferme ; mais on y vivrait selon la justice et la raison »...), François MAURIAC (« J'ai toujours entendu dire que le sujet n'avait aucune importance en peinture, mais je ne l'ai jamais cru »...), Georges BATAILLE (« Il est difficile,

mais il est gai de s'imaginer de pierre – plus difficile, plus gai de s'imaginer d'air »...), non signé), Louis PAUWELS (« Le roi d'Afghanistan apprend qu'un homme, de l'autre côté du désert, fréquente Dieu »...), Marcel ARLAND (« Je n'ai pas la mémoire des visages »...), Luc ESTANG (« Du plus loin qu'il se souvienne, ce visage lui est familier »...), Pierre EMMANUEL (« Il ne m'est pas familier, bien qu'il ne me quitte pas »...), Edmond HUMEAU (« Tirée de sous la buée que le ciel dans sa mousse savonne au clair léger, la ressemblance s'accomplit comme une laverie »...), René-Irénée MARROU (« Pourquoi Lapoujade veut-il que je regarde »...), Jean CAYROL (poème : « Visage, mon Olympe, mon œil frais du mystère »...), Stanislas FUMET (« Le visage de l'homme est plus expressif que son poing »...), LANZA DEL VASTO (« Ni moi, ni autre, ô être qui n'es pas »...), Gabriel MARCEL (« Le visage de l'homme est l'image de Dieu »...), abbé Maurice MOREL (« Qui donc peut se vanter de connaître un visage ? »...), Brice PARAIN (« Ment ? Ne ment pas ? »...), André ROUSSEAU (« Que vous avez changé depuis l'autre jour »...), Emmanuel MOUNIER (« Vous m'obligez, cher Lapoujade, à interroger ce visage capté et refait par vous »...), Pierre-Aimé TOUCHARD (« Vous me croyez en sécurité : poser pour un portrait, ça n'a rien d'inquiétant »...), Nicole VEDRÈS (« Si l'homme a tant tardé à inventer le miroir, c'est peut-être qu'au fond il n'en a pas besoin »...).

À la suite, 5 eaux-fortes abstraites sur le même thème (P. Claudel, L. Estang, L. Pauwels, P. Emmanuel...).

Provenance : Jean Hugues.





16

MATHIEU Georges (1921-2012).

21 L.A.S. « Georges » ou « Mathieu », 1987-1992, à Mlle Emmanuelle ORIHUEL ; environ 60 pages formats divers, le plupart in-4, dont 7 cartes, la plupart à sa devise *Moult de parte* et sa vignette, enveloppes.

1 000 / 1 500 €

Belle correspondance amoureuse et amicale.

« Je vous supplie de me pardonner de vous avoir paru si inquisiteur. Il y a des moments où les règles de la bonne éducation éclatent. C'en fut un. Vous avez provoqué une telle émotion en moi que je tenais à tout prix à vous l'exprimer. Il y a en vous une grâce ineffable, telle la rencontre dans quelques rares chefs-d'œuvre (L'Ange de Reims, la Sybille de Brou, certaines œuvres de Pradier ou de Clodion) que cela provoque en moi un véritable choc. Percevoir tout à coup la vie de l'âme à travers un visage est pour un artiste une sorte de "parousie". La présence de la spiritualité dans notre monde devient si rare que ce fut un réel privilège de vous découvrir et d'éprouver ce phénomène étrange qu'est la fascination. J'ai peint en rentrant un tableau fantastique. Je vous le dois. Merci et à bientôt...peut-être »... - « Je vous l'ai dit, vous incarnez pour moi l'une des deux plus hautes émotions esthétiques de ma vie, et une telle émotion a bien sûr une valeur affective. Aussi fort que cela puisse vous paraître, cela m'a rendu tout triste... J'aimerais tant contribuer

à votre jeune gloire et à votre bonheur »... - « Avez-vous suffisamment remercié les Dieux ? La péritonite aurait pu être mortelle ! Qu'aurais-je gardé de vous. Le souvenir d'un visage d'une beauté transcendante infinie. Une petite robe noire trahissant admirablement un corps admirable. Une ceinture noire passant par deux anneaux dorés. Deux jolies mains et votre nom écrit deux fois au crayon... Comment puis-je vous admirer et vous aimer comme je vous admire et je vous aime. C'est fou ! Votre seule existence fait mon bonheur »... - « Dans cette matinée ensoleillée d'Italie après toutes les manifestations mondaines de mon exposition à Caserte, ma première pensée est pour vous... Tout à l'heure je vais aller visiter les jardins célèbres du Palais Royal. Comme j'aimerais m'y promener avec vous. Permettez que je vous embrasse comme c'est ici la coutume en Italie, où le Président de la République lui-même embrasse les artistes... sur le front »... - « Je viens de rentrer à Paris très fatigué de ces deux jours exténuants. Je n'étais pas allé, comme Lamartine, chercher la gloire pour être aimé et bien que l'accueil fut enthousiaste : des banderoles et des tapisseries aux fenêtres (je vous enverrai des photos)... Il y avait là [jardins de Caserte] des sculptures baroques extraordinaires et un château imitant Versailles avec un esprit "inouï" de démesure. Ma pensée toutefois ne vous quittait pas. Vous avez des vertus plus rares que vous ne soupçonnez pas qui sont le contraire de l'exubérance »... - « Lors de notre dernière conversation, vous m'avez à la fois anéanti et réconforté. J'en fus sur le coup comme K.O et sans connaissance.

Je ne m'en attendais pas à cette révélation qui pourtant était du domaine du possible et même de l'évident. Comment en effet se pourrait-il que personne jusqu'alors ne vous ait remarquée. Ce fut néanmoins un véritable choc. Je ne l'avais pas imaginé. Et puis vous m'avez en quelque sorte un peu consolé. Vous m'avez dit des choses que vous ne m'aviez jamais dites. Ce qui signifiait que je n'étais pas tombé comme dans la carte du Tendre de Madame de Scudéry, dans le lac de l'Indifférence. Ah ! Comme c'est doux de pouvoir espérer que tout n'était pas perdu, et que je pourrais encore faire des progrès dans votre cœur. Emmanuelle vous ne pouvez pas imaginer ce que vous signifiez pour moi. Vous êtes la Grâce mais vous êtes plus que la Grâce, vous êtes le Rêve »... Mathieu accompagne parfois sa signature d'un morceau de feutre rouge collé.

17

PISSARRO Camille (1830-1903).

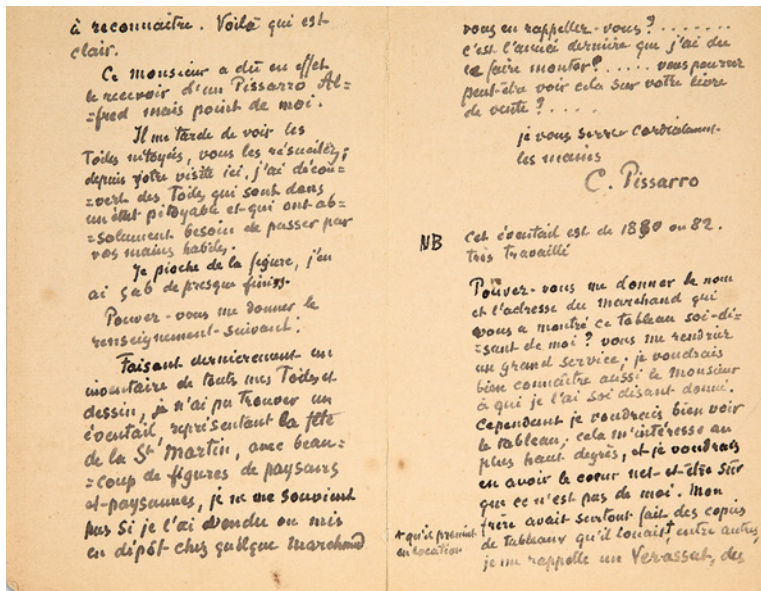
L.A.S « C.P. », [vers 1888-1889], à SA FEMME JULIE ; 2 pages in-8.

1 500 / 1 800 €

Sur ses problèmes d'yeux.

[Pissarro a souffert des yeux les vingt dernières années de sa vie ; il était soigné par le Dr Parenteau.]

« Lucien te dit que j'ai un appareil sur le sac lacrymal, ce n'est pas douloureux, mais c'est joliment gênant, mais je serais très aise si ce moyen pouvait réussir, cela m'éviterait une opération qui serait encore plus ennuyeuse et qui demanderait un pansement assez long. Après cela, débarrassé de mon sac lacrymal, je n'aurai plus à craindre les inflammations, quant aux larmes il faudra vivre avec me laver souvent à l'eau bhoriquée, sera le préservatif. - Si ce moyen réussit, je serai chanceux ! - Lucien t'indique ce que je compte faire pour avoir un peu d'argent, comme toujours, c'est long à aboutir, mais il faudra bien que je trouve à force de chercher. - J'ai tous les jours des projets. - Quelques Américains sont ici, je vais tâcher de les voir et faire affaire. [...] Embrasse bien les enfants pour moi, - la grand-mère est toujours au plus bas, elle s'affaiblit de jour en jour »...



18

PISSARRO Camille (1830-1903).

L.A.S. « C. Pissarro », Éragny-sur-Epte
12 juillet 1893, à Alphonse PORTIER ;
4 page in-8 (pli médian fendu, petites
fentes marginales).

600 / 800 €

Au sujet d'un tableau qui lui est faussement attribué.

[Le marchand de couleurs Alphonse PORTIER (1841-1902) fut un fervent soutien des peintres impressionnistes.]

« Je vois ce qu'est le tableau en question, quoique je n'ai pas encore reçu le calque que vous m'annoncez, mais je puis tout de même vous assurer que la dite toile n'est pas de moi. 1° Je n'ai jamais été dans un port de mer excepté aux petites Dalles où j'ai fait 2 toiles de 15 que j'ai encore. 2° Mon frère a fait à S^t Valérie d'atroces études et par manière de farce les signait sans la lettre C.... Je lui avais marqué ma surprise sans trop y faire attention. Il en a fait quelques-unes, il faudra s'en méfier, du reste c'est par trop facile à reconnaître »...

Il lui tarde de voir ses toiles nettoyées : « vous les résucitez ; depuis votre visite ici, j'ai découvert des toiles qui sont dans un état pitoyable et qui ont absolument besoin de passer par vos mains habiles. Je pioche de la figure, j'en ai 5 à 6 de presque finies ».

Il recherche un éventail « représentant la fête de la S^t Martin, avec beaucoup de figures et paysans et paysannes », des années 1880-1882...

19

PISSARRO Camille (1830-1903).

L.A. (minute), [vers 1896], à un jeune
peintre ; 2 pages in-12 au crayon noir
sur une enveloppe.

500 / 600 €

Refus de prendre un élève.

Il répond franchement à la demande de travailler sous sa direction : « je ne crois pas qu'il soit profitable pour un jeune peintre de suivre exclusivement la direction d'un maître. Vous avez dites-vous profité de l'étude de mes œuvres, il me semble que vous feriez sagement d'en suivre quelques autres, afin de ne pas tomber dans une manière personnelle qui vous serait plutôt nuisible. J'ai expliqué ma façon de voir à tous ceux qui m'ont demandé mon assistance artistique, et jusqu'à présent je n'ai guère réussi à leur faire comprendre que l'art ne s'enseigne pas personnellement et que le meilleur moyen est encore de suivre l'enseignement que vous donnent les œuvres diverses des artistes de valeur [...] comme du reste nous tous nous avons fait en étudiant les Corot, Millet, Delacroix, Daumier, Courbet, etc etc sans être sous leur influence personnelle ».

Pissarro a également dressé une liste de 5 tableaux de lui de Rouen, avec le format et les prix : Matin Brume ; Soleil couchant Brumes ; Matin après la pluie Rouen ; Port S^t Sever à Rouen Brouillard ; Après-midi soleil.

20

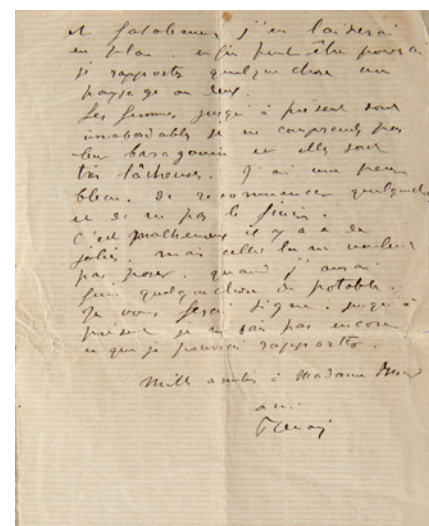
RENOIR Auguste (1841-1919).

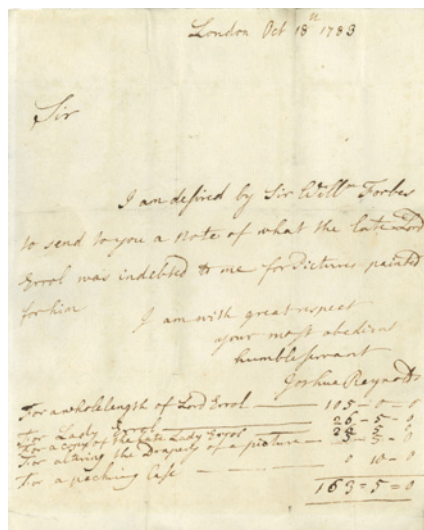
L.A.S. « Renoir », [Grasse 7 mars 1900],
à Paul BÉRARD ; 1 page et demie in-8,
enveloppe (petites fentes aux plis).

1 500 / 2 000 €

Sur son portrait de Paul Bérard, et son séjour en Algérie.

Il le prie de ne pas l'encadrer ; il n'osera plus lui écrire. « Puis vous allez finir par me gêner, ce qui est déjà très avancé, et je serai obligé de donner l'année de ma naissance pour qu'on ait le temps de commander les Arcs de Triomphe. Je mets Triomphe c'est plus ronflant, et ça embêterait Victor (Hugo) ». Il recommande de faire faire le pastel par Mary CASSATT : « Je ne serais pas fâché d'avoir un voisin, et ça fera plaisir à Landelle, que j'ai rencontré à Alger. [...] Décidément je suis tombé sur la mauvaise saison. Saison bénie des Algériens, mais pas de moi. Enfin c'est si bon pour la terre. Du reste à part la peinture c'est délicieux de recevoir une averse. Le soleil vient tout de suite vous réchauffer. Et pour se promener ça évite la poussière qui est riche dans ce beau pays. Je ne sais si je pourrai finir ce que j'ai commencé. J'ai entrepris bien des choses. Et fatalement j'en laisserai en plan. Enfin peut-être pourrai-je rapporter quelque chose un paysage ou deux. Les femmes jusqu'à présent sont inabordables je ne comprends pas leur baragouin et elles sont très lâcheuses. J'ai une peur bleue de recommencer quelque chose et de ne pas le finir. C'est malheureux il y en a de jolies, mais celles-là ne veulent pas poser. Quand j'aurai fini quelque chose de potable, je vous ferai signe. Jusqu'à présent je ne sais pas encore ce que je pourrai rapporter »...





21

REYNOLDS Joshua (1723-1792) peintre anglais.

L.A.S. « Joshua Reynolds », Londres 18 octobre 1783, à John WAMHOPE, « Writer to the Signet » à Edinburgh ; 1 page in-4, adresse avec sceau de cire rouge ; en anglais.

2 500 / 3 000 €

Rare lettre au sujet de portraits impayés.

Sir William Forbes l'a invité à adresser au notaire un mémoire des dettes de feu Lord Errol [James Hay (1726-1778) 15th Earl of ERROLL], pour des tableaux peints pour lui : portrait en pied de Lord Errol (105£), Lady Errol (25£ 5), réplique de la feue Lady Errol (idem), modification de la draperie d'un tableau (5£ 5), plus une caisse de transport (10 schillings), en tout 163£ 5.

22

ROUAULT Georges (1871-1958).

Environ 290 L.A.S. « Rouault » ou « GR », 1936-1958, à Claude ROULET à Neuchâtel ; environ 930 pages, formats divers (surtout in-4), enveloppes.

10 000 / 15 000 €

Très importante correspondance artistique inédite, ou vingt ans d'amitié par lettres, à un confident privilégié. Correspondance capitale pour suivre la vie et l'œuvre de Rouault dans ses dernières années.

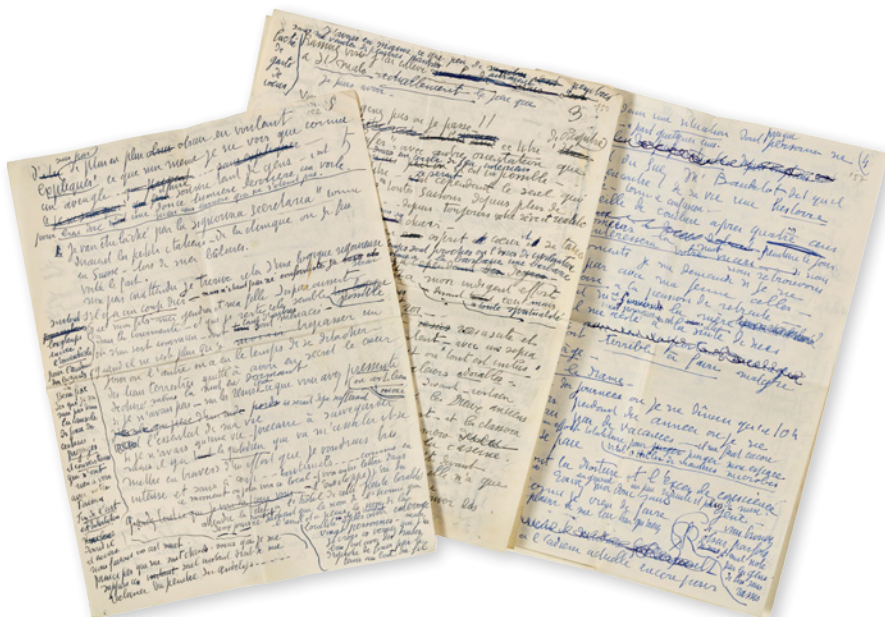
L'écrivain neuchâtelois Claude ROULET, proche des éditions Ides et Calendes et de la Bibliothèque des Arts, et rédacteur de la revue *Belles-Lettres*, préfaça en 1944 les *Soliloques* de Rouault, et publia en 1961 ses *Souvenirs*.

Nous ne pouvons donner ici qu'un très bref aperçu de ces nombreuses lettres, souvent très longues, soit près d'un millier de pages. Les enveloppes contiennent aussi des lettres que Rouault destine à ses enfants et qu'il charge Roulet, en période de guerre, de recopier et de leur transmettre.

Rouault rature, corrige, ajoute des développements dans les marges, mélange les encres de couleurs différentes, efface des lignes en les couvrant d'un lavis d'encre, ce qui leur donne un caractère pictural. L'écriture angulaire est parfois tremblante avec l'âge. Rouault réalise que la lecture de ses lettres est difficile : « Honteux de vous adresser telles horreurs à la lecture, on voit que j'étais à bout tout à fait en arrivant. À la poubelle ! » ; ou : « La correction n'est pas mon fort, loin de là. J'en conviens, je ne suis pas fait pour faire des lettres officielles », écrit-il en marge d'une missive particulièrement raturée. En tête d'une autre où la calligraphie frappe par sa régularité inhabituelle : « Voici une lettre comme on en faisait autrefois pour la fête des parents ou des grands-parents, grands-mamans, il n'y manque que le bouquet de fleurs en reliefs en couleurs, vous ne direz pas que je ne puis pas écrire correctement ». Son écriture, souvent spectaculaire graphiquement, recouvre le moindre espace de la page. Rouault s'applique aussi à certains effets de mise en page, comme la disposition de

son texte en croix, pour quelques lettres qu'il appelle des « cadeaux épistolaires » (XI.1940). Une page est entièrement calligraphiée au pinceau à l'encre de chine (28.XI.40). Certaines lettres sont très longues, comportent des pages de papier différent, parfois sur du papier de récupération (« Excusez ce méchant papier »...). Il ajoute fréquemment des apostilles à ses lettres, sous des intitulés variés (« Dernière heure », « Avant dernière heure »). Certaines lettres sont accompagnées de poèmes.

Rouault évoque ses expositions, sa condition d'artiste maudit, la réception de son œuvre, etc. Il s'étend sur ce qu'il appelle « le plus grand drame de ma vie » : la mort d'Ambroise VOLLARD et la mise sous scellés de ses œuvres. « Il y a cependant 350 toiles vierges dont 10 esquisses signées qui sont à moi que L.V. [Lucien Volland, frère d'Ambroise] m'avait offert de me rendre »... Il confie à Roulet la tâche de les récupérer et de les lui apporter chez lui : « si L.V. venait à disparaître, on croirait que je dois les repeindre, misère de misère ce serait le bouquet » (31 août 1939, un mois après la mort de Volland). Il donne le détail des œuvres qui se trouvent dans tel ou tel atelier. Il ne cesse de se lamenter : « Quelle fin d'existence, dérisoire et stupide au moment où j'avais besoin d'effort complet et rapide, mais j'ai passé ma vie à être ainsi en roulis et tangages, et je résiste maintenant au mal de mer » (10.IX.1939). Il relate par le menu les transactions avec Lucien Volland, la sélection par les experts de ses œuvres, qu'il vit comme un déchirement. « Je reste de longues heures à lire, à deux ou trois reprises par nuit. En vérité, je suis en fureur contre ces bougres qui font semblant d'aimer l'art et les artistes, et qui les font crever de désespoir





– cinq mois perdus à près de soixante dix ans, c'est un gros préjudice ». Cette tragédie personnelle se greffe à une tragédie plus large, la seconde guerre mondiale : « je crains de ne plus avoir les forces physiques »... L'exode le mène jusqu'à Grasse...Etc.

Nous ne citerons ici que quelques extraits d'une longue lettre de 12 pages où, en 1939, il se livre à son jeune ami : « mes contemporains m'ont considéré pendant ma vie entière à quelques exceptions près comme vieille croûte de pain oublié derrière une malle [...] ceci m'a rendu service, en me laissant travailler en paix, sans souci de plaire ou de déplaire, ce qui est assez dans ma directive intérieure »... Il dit son admiration pour Manet et Cézanne... « En ces temps d'art dégénéré comme parle M. Hitler quitte à être excommunié dudit prophète il m'est doux quand je l'entends au micro de revoir en imaginaire appétence l'embarquement pour Cythère le petit bonheur du jour en satin bleu de Chardin la recommandation maternelle de

Corot ou Courbet en son meilleur [...] Suis-je donc cet homme des ténèbres – qu'ils ont dit. Nenni l'ai-je jamais été oui ? Certainement mais pour me délivrer car l'art est délivrance. [...] Pour faire un art épique faut-il encore posséder les moyens d'expression adéquats et ne pas se dire à volonté héritier au pied levé du petit homme noir de Florence, qui a tourné la tête à bien des peintres sans grand profit pour la peinture – ma foi osons le dire – sans faire procès au Buonarroti, ce qui serait ridicule et malséant. [...] Ayant vie très solitaire non pas par désir de me singulariser mais bien de travailler un peu avec suite et en paix j'ai la prétention de croire que j'ai aidé sans le vouloir avec la rage de certains critiques contemporains à tout vouloir situer dans leurs cartons verts j'ai l'impression dis-je d'avoir combattu avec suite contre un courant de facilité picturale. [...] La grandeur est dans l'œil et l'esprit de l'artiste non dans la dimension mathématique mais dans la conception. [...] Avec bien entendu l'aide efficace de Gustave Moreau, je fus épaulé mais dès

mes débuts très combattu et de plus en plus – à mesure que j'avais en âge. [...] il a pu m'arriver aussi bien de faire quelque effrayant dompteur ou énorme femme canon dans la série Cirque – ce sont des outrances non pas tellement voulues – souvenir cependant d'une réalité peut-être moins transposée qu'on ne le suppose généralement... débridement lyrique momentané mais sans vouloir former une École de la Laideur.[...] Contre un conformisme un peu général et en protestation silencieuse dans le royaume de la Forme de la couleur de l'Harmonie [...] pour nous pauvres bougres le drame se passe sur une simple toile de lin qu'il faudrait peut-être laisser vierge »...

Il corrige le tapuscrit d'une notice biographique que lui a consacrée Roulet (1937).

Environ 130 lettres de Mme Rouault et de leur fille Isabelle Rouault sont jointes ; ainsi que quelques cartes postales, et quelques textes dactylographiés.

ROUAULT Georges (1871-1958).

13 L.A.S. « G. Rouault » ou « Georges Rouault » (6 non signées) et 1 L.S., 1926-1929, à Louis PORTERET ; environ 20 pages formats divers dont 2 cartes postales.

1 500 / 2 000 €

Correspondance à l'éditeur de ses *Paysages légendaires* (1929).

Outre la préparation du recueil, Rouault parle de sa participation comme graveur et écrivain à la revue *Les Funambules* (dirigée par son ami André Girard et éditée par Porteret, cette revue ne connut qu'un numéro, paru le 1^{er} décembre 1926, pour lequel Rouault donna trois textes et deux gravures). Il évoque également ses démêlés financiers avec plusieurs bailleurs de fonds dont Étienne de Jouvencel.

« Dites à G[irard] franchement une fois pour toutes. Il écrit quatre pages où il proteste de son amitié pour moi. Je devrais être très touché et je ne le suis point tout à fait, ceci dit sans vouloir lui faire aucune peine. [...]

Le moindre geste, je ne dis pas d'humilité, c'est trop, mais de simplicité cordiale et enfantine d'un cœur fidèle me touche plus que tous les discours, fussent-ils même très éloquents. Je ne crois plus aux paroles. Je suis l'intérêt instinctif et primordial de l'individu. Je suis un vieux Chinois – de la vieille Chine né à Paris-Île-de-France-Belleville : alliage singulier. Un vieux singe à qui on n'apprend pas à faire la grimace qui est né en la faisant. Le danger avec moi [...] c'est de croire que je puisse m'arranger d'une salade russe quelconque, je ne puis prendre vessies pour lanternes, la lumière pour les ténèbres, le cœur pour un viscère quelconque, l'esprit pour une lourde pierre, la grimace aimable des jeunes babouins nés malins pour le sourire de Reims »...

4 décembre 1926. Instructions pour corriger la liste des poèmes...

3 mars 1929. « Je viens de faire un essai concluant. Donnez-moi des blancs un peu plus généreux – pas énormément – soit en augmentant le format du livre et en gardant le papier s'il est commandé pour le prochain ouvrage, soit en recomposant, ce que je voudrais vous éviter [...] mais le but et l'enjeu en valent la peine, c'est pour de nouveau vous proposer les 45 culs-de-



lampe. Qu'aucun blanc n'ait moins de 7 ou 8 centimètres et je vous donne votre affaire. Ce qu'il faut c'est que mon dessin n'arrive plus dans les lettres – qu'il en soit séparé par un blanc »...

« Ces ouvrages *Paysages légendaires* plus *Faubourg* m'ont fait reculer beaucoup d'autres choses qu'il me fallait donner avant mon départ de Paris [...] de là avec les chaleurs un effort tout à fait contraire à une bonne hygiène du foie »...

« Je tiens à composer chaque page. Je n'ai jamais accepté qu'une question de date puisse risquer de me déshonorer artistiquement parlant »...

« Il n'a jamais été convenu que je ferais des culs-de-lampe sur le contrat ou des modèles – mais maintenant que j'ai remis en fonction d'architecture – une page c'est comme une maison, ni plus, ni moins, (cela a l'air prétentieux mais pour moi je sais ce que je veux dire) alors vous voudrez bien me laisser chambarder même l'écriture – même si vos imprimeurs rouspètent, cela n'a aucune importance, – et l'équilibrer »... Etc.

On joint 3 lettres dictées par Rouault à sa fille Isabelle.



24

ROUAULT Georges (1871-1958).

Cirque de l'étoile filante (Paris, Ambroise Vollard, 1938) ; in-folio, frontispice, [4 ff. (2 premiers blancs)]-168 pp.-[4 ff. (le dernier blanc)], 16 planches ; broché, couverture imprimée rempliée, emboîtement en toile grise avec pièce de titre au dos.

8 000 / 10 000 €

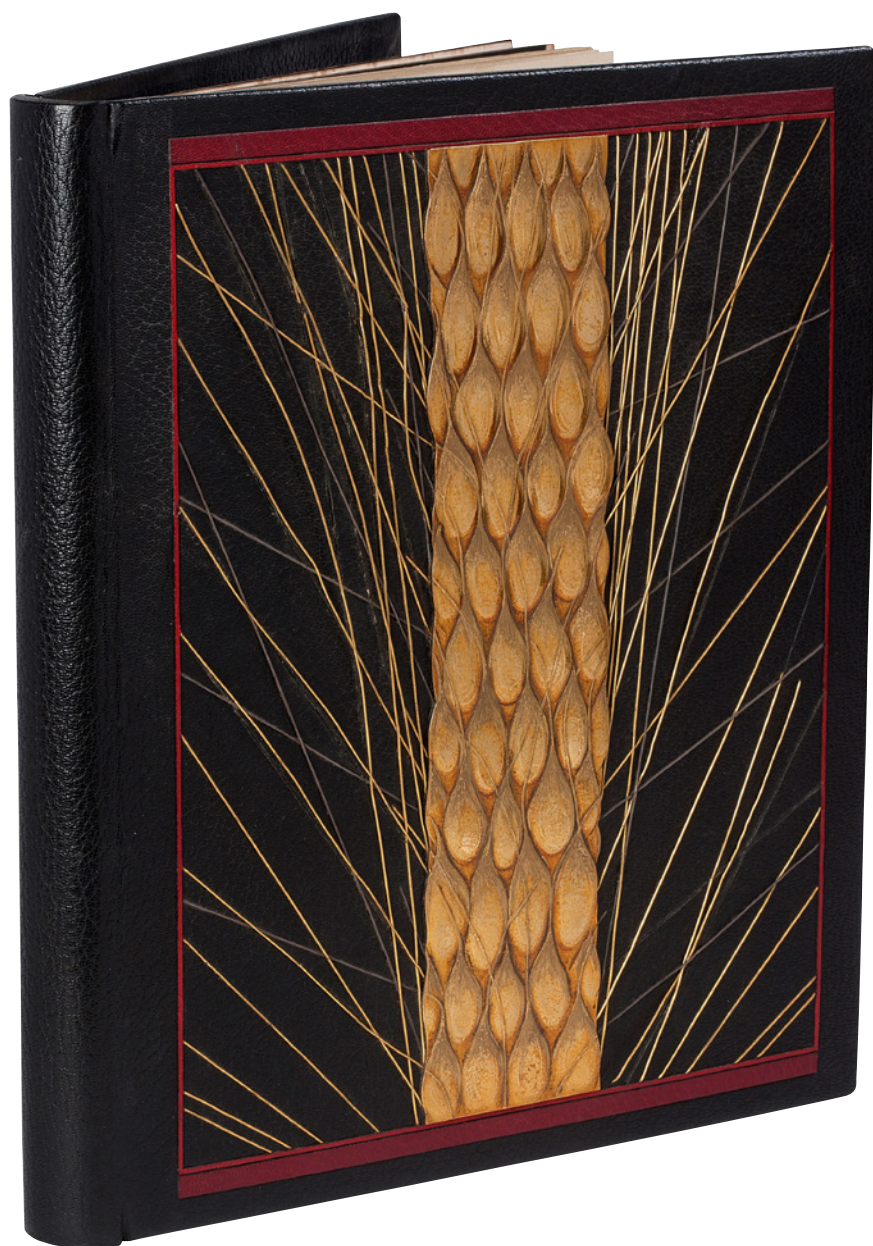
Édition originale, tirée à 280 exemplaires, de ce remarquable ouvrage conçu par Georges ROUAULT et publié par Ambroise Vollard.

Véritable hommage aux clowns et aux saltimbanques, que l'artiste ne cessa de peindre, l'ouvrage est illustré de 73 gravures sur bois originales, dont 13 à pleine page, et de 17 aquatintes originales en couleurs hors texte.

Un des 215 exemplaires sur vergé de Montval.

Précieux exemplaire accompagné dans un emboîtement à part, d'une **maquette originale** du livre, portant quelques annotations d'Ambroise Vollard et d'autres collaborateurs du projet. Elle ne contient pratiquement aucune illustration. On y trouve également un tableau manuscrit donnant sur 2 pages la « Liste et dimensions des bois à graver », et 2 épreuves en feuilles des pages 75 à 78, dont une portant des corrections autographes de Rouault. Cette maquette a été placée dans une chemise cartonnée d'un album d'architecture et dans un emboîtement moderne en toile.

Exemplaire très bien conservé malgré trois planches débroschées et des décharges sur les feuillets en regard des aquatintes. La 8^e planche devant figurer à la page 64 a été placée face à la page 32. On a joint dans le livre un double du titre et de la justification.



25

SCHMIED François-Louis
(1873-1941).

MARDRUS Joseph-Charles
(1868-1949).

Ruth et Booz. Traduction littérale des textes sémitiques par le Docteur J. C. Mardrus (Paris, chez F. L. Schmied, Peintre-Graveur et Imprimeur, 74 bis, rue Hallé, XIV^e, 1930). In-folio, reliure maroquin noir, sur le premier plat, dans un cadre de maroquin rouge, grand épi de blé formant colonne

en feuille de métal doré martelé, les barbes de l'épi en fil de cuivre ou d'argent, doublure de maroquin rouge, gardes de moire noire, chemise demi-marroquin, étui (F.-L. S.).

5 000 / 6 000 €

28 compositions de F.-L. Schmied, en couleurs. Dans l'ordonnance du volume, ces illustrations de même dimension se font face et forment une double page illustrée, précédée et suivie d'une double page occupée par le texte seul dans un encadrement de lignes monochromes.

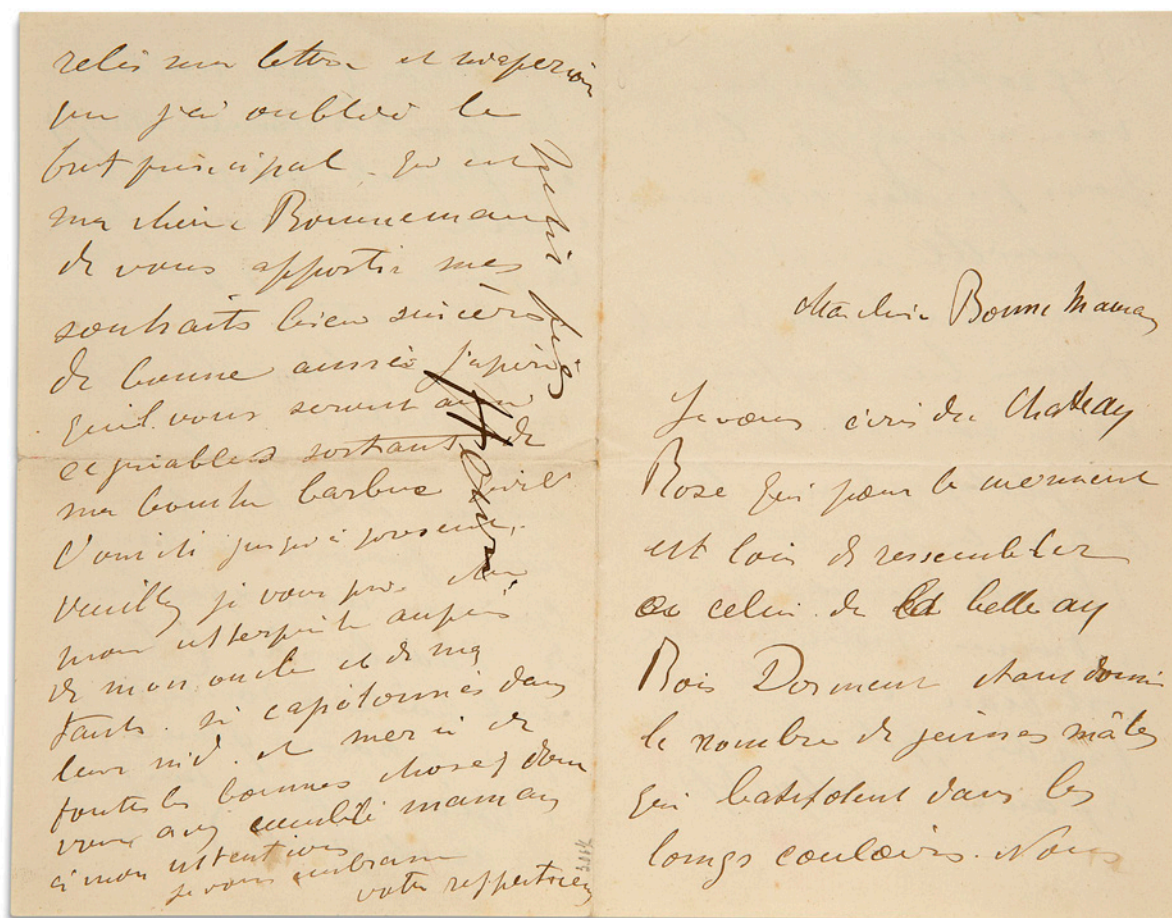
Ces illustrations ont été gravées sur bois dans son atelier et imprimées, de même que le texte, sur ses presses, par ses élèves, Théo Schmied étant chef d'atelier. Ce dernier est aussi le préfacier de l'édition et il nous livre quelques intéressantes (et rares) réflexions sur son père : « Dans des compositions où les charmes du détail sont enveloppés dans une grande ligne simple, mon père a mis la lumière vibrante du plein été. Autour de chaque forme danse l'air brûlant. Ces arbres, ces maisons, ces paysages, autant de créations d'un cerveau. C'est une représentation graphique colorée, non point faite sur nature, mais filtrée à travers un tempérament créateur qui choisit les lignes, les formes, les couleurs aptes à nous émouvoir. Ainsi ce livre fait un tout homogène. Dans l'illustration et dans l'ordonnance typographique, comme dans la traduction, nous ne trouvons point un art qui se sauve par le pittoresque et la description, mais une recherche de style en accord avec notre moderne conception de la Beauté. Et ce style élégant, avec une architecture bien établie qui subordonne le détail à l'effet voulu de l'ensemble, abrégeant par des rectilignes tout ce qui est superflu, va rejoindre la pureté du graphisme égyptien et le vouloir des primitifs italiens. »

Tirage à 172 exemplaires : 7 sur Japon, 155 sur Madagascar et 10 exemplaires de collaborateurs. Celui-ci **exemplaire n° 10, sur Madagascar, enrichi d'une suite en couleurs et d'une suite en noir de tous les bois**, numérotées 5 (manuscrit), et de la **maquette originale de la reliure**.

Étonnante et très spectaculaire reliure-sculpture de Schmied, décorée d'un épi de blé réalisé dans une feuille de métal doré martelé et à barbes de fil de cuivre ou d'argent ; ce décor fait référence aux champs de blé qui émaillent l'illustration de Schmied. Cette reliure est reproduite par Félix Marcilhac (*Catalogue des œuvres de Jean Dunand*, n° 862) ; en effet il existe une traduction de ce même décor réalisé en laque par Dunand, au Virginia Museum of Fine Arts, Richmond, U.S.A. (*Catalogue des œuvres de Jean Dunand*, n° 863).

Provenance : Bibliothèque Félix MARCILHAC, 5 décembre 2012, n°58 (nous reprenons la remarquable présentation de l'expert Dominique Courvoisier).

Quelques barbes de l'épi en partie décollées avec quelques petits manques.



26

TOULOUSE-LAUTREC Henri de (1864-1901).

L.A.S. « Henri », [château du Bosc décembre 1885], à sa grand-mère paternelle, Mme Raymond-Casimir de TOULOUSE-LAUTREC ; 4 pages in-8.

1 000 / 1 500 €

Jolie lettre à sa grand-mère.

« Je vous écris du Château Bosc qui pour le moment est loin de ressembler à celui de la belle au Bois Dormant étant donné le nombre de jeunes mâles qui batifolent dans les longs couloirs. Nous regrettons tous que vous ne soyez pas là pour présider à cette réunion de famille qui est la première à laquelle j'assiste depuis bien longtemps. Nous nous distrayons en photographiant les bêtes et les gens au grand plaisir du cuisinier qui se trouve probablement fort beau car il fait des efforts de cuisine devant l'objectif. Le temps [...] est frisquet, quoique très clair. Nous avons facilement la goutte au nez quand nous sortons et c'est la pipe, l'horrible pipe qui séductrice nous invite à faire le rond autour de l'âtre que nous fumons en rang comme une exposition de shouberski (le seul poêle à roulettes, qui se trouve place de l'Opéra au prix unique de cent francs) »... Il allait oublier ses souhaits de bonne année : « J'espère qu'ils vous seront aussi agréables sortant de ma bouche barbue qu'ils l'ont été jusqu'à présent. [...] Votre respectueux petit-fils Henri ».

Correspondance (éd. H. Schimmel), n° 123.

vous l'assure à vous tous que êtes
 Revenus des amis pour moi –
 des amis pour longtemps.
 J'ai encore oublié de vous remercier des
 olives que vous m'avez envoyés l'autre fois
 et qui étaient excellentes. prochainement
 je vous rapporte les boîtes.
 Je vous écris donc, chers amis.
 pour essayer de distraire pour
 un moment notre chère malade
 pour qu'elle reprenne son
 sourire habituel pour nous
 faire plaisir à tous qui la connaissons.
 Ainsi que je vous l'ai dit, dans
 une quinzaine j'espère venir
 vous revoir bien guéries.
 Les maladies sont là pour nous en
 faire resouvenir que nous ne sommes
 pas en bois voilà ce qui me paraît le
 bon côté de tout cela. Puis après
 on s'en va à son travail de tous
 les jours redoutant moins les contrariétés
 avec une nouvelle provision de sérénité.
 Et même en se séparant ce sera en
 se disant pourtant encore : et lorsqu'on
 est amis on l'est pour longtemps – car
 vouloir le moyen pour pouvoir se quitter. –
 Allons, je bientôt, et mes meilleurs souhaits
 pour la prompte guérison de Mme Ginoux.
 croyez moi bien à vous Vincent

Mes chers amis Monsieur & Madame Ginoux,
 Je ne sais si vous vous en rappelez,
 je le trouve assez étonnant, qu'il y a un
 an à peu près Mme Ginoux a été malade
 en même temps que moi ; et à présent
 cela a encore été comme cela puisque
 juste vers Noël pendant quelques jours
 j'ai été cette année encore assez mal pris
 cependant cela a été très vite fini ; je
 n'en ai pas eu pour une semaine.
 Puisque donc, mes chers amis,
 nous souffrons quelque fois ensemble
 cela me fait penser à ce que dit
 Madame Ginoux – quand on est
 amis on l'est pour longtemps..
 Je crois moi que les contrariétés
 qu'on éprouve dans le train train
 ordinaire de la vie nous font au
 moins autant de bien que de mal.
 Ce dont on tombe malade accablé
 de découragement aujourd'hui cela
 même nous rend l'énergie, la maladie
 accomplie, de nous lever et de vouloir
 guérir le lendemain –

27

VAN GOGH Vincent (1853-1890).

L.A.S. « Vincent », [Saint-Rémy de
 Provence 20 janvier 1890], à M. et
 Mme GINOUX, Café de la Gare, à
 Arles ; 4 pages in- 8 (quelques légères
 taches, fentes aux plis bien réparées) ;
 chemise demi-marquain rouge à
 rabats.

100 000 / 120 000 €

**Très belle et émouvante lettre sur la
 maladie, à ses amis Ginoux.**

[Joseph et Marie GINOUX tenaient en Arles
 le Café de la Gare, place Lamartine, où Van
 Gogh avait ses habitudes ; Vincent a peint
 le portrait de Ginoux, et plusieurs versions
 de Mme Ginoux (L'Arlésienne).]

Mme Ginoux et lui ont été malades aux
 mêmes époques, il y a un an, et maintenant
 « juste vers Noël, pendant quelques jours
 j'ai été cette année encore assez mal pris.
 Cependant cela a été très vite fini ; je n'en
 ai pas eu pour une semaine. Puisque donc,
 mes chers amis, nous souffrons quelque
 fois ensemble, cela me fait penser à ce que
 dit Madame Ginoux – "Quand on est amis
 on l'est pour longtemps". Je crois moi que
 les contrariétés qu'on éprouve dans le train
 train ordinaire de la vie nous font au moins
 autant de bien que de mal. Ce dont on
 tombe malade accablé de découragement
 aujourd'hui cela même nous rend l'énergie,
 la maladie accomplie, de nous lever et de
 vouloir guérir le lendemain. Je vous l'assure
 que l'autre année cela m'a presque contrarié
 de guérir – d'aller mieux pour un temps

plus ou moins long – continuant à redouter
 les rechûtes [...] Je me suis bien souvent dit
 que je préférerais qu'il n'y eût plus rien et que
 cela fut fini. Mais oui – nous n'en sommes
 pas le maître, de notre existence et il s'agit
 parait-il d'apprendre à vouloir vivre encore,
 même en souffrant. Eh, je me sens si lâche là
 dedans. La santé revenant même je redoute
 encore. Alors qui suis-je pour encourager les
 autres me direz-vous comme de juste cela
 ne me sied guère »... Il espère ardemment
 le rétablissement de Mme Ginoux. « Pour
 moi, la maladie m'a fait du bien – ce serait
 ingrat de ne pas en convenir ; cela m'a calmé
 et très différent de ce que je m'étais figuré
 cette année j'ai eu plus de chance que je
 n'avais osé espérer. Mais si je n'avais pas
 été si bien soigné, si les gens n'avaient pas
 été pour moi aussi bons qu'ils l'ont été, je

Je vous l'assure que l'autre
année cela m'a presque contrarié
de guérir - d'aller mieux pour un
temps plus ou moins long - continuant
à redouter toujours les rechûtes -
presque contrarié - vous des-je-
tellement j'avais peu envie de
recommencer. Je me suis bien
souvent dit que je préférerais qu'il
n'y eût plus rien et que cela fût
fini. Mais oui - nous n'en
sommes pas le maître - de
notre existence et il s'agit
parait-il d'apprendre à vouloir
vivre encore, même en souffrant.
Et, je me sens si lâche là-
dedans la santé revenant même.
Je redoute encore. Alors qui
suis-je pour encourager les
autres me direz-vous comme
de juste cela ne me sied guère.
Enfin c'est seulement pour vous
dire, mes chers amis, que

j'espère si ardemment et d'ailleurs que
j'ose croire que la maladie de mon oncle
est très passagère et qu'elle en
remontera tout à fait regaillardie
mais elle n'ignore pas combien
nous tenons tous à elle et
désirons la voir bien portante.
Pour moi, la maladie m'a fait
du bien - ce serait ingrat de ne
pas en convenir, cela m'a
calmé et très différent de ce
que je m'étais figuré cette année
j'ai eu plus de chance que
je n'aurais osé espérer.

Mais si je n'avais pas été si
bien soigné, si les gens n'avaient
pas été pour moi aussi bons qu'ils
l'ont été, je crois que j'aurais
claqué ou que j'aurais perdu
complètement la raison.
Les affaires sont les affaires puis aussi le
devoir est le devoir ce n'est donc que comme
de juste que je retourne bientôt un peu
voir mon frère mais il me sera
pénible de quitter la midi je

crois que j'aurais claqué ou que j'aurais
perdu complètement la raison. Les affaires
sont les affaires puis aussi le devoir est le
devoir ce n'est donc que comme de juste
que je retourne bientôt voir mon frère mais
il me sera pénible de quitter le midi »... Il
remercie ses amis pour leur envoi d'olives qui
étaient excellentes, et renouvelle ses vœux de
guérison. « Les maladies sont là pour nous en
faire ressouvenir que nous ne sommes pas
en bois voilà ce qui me paraît le bon côté
de tout cela. Puis après on s'en reva à son
travail de tous les jours redoutant moins les
contrariétés avec une nouvelle provision de
sérénité. Et même en se séparant ce sera en
se disant pourtant encore : "et lorsqu'on est
amis on l'est pour longtemps", car voilà le
moyen pour pouvoir se quitter »..

[http://vangoghletters.org/vg/letters/let842/
letter.html](http://vangoghletters.org/vg/letters/let842/letter.html)

VERONESE Paolo CALIARI dit
(1528-1588).

L.A.S. « 'Paolo Caliari Pittore »,
Venise 5 janvier 1578, à Marcantonio
GANDINI à Trévisé ; 1 page in-fol.,
adresse ; en italien.

15 000 / 20 000 €

Très rare lettre du peintre vénitien.

Il s'adresse à Marcantonio Gandini, « Molto Magnifico Signor mio » [Gandini (†1587), traducteur réputé des classiques grecs, notamment de Plutarque et Xénophon, était également architecte], au sujet des négociations pour l'achat d'une propriété à la campagne, qu'il projetait d'acheter en association avec son frère Benedetto [Benedetto Caliarì (1538-1598) était peintre lui aussi, et a souvent collaboré avec son frère Paolo]. Il attire l'attention de Gandini sur le fait qu'ils devraient acquérir non seulement la maison, mais aussi les terres et ses environs : « 'è bene a eser assoluti patroni per atenderli senza impedimenti a lei dico che [...] in casa mia sarà resolutò PATRONE »...

Provenance : collection Albin Schram
(Christie's Londres, 3 juillet 2007, lot 270).

VLAMINCK Maurice de (1876-1958).

27 L.A.S. « Vlaminc » Rueil-la-Gadelière 1932-1934 et s.d., à Lucien DESCAGES ; 35 pages in-4 et in-8 à en-tête de *La Tourillière*.

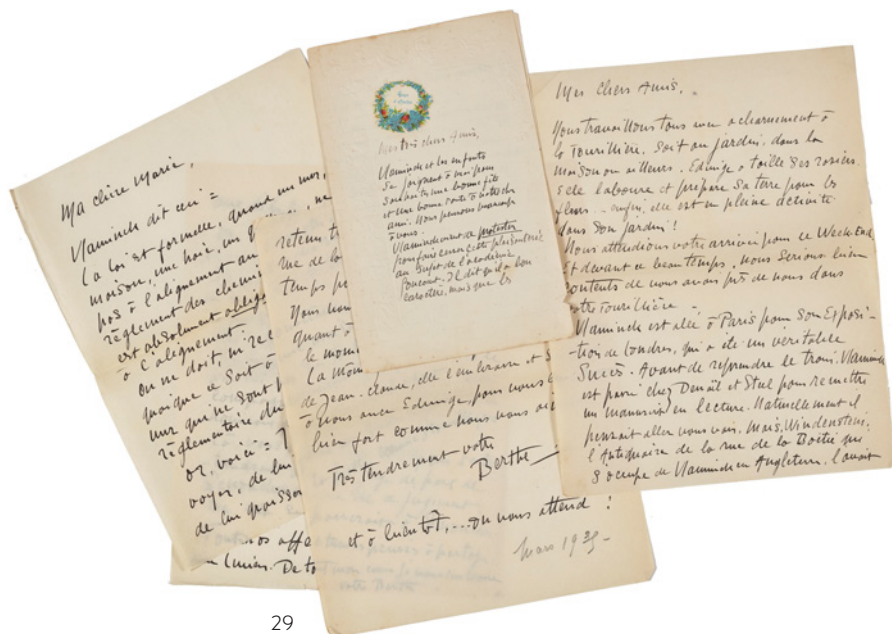
2 000 / 2 500 €

Belle correspondance amicale, artistique et littéraire.

[L'écrivain et journaliste Lucien DESCAGES (1861-1949), membre fondateur influent de l'Académie Goncourt, a encouragé les débuts littéraires de son ami Vlaminc.]

1932. Il a lu *Mal d'Amour* de Jean Fayard, « roman digne de paraître en feuilleton dans le *Journal* » (4 janvier). Le Musée Royal de Bruxelles lui demande deux toiles pour une exposition et un achat éventuel ; il souhaite cependant savoir si Descaves veut toujours acheter le grand paysage de neige, pour 4000 F... Il va lire *Les Loups* de Mazeline : « la santé est bonne, je travaille un peu et je vais à la chasse. [...] Ta rentrée chez les Goncourt est un événement qui fait couler beaucoup d'encre »...

1933. Delamain lui annonce les épreuves de son livre (*La Haute-Folie*, 1934) ; il va venir chez Descaves (auteur d'un avant-propos) : « je signerai le bon à tirer d'accord avec toi. À la Tourillière, il n'y a rien de bien nouveau je travaille un peu et continue à aller à la chasse et à tuer quelques sangliers. Les journaux m'apprennent que dans la capitale les Parisiens se divertissent à gueuler et à casser le matériel » (28 janvier). Il a remis son manuscrit (*Radios clandestins*) à Delamain : « il trouve les pages qui décrivent la maladie du monde actuel : saisissantes [...] À notre voyage à Paris, en arrivant à la gare Montparnasse, nous avons rencontré CÉLINE ! Quel hasard ! ». Il demande à Descaves une préface pour *Cartes sur table* ; projet d'exposition à Venise (6 novembre). Il le remercie pour l'Avant-propos, et lui envoie du gibier ; ils l'invitent à dîner : « Ne me fais pas de gibier. Je vais te dire mon menu : des moules, ou des huîtres, un homard à l'américaine » (10 novembre). Delamain propose le titre *Au ras du sol* ; qu'en pense Descaves ? « Pourquoi ne viendrais-tu pas à la Tourillière avec SIMENON ? Il a certainement une voiture » (21 novembre). Il compte sur Descaves pour la correction des épreuves (1^{er} décembre). « *La condition humaine* de MALRAUX n'est pas un livre d'écrivain, c'est le livre d'un reporter ; genre *Albert Londres*. Le reportage est à la littérature ce que la décoration est à la peinture. Quelle confusion dans la maison des Goncourt ! » (9 décembre).



29

1934. « Crois-tu que l'assassinat de Stavisky est bien monté ? Quelle histoire ! quelle saloperie ! Stavisky et la Loterie Nationale. *Le jazz des millions* !! Quel beau papier à faire » (10 janvier). Il est heureux du papier de Le Cardonnell. « Alors c'est entendu, à Pâques que ce soit chez Simenon ou ailleurs nous fouterons le camp quelque part » (11 mars). Il n'ira pas à La Rochelle chez Simenon qui « est en train de se voyouter et de se gâcher » (14 mars). Il n'aime pas Simenon « en policier sur la piste des assassins de Prince. [...] Simenon ferait bien de s'occuper de ce qui le regarde, c'est-à-dire de faire des bouquins. Ce dilettantisme, cet amateurisme de grande vedette me choque »... (24 mars). Etc.

On joint 37 l.a.s. de Berthe de VLAMINCK à Lucien et Marie Descaves, Rueil-la-Gadelière, 1935-1937 (88 pages in-4 out in-8), très intéressante, parlant de Vlaminc ; plus un télégramme de Vlaminc à Descaves, ; une l.a.s. d'Edwige de Vlaminc (fille de Maurice) ax Descaves (1934) ; une note autogr. de Lucien DESCAGES sur la Noël 1940 chez Vlaminc (1 p. in-12) ; et une carte postale de Maurice Delamain à Vlaminc.

30

ZAO WOU-KI (1920-2013). PEYRÉ Yves (né 1952).

L'Évidence de la nuit (Genève, Éditions Jacques T. Quentin. 1991) ; in-4 (35 x 27 cm), en feuilles, sous chemise à rabats titrée, emboîtement toilé de l'éditeur.

1 500 / 2 000 €

Édition originale, tirée à 90 exemplaires sur pur chiffon Alcantara des papeteries Sicars (n° 61), signés par l'auteur et le peintre

4 eaux-fortes et aquatintes originales sur papier de Chine, contrecollées, imprimées à l'Atelier Lacourière et Frélat.

Exemplaire en parfait état, non coupé, de ce bel ouvrage : « À l'élégance des formes noires, largement inspirées des encres de Chine que l'artiste réalise abondamment à l'époque, répondent la mise en page et la typographie raffinée du texte ». D. de Villepin, *Zao Wou-Ki et les poètes*, 186-189 ; C. Chicha et M. Minssieux-Chamonard, *Zao Wou-Ki, estampes et livres illustrés* (p. 141).

Solitaire ardoise (Mexique)

Handwritten musical score for "Fauvette des jardins" by Maurice Strakosky. The score is for a full orchestra and includes parts for 2 flutes, 3 flutes, 3 oboes, 3 clarinets, 3 bassoons, xylophone, marimba, and piano. The music is in 4/4 time and features complex rhythmic patterns and dynamic markings. The score is divided into four measures, each with a circled measure number (3, 2, 2, 3) and a circled measure number (16, 16, 16, 16). The piano part is marked "Fauvette des jardins" and "Ped".

Um genau $\frac{1}{2}$ (17 = 132)

Vip (P. = 80)

[illegible]



31

AURIC Georges (1899-1983).

MANUSCRIT MUSICAL autographe signé « Georges Auric », **La Pastorale**, ballet, (1926) ; 1 feuillet de titre (déchiré) et 461 pages in-fol. (35,5 x 27,5 cm).

5 000 / 7 000 €

Partition d'orchestre de la musique de ce ballet composé pour les Ballets Russes.

C'est pour les Ballets Russes de Serge de Diaghilev que Georges Auric écrit la musique de *La Pastorale*, sur un argument de Boris Kochno. L'œuvre fut créée au Théâtre Sarah Bernhardt le 29 mai 1926, l'orchestre étant placé sous la direction de Roger Désormière. La chorégraphie était réglée par Georges Balanchine, dans un décor et des costumes de Pedro Pruna, avec Félia Doubrovskia (l'Étoile), Serge Lifar (le Télégraphiste), Thamar Gevergeva (la Demoiselle), Léon Woïdzikovsky (le Régisseur).

« Un jeune télégraphiste arrive à bicyclette par un temps chaud au bord d'une rivière. Pour être bien nature, il s'empresse de se débarrasser de sa sacoche aux dépêches et se plonge dans l'onde que figurent le plancher de la scène et un petit bout de parapet. Survient La Demoiselle, suivie d'autres Demoiselles ; elle s'empare de la sacoche. Tout le monde danse un petit pas et s'en va. Le jeune Télégraphiste sort de l'eau et, s'étendant sur le plancher, mais, cette fois-ci, devant le petit parapet, s'endort et devient évidemment invisible puisqu'une troupe de cinéma faisant irruption pour tourner un film peut, sans soupçonner sa présence, manœuvrer, construire un décor et se livrer à des exercices variés. Paraît l'Étoile de la troupe et deux acteurs. Pas de ladite Étoile. Sur ce, le Télégraphiste s'éveille, aperçoit l'Étoile. Pas de deux. Puis, irruption des villageois auxquels

étaient destinés le contenu de la sacoche dérobée par la Demoiselle de tout à l'heure et qui rapporte l'objet de son larcin. Danse générale et départ définitif et à bicyclette du Télégraphiste » (André Messager, *Le Figaro*, 1^{er} juin 1926).

Le manuscrit est écrit à l'encre noire sur papier à 32 lignes, avec quelques corrections à l'encre rouge ; il a servi de conducteur pendant les représentations du ballet. L'orchestre comprend : petite flûte, 2 grandes flûtes, 2 hautbois, cor anglais, 2 clarinettes, 2 bassons, 2 cors, trompette, cornet, 3 trombones, tuba, timbales, percussions, xylophone, célesta, 2 harpes, et les cordes. La partition compte 12 numéros, précédés d'un prélude :

- Prélude* (p. 1-5), *Moderato* ;
- N° I (p. 6-62), *Allegro comodo* ;
- N° II (p. 63-91), *Andantino con moto* ;
- N° III (p. 92-102 [103-104 blanches]), *Moderato* ;
- N° IV (p. 105-151 [152 blanche]) ;
- N° V (p. 153-189 [190-192 blanches]), *Presto* ;
- N° VI (p. 193-249), *Allegro con brio* ;
- N° VII (p. 251), roulement de tambour voilé ;
- N° VIII (p. 253-269), *Lento ma non troppo* ;
- N° IX (p. 273-283), *Presto subito* ;
- N° 10 (p. 285-341), *Tempo di valz, paisiblement* ;
- N° 11 (p. 345-449), *Moderato* [p.449, cette note : « attendre que Lifar soit sur les genoux »] ;
- N° 12 (p. 450-461), *Moderato*.

Discographie : Christoph Poppen, Deutsche Radio Philharmonie Saarbrücken Kaiserslautern (SWR Music Hänssler Classic, 2010).



32

BEETHOVEN Ludwig van
(1770-1827).

Cinq éditions anciennes de *Sonates* pour piano.

1 500 / 2 000 €

Grande Sonate pour le Clavecin, ou Fortepiano... Œuvre XXVI [Op.26] (Leipzig, Bureau de musique, [ca 1802]), 19 pages, cotation 118 [Hoboken 136]. Première édition allemande, quasiment contemporaine de la première édition à Vienne chez Cappi.

Sonata quasi una Fantasia... Op.27 n° 2 [« Clair de lune »] (Vienna, Cappi, [ca 1806]), 15 pages, cotation 879 [Hoboken 144] (sous chemise verte toilée, marges un peu froissées et déchirées).

Trois Sonates pour le Piano-forte, Op. 31, n°s 1-3, « Edition tres Correcte. Prix 6 francs » (Bonn, Simrock, [1803-1804]), 65 pages (renumérotées à l'encre, coin réparé au dernier f.), cotation 345 [cf Hoboken 171-172].

Sonate für das Piano-Forte, Op.110 (Wien, Cappi & Czerny, [ca1826]), 15 pages, cotation N° 2500.

Deux Sonates pour le Pianoforté et Violoncell... Op.102 Liv[raison] 1 [Sonate pour violoncelle op.102, n° 1] (Bonn: Simrock, [1817]), cotation 1337, en partition, sans la partie séparée de violoncelle, **première édition** [Hoboken 423]

33

BEETHOVEN Ludwig van
(1770-1827).

Messa a quattro Voci coll' accompagnamento dell' Orchestra... Drey Hymnen für vier Singstimmen mit Begleitung des Orchesters... 86^s Werk (Leipzig, Breitkopf & Härtel, [1812]) ; un volume oblong in-fol. (26,5 x 35 cm) de 107-[1] pages, couverture d'origine sur papier bleu-gris (le plat sup. imprimé *Messe* von L. v. Beethoven, avec prix ms), sous cartonnage ancien (petites déchirures marginales réparées p. 71-74, tache d'encre marginale à partir de la p. 59, quelques trous infimes, fente marginale à la p. 106 ; cachets de possession ; cartonnage usagé et dos usé).

2 000 / 2 500 €

Rare première édition de la Messe en ut, la première des deux Messes de Beethoven.

Édition gravée, chaque planche portant le n° de cotation 1667. [Hoboken 374].

Dédiée au Prince von Kinsky, elle est divisée en trois parties titrées « Erster [Zweyter, Dritter] Hymnus » (pp. 3, 39, 71).

État original des pp. 92-93 (début de l'Agnus Dei) ; « Anmerkung » pour la p. 71 au verso de la p. 107.



BEETHOVEN Ludwig van
(1770-1827).

[Ouvertures]. Recueil de cinq premières éditions, [1823-1838] ; 5 partitions in-fol. (32,5 x 24,5 cm) reliées en un volume, reliure ancienne dos percaline vert bronze avec titre doré et orné.

1 500 / 2 000 €

Premières éditions de cinq Ouvertures en partition d'orchestre.

Musique gravée. Cachets encre sur les pages de titre A. Le Lièvre et Musis Sacrum 1828.

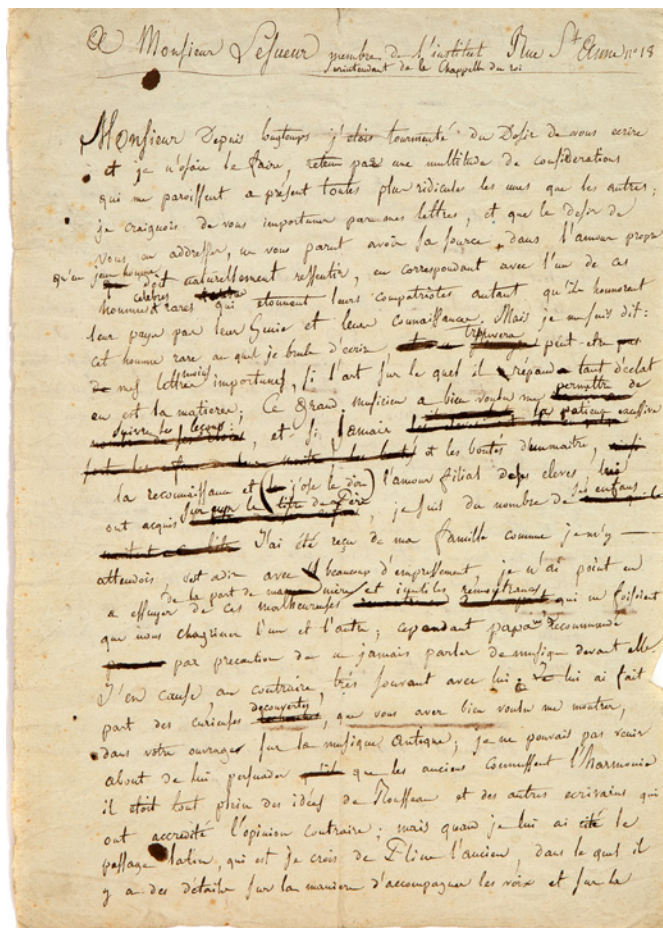
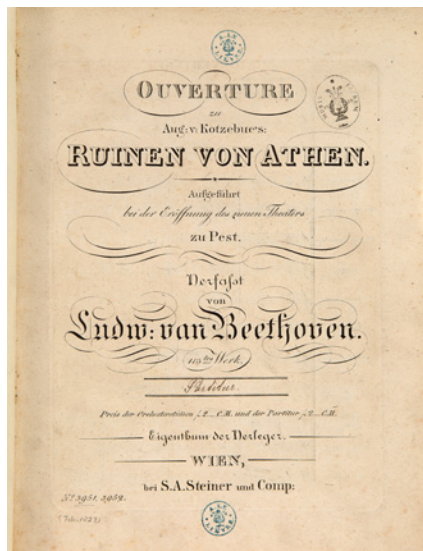
Ouverture zu Aug: v: Kotzebue's Ruinen von Athen, Op. 113 (Wien, S.A. Steiner und Comp., [1823]) ; 26 pages, cotation S: u. C: 3951, [Hoboken 469].

Grosse Ouverture in C. dur [ut], Op. 115 [« Jour de fête »] (Wien, S.A. Steiner & Comp., [1825]) ; 43 pages, cotation S: u. C: 4682, [Hoboken 475].

Grosse Ouverture (in Es) zu König Stephan, Op. 117, 2^e éd. (Wien, Tobias Haslinger, [1828]), 48 pages, cotation S: u. C: 4691, [Hoboken 479].

Ouverture en Ut à grand orchestre, Op. 124 [« Die Weihe des Hauses »] (Mayence, B. Schott Fils, [1825]), 60 pages, cotation 2262 (manque la liste des souscripteurs) [Hoboken 498].

Ouverture in C. komponiert im Jahre 1805 zur Oper Leonore, Op. 138 [Leonore I] (Wien, Tobias Haslinger, [1838]), titre gravé décoré, 48 pages, cotation T.H. 5141 [Hoboken 537].



BERLIOZ Hector (1803-1869).

L.A.S. « Hector Berlioz » (minute), [La Côte Saint-André mi-juillet 1824], à Jean-François LESUEUR ; 2 pages in-fol. avec nombreuses ratures et corrections.

3 500 / 4 000 €

Magnifique brouillon du jeune Berlioz à son maître Lesueur, lui disant son admiration et sa reconnaissance, et parlant de ses premières œuvres.

[Le compositeur Jean-François LESUEUR (1760-1837) était, comme l'indique Berlioz en tête de son brouillon, « membre de l'Institut », « Surintendant de la chapelle du roi » et professeur au Conservatoire. Au début de 1823, Berlioz avait été admis parmi les élèves particuliers de Lesueur, contre l'avis de sa mère, opposée à sa vocation musicale. Revenu en 1824 pour les vacances d'été dans sa ville natale, Berlioz dut repartir en cachette le 25 juillet pour Paris, où il allait composer sa Messe solennelle, qui sera créée à Saint-

Roch le 25 juillet 1825. Outre cette Messe, il évoque dans cette lettre son oratorio (perdu) Le Passage de la Mer Rouge, qui sont parmi ses toutes premières compositions.]

« Depuis longtemps j'étais tourmenté du désir de vous écrire et je n'osais le faire, retenu par une multitude de considérations qui me paraissent à présent toutes plus ridicules les unes que les autres; je craignais de vous importuner par mes lettres, et que le désir de vous en adresser, ne vous parut avoir sa source dans l'amour-propre qu'un jeune homme doit naturellement ressentir, en correspondant avec l'un de ces hommes célèbres et rares qui étonnent leurs compatriotes autant qu'ils honorent leur pays par leur Génie et leurs connaissances. Mais je me suis dit: cet homme rare auquel je brûle d'écrire trouvera peut-être mes lettres moins importunes, si l'art sur lequel il répand tant d'éclat en est la matière. Ce grand musicien a bien voulu me permettre de suivre ses leçons, et si jamais [les élèves ont été en quelque sorte les enfants de leur maître biffé] la patience excessive et les bontés d'un maître, la reconnaissance. et (j'ose le dire) l'amour filial de ses élèves lui ont acquis sur

...

.../...

eux le titre de Père, je suis du nombre de ses enfans. J'ai été reçu de ma famille comme je m'y attendais, c'est-à-dire avec beaucoup d'empressement ; je n'ai point eu à essuyer de la part de ma mère de ces malheureuses et inutiles remontrances qui ne faisoient que nous chagriner l'un et l'autre ; cependant papa m'a recommandé par précaution de ne jamais parler de musique devant elle. J'en cause, au contraire, très souvent avec lui. Je lui ai fait part des curieuses découvertes que vous avez bien voulu me montrer, dans votre ouvrage sur la musique antique ; je ne pouvais pas venir à bout de lui persuader que les anciens connussent l'harmonie il étoit tout plein des idées de Rousseau et des autres écrivains qui ont accrédité l'opinion contraire ; mais quand je lui ai cité le passage latin qui est je crois de Plinie l'ancien, dans lequel il y a des détails sur la manière d'accompagner les voix et sur la facilité que l'orchestre peut avoir à peindre les passions par le moyen des rythmes différens de celui de la vocale, il est tombé des nues et m'a avoué qu'il n'y avoit rien à répliquer à une pareille explication. Cependant, m'a-t-il dit, je voudrais avoir l'ouvrage entre les mains pour être convaincu.

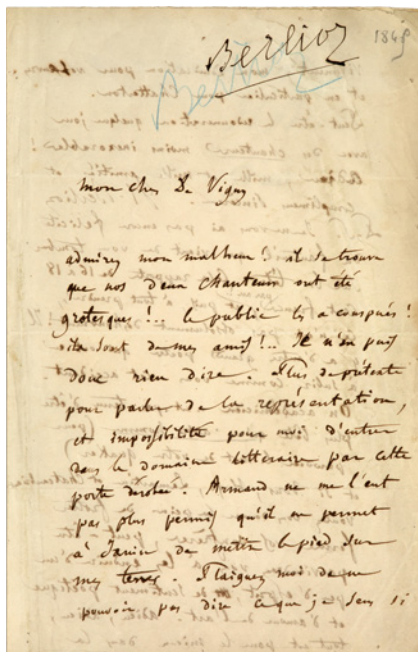
Je n'ai encore rien fait depuis que je suis ici, d'abord je n'ai pas été maître de mon temps, pendant les premières semaines les visites à recevoir et les visites à rendre, dans une petite ville où tout le monde se connaît, me l'absorboient presque en entier ; puis quand j'ai voulu me mettre à cette messe dont je vous avois parlé, je suis demeuré si froid, si glacé en lisant le Credo et le Kirie, que bien convaincu que je ne pourrai jamais rien faire de supportable dans une pareille disposition d'esprit, j'y ai renoncé. Je me suis mis à retoucher cet oratorio du *Passage de la mer Rouge* que je vous avois montré il y a sept ou huit mois et que je trouve à présent terriblement barbouillé dans certains endroits. J'espère pouvoir le faire exécuter à St Roch à mon retour ; qui aura lieu je crois avant les premiers jours d'août.

En attendant que j'aie le plaisir de vous revoir, Monsieur, mon père me charge d'être l'interprète de ses sentimens auprès de vous et de vous témoigner toute sa reconnaissance pour les soins que vous m'avez prodigués ; vous ne doutez pas, Monsieur, que j'en sois pénétré moi-même, veuillez en recevoir l'assurance avec mes salutations respectueuses.

Votre dévoué serviteur et élève »...

Provenance : collection Auguste Chapot, puis Alfred Dupont. (I, 11-12..1956, n° 18).

Correspondance générale, tome I, n° 26.



36

36

BERLIOZ Hector (1803-1869).

L.A.S. « H. Berlioz », 17 mai [1845], à Alfred de VIGNY ; 2 pages et quart in-8.

1 500 / 2 000 €

Très belle lettre félicitant Vigny de son élection à l'Académie française.

Le début de la lettre évoque la soirée du 13 mai au bénéfice de Marie Dorval : « Admirez mon malheur ! il se trouve que nos deux chanteurs ont été grotesques !... le public les a conspués ! ils sont de mes amis ! » Il ne peut donc, comme il l'avait promis, rendre compte de la représentation : « impossibilité pour moi d'entrer dans le domaine littéraire par cette porte dérobée. Armand [Bertin] ne me l'eût pas plus permis qu'il ne permet à Janin de mettre le pied sur mes terres. Plaiguez-moi de ne pouvoir pas dire ce que je sens si vivement, mon admiration pour vos œuvres et en particulier pour *Chatterton* »...

Il ajoute un long post-scriptum : « P.S. Je ne vous ai pas encore félicité du fauteuil qui vient de vous tomber sur la tête. Cela rapporte de 16 à 18 cents francs par an ! et puis, à tout prendre, ce n'est pas absolument déshonorant ! Il y a d'autres grands poètes qui ont eu à subir comme vous cet accident. Un académicien n'est pas tenu d'être plus bête qu'un autre homme (pour parodier le mot de votre Quaker) et si vous, Hugo, Lamartine et Chateaubriant voulez vous donner la peine de frotter ferme vos confrères, peut-être

parviendrez-vous à les enduire d'un peu d'esprit, de sentiment poétique et d'amour de l'art. Adieu, adieu, tout est pour le mieux dans la meilleure des académies possibles »...

Vigny a inscrit en tête le nom de Berlioz.

Correspondance générale, t. III, p. 247.

Ph. de Flers, Th. Bodin, *L'Académie française au fil des lettres*, p. 204-207.

37

BRAHMS Johannes (1833-1897).

Sonate... für das Pianoforte, Op. 1, 2 et 5 (Leipzig, [1853-1854] ; 3 partitions gravées ; in-fol.

1 500 / 2 000 €

Premières éditions des trois Sonates pour piano de Brahms.

Sonate (C Dur) für das Pianoforte Joseph Joachim zugeeignet, Op.1 (Leipzig, Breitkopf & Härtel, [1853]) ; 31 pages in-fol. (34 x 27 cm), musique gravée, cotage 8833, couverture originale d'éditeur jaune (brunissure) avec le catalogue des œuvres de Beethoven au verso [Hofmann p. 3 ; Hoboken n° 1].

Sonate Fis moll für das Pianoforte ... Frau Clara Schumann verehrend zugeeignet, Op.2 (id., [1854]) ; 27 pages in-fol. (32,2 x 26 cm), musique gravée, cotage 8834, sans la couv., signature du possesseur « Rheintaler » sur le titre, sous chemise à rabats percaline verte, pièce de titre sur le plat sup. [Hofmann p. 5 ; Hoboken 2].

Sonate (F moll) für das Pianoforte... der Frau Gräfin Ida von Hohenenthal gb. Gräfin von Scherr-Thoss zugeeignet... Op.5 (Leipzig, Bartholf Senff, [1854]) ; 39 pages in-fol. (32,5 x 26 cm), musique gravée, cotage n° 101, cartonnage moderne avec couverture d'éditeur impr. collée sur le plat sup., dos de veau fauve titré [Hofmann, p. 11 ; Hoboken 5].

On joint : *Variationen für das Pianoforte über ein Thema von Robert Schumann*, Frau Clara Schumann zugeeignet... Op.9 (Leipzig, Breitkopf & Härtel, [1854]) ; 19 pages in-fol. (33 x 26 cm), musique gravée, cotage n° 9001, couvertures d'éditeur impr. sur papier vert, la couv. sup. (avec la dédicace à Clara Schumann) montée sur cartonnage de l'époque à dos toilé, la couv. inf. avec le catalogue des « Robert Schumann's Werke im Verlage von Breitkopf & Härtel in Leipzig » (quelques notes musicologiques au crayon, léger manque dans le coin sup. de la couv.) [Hofmann, p. 21 ; Hoboken 10].



38

GANCE Abel (1889-1981).

Environ 300 L.A.S., 1954-1979, à Nelly KAPLAN ; environ 400 pages formats divers, la plupart in-4, au stylo à bille rouge, bleu, plus rarement au crayon, de différents formats souvent in-4.

12 000 / 15 000 €

Importante correspondance amoureuse et artistique du cinéaste à Nelly Kaplan, qui fut sa maîtresse et sa collaboratrice.

Correspondance amoureuse et passionnée, voire érotique, souvent dévorée par la jalousie, elle est aussi évocatrice du travail du cinéaste avec celle qui fut sa Muse dans ses dernières années.

C'est en 1954, lors d'une réception en hommage à Georges Méliès qu'Henri Langlois, directeur de la Cinémathèque, présente Nelly Kaplan à Abel Gance ; la beauté de la jeune femme éblouit le vieux cinéaste dont elle deviendra l'assistante ; à ses côtés, elle se passionne pour la Polyvision. Elle l'assiste dans le tournage de *La Tour de Nesle* (1954, où elle tient un petit rôle sous le pseudonyme de Nelly Dominique). Elle l'assiste également pour le projet de *Magirama* (1956) et dans le scénario et le tournage d'*Austerlitz* (1960).

Le 19 décembre 1956, au Studio 28, le Magirama concrétise les recherches du génial cinéaste sur la Polyvision (dont Nelly Kaplan écrira le *Manifeste*). Composé avec Nelly Kaplan, le dispositif comprend quatre courts métrages : *Auprès de ma blonde*, *Châteaux de nuages*, *Fête foraine*, et le dessin animé *Begone Dull Care* de Norman McLaren, ainsi qu'une version d'une heure du *J'accuse !* de 1937 en polyvision. Conçu pour « sauver le cinéma qui se meurt », *Magirama* quitte l'affiche au bout de huit semaines.

En 1959-1960, Nelly Kaplan publie sous le pseudonyme de Belen des nouvelles érotiques sous forme de plaquettes à tirage limité : *La Géométrie dans les spasmes*, *Délivrez nous du mâle*, *Le Réservoir des sens...* Son premier court métrage est consacré au peintre Gustave Moreau (1961) ; plus tard, en 1969, elle réalisera *La Fiancée du pirate*.

Nous ne pouvons donner ici qu'un bref aperçu de cette abondante correspondance (accompagnée de petits papiers de NK datant ou résumant les lettres), adressée à « Mon Phénix enflammé », « Mon étoile australe », « Mon SCygne », « Ma fontaine d'Aréthuse », « Diamant noir », « Cygne noir », « Ma chère Source », « Amanelly », « Ma magicienne étoilée », « Ma chère petite sirène », « Mon cher petit Hamlet féminin », etc.

Des pages couvertes de « Je t'aime », dont une répartie en « Polyvision » où se mêlent tous les éléments du blason féminin (15 août 1955).

.../...

.../...

On relève aussi une note ancienne sur les « Essais-inventions Ab. Gance à faire en 1928 » : « Projeter avec triptyque : une bande avec écran bleu », une avec écran rouge, une avec écran jaune « superposées. On doit avoir ainsi la COULEUR et le RELIEF »... Ainsi qu'une liste de brevets (de 1926 à 1954) : Pictographe, Protérama, perspective sonore, etc. ; des extraits copiés par Gance de son livre *Prisme* ; des poèmes : « Princesse aux yeux couleur d'abeille »... (23 mars 1957) ; quelques dessins sur des nappes de restaurant....

1954. Août. Jalousie après un dîner de NK avec Michel Boisrond (assistant dans *La Tour de Nesle*) : « Travaile. Soigne ta santé. Couche toi tôt. Respire. [...] Ne te laisse pas envahir par les sens »... 9 septembre (après une scène terrible avec Mme Gance qui veut faire expulser de France NK), il la rassure : « Courage. Persévérance. Élévation. Optimisme. Je suis malade de dépression nerveuse et cependant je réagis ». Septembre : jugement du caractère de NK : « passivité et indolence, dues à ses origines argentines » ; récriminations ; il cite Nietzsche ; il ne fera pas de raccords avec NK sur *La Tour de Nesle*... En octobre, NK, se considérant comme trahie, s'enfuit seule à Juan-les-Pins, Gance s'inquiète (9 octobre) : « Travaillais-tu au Cinéma de l'Avenir ? Tu me parais bien silencieuse sur la direction nouvelle de tes idées. La flèche de l'enthousiasme fait-elle boomerang ? En vérité je te reconnais mal depuis que le sel te lave de nos nuits. Es-tu descendue du train ? Me laisses-tu seule à poser les rails parce qu'il y a eu un heurt ? Où est ton visage ? Où est ta vraie force ? Ma naïveté t'interroge mon Cygne adorable. Chaque silence de toit est un aveu d'éloignement ». Il commente la *Lyrosophie* de Jean EPSTEIN, puis revient à ses jalousies... 18 octobre : « Le feu s'éteignait lorsque le CSygne pour la seconde fois est entré dans ma vie. Ton haleine de grand oiseau solitaire s'est complu à souffler sur la cendre chaude que le vent s'appropriait à disperser, et la flamme s'est rallumée plus brillante qu'elle ne le fut jamais. Les embrassements d'un monde meilleur dans les embrassements de demain : c'est à toi que je le devrai ». Ailleurs, au milieu d'obsessions érotiques, il s'écrit : « Aide-moi à me retrouver ». Il est ébloui par la beauté physique de NK, mais son psychisme lui échappe ; et cela le déstabilise... 15 novembre : « Pourquoi n'es-tu pas plus libre et plus indécente avec moi ? [...] Je sens que tu n'as pas confiance dans ce que je t'ai dit une fois pour toutes, que loin de tirer fiel ou jalousie de tes prouesses ou de tes recherches érotiques elles ne faisaient qu'enflammer et amplifier mes propres ardeurs. *L'érotisme pour moi, c'est le surréalisme de l'amour.* Nous le cherchons tous deux en art. Et nous le frénérons en amour ? Cela n'est explicable que par une méconnaissance de ta part des rouages de mon cerveau. [...] La belle inconnue de l'Orient-Express ne doit plus avoir aucun secret de cet ordre pour l'homme qu'elle reçoit de nuit dans sa cabine, même si fatigué il s'endort dans ses bras ! »...

1955. Il est beaucoup question cette année de leur travail en commun sur la Polyvision. 8 janvier : « Je n'ai pas à accepter de suggestion sur ce qu'il convient de faire dans la Polyvision. En étroit accord avec ma collaboratrice Nelly Kaplan je ne veux pas servir de cobaye pour des expériences qui, entreprises dans un esprit différent du nôtre, se tourneraient certainement à notre désavantage, par exemple collaborer ou rafistoler des films d'autres metteurs en scène ». 20 mars. Il se demande si NK l'aime ou seulement l'admire... « Tu mérites mieux que moi »... Lettre métaphysique où Gance explique a eu la vision des jours qui lui restaient à vivre ; le pont entre la Vie et la Mort... 17 avril. Il déplore le retard pour le *Royaume*. Il a pleuré, il a besoin d'elle... 26 avril. Problèmes financiers de la Polyvision. Projet du *Bal interrompu*, qu'il juge trop froid : « Nous n'avons pas assez souffert en l'écrivant »... 29 avril. Il revient sur l'affaire des photos de *La Tour de Nesle*, parle du tournage de *la Fête foraine*. 6 mai. Le programme de Polyvision se met en route. Il parle de films divers et des complots contre la Polyvision... 7 ou 8 mai. UGC et CNC se renvoient la balle pour payer... Il a une intuition de graves dangers. Il ne vit que pour NK. 9 mai. Il ira la chercher à la gare à son retour de Cannes. Il se

désole du « pépin » de santé (elle est enceinte de Gance). Le paiement d'UGC arrive. Il aurait primé *French Cancan*. Orages chez lui... 21 juin, longue analyse en 3 parties (A, B, C) du caractère de NK. Ailleurs, il cite les lignes prophétiques d'Apollinaire qui font entrer de plain-pied dans le cinéma tel que Gance le voit.. Il transcrit et commente un éloge de la sodomie par le chevalier de Nerciat....

1956. Préparation du programme de *Magirama* (29 avril) ; les locaux de montage de GTC à Joinville. Orages chez lui. Il faut retravailler le *Bal interrompu*. Reproches : si NK n'entretient pas sa flamme, le pire arrivera. Soucis d'argent, mais il est fou d'espoir tant que NK sera là. Les théories d'Einstein et les siennes. 25 novembre, très beau texte sur NK destiné au programme de *Magirama* au Studio 28 : *Un nom à retenir* : « Inconnue d'hier, elle sera célèbre demain. Elle est venue intuitivement à la Polyvision comme Mozart jeune était venu à la musique, pressentant avec une sorte de géniale prémonition que les ondes visuelles du Cinéma devaient posséder elles aussi leur musique, dont personne encore ne savait jouer faute d'un langage technique pour la rendre sensible »... Etc.

1957. Récit d'un rêve dans la nuit du 12 au 13 janvier, avec André BRETON dans son atelier... Dessin sur une nappe de restaurant, tête de femme : « La fée assassinée ». Crises de jalousie à l'égard de Philippe Soupault et André Breton. Carton jouant le « douanier » pour essayer d'empêcher les amis de NK de jouer aux contrebandiers de l'amour...

1958. Belle lettre d'amour (6 mai) : « Je ne t'écris pas mon oiseau d'or aux ailes invisibles parce que je ne trouve pas de mots assez beaux pour toi. Le parfum qui n'existe pas, la fleur inconnue, la couleur que personne ne perçoit, c'est toi. [...] Tu fabriques de l'infini comme les nébuleuses, et je ne puis suivre ton essor que parce que tes ailes me recouvrent »... 9 mai. Travail laborieux sur le son et lumière du château de Chenonceau ; Gance est déçu du résultat... Problèmes avec les producteurs d'Austerlitz. Lettre à Henri LANGLOIS interdisant de projeter la mauvaise copie de *La Roue*. Réunion à Évian avec les Salkind, producteurs d'Austerlitz ; les discussions vont commencer... Brigitte Friang et André MALRAUX s'occupent de ses problèmes. Il n'aime pas *La Soif du Mal*. Problèmes fiscaux. Dépression et ennuis de santé. Il part se reposer au château du Rondon (26 août). Il décline l'offre de NK de lui prêter de l'argent... Il a vu un médecin : arthrose cervicale. Soucis de travail, il avance mal, mélancolie (27 août). Crise de larmes à la lecture du *Napoléon* de Joseph DELTEIL : « C'est un poète du mot qui parle d'un poète de l'action »... Coup de fil de Brigitte Friang qui le rassure quant au soutien de Malraux : « M ne me laissera pas tomber »... (28 août). Jalousie : il craint que NK ne lui échappe... Il se remet au travail : idée d'un film comique avec un personnage genre de Funès en opposition à un Soldat Chveik (29 août). Risque de saisie par le Fisc. Malraux n'a pas tenu sa promesse et lui propose de faire un documentaire sur les constructions de la Défense ! Il n'est pas dupe de la ruse de NK qui a inventé d'avoir gagné à la loterie pour qu'il accepte un prêt d'argent (30 août). Lettre officielle pour confirmer l'engagement de NK comme sa collaboratrice et assistante « dans la préparation, l'exécution, et le montage de cette grande œuvre historique », louant son apport intellectuel et son dévouement (1^{er} octobre). Il a enfin trouvé le ton du film : « Je joue beaucoup sur le côté "intime" je dirai même "comique" : l'envers de la gloire, les pantoufles. Je crois que j'ai trouvé ce ton, pour éviter ce côté "compassé" qu'on attend » (2 septembre). Longue lettre détaillée sur l'écriture du scénario d'Austerlitz (3 septembre). Il ne veut pas lâcher Austerlitz après les échecs de la Polyvision, du *Royaume* et du *Vampire de Dusseldorf*. Il remercie NK de lui avoir donné de l'argent pour payer ses impôts.

1959. La distribution d'Austerlitz : Jean Marais, Annie Girardot pour Joséphine... Le 22 mai, il menace de casser l'affaire s'il n'a pas les contrats pour lui et NK. Lors du tournage d'Austerlitz à Zagreb, Gance est inquiet, il craint que NK s'éloigne de lui, il sait qu'il n'est souvent que l'ombre de lui-même (11 octobre) ; il accuse NK de vivre dans



l'alcool et les nuits blanches, et de négliger son travail (14 novembre). Reproches : NK lui prend ses pensées, « Nelly triomphe et Belen pleure »...

1960. Il commente un poème d'Apollinaire en le comparant à ses sentiments. Commentaires sur les contes de Belen : d'où NK tient-elle cette « connaissance » des abîmes de l'érotisme ? Mais elle est sauvée car elle a repris le goût du travail... Il n'est plus jaloux ; il va écrire la préface (pour *Le Sunlight d'Austerlitz* de NK, 9 mai). Reproches et jalousie ; il se plaint du peu de « faveurs » qu'on lui octroie. Il signe « Ton vampire qui a perdu son groupe sanguin » (4 juillet). NK n'a qu'une seule amie : elle-même. « Ne laisse pas ton cœur dans le chaudron du sabbat » (13 juillet)... NK étant à Venise, Gance fantasme dans un miroir magique. Problèmes avec le fisc. *Austerlitz* a dépassé les 300.000 entrées, et ses forces lui reviennent. Introspection : il voit en lui trois êtres différents... (15 septembre).

1961. NK est à New York pour son film sur Gustave Moreau. Lettre sur un étrange phénomène métapsychique. Sonorisation de *J'Accuse*. Soucis matériels. Mais l'Au-delà s'intéresse à lui (2 juillet)... Problèmes d'argent. Début du projet de *Cyrano*. Gance rend les avances à Lux, qui n'aime pas le scénario... Il s'inquiète de l'avenir du Cinéma (qui a tout pris à ses inventions) et envisage des salles ambulantes. Il se sent trahi. Découragé, il se remet au projet de *Cyrano* (11 décembre). Pourparlers avec les gens de Cinéma...

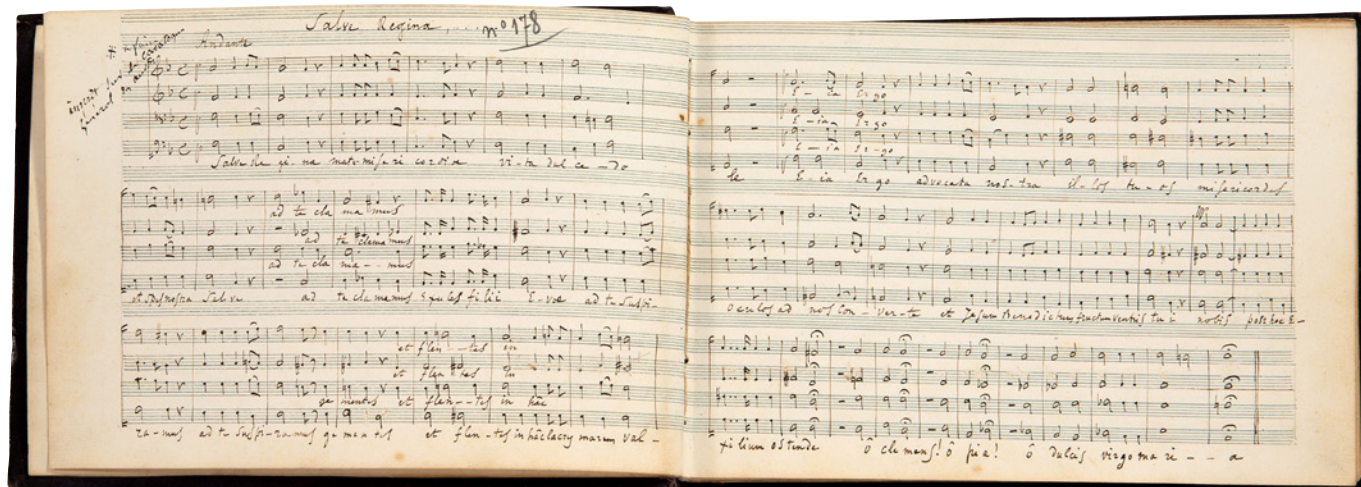
1962. 3 janvier, longue lettre aux encres de différentes couleurs faisant le point sur leur relation : « Ami, Amant, Associé ? Les mois qui viennent en décideront. [...] Il nous faut donc signer un contrat moral d'ami et d'associé, sans faille, et au-dessus des vagues passionnelles quelles qu'elles soient si nous voulons regagner le temps perdu. Tous les petits problèmes personnels me semblent dépassés. Mais il faut que tu arrives à avoir le poids de ton or, moi aussi d'ailleurs ! »... 19 mai, autre longue lettre sur l'éloignement de NK, l'écriture de *Cyrano* : « je dois couper 180 pages ! Le film perd sa base. Comment tiendra-t-il

en équilibre ? » Il termine en couvrant NK de « baisers fantômes » et juge *Le Procès de Jeanne d'Arc* de Robert Bresson « aussi barbant que Bérénice, mais c'est superbe de sobriété. À force de supprimer le cinéma, on arrive à un autre langage idéographique »...

1963. Il est « harcelé par les mille soucis de la préparation de *Cyrano* » (lettre signée du dessin d'un petit oiseau « bleu ! »).

1964. Lettres de Grèce (après l'épuisement du tournage de *Cyrano* et d'*Artagnan*, NK avait offert à Gance un voyage en Grèce). Son voyage le rend encore plus voyant. Il voit Belen dans chaque statue, dans chaque paysage... (9 avril). Difficultés avec le remontage de *Cyrano* et les sous-titres... 26 août. Enthousiasme à la lecture du *Manifeste d'un art nouveau la Polyvision* de NK : « chargé d'une Bombe H abstraite d'une puissance incalculable. On ne dira pas mieux dans 50 ans, sur l'époque, sur le cinéma, sur la Polyvision » ; il faut le faire traduire en chinois, NK est une prophétesse... Projets d'un voyage en Chine, avec rencontre de Mao ; liste des projets à monter avec les Chinois...

1965. 1^{er} janvier. Longue lettre démoralisée : « je pense avec effroi à cette date limite de 77 ans que je m'étais assignée [...] On ne ravale pas l'amour comme une maison. Aucune des taches d'ombre ou de soleil qu'il a laissées ne s'efface. Je n'ai pas pu oublier ces trois dernières années où je t'ai senti couler entre mes bras comme un sauveur qui n'a plus la force d'atteindre la rive. Mais tu es sirène et tu sais vivre sous l'eau de la vie mieux que moi. [...] Je me bats sur tous les fronts mais je n'ai plus aucune illusion – ma "phosphorescence" est mouillée par des larmes internes, et je n'ai jamais si bien compris l'absurdité totale de la Vie »... Il songe à un *Marie Tudor*... Etc.



39

GOUNOD Charles (1818-1893).

MANUSCRIT MUSICAL autographe signé, [37 cantiques et motets, vers 1843-1846] ; carnet oblong petit in-4 de [1-33] feuillets la plupart recto-verso, plus des ff. vierges, reliure de l'époque basane noire, cadre de filets dorés et à froid sur les plats, titre au dos *Saluts*.

5 000 / 6 000 €

Important recueil de 37 chœurs religieux, motets et cantiques en latin, du jeune compositeur au début de sa carrière, alors qu'il songe à entrer dans les ordres.

Ces compositions sont notées avec soin dans un carnet de papier musique à 16 lignes, à l'encre brune ou parfois bleue, probablement directement, comme en témoignent plusieurs pages où une esquisse au crayon a été ensuite repassée à l'encre. Gounod a utilisé ce carnet alors qu'il était maître de chapelle à l'église des Missions étrangères, où il prit ses fonctions le 1^{er} novembre 1843. L'effectif requis dans ces motets correspond à celui de la maîtrise qu'il avait sous ses ordres. Le carnet est divisé en trois parties, séparées par plusieurs feuillets vierges. Gounod a organisé ces compositions en « Saluts », fêtes solennelles réservées à certaines dates, comprenant, outre les chants traditionnels, un motet au Saint-Sacrement et une antienne à la Sainte Vierge, et parfois une prière pour la paix (*Da pacem*). Certaines antiennes à la Vierge pouvaient également être chantées à l'office des Complies.

Ce carnet a été cédé vers 1858 à l'éditeur Alfred Lebeau (1835-1906), comme en témoigne cette note autographe signée de Gounod sur le feuillet de garde :

« Moyennant que Mr Lebeau aîné, éd. de musique, 4, rue Ste Anne, s'engage à graver :

1^o Les Sept paroles de N.S.J.C. (dédié à Mgr Sibour) ;

2^o La Symphonie en mi b, partition orchestre.

Je reconnais comme étant sa propriété, les susdits morceaux, ainsi que tous ceux contenus dans ce volume ; sauf ceux paraphés de ma signature, et qui sont gravés ailleurs.

Je reconnais en outre que ma Messe solennelle de Ste Cécile, en sol majeur, gravée chez Mr Lebeau, est également sa propriété.

Ch. Gounod

[Une note de Lebeau renvoie au 2^o :] La symphonie est passée entre les mains de Mr Choudens par un traité d'un commun accord, le 28 octobre 1862. Lebeau aîné.

Certifié – Ch. Gounod ».

Trois de ces motets avaient en effet paru, rassemblés en un « Salut », à la suite de la Messe brève en ut mineur publiée par Richault en 1846, un autre dans le journal *La Maîtrise* (15 avril 1858) ; la plupart furent publiés par Alfred Lebeau dans son journal ou séparément, et recueillis dans les 60 *Chants sacrés, Motets avec accompagnement d'orgue ou de piano, pour messes, saluts, mariages, offices divers* (Lebeau, 1878).

La première partie du carnet est consacrée à treize **Saluts a cappella**.

SALUT I (en fa majeur) : *Adoro te Supplex* à 4 voix (dessus 1 et 2, ténor et basse, 1 p.) ; *Salve Regina* à 4 voix, *Andante* (2 p.) ; *Da Pacem* à 3 voix (dessus, ténor et basse), *Moderato* (2 p.).

SALUT II (en la bémol majeur), à 4 voix d'hommes (2 ténors, 2 basses) : *O Salutaris* (1 p.) ; *Alma Redemptoris mater* (Temps de l'Avent), *Andante* (2 p.) ; *Deus meminerit*, *Très large* (1 p.).

SALUT III, à 4 voix d'hommes (2 ténors, 2 basses) : *Ave Verum* (en ut), *Andante* (2 p.) ; *Sub tuum praesidium* (en mi bémol majeur) (2 p., avec note a.s. en marge : « chez Richault Ch. Gounod »).

SALUT IV, à 4 voix mixtes (2 dessus et 2 basses) : *O Salutaris* (en fa majeur, 1 p.) ; *Ave Regina*, « Depuis la Purification jusqu'au Mardi Saint, inclusivement » (en la majeur, 2 p.).

SALUT V, à 5 voix : *O Salutaris* (en ré bémol majeur, soprano, 2 ténors, 2 basses, 1 p.) ; *Regina Coeli* (en la bémol majeur, 2 sopranos, ténor, 2 basses, 2 p.), *Allegretto giocoso*. La table prévoit aussi un *Deus meminerit* qui n'a pas été écrit.

SALUT VI, à 3 voix d'hommes (ténor et 2 basses) : *Ave verum* (en ut majeur), *Andante* (2 p.) ; *Da Pacem* (en fa majeur, 1 p.). La table prévoit entre les deux un *Sancta Maria* qui n'a pas été écrit.

SALUT VII, à 4 voix d'hommes (2 ténors, 2 basses) : *O Salutaris* (en mi bémol majeur, 1 p.) ; *Per Sanctissimam Virginitatem* (en la bémol majeur), *Large* (1 p.) ; *Da Pacem* (en mi bémol majeur, 2 p., avec note a.s. en marge : « chez Richault Ch. Gounod »).

SALUT VIII, à 4 voix d'hommes (2 ténors, 2 basses) : *Qui carne nos pascis* (titre seul) ; *Virgo Singularis* (en la mineur, 1 p.) ; *Da Pacem* (titre seul).

SALUT IX : *Ecce Panis Angelorum* (en fa majeur, 2 dessus, ténors, basses, 1 p.) ; *Sancta Maria* (en fa majeur, 2 dessus, ténors, basses), *Andante* (1 p.) ; « Le même (à 4 voix d'hommes) » (en la bémol majeur, 2 ténors, 2 basses), *Andante* (1 p.).

SALUT X : *Adoramus te Christe* (en fa majeur, à 4 voix : soprano, alto, ténor et basse, 1 p.). La table prévoit aussi un *Deus meminerit* qui n'a pas été écrit.

SALUT XI, voix d'hommes : *Ave verum* (en ut majeur, 2 ténors, 2 basses, 2 p.) ; *Ave Regina cœlorum* (en ut majeur, 2 ténors, 2 basses, 1 p.) ; *Da Pacem* (en sol majeur, ténor et basse).

SALUT XII, à 4 voix d'hommes (2 ténors, 2 basses) : *Ave Verum* (en ré majeur, 2 p.) ; *Inviolata* (en ut majeur), *Moderato quasi allegretto* (2 p.) ; *Deus meminerit* (en ut mineur, 1 p.).

SALUT XIII, à 2 voix (ténor et basse) : *Panis Angelicus* (titre seul) ; *Sancta Maria, succurre miseris* (en sol majeur, 1 p.). La table prévoit aussi un *Deus meminerit* qui n'a pas été écrit.

Après plusieurs feuillets vierges, viennent trois **Saluts avec accompagnement d'orgue**.

SALUT n° 1 : *Ave verum* (en si bémol majeur, pour ténor solo et orgue), *Andante sostenuto* (2 p.) ; *Sub tuum Præsidium* (en si bémol majeur, pour ténor et basse, partie d'orgue non écrite, sur 3 p.) ; *Da pacem* (en si bémol majeur, pour ténor, basse et continuo, 2 p., note a.s. en marge : « Journal la Maîtrise Gounod »).

SALUT n° 2 (en fa majeur) : *Ave verum* (pour ténor et basse, partie d'orgue non écrite, 2 p.) ; *Salve Regina* (pour ténor, hautbois, cor et orgue, seules les 4 premières mesures du hautbois solo sont écrites).

SALUT n° 3 : *Ave Verum* (en mi bémol mineur, pour basse et orgue), *Large* (2 p.) ; *Ave Regina cœlorum* (en la bémol majeur, pour dessus, ténor et orgue, 2 p.) ; *Panis Angelicus* (titre seul, 4 mesures gommées).

À la fin du volume, un motet esquissé au crayon (16 mesures), une *Oraison à la Très Sainte Vierge Marie* à 4 voix en français (2 dessus, ténor et basse, en fa majeur), *Lent* (1 p.) ; et un *Pater Noster* (en fa majeur, pour 2 ténors et 2 basses), *Très large* (2 p.).

À la fin : « Table des morceaux contenus dans ce volume » (en fait, les seuls 13 premiers Saluts).

Bibliographie : sur l'importance de ces pièces dans l'œuvre de Gounod, et leur analyse détaillée, voir Gérard Condé, *Charles Gounod* (Fayard, 2009), p.760-823.

40

GOUNOD Charles (1818-1893).

MANUSCRIT MUSICAL autographe signé « Ch. Gounod », **Marguerite à l'église**. (Scène de Faust). (Accompagnement réduit à quatre mains), 1849 ; titre et 26 pages in-fol.

(34,5 x 26,5 cm), en un volume en reliure de l'époque demi-chagrin rouge à coins.

4 000 / 5 000 €

Premier essai de mise en musique de Faust, dix ans avant l'opéra.

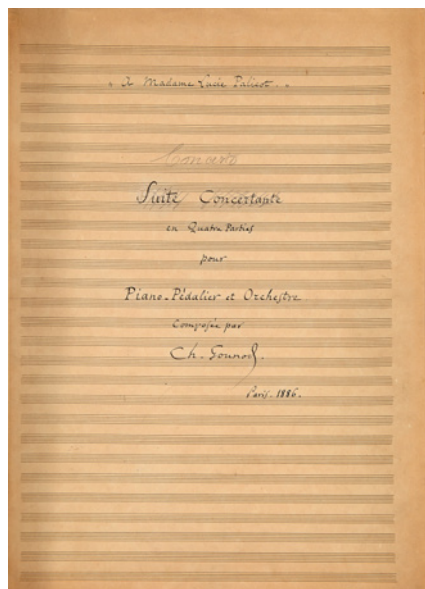
Cette scène lyrique inédite [CG 15 ; Condé p. 472-475] est très soigneusement notée à l'encre brune sur papier à 12 lignes à la marque du papetier Ch. Boudinel.

Il s'agit d'un accompagnement à quatre mains, sans ligne vocale, mais avec les paroles partiellement écrites entre les portées ; le Mauvais Esprit s'adresse à Marguerite : « Te souvient-il, ô Marguerite, de ce tems, où toute petite, tu t'approchais de cet autel, les yeux fixés sur ton missel !... Ton cœur était plein d'innocence [...] Je vois... du sang... sur le seuil de ta porte !... C'est Valentin... ton frère... qu'on emporte »... ; Marguerite s'écrie : « Désespoir... et malheur dans mon âme ! [...] pitié, Seigneur ! »... Etc.

Nous renvoyons à l'excellent commentaire de Gérard Condé, qui analyse dans le détail ces pages, et dont nous ne citerons que ces quelques lignes : « La musique n'a aucun rapport avec celle du tableau correspondant dans l'opéra. Cependant la tonalité, Ut mineur, est identique, comme le parti de finir en Ut majeur ; l'imitation du style d'église (plain-chant harmonisé) constitue un autre point commun, de même que les interventions visibles d'un orgue [...] La scène correspondante dans l'opéra de 1859 est plus ramassée, plus économe d'effets et d'idées ; sa portée dramatique est indéniablement supérieure. Gounod aurait pu écrire un Faust intéressant dès 1849, mais il n'aurait pas composé le Faust qui fit sa gloire ».



40



41

GOUNOD Charles (1818-1893).

MANUSCRIT MUSICAL autographe signé « Ch. Gounod », **Suite concertante en quatre parties pour piano-pédalier et orchestre** (1886) ; un volume grand in-folio de [1 feuillet]-133 pages, relié toile grenat.

6 000 / 8 000 €

Partition d'orchestre de cette rare œuvre de Gounod pour piano-pédalier et orchestre.

Le 14 janvier 1886, Gounod cédait à Alphonse Leduc, pour 7.000 francs, la propriété d'une *Suite concertante* avec piano-pédalier, dont il devait donner le manuscrit le 7 avril, puis une réduction pour piano de la partie d'orchestre et une transcription pour deux pianos (qui sera finalement réalisée par Saint-Saëns). C'est la rencontre de la jeune et jolie Lucie PALICOT, virtuose du piano-pédalier, qui incita Gounod à écrire une œuvre concertante pour ce rare instrument, pour lequel il composa trois autres œuvres, et dont elle est la dédicataire.

Paul Landormy se souvenait de Lucie Palicot jouant : « l'impression fut étrange de cette toute gracieuse et mignonne personne juchée sur une immense caisse contenant les cordes graves du pédalier sous un piano de concert reposant sur ladite caisse ; et surtout, ce qui nous surprit, assez agréablement d'ailleurs, ce fut de voir madame Palicot vêtue d'une jupe courte, au genou, bien nécessaire, mais étonnante en ce temps-là et s'escrimant fort adroitement de ses jolies jambes pour atteindre successivement les différentes touches du clavier qu'elle avait sous ses pieds, tout semblable à un pédalier d'orgue ».

Cette *Suite concertante* [CG 526] fut créée à Bordeaux le 22 mars 1887, lors d'un concert dirigé par Gounod, avec Lucie Palicot au piano-pédalier : « Je suis charmé de l'avoir enfin fait entendre », dira-t-il ; elle fut redonnée à Anvers le 8 décembre, puis à Angers le 6 février 1888. Elle fut publiée chez Alphonse Leduc en 1888.

Les quatre parties de cette *Suite concertante* recevront des titres, qui ne figurent pas sur le manuscrit : *Entrée de fête*, *Chasse*, *Romance* et *Tarentelle*.

L'effectif orchestral comprend : flûtes, petite flûte, hautbois, clarinette en la, bassons, cors en mi, cors en ré, trompettes en ré, 3 trombones, timbales, cymbales et grosse caisse, triangle, et les cordes.

Le manuscrit est à l'encre noire sur papier Lard-Esnault à 28 lignes ; il présente des corrections et additions, des grattages, ainsi que des annotations au crayon bleu (nuances, tempi, etc.). Il est signé et daté en fin « 7 avril 1886 ». La page de titre comporte la dédicace « À Madame Lucie Palicot », et la date : « Paris, 1886 ». Il est ainsi divisé :

Moderato maestoso (p. 1-44) ;
Allegro con fuoco (p. 45-62) puis
Andante con moto (p. 63-89) ;
Andante cantabile (p. 90-104) ;
Vivace (p. 105-133).

On joint 9 feuillets doubles autographes (paginés 4-41, le début manque) d'une première version d'un mouvement de cette *Suite*, ou d'une autre œuvre pour piano-pédalier et orchestre.

Bibliographie : Gérard Condé, *Charles Gounod* (Fayard, 2009), p.893-895 (analyse détaillée de l'œuvre).

Discographie : Howard Shelley, Orchestra della Svizzera Italiana dirigé par Robert Prosseda (Hyperion 2013).

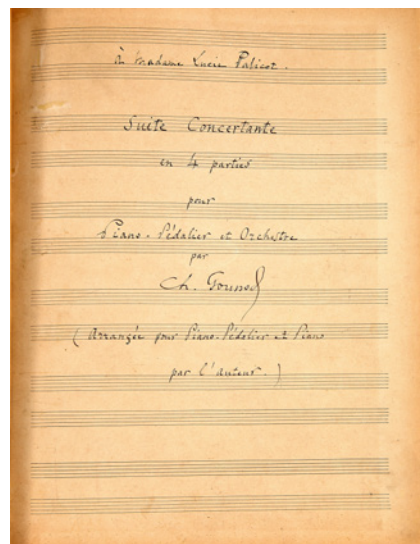
42

GOUNOD Charles (1818-1893).

MANUSCRIT MUSICAL autographe signé « Ch. Gounod », **Suite concertante en 4 parties pour piano-pédalier et orchestre**, arrangement pour piano-pédalier et piano (1886) ; 1 feuillet de titre et 32 pages in-fol., relié en un volume demi-basane grenat.

2 500 / 3 000 €

Manuscrit de la transcription par Gounod de sa Suite concertante pour piano-pédalier et piano.



Le 14 janvier 1886, Gounod cédait à Alphonse Leduc, pour 7.000 francs, la propriété d'une *Suite concertante* avec piano-pédalier, dont il devait donner le manuscrit le 7 avril, puis une réduction pour piano de la partie d'orchestre et une transcription pour deux pianos (qui sera finalement réalisée par Saint-Saëns). C'est la rencontre de la jeune et jolie Lucie Palicot, virtuose du piano-pédalier, qui incita Gounod à écrire une œuvre concertante pour ce rare instrument, pour lequel il composa trois autres œuvres, et dont elle est la dédicataire.

Paul Landormy se souvenait de Lucie Palicot jouant : « l'impression fut étrange de cette toute gracieuse et mignonne personne juchée sur une immense caisse contenant les cordes graves du pédalier sous un piano de concert reposant sur ladite caisse ; et surtout, ce qui nous surprit, assez agréablement d'ailleurs, ce fut de voir madame Palicot vêtue d'une jupe courte, au genou, bien nécessaire, mais étonnante en ce temps-là et s'escrimant fort adroitement de ses jolies jambes pour atteindre successivement les différentes touches du clavier qu'elle avait sous ses pieds, tout semblable à un pédalier d'orgue ».

Cette *Suite concertante* [CG 526] fut créée à Bordeaux le 22 mars 1887, lors d'un concert dirigé par Gounod, avec Lucie Palicot au piano-pédalier : « Je suis charmé de l'avoir enfin fait entendre », dira-t-il ; elle fut redonnée à Anvers le 8 décembre, puis à Angers le 6 février 1888.

Les quatre parties de cette *Suite concertante* recevront des titres, qui ne figurent pas sur le manuscrit : *Entrée de fête*, *Chasse*, *Romance* et *Tarentelle*.

Le manuscrit est à l'encre noire sur papier à 12 lignes, annoté et corrigé au crayon noir et au crayon bleu ; il est signé à la fin.

La page de titre porte la dédicace « à Madame Lucie Palicot », et la mention : « Arrangée pour Piano-Pédalier et Piano par l'auteur ». La partie de piano-pédalier n'est pas toujours notée, avec renvois pour le graveur à la partition. Cette transcription avec réduction de l'orchestre pour « piano d'accompagnement » a été éditée chez Alphonse Leduc en 1888 (l'éditeur a porté sa signature sur la page de garde, avec son cachet encre).

Le manuscrit est divisé en 4 parties (les mouvements ont été notés au crayon bleu par Gounod) :

*Moderato maestoso ;
Allegro con fuoco, puis Andante con moto ;
Andante cantabile ;
Vivace.*

On joint le manuscrit autographe par Camille SAINT-SAËNS de la transcription de la partie de piano-pédalier pour piano, qui servira à la publication de la transcription de la *Suite concertante* pour piano et orchestre chez Alphonse Leduc (cahier de 24 pages in-fol. d'une écriture très soignée à l'encre noire sur papier Lard-Esnault à 16 lignes).

43

GOUNOD Charles (1818-1893).

27 MANUSCRITS autographes ;
environ 550 pages in-4 ou in-fol.

2 000 / 2 500 €

Très important ensemble d'écrits théologiques et sur la religion.

[1844-1847]. Volumineux dossier de travaux, lorsque Gounod songe à se faire prêtre ; un est signé comme abbé : « Ab. Ch. Gounod » ; en latin ou en français, ces cahiers sont écrits pour la plupart à l'encre bleue, d'une très fine écriture serrée. – *Tractatus de Vera Religione, Compendium* (30 p., en partie en français : « De l'établissement et de la propagation du Christianisme », « De l'Abrogation de la Loi mosaïque »). – *Theologia Dogmatica. Tractatus primus. De Vera Religione* (9 p.). – *Theologia Moralis. Tractatus primus. De Actibus Humanis* (64 p., en partie en français : « À quel degré obligent les Lois humaines ? », « Des sujets des Lois humaines »...). – *Résumé théologique du Traité de La Vraie Religion* (2 p.). – *De la Vérité des Livres du Nouv. Testament* (11 p.). – *Prolégomènes. De la Théologie, et des Lieux Théologiques* (19 p.). – *Catéchisme du Sⁱ Concile de Trente* (40, 33 et 4 p.). – *Appendice sur le Probabilisme* (10 p.). – *Notes sur l'Histoire comparée des Religions* (19 p.). – *Principes. Caractère des vrais Principes...* (2 p.). – *Idée de Loi* (4 p.). – *Écriture Sainte* : notes sur le Pentateuque,



les Évangiles et Saint Paul (36 p.). – Notes sur Saint Thomas d'Aquin et sa *Somme Théologique* (25, 8 et 4 p.). Plus la couverture d'un *Traité de la Conscience*.

Projet inachevé d'un ouvrage sur la Foi et la Raison, comprenant une *Introduction* et deux livres : I *La Certitude*, et II *Les Mystères*, [vers 1885] (95 p.).

Lundi 27 avril 1874. St Leonard's on Sea, récit d'une illumination : « Ce matin, à mon réveil, en un instant, il s'est fait en moi une clarté que je ne connaissais pas encore [...] c'est comme si Dieu lui-même m'eût pris dans ses bras »... (2 versions, la première plus longue, 4 et 2 p.). – *Du mystère considéré comme une nécessité pour la Raison* (7 p.). – *Dogmes et Préceptes. Correspondance entre un Catholique et un Libre penseur* (25 p., avec petit carnet préparatoire (5 p.). – *De la Prière* (21 p.). – *La Raison devant la Doctrine Catholique (Préface)* (4 p.). – *De l'Exégèse rationaliste et de son progrès dans les temps modernes* (4 p.). – *De l'hostilité envers l'Enseignement de l'Église* (10 p.). – *De l'Identité substantielle de la Foi catholique et de la Raison* (12 p.). – *Les Vérités Absolues, ou Dogmes. Introduction* (7 p.). – *Discussion* : « Le fait de la Discussion contient, à lui seul, la preuve de l'unité et de l'universalité du Vrai dans l'Esprit humain »... (23 p.). – *De la Foi* (7 p.). – *De la Foi et de la Crédulité* (7 p., incomplet). – *Méditations* (4 p.).

On joint : – un petit dossier de notes autographes diverses ; – le manuscrit par un copiste de sa traduction des *Dix Sermons sur la Fête de Noël* de Saint Léon, avec « Avant-propos du Traducteur » autographe (3 et 73 p.) ; – la copie autographe de l'introduction à la 2^e édition de *De l'Unité spirituelle* de Blanc Saint-Bonnet ; un manuscrit (par Victoire Gounod) *La Foi*.

44

[GOUNOD Charles].

Son uniforme d'académicien, [1866].

400 / 500 €

[Gounod a été élu à l'Académie des Beaux-Arts le 19 mai 1866.]

Cet **habit d'académicien** comprend : le pantalon (brodé le long des coutures) ; la redingote brodée ; un gilet blanc ; et le bicorne dans sa boîte (bords cassés au couvercle de la boîte).



HAHN Reynaldo (1874-1947).

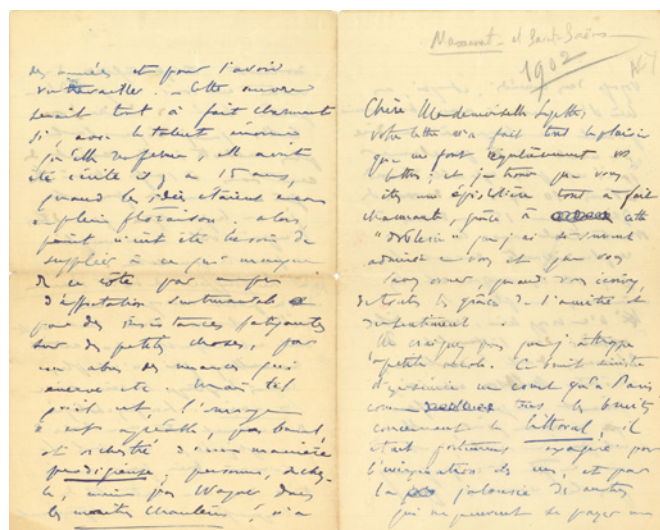
L.A.S. « Reynaldo », [Monte-Carlo février 1902], à Mademoiselle Suzette ; 6 pages in-8 (petites fentes).

400 / 500 €

Très belle lettre sur *Le Jongleur de Notre-Dame* de Massenet (créé à Monaco le 18 février 1902).

Il rend hommage au talent d'épistolière de son amie, évoque la vie à Monaco, la fièvre du jeu... « *Le jongleur de Notre-Dame* est un petit ouvrage écrit vite et avec toute la sincérité dont est capable un artiste merveilleux qui n'est plus depuis longtemps sincère avec lui-même. La psychologie de Massenet est une chose compliquée ; moi seul la connais bien pour avoir vécu dans une intimité de chaque jour avec lui pendant des années et pour l'avoir vu travailler. – Cette œuvre serait tout à fait charmante si, avec le talent même qu'elle renferme, elle avait été écrite il y a 15 ans, quand les idées étaient encore en pleine floraison. Alors, point n'eût été besoin de suppléer à ce qui manque de ce côté par un peu d'affection sentimentale par des insistances fatigantes sur des petites choses, par un abus des nuances qui énerve etc. Mais tel qu'il est, l'ouvrage est agréable, pas banal, et orchestré d'une manière prodigieuse ; personne, sachez-le, même pas Wagner dans les *Maîtres chanteurs* ! n'a aussi bien orchestré que Massenet orchestre maintenant ; *Grisélidis* est superbe à ce point de vue ; sous ce rapport là, il a fait des progrès inouïs et qui semblaient impossibles ; et l'admirable instrumentation de *St Saëns* est bien pâle, malgré sa saveur, à côté de celle de Massenet [...] Pour ma part, j'instrumenterai toujours plus classiquement que Massenet, et par là je me rapprocherai davantage de cet artiste incomparable que j'admire tant (le seul, peut-être que j'admire pleinement dans quelques un de ses ouvrages) et qui m'a si fortement et si piétamment offensé »...

On joint une L.A.S. à un ami (3 p. in-8, à en-tête du *Grand Hôtel de Toulon*), ironisant sur un « jeune écrivain »...

**HAHN Reynaldo (1874-1947).**

MANUSCRIT MUSICAL autographe, ***Le Bal de Béatrice d'Este*** (1907). ; 85 pages in-fol. sous chemise titrée.

6 000 / 8 000 €

Partition d'orchestre du *Bal de Béatrice d'Este*, ravissant chef-d'œuvre.

Cette délicieuse suite pour instruments à vent, percussions, deux harpes et piano conducteur, évoque un bal chez Béatrice d'Este, duchesse de Milan, au XVI^e siècle, et sonne comme une recreation des danses anciennes, avec un subtil usage des timbres de ce curieux effectif.

Le Bal de Béatrice d'Este a été d'abord créé dans le salon de Madeleine LEMAIRE par la Société des Instruments à vent et Reynaldo Hahn au piano le 12 avril 1905 (et le 19), avant d'être donné en public le 28 mai au concert Risler au Nouveau Théâtre, et d'être repris dans de nombreux salons du Paris mondain.

Reynaldo Hahn écrivait à son éditeur Henri Heugel que c'était « une petite fantaisie pour instruments à vent, piano, harpes et timbales, écrite en deux jours pour la société des instruments à vent ; je croyais qu'elle vivrait un soir, mais elle a eu un tel succès qu'on l'a déjà jouée plusieurs fois, qu'on l'a demandée à Bruxelles, qu'on la joue encore le 25 chez Mme de Pourtalès, et le 29 au concert de Risler »... Elle fut publiée en 1905 chez Heugel, avant d'être redonnée avec le plus grand éclat chez la princesse de POLIGNAC, devant un parterre de personnalités, où elle remporta un grand triomphe auquel Marcel PROUST était venu assister.

L'effectif se compose d'un piano obligé, 2 flûtes (la 1^{ère} jouant la petite), un hautbois, 2 clarinettes, 2 bassons, 2 cors chromatiques en fa, une trompette en ut, une paire de timbales, une partie de triangle, cymbales et crotales, et 2 harpes.

Le manuscrit est à l'encre bleu nuit sur papier à 18 lignes. Il se compose des sept entrées suivantes :

- I. *Entrée de Ludovic le More* (p. 1-9), *Maestoso* ;
- II. *Lesquercade* (*Pavane légère*) (p. 11-29, dont les p. 11, 16, 20, 27, 29 par un copiste), *Andantino* ;
- III. *Romanesque* (p. 30-36), *Lento* ;
- IV. *Ibérienne* (p. 37-48, dont 43-44 par un copiste), *Marcato* ;
- V. *Léda et l'Oiseau* (*intermède Léonardesque*) (p. 49-55/59, dont 51, 52, 54 par un copiste), *Modéré* ;
- VI. *Courante* (p. 60-79, dont 64-65, 72, 74-77 par un copiste), *Gai, sans vitesse* ;
- VII. *Salut à Ludovic le More* (p. 80-85), *Maestoso*.

Bibliographie : Jacques Depaulis, Reynaldo Hahn (Séguier, 2007), p. 76-77.

Discographie : Reynaldo Hahn (enregistrement historique 1935, CD Pearl ou Dutton) ; Ronald Corp, The New London Orchestra (Hyperion 1989).

Maestros ^{84/8}

I. Entrée de Ludovic More.

Handwritten musical score for a symphony, titled "I. Entrée de Ludovic More." The score is written on aged, yellowed paper. The instruments listed on the left are:

- 1^{re} fl. (Flute)
- 2^e fl. (Flute)
- 1^{er} Hautb. (Horn)
- 2^e Hautb. (Horn)
- 1^{er} Cor. (Trumpet)
- 2^e Cor. (Trumpet)
- 1^{er} Tromb. (Trombone)
- 2^e Tromb. (Trombone)
- 1^{er} Clar. (Clarinet)
- 2^e Clar. (Clarinet)
- 1^{er} Bass. (Bass)
- 2^e Bass. (Bass)

The score includes various musical notations, including notes, rests, and dynamic markings. A large blue bracket labeled "[A]" is drawn across the middle of the page, spanning several staves. The bottom section of the score features a complex, dense musical passage with many notes and a large, sweeping curve. The page is numbered 46 in the bottom left corner.



47

HAHN Reynaldo (1874-1947).

MANUSCRIT MUSICAL autographe, **La Fête chez Thérèse**, (1910) ; 200 et 387 pages in-fol. (36 x 27,5 cm).

6 000 / 8 000 €

Importante partition d'orchestre de la première musique de ballet de Reynaldo Hahn, pour l'Opéra de Paris.

La Fête chez Thérèse, ballet-pantomime en 2 actes sur un livret de Catulle Mendès, fut commandée à Reynaldo Hahn par les directeurs de l'Opéra en juillet 1907 ; la partition était achevée en juin 1909, et les répétitions commencèrent en octobre. L'œuvre fut créée à l'Opéra de Paris le 16 février 1910, dans une mise en scène et une chorégraphie de Thérèse Stichel, des décors de Landrin et René Rochette, des costumes de Joseph Pinchon, avec Carlotta Zambelli (Mimi Pinson) et Aïda Boni (la duchesse Thérèse) dans les principaux rôles. L'orchestre était dirigé par Paul Vidal. L'œuvre, fort bien montée, remporta un grand succès. La partition fut publiée la même année 1910 chez Heugel.

Catulle Mendès s'est inspiré du fameux poème de Victor Hugo, *La Fête chez Thérèse*, dans *Les Contemplations*, et y a superposé une intrigue d'amour entre la grisette Mimi Pinson et le poète à la mode Théodore. L'action se déroule en 1841, après le succès du ballet *Giselle*. Le premier acte se situe dans le salon-atelier de la modiste Mme Palmyre, où défilent la danseuse Carlotta Grisi et la duchesse Thérèse, qui vient faire son essai ; Théodore, venu voir Mimi

Pinson, tombe amoureux de Thérèse. Le second acte est consacré à la belle fête chez Thérèse, où l'on donne un divertissement XVIII^e inspiré de *L'Embarquement pour Cythère* ; intrigue entre Thérèse et Théodore, qui, lassé de la coquetterie de la duchesse, reviendra vers Mimi.

Gabriel Fauré, dans *Le Figaro* du 17 février 1910, a fait l'éloge de la partition : « M. Reynaldo Hahn a traité le premier tableau de *La Fête chez Thérèse* avec une verve spirituelle qui ne se dément pas un instant. Rien de plus gai que cette restitution de la "contredanse" de nos pères, rien de plus finement amusant que la leçon de danse où il a exploité avec tant de bonheur la bonne vieille valse de *Giselle*. Ce premier tableau, "Chez Palmyre", constitue une très joyeuse parodie qui, cependant, ne cesse jamais d'être musicale. Quant au second tableau, il est tracé avec une adresse artistique, une variété et un goût tout à fait charmants ; les pastiches du temps n'y apparaissent qu'autant qu'il était nécessaire et gardent toujours une physionomie bien personnelle : ils tiennent de l'évocation et non de l'imitation ».

La partition comprend les numéros suivants. – Acte I. *Chez Palmyre*. Introduction ; Danse des petites Apprenties ; La Contredanse des Grisettes ; Entrée de Carlotta Grisi ; Valse de Giselle ; Leçon de Danse et Valse ; Entrée de la Duchesse Thérèse ; Scène de l'Essai ; Théodore et Mimi Pinson. – Acte II. *Fête galante chez la Duchesse Thérèse*. Prélude ; Tableau mouvant ; Interlude : Gilles et Arlequin ; Danse galante ; Danse violente ; Danse de Mimi Pinson (Danse triste) ;

Tango ; Menuet pompeux ; Nocturne ; La Duchesse Thérèse et Mimi Pinson ; Duo mimé ; Final.

Le manuscrit, à l'encre bleue sur papier à 22 lignes, présente de nombreuses ratures et corrections (certaines à l'encre rouge), des collettes, des grattages, des passages biffés, et des annotations au crayon bleu ou rouge ; il a servi de conducteur pour les représentations.

On a porté sur le manuscrit, principalement pour le premier acte, les principaux épisodes de l'action : « Rideau. Bourdonnement, remûment des couturières qui taillent, cousent autour de la table. Les gamines vont, viennent, s'affolent, se bousculent, se battent. Danse des petites apprenties. Mimi Pinson explique à toute la tablée que : elle, Mimi, et Zélia, et Rougette, et Blanchette, elles ont des amoureux qui ont de longs cheveux, de fines moustaches, qui sont des étudiants ou des poètes... Des jeunes hommes avec qui, les dimanches, elles vont cueillir la fraise au bois... ou danser une contredanse à la Chaumière... Or, par une petite porte sont entrés silencieusement Théodore, Rodolphe, Albert, Roderick... Ils tombent aux genoux des jeunes filles en leur offrant des bouquets de violettes de deux sous. Les quatre gamines ont peur que Madame Palmyre surprenne ces visites défendues. Elles veulent renvoyer leurs galants. Ils refusent de s'en aller ; alors elles donnent des sous aux apprenties qui se mettent en observation près des portes... tandis que les quatre grisettes reviennent vers les jeunes hommes qui les enlacent. *La Contredanse des Grisettes*. Mais les petites apprenties se précipitent. "Voici venir de belles dames, des clientes !" – Ce sont les danseuses de l'opéra qui viennent essayer leurs costumes pour la fête chez la Duchesse Thérèse. Les jeunes hommes ont à peine le temps de disparaître de paravent en paravent. Théodore, en sortant le dernier, obtient de Mimi Pinson la permission de revenir. Entrée de Carlotta Grisi et de ses amies. Elles sont affairées et dédaigneuses. Carlotta : "Eh ! bien, petites, où sont ces costumes que nous devons essayer ?" Les ouvrières s'approchent, se couvrent des étoffes... montrent les costumes, jurant qu'ils iront à ravir à de si belles personnes. Or, Mimi Pinson a reconnu l'illustre danseuse... Elle en fait part à ses amies... leur montre le portrait de Carlotta. Toutes les ouvrières : "Ah ! Madame ! Madame, si vous consentiez, pour nous, pour nous pauvres petites, à danser... à danser !... Vous savez !... cette valse de Giselle". Carlotta, bonne fille, veut bien... Elle ôte son chapeau, son manteau, retrousse sa jupe de ville avec l'aide des ouvrières... *Valse de Giselle*. Applaudissements, rires de joie de toutes les grisettes et des apprenties. Mimi Pinson : "Que c'est beau ! que c'est beau ! – Toi, qui es-tu, petite ? Tu es la plus jolie ! – Qui je suis ?" *Chanson de Mimi Pinson*. Mimi demande à Carlotta de lui apprendre la jolie valse. *Leçon de danse et Valse*. Mais soudain s'ouvre la grande porte du fond où, précédée de Palmyre obséquieuse et ravie, apparaît, entre une double haie de domestiques en somptueuse livrée, la Duchesse Thérèse, délicatement luxueuse, jolie, belle, adorable, fine et divine »... Etc.

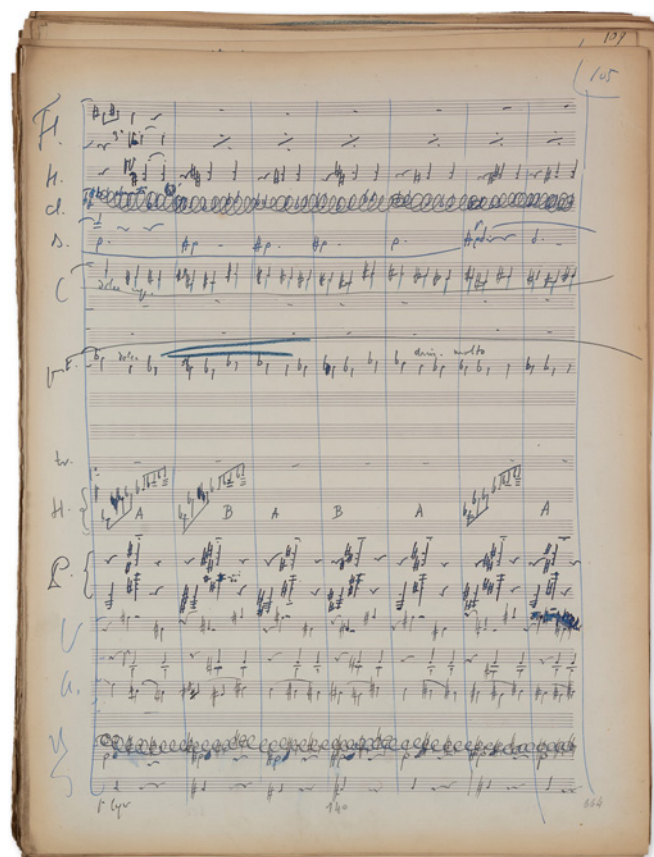
L'Acte I est paginé 1-200, avec la p. 21 suivie des pages 21 bis à 21-7, les pages 77 à quater, 129 à quater, 130 à ter, plus quelques feuillets bis ; au dos des 2 derniers feuillets, liste de corrections.

L'Acte II est paginé 1-387 ; mais il y a eu des coupures : on passe de 43 à 50, de 90 à 94 (dernière mesure de la p. 90 biffée avec la mention : « long »), de 289 à 300, de 316 à 331, de 348 à 356) ; il y a en outre des feuillets bis, les pages 271 à 271 ter ; quelques pages ou passages sont par un copiste ; il y a dans cet acte très peu d'annotations concernant le livret ; au dos des 2 derniers feuillets, liste de corrections.

En marge du manuscrit, Reynaldo Hahn a porté des notations intimes, faisant notamment allusion à Marcel Proust, et à un séjour en Algérie en 1908. Acte I, p.7 : « Versailles, la flottille, 9 août. Triste fête. Depuis un mois et plus, pas de nouvelles » ; p. 16 : « Il n'y a rien de plus révoltant que de voir des gens s'installer pour déjeuner, et avant même de commander, fourrer leur serviette dans leur col » ; p. 28 : « Terrasse de Maxeville. Mardi – profonde tristesse, nervosité » ; p. 33 : « Tchourouk. Vendredi matin. Mohamed vient de partir à cheval pour Rhiana, j'attends l'auto » ; p. 71 : « Tabrouzouk. Nuit étoilée. J'attends l'arabe que j'ai envoyé promener » ; p. 170 : « Réveillon – 26 – pas de nouvelles de M. depuis très longtemps. Tout avoir ici ou tout près ! et tant mieux ». Acte II, p. 88 : « Maintenant, ils font crier le poupon. Dieu sait les tortures qu'ils lui infligent ; sans doute des soins de propreté, avec la maladresse des jeunes époux » ; p. 157 : « Londres, 27 juin ».

Bibliographie : Jacques Depaulis, *Reynaldo Hahn* (Séguier, 2007), p. 81-82 ; texte complet du livret, et articles sur la commande, les répétitions, la création et les représentations de l'œuvre : <http://reynaldo-hahn.net/Html/balletsTherese.htm>.

Discographie : Yves Prin, Orchestre National de France (extraits sur le site de l'INA).





48

HAHN Reynaldo (1874-1947).

MANUSCRIT MUSICAL autographe, **Nausicaa** (1919) ;
environ 110 et 440 pages in-fol.

6 000 / 8 000 €

**Manuscrit de cet opéra dans ses deux versions : chant et piano,
et partition d'orchestre.**

Cet opéra en 2 actes, sur un livret de René Fauchois (le librettiste de *Pénélope* de Gabriel Fauré), commencé en 1913 et achevé au front en Argonne en 1917, fut créé à l'Opéra de Monte-Carlo le 13 avril 1919, alors dirigé par Raoul Gunsbourg, avec Marthe Davelly (*Nausicaa*) et Robert Couzinou (*Ulysse*) dans les principaux rôles, l'orchestre étant dirigé par Albert Wolff. La partition fut publiée chez Heugel en 1919.

« *Nausicaa*, dont le poème calme et harmonieux est de M. René Fauchois, fait revivre le gracieux épisode de l'*Odyssée*, quand Ulysse, jeté par la tempête sur le rivage phéacien, et un moment ému par la beauté et la grâce de la princesse *Nausicaa*, reprend néanmoins sa course fabuleuse vers Ithaque et vers Pénélope, non sans laisser dans les larmes la douce jeune fille qui l'aimait. La musique de M. Reynaldo Hahn est du charme le plus profond, du coloris le plus délicat dans sa vraie et pure richesse, s'élevant parfois à la haute puissance, et parvenant à la plus profonde émotion dans la grande scène finale des adieux et du départ », écrivait J. Darthenay dans *Le Figaro* du 16 avril 1919.

Le manuscrit chant-piano est à l'encre bleue sur papier Lard-Esnault/Bellamy à 20 lignes, avec de nombreuses ratures et corrections ; c'est le manuscrit de premier jet et de travail. L'Acte I compte 96 pages sous chemise avec titre (les p. 8 bis-11 et 16-17 sont d'une autre main) ; il est daté en fin : « Hambourg, Janv. 1913 ». L'Acte II, sous chemise,

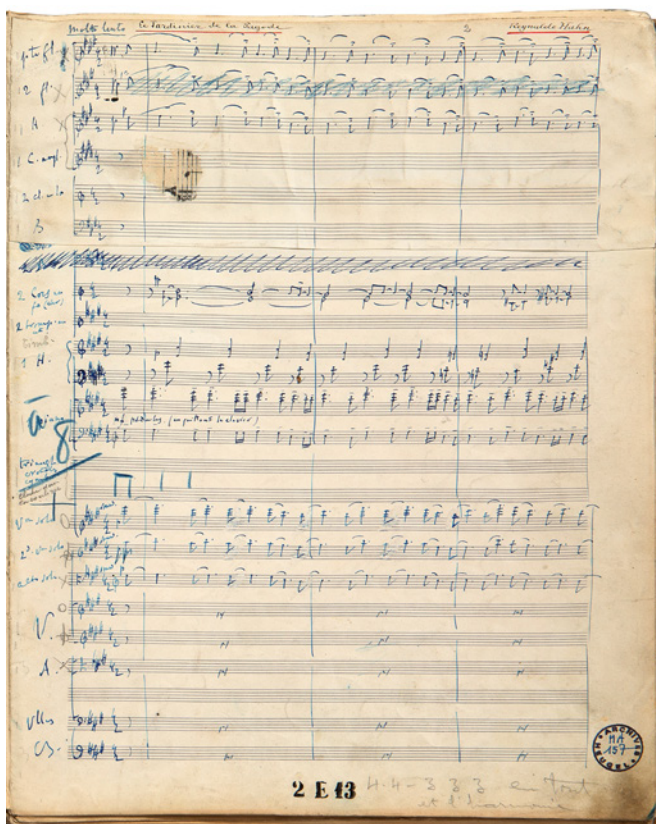
est incomplet : 15 pages, chiffrées 80-84, 85/82 (avec feuillet double occulté par épinglage), 86-[93] ; à la fin de la page 91, la note : « Fini le 19 juin 1916 dans le grenier d'Auzéville » a été biffée ainsi que les dernières mesures, et deux pages ont été ajoutées.

La partition d'orchestre est à l'encre bleue sur papier à 24 lignes, et présente de nombreuses corrections, mesures biffées, grattages, et collettes. L'Acte I comprend les pages 23-241 (le début manque, avec une page 55-61, plus de nombreuses pages *bis* et *ter*), daté en fin : « Grenier d'Auzéville 31 juillet minuit ». L'Acte II comprend un feuillet de titre et 207 pages.

On a joint des fragments autographes de la musique de scène d'*Esther* (1905, pour Sarah Bernhardt) : 2^e Acte (18 pages, pagination discontinue), et 3^e Acte (9 p., incomplet) ; et 2 lettres autographes concernant les corrections d'épreuves.

Bibliographie : Jacques Depaulis, *Reynaldo Hahn* (Séguier, 2007), p. 95-96 ; texte complet du livret, et articles sur la création et les représentations de l'œuvre :

<http://reynaldo-hahn.net/Html/operasNausicaa.htm>.



Le manuscrit, en partition d'orchestre, est noté à l'encre bleue sur papier à 24 lignes, et présente de **nombreuses ratures et corrections**, grattages et collettes (dont les p. 47 et 65 entièrement refaites). Il a servi de conducteur pour les représentations et porte des annotations au crayon rouge/bleu et au crayon noir. En tête de la page 1, un titre a été noté d'une autre main : *Le Jardinier de la Pagode*.

L'effectif orchestral comprend : petite flûte, 2 flûtes, un hautbois, un cor anglais, 2 clarinettes en la, un basson, 2 cors en fa, 2 trompettes en ut, timbales, une harpe, piano, percussion (triangle, crotales, cymbales, cloche), 1^{er} et 2^e violons solo, alto solo, violons I et II, altos, violoncelles, contrebasse.

Bibliographie : articles sur la création et les représentations de l'œuvre : <http://reynaldo-hahn.net/Html/operasBouddha.htm>.

50

HAHN Reynaldo (1874-1947).

MANUSCRIT MUSICAL en partie autographe, **Mozart** (1925) ; un volume in-folio de 39-245 pages montées sur onglets, relié demi-toile noire à coins (reliure usagée, des feuillets effrangés avec quelques déchirures ; cachets de l'éditeur).

5 000 / 7 000 €

Manuscrit complet de la partition d'orchestre de la comédie musicale Mozart, sur un livret de Sacha Guitry.

Pour composer la musique de la comédie musicale qu'il écrivait sur Mozart, qu'il aimait tant, et pour son épouse Yvonne PRINTEMPS, à la fois merveilleuse comédienne et chanteuse délicieuse,

49

HAHN Reynaldo (1874-1947).

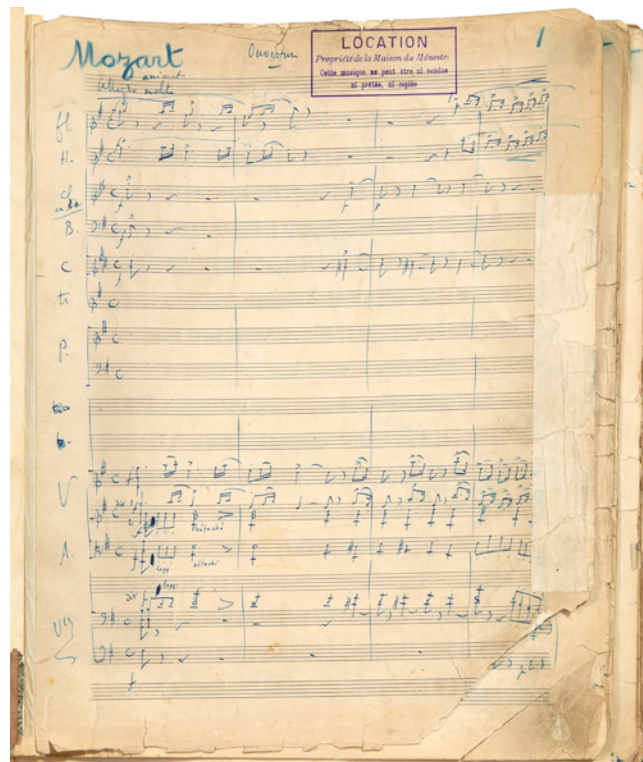
MANUSCRIT MUSICAL autographe, **La Colombe de Bouddha**, [1921] ; un volume in-fol. de 146 pages, relié dos toile noire (reliure usagée).

5 000 / 7 000 €

Partition d'orchestre de cet opéra en un acte.

La Colombe de Bouddha, « conte lyrique japonais en un acte », sur un livret d'André Alexandre, fut créée au Théâtre du Casino municipal de Cannes le 21 mars 1921, sous la direction du compositeur, qui la dirigea également à Deauville dans l'été. La partition a été éditée par Heugel en 1921 (le manuscrit porte le cachet des Archives Heugel aux première et dernière pages).

« M. Reynaldo Hahn vient de donner, au Casino, son nouvel ouvrage, *La Colombe de Bouddha*, conte lyrique japonais, qu'il composa sur une poétique légende de M. André Alexandre. Comment le jardinier Kobé, épris d'une mousmée, mourut d'amour après l'avoir vue s'éloigner pour suivre un chanteur ambulant, c'est là toute la simple histoire qui a inspiré à M. Reynaldo Hahn une très fine partition mélodique, d'instrumentation moderne, colorée, à la façon des images un peu grimaçantes du Japon. Présentée dans un très joli décor par M. Léon Devaux, tendrement interprétée et chantée par la pure voix de Mlle Raymonde Vécart, les basses prenantes de MM. Aquistapace (le jardinier) et Vieuille (le bonze), par le charmant ténor M. Capitaine (le chanteur), *La Colombe de Bouddha* a valu à tous de nombreux rappels ». (*Le Figaro*, 20 mars 1921).



.../...

Sacha GUITRY s'était d'abord adressé à son ami André Messager, qui avait refusé net ; il s'est alors tourné vers Reynaldo Hahn, excellent connaisseur des opéras de Mozart qu'il avait dirigés à Salzbourg dès 1910. La pièce, délicieux marivaudage, met en scène le jeune Mozart lors de son séjour parisien où il est accueilli dans le fameux salon de Mme d'Épinay, sous la protection du baron de Grimm, et où il connaît son premier amour.

Mozart, comédie musicale en 3 actes, fut créé au Théâtre Édouard VII le 2 décembre 1925, dans un décor d'Émile Bertin, par Yvonne Printemps dans le rôle de Mozart, Sacha Guitry dans celui (parlé) du baron de Grimm, entourés de Germaine Gallois (Mme d'Épinay), René Maupré (marquis de Chambreuil), Gaston Gerlys (Vestris), Léonce Dupré (le laquais Grimaud), Marthe Lenclud (la Guimard), Édith Mérannes (Mlle de Saint-Pons) et Madeleine Lebergry (la servante Louise). L'orchestre était dirigé par Raoul Labis. La partition fut publiée en 1926 chez Heugel.

La pièce remporta un vif succès, et la musique de Reynaldo Hahn fut très appréciée, même des musiciens les plus exigeants, comme Arthur Honegger : « C'est à M. Reynaldo Hahn qu'échut le périlleux honneur de faire chanter Mozart. [...] C'était très difficile. Ou bien pasticher Mozart, ou tailler de petits morceaux dans les œuvres mêmes du compositeur ; les deux solutions amenaient à l'erreur. Reynaldo Hahn a su échapper aux deux. Il a, lui aussi, recréé un personnage auquel il a prêté son art. Il y a, dans cette partition, une habileté et un sens théâtral merveilleux. Chaque note donne son maximum d'effet, tout porte. Les passages chantés par Mme Yvonne Printemps sont des modèles de cette déclamation musicale si personnelle à l'auteur ». De cette musique exquise, on retiendra notamment le délicieux air de la Lettre et celui des Adieux, qu'Yvonne Printemps a immortalisés.

Le manuscrit est à l'encre bleue sur papier à 18 lignes, et présente de nombreuses ratures et corrections, et quelques passages biffés. L'Ouverture est entièrement autographe, ainsi que l'orchestration réalisée par Reynaldo Hahn sur la partition préparée par un copiste avec les armatures et les parties chantées (d'après la partition chant-piano). L'orchestre comprend : flûte, hautbois, clarinette, basson, 2 cors en fa, une trompette en ut, piano, 1^{ers} et 2^{ds} violons, altos, violoncelles et contrebasses. Le manuscrit a servi de conducteur pour les représentations. Il est ainsi divisé :

Ouverture, entièrement autographe (39 pages), marquée *Allegro animato* ;

- N° 1. *Mélodrame* (p. 1-9) ;
- N° 2. *Scène* (p. 10-34) ;
- N° 3. *Scène et air* (p. 35-74) ;
- 2^e Acte [N° 4] (p. 75-98) ;
- N° 5. *Mélodrame* (99-101) ;
- N° 6. *Scène et ballet* (p. 102-159, en partie par un copiste d'après Mozart) ;
- N° 7. *Lettre* (p. 160-167) ;
- 3^e Acte. N° 8. *Introduction* (p. 168-177) ;
- N° 9. *Duo* (p. 178-200) ;
- N° 10. *Couplets* (p. 201-215) ;
- N° 11. *Mélodrame* (p. 216-225) ;
- N° 12. *Scène* (p. 226-245).

Bibliographie : Jacques Depaulis, *Reynaldo Hahn* (Séguier, 2007), p. 108-110 ; Jacques Lorcey, *Tout Guitry de A à Z* (Séguier, 2007), p. 231-232.

Discographie : extraits par Yvonne Printemps (EMI 1988) ; intégrale : Geori Boué, Roger Bourdin, Marthe Alicia, Bernard Dhéran, Orchestre Radio-Lyrique dirigé par Pierre-Michel Leconte (Musidisc 1991).

51

INDY Vincent d' (1851-1931).

5 L.A.S. « Vincent d'Indy », 1897-1902, à Gustave SAMAZEUILH ; 4 pages in-8 chaque (3 pour la dernière ; la 1^{ère} sur papier deuil).

600 / 800 €

Belle correspondance musicale et amicale.

Les Faugs 9 septembre 1897. Il accepte d'aller diriger *Wallenstein* à Frankfurt en novembre, mais à condition d'être payé : « je commence à en avoir assez de diriger *Wallenstein* à l'œil, ou même en y étant de mes pfennigs, cela ne m'intéresse plus assez pour cela ». Il aimerait récupérer le matériel de *Saugefleurie*, qu'il avait envoyé à Nikisch, à la demande d'Albeniz, mais dont il n'a aucune nouvelle. Mottl renonce à monter *Fervaal* ; de même à Munich, malgré le soutien de Richard Strauss. Il profite de sa tranquillité pour terminer son *Quatuor* « et à cordes, encore ! »...

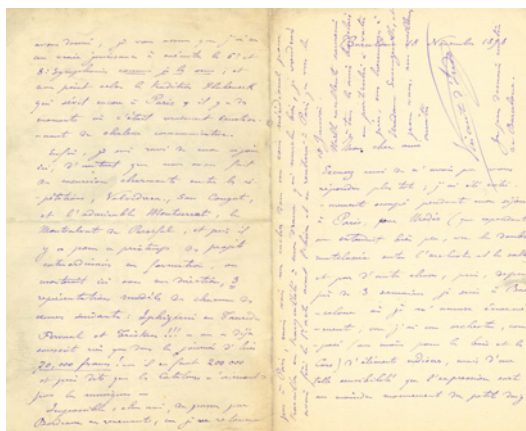
Barcelone 18 novembre 1898. Sur ses concerts : « j'ai un orchestre, composé (au moins pour les bois et les cors) d'éléments médiocres, mais d'une telle sensibilité que l'expression sort au moindre mouvement du petit doigt » ; il raconte les succès remportés avec Beethoven, l'ouverture de *Tannhauser*, son propre *Wallenstein* (7 rappels, « ni plus ni moins qu'un ténor italien »), *Psyché* de Franck, Albeniz ; mais, pour Bréville et Ropartz, « froideur polaire »...

Toulon 4 janvier 1899. Il va regagner Paris pour ses cours, avec 30 élèves inscrits ; il évoque l'avancement de *L'Étranger*, et l'écriture d'une « Suite en 2 numéros (presque 3) pour 1 flûte, 1 hautbois, 2 clarinette, 1 cor, 2 bassons » ; il dit son enthousiasme après l'accueil reçu à Barcelone...

Les Faugs 18 août 1899. Il a bien travaillé, terminé le 1^{er} acte de *L'Étranger* ; « je me suis imposé la tâche de terminer le Quatuor de ce pauvre CHAUSSON, et je crois que la fin, prise du reste presque entièrement dans ses notes, est bonne et permettra à l'œuvre d'être présentée, non pas comme des fragments inachevés, mais comme un tout se tenant bien, l'Andante est vraiment admirable, le 1^{er} mouvement un peu plus embrouillé et de l'ancien style de Chausson, l'Intermezzo (qui maintenant fait final) est charmant »...

Paris 23 septembre 1902. Il termine sa Symphonie : « il ne me reste plus qu'à écrire l'orchestre »... La mort de la reine des Belges va retarder *L'Étranger* à la Monnaie... Puis il parle de sa Symphonie...

On joint une L.A.S. Paris 7 avril 1897, à Mme Samazeuilh, la remerciant de son accueil à Bordeaux (4 p. in-8, deuil).





52

MESSIAEN Olivier (1908-1992).

MANUSCRIT autographe signé « Olivier Messiaen », **Vingt Leçons d'harmonie** (1940) ; 1 f. de titre + 48 pages de musique in-fol. (sur feuillets doubles), et 1 f. de titre + 6 pages de texte in-4.

10 000 / 15 000 €

Importante contribution en musique à l'histoire de l'harmonie musicale, en hommage de Messiaen aux maîtres qu'il admire.

C'est dans l'été 1939 que Messiaen commença à rassembler et ordonner ces exercices écrits les années précédentes pour ses cours à l'École Normale et à la Schola Cantorum, dans des styles allant de Monteverdi à Messiaen lui-même, et dont il avait déjà donné un échantillon dans *Le Monde musical* en février-mars 1937. La publication eut lieu aux éditions Alphonse Leduc en mai 1940.

Messiaen a composé un projet de page de titre : « Olivier Messiaen / Vingt Leçons d'harmonie / Dans le style de quelques auteurs importants de "l'Histoire Harmonique" de la musique, depuis Monteverdi jusqu'à Ravel. / Précédées d'une note de l'Auteur et de Remarques sur la réalisation de chaque leçon en particulier / Prix majoré : 30 francs / Selon une nouvelle méthode de travail, ce volume sert à la fois au Maître et à l'élève »...

La Note de l'auteur explique : « Ces leçons sont destinées aux élèves ayant déjà terminé "l'apprentissage" du Traité d'harmonie. Leur difficulté est à peu près celle des concours d'harmonie du Conservatoire de Paris. Pour inciter l'élève à lire les œuvres des maîtres anciens et modernes, à y trouver la source des règles qu'on lui impose et des licences qu'on lui tolère, elles ont été conçues dans le style de

quelques auteurs importants de "l'histoire harmonique" de la musique, depuis Monteverdi jusqu'à Ravel. Il ne s'agit point de pastiches, mais de l'étude à quatre voix de différents styles »... Etc. Suivent des remarques explicatives sur chacune des 20 leçons...

Le manuscrit musical est réalisé à l'encre noire sur papier à 16 lignes. Il comprend :

1. Chant donné (dans le style de Monteverdi) (p. 1-3), Modéré un peu vif.
2. Chant donné (dans le style d'un Passepied de Rameau) (p. 4-5), Vif et gracieux.
3. Basse donnée (dans le style des chorals de J.S. Bach) (p. 6), Décidé, un peu vif.
4. Basse donnée (dans le style d'un Prélude de J.S. Bach) (p. 7-8), Bien modéré.
5. Basse donnée (à 3 voix, dans le style des sonates et trio pour orgue de J.S. Bach) (p. 9-10), Bien modéré.
6. Chant donné (dans le style de Gluck) (p. 11), Un peu lent, noble.
7. Basse donnée (dans le style des quatuors à cordes de Mozart) (p. 12-14), Gai, modéré.

.../...

.../...

8. *Chant donné (dans le style des quatuors à cordes de Mozart)* (p. 15-17), *Très lent et tendre*.
9. *Basse donnée (dans le style de Schumann)* (p. 18-19), *Très vif et léger*.
10. *Chant donné (dans le style des canons de César Franck)* (p. 21-22), *Très lent, expressif et recueilli*.
11. *Basse donnée (style mi-Schumann, mi-Lalo)* (p. 23-24), *Vif et léger*. [p. 25 faux début gratté]
12. *Chant donné (style mi-Chabrier, mi-Massenet)* (p. 26-27), *Passionné, presque vif*.
13. *Basse donnée (dans le style de la Sicilienne de Fauré)* (p. 28), *Modéré*.
14. *Chant donné (style très hybride : un peu Schumann, un peu Fauré, un peu Albeniz)* (p. 29-31), *Presque vif, et léger*.
15. *Chant donné (style mi-Franck, mi-Debussy)* (p. 32-33), *Un peu lent, expressif et recueilli*.
16. *Chant donné (style mi-Massenet, mi-Debussy)* (p.34-35), *Lent et tendre*.
17. *Chant donné (style mi-Chabrier, mi-Debussy)* (p. 35-36), *Balancé, un peu vif*.
18. *Chant donné (dans le style du Pelléas et Mélisande de Cl. Debussy)* (p. 37-39), *Modéré, profondément expressif*.
19. *Chant donné (à 5 voix, dans le style de Maurice Ravel)* (p. 40-43), *Presque vif, et caressant*.
20. *Chant donné (style très spécial, se rapprochant un peu des cantilènes hindoues)* [titre primitif biffé : *dans le style des Poèmes pour Mi de l'auteur*] (p. 44-47), *Modéré, avec charme*.

Bibliographie : Peter Hill et Nigel Simeone, *Olivier Messiaen* (Fayard, 2008), p. 112-113 et 550-551.

53

MESSIAEN Olivier (1908-1992).

MANUSCRIT autographe signé avec exemples musicaux autographes, **Technique de mon langage musical** (1944) ; 1 f. de titre et 99 pages in-4 (paginées 1-97 avec des *bis*) ; et 1 f. de titre et 47 pages in-fol. de papier musique (paginées 1-44 plus 9 *bis* et *ter* et 13 *bis*).

10 000 / 15 000 €

Important texte théorique avec 382 exemples musicaux, « remarquable ouvrage d'auto-analyse dans lequel le compositeur explique son vocabulaire musical, explore ses origines, fournit une liste d'œuvres (dont plusieurs ont disparu) et juge de ses propres compositions » (P. Hill et N. Simeone).

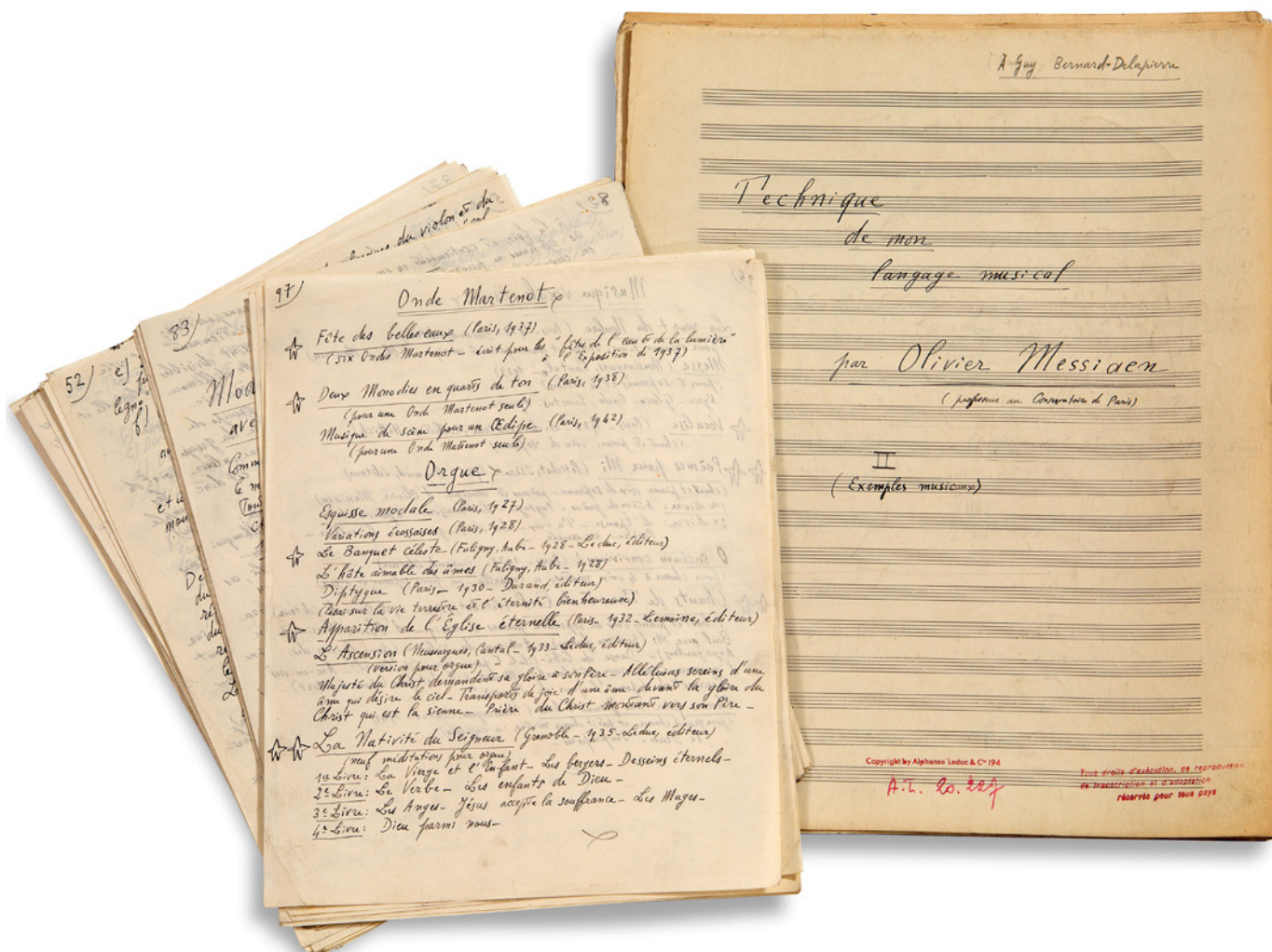
Publié en 2 volumes (un de texte et un d'exemples) en février 1944 par les éditions Alphonse Leduc, l'ouvrage est dédié à Guy BERNARD-DELAPIERRE (1907-1979) ; égyptologue, compositeur de musiques de films sous le nom de Guy Bernard, mais aussi agent et impresario, il soutint Messiaen pendant les années de l'Occupation, après son retour de captivité ; c'est chez lui, rue Visconti, que Messiaen organisa des cours privés d'analyse et de composition pour quelques élèves.

Citons le début de l'Introduction, où Messiaen explique son propos : « Il est toujours dangereux de parler de soi. Cependant, plusieurs personnes m'ayant ou vigoureusement critiqué, ou louangé – et toujours à côté et pour des choses que je n'avais pas faites – d'autre part, quelques élèves particulièrement avides de nouveauté m'ayant posé de nombreuses questions relatives à mon langage musical –

je me suis décidé à écrire cette petite "théorie". À part quelques rarissimes exceptions [...], tous les exemples cités ici seront tirés de mes œuvres (passées ou futures !). Dans l'espoir que mes élèves reprendront les quelques idées que je vais développer – soit pour s'en servir mieux que moi, soit pour en tirer autre chose, soit pour les rejeter définitivement si l'avenir les prouve non viables – je rédige mon traité en prenant le lecteur par la main, en cherchant avec lui, en le guidant doucement dans les ténèbres où j'ai espéré, vers une lumière restreinte et préparatoire à ce "mieux" qu'il pourra trouver ensuite. Si le lecteur est nanti de solides études d'harmonie, contrepoint et fugue, composition, orchestration, sans oublier la rythmique et l'acoustique, il me suivra beaucoup plus facilement. S'il est appelé par "l'inspiration d'en haut", et que je me trouve être – sur un tout petit point seulement – son précurseur, ma tâche sera remplie et au-delà »... Malgré l'importance des mélodies et œuvres vocales dans sa production, il parlera peu de « la prosodie et l'union de la ligne musicale avec les inflexions vivantes du parlé », et insistera surtout sur des formes moins usuelles, « notamment les formes plain-chantesques ». Son langage musical est considéré « du triple point de vue rythmique, mélodique et harmonique ». Il a également écarté ce qui concerne l'instrumentation et le timbre, et ne parlera pas non plus de la musique sacrée, tout en rappelant son inspiration « mystiquement, chrétiennement, catholiquement » religieuse. Il termine en remerciant ses maîtres Jean et Noël Gallon, Marcel Dupré, Paul Dukas, et ceux qui l'ont influencé : « ma mère (la poétesse Cécile Sauvage), ma femme (Claire Delbos) [qui remplace son frère le poète Alain Messiaen] », Shakespeare, Claudel, Reverdy, Eluard, Hello, Debussy, « le plain-chant, la rythmique indoue, les montagnes du Dauphiné, et enfin tout ce qui est vitrail et arc-en-ciel », ses interprètes, ajoutant le nom de la pianiste Yvonne Loriod. « Enfin, tous ceux qui m'ont incité à écrire cet ouvrage et particulièrement mon ami André Jolivet ».

L'ouvrage comprend une *Introduction*, puis les 19 chapitres suivants :

- I *Charme des impossibilités et rapport des différentes matières*.
- II *Râgavardhana, rythme hindou* : 1) Musique amesurée ; 2) Râgavardhana.
- III *Rythmes avec valeurs ajoutées* : 1) Valeur ajoutée ; 2) Emploi de la valeur ajoutée ; 3) Préparations et chutes rythmiques ; 4) Rapport avec les notes ajoutées.
- IV *Rythmes augmentés ou diminués et tableau de ces rythmes* : 1) Rythmes augmentés ou diminués ; 2) Ajout et retrait du point ; 3) Tableau de quelques formes d'augmentation ou diminution d'un rythme ; 4) Augmentations inexactes.
- V *Rythmes non rétrogradables* : 1) Rythmes rétrogradés ; 2) Rythmes non rétrogradables ; 3) Rapport des rythmes non rétrogradables et des modes à transpositions limitées.
- VI *Polyrythmie et pédales rythmiques* : 1) Superposition de rythmes d'inégale longueur ; 2) Superposition d'un rythme à ses différentes formes d'augmentation et diminution ; 3) Superposition d'un rythme à sa rétrogradation ; 4) Canons rythmiques ; 5) Canon par ajout du point ; 6) Canon de rythmes non rétrogradables ; 7) Pédale rythmique.
- VII *Notations rythmiques* : 1) Première notation ; 2) Deuxième notation ; 3) Troisième notation ; 4) Quatrième notation ; 5) Quelques rythmes mesurés.
- VIII *Mélodie et contours mélodiques* : 1) Intervalles ; 2) Contours mélodiques ; 3) Chansons populaires ; 4) Plain-chant ; 5) Râgas hindous.
- IX *Chant des oiseaux*.
- X *Développement mélodique* : 1) Élimination ; 2) Intersersion des notes ; 3) Changement de registre.
- XI *Phrase-lied, phrases binaire et ternaire* : 1) Phrase-lied ; 2) Commentaire ; 3) Phrase binaire ; 4) Phrase ternaire ; 5) Liste de périodes mélodiques.



XII Fugue, Sonate, formes plain-chantiques : 1) Fugue ; 2) Sonate ; 3) Développement de 3 thèmes, préparant un final issu du 1^{er} ; 4) Variations du 1^{er} thème, séparées par des développements du 2^e ; 5) Formes plain-chantiques ; 6) Psalmodie et vocalise ; 7) Kyrie ; 8) Séquence.

XIII Harmonie, Debussy, notes ajoutées : 1) Notes ajoutées ; 2) Sixte ajoutée et quarte augmentée ajoutée ; 3) Rapport des notes ajoutées et des valeurs ajoutées ; 4) Emploi des notes ajoutées.

XIV Accords spéciaux, grappes d'accords et liste d'enchaînements d'accords : 1) Accord sur dominante ; 2) Accord de la résonance ; 3) Accord en quarts ; 4) Effets de résonance ; 5) Grappes d'accords ; 6) Regard sur d'autres styles ; 7) Harmonie naturelle ; 8) Liste d'enchaînements d'accords.

XV Agrandissement des notes étrangères, anacrouses et désinences : 1) Groupe-pédale ; 2) Groupe de passage ; 3) Groupe-broderie ; 4) Anacrouses et désinences.

XVI Modes à transpositions limitées : 1) Théorie des modes à transpositions limitées ; 2) Premier mode à transpositions limitées ; 3) Deuxième mode à transpositions limitées ; 4) Troisième mode à transpositions limitées ; 5) Modes 4, 5, 6 et 7 ; 6) Rapport des modes à transpositions limitées et des rythmes non rétrogradables.

XVII Modulations de ces modes et leur rapport avec la tonalité majeure : 1) Rapport avec la tonalité majeure ; 2) Modulation d'un mode à lui-même ; 3) Modulation d'un mode à un autre mode.

XVIII Rapport de ces modes avec les musiques modales, atonales, polytonales et en quarts de ton.

XIX Polymodalité : 1) Deux modes superposés ; 2) Trois modes superposés ; 3) Modulation polymodale.

L'ouvrage s'achève sur le Catalogue de mes œuvres.

Les **382 exemples musicaux** qui illustrent ce traité sont notés sur papier 20 lignes, allant d'une ou deux mesures à des citations musicales plus développées de presque une page entière, principalement tirés de ses propres œuvres.

Bibliographie : Peter Hill et Nigel Simeone, Olivier Messiaen (Fayard, 2008), p. 179-180.

I - REPRISES PAR INTERVERSION

3 rythmes hindous: prātāpasekhara, gajajhampa, sārāsa - traités en personnages rythmiques: prātāpasekhara augmente d'une $\frac{1}{2}$ par valeur à chaque répétition; gajajhampa part en forme exagérée, et diminue d'une $\frac{1}{2}$ par valeur à chaque répétition; sārāsa ne change pas. - La même musique est reprise ensuite: des extrêmes au centre, puis du centre aux extrêmes, puis rétrogradée.
(1951 - Paris)

R: Bourdon 16, hautbois, cymbale | Pos: prestant 4, nazard $2\frac{2}{3}$, tierce $1\frac{3}{5}$, piccolo 1 | G: Bourdon 16, Bourdon 8, flûte 4 | Péd: bombarde 16 seule |

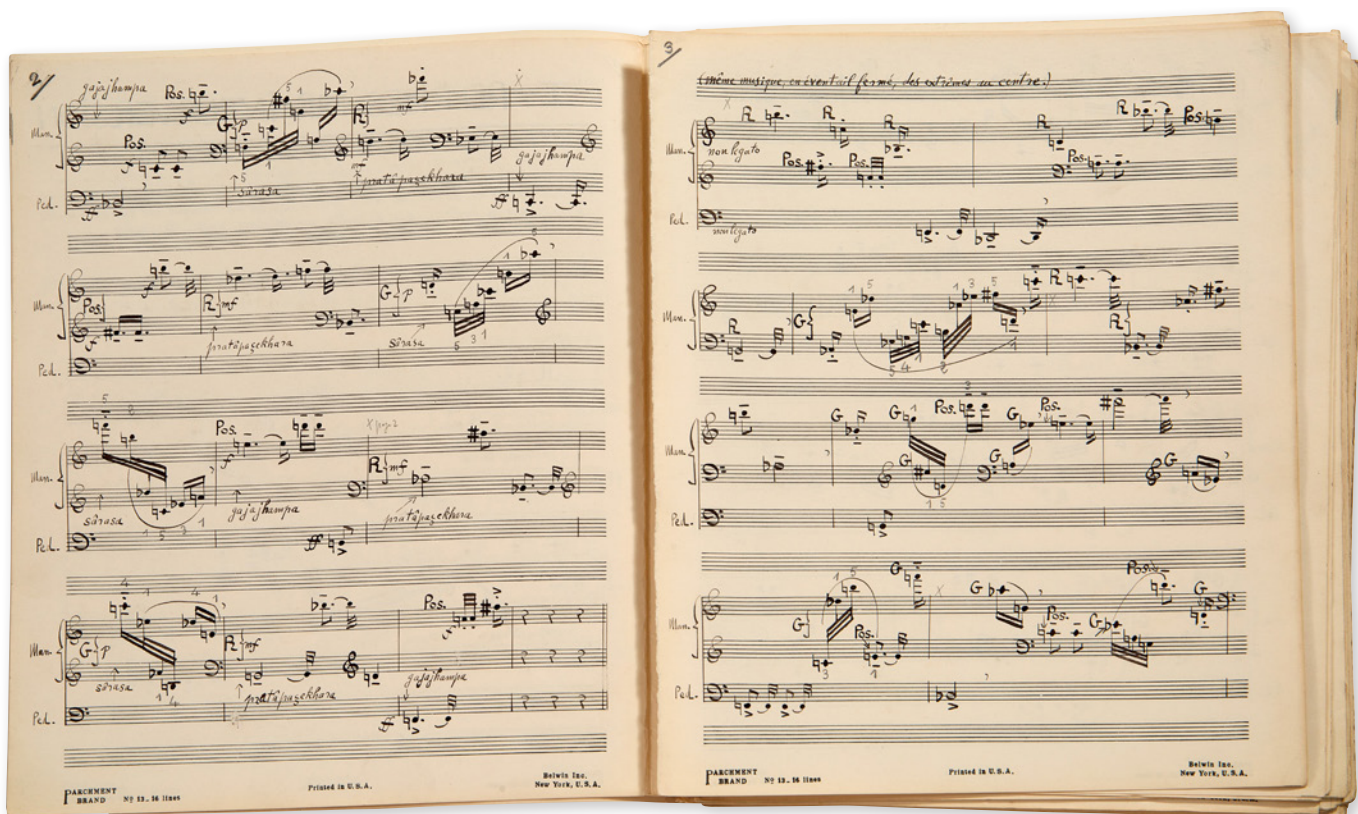
Modéré

MAN. $\text{R } \frac{1}{2}$ mf non legato prātāpasekhara mf gajajhampa Pos. $\text{G } \text{p}$ sārāsa Pos.

PED. non legato sārāsa gajajhampa Pos.

Man. $\text{R } \text{mf}$ prātāpasekhara sārāsa gajajhampa Pos.

Ped. prātāpasekhara sārāsa gajajhampa Pos.



54

MESSIAEN Olivier (1908-1992).

MANUSCRIT MUSICAL autographe signé « Olivier Messiaen », **Livre d'orgue**. 7 pièces pour orgue (1952) ; 1 feuillet de titre et 61 pages in-fol. sous chemises.

30 000 / 40 000 €

Manuscrit complet de ces sept pièces pour orgue, véritable synthèse des découvertes musicales de Messiaen.

Dans le prolongement de sa *Messe de la Pentecôte*, Messiaen poursuit son exploration des champs sonores avec les sept pièces de ce *Livre d'orgue*, élaborées à Paris et dans les montagnes du Dauphiné en 1951-1952. Le *Livre d'orgue* est publié en mars 1953 aux éditions Alphonse Leduc, et créé par Messiaen le 23 avril suivant à Stuttgart pour l'inauguration de l'orgue de la Villa Berg. La création parisienne en l'église de la Trinité, le 21 mars 1955, dans le cadre des concerts du Domaine musical, donna lieu à une bousculade incroyable : Pierre Boulez, attendant peu de monde, avait voulu faire entrer le public par une petite porte latérale ; or une foule gigantesque se pressait aux abords de l'église, en s'empoignant, et Messiaen eut beaucoup de mal à y entrer.

« Toute la technique rythmique de Messiaen se trouve résumée dans les sept parties de ce *Livre*, magnifique synthèse dans laquelle entrent les chants d'oiseaux et les autres éléments propres à son langage ; de même, l'essentiel de sa pensée est concentré avec tant de vigueur qu'il touche à un idéal toujours convoité, sinon réalisé. [...] les intensités, les timbres et les durées ont une importance égale

aux sons. Les sons-durées font désormais intimement partie de sa grammaire [...] Dans chacun des sept morceaux, Messiaen résout un problème particulier d'ordre technique » (Pierrette Mari). Dans un langage marqué par le dodécaphonisme et l'esprit sériel, avec les complexités rythmiques développées par Messiaen, notamment à partir des rythmes hindous, l'œuvre se révèle d'une redoutable difficulté d'exécution ; elle dure environ 45 minutes.

Le manuscrit est superbement calligraphié à l'encre noire sur papier américain de Parchment Brand de Belwin à 16 lignes. Messiaen a ajouté des doigts au crayon. Il a noté soigneusement en tête de chaque pièce la registration, très souvent la date et le lieu d'écriture, ainsi qu'un texte sacré en exergue, et le problème technique mis en œuvre dans la pièce. À la fin de chaque pièce, il a noté (ou à peu près) : « copie relue et bien / manuscrit bon à reproduire sur la gravure ».

I. *Reprises par intersion*. « 3 rythmes hindous : pratâpachhara, gajajhampa, sârasa – traités en personnages rythmiques : pratâpachhara augmente d'une [triple croche] par valeur à chaque répétition ; gajajhampa part en forme exagérée, et diminue d'une [triple croche] par valeur à chaque répétition ; sârasa ne change pas. – La même musique est reprise ensuite : des extrêmes au centre, puis du centre aux extrêmes, puis rétrogradée ». (1951 – Paris). *Modéré* (pages 1-6).

II. *Pièce en trio*. « Maintenant, nous voyons dans un miroir, d'une manière obscure... » (St Paul, 1^{ère} Épître aux Corinthiens, XIII, 12) (1951 – Paris) (pour le dimanche de la Sainte Trinité) (rythmes hindous variés, monnayés, et traités en valeurs irrationnelles). *Modéré* (p. 7-10).

.../...

.../...

III. *Les mains de l'abîme*. « L'abîme a jeté son cri ! la profondeur a levé ses deux mains ! » (Prophète Habacuc, III, 10) (pour les temps de pénitence) (1951 – montagnes du Dauphiné, vallée de la Romanche) (interversions sur 3 rythmes hindous : manthikâ 1^{re}, forme exagérée, ne change pas – manthikâ 2^e et mallatâla augmentent chacun d'une [triple croche] par valeur, à chaque répétition). *Bien modéré* (p. 11-18).

IV. *Chants d'oiseaux*. « Après-midi des oiseaux : merle noir, rouge-gorge, grive musicienne – et rossignol quand vient la nuit... (pour le temps pascal) (1951 – pré Perrin de Fuligny ; forêt de St Germain en Laye ; branderaie de Gardépée, Charente) ». *Modéré* (rythme hindou miçra varna), puis *Presque vif et fantaisiste* (merle noir), etc. (p. 19-27).

V. *Pièce en trio*. « de Lui, par Lui, pour Lui sont toutes choses » (St Paul, Épître aux Romains, XI, 36) (pour le dimanche de la Sainte Trinité) (1951 – devant les glaciers du Râteau, de la Meije et du Tabuchet). « Portée supérieure : interversions de 3 rythmes hindous (rangapradîpaka, caccarî, sama). Rangapradîpaka est augmenté dès le départ de 2 [triples croches] par valeur, il perd une [triple croche] par valeur à chaque répétition. Caccarî est diminué dès le départ d'une [triple croche] par valeur, il gagne une [triple croche] par valeur à chaque répétition. Sama ne change jamais. – Puis on reprend les interversions précédentes en ordre rétrograde. Portée médiane : interversions de 3 rythmes hindous (laya, bhagna, niççanka). Laya est augmenté de 7 [triples croches] par valeur à chaque répétition. Bhagna ne change jamais. Niççanka est augmenté dès le départ de 2 [triples croches] par valeur ; il perd une [triple croche] par valeur à chaque répétition. Il n'y a pas de reprise. Partie de pédale : c'est la mélodie principale ». *Bien modéré* (p. 28-39).

VI. *Les yeux dans les roues*. « Et les jantes des quatre roues étaient remplies d'yeux tout autour. Car l'Esprit de l'être vivant était dans les roues ». (Livre du Prophète Ézéchiel, I, 18, 20) (pour le dimanche de la Pentecôte) (1951 – Paris). *Vif* (p. 40-47).

VII. *Soixante-quatre durées*. « 64 durées chromatiques, de 1 à 64 triples croches – interverties par groupes de 4, des extrêmes au centre, droits et rétrogrades alternativement – traitées en canon rétrograde. Le tout peuplé de chants d'oiseaux ». (1951 – champs de Petichet). *Modéré* (p. 48-61).

Bibliographie : Peter Hill et Nigel Simeone, *Olivier Messiaen* (Fayard, 2008), p. 256-263.

Discographie : Olivier Messiaen (EMI 1957).

55

Olivier MESSIAEN (1908-1992).

MANUSCRIT MUSICAL autographe signé « Olivier Messiaen », *Chronochromie pour orchestre* (1960). ; un fort volume in-fol. de 4 feuillets et 215 pages (plus 6 titres intermédiaires), interfoliés de serpentes, reliure de toile noire.

50 000 / 60 000 €

Manuscrit d'une des œuvres majeures de Messiaen pour l'orchestre.

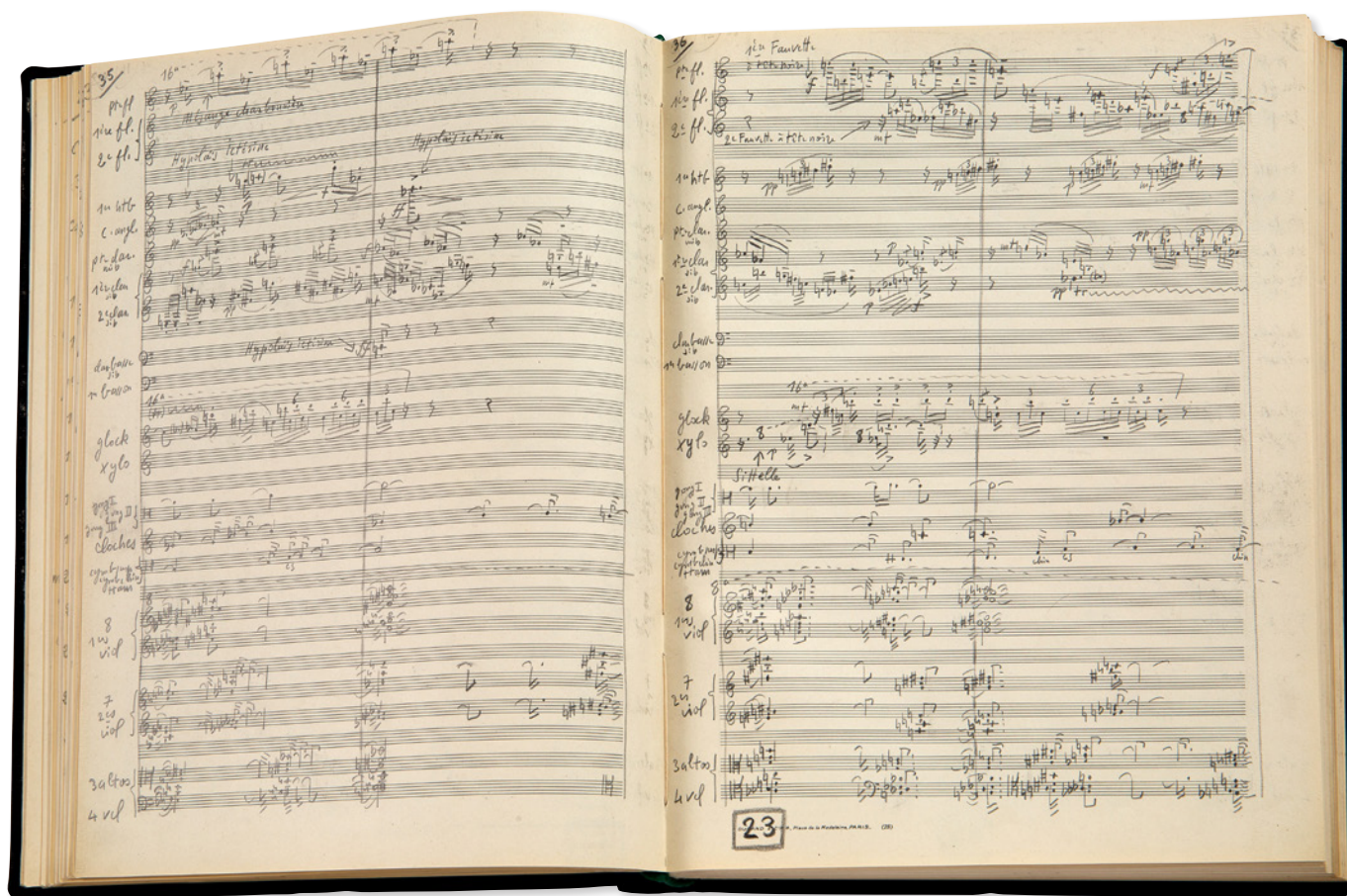
Commande de Heinrich Strobel pour le festival de Donaueschingen en Allemagne, *Chronochromie* fut écrite en 1959-1960. Le titre primitif en était « Postlude », et Messiaen l'avait probablement d'abord conçu comme une conclusion orchestrale au *Catalogue d'oiseaux*. Sans renoncer à la présence des oiseaux, auxquels il ajoute la transcription des bruits de cascades et torrents des Alpes, avec de grandes violences d'effets, Messiaen fait de son œuvre une sorte de synthèse de ses recherches rythmiques et chromatiques, et pousse aussi loin que possible les lois de l'orchestration. Se libérant des formes classiques, Messiaen adopte les périodes de la triade de la poésie chorale grecque selon une structure libre mais complexe de sept mouvements qui s'enchaînent.

Créée le 16 octobre 1960 au concert de clôture du Festival de Donaueschingen par Hans Rosbaud et l'Orchestre du Südwestfunk, puis au Festival de Besançon par Georges Prêtre avec l'Orchestre National le 13 septembre 1961, et enfin à Paris au Théâtre des Champs-Élysées par le même orchestre sous la direction d'Antal Dorati, *Chronochromie* suscita, lors de ces premières auditions, un scandale avec de vives réactions d'une partie du public, désorientée par la nouveauté de l'œuvre et choquée par sa violence sonore, et une vigoureuse polémique ; mais elle apparut néanmoins comme « un des sommets de la musique de ce temps, et d'autre part à la fois comme un aboutissement et une synthèse de l'art de Messiaen, et comme un nouveau départ » (Harry Halbreich). Elle fut publiée aux éditions Alphonse Leduc en mai 1963.

Le manuscrit est très soigneusement noté au crayon noir sur des papiers de 18 à 32 lignes. Il est méticuleusement annoté, avec de très nombreuses indications de tempo, de dynamique, de nuance, et les diverses interventions d'oiseaux...

La page de titre (on devine le titre primitif *Postlude* gommé) porte diverses notes au crayon : une explication du titre adopté, des notes pour la relecture et révision de la partition, et la « durée totale de l'œuvre : environ 35 minutes ».

Suivent deux notes de l'auteur, la première étant une sorte de préface. « Écrite en 1959-1960, sur la demande d'Heinrich Strobel et du Südwestfunk, la *Chronochromie* repose sur un double matériau sonore et temporel. Le matériau temporel en rythmique utilise 32 durées différentes, traitées en interversions symétriques, toujours interverties dans le même ordre. Les 36 permutations ainsi obtenues sont entendues soit seules et fragmentairement, soit superposées 3 par 3. Toutes ne sont pas employées. Celles qui figurent dans la partition sont indiquées par des nombres correspondant à leur place exacte dans le tableau général des 36 permutations. Le matériau sonore ou mélodique utilise des chants d'oiseaux de France, de Suède, du Japon, et du Mexique. Les noms d'oiseaux sont inscrits sur la partition au moment précis où ils entrent en scène musicale. Leur pays d'origine est également indiqué. Les oiseaux n'ayant pas de nom de pays sont des oiseaux de France. On trouve aussi dans le matériau sonore des bruits de torrents de montagne, notés dans les Alpes françaises. Les mélanges de sons et de timbres, très complexes, restent au service des durées, qu'ils doivent souligner en les colorant.



La couleur sert donc à manifester les découpages du Temps. D'où le titre : *Chronochromie* (du grec Khronos = Temps, et Khrôma = Couleur) – traduction : *Couleur du Temps*. L'œuvre comporte 7 parties enchaînées : Introduction – Strophe I – Antistrophe I – Strophe II – Antistrophe II – Épôde – Coda ».

La 2^e Note est plus technique : « Toute la partition est notée en sons réels et à l'octave réelle, et cela pour tous les instruments. Il n'y a donc pas d'instruments transposés – exemple : les clarinettes en si bémol sonnent comme elles sont écrites, les cors en fa sonnent comme ils sont écrits. Il n'y a pas non plus d'instruments écrits à l'octave inférieure ou supérieure », etc.

Suit la *Nomenclature des instruments*, classés par familles. « Bois : 1 petite flûte, 3 flûtes, 2 hautbois, 1 cor anglais, 1 petite clarinette en mi bémol, 2 clarinettes en si bémol, 1 clarinette basse en si bémol, 3 bassons. CUIVRES : 1 petite trompette en ré, 3 trompettes en ut, 4 cors en fa, 3 trombones, 1 tuba. CLAVIERS, 3 exécutants : 1 glockenspiel (à clavier), 1 xylophone (à baguette), 1 marimba ; N.B. : les parties de xylophone et de marimba sont difficiles (surtout dans les 2 Antistrophes) et réclament d'excellents instrumentalistes. CLOCHES : Jeu de 25 cloches donnant tous les degrés chromatiques [...] (en 2 rangées de tubes superposées) – joué par un seul exécutant. PERCUSSIONS MÉTALLIQUES :

1^{er} gong (aigu), 2^e gong (médium aigu), 3^e gong (médium), joués par un seul exécutant ; cymbale suspendue (médium grave), cymbale chinoise (grave), tam-tam (très grave), joués par un seul exécutant. CORDES : 16 premiers violons, 16 seconds violons, 14 altos, 12 violoncelles, 10 contrebasses. L'Épôde comporte : 6 1^{ers} violons soli, 6 2^{es} violons soli, 4 altos soli, 2 violoncelles soli. Ces parties devront être confiées aux chefs de pupitre, les seconds de pupitres leur tournant les pages ».

La partition d'orchestre est ainsi divisée :

- Introduction (p. 1-33) ;
- Strophe I (p. 34-50) ;
- Antistrophe I (p. 51-79) ;
- Strophe II (p. 80-96) ;
- Antistrophe II (p. 97-152) ;
- Épôde (p. 153-189) ;
- Coda (p. 190-215).

Bibliographie : Peter Hill et Nigel Simeone, *Olivier Messiaen* (Fayard, 2008), p. 300-309, 314-316.

Discographie : Pierre Boulez, Cleveland Orchestra (DG 1993).

Modéré

pt. fl.

1 fl.

2 h+b

c.a.

(rythme itozade)

pt. clar.

2 clar.

cl. ball.

2 basson

(rythme itozade)

(rythme des 3 Shakti)

1 t+p

1 t+b

8 viol

(1-8)

(4^{de} strophe)

(verses)

xylo

mar.

(mizra Karna)

Pia

(rythme droit)

cunura

cloche

(rythme des 3 Shakti)

cget

MESSIAEN Olivier (1908-1992).

MANUSCRIT MUSICAL autographe signé « Olivier Messiaen », **Sept Haïkai**, esquisses japonaises pour piano solo et petit orchestre (1963). ; un volume in-fol. de 6 feuillets, 139 pages (avec 7 pages de titre), serpentes de papier cristal et feuillets blancs intercalaires, le tout relié toile brune avec étiquette de titre.

50 000 / 60 000 €

Très belle partition pour piano et orchestre, inspirée par le Japon.

Composés en 1962 au retour d'un séjour au Japon, à l'occasion de l'exécution de la *Turangalila-Symphonie* par Seiji Ozawa, les *Sept Haïkai* veulent donner une forme musicale aux vives impressions ressenties par le compositeur lors de ses visites au parc de Nara, dans le parc naturel de Karuizawa, au mont Fuji, ou à l'île de Miyajima, et à la découverte de la musique japonaise (avec le gagaku) et des oiseaux japonais ; mais aussi prolonger les recherches rythmiques et chromatiques de *Chronochromie*. La composition de l'œuvre est très élaborée, en sept pièces courtes, comme les poèmes japonais du même nom ; elle dure 23 minutes.

Créés à Paris, au théâtre de l'Odéon, par le Domaine musical sous la direction de Pierre Boulez, avec Yvonne Loriod au piano, le 30 octobre 1963, les *Sept Haïkai* seront publiés aux éditions Alphonse Leduc en novembre 1966. L'œuvre sera dédiée : « à Yvonne Loriod, à Pierre Boulez, à Madame Fumi Yamaguchi, à Seiji Ozawa, à Yoritsuné Matsudaïra, à Sadao Bekku et Mitsuki Hayama, à l'ornithologue Hoshino, aux paysages, aux musiques, et à tous les oiseaux du Japon ».

Le manuscrit est précédé de plusieurs pages de titre et de feuillets préliminaires. Une des pages de titre est couverte de notes pour la révision et la correction de la partition, une autre dresse la liste des sept mouvements (le sous-titre est alors rédigé ainsi : « esquisses japonaises, pour Piano solo, xylophone, marimba, et petit orchestre »). Suit la nomenclature des instruments, une analyse de chacune des pièces (que nous citerons dans le descriptif), et la « Liste des oiseaux japonais qui chantent dans cette œuvre : noms japonais, français et latins » (25 oiseaux).

La *Nomenclature des instruments* comprend 11 Bois : 1 petite flûte, 1 flûte, 2 hautbois, 1 cor anglais, 1 petite clarinette mi bémol, 2 clarinettes si bémol, 1 clarinette basse si bémol, 2 bassons ; 2 Cuivres : 1 trompette, 1 trombone ténor ; 8 violons ; 2 claviers : 1 xylophone, 1 marimba (parties difficiles) ; 1 Piano solo (grand piano à queue de concert) (partie soliste) ; 4 percussions (4 exécutants) : 1 jeu chromatique de cencerros, 1 jeu chromatique de crotales (le 2^e percussionniste joue aussi 1 triangle), 118 cloches-tubes (jeu chromatique), 12 petites cymbales turques, 2 gongs, 1 cymbale chinoise, 2 tam-tams...

Le manuscrit est très soigneusement noté au crayon noir sur du papier Durand à 26, 28, 30 ou 32 lignes ; chaque partie est précédée d'une page de titre. Il comporte sept mouvements ; nous citons l'analyse donnée par Messiaen dans les feuillets préliminaires.

I. *Introduction* (12 p.). « Par les cencerros, cloches, trompette, trombone, et percussions métalliques : rythmes de l'Inde dédiés aux trois Shakti. Le piano et les bois font un canon rythmique rétrograde. Xylophone et marimba font une métaphore, du tala simhavikrama (force du lion) au tala miçra-varna (mélange des couleurs). Aux violons : une phrase mélodique, dont on entend seulement la 1^{re} strophe (la 2^e strophe étant réservée pour la 7^e pièce) ».

II. *Le parc de Nara et les lanternes de pierre* (14 p.). « Le Japon. Région de Nara. Quatre temples bouddhiques. Un parc. Des cerfs et des biches s'y promènent librement. Le soleil se joue entre les

cryptomérias qui bordent l'allée principale. 3.000 lanternes de pierre se serrent à perte de vue ».

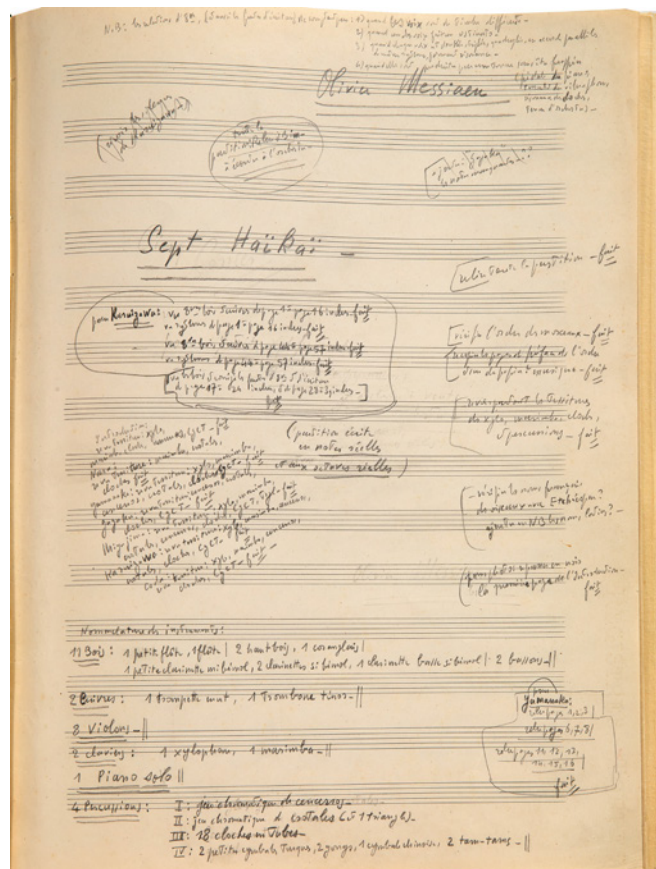
III. *Yamanaka, cadenza* (19 p.). « Les oiseaux qui chantent dans cette pièce ont été entendus en forêt, près du lac Yamanaka, au pied du mont Fuji. Ce sont à peu près les mêmes oiseaux que dans la 6^e pièce. Il faut y ajouter : *Misozozai* (Midzodzotzaye) : Troglodyte japonais, confié au xylophone – et *Aka hara* : Grive à flancs roux, confiée au cor anglais. *Aoji* (Aôdji) : Bruant masqué du Japon – et *Ôruri* (Ô-louli) : Gobe-mouches bleu du Japon – ont été notés à Subashiri. Les trois "cadenza" du piano utilisent successivement : a) 1^{re} cadenza : *Kibitaki* : Gobe-mouches Narcisse. b) 2^e cadenza : *Hôaka* : Bruant à tête grise – et *Hibari* : Alouette des champs japonaise. c) 3^e cadenza : *Kuro tsugumi* (Kouleu-tsougoumi) : Merle japonais ».

IV. *Gagaku* (12 p.). « Le *Gagaku* (Gagakou) est la musique noble du 7^e siècle, au Japon. Elle se pratique encore à la cour impériale. Ne figurent ici que les deux timbres principaux de cette musique : le *Shô* (orgue à bouche), remplacé par un ensemble de 8 violons – le *Hichiriki* (hautbois primitif), remplacé par la trompette ».

V. *Miyajima et le torii dans la mer* (13 p.). « Peut-être le plus beau paysage du Japon. Une île, une montagne couverte de pins japonais vert foncé et d'érables (rouges en automne). Un temple Shintô, blanc et rouge. Dans la mer bleue, ouvrant sur l'invisible (c'est-à-dire sur le vrai temple), un grand portique rouge ou *Torii*. À toutes ces couleurs, les harmonies musicales des bois, cuivres, violons et cloches (et aussi les résonances du piano, des crotales et du triangle), s'ajoutent d'autres combinaisons : gris et or – orangé vert pâle, et argent – rouge, lilas, et pourpre violacé.

VI. *Les oiseaux de Karuizawa* (57 p.). « Les oiseaux qui chantent dans cette pièce ont été entendus autour de Karuizawa, dans un

.../...



.../...

paysage de montagnes et de pins japonais. Quelques-uns furent notés en forêt, près d'une gorge et d'un petit torrent, non loin du volcan Asama, là où fleurissent des azalées rose-vif. Quelques détails sur les principaux oiseaux : a) *Uguisu* (Ougouhisse) : Bouscarle du Japon. Possède 2 chants : le 1^{er} est une note longue, enflée, suivie d'un torculus victorieux – le 2^e descend un roulement rapide, et se continue par une tierce brisée plusieurs fois répétée avec un ralenti progressif. *Uguisu* est confié à la trompette et à l'ensemble des Bois. b) *Hototoguisu* (Hototogouhisse) : Petit Coucou à tête grise. Fanfare étrange de cinq ou six sons. *Hototoguisu* est confié aux trombone, bassons et clarinette basse. c) *Kibitaki* : Gobe-mouches Narcisse. Chant : strophes à répétitions – les répétitions sont parfois très nombreuses. Plumage : jaune-orangé et noir, grand sourcil jaune, tache claire blanche. *Kibitaki* est joué par les 4 clarinettes, et aussi par xylophone et marimba. d) *Ôruri* (Ô-louli) : Gobe-mouches bleu du Japon. Tête et manteau bleus, ventre blanc, gorge et poitrine noires. e) *Aoji* (Aôdji) : Bruant masqué du Japon. Iambes sautillants et rapides, nettement séparés. f) *San kô chô* (Sane-koo-tchio) : Gobe-mouches de Paradis du Japon. Tête et gorge noir violacé, ventre blanc, manteau brun-roux, cercle bleu pâle autour de l'œil – une très longue plume pend au bout de la queue. *San kô chô* est joué par xylophone et marimba. g) *Kuro tsugumi* (Koûleu-tsougoumi) : Merle japonais. Chant varié, différent du merle noir européen. h) *Mejiro* (Médjile) : Zosterops du Japon. Plumage vert tendre, cercle blanc autour des yeux. La 1^{ère} cadenza du piano utilise : *Binzui* (Binetzoui) : Pipit de Hodgson. La 2^e cadenza du piano utilise : *Ô-yoshikiri* (Ô-iochikiri) : Rousserolle Turdoïde orientale. Autres oiseaux entendus dans la pièce : *Komadori* : Rouge-gorge du Japon – *Nojiko* (Nodjiko) : Bruant soufflé – *Iwahibari* (Ivâhibâli) : Accenteur alpin – *Sendai mushikui* (Scênedaye meuchekoué) : Pouillot couronné – *Hôjiro* (Hôjiro) : Bruant des prés – *Hibari* : Alouette des champs japonaise – *Nobitaki* : Traquet pâtre japonais – *Juichi* (Djouitchi) : Coucou épervier du Japon – *Fukuro* (Fkoûro) : Chouette de l'Oural – *Ruribitaki* (Loulibitâki) : Rossignol à flancs roux – *Hôaka* : Bruant à tête grise – *Ko-mukudori* (Kô-moukouôdoli) : Martin aux joues rouges – *Ikaru* (Ikâle) : Gros-bec masqué ».

VII. *Coda* (12 p.). « Par les cencerros, cloches, trompette, trombone, et percussions métalliques : suite des rythmes de l'Inde dédiés aux trois Shatki. Le piano et les bois reprennent le canon rythmique rétrograde de la 1^{ère} pièce, en appliquant les harmonies des durées droites aux durées rétrogrades, et vice-versa. Xylophone et marimba font une métabole rétrograde, du tâla miçra-varna (mélange des couleurs) au tâla simhavikrama (force du lion). Aux violons : suite de la phrase mélodique de la 1^{ère} pièce, dont on entend la 2^e strophe ».

Bibliographie : Peter Hill et Nigel Simeone, *Olivier Messiaen* (Fayard, 2008), p. 318-326.

Discographie : Yvonne Loriod, Ensemble Ars Nova, dir. Marius Constant (Erato 1988).

57

MESSIAEN Olivier (1908-1992).

MANUSCRIT MUSICAL autographe signé « Olivier Messiaen », ***Et exspecto resurrectionem mortuorum*** (1964). ; un volume in-fol. de 2 feuillets et 80 pages (plus 5 feuillets de titres), interfoliés de serpentes de papier cristal, le tout relié toile brune avec étiquette de titre.

30 000 / 40 000 €

Partition d'orchestre de cette grande œuvre inspirée par la Résurrection des morts.

En octobre 1963, André Malraux, ministre des Affaires culturelles, a commandé à Messiaen une œuvre sacrée à la mémoire des morts des deux guerres mondiales. Messiaen va s'attacher au thème de la Résurrection des morts, et composer sa partition pour orchestre de bois, cuivres, et percussions métalliques. *Et exspecto resurrectionem mortuorum* a été principalement écrit dans l'été 1964 à Petichet (Isère), et achevé à la fin de l'année. L'œuvre, d'une durée de 30 minutes, fut créée à la Sainte-Chapelle le 7 mai 1965 par les Percussions de Strasbourg et des instrumentistes sous la direction de Serge Baudo, en présence d'André Malraux et d'une centaine de personnalités du monde musical ; elle fut redonnée officiellement par les mêmes interprètes le 21 juin à la cathédrale de Chartres en présence du général de Gaulle, à la suite de la messe solennelle ; une audition publique en fut donnée le 12 janvier 1966 au Domaine musical (au théâtre de l'Odéon) sous la direction de Pierre Boulez. Elle fut publiée aux éditions Alphonse Leduc en février 1967, et connu aussitôt un très grand succès.

Messiaen a indiqué, à propos de cette œuvre : « Sa composition instrumentale la destine à de vastes espaces : églises, cathédrales, et même le plein-air et la haute montagne... Il n'est peut-être pas inutile de rappeler qu'au moment où il a écrit sa partition, l'auteur s'entourait volontiers d'images fortes et simples : pyramides à escaliers du Mexique, temples et statues de l'Ancienne Égypte, églises romanes et gothiques ; qu'il relisait les textes de Saint Thomas d'Aquin sur "la Résurrection" et "le Monde des Ressuscités", qu'il travaillait dans les Hautes-Alpes en face de ces paysages puissants qui sont sa vraie patrie ».

Le manuscrit est très soigneusement noté au crayon noir sur papier Durand à 28, 30 ou 32 lignes. Il est divisé en cinq parties, chacune précédée d'une citation biblique. Un feuillet préliminaire porte : « Partition écrite à Petichet en 1964. Partition écrite en sons réels et aux octaves réelles ». Au dos, la *Nomenclature des instruments*. Bois : 2 petites flûtes, 3 flûtes, 3 hautbois, 1 cor anglais, 1 petite clarinette en mi bémol, 3 clarinettes en si bémol, 1 clarinette basse en si bémol, 3 bassons, 1 contrebasson ; 18 exécutants. CUIVRES : 1 petite trompette en ré, 3 trompettes en ut, 6 cors en fa, 3 trombones, 1 trombone basse, 1 tuba en ut, 1 saxhorn basse en si bémol ; 16 exécutants. PERCUSSIONS MÉTALLIQUES : 3 jeux de cencerros (3 exécutants), 1 jeu de cloches-tubes (1 exécutant), 6 gongs (1 exécutant), 3 tam-tams (1 exécutant) ; 6 exécutants. Au total : 40 exécutants.

Le manuscrit comprend les cinq parties suivantes, chacune précédée d'un feuillet de titre portant une citation biblique. Nous donnons à la suite de chaque partie un bref commentaire de Messiaen.

I. « Des profondeurs de l'abîme, je crie vers toi, Seigneur ; Seigneur, écoute ma voix ! » (Psaume 130, v. 1 et 2) (8 p.). « Thème de la profondeur aux cuivres graves – harmonisation par les 6 cors en complexes colorés – cri de l'Abîme ! »

II. « Le Christ, ressuscité des morts, ne meurt plus ; la mort n'a plus sur lui d'empire » (Saint Paul, Épître aux Romains, chap. 6, v. 9) (14 p.). « Mélodie par manques : les cessations de sons donnent

.../...

2 pto fl.
 3 flutes
 htb 1, 2
 3: htb
 c. ang.
 pte. clar.
 clar. 1, 2
 3: clar
 cl. bull
 1: bullion
 bullion 2, 3
 ct bullion
 8: bullion

pte. trpt
 3 trpt

6 cors

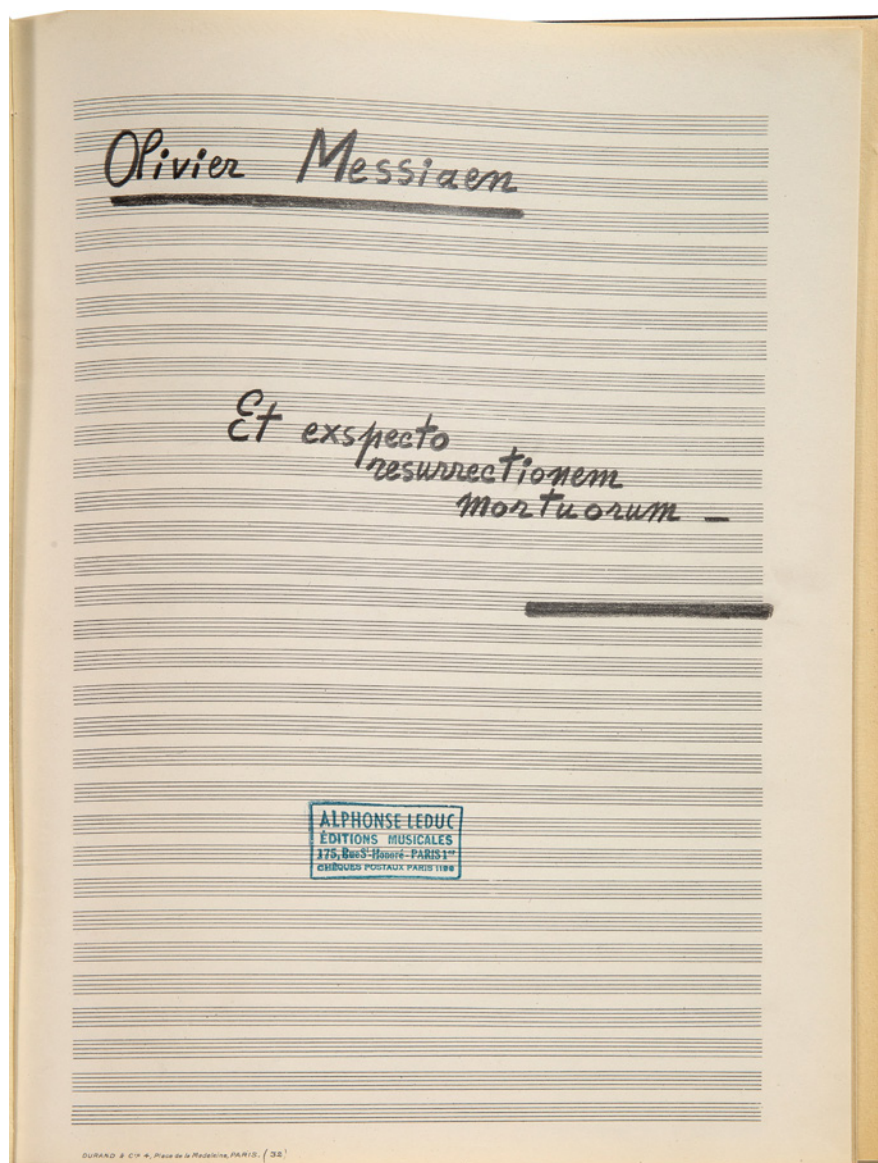
triton 1, 2
 3: tritone
 trb. ball
 tuba
 saxhorn

1: cencer
 2: cencer
 3: cencer
 cloches

6 gongs

31

5: 1: 6: 2: 3: 6: 2: 3: 6: 2: 3:



.../...

le contour. Les cencerros et les cloches travaillent un decîtâla de l'Inde sous une mélodie de la trompette – cette dernière jaillissant des complexes colorés des bois. Quelques silences, aussi importants que la musique. Conclusion par la clarinette solo et le cor anglais ».

III. « L'heure vient où les morts entendront la voix du Fils de Dieu... » (Évangile selon Saint Jean, chap. 5, v. 25) (11 p.). « Cette voix qui réveillera les morts est ici trois fois symbolisée. Premier symbole : confié au groupe des bois, le chant disjoint, aux dynamiques contrastées, du mystérieux Uirapuru, oiseau de l'Amazonie. Deuxième symbole : les permutations des cloches. Troisième symbole : une longue et puissante résonance de tam-tam ».

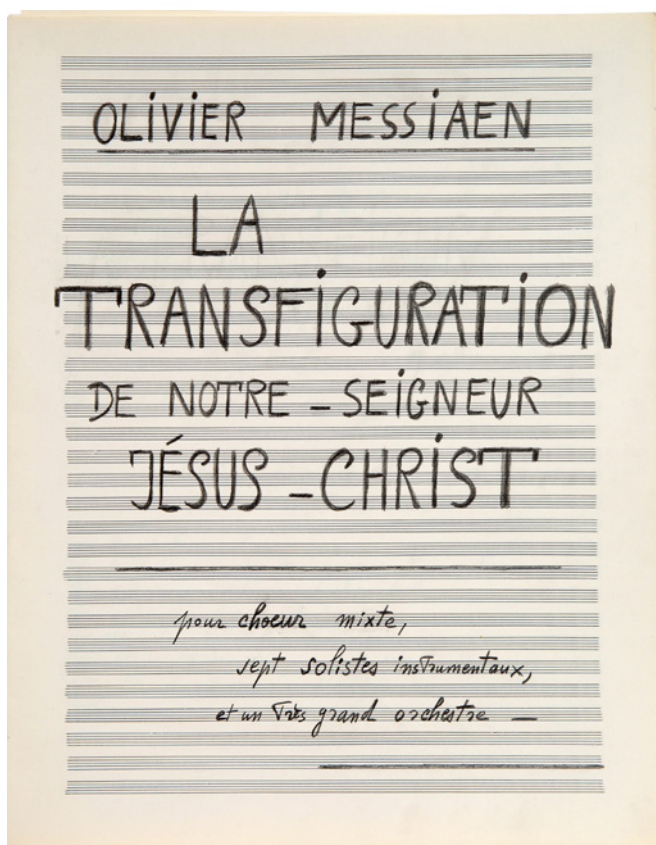
IV. « Ils ressusciteront, glorieux, avec un nom nouveau – dans le concert joyeux des étoiles et les acclamations des fils du ciel » (Saint Paul, 1^{ère} Épître aux Corinthiens, chap. 15, v. 43 – Apocalypse de Saint Jean, chap. 2, v. 17 – Livre de Job, chap. 38, v. 7) (35 p.). « Les trois coups mystérieux, les trois résonances, les sons pianissimo ou fortissimo des tam-tams, qui interrompent continûment le discours musical symbolisent à la fois le moment solennel de la résurrection

et la mélodie lointaine des étoiles. L'Introït pascal des cloches et cencerros, l'Alleluia des trompettes avec son halo d'harmoniques, symbolisent le "don de clarté". L'alouette Calandre, oiseau de Grèce et d'Espagne, confiée aux flûtes, hautbois, clarinettes, bassons, symbolise la joie. Les anges et les étoiles, et tous les thèmes (même celui de la première pièce joué par les trombones) s'unissent pour acclamer les ressuscités dans leur gloire, en superposant quatre musiques, quatre chatoiements de couleurs, quatre complexes sonores ».

V. « Et j'entendis la voix d'une foule immense... » (Apocalypse de Saint Jean, chap. 19, v. 6) (12 p.). « Le tutti de l'orchestre et les percussions des gongs sont chargés de cet effet choral qui reste énorme, unanime et simple ».

Bibliographie : Peter Hill et Nigel Simeone, *Olivier Messiaen* (Fayard, 2008), p. 331-337.

Discographie : Yvonne Loriod, Percussions de Strasbourg, Orchestre du Domaine Musical, dir. Pierre Boulez (Erato 1988).



58

MESSIAEN Olivier (1908-1992).

MANUSCRIT MUSICAL autographe signé « Olivier Messiaen », **La Transfiguration de Notre Seigneur Jésus-Christ**, pour chœur mixte, sept solistes instrumentaux et très grand orchestre (1969) ; 7 et 374 pages in-fol. ou grand in-fol., plus des feuillets de titres et textes, et des feuillets blancs intercalaires, en 15 dossiers.

60 000 / 80 000 €

Spectaculaire partition d'orchestre de cette œuvre monumentale pour chœur et très grand orchestre.

Cette œuvre gigantesque est le fruit d'une longue élaboration, pour une commande de la Fondation Calouste Gulbenkian à Lisbonne, à la mémoire de son fondateur, pour le dixième anniversaire de la mort de ce grand mécène. De juin 1965 à février 1969, l'œuvre ne cessera d'évoluer et de se développer en 14 mouvements, pour atteindre une durée d'une centaine de minutes avec un effectif de plus de 200 interprètes. La première audition en fut donnée, lors du Festival Gulbenkian, au Coliseu de Lisbonne, le 7 juin 1969, devant 9.000 personnes, par l'Orchestre de Paris, le Chœur Gulbenkian et les sept solistes (Yvonne Loriod, Mstislav Rostropvitch, Michel Debost, Henry Druart, Alain Jacquet, Jacques Delécluse et François Dupin) sous la direction de Serge Baudo, puis par les mêmes interprètes avec les Chœurs de l'ORTF à Paris, au Palais de Chaillot le 20 octobre 1969. Elle fut publiée en 2 volumes aux éditions Alphonse Leduc en juillet et août 1972.

La Transfiguration est composée pour un grand chœur mixte sur des textes latins, tirés de la Bible (Genèse, Psaumes, Livre de la Sagesse, Évangiles, épîtres de Saint Paul) et de la *Somme théologique* de Saint Thomas d'Aquin, avec sept solistes (piano, violoncelle, flûte, clarinette, xylorimba, vibraphone et marimba) et un très grand orchestre. D'une structure très complexe, elle forme un imposant retable en quatorze parties organisées en deux septénaires, présentant chacun deux récits évangéliques, chacun suivi de deux commentaires ou méditations, et un choral pour finir. « Cette violente masse orchestrale et vocale, rude et pleine d'écailles miroitantes, crée une émotion à sa mesure dans la terrible et splendide infinité de l'Éternel tout-puissant » (Pierrette Mari).

Le manuscrit est très soigneusement noté au crayon noir sur des papiers de formats différents, classés en chemises-dossiers : 9 chemises-dossiers sont sur papier à 28 lignes, et 6 autres sont en très grand format sur papier à 40 lignes ; chaque dossier comprend un feuillet de titre, et un feuillet avec le texte sacré en latin et en français.

Le premier dossier contient le feuillet de titre et des feuillets préliminaires (7 p.) : table des pièces, nomenclature des instruments, note sur la prononciation du texte latin. La *Nomenclature des instruments* donne les effectifs (et l'étendue de certains instruments). « Bois : 2 petites flûtes, 3 flûtes, 3 hautbois, 1 cor anglais, 1 petite clarinette en mi bémol, 3 clarinettes en si bémol, 1 clarinette basse en si bémol, 3 bassons, 1 contrebasson (18 bois en tout). CUIVRES : 1 petite trompette en ré, 3 trompettes en ut, 6 cors en fa, 3 trombones, 1 trombone basse, 1 tuba, 1 saxhorn basse en si bémol, 1 tuba-contrebasse en ut (17 cuivres en tout). SOLISTES : flûte solo, clarinette solo, xylorimba, vibraphone, grand marimba, violoncelle solo, piano solo (7 solistes en tout). CHŒUR : 10 1^{ers} sopranos, 10 2^{es} sopranos, 10 mezzos, 10 1^{ers} contraltos, 10 2^{es} contraltos, 10 1^{ers} ténors, 10 2^{es} ténors, 10 barytons, 10 1^{ères} basses, 10 2^{es} basses (100 chanteurs en tout). CORDES : 16 premiers violons, 16 seconds violons, 14 altos, 12 violoncelles, 10 contrebasses (en tout, 68 cordes). PERCUSSIONS : I triangle-grelot, réco-réco, 3 petites cymbales turques, cymbale suspendue, 1 paire de cymbales ; II jeu de crotales, 1 claves, wood-block, 6 temple-block, 1 paire de maracas, cymbales suspendues, 1 paire de cymbales ; III jeu de cloches-tubes ; IV 7 gongs (échelonnés de l'aigu au grave) ; V 3 tam-tams (1 grave, 1 plus grave, 1 très grave) ; VI cymbale suspendue, 3 toms, 1 grosse caisse (en tout, 6 percussionnistes – auxquels s'ajoutent 3 percussions-claviers figurant dans le groupe des solistes).

Le 1^{er} septénaire comprend :

- I. *Récit Évangélique* (4 p.) ;
- II. *Configuratum corpori claritatis suae* (28 p.) ;
- III. *Christus Jesus, splendor Patris* (36 p.) ;
- IV. *Récit Évangélique* (4 p.) ;
- V. *Quam dilecta tabernacula tua* (27 p.) ;
- VI. *Candor est lucis aeternae* (20 p. grand format) ;
- VII. *Choral de la Sainte Montagne* (6 p. grand format).

Le 2^e septénaire comprend :

- VIII. *Récit Évangélique* (10 p.) ;
- IX. *Perfecte conscius illius perfectae generationis* (64 p. grand format) ;
- X. *Adoptionem filiorum perfectam* (44 p.) ;
- XI. *Récit Évangélique* (7 p.) ;
- XII. *Terribilis est locus iste* (34 p. grand format) ;
- XIII. *Tota Trinitas apparuit* (74 p. grand format) ;
- XIV. *Choral de la Lumière de Gloire* (16 p. grand format).

Bibliographie : Peter Hill et Nigel Simeone, *Olivier Messiaen* (Fayard, 2008), p. 337-351, 355-360.

Discographie : Chœurs et Orchestre Philharmonique de Radio-France, Myung-Whun Chung (DG 2001).

Handwritten musical score for "Hiloua orilland (Koroda)" by H. K. 1951. The score is written on multiple staves for various instruments including flutes, clarinets, saxophones, piano, and strings. It includes dynamic markings like "f", "mf", and "p", and performance instructions such as "Ped" and "g. d. mus". The score is divided into measures, with some measures containing complex rhythmic patterns and accidentals.

Un peu vite ($\text{♩} = 80$)

Un peu vif (♩=80)

1^{re} fl.
2^e fl. Fauvette à tête grise (Afrique)

1^{er} ht.
C. a. Cisticole du Natal (Afrique)

1^{er} clar.
2^e clar. Mente noir

3^e clar. Hibou oreillard (Canada)

3^e ballon

Xylophon
marimba
vibra Accenteur Alpin (vibriste)

Piano solo Fauvette des jardins

Can — dor est lu — cis * ae

2^e sop.
mésos
1^{er} cont. Can — dor est lu — cis ae

6^e viol.
1^{er} viol. Oiseau chat (Am. du Nord)

8^e viol.
2^e viol.

tous: altox

vel. solo

cloches

MÉDÉE

Motrice

opéra en un acte

1^{re} & 2^e flûtes
1^{re} petite flûte
ou 3^e clarinette
1^{er} & 2^e hautbois
1 cor anglais
1^{er} & 2^e clarinettes
en sib
Clarinette basse
en sib
Saxophone alto
en sib
1^{er} & 2^e Bassons
1 contrabasson
1^{er} & 2^e cors en fa
1^{er} & 2^e trompettes
3^e trompette
1^{er} & 2^e trombones
3^e trombone
et tuba
Timbales
Harpe
Batterie
3
4
1^{er} & 2^e violons
2^e violons
alto
violoncelles
contrebasses

Nécropole Musicale, Paris. (N° 10)

Marseille 2-1 Sep 1938

MILHAUD Darius (1892-1974).

MANUSCRIT MUSICAL autographe signé « Milhaud », *Médée*, opéra en un acte (1938) ; 209 pages in-fol.

12 000 / 15 000 €

Partition d'orchestre de l'opéra *Médée*, remarquable opéra en un acte.

En 1938, Darius Milhaud reçut une commande d'État, et choisit d'écrire un opéra. « J'avais depuis longtemps, écrivait Milhaud dans *Ma vie heureuse*, le désir de traiter un caractère de femme jalouse, dont la jalousie irait jusqu'au crime, prolongement de son amour total, sans limites. Médée me semblait le sujet parfait ». C'est sa femme, Madeleine Milhaud, qui en composa le livret, en s'inspirant des tragédies d'Euripide et Sénèque : « grâce à son sens du théâtre et à sa connaissance des proportions et des éléments que j'aime, elle m'écrivit un livret ; elle rétablit le personnage de Créuse qui existe dans la *Médée* de Corneille, parce qu'il était indispensable d'avoir dans cet opéra un personnage dont la fraîcheur et la douceur contrasteraient avec la violence de Médée. Je composai *Médée* pendant l'été 1938 ».

L'œuvre fut créée aux pires moments, alors que la guerre s'abat sur l'Europe, et sa carrière fut brisée net. *Médée* fut d'abord montée, en flamand, par l'Opéra flamand d'Anvers, le 7 octobre 1939, sous la direction d'Henri Diels, avec Mme Van Hoecke dans le rôle-titre ; une représentation en fut radiodiffusée : « groupés autour du poste, nous écoutâmes mon opéra ; après chaque air, on nous communiquait les nouvelles ». La création en français eut lieu à l'Opéra de Paris le 8 mai 1940, sous la direction de Philippe GAUBERT, dans une mise en scène de Charles DULLIN, des décors et costumes d'André MASSON, et une chorégraphie de Serge LIFAR, avec Marisa Ferrer (*Médée*), Jeannine Micheau (qui faisait ses débuts dans le rôle de Créuse), Ketty Lapeyrette (la Nourrice), José de Trevi (Jason) et Arthur Endrèze (Créon). « L'Opéra avait fait un effort remarquable : Gaubert avait mis la partition au point avec un soin extrême et Marisa Ferrer incarna avec grandeur et puissance dramatique le rôle de *Médée*. J'avais obtenu de M. Rouché que Dullin fît la mise en scène. Celui-ci, qui était intéressé par les problèmes de la mise en scène lyrique, fut vite déçu par les difficultés insurmontables. Les choristes surtout le désespérèrent. Il finit par trouver une excellente solution. Il les installa sur le côté de la scène comme une muraille et des danseurs exprimèrent les sentiments des personnages. Les décors de Masson et la mise en scène de Dullin sans aucun élément conventionnel formèrent un spectacle très impressionnant. J'ai souvent pensé à cet ultime cadeau que me fit l'Opéra de Paris, juste avant le désastre... La première fut aussi élégante qu'une soirée de gala d'avant-guerre, mais on entendait le bruit assourdi de la D.C.A. Le lendemain, nous apprîmes la nouvelle de l'invasion de la Hollande ». *Médée* n'eut que trois représentations, et sa carrière fut brusquement interrompue par l'avancée des Allemands.

« Médée est répudiée par Jason qui s'apprête à épouser Créuse, fille de Créon. Médée se vengera d'une façon terrifiante : elle imprègne d'un puissant venin une robe qu'elle destine à Créuse. Dès que celle-ci la revêtira, elle mourra. Son père, Créon, qui vient à son secours, meurt également. Mais le châtiment que Médée réserve à Jason n'est pas encore assez cruel : elle tue les deux enfants qu'elle a eus de Jason. La partition de *Médée* est très belle. Les caractères, dessinés avec netteté, sont bien différenciés. La mélodie est traitée en longues périodes, auxquelles s'incorporent parfois des vocalises. Une éloquence concentrée rend les chœurs particulièrement actifs. Enfin, les proportions des diverses parties, les rapports entre les caractères musicaux, l'ordonnance de l'ensemble donnent l'impression d'un équilibre qu'on n'eût pu souhaiter meilleur » (Paul Collaer). L'opéra dure 80 minutes environ ; c'est l'opus 191 du compositeur ; il a été publié après la guerre par Heugel.

L'orchestre se compose de 3 flûtes (et une petite flûte), 2 hautbois, cor anglais, 2 clarinettes, clarinette basse, saxophone alto, 2 bassons, contrebasson, 2 cors, 3 trompettes, 3 trombones et tuba, timbales, harpe, batterie, et les cordes.

Le manuscrit, en partition d'orchestre, est noté à l'encre noire sur papier Néocopie Musicale de 28 lignes ; il a servi de conducteur. Il est daté en bas du premier feuillet : « Marseille 21 Sept. 1938 », et signé et daté en fin : « L'Enclos 13 Sept. 1938 ».

Bibliographie : Paul Collaer, *Darius Milhaud* (Slatkine, 1982), p. 223-225.

Discographie : air « Chers Corinthiens », Nathalie Dessay, Orchestre philharmonique de Monte-Carlo, dir. Patrick Fournillier (Airs d'opéras français, EMI 1996).



60

MILHAUD Darius (1892-1974).

MANUSCRIT MUSICAL autographe signé « Darius Milhaud », **'adame Miroir**, ballet (1948) ; 1 feuillet de titre et 15 pages in-fol. (34,5 x 27,5 cm).

3 000 / 4 000 €

Musique de ballet pour Roland Petit sur un livret de Jean Genet.

C'est pour les Nouveaux Ballets de Roland PETIT que Milhaud écrit cette musique, sur un livret de Jean GENET, dont ce fut le seul ballet. La chorégraphie fut confiée à Janine Charrat, dans un décor de Paul Delvaux et des costumes de Léonor Fini. La création eut lieu au Théâtre Marigny le 30 mai 1948. Roland Petit dansait le Matelot, avec son reflet Serge Perrault (l'Image) et le Domino (ou la Mort) dansé en alternance par Volodia Skouratoff et Léo Auer. Ce fut « monté avec beaucoup de soin et de goût par les Nouveaux ballets de Roland Petit. Un beau décor de Delvaux représentait un labyrinthe tout en glaces, un marin s'y perdait, escorté sans cesse par son double, et il se trouvait subitement en présence de la Mort » (Darius Milhaud,

Ma vie heureuse). La critique salua cette œuvre « très charnelle, très trouble, très attachante », comme « le plus puissant ballet que l'on nous ait présenté depuis la Libération ».

C'est l'opus 283 du compositeur ; la partition fut aussitôt publiée chez Heugel.

Ce manuscrit de la « réduction pour piano » est noté à l'encre noire sur papier Parchment Band de Belwin à 20 lignes ; il est signé et daté en fin « Paris 8 Avril 1948 », avec la durée : « Total 18 minutes » ; un minutage détaillé figure au dos de la page de titre. La partition comprend cinq numéros.

- I. *Entrée et Danses du Matelot devant les Miroirs* (p. 1) ;
- II. *Le Matelot et son Image* (Pas de deux), Modéré (p. 6) ;
- III. *Entrée de la Femme (la Mort) et Danse avec le Matelot* (Pas de trois), Modéré (p. 8) ;
- IV. *Danse de la Mort et du Matelot* (p. 10) ;
- V. *La Mort et l'Image du Matelot* (Final), Vif (p. 13).

Bibliographie : Edmund White, *Jean Genet* (Gallimard, 1993), p. 337-338 ; Jean Genet, *Théâtre*, Bibl. de la Pléiade (Gallimard, 2002), p. 245-253.



61

MILHAUD Darius (1892-1974).

MANUSCRIT MUSICAL autographe signé « Darius Milhaud », **4^e Concerto pour piano et orchestre** (1949). ; 107 pages in-fol. (38,5 x 28 cm ; petites déchirures au 1^{er} feuillet, et petites déchirures marginales à quelques feuillets).

7 000 / 8 000 €

Partition d'orchestre du quatrième Concerto pour piano de Milhaud.

Ce *Concerto* est une commande du pianiste Zadel SKOLOVSKI (1916-2009), à qui il est dédié. Milhaud le composa à Mills et à Santa Barbara du 12 mai au 23 juin 1949. « Doris Monteux m'envoya à Mills un excellent virtuose, un jeune pianiste, Zadel Skolovski, qui désirait un morceau inédit pour piano et orchestre. Je composai pour lui mon *Quatrième Concerto*. Il le joua plusieurs fois et l'enregistra sous ma direction à Paris, l'hiver suivant » (Darius Milhaud, *Ma vie heureuse*). La création en fut donnée à Boston par le dédicataire, avec le Boston

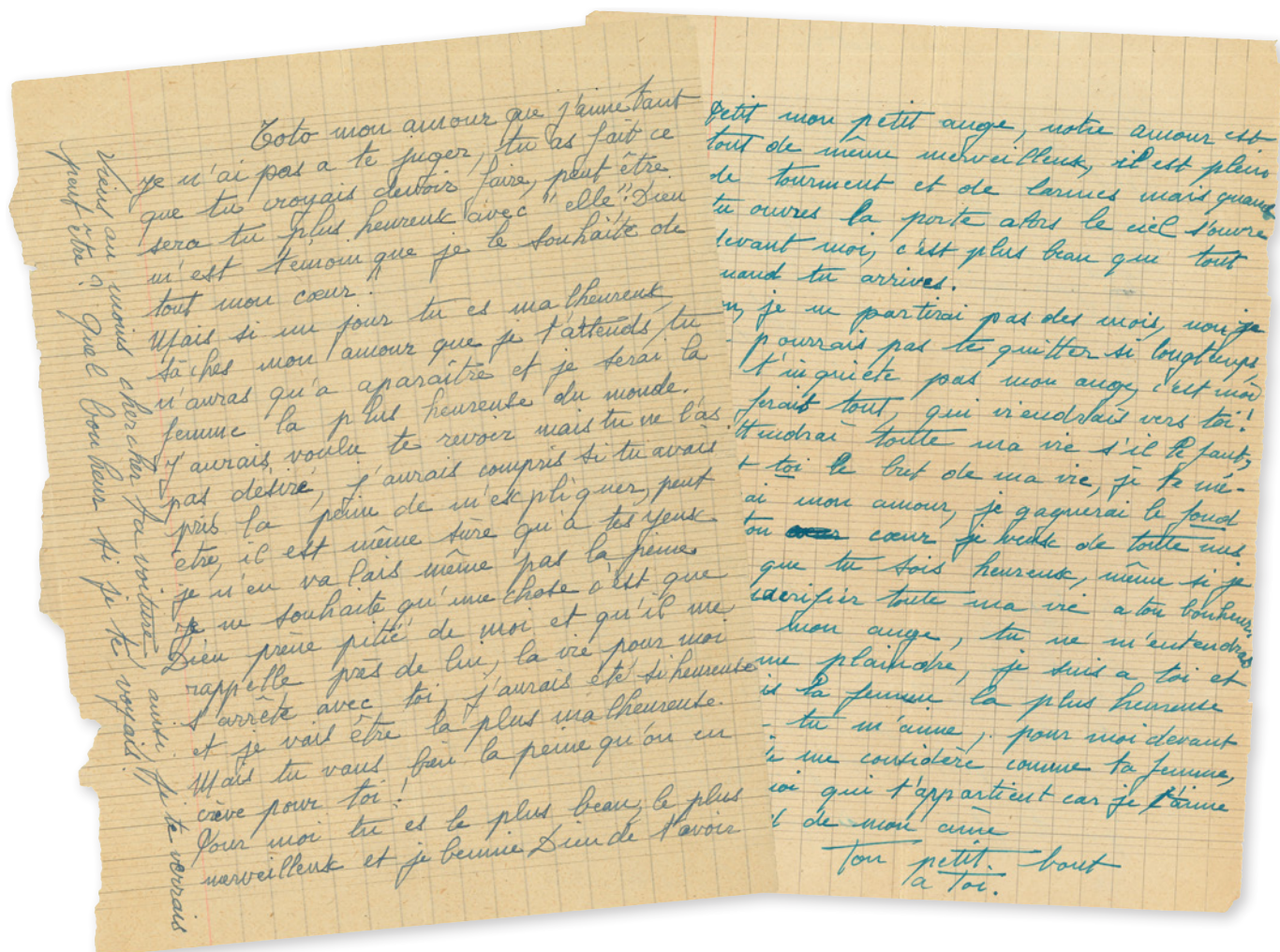
Symphony Orchestra, dirigé par Charles Münch, le 3 mars 1950. C'est l'opus 295 du compositeur, qui le publia chez Heugel.

Œuvre de haute et expressive virtuosité, ce 4^e *Concerto* « accumule sans répit des avalanches de doubles-croches. Le mouvement lent est intéressant, avec ses thèmes très lents aux trombones, et son expression quelque peu renfrognée. Le tout est imprégné d'une certaine hargne » (Paul Collaer).

Ce manuscrit de la partition d'orchestre est noté à l'encre noire sur un papier fin *Maestro* des *Independent Music Publishers* à 24 lignes ; il est signé et daté en fin « Santa Barbara 16 Août 1949 », avec la « Durée totale 18''45 ». L'orchestre est composé de : 2 flûtes, 2 hautbois, 2 clarinettes, 2 bassons, 2 cors, 2 trompettes, 2 trombones, timbales, percussion (la copie de la partie de percussion est jointe au manuscrit), 2 harpes, et les cordes. L'œuvre comprend trois mouvements :

- I. Animé ;
- II. Très lent ;
- III. Joyeux.

Discographie : Zadel Skolovski, Darius Milhaud, Orchestre National de la RTF (Columbia 1950).



62

PIAF Édith (1915-1963).

52 L.A.S. ou L.A. (et 2 télégrammes), 1951-1952 et s.d., à Louis dit « Toto » GÉRARDIN ; environ 140 pages in-8 ou in-4, enveloppes.

12 000 / 15 000 €

Très belle et importante correspondance amoureuse à son amant le coureur cycliste Toto Gérardin.

Deux ans après la disparition de Marcel Cerdan en octobre 1949, entretenant alors une liaison avec André Pousse, et sombrant dans l'alcoolisme, Édith Piaf tombe amoureuse du coureur cycliste Louis Gérardin (1912-1982), dit Toto, qui fut plusieurs fois champion de France de vitesse. Cette relation intense, houleuse et passionnée prend fin le 29 juillet 1952, lorsque Piaf épouse Jacques Pills. Avec passion elle clame son amour pour celui qu'elle appelle son « maître adoré » et son « amour bleu ». Piaf signe tour à tour « toimoi », « toi sur moi », « ton petit bout », « ton petit bout qui t'appartient moi », « pauvre moi », « ta reine », etc. 30 lettres sont datées entre le 15 novembre 1951 et le 18 septembre 1952. La plupart des lettres, à l'orthographe approximative, sont accompagnées de leur enveloppe, certaines

adressées à « Monsieur Nicola », ou « Nicolas Cherry » ou à Louis Gérardin, une à « Mr. Ma Merveille rue du Bonheur à Amour éternelle (Paradis) » ; plus une lettre de Bichette Gérardin (femme de Louis), ainsi que 2 télégrammes, l'un de « Dédé » [André Pousse] et l'autre de « Maryse Suzy ».

Au fil de ces nombreuses lettres, Édith Piaf, en tournée à Boulogne-sur-Mer, Lyon puis Marseille, ne cesse de crier son amour, fait part de ses bonnes résolutions, de ses rêves, de ses projets mais aussi de ses angoisses devant cet amour qu'elle pressent éphémère. Elle évoque à plusieurs reprises certaines de ses chansons mais aussi plusieurs de ses proches : André Pousse (dit Dédé), Ginou Richer dite Ginette, Charles Aznavour qui est alors son secrétaire et qui lui a écrit Jezabel, ainsi que son imprésario Louis Barrier. Séparée pour la première fois de son Toto, elle lui écrit de Boulogne-sur-Mer le 15 janvier 1952 : « Mon chéri je pense te dire aussi que jamais aucun homme ne m'as prise autant que toi et je crois bien que je fais l'amour pour la première fois. [...] Tu dois dormir mon doux chéri, comme ton corp va me manquer tes belles cuisses et la douceur de ta peau, tes jolies fesses chéries... eh oui j'en arrive à devenir sensuelle ! »... Quelques semaines plus tard, elle lui demande de l'aider à s'améliorer : « Tu seras mon petit professeur chéri que j'écouterai aveuglément comme un maître que je vénère. Tu verra ce que je sais faire, des miracles tu ne peux soupçonner ce dont je suis capable, il y a bien

Mon amour, fait ce que tu dois faire, tu ne
pourras jamais faire d'erreur, tout ce que tu
dis ici est toujours parfait, et mon cerveau
le comprend, seulement mon cœur n'est
pas raisonnable, il t'aime trop !

Cher, comme j'ai envie d'être à toi, d'être
dominé par toi, ne respirer que par toi.
Tu verras mon amour comme je vais te rendre
heureux, je ferai toujours ce que tu voudras
je t'aime mon bel amour, je t'aime comme
une folle jusqu'à en mourir, je ne veux
rien d'autre sur cette terre que te rendre
heureux.

Je vis pour toi, tout moi t'appartient.
Prends moi contre toi et serre de toutes
tes belles forces mon cher, comment fais-tu
pour être aussi merveilleux ! '' Je t'aime mon
Grand, je t'admire tout et de respect. Ça pousse à toi

Je vais remuer ciel et terre pour trouver
au plus tôt soit un appartement ou un
terrain pour faire construire une maison,
je crois aussi que c'est la seule chance
pour moi de t'avoir vraiment je sais
que tu as horreur de vivre en boîtes
et que tu n'as guère de patience, mais
fais moi confiance moi j'en ai pour
deux ! Voilà mon grand, je t'attends,
je t'aime, fais vite moi tout ce que tu
veux, plus je te sens fort sur moi et plus
je t'aime, écrase moi de tout toi je sais
que je serai heureuse par tout ce qui
viendra de toi, mon petit bonhomme que
j'aime, ne crains rien je suis à toi et bien
à toi, je sens tes mains sur moi partout
et je sais que je ne peux rien faire car elles
sont les plus fortes et je ne fais jamais
rien pour m'en déloger ! Je ne sais que pleurer
au moment où nous étions l'un à l'autre et c'est merveilleux

eu Jeanne Darc, qui aurait pu croire qu'une simple femme ferait de
si grande choses, elle c'était pour l'amour de la guerre moi c'est pour
l'amour de toi [...] j'ai toujours envie les femmes organisées [...] mais
je ne trouvais jamais le joint, maintenant je crois que je commence à
comprendre par quel bout il faut commencer, avec ton aide j'arriverai
rapidement à ce que tu veux, et je ne changerai plus, le jour où de la
même Piaf je suis passé à Edith Piaf je n'ai pas rétrogradé »...

Pour Piaf une nouvelle vie se dessine. Le 6 février elle déclare tirer
« un rideau sur le passé ». Elle va abandonner l'alcool : « Tu vas voir
comme je vais être docile, je serai vraiment ta femme et tu auras
tous les droits sur moi [...] tu m'as repêché à temps [...] j'ai fait le
serment à l'Eglise que si tu venais je ne toucherais plus jamais un
verre d'alcool de ma vie »... Après Lyon, elle lui écrit de Marseille
en évoquant deux de ses chansons : « Ce soir j'ai chanté *Plus bleu*
que tes yeux, ton hymne, il me semblait te voir là devant moi [...] j'ai
chanté aussi *C'est d'la faute à tes yeux* j'ai presque fait un répertoire
pour mon amour ! » Le lendemain, elle lui adresse deux lettres, l'une
à midi moins dix, l'autre à une heure et quart. Dans la première elle
fait part à son « grand bonhomme » de son souhait d'avoir un enfant :
« J'ai d'ailleurs rendez-vous avec Laënc pour cette question à mon
retour de Marseille ». Dans la seconde, elle évoque encore *Plus bleu*
que tes yeux : « Je dois bien la chanter car depuis le premier soir les
gens crient bravos, peut-être qu'ils sentent tout l'amour que j'y mets,
c'est vraiment bon de chanter cette chanson, c'est ma déclaration
d'amour de tous les soirs qui s'envole vers toi »...

Elle veut devenir une femme « organisée avec un intérieur bien
ordonner », fait ses comptes, et rêve d'un avenir « d'or et de bleu »,
d'une maison « bleu comme mon amour » et projette d'acheter un
terrain à Boulogne. Elle décide aussi de prendre soin d'elle : « Je suis
en train de me faire un de ces astiquage, tu ne vas pas en revenir
devant la beauté qui va te revenir; la Rita Hayworth a coté rien !
Pour de la fille tu va en avoir, d'ailleurs je ne sais pas jusqu'à quel
point je ne vais pas participer à un concours de beauté »... (19 février).

.../...

Paris le 11 avril 1951
Mon grand que j'adore
C'est déchirant de voir partir, celui
que l'on aime, au à l'impression
que tout s'écroule autour de vous,
que le cœur va cesser de battre, comme
des saignets qui vous étouffent !
Chéri, mon amour, si seulement tu
pourrais réaliser combien je t'aime et
comme je saurais te rendre heureux.
Je te supplie mon ange de ne pas
laisser échapper ce grand bonheur
je sais, je suis sûre que tu ne le
regretteras pas ! Je ne pense qu'à toi,
je ne vis que par toi, petit que
j'adore, moi qui te voudrais tellement
heureux, que faire mon Dieu que faire ?

.../...

Elle prie ardemment pour devenir sa « femme devant Dieu », mais sans trop d'illusions : « si je veux te garder, c'est que je sais depuis toujours qu'un jour notre histoire tombera à l'eau [...] Et puis je te suis reconnaissante de m'avoir fait croire que je pouvais être une femme comme les autres et que je pouvais croire au bonheur, je l'ai cru pendant quelques mois et pendant ce temps j'ai été pleinement heureuse, je paie maintenant et c'est bien normal »... (20 février). Mais les jours suivants, les lettres reprennent leur ton passionné, voire érotique : « je te voudrais tout nu sur le lit et je me coucherais entre tes belles cuisses, ma tête sur Popol et bien enlacer par les membres qui ne servent habituellement qu'à marcher ou s'asseoir, je voudrais rester là longtemps sans bouger et laisser mes rêves se réaliser ! » (24 février). Mais Toto est marié à Alice dite Bichette (une lettre d'elle à son mari pleure la fin de leur amour à cause d'un « petit monstre »), et rechigne à l'idée de divorcer : « reste avec Bichette et je me contenterai de ce que tu voudras bien me donner [...] Je vais acheter un terrain et pendant que je serai en Amérique, tu t'occuperas de la construction de la maison qui sera peut-être la tienne un jour » (13 avril). Bien que toujours fortement éprise, Édith Piaf a conscience que leur histoire touche à sa fin et, prête à l'aimer « dans l'ombre », elle l'incite à ne pas divorcer : Bichette « ne peut

pas me faire de mal, tu m'as assez donné de preuves pour que je crois en toi, vois tu si elle me dit qu'elle a fait l'amour avec toi je la regarderai bien dans les yeux et elle verra tant de mépris dans les miens que c'est elle qui aura mal, ton cœur elle ne l'a pas, et moi je sais que je l'ai ! »... Pourtant, Piaf semble encore croire à cet amour. Le 19 juin 1952, elle donne rendez-vous le 30 à son amant dans un petit hôtel : « plus notre amour est difficile et plus il sera beau ! De toute façon il nous faudrait prendre beaucoup de précautions car Bichette te fera sûrement suivre »...

Le mois suivant, le 29 juillet, Piaf épouse Jacques Pills à New York. Des États-Unis, le 18 septembre, elle prévient Louis : « Toto, Quand tu recevras cette lettre je serai mariée, et je dois être honnête envers Jacques et envers toi, je le fais de tout mon cœur et suis heureuse de le faire, je t'ai avertie mille fois que tu allais me perdre mais tu n'as jamais réagi alors ce qui devait arriver est arrivé ; c'est qu'à force de vivre près de quelqu'un qui est tendre, gentil et plein d'intentions on se laisse prendre et je dois avouer que j'aime sincèrement Jacques [...] Pour la dernière fois je signe "ton petit bout" ».

Bibliographie : 'Edith Piaf, *Mon amour bleu* ; *lettres inédites* (Grasset, 2011).

Voyons d'abord les dettes

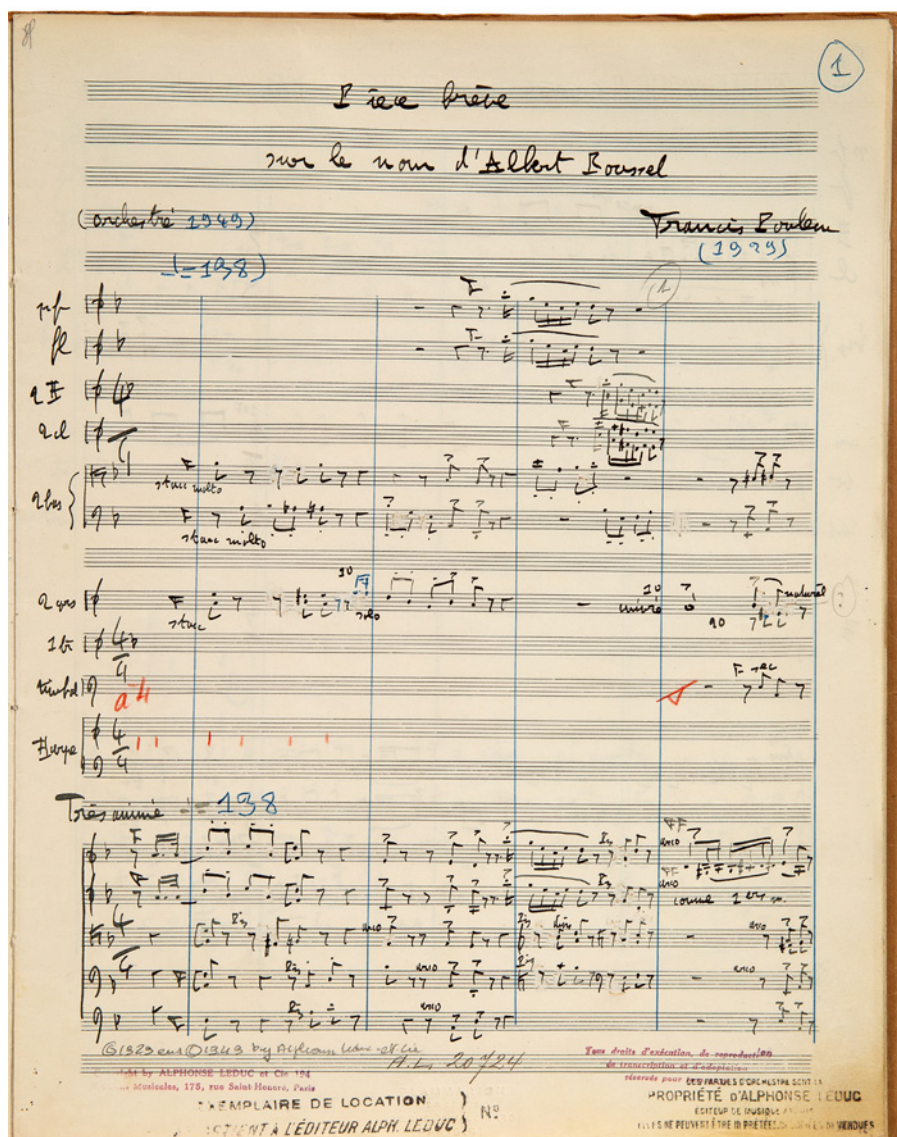
Impôt;	4.400.000
Monteau vison.	1.000.000
Reste du chez Heim;	427.000
Chaloum'	245.000
	<hr/>
	6.072.000

Il faut ajouter à ça.

1^{re} La vie courante ; train de maison
des fin de mois entre les musiciens,
le personnel qui s'élève à un cent
mille ^{francs} ~~par~~ par mois
Plus les imprévus !

Reentrée probable

Rest en banque	1.800.000
Marseille du 15 au 25 février	1.500.000
3 semaines d'or du 28 février au 19 mars ; bénéfice sur !	1.300.000
2 galas, bénéfice	360.000
	<hr/>
	5.560.000
	B.S.P.R.



63

POULENC Francis (1899-1963).

MANUSCRIT MUSICAL autographe signé « Francis Poulenc », **Pièce brève sur le nom d'Albert Roussel**, 1949) ; 1 feuillet de titre et 13 pages in-fol. en cahier, sous couverture cartonnée.

5 000 / 7 000 €

Partition d'orchestre non publiée de cette pièce en hommage à Albert Roussel.

C'est en mars 1929 que Francis Poulenc a écrit pour le piano la *Pièce brève sur le nom d'Albert Roussel* [FP 50] destinée au Supplément musical (intitulé *Hommage à Albert Roussel*) du numéro spécial de *La Revue Musicale* d'avril 1929 consacré au compositeur Albert ROUSSEL (1869-1937) ; collaboraient également à cet hommage Maurice Delage, Arthur Honegger, Alexandre Tansman, Jacques Ibert, Conrad Beck, Arthur Hoérée et Darius Milhaud ; toutes ces pièces furent jouées lors d'un concert à la salle Gaveau en présence d'Albert Roussel, le 18 avril 1929. Cette *Pièce brève* fut publiée séparément en octobre 1929 aux éditions Alphonse Leduc.

En 1949, probablement à la demande d'Arthur Hoérée (dont le nom figure en tête de la page de titre), pour un concert célébrant le quatre-vingtième anniversaire de la naissance de Roussel, Francis Poulenc en réalisa une version pour petit orchestre : petite flûte, flûte, 2 hautbois, 2 clarinettes, 2 bassons, 2 cors, trompette, timbales, harpe, et cordes. Cette version n'a pas été publiée ; elle a néanmoins été enregistrée.

Le manuscrit est noté à l'encre noire sur papier à 24 lignes ; il est daté en fin « Noizay 2 Sept. 49 ». Il présente quelques corrections au stylo bleu, des grattages, et quelques annotations au crayon rouge.

Discographie : Orchestre National de France, Charles Dutoit (Decca 2007).



64

Francis POULENC (1899-1963).

MANUSCRIT autographe signé « Francis Poulenc », **Les Mamelles de Tirésias**. Corrections pour une orchestration réduite (1962). ; 2 cahiers in-fol. de 30 et 19 feuillets la plupart recto-verso (plus des ff. blancs), couvertures de carton jaune, dos spirale (35 x 27 cm, cachets des Archives Heugel sur les couv.).

6 000 / 8 000 €

Très intéressant document pour la réorchestration des Mamelles de Tirésias.

Dès 1939, Poulenc travailla à la mise en musique de la pièce de Guillaume APOLLINAIRE, *Les Mamelles de Tirésias* ; il composa son opéra-bouffe en 1944, l'orchestra en 1945, et la création eut lieu à l'Opéra-Comique le 3 juin 1947 sous la direction musicale d'Albert Wolff, dans une mise en scène de Max de Rieux, des décors et costumes d'Erté, avec la merveilleuse Denise Duval dans le rôle de Thérèse. La partition chant-piano fut publiée en avril 1947 chez Heugel. En mai 1962, Poulenc décida d'en refaire l'orchestration ; c'est cette « nouvelle version » qui fut publiée chez Heugel en janvier 1963, et qui est jouée désormais. *Les Mamelles de Tirésias*, opéra-bouffe en deux actes et un prologue [FP 125], où Poulenc a su merveilleusement traduire en musique l'esprit surréaliste de la pièce d'Apollinaire, sont un chef-d'œuvre impérissable de cocasserie, mais aussi de poésie, de sensibilité et d'humour musical.

Le manuscrit de ces *Corrections pour une orchestration réduite* est écrit à l'encre bleue et au stylo bille rouge dans deux cahiers de papier musique à 28 lignes. Il est signé et daté en fin « Noizay, mai juin 62 ». Sur les couvertures, Poulenc a noté le titre et signé, le premier cahier étant pour l'Acte I, le second (qui porte la mention « orchestration par deux ») pour l'Entr'acte et l'acte II. Un feuillet de titre porte : « Corrections pour les Mamelles de Tirésias – orchestration réduite », et la date : « Mai 62 ». Puis Poulenc dresse la *Composition de l'orchestre* : « 2 flûtes (2^e=petite flûte), 2 hautbois (2^e=cor anglais), 2 clar. si b, 1 clarinette basse si b, 2 bassons, 2 cors, 2 trompettes, 1 trombone, 1 tuba, timbales, batterie (un exécutant) [célesta, xylophone, glockenspiel, batterie], 1 harpe, 1 piano, 10 premiers violons, 8 seconds, 6 altos, 4 violoncelles, 3 contrebasses. Total 50 musiciens » ; l'orchestre de 1946 comprenait 3 bassons, 4 cors et 3 trompettes. Après des indications pour le graveur, Poulenc commence son travail de réorchestration, qui n'est pas seulement une réduction de l'effectif, mais souvent la réécriture de certaines parties. Chaque page de la partition à corriger est notée au stylo rouge, avant les corrections à l'encre bleue. Ce sont parfois de simples indications de correction des parties réduites, mais le plus souvent Poulenc réécrit des mesures entières de sa musique. Ainsi, page 1, 3 mesures pour les bois ; pages 3 et 4, indications ; page 5, 3 mesures pour les cors ; page 6, indication ; page 9, 3 mesures pour les flûtes et hautbois ; page 10, 4 mesures pour les vents ; page 11, 4 mesures pour presque tout l'orchestre... Etc.

Discographie : Denise Duval et autres, Chœurs et Orchestre du Théâtre National de l'Opéra-Comique, André Cluytens 1953 (EMI 1989).



65

ROUSSEAU Jean-Jacques (1712-1778).

MANUSCRIT MUSICAL autographe, **Armida... oh stelle ! non partirò. Scena del Sigr Antonio Sacchini**, Milano 1772 ; cahier oblong in-4 d'un feuillet de titre et 19 pages lié d'un ruban bleu (quelques infimes taches d'encre aux première et dernière pages), sous chemise ancienne de soie brochée vert d'eau doublée de moire rose avec ruban de satin vieux rose ; boîte-étui demi-marquain noir doublé de daim rose (Loutrel).

8 000 / 10 000 €

Beau manuscrit de copie musicale par Jean-Jacques Rousseau.

Jean-Jacques Rousseau a conté dans les *Confessions* (livre VIII) comment il cessa en 1751 de travailler pour Dupin de Francueil et se mit à copier de la musique pour gagner sa vie. En septembre 1770, il reprit son métier de copiste de musique et l'exerça jusqu'en 1777, à dix sols la page. On lira, dans son *Dictionnaire de Musique*, le long article *Copiste*, où Rousseau explique la supériorité de la musique copiée sur la gravure, et les soins qu'il convient d'y apporter : « Le plus habile Copiste est celui dont la Musique s'exécute avec le plus de facilité » ; il doit pour cela « rendre sa Note bien lisible et bien nette », en choisissant du « beau papier fort, blanc, médiocrement fin [...] L'encre doit être très-noire [...] ; la Reglure fine, égale et bien marquée, mais non pas noire comme la Note ; il faut au contraire que les lignes soient un peu pâles, afin que les Croches, Doubles-croches, les Soupirs, Demi-soupirs et autres petits signes ne se confondent pas avec elles, et que la Note sorte mieux. [...] si le Copiste veut se faire honneur, il doit régler son papier lui-même ». Pour la musique italienne, il faut un papier réglé « dont la longueur est dans le sens des Lignes. [...] Le Papier à l'italienne est ordinairement à dix Portées, ce qui divise chaque page en deux Accolades de cinq Portées chacune pour les Airs ordinaires ; savoir, deux Portées pour les deux Dessus de Violon, une pour la Quinte, une pour le Chant, et une pour la Basse »...

On ne saurait mieux décrire notre manuscrit, réglé en longueur, avec dix portées tracées à la main d'une encre un peu pâle, chaque page étant divisée en deux « accolades » de cinq portées, la quatrième étant réservée au chant. Quelques erreurs de copie ont été grattées avec soin de façon presque invisible, et corrigées.

La scène, chantée par Rinaldo, avec quelques brèves interventions d'Ubaldo, s'ouvre par un *Recitativo* marqué *Allegro* : « Armida Armida Oh Stelle non partirò »... Suit la *Cavatina*, *Andante affannoso* : « Idol moi se più non vivi morirò »...

Antonio SACCHINI (1730-1786) fut un des maîtres de l'opéra italien au XVIII^e siècle. Son opéra *Armida*, dont Rousseau a copié cette scène, fut créé à Milan pendant le carnaval de 1772 ; Sacchini le reprit et en donna une version nouvelle sous le titre *Rinaldo* pour Londres en 1780, puis une version française sous le titre *Renaud* à l'Opéra de Paris en 1783. En mai 1771, Charles Burney envoyait à Jean-Jacques Rousseau son livre *The Present State of Music in France and Italy*, en lui écrivant : « selon moi n'y a rien de plus belle dans la Musique que cette elegante Simplicité qui regne dans les ouvrages de Pergolesi, de Hasse et quelquefois dans ceux de Buranello [Galuppi] et de Sacchini ». Rousseau aimait particulièrement la musique italienne.



66

SAINT-SAËNS Camille (1835-1921).

MANUSCRIT MUSICAL autographe, **Grand Duo pour 2 pianos** d'après les duos pour piano et orgue op. 8 (1857). ; titre et 63 pages oblong in-4.

5 000 / 7 000 €

Manuscrit d'une des premières œuvres de Saint-Saëns, pour deux pianos.

L'opus 8 de Saint-Saëns, publié en 1858 chez l'éditeur Girod, est un recueil de *Six Duos pour harmonium et piano*, dédié à l'organiste Louis James Alfred Lefébure-Wély ; la partie de piano est très virtuose. De ces *Six Duos*, Saint-Saëns écartera la *Cavatina* (2) et le *Capriccio* (4), trop manifestement destinés à l'harmonium ou l'orgue, et au caractère pittoresque peut-être trop marqué, pour réaliser son *Grand Duo pour deux pianos*, d'une construction classique s'apparentant à la forme sonate.

Le manuscrit est noté à l'encre noire sur un papier oblong à 16 lignes, avec collage de fragments de la partition imprimée des *Six Duos*. Après le titre, le manuscrit est ainsi composé :

1. *Fantaisie et fugue* (22 p.) ;
2. *Choral*, marqué *Agitato* (11 p.) ;
3. *Scherzo*, *Presto* (16 p.) ;
4. *Final*, marqué *Allegro* (14 p.).

Discographie : Johannes Matthias Michel (harmonium), Ernst Breidenbach (piano) (Signum 1997).

67

SAUGUET Henri (1901-1989).

MANUSCRIT MUSICAL autographe signé « Henri Sauguet », **La Rencontre** (1948) ; 87 pages in-fol., en un volume broché.

4 000 / 5 000 €

Partition d'orchestre du ballet La Rencontre.

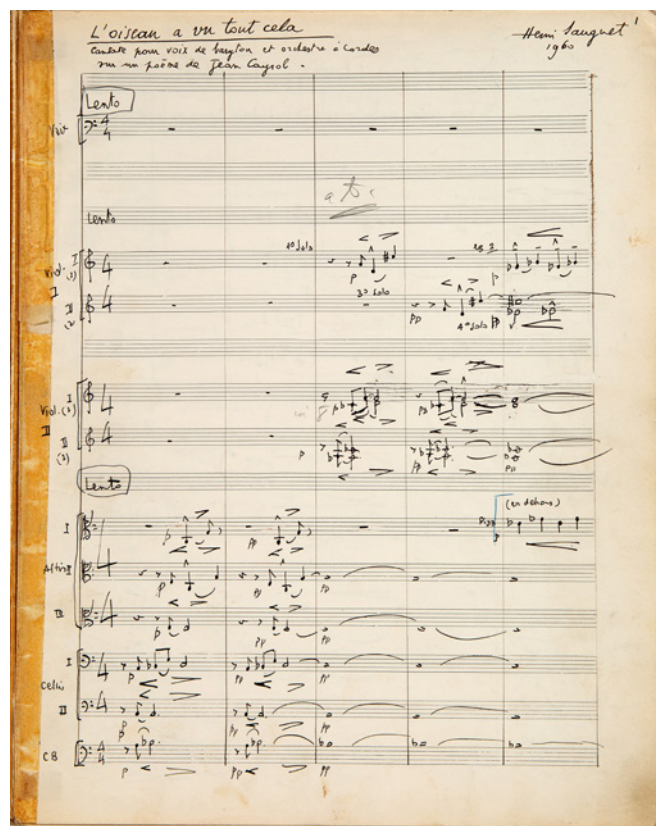
Sauguet a composé dans l'été 1948 la musique de son ballet *La Rencontre ou Œdipe et le Sphinx*, en un acte, sur un livret de Boris KOCHNO, qui venait de prendre, après la démission de Roland Petit, la direction des Ballets des Champs-Élysées. Transposant l'épisode de la rencontre d'Œdipe avec le Sphinx dans l'ambiance d'un cirque de plein air : sur la piste, tel des acrobates, les deux protagonistes s'affrontaient ; à la fin, tandis que le Sphinx, vaincu, se balançait tristement sur son trapèze, Œdipe s'éloignait vers son destin. La création eut lieu au Théâtre des Champs-Élysées, le 8 novembre 1948, dans un merveilleux décor et des costumes de Christian BÉRARD (dont ce fut la dernière création), et une chorégraphie de David LICHINE, avec Jean BABILÉE et la jeune Leslie CARON, sous la direction musicale d'André Girard. La partition, d'une durée de 22 minutes, fut publiée chez Heugel, et dédiée « à Boris Kochno et Christian Bérard ». Henri Sauguet l'a enregistrée avec l'Orchestre d'État de l'URSS.



« Le Sphinx, c'était la toute jeune Leslie Caron – dont ce fut la révélation – collant blanc, silhouette serpentine ; Œdipe – le bondissant Babilée, visage grave, corps de fauve. La chorégraphie évoquait le jeu des questions et des réponses par un enchaînement de poses essentiellement plastiques. [...] La musique évoque, par certains aspects répétitifs, la marche d'Œdipe vers son destin à la manière d'une "force en mouvement", comme une machine quasi-infernale ; l'alternance des questions et des réponses oppose aux courbes sinueuses, interrogatives du violon la masse triomphante de l'orchestre. À la fin, celui-ci se met à vibrer, pour évoquer les tressaillements du Sphinx, tandis que la flûte marque la marche d'Œdipe, délivré. L'ensemble constitue peut-être le chef-d'œuvre de la musique de ballet de Sauguet » (André Hofmann).

« La partition de M. Henri Sauguet est une de ses meilleures partitions. Expressive et bien rythmée, colorée d'une orchestration qui met les thèmes en valeur, elle transmet dans le domaine des sons le décor de Christian Bérard et la chorégraphie de Lichine, et s'accorde à souhait avec eux pour former un spectacle harmonieux » (René Dumesnil). Roland-Manuel jugeait la partition comme l'une des « meilleures, des mieux conçues, des mieux écrites, des plus clairement agencées et des plus poétiquement allusives que nous devons à ce musicien qui a le goût et le sens du ballet. Sauguet excelle à dégager le signe musical représentatif de l'image et de l'idée chorégraphiques ».

Le manuscrit est à l'encre noire sur papier à 32 lignes ; il est signé et daté en fin « Coutras, 12 oct. 1948 » ; il a servi de conducteur et porte de nombreuses annotations au crayon rouge ou bleu. L'orchestre comprend : flûte (et piccolo), hautbois (et cor anglais), clarinette, basson, cor, trompette, tuba, timbales, percussion, harpe, piano, et les cordes.



68

Henri SAUGUET (1901-1989).

MANUSCRIT MUSICAL autographe signé « Henri Sauguet », **L'Oiseau a vu tout cela**, cantate pour voix de baryton et orchestre à cordes (1960). ; cahier de 58 pages in-fol. (35 x 27,5 cm ; traces de scotch jauni sur le bord extérieur).

3 000 / 4 000 €

Partition d'orchestre de cette belle et émouvante cantate.

Cette cantate pour baryton et orchestre à cordes a été composée en mai 1960 sur un poème bouleversant de Jean CAYROL (1911-2005), inspiré par les tortures qu'il avait subies lors de son arrestation comme résistant : « Un homme en ruine aux bras trop longs qui se tenait autour du tronc »... Elle fut créée le 3 septembre 1960 au Festival de Besançon, par le baryton Louis-Jacques Rondeleux avec le Kammerorchester der Saar, sous la direction de Karl Ristenpart. L'œuvre, d'une durée de 18 minutes, a été publiée chez Heugel, et dédiée « À Louis-Jacques Rondeleux, à Karl Ristenpart et à la ville de Besançon ».

Au lendemain de la création, Bernard Gavoty écrivait : « Qu'a-t-il vu, l'oiseau sur la branche ? Ni la fuite de l'hiver ni l'éclosion des fleurs, mais le supplice d'un homme attaché à l'arbre même et savamment torturé par le bourreau. La force et l'intérêt de cette page émouvante sont dans l'antithèse entre l'innocence de l'oiseau qui regarde sans comprendre et le désespoir de l'homme qui sait qu'il meurt. Pour traduire en musique ce poème cruel de Jean Cayrol, Sauguet n'a pas, comme on pouvait le croire, et le craindre, changé radicalement sa meilleure manière – celle d'un musicien élégiaque. Sur un thème de douze notes – qui a donné aux dodécaphonistes un espoir rapidement

déçu –, Sauguet brode toute une série de versets, comme dans une prose grégorienne. Se gardant de décrire, à la manière réaliste, ce qui se passe, il suit par l'intérieur la progression du drame. Parfois même, il m'a semblé que l'oiseau lui prêtait sa voix fraîche pour mettre un peu de poésie dans cette nuit d'horreur. [...] cette Cantate figure dans l'œuvre de Sauguet, riche de pages colorées, une image pathétique et sincère qui lui fait honneur » (Le Figaro, 6 septembre 1960).

« L'Oiseau a vu tout cela, cantate pour baryton et orchestre à cordes sur un admirable poème de Jean Cayrol, est une des œuvres majeures de notre époque. Il n'est plus possible aujourd'hui à l'artiste d'affecter le détachement devant le déchaînement de la violence et l'oppression de la cruauté. [...] la simplicité, la fermeté de l'écriture et l'ordonnance du style font contrepoids à la bouleversante émotion qui se dégage de ce poème et de cette musique unis dans une alliance indissoluble. Que le cœur frémissse ainsi et que la plume ne tremble pas, n'est-ce pas le signe d'une sérénité supérieure et le plus sûr gage de la beauté absolue d'une œuvre ? » (Jean Roy).

« Ce titre à résonance pastorale recouvre d'une douceur pudique une tragédie : le supplice et la mort d'un homme attaché à un arbre, et dans cet arbre, seul témoin de cette agonie, un oiseau. [...] Faite de tensions harmoniques, de pulsions rythmiques, de grands élans mélodiques alternant avec des instants d'immobilité tragique presque sereine, la musique épouse étroitement le poème sans jamais chercher à le commenter. Écoute et écho des sentiments intérieurs du supplicié, elle laisse affleurer l'émoi, la détresse et la résignation de celui qui va mourir en face de ses bourreaux. Cette cantate a été composée entre le dimanche de la Passion et le jour de Pâques 1960. [...] Soucieux de garder l'intensité vibrante, l'émotion retenue du poème de Jean Cayrol, le musicien n'a voulu que les seules cordes pour orchestrer la gravité du chant » (Raphaël Cluzel).

.../...

.../...

Le manuscrit est noté très soigneusement à l'encre noire sur papier à 16 lignes ; daté en fin « Coutras 17/27 Mai 60 », il a servi de conducteur. L'orchestre comprend : premiers violons I (2) et II (2), seconds violons I (2) et II (2), 3 altos, 2 violoncelles et contrebasse.

Discographie : Michel Piquemal, Ensemble instrumental Jean-Walter Audoli, dir. Jean-Walter Audoli (Arion 1989).

69

VERDI Giuseppe (1813-1901).

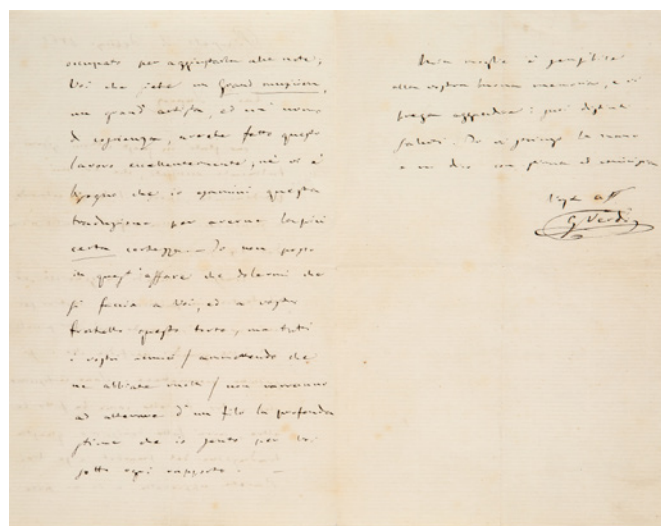
L.A.S. « G. Verdi », Busseto 4 février 1865, à Gilbert DUPREZ ; 2 pages et demie in-8 ; en italien.

2 000 / 2 500 €

Au sujet de l'adaptation française de *Macbeth*.

[La lettre est adressée au grand ténor Gilbert DUPREZ (1806-1896), dont le frère Édouard (1804-1879), qui avait déjà assuré la traduction française de *Rigoletto* (858) et de *la Traviata* (1864), avait été sollicité pour écrire la version française, très remaniée, de *Macbeth* (1847) pour le Théâtre Lyrique ; mais Édouard Duprez sera écarté par Léon Escudier, au profit de Charles Nutter et Alexandre Beaumont. Verdi le regrettera, dans une lettre à Escudier de janvier 1865 : « Est-il vrai que Duprez n'est plus censé effectuer la traduction de *Macbeth* ? J'en suis désolé, car il sera difficile de trouver quelqu'un qui soit non seulement musicien, mais qui comprenne également le chant et connaisse l'italien aussi bien que lui ». *Macbeth* sera donné au Théâtre Lyrique le 19 avril 1865, sans succès.]

Verdi prie de pardonner son retard à répondre à la lettre de Duprez. Il connaît le monde en général, et le théâtre en particulier ; il n'est donc surpris ni par les petites ni par les grandes perfidies que les gens commettent. Il est absolument convaincu que le frère de Duprez aurait fait un très bon travail sur la traduction de *Macbeth*, tout comme il l'a fait pour les autres opéras ; et si Duprez avait approuvé cette version, et pris le temps de l'ajuster à la musique, lui, qui est un *Grand musicien* (en français dans le texte), un grand artiste et un homme de conscience, ils auraient fait ce travail excellemment. Verdi n'a nul besoin d'examiner ces traductions pour en être absolument convaincu. Il ne peut qu'éprouver de la tristesse en songeant au



mal qu'on a fait à Duprez et à son frère, mais tous leurs ennemis (à supposer qu'ils en aient beaucoup) ne parviendront en rien à changer l'estime que Verdi leur porte...

... « Conosco il mondo in generale, ed il teatro in particolare, motivo per cui non mi sorprende nè delle piccole nè delle grandi perfidie che ce si possono commettere. Sono certissimo che vostro fratello, come ha fatto le altre, avrà fatto benissimo questa traduzione del *Macbeth*, e se voi l'avete approvata, e se ne siete occupato per aggiustare alle note ; voi che siete un *Grand musicien*, un grand' artista, ed un' uomo di coscienza, avrete fatto questo lavoro eccellentemente ; nè ci è bisogno che io esamini questa traduzione per averne la più certa certezza. – Io non posso in quest' affare che dolermi che si faccia a voi, ed a vostro fratello questo torto, ma tutti i vostri nemici (ammettendo che ne abbiate molti) non ramanno ad attenare d'un filo la profonda stima che io sento per voi sotto ogni rapporto »...

70

VERDI Giuseppe (1813-1901).

L.A.S. « G. Verdi », Gênes dimanche 6 mars 1887, à un cher docteur ; 2 pages et quart in-8, sous chemise demi-marquain vert ; en italien.

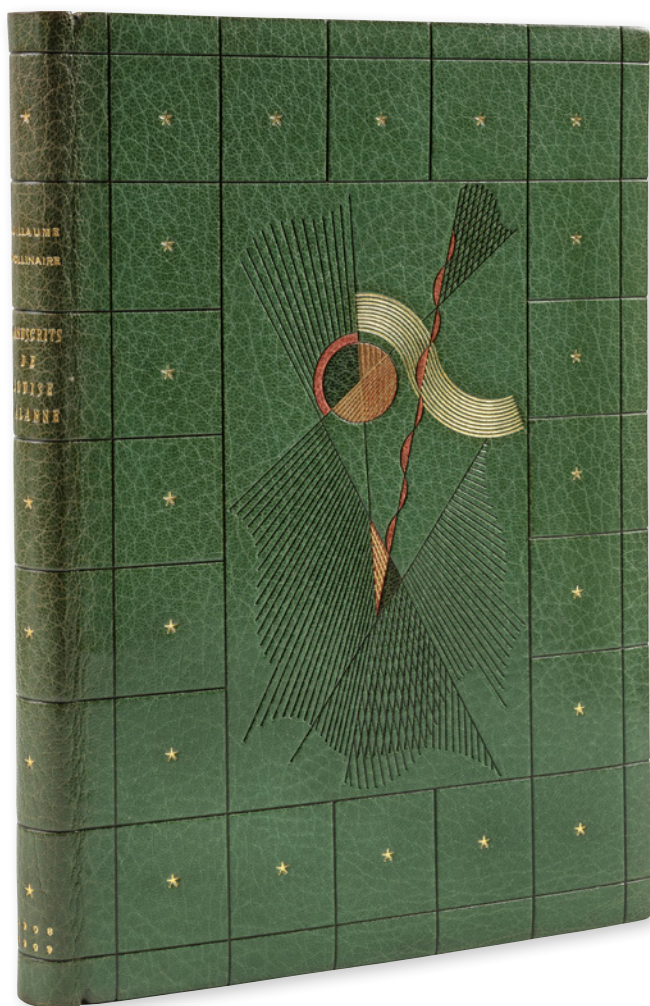
800 / 1 000 €

Curieuse lettre faisant allusion à un nouveau contentieux avec la municipalité de Busseto.

[Le hameau natal de Verdi, Roncole, dépend de la commune de Busseto. La vieille affaire de l'attribution à Verdi du poste d'organiste et maître de musique avait divisé le conseil municipal et les habitants en 1833-1835. Cette lettre témoigne d'un renouveau d'hostilités avec le conseil municipal, pour une autre cause ancienne.]

« Perchè ella fui coinvolta (è una me dolgo) in quella povera vertenza fra me e il sindaco di Busseto, credo bene non lasciarte ignorare il seguito, mandandola la lettera ricevuta che qui accludo, è che mi restituirà alla mia propizia venuta (e non ne parleremo più). Lettera curiosa ben curiosa !!!! Perchè la mia risposta del 10 Feb. non fa comunicata al consiglio comunale? Se con quest' atto di astensione il sindaco intende (come intende in fatta) disapprovare quella mia lettera; demando io con quale diritto il sindaco si permette di canzonare là mia azioni ? E perchè *hanno adempiuto a un dovere?*... Quale? (Tra parentesi a 73 anni son eguale stesso che ero a 40...) Nessuno mi deve nulla, nè io pretendo nulla. Desidero solo la quietà e la tranquillità. E un diritto cha ha ogni galantuomo, e che io devo trovare a qualunque costo e a S' Agata o altrove. Sarò a S' Agata martedì all' ora solita. Salutà tutti a nome de Peppina e moi »...

Traduction libre : Comme le docteur était impliqué (et c'est une douleur pour Verdi) dans cette pauvre dispute entre le maire de Busseto et lui-même, il juge bon de le tenir au courant de ce qui s'ensuivit, en lui envoyant la lettre par laquelle on lui restituera ce qui est à lui (et ils n'en parleront plus). Lettre curieuse, bien curieuse !!!! Pourquoi sa réponse du 10 février ne fut-elle pas communiquée au conseil municipal ? Si, par cet acte d'abstention le maire a l'intention (comme cela signifie, en fait) de désapprouver sa lettre, il demande de quel droit le maire a pris la liberté de railler son action ? Et pourquoi *ont-ils rempli un devoir* ?... Lequel ? (Soit dit en passant, à 73 ans il est le même qu'à 40...) Personne ne lui doit rien, et Verdi n'attend rien. Il veut seulement la paix et la tranquillité. Et un droit qu'a tout honnête homme, et qu'il doit trouver quel qu'en soit le coût, à Sant'Agata ou ailleurs. Il sera à Sant'Agata mardi à l'heure habituelle. Salut à tous au nom de Peppina et au sien...



71

APOLLINAIRE Guillaume (1880-1918).

MANUSCRIT autographe signé « Louise Lalanne », **Littérature féminine** et **Poèmes de Louise Lalanne**, 1909 ; 41 pages in-8 montées et insérées dans des feuilles de papier fort ; plus des pages extraites de revues ; le tout relié en un volume in-8, relié maroquin vert amande, dos et plats ornés de filets noirs formant des rectangles encadrant une étoile d'or, et laissant au centre du premier plat un grand rectangle orné d'une composition de filets noirs et filets dorés, les uns et les autres rayonnant avec mosaïque de maroquin vert foncé, havane et orange, doublures et gardes de papier or et argent, tête dorée, chemise et étui (Paul Bonet).

8 000 / 10 000 €

Importante réunion des manuscrits publiés sous le pseudonyme de Louise Lalanne, dans une belle reliure de Paul Bonet.

Pour la revue *Les Marges* d'Eugène Montfort, Apollinaire va tenir une chronique de *Littérature féminine* qu'il signera du pseudonyme de Louise Lalanne, de janvier à octobre 1909 ; pour donner plus de personnalité à cette femme de lettres, *Les Marges* et deux autres revues publieront des poèmes de Louise Lalanne. La supercherie sera révélée dans *Les Marges* de janvier 1910 : « Louise Lalanne ce n'était pas son véritable nom et, en réalité, elle était du sexe masculin. Une célèbre dame de lettres à laquelle nous avions demandé de parler ici des livres de femmes, nous donna l'idée de le faire nous-mêmes, en nous affirmant qu'une femme ne se risquerait jamais dans cette entreprise périlleuse. Nous connaissions le souple et intelligent talent de Guillaume Apollinaire. Nous lui demandâmes s'il consentirait à se déguiser en femme pendant quelque temps. L'idée l'amusa et il accepta. Mais les meilleures plaisanteries sont les plus courtes. Et puis, une critique, même fantaisiste, de la littérature féminine, vraiment cela ne peut avoir qu'un temps... Aujourd'hui Guillaume Apollinaire enlève sa perruque, son corsage et son jupon ».

Nous avons ici le manuscrit de quatre (sur cinq) des chroniques de *Littérature féminine* de Louise Lalanne, la plupart écrites au dos d'ordres de bourse de la Société Générale de Banque. On relève de nombreuses ratures et corrections, et des variantes par rapport au texte publié.

• **Littérature féminine** (12 pages). Premier article, publié en janvier 1909. « Jamais je n'eusse songé qu'un jour on me prierait de dire ce que je pense des livres féminins de plus en plus nombreux. [...] je me suis mise un jour à faire des vers parce que cela me plaisait, parce qu'ils me venaient naturellement et peut-être aussi parce que je m'ennuyais. [...] En somme, il y a en ce moment parmi les femmes quelques écrivains de génie. Je parlais plus haut de Mme de Noailles et je lui garderai toujours une grande reconnaissance pour m'avoir révélé un nouvel et immense océan de poésie [...] Et malgré cette reconnaissance j'en veux un peu à Mme de Noailles de se soucier tellement de ressembler aux classiques. [...] J'éprouve la même chose avec Gérard d'Houville [...] Mais je ne crois pas que Colette Willy ait moins de talent qu'elles, mais elle me fait peur. Je la sens bien française, mais elle m'étonne comme les Américaines lorsque j'en rencontre. Je me dis qu'elle doit être charmante, mais trop indépendante. [...] Judith Gautier et Marcelle Tinayre qui sont très savantes me font l'effet de s'efforcer à paraître des hommes. Je les trouve trop peu femmes. Il me semble qu'elles sont de l'Institut ou conservateurs de Musée »... Mais quant à Renée Vivien, « ses vers et sa prose ont une pureté idéale, une sensualité immatérielle qui me fait songer aux lis dont le parfum est si violent ». L'article s'achève sur une virulente critique d'Aurel...

• **Littérature féminine. Colette Willy, Lucie Delarue-Mardrus** (15 pages). Second article, publié en mars 1909.

Bel éloge de COLETTE et des *Villes de la vigne*, et virulente critique de Lucie DELARUE-MARDRUS et son *Marie fille mère*, « roman aussi misérable que l'héroïne ».

• **Littérature féminine. Jane Catulle-Mendès** (5 pages). Troisième article, publié en mai 1909.

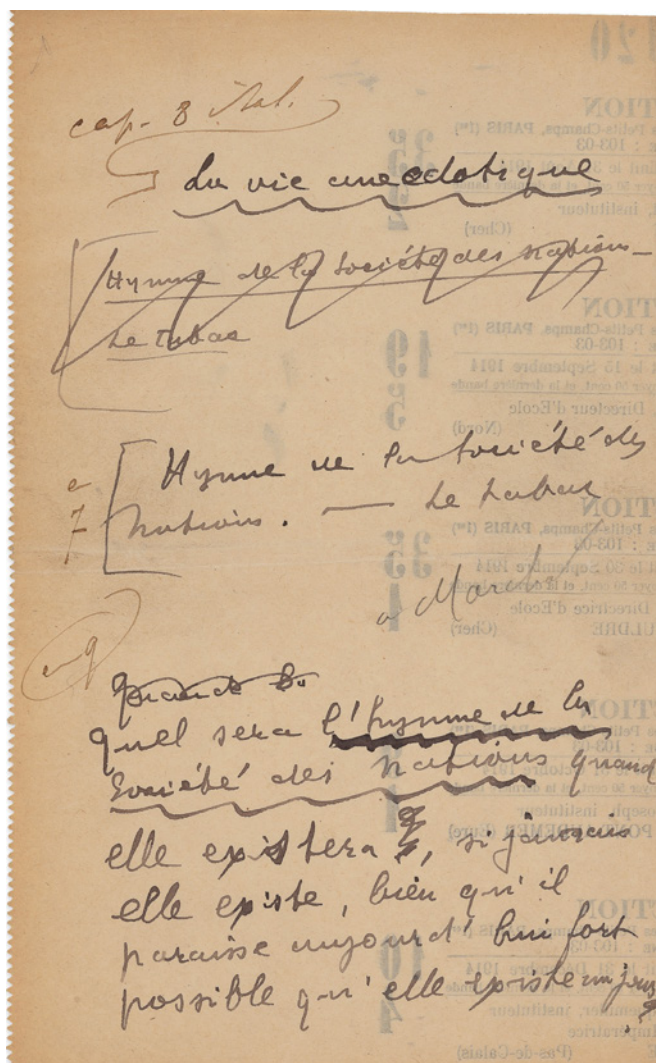
Éloge de Mme Jane Catulle-Mendès : « Il n'y a pas en ce moment parmi les hommes de poète aussi noble, aussi purement émouvant, que cette enchanteresse »... En post-scriptum, Louise Lalanne rabroue vertement André Ruyters qui l'avait prise « grossièrement à partie ».

• **La Littérature féminine jugée par deux hommes** (6 pages). Quatrième article, publié en juillet 1909.

À propos des ouvrages de Jules Bertaut, *La Littérature féminine d'aujourd'hui*, et de Jean de Bonnefon, *La Corbeille des roses ou les dames de lettres*.

Le cinquième et dernier article, d'octobre 1909, sur Marcelle Tinayre, ne figure pas ici.

.../...



Hymne de la Société des Nations. « Quel sera l'hymne de la Société des Nations quand elle existera, si jamais elle existe, bien qu'il paraisse aujourd'hui fort possible qu'elle existe un jour ? Il paraît qu'elle a déjà son drapeau ». Et Apollinaire cite 8 vers de la chanson de Béranger, *La Sainte Alliance des peuples* : « J'ai vu la Paix descendre sur la terre »... Puis il propose une nouvelle version de ces 8 vers : « Pauvres mortels, tant de haine vous lasse »... Puis, faisant allusion au film italien de Mario Corsi, *Frato Sole*, sur la vie de François d'Assise, Apollinaire, pensant que « frère Soleil doit présider à la Société des Nations, cite encore huit vers de Béranger : « Chez vos voisins vous portez l'incendie »..., et il ajoute : « Avouons que ces strophes ne sont pas sans beauté. Quand elles auront l'ancienneté nécessaire et qu'on ne sera plus sensible à ce que certaines expressions ont aujourd'hui de démodé, on reconnaîtra bien qu'elles sont d'un véritable et grand poète »... Et il cite une autre strophe : « Des potentats, dans vos cités en flammes »..., et la commente : « Notre âge a vu des scènes semblables qui croyait-on, ne se reproduiraient plus. Et devant ces retours singuliers et inattendus de l'Histoire, quelques jeunes gens ont déjà déclaré devant moi : "La Société des Nations n'empêchera pas ces choses d'avoir de nouveau lieu à l'occasion" ». Citant une nouvelle strophe : « Que Mars en vain n'arrête point sa course »..., il célèbre l'époque « admirable » du romantisme, et de ses belles utopies, avant de citer une nouvelle strophe : « Oui, libre enfin, que le monde respire »... et d'ajouter : « Rien de plus simple, de plus noble et de mieux composé. Au témoignage d'Eckermann, Goethe professait une estime particulière pour le talent lyrique de Béranger. On ne le tient plus guère que pour un poète mineur ; mais combien de nos poètes majeurs contemporains seraient capables de composer cette strophe ou plutôt ce couplet du grand chansonnier ? » Après une dernière strophe : « Ainsi parlait cette vierge adorée »..., il conclut qu'en réponse à la bataille de Waterloo (appelée par les Allemands « bataille de la Sainte Alliance »), « une bataille pourrait bien avoir lieu, que nous appellerions "la bataille de la Société des Nations", et qui détruirait à jamais ce qu'il est convenu d'appeler le militarisme prussien ».

Le tabac. Apollinaire mentionne ironiquement une étude scientifique sur les cendres de tabac, et termine en recopiant le sonnet *La Pipe* de Saint-Amant : « Assis sur un fagot une pipe à la main »...

Œuvres en prose complètes (Pléiade), t. III, p. 289-293.

72

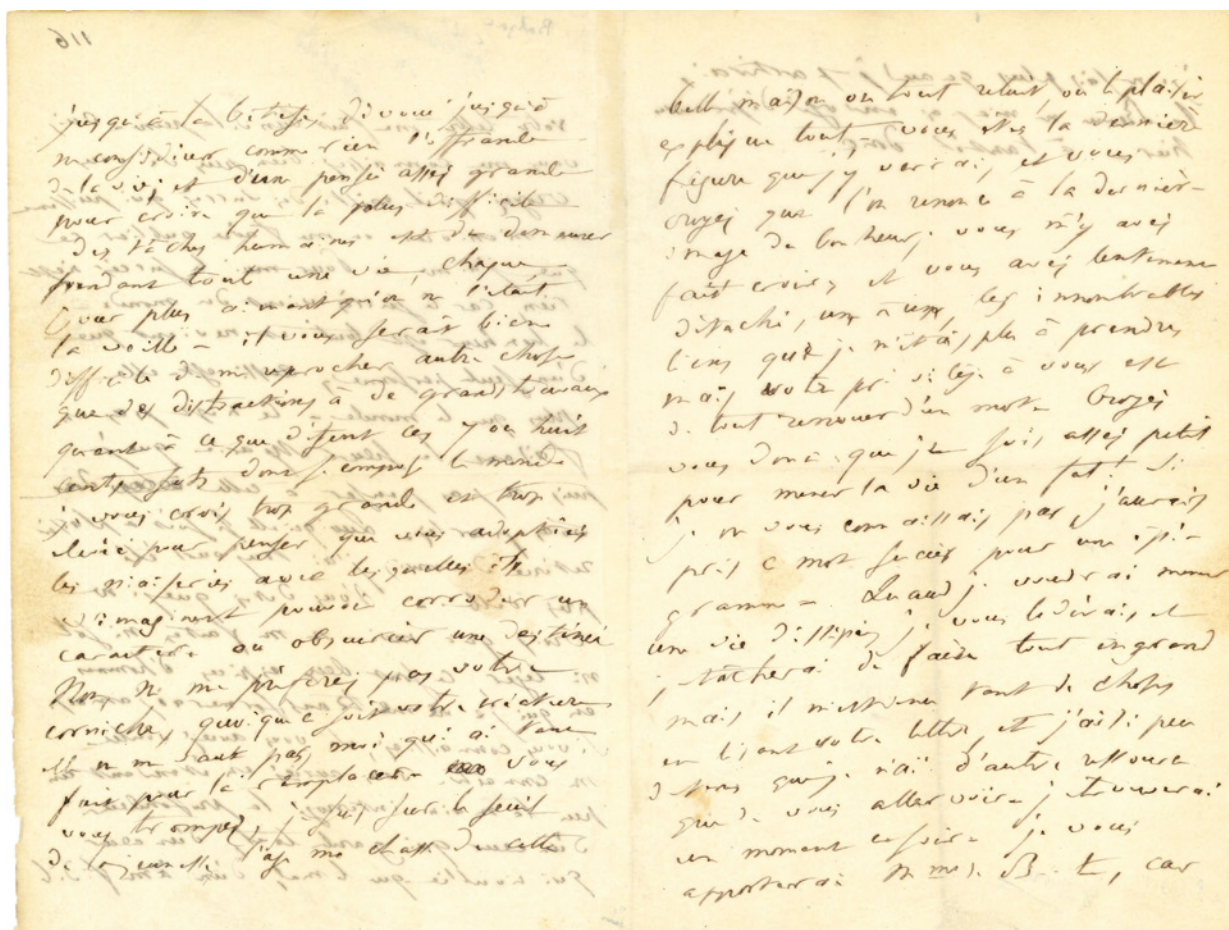
APOLLINAIRE Guillaume (1880-1918).

MANUSCRIT autographe signé « Guillaume Apollinaire », ***La Vie anecdotique*** – *Hymne de la Société des Nations*. – *Le Tabac*, [août 1918] ; 12 feuillets in-8 écrits au recto, montés sur feuillets de papier vélin en un volume grand in-8 ; reliure souple chagrin ébène avec titre doré sur le plat sup., dos lisse, doublure et gardes de daim amarante, chemise demi-chagrin noir à bandes, étui (Loutrel).

1 500 / 2 000 €

Une des dernières chroniques de *La Vie anecdotique*, parue le 16 août 1918.

La Vie anecdotique, rubrique de la « Revue de la quinzaine » du *Mercure de France*, fut créée pour Apollinaire à partir d'avril 1911, il la tint jusqu'à sa mort. Le manuscrit, à l'encre noire, au dos de feuilles d'adresses d'abonnés à la revue *L'Action*, présente de nombreuses ratures et corrections.



73

BALZAC Honoré de (1799-1850).

L.A., [Paris vers le 16 janvier 1835], à la marquise de CASTRIES ; 3 pages et quart in-8 sur papier vélin fin.

3 500 / 4 000 €

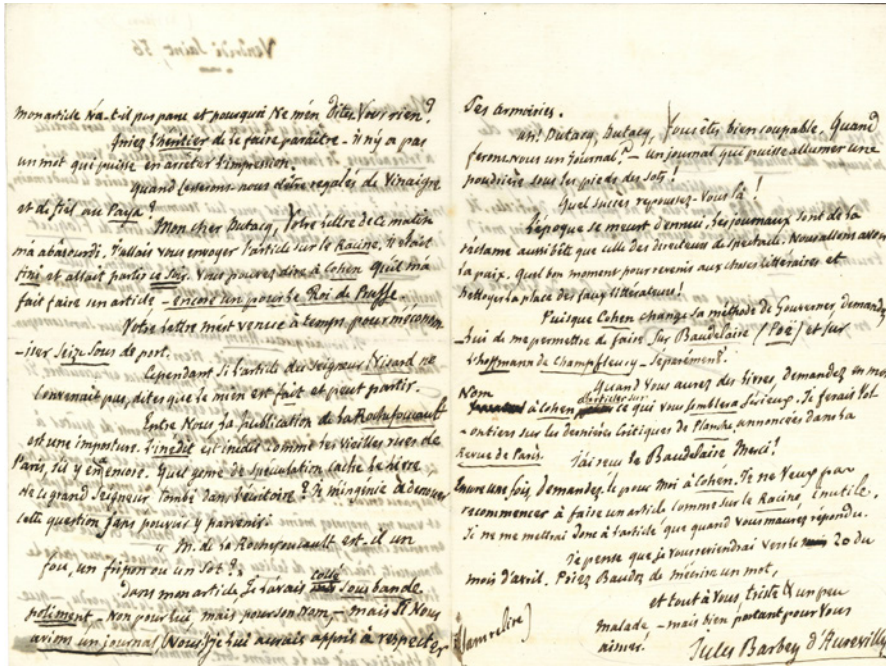
Belle lettre amoureuse à la marquise de Castries, qui l'avait repoussé deux ans auparavant.

« Votre lettre me fait bien de la peine. Oui, vous me connaissez bien peu, si vous croyez qu'il existe des succès qui puissent ou m'enivrer ou me faire oublier ce que j'aime. Pour moi le succès n'est rien, car le succès vient du monde ; le bonheur est tout et ne vient que d'une seule personne, aussi est-elle plus que le monde. Ce n'est pas en faisant la Sœur Marie [Sœur Marie des Anges, projet abandonné en partie repris dans les *Mémoires de deux jeunes mariées*] que je puis ne pas penser à celle dont vous parlez. Quoiqu'elle se soit à plaisir retirée de moi, j'ai toujours été près d'elle. Vous dites que je ne crois qu'à moi. Ne me faites ni sot ni léger, ce sont deux espèces d'hommes en qui je ne me transformerai jamais. Si vous [me] connaissiez, si vous aviez voulu me connaître, vous auriez en étendant un peu la main interrogé la profondeur d'un cœur qui garde tout, d'un cœur qui n'oublie que le mal, d'un ami fidèle jusqu'à la bêtise, dévoué jusqu'à ne considérer comme rien l'offrande de sa vie ; et d'une pensée assez grande pour croire que la plus difficile des tâches humaines est de demeurer pendant toute une vie, chaque jour plus aimant qu'on ne

l'était la veille. Il vous serait bien difficile de me reprocher autre chose que des distractions à de grands travaux ; quant à ce que disent ces 7 ou huit cents sots dont se compose le monde je vous crois trop grande et trop élevée pour penser que vous adoptiez les niaiseries avec lesquelles ils s'imaginent pouvoir corroder un caractère ou obscurcir une destinée. Non, ne me préférez pas votre corneiche, quoique ce soit votre créature elle ne me vaut pas moi qui ai tant fait pour la remplacer. Vous vous trompez, je suis sur le seuil de la jeunesse, l'âge me chasse de cette belle maison où tout reluit, où le plaisir explique tout ; vous êtes la dernière figure que j'y verrai, et vous croyez que l'on renonce à la dernière image du bonheur ; vous m'y avez fait croire et vous avez lentement détaché, un à un, les innombrables liens que je m'étais plu à prendre, mais votre privilège à vous est de tout renouer d'un mot. Croyez-vous donc que je sois assez petit pour mener la vie d'un fat ! Si je ne vous connaissais pas j'aurais pris le mot succès pour une épigramme. Quand je voudrai mener une vie dissipée je vous le dirai et je tâcherai de faire tout en grand, mais il m'est venu tant de choses en lisant votre lettre et j'ai si peu de tems que je n'ai d'autre ressource que de vous aller voir. Je trouverai un moment ce soir. Je vous apporterai Mme de B...t [probablement le manuscrit de *La Femme abandonnée*, dont l'héroïne est Mme de Beauséant], car je ne sais plus quand je partirai, la Revue ne m'a pas envoyé d'épreuves hier, à tantôt donc. »

Provenance : Baron Roger d'Aldenburg (fils naturel de Mme de Castries et de Victor de Metternich, fils du chancelier d'Autriche ; vente Metternich, Vienne, 19 novembre 1907, n° 1836).

Correspondance (Pléiade), t. I, n° 35-14



74

BARBEY D'AUREVILLY Jules (1808-1889).

L.A.S. « Jules Barbey d'Aurevilly »,
Vendredi Saint [21 mars 18] 56, à
Armand DUTACQ ; 3 pages et demie
in-8.

600 / 800 €

Belle lettre sur ses articles de critique.

Il lui a envoyé il y a une dizaine de jours un article sur BOSSUET à propos des *Études sur la vie de Bossuet* d'Amable Floquet : « Un tel article ne pouvait faire question. Nulle question politique ou religieuse n'y était posée, et il n'y avait que des éloges, sobrement répartis ». Mais il n'est toujours pas paru : « J'ai pensé à un retard. L'Impératrice est accouchée. Il fallait bien mettre dans le Pays les exécrables vers, les pralines avariées qu'on offre à son enfant, par l'âge dispensé de goûter à ces bêtises-là ! » Mais voici qu'on lui propose d'écrire sur les *Mémoires de l'abbé LEDIEU* sur Bossuet, « quand mon article est sur Bossuet & que les manuscrits très-connus de Ledieu ont servi à Floquet pour faire le livre que j'ai examiné ! Je ne pense pas que mon article se soit perdu [...] Priez L'héritier de le faire paraître – il n'y a pas un mot qui puisse en arrêter l'impression. Quand cesserons-nous d'être régales de fiel et de vinaigre au Pays ? [...] votre lettre de ce matin m'a abasourdi. J'allais vous envoyer l'article sur le RACINE.

Ses armées.
« Ah ! Dutacq, Dutacq, vous êtes bien coupable. Quand ferons-nous un journal ? – Un journal qui puisse allumer une poudrière sous les pieds des sots !
Quel succès repoussez-vous là !
L'époque se meurt d'ennui. Les journaux font de la réclame aussi bête que celle des directeurs de spectacles. Nous allons avoir la paix. Quel bon moment pour revenir aux choses littéraires et nettoyer la place des faux littérateurs !
Puisque Cohen change la méthode de Guizot, demandez à lui de me permettre de faire sur Baudelaire (Poë) et sur Hoffmann de Champfleury – séparément.
Nom. Quand vous aurez des titres demandez en mon nom. Je vous enverrai ce qui vous semblera le mieux. Je ferai tout entier sur les dernières Lettres de Baudelaire, annoncées dans la Revue de Paris. J'ai vu le Baudelaire Poë.
J'ai un bijou demandez le pour moi à Cohen. Je ne veux pas recommencer à faire un article comme sur le Racine. Inutile. Si me me mettais donc à l'écriture que quand vous m'avez répondu. Je pense que si vous veniez à Versailles le 20 du mois d'avril. Priez Baudelaire de m'écrire un mot, et tout à vous, très-triste d'un peu malade – mais bien portant pour vous s'en va. Jules Barbey d'Aurevilly

75

BARBEY D'AUREVILLY Jules (1808-1889).

L.A.S. « Jules Barbey d'Aurevilly »,
[1860, à son éditeur Achille
BOURDILLIAT] ; 2 pages in-8 à l'encre
rouge (petite fente réparée).

400 / 500 €

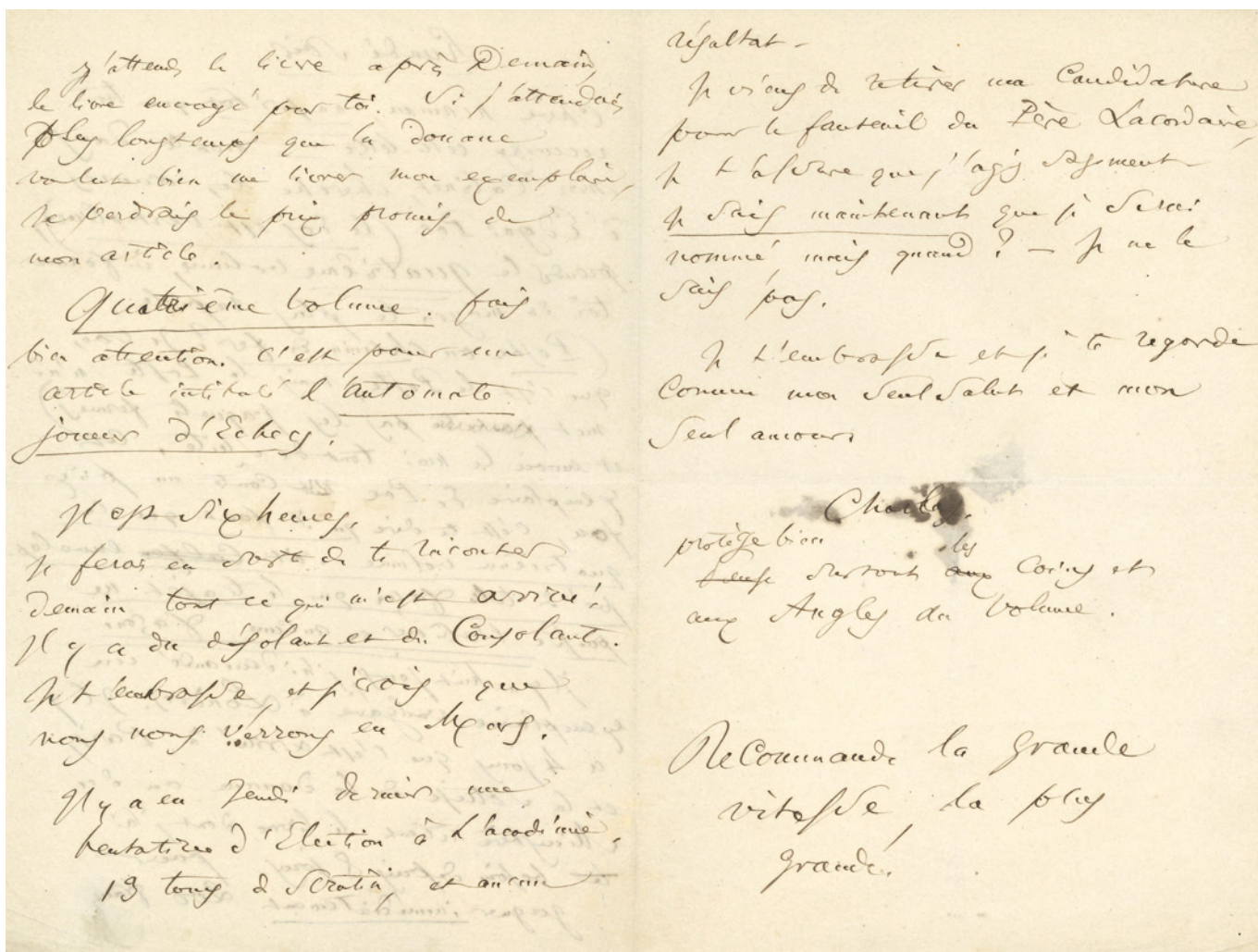
Barbey d'Aurevilly intervient auprès de son éditeur pour lui recommander chaudement l'écrivain Prosper VIALON (1817-1873).

« Monsieur et cher Éditeur, J'aurais voulu donner le bras à Madame Viallon qui vous portera cette lettre, mais ce que je dirais devant elle, je veux vous le dire ici de son mari, Prosper Viallon, qui m'a prié de la mettre en rapport avec vous. Je la chaperonne donc, et je vous assure que c'est un faucon de bonne race. Il a écrit au Pays et il a écrit partout. Il a le mouvement dramatique, l'intérêt, la chaleur, ce qui prend le plus aux cheveux le public, et quelque fois aux Entrailles. Si j'étais M^r Bourdillat, moi, je l'éditerais ! Quand un homme a dit à un autre homme tout ce qu'il ferait à sa place, il a tout dit. Mais permettez moi d'ajouter que si vous faites une affaire avec M. Viallon (et je crois qu'elle sera bonne pour tous les deux) vous m'aurez fait un grand plaisir. Adieu, – et Nos Prophètes ? »... [Il s'agit de la seconde édition de son livre *Les Prophètes du passé* (parue en 1860 chez Bourdillat éditeurs)].

« Affaire avec M^r Viallon (c'est-à-dire quelle sera bonne pour tous les deux) Vous m'aurez fait un grand plaisir.
Adieu, – Et Nos Prophètes ?
Vous savez ce que vous suis.
Jules Barbey d'Aurevilly

Quant à la publication de LA ROCHEFOUCAULD, c'est « une imposture. L'inédit est inédit comme les vieilles rues de Paris, s'il y en a encore. Quel genre de spéculation cache le livre de ce grand seigneur tombé dans l'écritoire ? Je m'ingénie à dénouer cette question sans pouvoir y parvenir : « M. de La Rochefoucauld est-il un fou, un fripon, ou un sot ? » Dans mon article, je l'avais collé sous bande POLIMENT, – non pour lui, mais pour son nom, – mais si nous avions un journal, (Nous !) je lui aurais appris à respecter ses armoiries. Ah ! Dutacq, Dutacq, vous êtes bien coupable. Quand ferons-nous un journal ? – Un journal qui puisse allumer une poudrière sous les pieds des sots ! Quel succès repoussez-vous là ! L'époque se meurt d'ennui. Les journaux font de la réclame, aussi bête que celle des directeurs de spectacles. Nous allons avoir la paix. Quel bon moment pour revenir aux choses littéraires et nettoyer la place des faux littérateurs ! »

Il aimerait faire un article sur BAUDELAIRE et Edgar POE, et un sur l'HOFFMANN de CHAMPFLEURY. « Je ne veux pas recommencer à faire un article, comme sur le Racine, inutile... »



3 000 / 4 000 €

Baudelaire annonce à sa mère le retrait de sa candidature à l'Académie française.

« Chère maman, AUSSITÔT que tu recevras cette lettre, monte dans mon cabinet, cherche les œuvres d'Edgar POE (le dos est vert olive), prends le QUATRIÈME volume, informe toi du moyen le plus rapide (Poste ou chemin de fer ? je crois que c'est la Poste ; mais la Poste n'admet pas les paquets fermés), et envoie le moi tout de suite. Cet exemplaire de Poe me coûte un prix fou, c'est te dire qu'il faut que ce quatrième volume soit enveloppé de telle façon que le trajet ne puisse L'ABÎMER EN AUCUNE FAÇON ». Il en a besoin d'urgence « pour gagner immédiatement 200 francs. [...] C'est pour un article intitulé l'Automate joueur d'échecs ».

réfultat -

Je viens de retirer ma Candidature pour le fauteuil du Père Lacordaire, je t'assure que j'agis sagement. Je sais maintenant que je serai nommé, mais quand ? - Je ne le sais pas.

Je t'embrasse et je te regarde comme mon seul salut et mon seul amour

Charles
protège bien les
surtout aux coins et
aux angles du volume.

Recommande la grande
vitesse, la plus
grande.

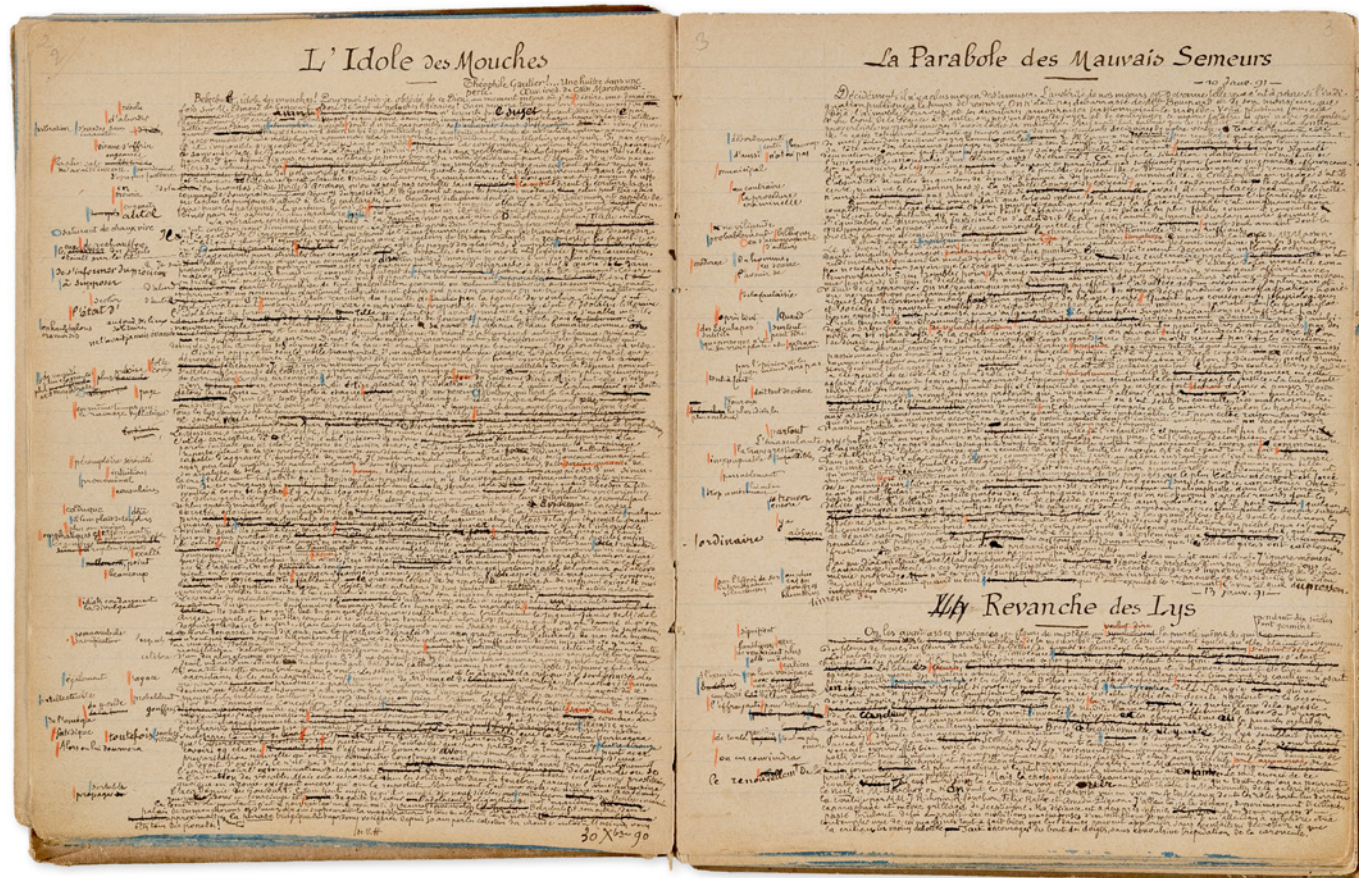
Puis il parle de l'Académie française : « Il y a eu Jeudi dernier une tentative d'élection à l'académie. 13 tours de scrutin, et aucun résultat. Je viens de retirer ma candidature pour le fauteuil du Père Lacordaire, je t'assure que j'agis sagement. Je sais maintenant que je serai nommé, mais quand ? - Je ne le sais pas.

Je t'embrasse et je te regarde comme mon seul salut et mon seul amour »...

Il recommande de bien protéger « surtout les coins et aux angles du volume »...

Correspondance (Bibl. de la Pléiade), t. II, p. 230.

Ph. de Flers, Th. Bodin, L'Académie française au fil des lettres, p. 224-227.



77

BLOY Léon (1846-1917).

MANUSCRIT autographe, **La Femme pauvre** et autres textes, [1890-1901] ; cahier petit in-4 (21,5 x 17 cm) de 110 pages, cartonnage toile bise (couv. tachée, dos usé, dérélié, qqs ff. détachés).

10 000 / 15 000 €

Précieux manuscrit de travail du roman *La Femme pauvre*, du *Salut par les Juifs*, d'une grande partie de *Sueur de sang* et de l'*Exégèse des lieux communs*, et d'une vingtaine d'articles.

« Tous les manuscrits de Léon Bloy existent, en général, en trois états : d'abord, un premier jet sur feuilles volantes, puis une première copie, sur cahiers d'écolier cartonnés (ce second état est encore abondamment corrigé et de la même écriture extraordinairement fine que le premier brouillon), enfin la copie pour l'impression » (Joseph Ballery).

Dans ce cahier d'écolier, toutes les pages sont remplies au recto et au verso d'une minuscule écriture très serrée à l'encre noire, avec de très nombreuses et importantes ratures et corrections, ainsi que de multiples additions dans la marge, appelées au crayon rouge ou bleu. On y trouve une vingtaine d'articles en premier jet, notamment pour *Belluaires et Porchers* ; l'extraordinaire manuscrit de travail du roman *La Femme pauvre*, celui du *Salut par les Juifs*, ainsi qu'une grande partie des contes de *Sueur de sang* et de l'*Exégèse des lieux communs*.

Sur la page de garde, cette inscription : « Nazaraeus fieri volo. Qui potest capere, capiat. Léon Bloy », suivie des adresses : 54 rue Dombasle ; 155 rue Blomet ; Antony, place du Carrousel ; Antony, 51 bis route d'Orléans. Au verso, brouillon de lettre à Léon Deschamps, 7 mai 1891, à propos de Péladan et de Barbey d'Aureville (parue dans *La Plume*, 15 mai 1891).

Belluaires et Porchers (BP) et articles (11 pages) : *Sépulchres blanchis* (18 déc. 90, *L'Événement* 23/12, BP VIII, sur RENAN), *L'Idole des Mouches* (30 X^{bre} 90, *La Plume* 15/1/91, BP IX, sur Edmond de GONCOURT), *La Parabole des Mauvais Semeurs* (13 janv. 91, *Journal des Tribunaux de Bruxelles* 1/2/91, BP XXIV), *Revanche des Lys* (26 janvier 91, *La Plume* 15/2, BP XV), *Le Prince Noir* (Bagsvaerd 5 mars 91, *La Plume* 15/3, sur la mort du Prince Impérial, recueilli dans *La Chevalière de la Mort*), *L'Incarnation de l'Adverbe* (Bagsvaerd 14 mai 91, *La Plume* 1/6, sur HUYSMANS, recueilli dans *Sur la tombe de Huysmans*), lettre à Léon Deschamps (Paris Novembre 91, *La Plume* 15/11, sur le procès Péladan) ; *La Religion de M. Pleur* (surtitre biffé : *Contes pour les Morts* ; autres titres biffés : *Le Secret de M. Pérégrin* *Germinal*, puis *Un ami de ma jeunesse*), *Histoires désobligeantes* III) ; *Le Christ aux Outrages* (Paris 24 févr. 92, *Le Saint-Graal* 8/3, sur Henry de Groux), *Le Bon Conseil* (30 mai 92, *Le Saint-Graal* juin).

Le Salut par les Juifs, « commencé le 14 juin » et daté en fin « Antony, 1^{er} Septembre 92 », manuscrit complet du livre publié en 1892 (8 pages).

Articles parus en 1892, notamment dans le *Gil Blas* (GB) (5 pages) : *Le chien & le Flacon* (27 sept., GB 29/9), *La Chevalière de la mort* (inédit, sur le comte d'Haussenville), *La Fin d'une charmante promenade* (GB 8/10/92, sur la mort de RENAN), *Les Carillons de l'Injustice* (inédit, biffé), *Le fourmillement de l'Abîme* (Antony 11 oct. 92, GB 15/10, .../...

de gongke

[illegible]

.../...

sur Christophe Colomb), *L'Eunuque* (GB 21/10, BP XVI, sur Paul BOURGET), *La Colère d'une dame* (GB 27/10, BP XVII), *Petite Secousse* (GB 4/11, BP XVIII, sur BARRÈS).

Sueur de sang, terrible évocation de la guerre de 1870, les 21 premiers contes publiés dans le *Gil Blas* du 12 novembre 1892 au 19 mai 1893, et recueillis en volume en 1893, numérotés au crayon rouge (22 pages). (1) *L'Abyssinien* ; *L'Archiconfrérie de la Bonne Mort* (paru dans *L'Art moderne* en décembre 1892, à propos des attentats anarchistes) ; (2) *Les vingt-quatre Oreilles de "Gueule-de-bois"*, (3) *Le bon Gendarme*, (4) *L'Obstacle*, (5) *La Messe des Petits Crévés*, (6) *Barbey d'Aurevilly espion prussien*, (7) *Noël Prussien*, (8) *À la Table des Vainqueurs*, (9) *Le Ramasseur de crottin*, (10) *Un épouvantable huissier*, (11) *La Maison du Diable*, (12) *Le Grand Polaqué* ; *L'expiation de Jocrisse* (GB 24/1/93, sur HUYSMANS, recueilli dans *Sur la tombe de Husymans*) ; (13) *Le fossoyeur des vivants*, (14) *La Boue*, (15) *Les Créanciers de l'État*, (16) *Les Yeux de Mme Frémir*, (17) *Un Moine Allemand*, (18) *Bismarck chez Louis XIV*, (19) *Celui qui ne voulait rien savoir*, (20) *La Salamandre Vampire*, (21) *La Cour du Miracle*.

La Femme Pauvre (paginé en rouge 1-42), commencé en juin 1891 et daté en fin « 2 mars mardi-gras 97 ». **Manuscrit complet de ce roman** publié en 1897, divisé en 2 parties : *L'Épave des Ténèbres* (35 chapitres) et *L'Épave de la Lumière* (27 chapitres) : il s'agit d'un **manuscrit de travail abondamment raturé et corrigé**, avec d'innombrables additions marginales, et d'importantes variantes avec le texte publié. Le titre primitif, *La Prostituée*, a été biffé. On relève cette note en tête du chap. (I) XVIII : « Ce chapitre m'a coûté trois jours de fatigue atroce du 3 au 6 août 1891 ». L'écriture du roman est interrompue vers le milieu du chap. (I) XXIV : « Bagsværd – interrompu en octobre 91 », puis « Repris le 16 mars 93 » pour quelques lignes, et ensuite « Repris le 17 juin 96 » pour une « Suite du chap. xx » et la fin du chap. XXIV et les suivants ; le chap. XXXV de la première partie porte la date du 10 septembre ; la Deuxième Partie est commencée le 17 septembre, le chap. xv est daté « 11 janvier 1897 », avec des dates en marge jusqu'à l'achèvement du roman le 2 mars. Suit le brouillon de la dédicace du roman au capitaine Bigand-Kaire, datée « Gd Montrouge, [4 mars] mercredi des cendres 1897 ».

Exégèse des Lieux communs (paginé en bleu 1-25), commencé le 30 septembre 1897, du texte liminaire et du I *Dieu n'en demande pas tant* jusqu'au XII *Les affaires sont les affaires*, puis « Repris le 5 juin 1901 » au XIII *J'ai la loi pour moi* jusqu'au LXXVIII *Chacun pour soi & le Bon Dieu pour tous*, puis « repris le 13 novembre après une interruption de 3 mois » au LXXIX *Aller son petit bonhomme de chemin* jusqu'au LCXIX *Plus on est de fous, plus on rit*, daté en marge du 9 décembre. **Manuscrit de travail**, avec de nombreuses ratures et corrections, d'importantes additions marginales et 3 additions sur des collettes.

Expositions : *Léon Bloy* (Jean Loize 1952, n° 167 ; Bibliothèque Nationale 1968, n° 268c).

Provenance : famille Léon Bloy (vente 15 mai 2013, n° 193).

78

BOSSUET Jacques-Bénigne (1627-1704).

RECUEIL comprenant des MANUSCRITS autographes et 2 L.A.S. ; 4 pages in-fol. et 32 pages in-4, montées à fenêtre dans des feuillets in-fol. de papier vélin fort, le tout relié en un volume in-folio, veau glacé bleu nuit, dentelle dorée intérieure (*Rivière*) ; boîte demi-marquain bleu à coins de Loutrel, étui.

5 000 / 6 000 €

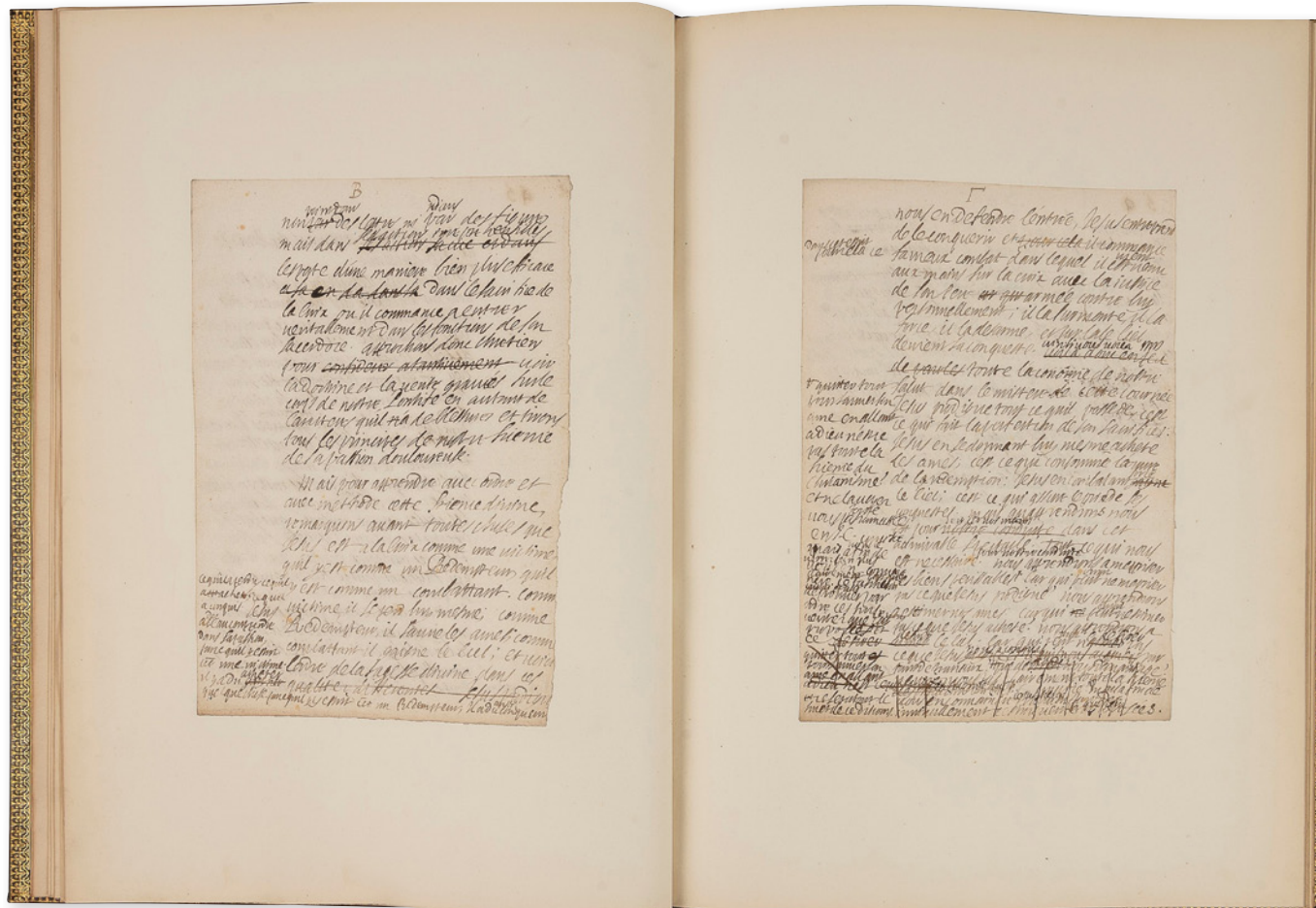
Important ensemble de manuscrits, fragments, notes et lettres.

* **Exorde et développement d'un panégyrique de Saint Benoît**, composé à Metz vers 1654, et prononcé dans une église de Bénédictins ou dans l'abbaye des Bénédictines de Sainte-Glossinde, et réputé perdu ; Bossuet, dans un autre panégyrique de Saint Benoît, composé à Paris en 1665, renvoie deux fois à ce premier panégyrique (6 pages, avec de nombreuses ratures et corrections). L'exorde (2 pages in-4 d'un bifeuillet) est écrit au verso de la copie d'un acte concernant les pouvoirs de Bédacier, évêque d'Auguste, et du chapitre pendant la vacance du siège de Metz en 1652 : « Encore que les hommes soient partagés en tant de diverses conditions, toutefois selon l'écriture il n'y a à proprement parler que deux genres d'hommes dont l'un connoit le monde et l'autre la cité de Dieu. Cette solennelle division est venue de ce que l'homme n'a que deux parties principales qui sont la partie animale et la partie raisonnable »... Les deux feuillets du développement (paginés 6 et 7, 4 pages in-fol.) commencent ainsi : « Et pourtant la victoire est à nous. Ayez bon courage dit il j'ay vaincu le monde. Il habite en nos cœurs par la foy nous dit Son grand apostre S. Paul [...] Il ne se peust que nous ne surmontions le monde, parceque dit l'apostre S. Jean, et lui qui est en nous est plus grand que celui qui est dans le monde »... Citons encore ce passage sur Saint Benoît : « ainsi victorieux du monde il se confirme d'autant plus dans ses bons desseins. Voila ce me semble si devers la chair glorieusement surmontée parlerai je ici des richesses ? Mais quest il necessaire de rien adjouter à ce que je vous disois tout à l'heure ? Est il rien de plus pauvre que S. Benoist qui ne subsiste que par les aumosnes, qui ne vit que des restes d'un autre homme aussi pauvre que lui ? Que vous dirai je du mépris des honneurs ? »... Etc.

* **Second exorde d'un sermon sur la Passion de Jésus-Christ**, prononcé le 15 avril 1661. Manuscrit de travail, avec de nombreuses corrections (4 p. in-4). « Dans la riche description que le St Esprit nous fait en l'exode des habillemens du Pontife, ce que je trouve de plus remarquable c'est qu'il luy estoit ordonné de ne paroistre jamais devant Dieu sans porter sur la poitrine la doctrine et la vérité en cette tunique misterieuse qui est appelée par Moïse le rational du jugement [...] remarquons avant toute chose que Jesus est a la Croix comme une victime, qu'il y est comme un Redempteur, qu'il y est comme un combattant. Comme victime, il se perd luy mesme, comme Redempteur il sauve les ames, comme combattant, il gaigne le Ciel »...

* **Notes concernant la préface de Jean MABILLON sur Saint Augustin**, préface justificative rédigée en 1699 pour l'édition bénédictine des *Œuvres* de Saint Augustin, édition qu'on accusait de jansénisme (6 et 2 p. in-4). Mabillon a soumis son manuscrit à Bossuet qui l'a annoté (BnF, Ms latin 11665), mais qui a également rédigé ces notes concernant les sept règles établies par Mabillon pour l'intelligence de Saint Augustin sur les matières de la grâce (la note sur la 4^e règle est conservée à la BnF dans le fonds Rothschild). Bossuet commente ici longuement la 3^e règle (correspondant aux pages 39-42 du manuscrit de Mabillon) : « On sengage ici à prouver deux choses : l'une que la grace existante de St Augustin est suffisante et qu'elle donne le pouvoir de bien faire si l'on veut ; l'autre que St Augustin ne luy donne pas ce

.../...



.../...

nom. [...] Cest brouiller toutes les idées de dire qu'on puisse appeller ou que St Augustin ait peu appeller ou ait jamais appellé du nom de grace suffisante ou le concours general, ou la possibilité naturelle au bien. Car pour le premier le concours est de l'ordre naturel, et tout ce qu'on appelle ou que l'on peut appeller grace suffisante est entendu estre d'un ordre surnaturel ». Puis sur la 5^e règle (p. 76 de Mabillon), qui a deux parties : « l'une que la grace efficace prouve que les preceptes ne sont pas impossibles puisqu'elle les fait accomplir »...

* **Fragment de la Lettre d'un docteur en théologie de la faculté de Paris à l'abbé *****, docteur de la même faculté (2 p. in-4 avec ratures et correction), qui fut répandue manuscrite en 1697 avant d'être éditée dans la *Relation sur le quiétisme* de Phelypeaux, grand vicaire de Bossuet, en 1732. Bossuet y répond anonymement à une lettre de FÉNELON, archevêque de Cambrai, sur l'oraison et le parfait amour : « on voit l'oraison c'est à dire l'ame de la religion non seule[men]t attaquée mais encore en peril et une pratique basse et intéressée à laquelle les chretiens s'accoutument. On défend, adjoustetil, le parfait amour mesme aux ames les plus avancées. Qui le pourroit croire dans l'église de J.C. et qui n'auroit de l'admiration pour un prelat persecuté pour cette cause? Pendant qu'il attend le juge[men]t du Pape avec tant d'indifference et de patience, il veut bien pour se consoler que le monde sache qu'il a sacrifié toutes choses et il l'écrit à un ami qui a bien sceu repandre dans toute la Cour comme dans toute la ville en quatre ou cinq jours et faire passer aux provinces une lettre si concertée et si éloquente »...

* **Corrections portées sur deux devoirs du DAUPHIN**, l'un en français, et l'autre en latin (4 et 4 pages in-4 sur 2 ff. doubles très abîmés). Bossuet, précepteur de Louis de France de 1670 à 1680, récitait à son élève l'histoire de France, puis lui en faisait rédiger des épisodes en français et en latin. Ces devoirs sont relatifs au règne de Philippe le Bel : le premier devoir évoque l'arrestation du pape Boniface VIII par Guillaume de Nogaret en 1303 et l'élection de Clément V, le second est relatif aux guerres de Flandre.

* **L.A.S., 12 septembre 1693, à Madame Henriette-Thérèse d'ALBERT, bénédictine de l'abbaye de Jouarre** (4 p. in-4). Belle lettre de direction où Bossuet la rassure au sujet des pouvoirs des confesseurs de l'abbaye et des cas réservés à l'évêque de Meaux ; il lui conseille de « laisser chacun dans la bonne foy jusqu'à ce que j'y aye pourveu. Vous n'avez point mal fait et vous n'avez point à vous confesser pour avoir repondu comme vous me l'avez mandé. Continuez vos communions a l'ordinaire. [...] je suis content, et Dieu en moy, de votre obeissance. [...] Quand Dieu donne plus il faut plus aimer. Vous avez receu l'absolution de tous vos pechez confessez et non confessez. Allez en paix et vivez. Enfoncez vous de plus en plus dans ce silence [...] Le silence interieur et exterieur ; la retraite et l'éloignement de la creature, c'est ce qui vous delivrera du peché et vous attirera de particulieres assistences »... Il part lundi voir le Roi et le Dauphin avant leur départ ; à son retour, il visitera Jouarre...

* L.A.S., Paris 16 mai 1699, à Mgr. de VALBELLE, évêque de Saint-Omer (4 p. in-4). Au sujet du mandement de FÉNELON, après la condamnation de son livre *Explication des Maximes des Saints...* « par une visible affectation il tasche d'insinuer que le Roy ne demande a vostre province que de rendre son mandement commun, par ou il exclut indirectement la demande inevitable qu'on doit faire au Roy de la suppression des livres faits en defense. Mais il abuse de ces paroles et oublie celles ou le Roy desire que les provinces procedent a ce qui est necessaire a executer ponctuellement et avec uniformité la constitution : ce qui ne peut subsister sans supprimer ce qui en fait defense d'un livre condamné par le St Siège et par son auteur ; d'autant plus que tous ces livres imprimés sans permission et de la seule autorité privée par eux mesmes sont rejettables selon les regles de la police. [...] il est de droit de condamner les defenses des mauvais livres et outre cela Rome condamnant le livre de l'explication ex connexionem sententiarum elle condamne par consequent les interpretations faites en defense de ce mesme livre ». Il faut que les évêques ôtent « des mains des peuples les excuses et apologies d'un livre dont la pratique est pernicieuse et dont la lecture induit a des erreurs déjà condamnées »...

Ces manuscrits et ces lettres sont accompagnés de lettres et savants commentaires des éditeurs de Bossuet, Eugène Levesque et Joseph Lebarq, et d'un portrait gravé par Edelinck d'après Hyacinthe Rigault collé au contreplat.



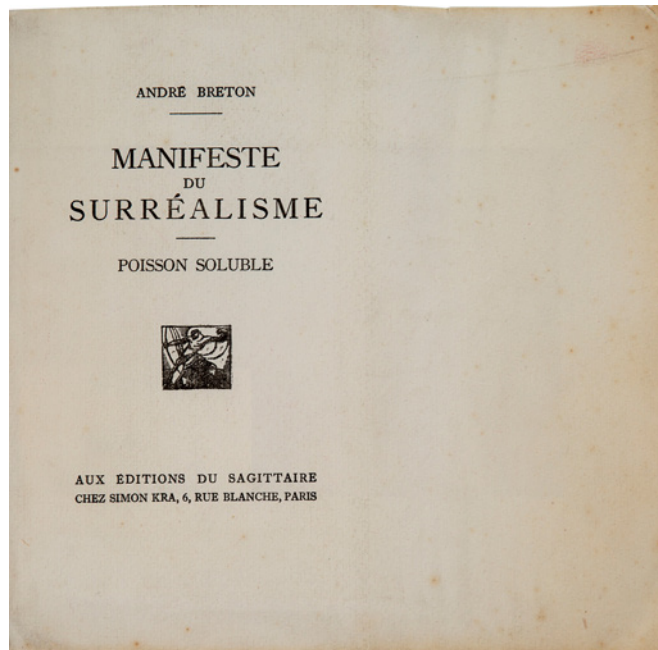
BRETON André (1896-1966).

Manifeste du Surréalisme - Poisson soluble (Paris, éditions du Sagittaire, 1924) ; in-12 broché à grandes marges.

5 000 / 6 000 €

Édition originale. **Un des 19 premiers exemplaires sur vélin pur fil**, celui-ci justifié hors commerce, seul tirage en beau papier.

Rare exemplaire de tête de l'ouvrage fondateur du surréalisme.



CÉLINE Louis-Ferdinand (1894-1961).

228 L.A.S. « LF Céline » ou « Destouches » (3 non signées), 1949-1961, à Roger NIMIER ; environ 350 pages formats divers, la plupart in-4 ou in-fol., quelques-unes à son en-tête *D^r L.-F. Destouches*, nombreuses enveloppes.

100 000 / 130 000 €

Importante et remarquable correspondance, témoignage de l'exceptionnelle complicité littéraire entre Céline et le jeune Hussard, qui sera son éditeur chez Gallimard.

[Jeune auteur, Roger NIMIER (1925-1962) envoya à Céline son roman *Les Épées* avec cette dédicace : « Au maréchal des logis Destouches, qui paie aujourd'hui trente ans de génie et de liberté, respectueusement, le cavalier de 2^e classe Roger Nimier, février 1949 ». En février 1950, il lui envoya encore *Le Hussard bleu* et, en mars de la même année, lui consacra un article dans *La Table ronde*. Conduit chez Céline à Meudon par Marcel Aymé, il devint un familier de Céline et de sa femme Lucette. Devenu conseiller littéraire aux éditions Gallimard en décembre 1956, Roger Nimier réussit dès 1957 le lancement de *D'un château l'autre*, et servit dès lors de truchement entre le romancier et Gaston Gallimard jusqu'à la mort de Céline. Nimier joua un rôle capital dans la redécouverte de Céline par le grand public.

Cette correspondance de Céline à Roger Nimier a été publiée dans les *Lettres à la N.R.F.*, par les soins de Pascal Fouché (Gallimard, 1991), à l'exception des 25 premières (antérieures à l'entrée de Nimier chez Gallimard, alors qu'il collaborait aux revues *Arts*, *Carrefour* et *Femina*), restées inédites.

Trois lettres sont illustrées de petits **croquis** par Céline ; six ont été écrites par Céline au dos de lettres signées de Roger Nimier.

La première lettre date du **14 février 1949**, de Korsør au Danemark, en réponse à une proposition d'aide de Nimier : « Mais comment agir sans me nuire ? C'est difficile. Impossible. Tout est comédie tragique en ce monde et j'ai le rôle de bouc qui pue – de bête horriblement nuisible. C'est un problème de Vénérerie et d'Hystérie collective. Il faut que l'Hystérie, éternelle, désigne d'autres bêtes puantes, plus intéressantes, excitantes. [...] Le rôle n'est pas agréable bien sûr, je m'y suis fourré, je le regrette bien. [...] J'aimerais mieux rigoler. Je suis gai naturellement, j'aime bien les ballets, les danseuses. Toute cette Grandguignolerie, Petioterie me paraît invention du Diable. Mais le Diable ne me lâche pas ! »... **24 février** : « Je ne sais pas si c'est ma "liberté" ou mon "génie" qui m'ont fourré dans l'état où je me trouve mais ça doit être plutôt à mon sens ma connerie ! Moins con je ne serais jamais tombé si bas ! Je vois bien d'autres génies qui s'en tirent à merveille ! Malraux, Giono ! Gide ! Duhamel, des centaines ! Et pourris d'honneur ! Vous êtes vous-même "génial" je le vois, foutre ! [...] Ce cynisme jovial bon enfant c'est le génie du jour ! »...

13 janvier 1950 : « Oh Sartre je lui ferais une rente s'il n'était pas devenu si riche et moi si pauvre juste pour sa phrase des *Temps nouveaux* ! Pensez que je lui en veux pas ! ah loin ! Cette belle franchise de haine moucharde mais c'est très rare médicalement parlant ! cette forme "ouverte"... Mais c'est à montrer aux "étudiants" ! [...] Je poursuis la lecture de votre livre... c'est un labeur, c'est terrible de travail, et c'est réussi. Je n'ai malheureusement pas votre subtilité proustienne. Je ne vous suis plus dans l'analyse. En médecine j'en suis fêru, pas en lettres. Mais seulement la chanson m'enchant. Je suis populeux. Je veux pas avoir l'air intelligent et je le suis pas [...] Si ça chante, ça va, et merde ! »... **15 octobre** : « Ah mais vous me faites joliment plaisir en m'envoyant votre hussard [*Le Hussard bleu*]. Je memarre dès la première page et à la vingtième j'arrête plus ! Voilà un roman comme j'aime, le direct et savant quand même oh subtil habile roublard... sensible [...] Je dirais :

le 24/1

Dr L.F. DESTOUCHES
de la Faculté de Médecine de Paris
25 ter, Route des Gardes
MEUDON (S. & O.)

Bien cher ami Secrétaire
à la main !
Diable legre qui je m'en garde
comme faire au lit d'écrire le
cheque a Gaston ! il ne créera
l'obligation de lui verser mon
prochain ours. (ma petite morale
a moi !) Lui je veux le verser a qui
je veux ! M'intéresse c'est Gaston, se
lui au ecrit, la Pléiade et
une édition de poche, et me des
par moi pendant cinq ans (le
temps de lui verser mon prochain)

il n'a qu'à faire le coup en
ce, contraindre par ma propre
chère, cédant au chantage,
il sait très bien pour ce bouc
le violé !...

Vous savez, vous un des rares
connaissez le travail (le, pour,
n'en voulez plus) qui je ne
si trouve pas, (même aux nouvelles,
sant aussi mal qu'un bague,
les coups de triques !)

Bien affectueux de
vous, et votre femme

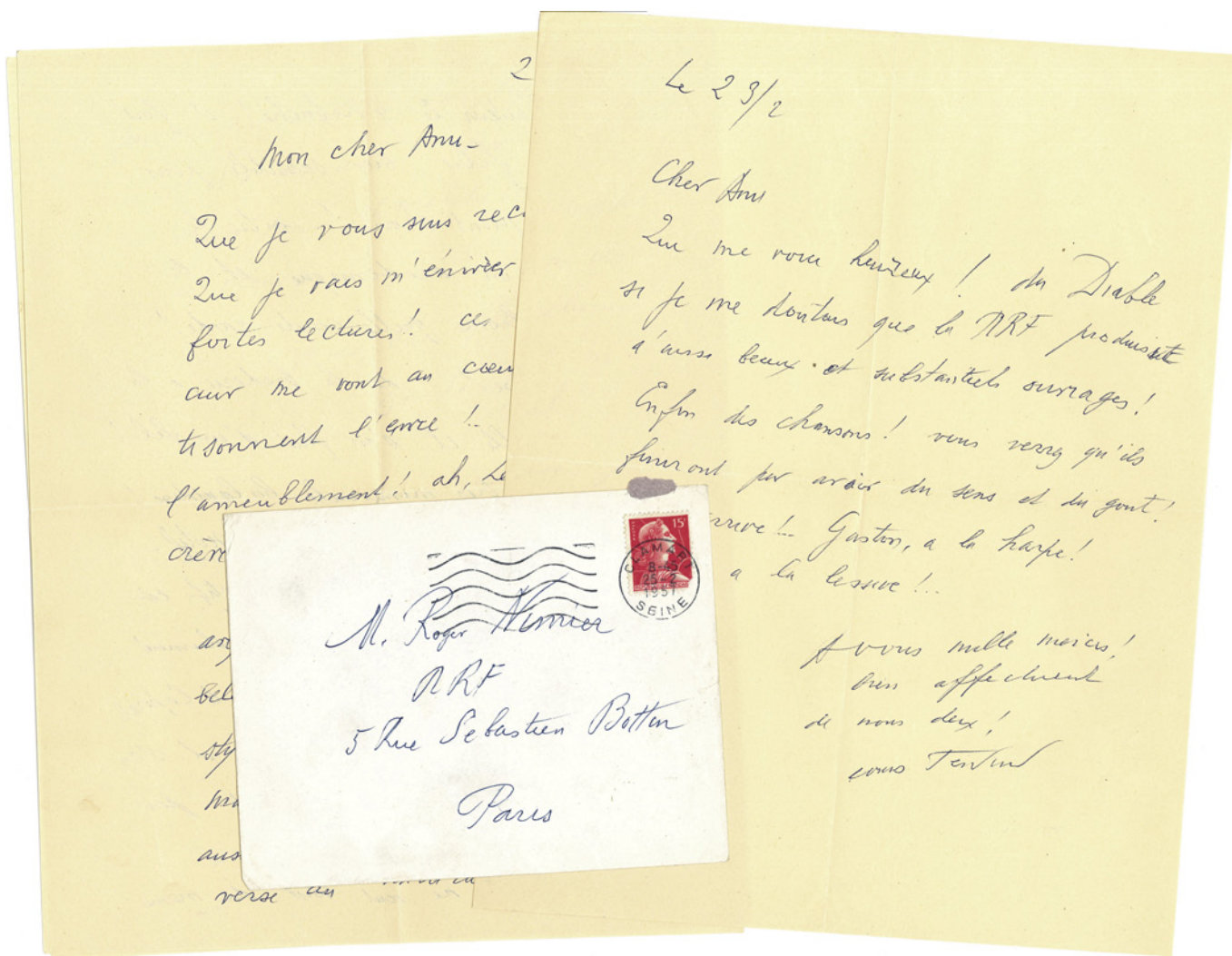
Destouches

vous avez du génie si y en avait pas tellement d'autres, qui disent et que c'est faux et qu'on les croit ! [...] Allez pas croire que Casse Pipe c'était seulement ce prélude, diantre il y avait 600 pages ! Mes Épurateurs ont tout foutu aux ruisseaux – plein la Butte... le milieu, la fin, le plus beau, le sublime ! Une bite ! l'impression qui me reste, l'Abélard ! Châtré de l'œuvre ! ... 1^{er} novembre : « Ah admirable votre hussard ! Une lecture harassante de cocasserie, de finesse et foutre de génie puisque je saisis votre rythme, enthousiasmant. En médecin j'observe des différences essentielles entre ce temps, et le vieux mien (1912 !) [...] le mien au 12^e Cuirassiers – absolument breton – ah pas proustiens du tout – même pas se sensualité élémentaire – 5 ans j'en ai fait paix et guerre ! Je sais ce que je cause ! Ils ne bandaient pas, pour ainsi dire jamais, et quels p loucs ! spécialement recrutés en ce temps pour les grèves parisiennes, qui étaient chaudes ! Une petite érection vers la cantinière... vague, à peine, tristes gens, mystiques. Je les ai vu foncer dans la mort – sans ciller, les 800, comme un seul homme et chevaux, une sorte d'attrance, pas une fois, dix ! comme d'un débarras »... 25 novembre : « Oui, j'ai bien soupé de cette persécution de 7 années, archiconne ! Sans rime ni raison. Encore quand on escomptait ma carne à la torture on pouvait penser aux intérêts du cirque [...] mais à présent ?... Seulement je crois qu'il faut y aller sans tomber dans les pièges résistentalistes. Les "durs de la place", les "ingrats d'Hitler"... [...] C'est plein de flics partout [...] ah ça pullule ! et chez les plus proches potes – la chiasse vous engendre de ces frégolis ! »...

Revenu en France, et installé à Meudon, Céline remercie Nimier des articles qu'il lui consacre, et les commente. Ainsi, 21 août 1952 : « Je vous suis très reconnaissant d'avoir consacré quatre colonnes de Carrefour à mes ouvrages lyrico-burlesques (enfin il me semble). Le lyrisme vous le savez est ce qui déplaît le plus aux Français, ratiocineurs (cartésiens, comme ils disent) de nature. Il est à noter cependant [...] que les écrivains, vains, étrangers ou français, continuent à détailler, décrire, blablater absolument comme si le cinéma n'existait pas encore ! [...] Il ne leur reste que le domaine de l'émotion en propre [...] Le domaine propre à l'écrivain se rétrécit amenuise ratatine comme le domaine des vaccins [...]. Vous me dites oratoire je veux bien. Mais ce n'est pas ça ! Quand on me lit tout bas il faut avoir l'impression qu'on vous lit à vous le texte tout haut en pleine tête [...] C'est le "rendu émotif" interne auquel je m'efforce – un tout autre travail ! »...

Lorsque Nimier est engagé en décembre 1956 par Gallimard comme conseiller littéraire, Céline craint de perdre son ami : « Ce sera ardu ! le petit con en chef, j'ai nommé Gaston [Gallimard], est inépuisable en sottises astucieuses, à vous faire tout vomir ! vous verrez menteur, et lassant, et chinois, et inutile ! »... Et il dicte ses conditions : « 2 millions – 100 000 par mois, pendant 5 ans (avance) – la Pléiade », et Mort à crédit en livre de poche (19 décembre 1956). Il ne cessera dès lors de fulminer contre Gaston Gallimard et sa maison d'édition, seul Nimier trouvant grâce à ses yeux. Ainsi, 21 décembre 1956 : « Je l'ai écrit au paltoquet Gaston [Gallimard] que ses employés sortaient de

.../...



.../...

Courteline, [...] qu'ils se lavaient les pieds en jouant de la trompette au lieu de travailler. Paulhan cette formidable limace joue aux soucoupes. D'ailleurs que feraient-ils ? Pourvu que le petit paltoquet foute ses 400 millions à la Seine ! N'allez pas troubler ce splendide vivarium ! que vos juvéniles et géniales ardeurs ne troublent point ce chèquequarium ! Soyez napoléonien ! »...

Nimier réussit à convaincre Céline de donner *D'un château l'autre* à Gallimard. On peut suivre dans ces lettres la genèse et l'avancement des romans, et l'histoire de leur édition : *D'un château l'autre*, puis *Nord* et enfin *Rigodon*, mais aussi le combat pour faire entrer Céline dans la Pléiade ; au milieu des colères, fureurs et récriminations contre Gallimard et ses auteurs... Nous ne pouvons donner ici que de brefs extraits de ces lettres.

26 février 1957. « Je ne veux pas vous ennuyer... mais il me semble que Gaston me mène en bateau avec son édition de poche dont je ne vois pas du tout venir le contrat... il ne verra pas lui, venir l'ours [*D'un château l'autre*]... il ne le verra jamais s'il continue, le foutriquet ! qu'il s'amuse, petit sadique ! Son enterrement qui m'intéresse, moi qui ne vais jamais nulle part, j'irai (s'il ne pleut pas !) »... 20 avril. « Vous n'avez pas deviné qu'Aragon venait avec ses troupes à l'assaut de la NRF pour arracher *Mort à crédit* et le traduire en russe comme il a traduit le *Voyage*... avant la téléguidée ! Paraz a bien raison,

lui qui a déjà l'enfer au trouf, de se saouler comme un pape ! »... 27 avril : « Certainement cher ami puisque vous me faites l'amitié de vous occuper de *Un château l'autre*, à votre guise et zèle choisissez ce qui vous paraîtra propre à stimuler le zèle hargneux des gens de presse. Depuis que je les vois se ruer sur de tels navets je me dis que j'ai pour moi au moins la saveur d'être bien rebutant... Donc pleins pouvoirs ! »... 1^{er} juin : « Je vous vois en belluaire, joliment habile à me déchirer décerveler etc... Ceux de *L'Express* particulièrement charogniers, eh diable ! que foutre ! menez-les moi qu'ils me voient aimables comme je les vois rire hyéneux... Il ne vous manque que le dolman à brandebourgs et le trident, pour me sembler vraiment magnifique... Place au Cirque ! »... 31 juillet. « En gros, les êtres humains se divisent en 2 sectes, 1^{re} les voyeurs et 2^o les exhibitionnistes, tout aussi fumiers les uns que les autres ! mais il se trouve que je suis des "voyeurs total" pas du tout du tout exhibitionniste. J'ai l'horreur absolue d'être vu ! Ou pour être "de théâtre" : auteur ou acteur, il faut être "de théâtre". Tous les charmants auteurs que vous me citez sont des êtres, à la fibre, "de théâtre", comme des femmes, qui vous le savez, sont toutes exhibitionnistes... essentiellement... Ce don de "paraître" m'a été absolument refusé, je ne me trouve à mon aise que dans l'archi-arrière coulisse, à tout entendre, tout voir, ne jamais jamais parler. Cafard, cloporte, scolopendre... Mais combien ? »...

25 septembre : « on me fait savoir qu'un certain auteur "quid ?" s'est vanté à la dernière séance de la télévision (Lecture pour tous) d'être l'inventeur de "bla bla"... Tonnerre Dieu ! que c'est moi, nul autre ! noir sur blanc dans *L'École*...! à cette grotesquerie je peux juger du mal qu'on a pu me faire, de combien on m'a pillé... en sus de mon or et de mes meubles et mon honneur ! »... - « Je bafouillais ! bla bla est dans *Bagatelles* page 265 éd Denoël 1938. Priorité ! arrière plagiaires ! menteurs ! engeance de rats ! »...

5 février 1958. « C'est bien ce que je pensais... Plus je travaille et me tue (à mon âge !) plus je dois de l'argent à Gaston... je serais tout à fait fou de m'endetter d'avantage ! Posons les clous ! »... 25 février. « Voici je crois *L'Affaire Céline* [Maurice Vanino, *L'Affaire Céline. L'École d'un cadavre*] une vieille brochure rédigée à Alger parue en 1952, farcie d'ailleurs de "faux" et truqueries et qui ne veut rien dire, sauf une haine énorme, et certainement inépuisée et inépuisable. Qu'y puis-je ? sauf proclamer que je me suis trompé que l'armée française n'a pas foutu le camp en 39, que la France n'a pas perdu ses colonies, que Joanovici est un héros, que Dien Bien Phu fut une sacrée victoire, sans fuite aucune, etc. etc. Cette brochure torche raie fut d'ailleurs rédigée en vue de mon procès, qui a eu lieu deux fois, jugement passé, amnistie passée, prison passée, haine et jalousie demeurent, bien entendu, ma condition miteuse aussi... mes carambouilleurs : commandeurs ! Que la fusée H arrange tout ! »... 17 juillet. « Pouvez-vous faire envoyer au plus tôt, mes livres 1° *Guignols Band* 2° *Voyage au bout de la nuit* 3° *Mort à crédit* 4° *Entretiens avec le Pr Y* à Madame Édith Lebon [...] à ma grande honte, je me suis aperçu que mon ex-femme n'avait jamais lu aucun de mes livres, mais qu'elle connaissait Mac Orlan par cœur et Sartre et cent autres ! je veux lui faire ce cadeau pour essayer de l'intéresser à l'illustration de mes ballets. Je tiens très fort à cette réalisation. Mais mettre une femme riche au travail est un exploit d'Hercule, et bon Dieu que je me sens faible ! »... 9 août. « Patatrac ! pour l'illustratrice ! plus question ! en trente ans, devenue trop riche, poivrote, et curée, fainéante totale, et maquisarde absolue ! en sus ! hostile douceuse mais féroce ! et mandatée ! gourance donc ! la gueule du loup ! n'en parlons plus ! assez d'emm... tel quel ! »... 13 août, il propose comme illustratrice Éliane Bonnabel, « ma très ancienne petite cliente (de Clichy) »...

29 avril 1959. « Toute ma reconnaissance ! Que ces gens si louches signent enfin ce contrat *Nord* et me versent 100 sacs par mois pendant un an et puis deux ans à la remise du manuscrit. Entendu ! Mais pas de *Nord* sans décision pour la Pléiade ! »... 2 mai. « La preuve est faite, les Gallimoches se foutent de moi, donc ayez la bonté de leur dire que retraité, je pose les clous, ne fous plus rien, laisse tout en plan, à moins de recevoir très vite ce contrat de Pléiade cent fois promis, juré, cent fois renié... Zéro ! »... 4 juin : « Grâce à vous je suis aux anges d'être de la Pléiade, exultant comme A. Allais d'être "abonné au gaz", je l'écris à Mondor en même temps que je le tape d'une préface »... 1^{er} août. « Vous avez vu ces Gallimards en plein effort, les riches sont tout le temps en train d'hériter et de nous voler, nos heures, notre vie, leurs enfants de nous couvrir d'ordures et de nous faire voir ce que pensent leurs parents, haine et mépris... la malice avec eux est de se taire, s'ils vous engraisent, c'est pour les murènes... d'ailleurs les pauvres ne sont que des primates déçus, tout aussi féroces, dégueulasses que les riches... plein les plages, plein les routes, plein les cimetières, les asticots... ne vous faites pas blesser, accider ! l'accident est un sport de riches... le pauvre y geint, souffre, lasse, perd sa place de clown... Hardiesse aux riches ! Platitude aux vils ! »... 11 septembre : « Je pense à Paul Morand si Mondor comme il me paraît flageolle et s'esquive... maintenant, qu'est-il décidé noir sur blanc à la NRF ?... Ceux-là aussi sont intouchables ! Pour mon compte je suis au dernier chapitre de *Nord* et foutre ne leur donnerai que ma Pléiade parue ! ainsi que convenu ! »... 23 décembre : « Très discrètement et des plus rapides nous avons été Marie [Cananvaggia] à la NRF ce matin porter l'ours [*Nord*] à Festy [chef de fabrication chez Gallimard]. Nous n'allions pas vous déranger ! [...] Je songe aussi que vous m'avez parlé d'une certaine somme que je dois toucher à la remise du manuscrit de

Nord... Je songe encore que je dois toucher une autre somme pour le *Voyage de poche*... Il faut que les galériens mangent de temps en temps... Vacances à d'autres, mais la gamelle ! »...

8 janvier 1960. « Tout bien pesé je crois que le mieux est qu'ils se mettent tout de suite à l'impression, car même pour mars ce sera court ! Pour peu que vous ayez parcouru ce *Nord* vous avez pu voir qu'il était plein d'embûches et je me vois bien mal surveiller seul l'impression... Peste des dits correcteurs ! [...] J'ai peur de l'avenir Roger... l'impression, vite ! »... 16 janvier. « Tous nos malheurs viennent de ce que nous réglons mal nos rêves, aux proportions de nos âges et ressources... Je ne rêverai plus de travers... au prochain manuscrit Colin Maillart [premier titre de *Rigodon*] j'aurai largement dépassé mes 70 ans »... 4 février. « Ô mon cher Roger, si jeune et subtil, le mal est d'être vieux ! Gaston n'en doute pas... à attendre, remis à l'année prochaine (que la NRF est exténuante d'idioties roulardes, ou soi-disant !) je risque fort d'être décédé avant d'être pléiadé ! Gaston lui est héritier une fois pour toutes de tous et de tout, alors il se dit que moi aussi je le précéderai au trou... Bien fol ! »... 12 février. « Vous comprenez Roger ce qui est tout à fait affligeant c'est d'être traité de pair à égal par des idiots et des plates fripouilles comme la clique Brottin. Ces gens sont décourageants par leurs roueries inutiles, leurs "subtilités" méfiantes, leur arrogance d'on ne sait d'où... écoeurants stupides... travailler pour ces ineptes vous fait trop vomir. Ils ne sont et ne seront jamais qu'à la hauteur des "droits communs". Le pire, ils vous assimilent ! Vive n'importe quel commissaire ! même Aragon ! »... 31 mars. « Je vous relance, non par manie, mais par frousse. Que peuvent être devenus les manuscrits de mes immortels ballets ? lancés à travers tous ces hystériques impuissants plagiaires ? Je souffre d'y penser ! »... 21 juin. « Par bien puérile curiosité ! Vous me pardonneriez ! je tente bien furtivement et bien humblement de savoir si *Nord* se vend ou reste en panne ? Personne n'en sait rien ! bien sûr... bredouillis, berlificots, bla-blas secs ou grasses esquives, zéro ! »... 4 août. « SOS ! il n'y a plus de *Nord* ni de *Ballet* en librairies, ni à la NRF en stock ! Sabotage ! plus un ! or vous le savez mon contrat expire... et quand tous ces supercons reviendront de leur éternelle vacance ce sera bien pire. Goncourt et le reste ! j'aurai livré à Noël mon manuscrit, perles aux cochons ! »... 2 décembre. « Ce qui manque au mouvement littéraire c'est un prix vraiment superboum, je proposerais le "Grand Prix du Navet" le plus mauvais livre de l'année, que ce soit bien avoué, entendu, bien proclamé. Le Goncourt ne viendrait forcément qu'en seconde ligne. Je ferais volontiers partie de cette Académie, si vous en étiez »...

28 janvier 1961. « 1° *Guignols band* n'est-il pas épuisé ? 2° pour les mots censurés de la Pléiade nous en reparlerons bien sûr »... 30 mai. « Mais certainement cher Roger l'avenir est aux pédérastes enthousiastes, chargés de familles nombreuses, alcooliques et cocaïnomanes et forcément prix Cognacq et Monthyon, la machine à écrire va de soi ! »... 7 juin. « Je n'ose plus me considérer dans les miroirs ! Je suis trop beau, trop jeune ! irrésistible ! grâce à vous ! je me prends à m'aimer ! Ainsi vêtu il le fallait, 20 ans plus tôt, j'enlevais les Folies Bergères et la Banque [de] France ! L'Arc de Triomphe décollait ! et me suivait partout ! j'en couvrais le général et génial Lazareff ! je vous donnais le choix entre Napoléon, sa Coupole, et l'autre et ses 40 fauteuils pour vous tout seul ! Gaston en huissier, au balai, aux chiotts ! Comme on en rigolait ! Toute ma reconnaissance pour ce vêtement resplendissant, magique, unique ! »... Etc.

On joint 14 pièces manuscrites et imprimées, dont 5 lettres adressées à Céline (par Marcel Arland, Henri Mondor, Robert Poulet, etc.) et transmises à Nimier, une ordonnance (1937) et un feuillet de dédicace, des coupures de presse et une photographie.



81

CÉLINE Louis-Ferdinand (1894-1961).

MANUSCRIT autographe, [**Nord**, vers 1959] ; 1509 pages
in-4 (la plupart 27 x 21 cm).

100 000 / 150 000 €

Important manuscrit de la première version du roman **Nord**.

Deuxième roman de la trilogie allemande, transposant sous forme romanesque les pérégrinations en Allemagne, à la fin de la guerre, de Céline, sa femme Lucette et leur chat Bébert, en compagnie de l'acteur Le Vigan, **Nord** fait suite à *D'un château l'autre* (1957). Sa rédaction va durer deux ans et demi, du printemps 1957 à la fin de 1959 ; le roman paraîtra chez Gallimard en mai 1960.

Citons l'excellent prière d'insérer rédigé par Roger Nimier : « Céline au milieu de l'Allemagne en flammes, tel est le sujet de **Nord**. Acteur, récitant et voyant à la fois, l'auteur se retrouve à Baden-Baden, dans les mois qui précèdent l'effondrement du Reich. Étrange palace où

le caviar, la bouillabaisse et le champagne comptent plus que les bombardements. Étonnante baronne von Seckt, survivant d'un autre monde [...] Puis c'est Berlin, aux maisons éventrées, l'étalage d'une organisation tracassière au milieu des ruines. Céline et ses compagnons d'infortune (sa femme Lili, l'acteur Le Vigan, le chat Bébert) sont envoyés à cent kilomètres de la capitale, à Zornhof, dans une immense propriété régie par un fou. [...] Et autour des quatre Français (car Bébert compte bien pour un Français) vit une famille shakespearienne dans un pays habité par des Polonais, des prostituées berlinoises et des objecteurs de conscience, tous gras et robustes, auxquels le Reich fait fabriquer des cercueils. Céline se veut chroniqueur ; mais il décrit l'Allemagne de la débâcle comme Dante visitait les cercles de son Enfer »... Nimier qualifiera encore **Nord** comme le « plus beau livre de Céline depuis *Voyage au bout de la nuit* ».

Le manuscrit est rédigé au stylo bille bleu, aux rectos de 1509 feuillets de papiers divers, de couleur crème, jaune, vert d'eau ou bleu pâle, avec les numéros des séquences inscrits au stylo bille rouge (ou au crayon rouge), dans le coin supérieur gauche, de même que la pagination ; soit 33 séquences de longueurs diverses (d'une dizaine

de pages à plus de 250), numérotées 4 à 23 (sans la fin de la 23) et de 33 à 44, l'ensemble correspondant aux pages 304 à 529 et 592 à 707 de l'édition dans le tome II des *Romans* dans la Bibliothèque de la Pléiade.

Quelques versos (8) portent des annotations ainsi que quelques essais d'une rédaction antérieure biffée ; deux petits plans tracés au stylo et quelques noms et adresses figurent également aux versos de certains feuillets. Quelques épingles retenant les feuillets des sections sont restés accrochées.

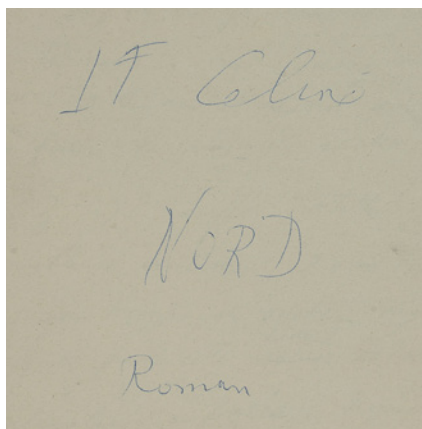
À la première version s'ajoute un ensemble de 50 pages sur papier Navarre, chiffrées de 43 à 91 formant les séquences 6 et 6 bis. Ce passage, abondamment raturé et corrigé, correspond au début du roman, au moment où Céline, sa femme Lili, le chat Bébert, rejoints peu après par l'acteur Le Vigan, tous ayant fui la France à l'approche de la Libération et se retrouvant en Allemagne, à Baden-Baden, cherchent à se loger. Après l'attentat manqué contre Hitler, on les expédie à Berlin, où ils trouvent un hôtel, sorte de vaisseau fantôme, dans lequel les couloirs mènent à des gouffres creusés par des bombes, dont les portes ne s'ouvrent plus et dont les murs sont effondrés. « La chance s'abat contre vous ? Vous êtes fleur et misérable honte de l'univers ! La chance est à vous ? Tout vous est permis ! les plus belles avenues à votre nom ! Tous les Instituts dans votre fente, à lèche qui mieux-mieux !... Le Casino de l'histoire a une roulette qui rigole pas, qui se fout pas mal que vous ayez cent mille fois raison ! [...] Oh n'ayez crainte Monsieur Céline, ils ont leur idée !... Vous verrez cette grande catastrophe se déroulera selon un plan. Vous aurez un rôle »...

Détail des séquences : – 4 (24 p. chiffrées 11-19 / Pléiade 304-311) : « Vous êtes chroniqueur me dites-vous alors ? »... ; – 5 (7 p. 35-41 / Pl.311-312) : « Oh oui, mon récit, j'en conviens, quel désordre ! »... ; – 6 (14 p. 42-55 / Pl.313-316) : « Il est bien possible en effet que toute cette vallée de l'Oos soit plus qu'une rigole de détritiques atomiques »... ; – 6 Bis (46 p. 56-101 / Pl.316-326) : « Non ! humer l'air !... apprécier ! »... ; – 7 (7 p. 102-108 / Pl.327-328) : « Depuis le moment où nous quittâmes, sans fanfare, notre rue Girardon, Montmartre, pourchassés par les "petits cercueils" »... ; – 8 (6 p. 109-114 / Pl.329-330) : « Voici un détail amusant... Mme von Seckt savait déjà que nous partions le lendemain à l'aube »... ; – 9 (11 p. 115-125 / Pl.330-333) : « C'est ma faute !... ma très grande faute !... vous vous retrouverez, je l'espère »... ; – 10 (258 p. 126-368 / Pl.333-375) : « Moi, mes cannes, Lili, Bébert, nous voilà, à Berlin, touristes »... ; – 11 (20 p. 369-386 / Pl.375-378) : « Vous parlez en fait de sandwiches ! *achtung* ! »... ; – 12 (79 p. 387-466 / Pl.378-394) : « Je parle à Lili... je parle à La Vigue... tout doucement »... ; – 13 (28 p. 467-494 / Pl.394-400) : « Je vous l'accorde, tout le monde peut connaître l'essentiel, mais nous savons que les "petits signes" seuls intéressent le clinicien »... ; – 14 (97 p. 495-586 / Pl.400-422) : « Le lendemain à midi, en effet... la grosse Mercedes... et scène des adieux »... ; – 15 (15 p. 587-601 / Pl.422-425) : « Bien que je connusse Humboldt depuis des années, jamais je n'avais eu l'impression qu'il s'amusait de nous »... ; – 16 (16 p. 602-617 / Pl.425-429) : « Lili devait en avoir assez, là-haut, dans notre quartier de tour »... ; – 17 (159 p. 618-774 / Pl.429-458) : « La Vigue est remonté avec nous »... ; – 18 (218 p. 775-991 / Pl.458-502) : « Pour dormir il faut de l'optimisme, en plus d'un certain confort »... ; – 19 (10 p. 992-1001 / Pl. 502-504) : « Je vois cette petite [Anne Frank *biffé*], Esther Loyola, le monde tout entier à ses genoux l'implorant ! »... ; – 20 (17 p. 1002-1018 / Pl.504-508) : « Tout n'a pas toujours été touristique, hélicoptères et salles de bain, hôtesse "pin up" comme à présent »... ; – 21 (66 p. 1019-1084 / Pl.508-523) : « Comics ? comics ?... Je crois pas beaucoup... ils pourront jamais y

arriver »... ; – 22 (6 p. 1085-1090 / Pl.523-524) : « Nous nous sommes retirés, je peux le dire, très modestement... La Vigue, moi, Bébert »... ; – 23 (20 p. 1091-1110 / Pl.524-529, la fin de la séquence manque) : « Il s'agit que la vie continue, même bien bombardée, bien traquée »...

33 (11 p. 2166-2176 / Pl.592-596) : « Une journée passe et puis une autre. Nous faisons notre tour, le *Tanzhalle*, l'épicière, les oies »... ; – 34 (5 p. 2177-2181 / Pl.596-597) : « La Vigue parle tout seul »... ; – 35 (22 p. 2182-2203 / Pl.597-604) : « L'heure des trains ?... j'étais à rire !... d'abord, quelle gare ? »... ; – 36 (46 p. 2204-2249 / Pl.604-618) : « Le *Rittmeister* vers Kyritz ?... tout beau ! »... ; – 37 (21 p. 2250-2270 / Pl.618-625) : « Évidemment, même abrégé au possible, je vous ai demandé beaucoup... lecteur patient certes, presque attentif, ami ou ennemi, vous approchez de la millième page »... ; – 38 (22 p. 2271-2292 / Pl.625-631) : « Je pensais qu'ils allaient parler de notre expédition »... ; – 39 (45 p. 2293-2347 / Pl.631-649) : « "Dis donc Ferdine, regarde mon front !" La Vigue me demande »... ; – 40 (11 p. 2348-2358 / Pl.649-954) : « Pendant que vous êtes occupé les gens se disent : c'est le moment ! »... ; – 41 (26 p. 2359-2384 / Pl.654-661) : « Vous pensez ! je n'allais pas y retourner de sitôt ! »... ; – 42 (19 p. 2385-2403 / Pl.661-665) : « Tout de suite descendant de la tour je me dis : le Revizor ! »... ; – 43 (41 p. 2404-2434 / Pl.665-674) : « Cette cérémonie pouvait nous laisser rêveurs »... ; – 44 (122 p. 2435-2546 / Pl. 674-707) : « Vous pensez bien que toute la nuit nous avons fait bien attention... Il s'agissait de dormir d'un œil »...

1)
Oh, ^{oui} me dis-je, bientôt tout sera
terminé... ouf!... assez nous avons
vu... a 65 ans et riche que peut bien
^{vous} ~~me~~ foutre la plus pure archi bombe
H? Z? Y? souffles! vêtiles! seulement
horrable ce sentiment d'avoir tant perdu
tout son temps et quelles myriades
d'efforts pour cette ^{hideuse} ~~sacree~~ satanée horde
d'alcooliques enfiévrés laquais... misère,
Marsanne! "rendez vos rancœurs, faites
vous!"... bigre, j'accepte! je veux, mais
à qui?... les acheteurs me bondent, il
paraît... ils n'aiment et n'achètent que
les auteurs presque comme eux, avec
juste en plus, le petit liseré
à la couleur... de chef-loupéat,



82

CÉLINE Louis-Ferdinand (1894-1961).

MANUSCRIT autographe signé « LF Céline », **Nord**, [1960] ; 1 565 pages in-4 (27 x 20,5 cm), reliées en 4 volumes, maroquin vert janséniste, les plats de chaque volume faisant lire, en les assemblant, la phrase suivante inscrite en lettres dorées imitant une écriture manuscrite : « Docteur Destouches, 4 rue Girardon, ne nous a semblé atteint d'aucune affection transmissible », dos long, chemise et étui (Mercher, 1970).

200 000 / 250 000 €

Monumental manuscrit complet, très corrigé, du roman Nord.

Deuxième roman de la trilogie allemande, transposant sous forme romanesque les pérégrinations en Allemagne, à la fin de la guerre, de Céline, sa femme Lucette et leur chat Bébert, en compagnie de l'acteur Le Vigan, *Nord* fait suite à *D'un château l'autre* (1957). Sa rédaction va durer deux ans et demi, du printemps 1957 à la fin de 1959 ; le roman paraîtra chez Gallimard en mai 1960.

Citons l'excellent prière d'insérer rédigé par Roger Nimier : « Céline au milieu de l'Allemagne en flammes, tel est le sujet de *Nord*. Acteur, récitant et voyant à la fois, l'auteur se retrouve à Baden-Baden, dans les mois qui précèdent l'effondrement du Reich. Étrange palace où le caviar, la bouillabaisse et le champagne comptent plus que les bombardements. Étonnante baronne von Seckt, survivant d'un autre monde [...] Puis c'est Berlin, aux maisons éventrées, l'étalage d'une organisation tracassière au milieu des ruines. Céline et ses compagnons d'infortune (sa femme Lili, l'acteur Le Vigan, le chat

Bébert) sont envoyés à cent kilomètres de la capitale, à Zornhof, dans une immense propriété régie par un fou. [...] Et autour des quatre Français (car Bébert compte bien pour un Français) vit une famille shakespearienne dans un pays habité par des Polonais, des prostituées berlinoises et des objecteurs de conscience, tous gras et robustes, auxquels le Reich fait fabriquer des cercueils. Céline se veut chroniqueur ; mais il décrit l'Allemagne de la débâcle comme Dante visitait les cercles de son Enfer »....

Nimier qualifiera encore *Nord* comme le « plus beau livre de Céline depuis *Voyage au bout de la nuit* ».

Le manuscrit est rédigé au stylo bille bleu sur papiers bleu, blanc ou jaune. Il est paginé de façon continue, de 1 à 1565. Le texte est divisé en 44 séquences, dont le numéro est porté au crayon rouge au début de chacune d'elles. Le manuscrit a été relié en quatre volumes. I : titre « NORD Roman », séquences 1 à 12, pag. 1-356 ; II : séquences 13 à 18, pag. 357-761 ; III : séquences 19 à 33, pag. 762-1141 ; IV : séquences 34 à 44, pag. 1142-1565.

Ce manuscrit correspond à la version finale, mise au point après des mois de travail acharné, et confié à Marie Canavaggia pour établir la dactylographie (qui sera remise à Gallimard le 23 décembre 1959) ; quelques mots sont écrits d'une main différente, probablement celle de Marie Canavaggia, transcrivant l'écriture difficilement lisible de Céline. Le manuscrit présente cependant environ 5 000 mots ou passages biffés, corrigés ou ajoutés.

Chaque page porte les marques d'une opiniâtre relecture et des méticuleuses améliorations apportées par Céline à sa phrase. Les corrections qu'il apporte aux dernières pages sont d'une écriture déformée par la hâte ou l'angoisse, encore plus tourmentée que celle des premières. Sous les ratures, on voit par exemple Céline hésiter sur les relations de parenté des membres de la famille von Leiden ; on le voit s'acharner à mettre au point sa phrase par ratures successives, par exemple : « le dernier des [repris de pissotières] [carambouilles] parricides » ; ou bien « les deux [survivants] .../...



565) et Gum binnen...

Thorn !... en ils sont passés !
et puis Rack !... Landberg !...
un peu deux étapes... ^{neuen} Kirschen !
presque pas Stetten !... Neuen Kirschen !
Beaucoup de ^{neuen Kirschen !} métales... il y avait
encore des souvenirs... vous savez, à
l'Hôpital !... j'ai servi là, aide-
major... des noms dans le bon,
dans les autres, des noms ~~français~~
~~au~~ ^{au} ~~corps~~ ^{taillés} ~~recompés~~ n'est ce pas ?...

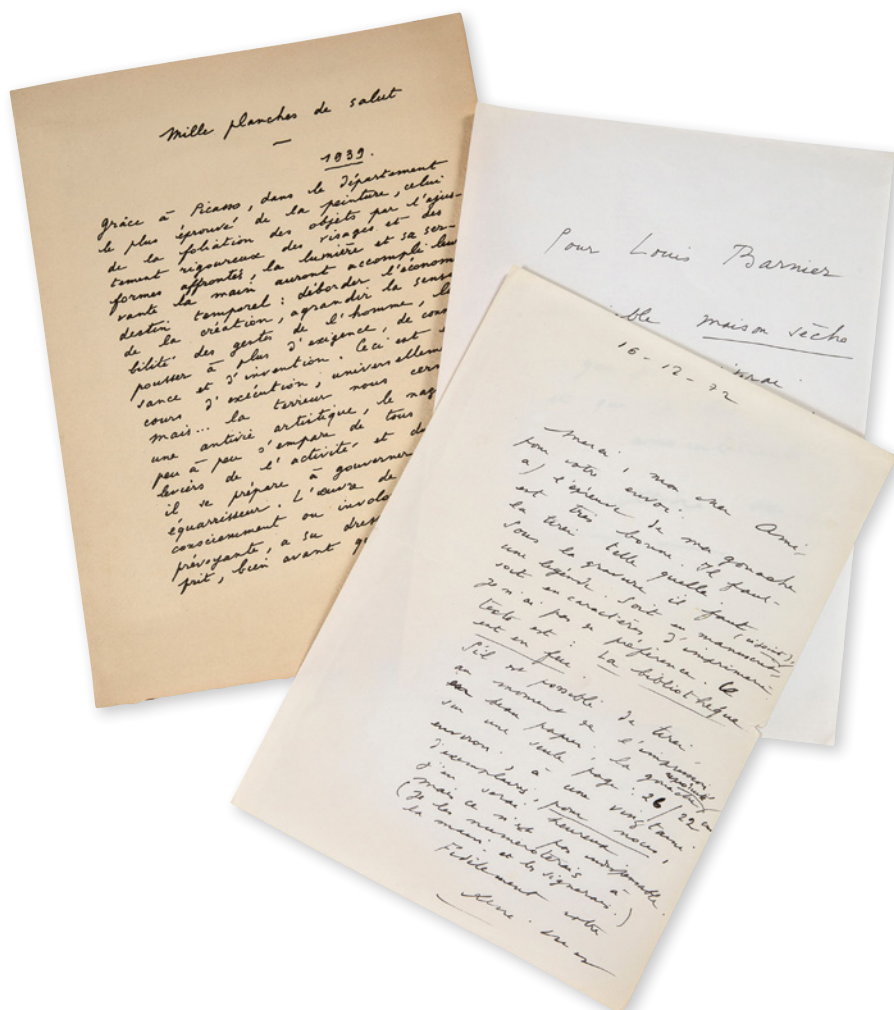
~~français~~ ^{Hommage}
à René Cosme Boelre
maman d'Anne
6 juin 60 LF Céline

.../...

[pauvres blessés] [débris] [capilotades] [bribes] zigotos » ; la fin d'un passage sur Anne Frank, nommée « Esther Loyola », a été fortement corrigé : « nous avons éprouvé aussi certes ! mais que ça ne [m'a] nous a rien rapporté ! [nom de Dieu] crédié là non ! non !... ni Sainte Chapelle, ni [Hollywood] contrats d'or (mes frères de race sont [des gens de maison] [effrénés] [autant d'effrénés laquais] gens de maison, Esther [elle est bien née, voilà !] est de ceux qui donnent les ordres... »

Au bas de la dernière page, on peut lire cet envoi autographe : « Hommage à Renée Cosima Bolloré maman d'Anne LF Céline Meudon 6 juin 60 ».

Gwen-Aël Bolloré a relaté, dans ses *Mémoires parallèles* (1996, p. 83-87), l'histoire de l'acquisition en 1960 du manuscrit de *Nord*, d'abord proposé par Céline à son frère Michel, qui en offrit une somme dérisoire. Outré, Céline déclara à Renée Bolloré, qui fréquentait le cours de danse de Lucette Almanzor : « Jamais je ne vendrai ce manuscrit à ton bourgeois de beau-frère, même s'il m'en offrait dix fois plus. Mais dis à ton mari qu'à ce prix il est à lui ». Et cet ancien combattant de la France Libre ajoute : « C'est ainsi que j'acquis, la main un peu forcée, cette pièce importante [...] Je le fis relier en quatre gros livres, plein maroquin décoré par Mercher, ce qui me coûta au moins le prix d'achat. Je l'offris à mon épouse pour je ne sais quelle fête. Entretemps, Céline avait écrit, sur une page de garde : "Ce manuscrit appartient à Renée Bolloré", pour bien montrer quel rôle subalterne j'avais rempli dans cette affaire ». Au décès de Renée Bolloré, leur fille Anne en hérita, puis le revendit à son père pour acheter un appartement.



83

CHAR René (1907-1988).

21 L.A.S., 1964-1983, adressées à Louis BARNIER ; 22 pages formats divers, enveloppes.

2 000 / 2 500 €

Correspondance avec son ami, directeur de l'imprimerie Union, relative à leur collaboration pendant près de 25 ans.

Des lettres ou cartes, amicales, citons celle relative à l'action de René Char contre la base de missiles sur le plateau d'Albion au début de 1966 : « J'ai toujours été heureux de parler de vous ici avec ceux et ils sont nombreux, qui m'interrogent : "Mais quel est cet imprimeur qui aime à ce point son travail et notre cause, pour faire si bien la brochure et l'affiche ?" Vous ne passez pas inaperçu comme vous le voyez ! Oui l'affiche est une réussite extraordinaire. Les gendarmes nocturnes en ont bien déchiré quelques-

unes, lacéré plutôt, mais elle circule et les commerçants la montrent au public dans leur magasin. Les vitrines la présentent parmi leurs objets ou leurs victuailles, charmante denrée ! Encore merci. Nous mettons sur pied un grand rassemblement pour le mois de mai. Beaucoup de difficultés certes, la lourde machine des partis, volontairement met des ratés dans son moteur. Nous arriverons à nos fins, je crois et j'espère »...

On joint un télégramme de René Char à l'Imprimerie Union ainsi que *Mille planches de salut*, plaquette fac-similé du manuscrit de René Char pour servir de préface à l'ouvrage *Dessins de Picasso*.



84

CLAUDEL Paul (1868-1955).

Correspondance de 29 L.A.S.
« P. Claudel » ou « P.C. » (plus 2 cartes de visite), 1922-1929, à Jacques BENOIST-MÉCHIN ; 62 pages formats divers, la plupart in-8 avec en-têtes, enveloppes.

2 500 / 3 000 €

Intéressante correspondance littéraire et musicale du poète-diplomate au jeune musicien et journaliste.

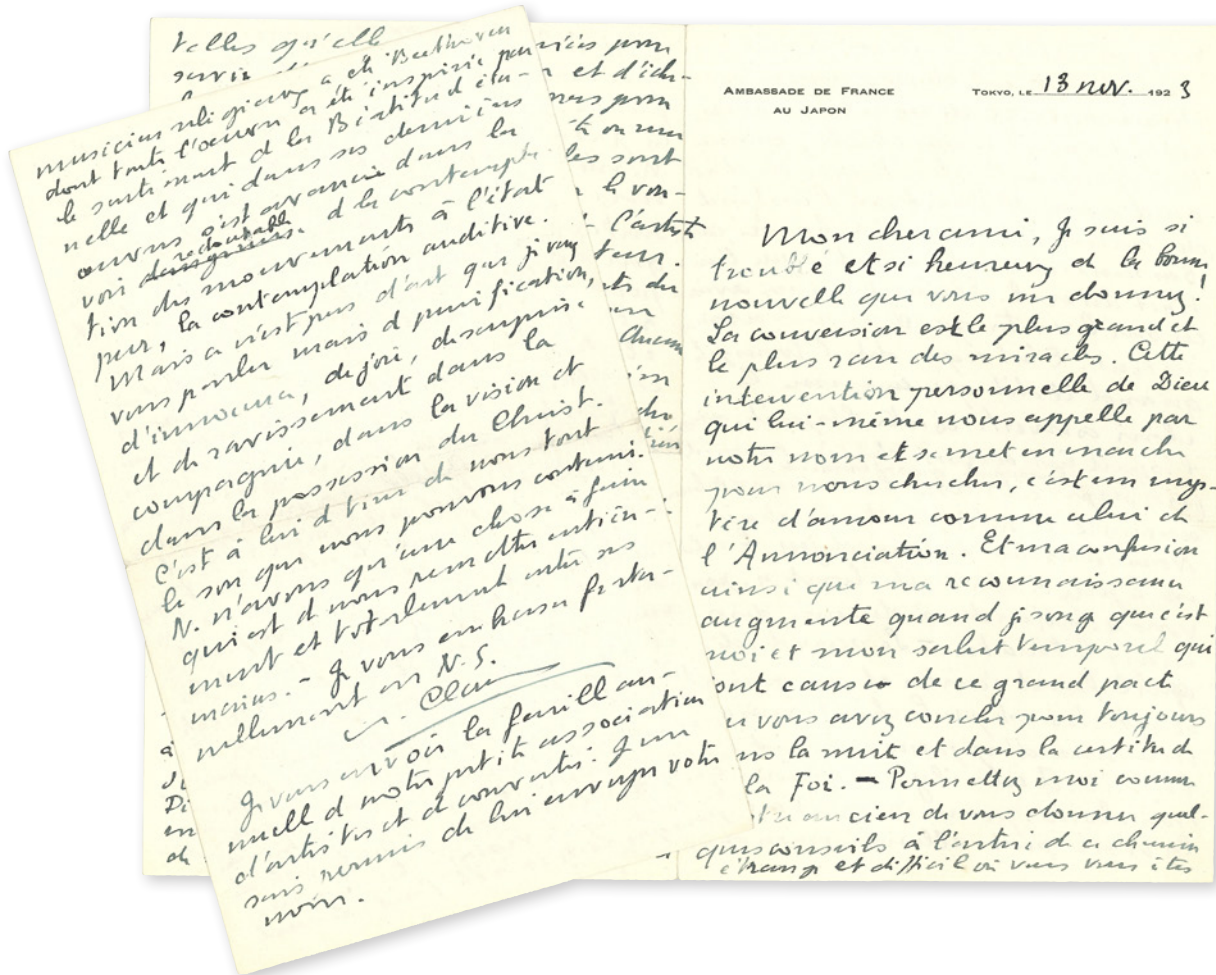
Jacques BENOIST-MÉCHIN (1901-1983), le futur secrétaire d'État du gouvernement de Vichy et historien, s'adonne alors à la musique, puis au journalisme ; il est proche d'Adrienne Monnier et de Sylvia Beach. Paul Claudel est ambassadeur au Japon, puis aux

États-Unis. Nous ne pouvons donner ici qu'un aperçu de cette belle correspondance, avec quelques citations.

Tokyo 1922. - 17 juin. Il l'autorise à mettre *La Ville* en musique : « Vous abordez une tâche peu facile, surtout en ce qui concerne les discussions économiques du 2^e Acte. Mais maintenant que la musique s'est annexé les vastes domaines du bruit et des idées "induites" (dans le sens des courants électriques), il y a des choses nouvelles qu'elle peut tenter. Je suis sûr que vous réussirez à faire quelque chose de bon du 3^e Acte, écrit sous l'influence toute fraîche d'une conversion (mêlée à l'admiration du poète anglais W. Blake) et dont j'ai bien écrit de 1886 à 1891 5 ou 6 versions différentes. J'aurais voulu en faire un grand poème pascal liturgique et naturel, et je n'ai pas parfaitement réussi... » - 15 décembre... « J'ai quitté la France dans un grand sentiment

d'amertume et de tristesse [...] Puis ici dans la solitude et le silence j'ai fait mon examen de conscience [...] Ma vie se calquera jusqu'au bout sur celle de Rimbaud dont elle a été une espèce d'élargissement. [...] J'applaudis de toutes mes forces à votre idée de faire de la musique religieuse. Il y a là un champ immense »...

Tokyo 1923. - 29 avril. Longue lettre sur la musique orientale : « il n'y a pas de notes mais simplement une ligne continue et flexueuse »... - 17 juillet, à Adrienne MONNIER : « Je vous assure que je ne suis qu'un chrétien pur et simple. La croix peut blesser votre front, chère Adrienne, mais elle réconforterait votre cœur et c'est en elle seule qu'est la victoire ». Suivent des questions à poser à LARBAUD, en vue du « drame espagnol » qu'il écrit... - 13 novembre. Il se réjouit de la bonne nouvelle de la conversion de son ami, « le plus grand et le plus rare



des miracles ». Recommandations : « La seconde idée qu'il faut écarter et qui gêne tant d'artistes est que le christianisme est une cause d'appauvrissement pour l'esprit. [...] La Vérité délivre, elle fait vivre. Elle brise notre carapace »...

Tokyo 1924. – 10 février. « Vivre, c'est lutter et c'est souffrir, et la vraie vie est celle qui ne laisse pas indifférent la plus petite action, le rameau nerveux le plus ténu de votre substance intime »... – 12 septembre. « J'écris en ce moment les dernières scènes du *Soulier de Satin* qui est une espèce d'examen et de moquerie de moi-même. Après cela j'aurai encore pour quatre ans à peu près de travaux divers, et à ce moment si j'ai pu assurer la vie de tous les miens, je changerai radicalement la mienne »...

Tokyo 1926. – 5 mars. Il se réjouit des fiançailles de son ami. « J'ai retrouvé le Japon sans beaucoup de joie. L'intérêt de ce pays est pour moi à peu près épuisé ». Il prépare un livre sur le Japon, *L'Oiseau noir dans le Soleil Levant*, et a « composé un nouveau finale pour *Protée* »... – 29 mai. « La Pentecôte est la date où l'on doit festoyer et

se réjouir dans tous les biens de la terre [...] Snyders, Rubens, Jordaens, Tintoret, Titien, Véronèse ont répondu à cette invitation du S. Esprit »... – 16 juin. Il le remercie de son livre sur *Proust et la musique*. « Quant à PROUST lui-même ses vices monstrueux mettent entre lui et moi une épaisseur à la fois transparente, infrangible et malpropre comme la verrière de la gare d'Orsay que vous décrivez si bien »... – 1^{er} juillet. « Je consens avec le plus grand plaisir à vous servir de témoin pour votre mariage »... – 6 octobre. Projet d'une représentation du *Père humilié* : « J'ai compris qu'il y faudrait de la musique, mais pas de la musique de musiciens, de la musique de dramaturge, formant autour du texte comme une auréole vibratoire, qui prolonge le texte et ne l'étouffe pas »... (double dactyl. joint de la réponse de Benoist-Méchin). – 29 octobre. Hésitations sur la publication du *Soulier de satin*. « Pour l'instant j'écris des études sur l'Art japonais sous cette forme de *Conversation* qui sera celle de tous mes nouveaux ouvrages »...

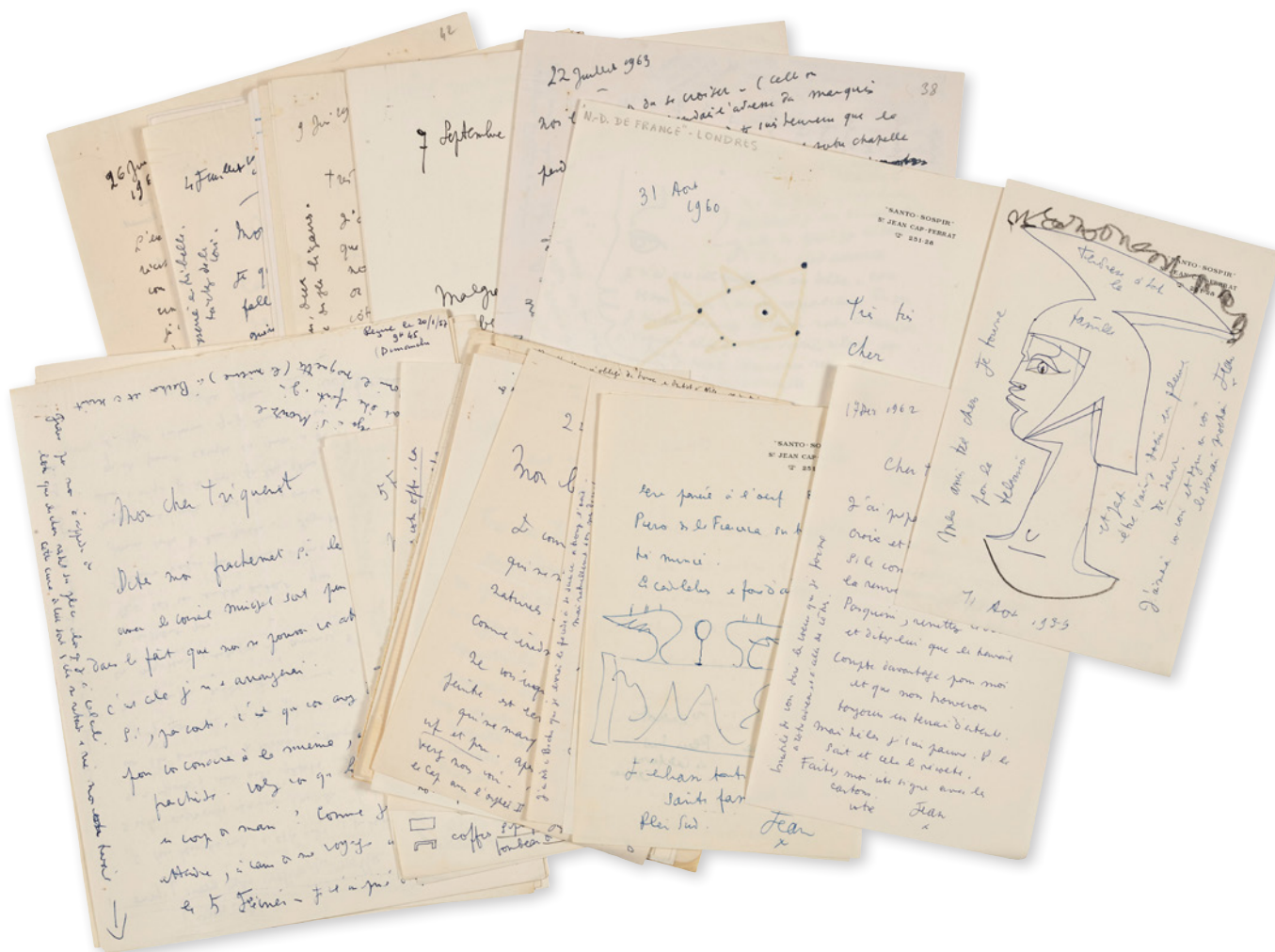
Tokyo 7 janvier 1927. « J'écris en ce moment une longue étude sur Richard WAGNER qui

m'amuse beaucoup, pleine d'admiration et de bouffonneries. Je daube en passant sur ce pion solennel de Goethe que je ne peux pas souffrir et qui avec Luther et Kant a été le mauvais génie de l'Allemagne »...

Paris 6 mai 1927. « J'ai eu hier un bain de musique magnifique ! Vos chœurs ont une plénitude, un rythme et une sonorité admirable »...

Washington 23 octobre 1929. « J'ai eu des explications orageuses avec Gallimard cette année et ce sont mes amis qui en supportent les conséquences ! » Son *Christophe Colomb*, mis en musique par Milhaud, va être joué au Staatsoper de Berlin...

On joint quelques brochures et plaquette ; revues contenant des textes de Claudel : *La Revue indépendante* (1892), *Entretiens politiques et littéraires* (1893), *L'Art décoratif* (1913), *Revue des Jeunes* (1926), ; 2 programmes, une traduction anglaise *The Way of the Cross*, des coupures de presse et cartes postales, etc.



85

COCTEAU Jean (1889-1963).

52 L.A.S. « Jean », dont **8 avec dessin**, 1957-1963, à Jean TRIQUENOT ; 60 pages in-4 ou in-8, plusieurs à l'en-tête de Santo-Sospir, 3 enveloppes.

3 000 / 4 000 €

Importante correspondance inédite avec l'architecte qui aida Cocteau à réaliser ses chapelles de Villefranche-sur-Mer, Londres et Fréjus.

Cette correspondance va du 20 janvier 1957 au 2 octobre 1963, soit neuf jours avant la mort de Cocteau. 8 lettres sont illustrées : 3 le sont par des profils de personnages masculins (dont une tête de légionnaire), 5 par des croquis ou des plans liés à la réalisation des édifices.

Chapelle Saint-Pierre, à Villefranche-sur-Mer. En 1957, Cocteau évoque notamment ses difficultés administratives pour rendre la chapelle Saint-Pierre, dont les pêcheurs avaient fait un entrepôt à filets, à sa fonction première. Cocteau, parti en cure à Saint-Moritz, s'assure que les travaux vont bon train en son absence : « ce serait grave pour moi d'apprendre de loin que les choses restent sur place, alors que j'ai calculé cette cure de telle sorte qu'elle ne retarde en rien mon

travail. Je tiens terriblement à votre aide, justement à cause de votre supériorité profonde sur le technicien, qui ne m'apporte qu'une aide plate ». Les pêcheurs ne comprennent rien à son travail : « Ces pêcheurs veulent bien toucher du fric, mais n'en jamais sortir de leur poche. [...] La seule chose, c'est que je ne v'en pas leur donner l'impression qu'ils peuvent compter sur moi, en dehors de l'effort sublime que je leur consacre » (20 janvier). Il donne à Triquenot des directives pour la réalisation des fresques : « Je vous serai très reconnaissant en mon absence de mener notre artiste à Menton et de lui faire tracer un personnage sur le mur de la voûte avec le modèle Bichon (bistre sombre) ainsi au retour je déciderai de tout » (4 juillet). Il le rassure quant au choix de l'artisan : « Ne vous inquiétez pas votre peintre est remarquable et ce qui me marque est un orange vif et pur » (22 août).

Chapelle de la Vierge à l'église Notre-Dame de France, à Londres.

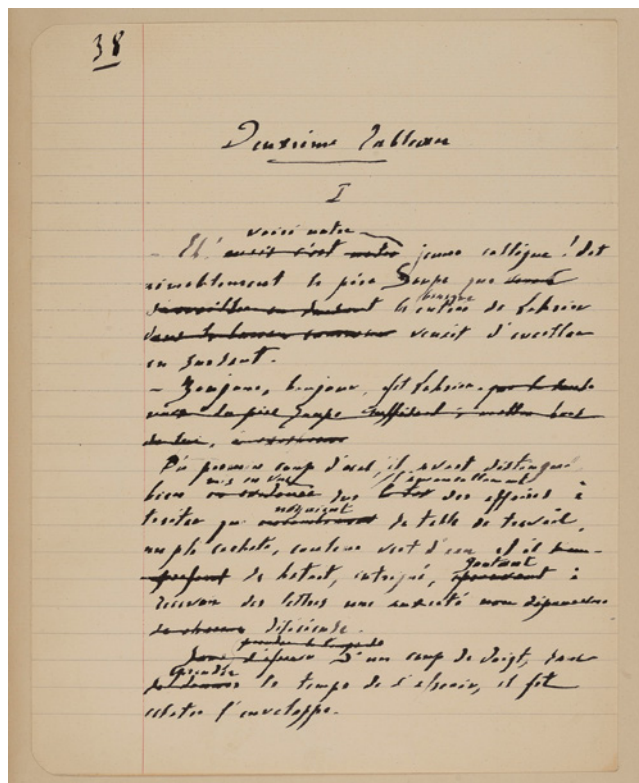
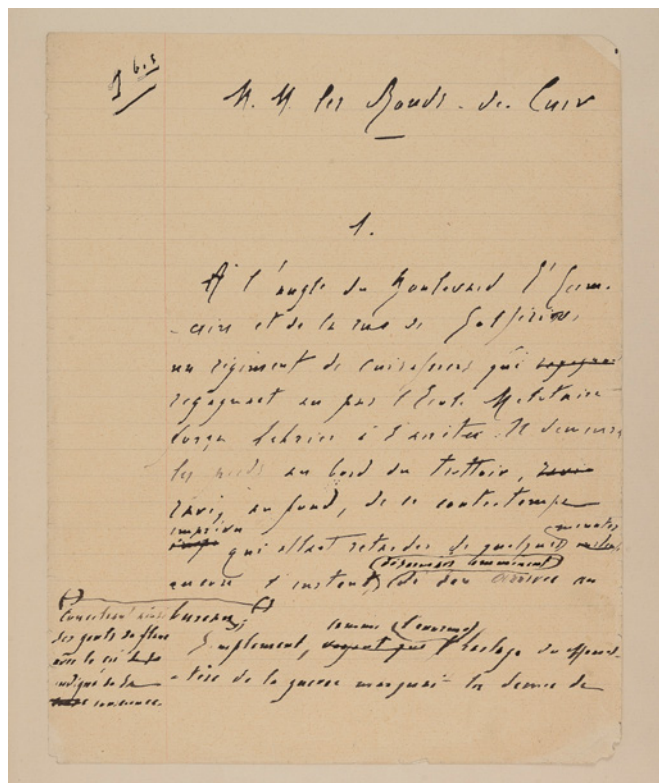
L'accord anglais ayant été donné dès avril 1958, Cocteau lance les travaux préparatoires des murs : ils sont faits au poncif chez Triquenot, par son fils. « Les maquettes sont à Londres. Le travail de Gaou consistera dans la mise à point des emplacements et de l'enduit apte à unifier le mur du triptyque. Il préparerait tout et me rapporterait les maquettes afin de préparer ensemble le décor final » (16 avril 1958). Une fois ce travail fait, il adresse les mesures exactes (avec plan) de l'ensemble à réaliser : « Voici les mesures exactes [plan]. L'ambassade attend avec impatience »... (28 avril). Mais ses problèmes de santé le handicapent : « Ma santé tombe à pic et ne me permet plus aucune

chose de ce genre. Je vais essayer de remonter la pente en montagne. [...] Je vais avoir besoin de vous pour l'inscription au dessus de la porte de la salle de la mairie » [salle des mariages à la Mairie de Menton] (6 août 1958). Sa santé retarde même les travaux : « Je ne me vois pas à Londres en Septembre et, en vrai, avant le printemps prochain. Mais je vous vois à merveille préparant le travail. C'est pourquoi dès mon retour au Cap je m'efforcerai de faire le dernier panneau de la Vierge » (17 août)... « Je me ronge un peu, car cette immobilité d'hôpital (et sur le dos) tombe sur une période où j'ai un gros travail de présence. Heureusement Doudou [Edouard Dermit] a pu se rendre à Paris et téléphoner les fautes et les corriger. Mais on ne travaille bien que sur place et de ses propres mains. Du reste, je ne crois pas la Chapelle [de Londres] et Menton responsables de mes globules, mais la bile que je me suis faite pour le film et le "mauvais sang" » (5 février 1959). Il demande à son collaborateur de construire une maquette de la Chapelle et d'ajouter un petit coffret qu'il puisse coiffer d'un autre « comme les coffres du tombeau de Ramsès ». Dans une longue lettre, Cocteau détaille son *modus operandi* pour réaliser ces fresques : « Bien que je ne sache pas encore ce que je ferai sur l'autel (peut-être des simples signes quasi géométriques pour ne pas accabler l'œil d'images et de pléonasmes), je souhaite qu'on (je dis on, c'est toi, c'est ton fils) pose très légèrement au fusain les lignes de l'ensemble des groupes (de manière à ce que ce fusain puisse s'effacer au coup de torchon ou de plumeau). C'est là-dessus que je changerai – donnerai le trait définitif. Ensuite on repassera soigneusement ces lignes définitives avec les lignes de couleurs (comme à la Chapelle, sauf que chaque personne aura sa couleur au lieu d'être en bistre) » (9 mars 1959). Pour l'autel, il charge Triquenot de réaliser une maquette de la chapelle à partir de laquelle il pourra mieux travailler : « Sois un ange : avec ton fils, fais-moi une vraie maquette (photographique) à l'échelle de l'ensemble de mon travail. (Construis un autel en carton). Cela m'aidera à imaginer l'autel » (1^{er} février). Mais Cocteau réprimande légèrement Triquenot, préférant que les enfants auxquels il a fait appel ne collaborent pas à la réalisation des fresques : « les gosses sont des amours, je les aime, je les estime, mais le travail est du travail et ils ne peuvent encore se mêler d'une de ces graves aventures qui nous obligent à ne rien négliger de la naissance d'une œuvre à sa fin. [...] Un enfant ne pense pas la ligne. Elle reste morte, jusqu'à ce qu'il retrouve le génie que tous les gosses possèdent entre 5 et 9 ans. Continuer le travail sur cette base, c'est ma ruine et un suicide, cela doit passer avant la tendresse fraternelle pour votre famille. Cherchez une autre méthode et je reprendrai la besogne sans fatigue » (9 avril). Cocteau rectifie les propositions de Triquenot pour les adapter à son style : « Le style arrondi convient toujours mal à mes lignes, et je crois que ce mélange de transparence et de fresque résoudra le problème » (14 octobre 1962). Le poète réalise aussi le dessin de candélabres : « J'ai préparé le dessin de la croix et des candélabres »...

Chapelle Notre-Dame de Jérusalem, à Fréjus. Les lettres de 1963, à propos de la Chapelle Notre-Dame de Jérusalem à Fréjus, sont plus nombreuses : gravement malade, Cocteau s'est retiré à Milly-la-Forêt, et son échange de lettres s'intensifie avec Triquenot, qui dirige les travaux à Fréjus. « Je suis heureux que la naissance de notre chapelle se produise sans haltes ». Cocteau juge parfois sévèrement la réalisation du travail qu'on lui soumet : « L'ensemble architectural me semble être une assez belle réussite, mais, hélas, si consterné que je sois de vous causer la moindre peine, il y a un malheur et une catastrophe. Le malheur (réparable) c'est que je voyais, pour la couronne la grâce mince et svelte des agaves au lieu de ces lourdes raquettes rondes et molles. LA CATASTROPHE, CE SONT LES PORTES, car toutes les lignes, même en imaginant les raccords, sont inexactes et ne sont plus écrites dans ma langue. Par malchance, j'avais reçu, la veille, les photographies des vitraux de Metz et leur extraordinaire exactitude me prouve qu'on peut calquer au lieu d'improviser. Il m'est impossible de signer ce travail et je vous supplie de supprimer et d'attendre. Moretti connaît mes moindres lignes qui résultent

toutes d'un calcul » (26 juillet 1963). Il commente aussi les couleurs choisies : « La valeur du rouge est bonne, peut-être le faudrait-il un peu plus sombre. Naturellement, je suppose que la ligne blanche ne compte pas. Il est essentiel que le rouge soit direct et sans ligne blanche. Je n'aime pas les bleus des échantillons – les vôtres, l'un ou l'autre, me semblent mille fois [plus] merveilleux. [...] Les petites croix internes n'ont pas encore trouvé leur ligne noble. Laissez donc l'académie tranquille » (18 août 1963). Afin de pouvoir venir terminer les travaux sur place lui-même, Cocteau demande en août à Triquenot de lui concevoir une petite villa. Hélas, bien qu'il continue à vouloir s'installer à Fréjus pour « toujours ou presque » (27 sept.), sa santé empire : « Crise terrible d'empoisonnement au visage et aux mains, par les antibiotiques » (5 sept.). Il annonce, dans une dernière lettre, sa venue prochaine : « Je compte arriver fin du mois et voudrais être sûr que tout soit en ordre. L'exécution des premiers vitraux de Metz par Brière est étonnante de faste et d'exactitude » (2 oct.). Une crise cardiaque l'emportera le 11 octobre ; c'est Édouard Dermit et Jean Triquenot qui réaliseront les fresques sur les murs du sanctuaire d'après les esquisses laissées par Cocteau.

On joint : – une l.a.s. (minute) au maire de Saint-Jean-Cap-Ferrat (6 juillet 1961). – Un dossier des doubles ou copies des lettres de Triquenot à Cocteau. – Un autre dossier, avec des copies de lettres de Cocteau à Jean Triquenot, et retranscriptions de lettres, dont certaines sont perdues et ne figurent pas dans cet ensemble.



86

COURTELINÉ Georges (1858-1929).

MANUSCRIT autographe signé « G. Courteline », **M.M. les Ronds-de-Cuir**, [1893] ; 250 pages in-4 (22 x 17,5 cm, montées sur des feuilles de papier vergé ; le tout relié en un volume in-4 plein maroquin havane janséniste doublé de maroquin vert-myrrte cerné d'un filet doré, gardes de moire brune, dos à 5 nerfs souligné de filets à froid avec titre doré, tranches dorées (Huser).

10 000 / 15 000 €

Manuscrit de travail, complet, du roman satirique de Courteline sur les fonctionnaires.

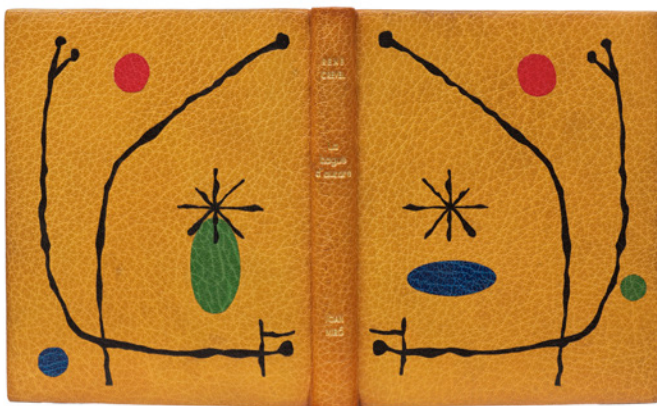
Sous son pseudonyme de Georges Courteline, Georges Moinaux a d'abord publié dans *L'Écho de Paris*, du 24 août 1891 au 7 mars 1892, sous le titre général de *Messieurs les Ronds-de-cuir* une série d'« humoristiques études de la vie de bureau », qu'il connaissait bien, étant lui-même expéditionnaire à la Direction des Cultes, complétée par d'autres scènes de juillet à novembre 1892. Il transforma ensuite, au terme d'un important travail de réécriture, ces scènes en un véritable roman, divisé en six tableaux de trois chapitres chacun, dont le manuscrit fut achevé le 21 avril 1893... et perdu dans un fiacre, puis heureusement retrouvé (comme l'auteur l'a conté dans un avant-propos pour l'édition Bernouard en 1927). Le roman, dédié à Catulle Mendès, fut publié en 1893 chez Flammarion, avec une préface de Marcel Schwob (« Essai de paradoxe sur le rire »), et des illustrations de Louis Bombled. Son succès suscita une adaptation théâtrale en 1911 par Robert Dieudonné et Raoul Aubry, et deux films par Yves Mirande (1936) et par Henri Diamant-Berger (1959).

Dans les bureaux de la Direction générale des Dons et Legs, où il fait s'égarer le conservateur du musée de Vanne-en-Bresse, désireux de faire liquider le legs Quibolle, Courteline met en scène tous les grades de la bureaucratie paperassière et incompétente, depuis le directeur jusqu'à l'expéditionnaire. Le chef de bureau finira assassiné par un de ses subalternes devenu fou. Après l'enterrement, le roman s'achève par une folle soirée dans un cabaret, où l'on reconnaît le Mirliton d'Aristide Bruant.

Le manuscrit, à l'encre noire au recto de feuillets lignés ou quadrillés provenant d'un cahier, présente de nombreuses ratures et corrections, surtout dans son premier tiers, où l'on dénombre une dizaine de corrections par page, dont un tiers d'additions interlinéaires ou dans les marges. Les corrections se font plus rares à partir du troisième tableau. Par exemple, dès le début, alors que l'employé Lahrier est retardé dans son arrivée au bureau par un défilé militaire, l'auteur ajoute en marge : « conciliant ses goûts de flâne avec le cri indigné de sa conscience ». Plus loin, évoquant le mystère par lequel Gabrielle, la maîtresse de Lahrier, s'est appelée *Tata*, il ajoute : « et éternel besoin de calinerie des amoureux demeurés très enfants ».... C'est ici la mise au point du texte définitif, ayant servi pour l'impression, et paginé par Courteline de 1 à 249, et complet des six tableaux : Premier tableau (p. 1-36), Deuxième tableau (p. 37-74), Troisième tableau (p. 75-105), Quatrième tableau (p. 107-146), Cinquième tableau (p. 147-199), Sixième tableau (p. 200-249).

On a relié en tête une L.A.S. à Stéphane Pichon, directeur du *Petit Journal*, du 17.X.1917 (2 p. oblong in-12), au sujet de ses droits d'auteur : « Estimez-vous que la "propagande" constitue une rétribution suffisante du travail d'écrivains pas toujours riches, hélas !... et auxquels les temps ne laissent pas de se montrer terriblement durs ? »...

Provenance : Charles Hayoit (ex-libris, vente III, 29-30 novembre 2001, n° 378).



87

CREVEL René (1900-1935).

MIRÓ Joan (1893-1983).

La Bague d'aurore ([Paris], Louis Broder, [1957]) ; in-12, reliure maroquin fauve mosaïqué sur les plats de maroquins noir, rouge, vert ou bleu d'après Miró, cadre intérieur, doublures de veau glacé noir dans un encadrement de maroquin noir, gardes de veau glacé noir dos lisse avec titre doré, couverture illustrée conservée, tranches dorées, chemise, étui bordé (*Françoise Lévy-Bauer*).

4 000 / 4 500 €

Édition originale de cet ouvrage formant le 4^e volume de la collection « Miroir du poète ».

Elle est illustrée d'une pointe-sèche en noir tirée sur papier japon pour la couverture et de **5 eaux-fortes originales en couleurs** à pleine page de Joan MIRÓ.

Tirage à 130 exemplaires sur vélin de Rives, signés par l'artiste, celui-ci portant le n° 20.

88

DUMAS père Alexandre (1802-1870).

MANUSCRIT autographe signé « ADumas », [*Lettres d'Italie*], 1861 ; 113 feuillets in-fol. (27 x 21,5 cm) montés et collés par les bords sur des feuillets de papier vélin, avec page de titre calligraphiée ajoutée ; le tout relié en un volume in-fol. demi-veau noir à coins, double filet doré aux mors, plats de papier vert gaufré aux feuilles de vigne, dos à quatre nerfs soulignés de trois filets dorés, caissons à six filets dont un large, nom d'auteur en lettres gothiques dorées, titre et tranches dorés, étui (*Lavaux*, 1942).

8 000 / 9 000 €

Passionnant ensemble inédit de dix articles sous forme de lettres écrites d'Italie au lendemain de la fondation du Royaume par Victor Emmanuel II.

Ces lettres sont adressées à Gustave CLAUDIN (1819-1896), rédacteur du *Moniteur universel*. Elles ne furent pas insérées dans le journal, probablement par crainte de la censure. Datant de septembre et octobre 1861, elles sont écrites de Turin, Naples et Avezano.

En 1860, Alexandre Dumas avait quitté la France et rejoint en mai l'expédition des « Mille » menée par Garibaldi en Sicile. Partisan des idées révolutionnaires de l'unité italienne, Dumas apporte son soutien à Garibaldi en participant à un trafic de carabines de contrebande. Victor Emmanuel II est proclamé roi d'Italie le 14 mars 1861. Pour remercier Dumas de sa fidélité, Garibaldi le fait nommer par décret directeur des fouilles et musées, avec logement de fonction à Naples. Dumas va y séjourner pendant quatre années, déployant comme à son habitude une activité extraordinaire : il fonde le quotidien napolitain *L'Indipendente* voué à la cause garibaldienne, tout en continuant à alimenter sa feuille parisienne *Le Monte-Cristo*.

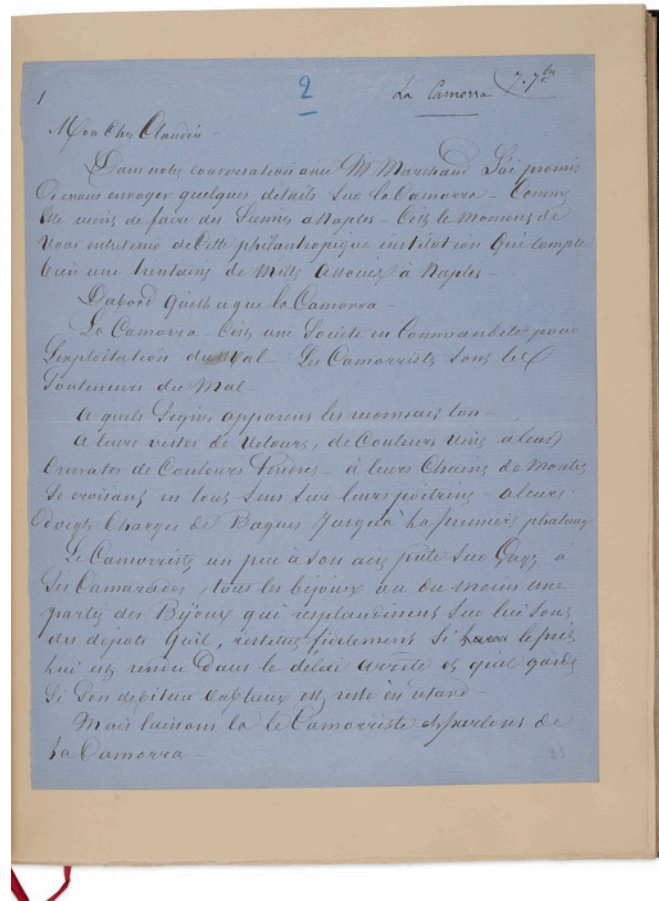
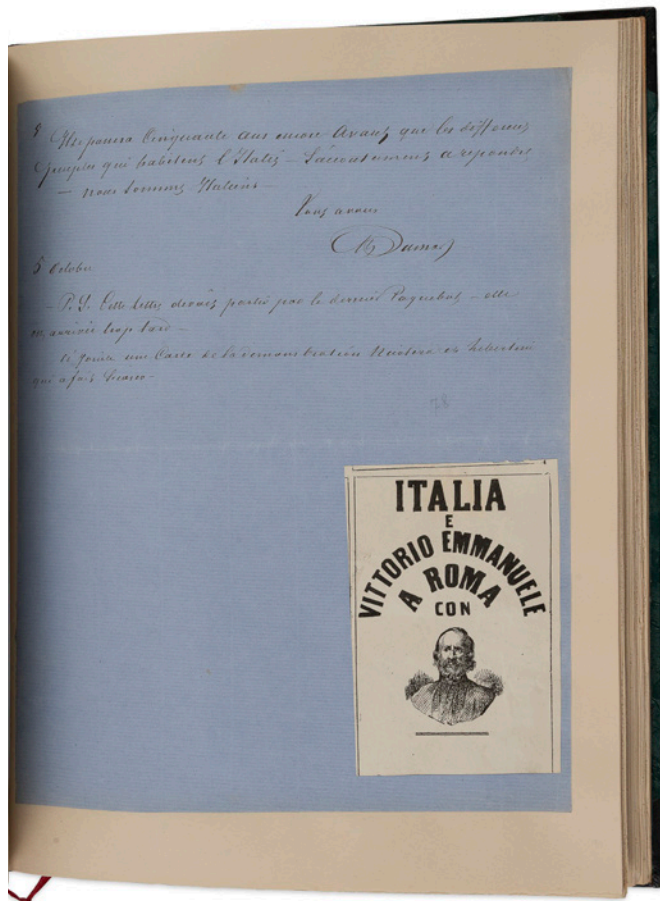
Dumas va suivre les événements de près et les commenter dans cette série de lettres qui forment de véritables petits essais dont la matière fut peut-être utilisée dans ses *Causeries* ou ses articles italiens de *L'Indipendente*. L'ensemble semble bien cependant être resté inédit, du moins sous cette forme. Les lettres se rapportent à la difficile période qui suivit les grandes années du Risorgimento, sur la voie de l'unification complète de l'Italie, et dénoncent la collusion des brigands et de la Camorra avec la réaction bourbonnienne.

Ces lettres sont rédigées à l'encre noire au recto de 113 feuillets de papier vergé bleuté, dont les premiers portent l'en-tête de *l'Hôtel Feder* à Turin. Au bas de la page 78 (fin de la 6^e lettre), Dumas a collé une vignette de propagande représentant Garibaldi. Les lettres sont numérotées au crayon bleu, la 2^e numérotée 1 b, la 3^e numérotée 2, etc.

La première lettre [1] est écrite de Turin : « Mon cher Claudin Je vous écris de Turin au lieu de vous écrire de Naples. J'ai voulu vous donner signe de vie ; d'ailleurs en passant j'assiste à la chute de M. Minghetti chute que vous connaissez déjà et qui est ici la nouvelle du jour ».... Elle date donc du 1^{er} septembre 1861. Dumas y retrace la carrière du premier ministre Marco Minghetti, qui fut un des principaux artisans du Risorgimento aux côtés de Cavour et propose une analyse politique du projet d'unification du pays... (6 p.).

La seconde lettre [1 b] porte le sur-titre *Le Brigandage*. « Je ne sais pas si l'on s'occupe encore à Paris des incendies politiques de Ponte Lanfolfo et de Casalduni [sanglante répression de l'armée italienne, le 14 août 1861, à la suite de l'assassinat par des brigands d'un officier et de soldats], mais on continue de s'en occuper énormément ici au grand détriment de la popularité du Général Cialdini et de la sympathie piémontaise. L'occupation piémontaise a pris aujourd'hui le caractère d'une invasion [...] à Naples le brigandage est la sauvegarde de l'indépendance du sol »... (14 p.).

.../...



.../...

La 3^e lettre [2], datée du 7 septembre, est consacrée à la Camorra, « une société en commandite pour l'exploitation du Mal. Les camorristes sont les souteneurs du Mal »... On les reconnaît « à leurs vestes de velours, de couleurs vives, à leurs cravates de couleurs tendres, à leurs chaînes de montres se croisant en tout sens sur leurs poitrines, à leurs doigts chargés de bagues jusqu'à la première phalange »... (18 p.).

La 4^e lettre [3] est datée d'Avezzano le 16 septembre. « Je vous écris de la petite ville d'Avezzano, centre de la réaction, patrie, à peu de chose près, de Chiavone et de Georgi – le jour avec une lunette nous pouvons voir les brigands – la nuit sans lunette nous pouvons voir leurs feux »... (10 p.).

La 5^e [4] est du 17 septembre, toujours d'Avezzano. « Cher ami, Les excentricités de Monseigneur de Pora m'ont fait faire au détriment de notre récit une excursion dans les champs du pittoresque, revenons à nos San Fédistes en train d'organiser des municipalités Bourbonniennes au lieu et place des municipalités littérales qu'ils avaient trouvées »... (12 p.).

6^e [5], Avezzano 21 septembre. « Cher ami Reprenons l'histoire de la réaction où nous l'avons laissée dans notre dernière lettre. Je tiens surtout à vous faire voir qu'à chaque lutte de l'absolutisme contre le progrès les chefs réactionnaires diminuent de taille et de valeur. Les chefs de bandes du temps de Murat – c'est-à-dire les Basso Tomeo, les Antonelli, les Bizarro, les Parafante n'étaient pas de la taille des Fra Diavolo »... (10 p.).

7^e [6], 5 octobre. « Mon cher ami Je ne sais si vous vous rappelez une charmante fantaisie de Charles Nodier traduite de Chamisso

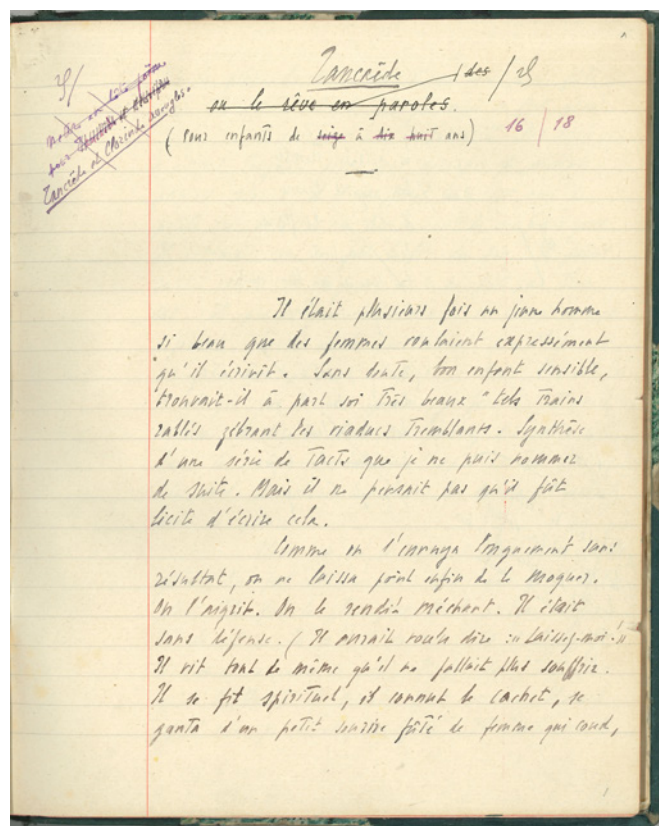
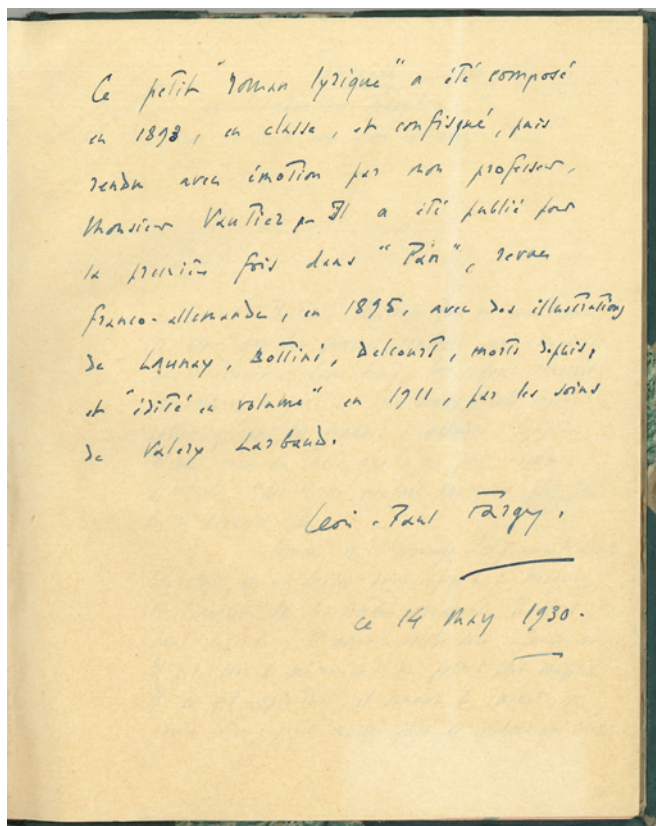
intitulée *Pierre Schlemill ou l'homme qui a perdu son ombre*. [...] Eh bien les Napolitains sont juste dans la situation de Pierre Schlemill. Ils ont la mer ils ont le ciel, ils ont le Vésuve, ils ont Pompei Baïa le Cap Misène, les Champs élysées, le Lac Fusaro. Ils ont les souvenirs de Sylla, de César, de Cicéron, d'Auguste, de Tibère, de Caligula, de Néron, mais ils n'ont plus leur autonomie »... (8 p.).

8^e [7], 6 octobre. « Mon cher ami, Ne croyez pas un mot de ce que l'on vous dit sur l'extinction du Brigandage. Jamais la vieille Hystoire de l'hydre et de ses sept têtes n'a été mieux applicable qu'à ce qui se passe dans les Calabres et dans les Abruzzes »... (11 p.).

9^e [8], 15 octobre. « Cher ami, Décidément je passe à l'état de prophète. J'avais donné six semaines à M. Nigra et deux mois à M. Cialdini. M. Cialdini, étant un sabre, chose de plus difficile digestion qu'un commandeur, devait durer un peu plus longtemps qu'un diplomate, si charmant et si habile qu'il soit »... (13 p.).

10^e [9], 20 octobre. « Cher ami Dans ma dernière lettre je vous ai si fort abaissé les Napolitains qu'il me prend une espèce de remords et que dans celle-ci je veux sinon les réhabiliter, Dieu m'en garde mais du moins vous donner la raison de leur abaissement »... Dumas termine ainsi sa lettre : « Avouez que si cette lettre avait 1850 ans, si elle était datée de Capri, signée Tibère et adressée à Sejan, cela ne vous étonnerait pas. Que voulez-vous Capri est si près de Naples ! » (12 p.).

Provenance : L.L.R. (ex-libris) ; Bibliothèque Giannalisa Feltrinelli (ex-libris, 7^e vente, 11 décembre 2001, n° 1919).



89

FARGUE Léon-Paul (1876-1947).

MANUSCRIT autographe signé « Léon-Paul Fargue », **Tancrède**, 1894 ; 38 ff. dans un cahier d'écolier de 46 ff. petit in-4 (22,5 x 18 cm), cartonnage d'origine demi-percaline verte à coins, chemise demi-marroquin vert à rabats, étui (étui froissé).

6 000 / 8 000 €

Précieux manuscrit autographe complet et original du premier chef-d'œuvre de Léon-Paul Fargue.

Tancrède, « cet instant si particulier du symbolisme finissant », selon Jean-Paul Goujon, a été publié, dans la revue franco-allemande *Pan*, en 1895-1896 ; un projet de publication en plaquette aux Éditions du *Centaure* n'ayant pas abouti, par suite de la disparition de la revue, ce n'est qu'en 1911 que *Tancrède* fut publié par les soins et aux frais de Valéry Larbaud. Fargue n'autorisera qu'en 1943 une réédition chez Gallimard, dans une version amputée de plusieurs chapitres.

« Il était plusieurs fois un jeune homme si beau que les femmes voulaient expressément qu'il écrivît ». L'ouvrage, « petit roman lyrique », se compose de six textes en prose et deux séries de poèmes. C'est en quelque sorte un roman d'apprentissage intellectuel et sensuel.

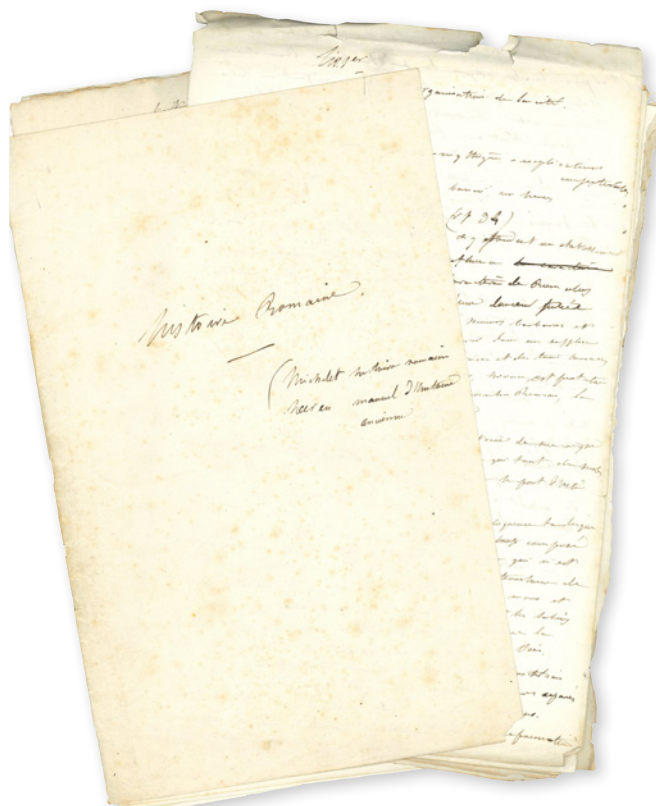
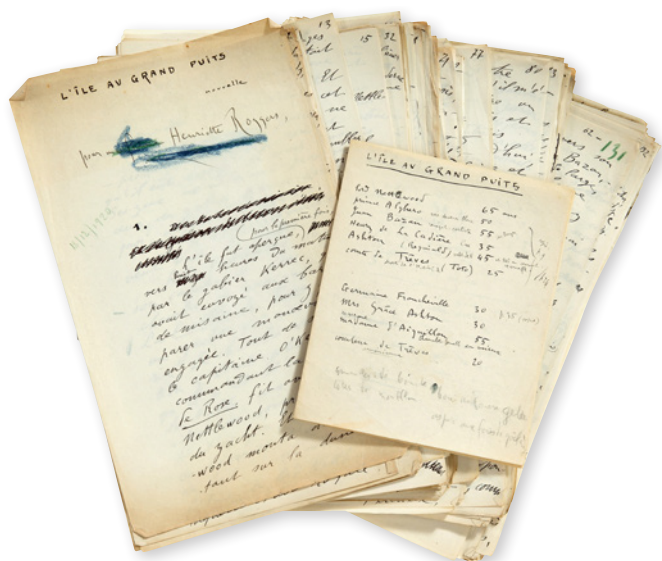
Le manuscrit est rédigé avec soin au recto des feuillets de papier ligné et margé du cahier, à l'encre noire ou violette ; 2 ff. portent au verso des vers biffés. Il est daté en fin « Paris-Chaillac, 1894 ». Il correspond à la version complète, telle que parue dans *Pan* et publiée

par Larbaud, et présente quelques ratures et corrections, ainsi que des annotations pour l'organisation du volume.

Sur le feuillet de garde du présent manuscrit, Léon-Paul Fargue a lui-même retracé la genèse son livre, dans une note autographe signée datée du 14 mars 1930 : « Ce petit "roman lyrique" a été composé en 1893, en classe, et confisqué, puis rendu avec émotion par mon professeur, Monsieur Vautier. Il a été publié pour la première fois dans *Pan*, revue franco-allemande, en 1895, avec des illustrations de Launay, Bottini, Delcourt, morts depuis, et "édité en volume" en 1911, par les soins de Valéry Larbaud ».

Le titre, en tête du premier texte, présente un sous-titre biffé : « ou le rêve en paroles (pour enfants de 16 à 18 ans) » ; ce texte en prose présente la vie de Tancrède (f. 1-4) ; au verso du 1^{er} feuillet, on relève 11 vers biffés : « La spirale tremble »... Dans le chapitre II « Prologue, ou le vol du bracelet d'or » (f. 5-7), en prose, Tancrède passe la nuit avec une jeune prostituée qu'il quitte au matin. Le chapitre III, « Histoire de cette femme ou les fous (narration) » (f. 8-11) est un conte : « Plusieurs aimaient la même femme »... Suit le poème *Réprimande*, avec la note : « À reporter dans les poésies avant Paysages » (f. 12). Le chapitre IV, *Tremblant*, est sous-titré : « Sept variantes, faites pour scander la marche ou calmer les nerfs », soit 7 poèmes (f. 13-18). Le chapitre V, *Lieds où l'on sourit pour ne pas pleurer*, avec une épigraphe de Rimbaud (f. 19-32), comprend 9 poèmes : *Phrases 1 et 2*, *Matin*, *Klagelied*, *Paysages*, *L'enfant*, *Ronde*, *Divers objets*, *Amoureux transis*. Suivent des proses : VI « Emblème qui prétextera des notes » (f. 33-34) ; VII « Allégorie à l'aurore » (f. 35-36) ; VIII « Traits de caractère, ou Jean qui pleure et Jean qui rit », autoportrait de Tancrède/Fargue, qui clôt le livre.

Provenance : Maurice Joullié (ex-libris).



90

FARRÈRE Claude (1876-1957).

MANUSCRIT autographe signé « Claude Farrère », **L'Île au Grand Puits**, 1920-1921 ; 223 feuillets in-fol. écrits au recto (dont 7 dactylographiés avec additions et corrections autographes), sous chemise rouge brique avec titre autographe signé et le cachet encre de l'Association des écrivains combattants (dos de la chemise en partie déchiré).

800 / 1 000 €

Manuscrit de travail complet de cette longue nouvelle.

Ce roman a été publié, comme « roman inédit », dans le numéro de juillet 1921 des *Œuvres libres* ; il sera recueilli dans *Histoires de très loin ou d'assez près* (Flammarion, 1923).

Le manuscrit présente de nombreuses ratures et corrections ; « commencé le 18 décembre 1920 fini le 7 mai 1921 » ; des dates au crayon vert figurent en marge du texte, parfois avec des notes : « 4/2/1921 retour de Bruxelles », « Lyautey maréchal 20/2/21 ». Farrère a dédié son manuscrit : « pour ma femme Henriette Roggers », puis il a rayé la mention « ma femme » au crayon bleu.

L'Île au grand puits raconte l'aventure de Lord Nettlewood et ses hôtes d'élite à bord du yacht *La Feuille de Rose* : ayant débarqué sur une pittoresque île déserte au large de l'Irlande, pour visiter son légendaire Puits de la Vérité, ils voient le yacht disparaître au large, emporté par une tempête. Alors des passions complexes, sentimentales et politiques, se déchaînent... Mais au petit matin le yacht est heureusement de retour...

On joint 6 pages petit in-4 de notes autographes préparatoires, avec dessin à la plume d'une goélette : éléments du drame, titre primitif (*Les Naufragés*, corrigé), noms, qualités et âges des personnages..

91

FLAUBERT Gustave (1821-1880).

MANUSCRIT autographe, **Histoire Romaine**, [vers 1835-1840] ; environ 98 pages sur 56 feuillets in-fol. sous chemise autographe, environ 29,5 x 19,5 cm (bord sup. du 1^{er} feuillet, plus grand, légèrement effrangé).

5 000 / 6 000 €

Important ensemble de notes d'après Michelet qui serviront pour *Salammô*.

L'*Histoire romaine* de MICHELET (1831), et particulièrement la partie consacrée à Carthage et à la guerre des Mercenaires, a servi de déclencheur à Flaubert pour son roman *Salammô* ; (voir ci-dessous la lettre à Michelet du printemps 1857). Flaubert a alors repris ses notes de jeunesse. Les notes sur Michelet occupent les 45 premiers feuillets, et sont consacrées à la République ; elles vont jusqu'à la victoire d'Octave sur Antoine ; elles sont complétées par 11 feuillets d'après le *Manuel de l'histoire ancienne* (3^e éd., 1836) de l'Allemand Arnold Hermann Ludwig HEEREN (1760-1842), qui continuent la chronologie historique jusqu'au règne de Théodose.

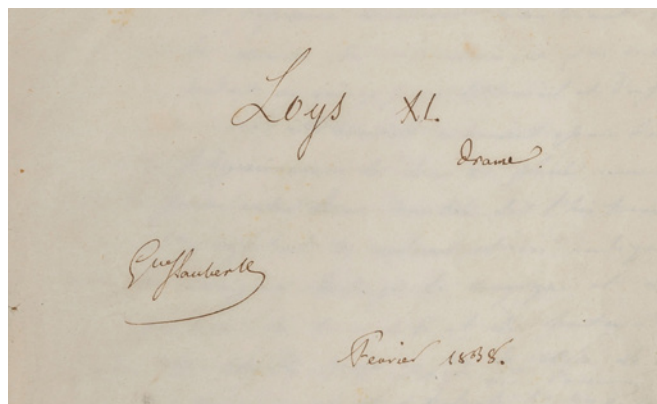
Les notes sur Michelet (dont Flaubert écarte quelques chapitres) comprennent les rubriques suivantes : « Origine, organisation de la cité » ; « Pélasges » ; « Osci - latins - Sabins » ; « Tusci ou Étrusques » ; « Origine probable de Rome - République, âge héroïque. Curies et centuries. Lutte des patriciens & des plébéiens. Tribunat » ; « Premières guerres. Loi agraire. Colonies. Les XII tables. Prise de Veïes par les Romains, de Rome par les Gaulois » ; « Conquête de l'Italie centrale - Guerre des Samnites 343-283 » ; « Conquête de l'Italie méridionale.

Guerre de Pyrrhus ou guerre des Mercenaires grecs en Italie 281-267 » ; « Guerre punique 265-241. Réduction de la Sicile de la Corse de la Sardaigne, de la Gaule italienne, de l'Illyrie & de l'Istrie 238-219 » ; « Seconde guerre Punique » ; « La Grèce envahie par les armes de Rome. Philippe, Antiochus 260-189 » ; « Rome envahie par les idées de la Grèce. Scipion, Ennius, Nœvius, Caton » ; « Réduction de l'Espagne et des États grecs. Persée. Destruction de Corinthe, de Carthage & de Numance 189-134 » ; « Tribunat des Gracches » ; « Guerre sociale. Les Italiens obligent Rome de leur accorder le droit de cité. Guerre sociale et civile de Marius et de Sylla. Dictature de Sylla. Victoire des nobles sur les chevaliers, de Rome sur les Italiens. 100-77 » ; « Pompée & Cicéron. Rétablissement de la domination des chevaliers. Sertorius. Spartacus, les pirates. Mithridate (77-64) » ; « Jules César. Catilina. Consulat de César. Guerre des Gaules. Guerre civile. Dictature de César et sa mort. 63-44 » ; « César vengé par Octave & Antoine. Victoire d'Octave sur Antoine, de l'Occident sur l'Orient. 44-31 ».

La suite des notes, d'après Heeren, est consacrée aux Empereurs (avec les dates du règne, et le nom romain) : Auguste, Tibère, Caligula, Néron, Galba, Vitellius, Vespasien, Titus, Domitien, Nerva, Trajan, Adrien, Antonin le Pieux, Marc Aurèle, Commode, Pertinax, Didius Julianus, Septime Sévère, Caracalla, Macrin, Héliogabale, Alexandre Sévère, Maximin, Gordien, Julius Philippes, Decius, Gallus, Émilien, Valérien, Gallien, Aurelius Claudius (Claude II), Aurélien, Claudius Tacitus, Probus, Carus, Dioclétien, Constantin, Julien l'apostat, Jovien, Valentinien I^{er}, Gratien, Théodose le Grand.

Citons le chapitre consacré à la *Seconde guerre Punique* (avec cette note marginale au crayon « Spendius Mathos ») : « Hamilcar Barca, entravé par l'administration carthaginoise, sous l'influence des marchands et des financiers avait laissé le commandement de l'armée. L'armée revient de Sicile à Carthage pour se faire payer. Les Carthaginois prient leurs chefs de les mener à Sicca en donnant à chaque homme une pièce d'or. Puis on leur demanda par l'organe d'Hannon (un financier un homme qui n'avait jamais été à la guerre) la remise d'une partie de leur solde. Ils marchèrent vers Carthage au nombre de vingt mille et campèrent à Tunis. Peur de Carthage, députation de Gescon, il se dispose à payer la solde par nations. Conduite du Campanien Spendius & de Mathos africain. Les Africains se réunissent aux révoltés – prennent l'argent de Gescon & le mettent aux fers »... Etc.

Provenance : Caroline Franklin-Grout-Flaubert (nièce de Flaubert), vente Antibes 28-30 avril 1931, n° 175.



92

FLAUBERT Gustave (1821-1880).

MANUSCRIT autographe signé « G^{ve} Flaubert », *Loys XI, drame*, 1838 ; 88 feuillets in-fol. (31,5 x 22, 5 cm) montés sur onglets en un volume in-fol., relié demi-marroquin havane à coins, dos lisse avec titre doré en long, non rogné (*Canape et Corriez*).

28 000 / 30 000 €

Unique manuscrit de cette première tentative théâtrale du jeune Flaubert.

«Ce drame achevé, cette représentation étendue et dominée d'un moment important de l'histoire, est l'œuvre d'un collégien de seize ans et demi », comme l'indique Guy Sagnes, qui ajoute que ce drame est « incontestablement supérieur aux récits historiques que Flaubert avait composés deux ans plus tôt en empruntant à la manière de Dumas. Une documentation sérieuse et prolongée a fourni à l'imagination toujours puissante une matière sûre tandis que son intelligence passionnée avait acquis le sens de l'histoire ».

Caroline Franklin-Grout, nièce et héritière de Flaubert, a résumé ce drame, dont elle possédait le manuscrit, dans un article de 1906 : « C'est une peinture du roi, de sa cour, de sa lutte contre le duc de Bourgogne, de son entrevue avec saint François de Paule et de sa mort à Plessis-les-Tours. Olivier, Tristan, Commines, Coictier sont les principaux personnages ; il y a une scène de tendresse entre le duc de Bourgogne et sa fille Marie, peu d'instants avant qu'il soit vaincu et tué sous les murs de Nancy ». L'édition originale a paru chez Conard en 1910. Le manuscrit est resté inconnu des éditeurs des *Œuvres de jeunesse* dans la Pléiade.

La page de titre est datée « Février 1838 ». Le drame est précédé d'une préface datée « Samedi soir 3 mars 1838 ». Le manuscrit, d'une écriture cursive à l'encre brune au recto et verso de feuillets numérotés par Flaubert ([1] à 85, avec deux ff. 66), présente des ratures et corrections, ainsi que quelques passages biffés. La pièce comprend un Prologue (5 scènes), et cinq actes, le quatrième étant divisé en deux tableaux.

Citons le texte de présentation rédigé par Flaubert en tête de son manuscrit : « Je viens enfin de finir mes 85 pages, et j'éprouve maintenant le besoin de résumer les impressions que j'ai subies pendant ces quinze jours de travail et d'enfantement. – J'avais été vivement épris de la physionomie de Louis XI, placée comme Janus entre deux moitiés de l'histoire, il en reflétait les couleurs et en indiquait .../...

Louis XI.

Prologue?

Une grande place publique à Gand; au fond l'hôtel de ville avec un
balcon canonnière qui s'avance en dehors de la façade. Des deux côtés de la
rue des boutiques de marchands. Dans le lointain des clochers et des tours
aigus. -

Le jour commence à poindre.

Scène 1.

Vanderieche, Jean Cousinot

En lever de rideau chacun entre d'un côté différent

Vanderieche

N'est-ce pas là le compère Cousinot

Cousinot

Oui messieurs, lui-même autant que je sçais, mais tout harassé de
fatigue et la gorge sèche comme la grande route

Vanderieche

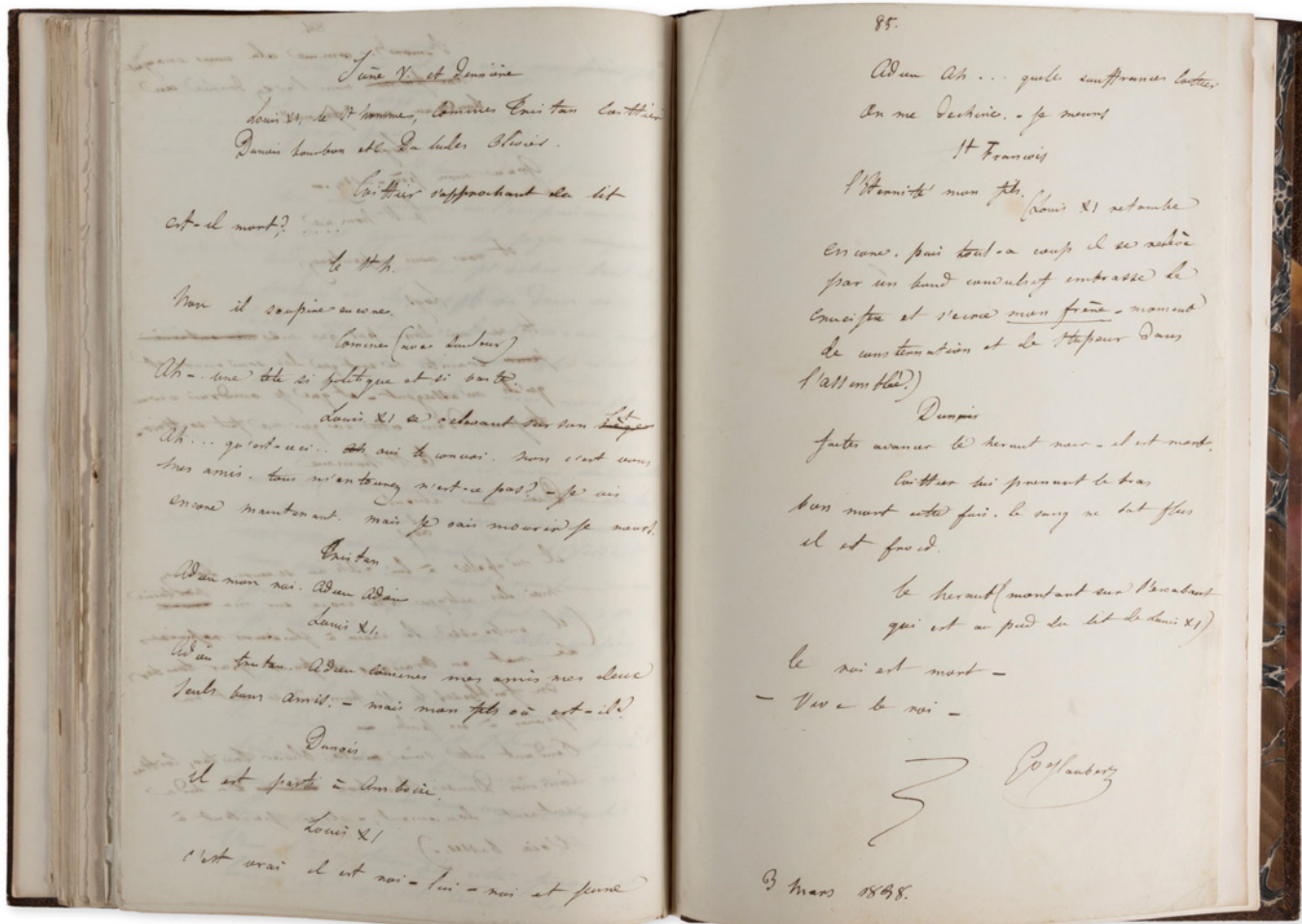
Et moi les jambes cassées tant j'ai vu mon pauvre corps à courir par
les rues à lever les vitres, ^{des} bourgeois, en criant vive le peuple, à
frapper aux portes à donner l'alarme à exciter les uns par des paroles,
les autres par des poignées de main, - ou de l'argent - ou des coups de
pied. Mais quand on se parle et fait soif. - Buvez compère Cousinot
Car nous êtes un brave vaillant de Flamand et sans vous je n'aurais
rien fait ici.

Jean Cousinot.

Mais où diable trouvenous un tavernier à l'heure qu'il est

Vanderieche (regardant de tous côtés)

il faut à bien cependant en pêcher non pas un mais vingt cinq



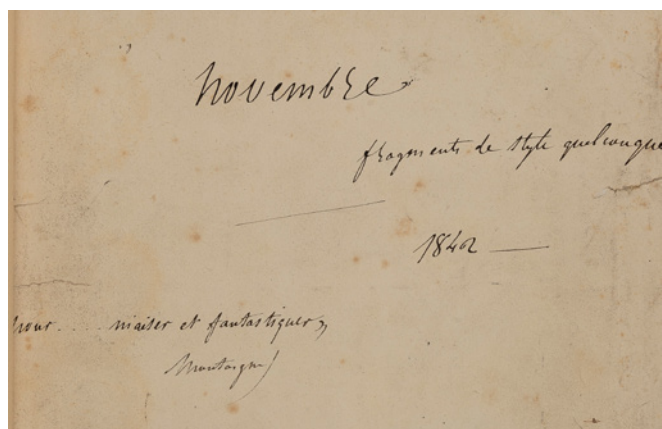
.../...

les horizons. Mélange de tragique et de grotesque, de trivialité et de hauteur, cette tête-là mise en face de celle de Charles le Téméraire était tentante, vous l'avouerez, pour une imagination de seize ans amoureuse des sévères formes de l'histoire et du drame. [...] À mesure que j'étudiais son histoire le drame s'y fondait naturellement, l'œuvre d'imagination se trouva faite dans la sienne elle-même, et quand je crus avoir assez travaillé c'est-à-dire avoir lu pendant deux mois je me mis à l'œuvre. Voilà l'histoire de mon enfant. - Il n'a pas été 9 mois à germer et n'a pas suivi toutes les phases fatales depuis le molusque jusqu'à l'embryon. Mais je crains bien aussi, pour cet avorté, qu'il n'ait pas vie d'homme et qu'il meure avant peu d'une fluxion de poitrine faute de chaleur.

Chose bizarre que d'écrire un drame, pleine de difficultés et d'obstacles, - un drame historique surtout. Resserrer donc une grande figure dans les limites de 5 actes, vous la rapetissez et vous ferez rire »...

Provenance : Caroline Franklin-Grout-Flaubert (nièce de Flaubert) ; Docteur Lucien-Graux (ex-libris ; vente VIII, 11 décembre 1958, n° 117 bis).

Bibliographie : Flaubert, *Œuvres de jeunesse*, Bibl. de la Pléiade, t. I, notice par Guy Sagnes, p. 1306-1310.



93

FLAUBERT Gustave (1821-1880).

MANUSCRIT autographe, **Novembre** ; 1 f. de titre et 191 pages sur 96 feuillets in-fol. (env. 32 x 20,5 cm), montés sur onglets, en un volume relié maroquin brun, plats encadrés d'un jeu de filets dorés et d'un listel de maroquin gris, dos à cinq nerfs ornés d'un filet doré, encadrement des caissons à l'identique des plats, doublures de maroquin gris encadrées de maroquin brun et d'un filet doré, gardes de moire brune, contregardes de papier caillouté, coupes filetées (René Aussourd).

250 000 / 300 000 €

Manuscrit complet de ce texte romanesque et en partie autobiographique, où s'affirme déjà, à vingt ans, le grand écrivain.

La rédaction de *Novembre*, de 1840 à octobre 1842, a été entreprise après la rédaction des *Mémoires d'un fou*, dont il est le prolongement dans la transposition romanesque de l'autobiographie. Après l'aventure amoureuse des quinze ans, Flaubert met en scène l'éveil de la sexualité chez l'adolescent de dix-huit ans, tout juste sorti du collège, dont les souvenirs occupent les premières pages.

« Le sujet est la perte du pucelage d'un jeune homme avec une putain idéale. Il y a dans le jeune homme beaucoup de Flaubert, désespérances, aspirations, mélancolie, misanthropie, haine des masses », écrivent les Goncourt dans leur *Journal* alors que Flaubert leur a lu « son premier roman » (1^{er} novembre 1863).

Pendant la rédaction de *Novembre*, Flaubert en parle à son ancien professeur Gourgaud-Dugazon comme d'une « ratatouille sentimentale et amoureuse [...] L'action y est nulle. Je ne saurais vous en donner une analyse, puisque ce ne sont qu'analyses et dissections psychologiques » (janvier 1842). Malgré les dérisions de Flaubert, on ne peut qu'approuver le jugement de Maurice Bardèche : « *Novembre* est assurément la plus élaborée des œuvres de jeunesse de Flaubert ».

Le narrateur commence par évoquer, par une soirée d'automne qui donne son titre au récit, ses souvenirs de collège, les illusions et les aspirations de sa jeunesse jusqu'au dessèchement le plus complet de son cœur, dans la tonalité froide de la fin d'automne. « J'aime l'automne, cette triste saison va bien aux souvenirs. Quand les arbres n'ont plus de feuilles, quand le ciel conserve encore au crépuscule la teinte rousse qui dore l'herbe fanée, il est doux de regarder s'éteindre tout ce qui naguère brûlait encore en vous. » La trajectoire de son

âme suit cette courbe descendante : « Autant j'avais eu d'exaltations et de rayonnements, autant je me renfermai et roulai sur moi-même. Depuis longtemps déjà j'ai séché mon cœur, rien de nouveau n'y entre plus, il est vide comme les tombeaux où les morts sont pourris. »

Puis le narrateur raconte longuement sa découverte de l'amour et de la sexualité à travers la rencontre avec Marie, personnage paradoxal de prostituée qui lui fait connaître non seulement la chair mais l'amour sous sa plus haute forme, avant de disparaître brusquement. Flaubert s'inspire ici de sa liaison d'une nuit avec Eulalie Foucaud, la tenancière de l'hôtel Richelieu à Marseille en 1840, mais aussi de ses visites au bordel. Marie tient aussi de Mme Schlesinger, amour platonique du jeune Flaubert à Trouville. Après la confession et la disparition de Marie (« je ne l'ai plus revue », comme Flaubert n'a plus revu Eulalie), le narrateur se laisse entraîner dans une rêverie et des visions exotiques pour tenter d'échapper à la perte de l'aimée et à son ennui. Une brusque rupture introduit alors un nouveau narrateur qui commente avec sévérité et ironie le manuscrit qu'on vient de lire, et conte la triste fin du premier narrateur : « C'était un homme qui donnait dans le faux, dans l'amphigourique et faisait grand abus d'épithètes. [...] Enfin, au mois de décembre dernier, il mourut, mais lentement, petit à petit, par la seule force de la pensée, sans qu'aucun organe fût malade, comme on meurt de tristesse, ce qui paraîtra difficile aux gens qui ont beaucoup souffert, mais ce qu'il faut bien tolérer dans un roman, par amour du merveilleux ».

Après l'autobiographie complaisante, vient le regard critique et la déconstruction, qui annonce le romancier à venir.

La page de titre *Novembre* porte le sous-titre : « fragments de style quelconque », et la date 1842, et l'épigraphe : « pour... niaiser et fantasquer » (Montaigne). La dernière page porte la date : « 25 octobre 1842 ».

Le manuscrit est rédigé à l'encre noire sur 96 feuillets de papier vélin écrits recto et verso et chiffrés 1-96. Les ff. 34-43 portent une ancienne numérotation 1-10. Le manuscrit est entièrement et **très abondamment raturé et corrigé** et comporte 2083 mots ou passages biffés corrigés ou ajoutés.

Outre des ratures faites manifestement au fil de l'écriture, d'autres relèvent d'une révision lors d'une relecture. Le premier feuillet semble avoir été refait. Des paragraphes entiers sont biffés et cernés d'un trait de plume pour bien marquer leur suppression (nous renvoyons au tome I des *Œuvres complètes* de la Bibliothèque de la Pléiade, consacré aux *Œuvres de jeunesse*). Ainsi (f. 3, après les mots « pour l'argent », Pléiade p. 760) : « À l'heure qu'il est même, la vie humaine a mille aspects que je n'ai pas vus jusqu'au fond. Jamais au bord d'une source vive et sur un cheval haletant je n'ai entendu le son du cor au fond des bois. Jamais non plus dans une belle nuit d'été je n'ai contemplé le ciel avec une maîtresse qui soupire ». Ou encore (f. 6 v°), après le paragraphe s'achevant par « et l'idole » (Pléiade p. 763) : « La vie humaine alors m'apparut d'abord dans son côté le plus éclatant et splendide – le plus théâtral. Je me repaîssais dans les poètes et les romanciers de descriptions magnifiques, d'amours d'empereurs, de somptuosités [babyloniennes] perdues. [J'étais amoureux de Cléopâtre fuyant sur sa galère] C'était p^r moi une [arabesque déroulant ses dessins colorés et confondus ses feuillages larges et grêles,] large scène où toutes les actions et toutes les passions communes formaient un chœur chantant et se reprenant uniformément dans un lointain confondu. Deux ou trois idées seulement occupaient le devant et remplissaient toute l'action ». Tout ce paragraphe est annulé et remplacé par cet ajout marginal : « Ce mystère de la femme en dehors du mariage, et plus femme encore à cause de cela même m'irritait et me tentait du double appât de l'amour et de la richesse ».

On relève également des additions marginales. Ainsi (f. 4 v°), après les mots « un mystère effrayant » (Pléiade p. 761), il ajoute dans la marge : « qui troublait ma pauvre tête d'enfant. À ce que j'éprouvais, .../...

J'aime l'automne - ~~celle~~ ^{cette} triste
 saison ne vive aux souvenirs. quand
 les arbres n'ont plus de feuilles
 quand le ciel conserve encore au
 crépuscule la teinte rose qui
 sur l'herbe fanée il est doux
 de regarder s'éteindre tout ce
 qui ^{naquit} ~~brûle~~ encore ne brûlant
 en vain.

Je viens de rentrer de ma promenade
 dans les prairies vides au bord des
 fossés ~~verts~~ ^{les haies} où se ~~meurent~~ ^{meurent} ~~les~~
 le vent ~~se~~ ^{se} fait siffler leurs
 branches dépouillées - quelque fois il
 se ~~laisse~~ ^{laisse} et puis recommence tout
 à coup, alors les petites feuilles qui
 restent attachées aux brins d'herbe, tremblent
 de nouveau, l'herbe frissonne
 en se penchant sur terre
 tout semblait devenir plus ~~maigre~~ ^{pâle} et
 plus glau - à l'horizon le disque du
 soleil ~~se fondait~~ ^{se fondait} dans
 la couleur blanche du ciel et
~~semblait~~ se fondait autour d'une

[illegible]

Mui-mem - un temple - le couvent 35 shus de l'église,
le temple est recti vide, - l'astuc de poutre
entre les pierres, - les fishes s'accrochent -
sur les rideaux y font leur nid -
~~Les rideaux sont de la soie, et les~~
~~rideaux sont de la soie, et les~~
~~rideaux sont de la soie, et les~~
~~rideaux sont de la soie, et les~~

[illegible]

ni que par d'eux-mêmes ils cherchaient leurs femmes
et attendaient leur mort

20.
J'étais ~~un jour~~, dans
la variété ~~de mon être~~
comme un immense point de l'infini au
la vie palpable et ~~la vie~~ dans chaque atome
et ~~il y avait~~ apparaît monstrueuse ou adorable
dans chaque rayon de soleil - l'air est rempli de
parfums et de quirsous, ~~les bêtes~~
~~les bêtes~~ les éléphants marchent
fièrement comme des pagodes vivantes, les
serpents se tapissent sur les bambous, les
dépouilles terribles et déformées sont cachées dans le
creux des cavernes ~~parmi~~ ^{grandes} ~~de~~ ^{les}
bancs d'or - et au milieu entre le
large fleuve ~~avec~~ ^{avec} ~~les~~ ^{beautés} ~~qui~~ ^{font}
claquer leurs écailles, ~~il y a~~ ^{qui}
~~le lotus~~ ^{et des} ~~de fleurs~~
que le courant entraîne avec des fleurs
~~et des cadavres~~ ^{et des} ~~de fleurs~~
~~et des cadavres~~ ^{et des} ~~de fleurs~~
~~et des cadavres~~ ^{et des} ~~de fleurs~~
~~et des cadavres~~ ^{et des} ~~de fleurs~~
J'aimais pourtant la vie - ~~un~~ ^{un} ~~la vie~~ ^{la vie} expansive
et radieuse - ~~et~~ ^{et} ~~la vie~~ ^{la vie} expansive
des heures ~~et~~ ^{et} ~~la vie~~ ^{la vie} expansive
le réveillement des étoiles

.../...

lorsqu'une de celles-ci venait à fixer ses yeux sur moi je sentais déjà qu'il y avait qqch de fatal dans ce regard émouvant qui fait fondre les volontés humaines ». Le passage sur la tentation du suicide (Pléiade p. 778) s'achève par cette addition en marge (f. 27) : « Mais je n'aurais pas voulu être enterré – la bière m'épouvante – j'aimerais plutôt être déposé sur un lit de feuilles sèches, au fond des bois, – et que mon corps s'en alla petit à petit au bec des oiseaux et aux pluies d'orage. »

Ce sont parfois des pages entières qui ont été biffées et supprimées ; ainsi cet important passage autobiographique (f. 21 v°), après le paragraphe s'achevant par « dans le même ennui » (Pléiade, p. 774), ce nouveau paragraphe : « J'ai rêvé comme un autre les plus belles choses du monde. Il m'a semblé aussi que le style coulait dans ma pensée comme le sang dans mes veines. J'avais des histoires superbes à faire pâmer d'aise, des drames possibles à faire greloter d'épouvante. [J'ai lu comme un autre les livres dont on se nourrit.] J'ai palpité de joies idéales, j'ai vécu avec des femmes sorties de mes pensées. [J'ai couché] Je me suis applaudi et je me suis aimé. [Quand j'eus bien retourné mon] Quand je n'ai plus cru à moi-même, je n'ai plus cru à rien. Quand l'homme se nie lui-même qu'il s'avoue vaincu, il ne reconnaît plus le vainqueur ou du moins il ne l'adore pas [et je me sentais bien écrasé.] La divinité, est la dernière qu'il abat ».

Au total, c'est l'équivalent de 152 lignes du manuscrit, qui, tout en étant biffées, demeurent lisibles.

Le manuscrit est riche d'autre enseignements. Ainsi cette double numérotation 1-10 sur les feuillets 34-43. Le passage s'ouvre par cette phrase : « Les idées de volupté et d'amour qui m'avaient assailli à 15 ans vinrent me retrouver à 18. », phrase qui fait la transition entre *Les Mémoires d'un fou* et *Novembre*, et l'on voit qu'au départ, Flaubert avait songé à débiter son roman par ce passage. En haut du feuillet 58, on remarque cette note au crayon bleu : « Confession de Marie (à revoir) ».

Ce ne sont là que quelques exemples du grand travail de style du jeune Flaubert, et des riches enseignements de ce manuscrit qui n'a pu être étudié par les éditeurs des *Œuvres de jeunesse* dans la Bibliothèque de la Pléiade

Un fragment de *Novembre* a paru à la suite de *Par les champs et par les grèves* dans l'édition Charpentier de 1886. Ce n'est qu'en 1910 que *Novembre* fut publié intégralement dans le tome II des *Œuvres de jeunesse inédites* de l'édition Conard.

Provenance : Dr Lucien-Graux (ex-libris, vente IV, n° 18) ; Charles Hayoit (ex-libris, vente 29 juin 2001, n° 222).

94

FLAUBERT Gustave (1821-1880).

2 MANUSCRITS autographes, **Hegel Cours d'esthétique**, [1844 et 1872] ; 51 pages sur 48 ff. de papier vélin fin, puis 13 pages sur 7 ff. de papier bleu (mal chiffrées 1-52, puis 53-59), environ 22,5 x 18,5 cm, le tout monté sur onglets et relié en un volume petit in-4, cartonnage ancien papier gaufré vert.

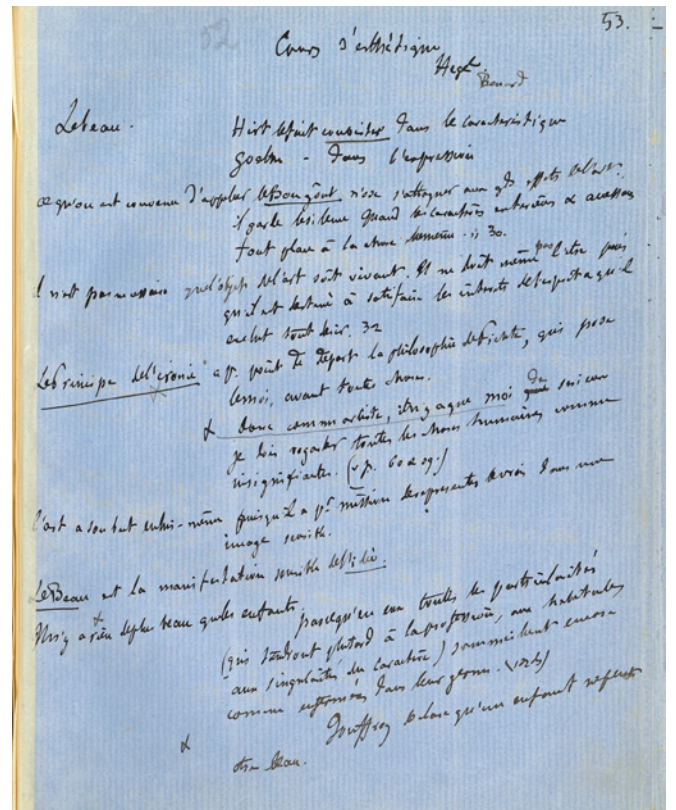
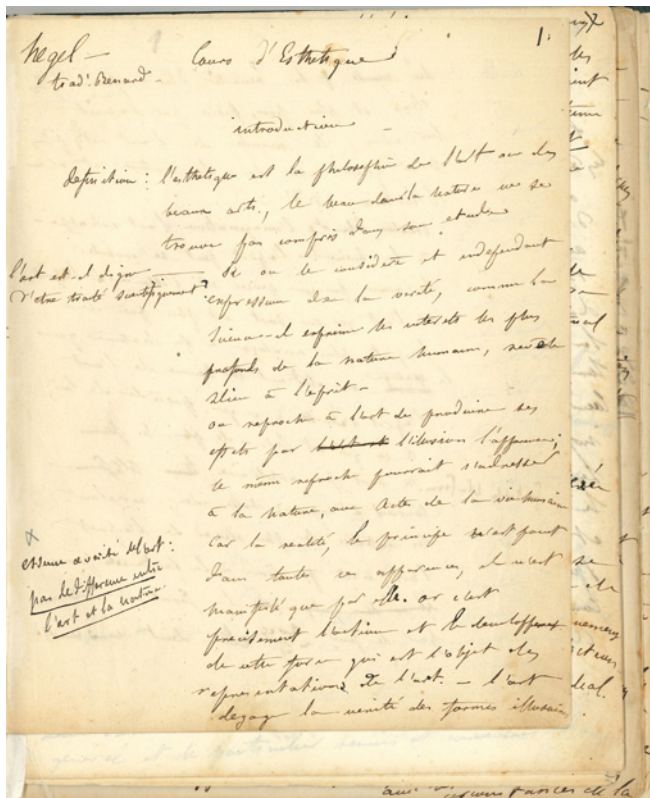
5 000 / 6 000 €

Important ensemble de notes de jeunesse sur Hegel, utilisées pour Bouvard et Pécuchet, et complétées lors de la rédaction du roman.

Flaubert a pris des notes développées sur l'*Esthétique* de HEGEL (originellement parue en allemand en 1832) sur la traduction française donnée par Charles Bénard de 1840 à 1852 (5 volumes). Il a travaillé en 1844 sur les deux premiers volumes. C'est dans le cadre de ses travaux préparatoires à *Bouvard et Pécuchet* qu'il acheva la lecture des trois derniers volumes, en 1872, ajoutant de nouvelles notes sur papier bleu, tout en inscrivant de nouvelles réflexions en marge de ses premières notes. La lecture de Hegel a nourri avec profit la réflexion de Flaubert sur le Beau, le Vrai et le Bien, et sur l'œuvre d'art dans son rapport avec le réel. Ces notes font partie du dossier documentaire sur la Philosophie pour *Bouvard et Pécuchet*, et ont été utilisées au chapitre VIII du roman.

Citons quelques lignes des notes sur l'Introduction de l'ouvrage de Hegel : « On reproche à l'art de produire ses effets par l'illusion l'apparence ; le même reproche pourrait s'adresser à la nature, aux actes de la vie humaine. Car la réalité, le principe n'est point dans toutes ces apparences, il n'est manifesté que par elle. Or c'est précisément l'action et le développement de cette force qui est l'objet des représentations de l'art. – L'art dégage la vérité des formes illusoires du monde pour la revêtir d'une forme plus élevée et plus pure, fixée par l'esprit lui-même. Le monde de l'art est plus vrai que celui de la nature et de l'histoire »... En marge, Flaubert a ajouté en 1872 : « essence & vérité de l'art : pas de différence entre l'art et la nature », puis « l'art supérieur à la Nature »...

Citons quelques-uns des chapitres suivants : « De l'idée du beau dans l'art, ou de l'idéal », « De la détermination de l'idéal », « De l'action », « De la détermination extérieure de l'idéal », « De l'accord de l'idéal avec sa réalité extérieure (de l'homme avec la nature) », « De l'artiste », « Développement de l'idéal dans les formes particulières que revêt le beau dans l'art », « De la forme symbolique de l'art », « Unité immédiate de l'idée et de la forme sensible », « De la symbolique de l'imaginaire », « la symbolique du sublime », « du Panthéisme de l'art », « De la symbolique réfléchie ou de la forme de l'art dont la base est la comparaison », « La métaphore, l'image et la comparaison », « Disparition de la forme symbolique de l'art », « De la forme classique de l'Art », « Destruction de l'Art classique », « De la Forme romantique de l'art », « De l'indépendance personnelle dans le cercle de la vie réelle », etc. À plusieurs reprises, Flaubert a ajouté des commentaires lors de sa relecture de 1872.



Pour ses notes de 1872, Flaubert a plié ses feuillets bleus de manière à créer une marge où s'inscrivent rubriques et mots-clefs. Nous citerons quelques-unes de ces notes, au début du dossier : « Ce qu'on est convenu d'appeler le Bon goût n'ose s'attaquer aux g^{ds} effets de l'art. Il garde le silence quand les caractères extérieurs & accessoires font place à la chose elle-même. Il n'est pas nécessaire que l'objet de l'art soit vivant. Il ne doit même pas l'être puis qu'il est destiné à satisfaire les intérêts de l'esprit & qu'il exclut tout désir. Le Principe de l'ironie a p^r point de départ la philosophie de Fichte, qui pose le moi, avant toutes choses. Donc comme artiste, il n'y a que moi de sérieux je dois regarder toutes les choses humaines comme insignifiantes. L'art a son but en lui-même puisqu'il a p^r mission de représenter le vrai dans une image sensible. Le Beau est la manifestation sensible de l'idée »... Etc.

Bibliographie : Gisèle Séginger, *Dix ans de critique : notes inédites de Flaubert sur l'Esthétique de Hegel* (Lettres Modernes-Minard, 2005).

Provenance : Caroline Franklin-Grout-Flaubert (nièce de Flaubert), vente Antibes 28-30 avril 1931, n° 66.

FLAUBERT Gustave (1821-1880).

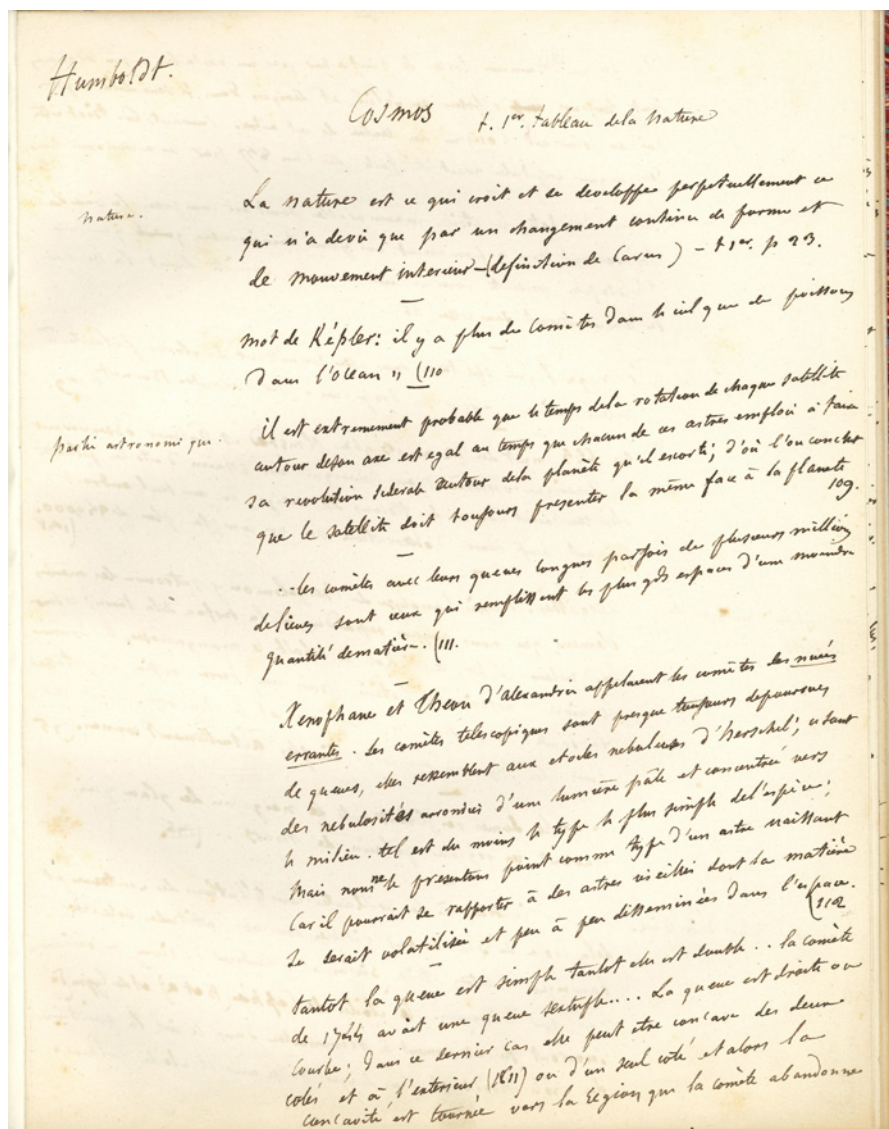
MANUSCRIT autographe, **Cosmos**
Alexandre Humboldt, [vers 1860] ; titre et
 20 pages sur 11 feuillets (29,5 x 22,2 cm),
 montés sur onglets en un volume in-4,
 demi-maroquin rouge serti d'un filet doré,
 dos à nerfs, non rogné (reliure moderne).

4 000 / 5 000 €

**Notes d'après Humboldt pour la
 documentation de La Tentation de Saint
 Antoine.**

Ces notes, abondantes et développées, sont
 écrites à l'encre brune sur des feuillets de
 papier fort filigrané Canson frères.

Alexandre von HUMBOLDT a publié son
*Cosmos. Essai d'une description physique
 du Monde* en 1845 ; le premier tome de
 la traduction française en parut dès 1847.
 Les notes de Flaubert couvrent les deux
 premiers tomes (sur 3). Flaubert indique
 la pagination à la fin de chaque note ; il a
 porté en marge des rubriques ; ainsi, pour
 le tome I « Tableau de la Nature » : nature,
 partie astronomique, composition chimique
 des aérolithes, changements futurs dans
 le ciel, vie céleste, intérieur de la terre,
 boussole chinoise, lumière animale de la mer,
 tremblements de terre, cause du vulcanisme
 d'après Platon, Fossiles, Méditerranée –
 Caspienne, Courants océaniques, brouillards
 reproduisant les bas-fonds, vie marine,
 Depuis Colomb l'homme circule sur la
 terre, Si la terre n'avait pas d'air ; et, pour
 le tome II « Histoire de l'idée du Cosmos » :
 l'inventeur des arbres taillés, peu d'amour du
 pittoresque chez les Anciens, invention des
 coulisses, souvenir de voyage – desiderium,
 Parcs des rois persans – taille des arbres
 symboliques, Nicolas de Cusa, idée d'une
 vérité primitive perdue, Amenemha III,
 l'Etna du Taygète, Inde – Judée, Hérodote
 – Caspienne, Alexandre – Inde, Premières
 légendes sont des voyages Bacchus Abaris
 etc., tala- tabaschir, Collège astronomique
 de Babylone, Canal de la mer Rouge, belle
 comparaison, lac Aral, La lune miroir de
 la terre, Alexandre d'Aphrodisias, Rufus
 d'Ephèse, l'empereur Auguste, mot d'un
 savant, Abderrhaman I^{er} – jardin botanique,
 Amérique dès l'an 1000 – et même 876, fièvre
 intellectuelle des physiiciens du M.A., Maître
 de Pétrarque et de Boccace, promoteurs des
 études grecques, Léon X, Anghiera, Pinzon –
 vol des perroquets, Premier voyage autour du
 monde, qu'est-ce qui poussait aux voyages
 au XVI^e s., Barros = cinquième partie du
 monde, Colomb, bancs d'herbes marines,
 comètes en plein jour, Copernic & Colomb,
 mort de Copernic, idée d'Anaxagore sur
 la Lune, concerts célestes de Tycho Brahé,
 inventeurs du télescope, couleur de la lune,

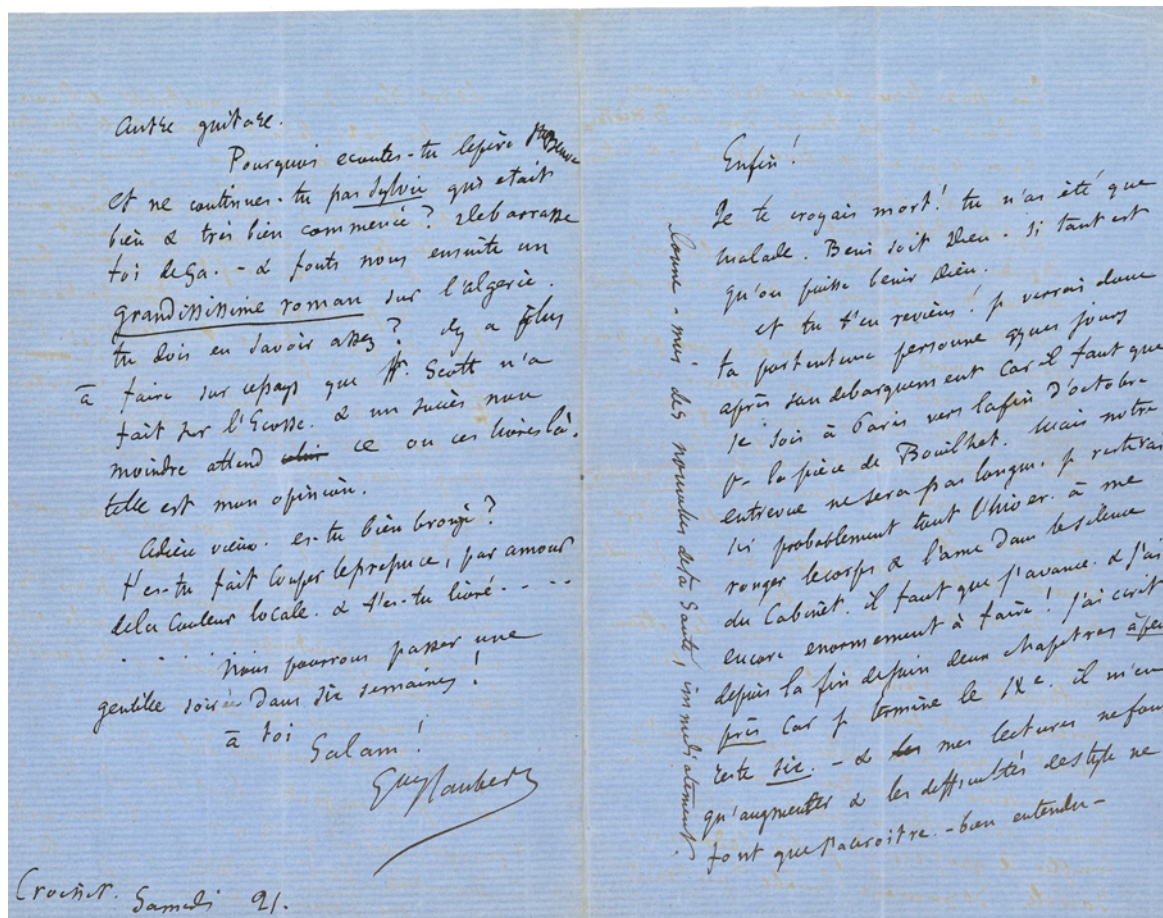


Saturne, formation des étoiles. À la suite,
 des notes plus développées se référant aux
 notes du tome II : Jardins d'Adonis (« le
 jardin où Vénus s'unit à Adonis symbole de
 la jeunesse trop tôt flétrie, de la croissance
 féconde et de la destruction »), or d'Ophir,
 Sucre, Éléphants.

Ce simple énuméré des rubriques marginales
 de Flaubert montre la diversité de ses intérêts.

On a relié en fin un feuillet intitulé « Questions
 académiques » (une page et demie in-4,
 réparations), se référant à Cicéron dans
 l'édition Fournier.

Provenance : Caroline Franklin-Grout-
 Flaubert (nièce de Flaubert), vente Paris 18-19
 novembre 1931, n° 123 ; Albert Kies (ex-libris ;
 vente Sotheby's Paris, 19 juin 2013, n° 124.



97

FLAUBERT Gustave (1821-1880).

L.A.S. « G^{ve} Flaubert », Croisset
Samedi 21 [20 septembre 1860], à
Ernest FEYDEAU ; 4 pages in-8 sur
papier bleu.

2 500 / 3 000 €

Très belle lettre pendant l'écriture de Salammbô.

« Enfin ! Je te croyais mort ! tu n'as été que
malade. Béni soit Dieu, si tant est qu'on
puisse bénir Dieu.

Et tu t'en reviens ! Je verrai donc ta
portanteuse personne qqes jours après
son débarquement car il faut que je sois à
Paris vers la fin d'octobre pour la pièce de
Bouilhet. [...] Je resterai ici probablement tout
l'hiver à me ronger le corps et l'âme dans le
silence du cabinet. Il faut que j'avance, & j'ai
énormément à faire ! J'ai écrit depuis la fin de
juin deux chapitres à peu près, car je termine
le IX^e. Il m'en reste six - & mes lectures ne
font qu'augmenter & les difficultés ne font
que s'accroître, bien entendu.

J'ai passé le mois dernier trois semaines à
Paris, à me traîner dans les Bibliothèques,
ce qui est peu divertissant. - & j'étais si ahuri
de lecture que j'en oubliais Paphos. Rien de
neuf chez nos amis. Maxime [Du Camp] est
en Calabre avec Garibaldi [...] La Présidente
[Mme Sabatier] s'est consolée du Mac à
Rouill [Mosselman] qui lui fait définitivement
une pension de 6,000 fr. par an. Je crois
qu'elle va trouver un autre mosieu. (Elle n'a
pas été forte dans toutes ces histoires, la
pauvre fille !). Turgan vient d'inventer une
chose superbe pour vider les lieux ! Je ne
sais combien de kilogr. de merde se trouvent
absorbés en une seconde par sa machine.
On a nettoyé l'école polytechnique en un clin
d'œil. Les étrons mathématiques s'envolaient
comme des corbeaux. C'est sublime.

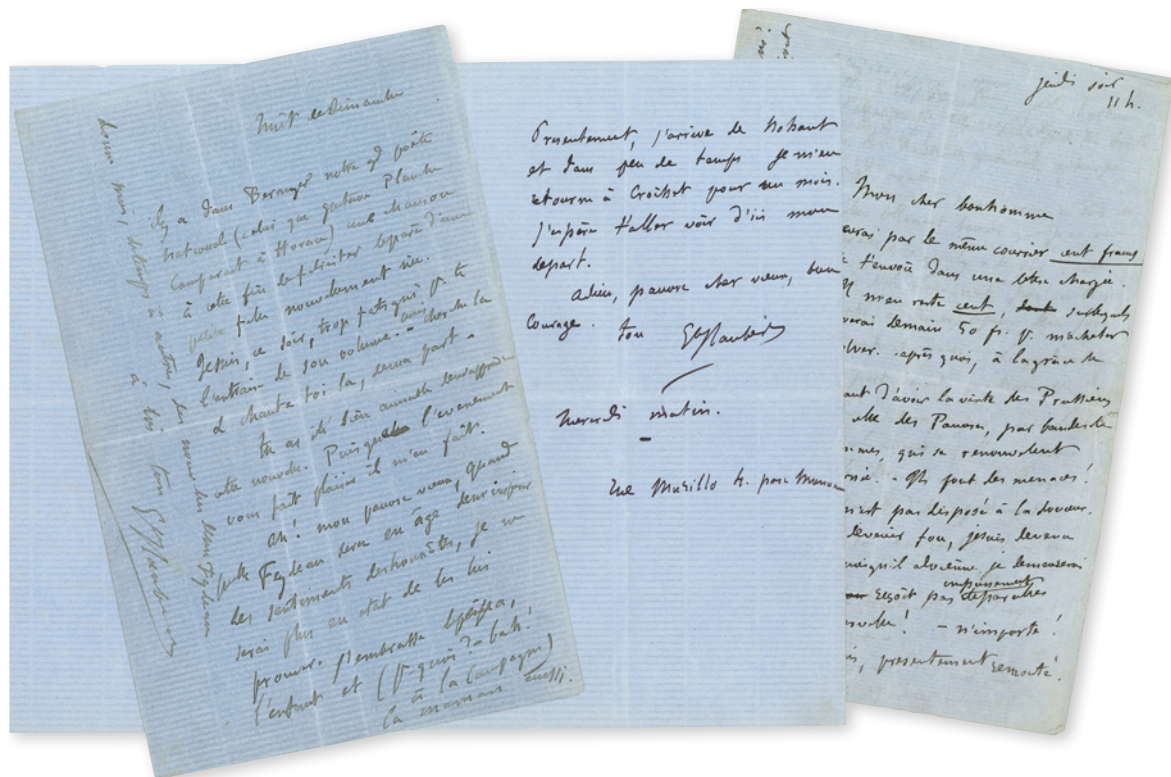
Quant à moi, je travaille *furieusement*. Je
viens de lire un livre très curieux sur la
médecine des Arabes, & actuellement (sans
compter ce que j'écris), je lis Cedrenus,
Socrate, Sozomène, Eusèbe, & un traité de
M^r Obry sur l'immortalité de l'âme chez les
Juifs, le tout entrelardé de Mischna comme
pièce de résistance. [...]

Il paraît que tu as eu chaud, mon
bonhomme ? Je sais ce que c'est, ne t'en
déplaise (que d'avoir chaud) [...] J'étais au
mois de mai sur les bords de la mer Rouge,
mon bon, - & j'ai traversé le tropique en
juin. Hâh. Veux-tu que je te fasse une petite
prédiction tu ne retourneras pas en Afrique,
un voyage raté ne se recommence pas. Si
tu veux aller au printemps à Tuggurt, reste
en Algérie jusque-là. Mais je crois que tu
t'embêtes de Paris, mon vieux, avoue-le.
Allons ! tu ne découvriras pas les sources
du Nil. Oh ! sois vexé, je m'en fous. [...]

Autre guitare. Pourquoi écoutes-tu le père
Sainte-Beuve, et ne continues-tu pas Sylvie,
qui était bien & très bien commencée ?
Débarrasse-toi de ça, - & fouts nous ensuite
un *grandissime roman* sur l'Algérie. Tu
dois en savoir assez ? Il y a plus à faire sur
ce pays que W. Scott n'a fait sur l'Écosse [...]

Adieu, vieux. Es-tu bien bronzé ? T'es-tu fait
couper le prépuce par amour de la couleur
locale »...

Correspondance (Pléiade), t. III, p. 115.



98

FLAUBERT Gustave (1821-1880).

3 L.A.S. « G^{ve} Flaubert » (la 1^{ère} signée d'un paraphe), 1866-1870, à Ernest FEYDEAU ; 1, 2, et 3 pages in-8 sur papier bleu.

2 800 / 3 000 €

Lettres amicales et littéraires, la dernière sur la guerre de 1870.

[Le romancier et journaliste Ernest FEYDEAU (1821-1873) fut un grand ami de Flaubert ; ancien employé à la Bourse, il documenta Flaubert pour *L'Éducation sentimentale*. Il sera le père du vaudevilliste.]

Nuit de Dimanche [novembre 1866 ?], félicitant Feydeau pour la naissance de sa fille Valentine. « Il y a dans Béranger notre g^d poète national (celui que Gustave Planche comparait à Horace) une chanson à cette fin de féliciter le père d'une petite fille nouvellement née. Je suis, ce soir, trop fatigué p^r te l'extraire de son volume. – Mais cherche-la & chante-toi la, de ma part. Tu as été bien aimable de m'apprendre cette nouvelle. Puisque l'événement vous fait plaisir il m'en fait. Ah ! mon pauvre vieux, quand M^{lle} Feydeau sera en âge de m'inspirer des sentiments déshonnêtes, je ne serai plus en état de les lui prouver »...

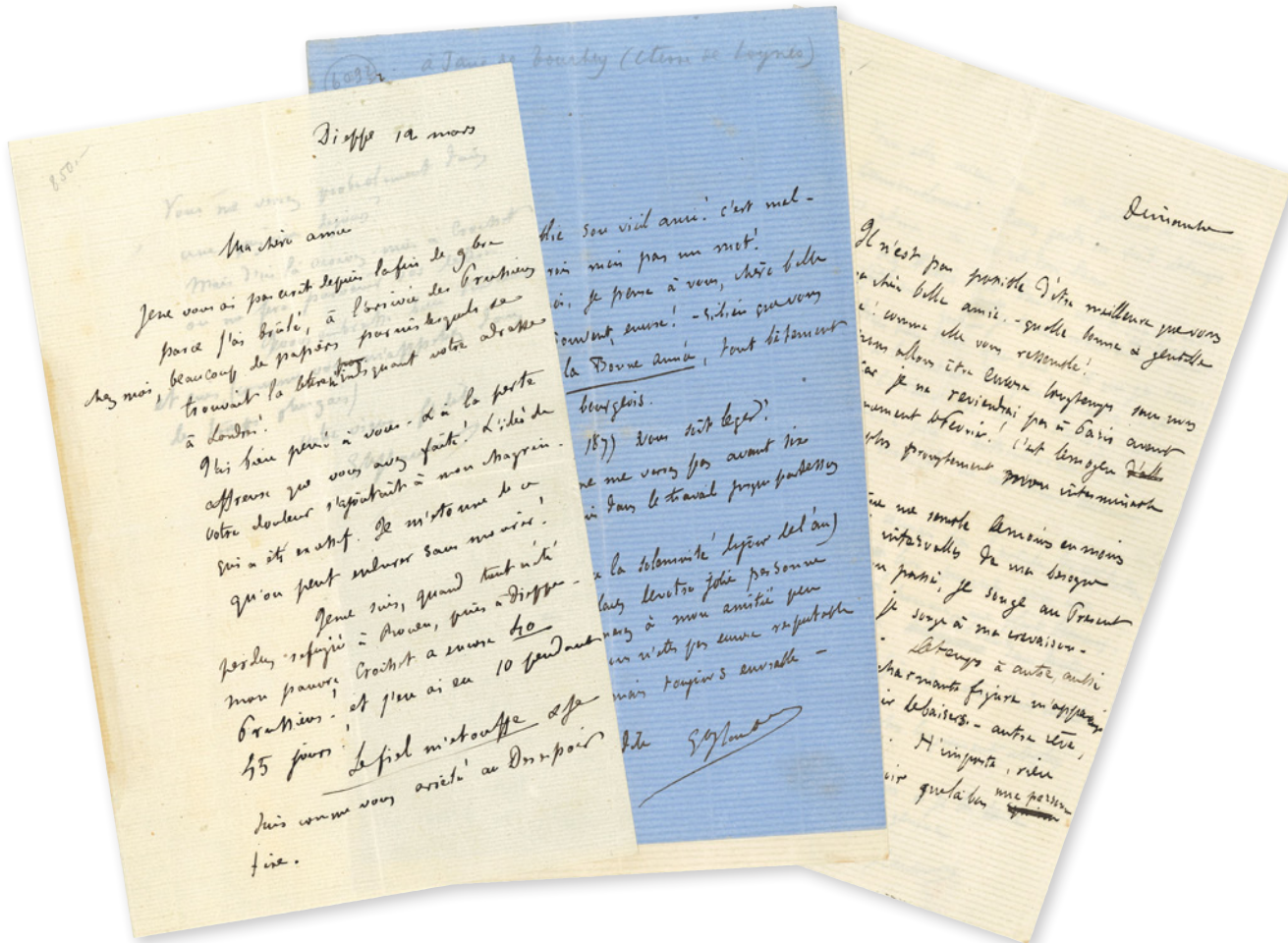
Paris, mercredi matin [29 décembre 1869].
« Mon bonhomme, Je te préviens que j'ai été chez toi, il y a une douzaine de jours. La maison était fermée & la sonnette cassée. J'ai vainement gueulé devant ta porte [...] j'ai été fort occupé par les retouches de la Féerie [Le Château des cœurs] – que j'ai cru reçue un moment – & qui est, de rechef, refusée – puis j'ai lu toutes les injures déversées sur mon bouquin [*L'Éducation sentimentale*], lesquelles forment un joli tas. Présentement, j'arrive de Nohant et dans peu de temps je retourne à Croisset pour un mois »...

Jeudi soir [septembre 1870]. « Mon cher bonhomme, Tu recevras par le même courrier cent francs que je t'envoie dans une lettre chargée. Il m'en reste cent, sur lesquels je prélèverai demain 50 fr. pr m'acheter un revolver. Après quoi, à la grâce de Dieu ! Tu me dis d'emprunter, malheureux, mais à qui ? Dans qq temps les gens les plus riches iront peut-être mendier ! Avant d'avoir la visite des Prussiens nous avons celle des Pauvres, par bandes de 10 à 30 hommes, qui se renouvellent toute la journée. – Ils font des menaces ! Ton ami n'est pas disposé à la douceur. Après avoir failli devenir fou, je suis devenu enragé. – & quoi qu'il advienne je demeurerai idiot. On ne reçoit pas impunément de pareilles averses sur la cervelle ! – N'importe ! ça va mieux. Je suis, présentement remonté. Tout n'est pas fini. – & la Fortune est changeante. Paris sera

peut-être brûlé mais les Prussiens y seront écharpés – en g^d nombre. Nous avons, ce soir des nouvelles tellement bonnes que je ne veux pas y croire. Ce qu'il y a de sûr, c'est que l'armée de la Loire n'est pas une blague. Il y a passé, à Rouen, depuis deux jours cinquante mille hommes. – La garde nationale de Rouen, part samedi prochain p^r X. Je suis submergé par une mélancolie noire. – Quel avenir ! quelle immense bêtise ! quelle dérision ! ô le Progrès ! – & on nous accusait d'être pessimistes ! L'hiver sera bien gentil – dans "ma localité". Sens-tu la beauté de Badinguet ? Je le trouve unique. Je suis lieutenant, j'ai une milice & j'exerce mes hommes ! Tout cela me fait vomir de dégoût – Quand je ne pleure pas de rage ! Le pire c'est que nous méritons notre sort & que les Prussiens ont raison – ou, du moins ont eu raison.

Adieu, tâche d'avoir du courage. [...] Ah ! ma maison est dans un joli état ! car je ne t'ai pas dit que j'abrite tous mes parents de Champagne. – 14 personnes à nourrir, p^r le quart d'heure ! & dans quinze jours quelques milliers de pauvres secouent la grille de mon jardin. – N'importe ! il faut être philosophe & blaguer tout de même ! *Candide* est un beau livre »...

Correspondance (Pléiade), t. III, p. 571 ; t. IV, p. 147 et 238.



99

FLAUBERT Gustave (1821-1880).

4 L.A.S. « G^{ve} Flaubert », 1871-1879, à Jeanne de TOURBEY, comtesse de LOYNES ; 1 page et demie, 1 page (sur papier bleu), 2 et 2 pages in-8.

3 500 / 4 000 €

Belle correspondance galante et pessimiste, pendant la rédaction de *Bouvard et Pécuchet*.

[Jeanne Detourbay, dite de TOURBEY, devenue en 1873 par mariage comtesse de LOYNES (1837-1903), tint un salon influent ; surnommée « la dame aux violettes », elle eut de nombreux amants.]

Dieppe 12 mars [1871]. Il a tardé à lui écrire, « parce que j'ai brûlé, à l'arrivée des Prussiens chez moi, beaucoup de papiers parmi lesquels se trouvait la lettre m'indiquant votre adresse à Londres ! J'ai bien pensé à vous – & à la perte affreuse que vous avez faite [son amant, le ministre Jules Baroche] ! L'idée de votre douleur s'ajoutait à mon chagrin – qui a été excessif. Je m'étonne de ce qu'on peut endurer sans mourir ! Je me suis, quand tout a été perdu, réfugié à Rouen, puis à Dieppe – mon pauvre Croiset a encore 40 Prussiens ! et j'en ai eu 10 pendant 45 jours ! Le fiel m'étouffe & je suis comme vous arrêté au Désespoir fixe. [...] Je vous embrasse bien tendrement et suis, (comme vous m'appeliez dans des temps plus gais) votre vieux fidèle »...

Croiset 28 [décembre 1874]. « On oublie son vieil ami ! c'est mal – depuis trois mois pas un mot ! mais moi, je pense à vous, chère belle et très souvent, encore ! – si bien que [je] vous souhaite, la Bonne année, tout bêtement comme un bourgeois. Allons que 1875 vous soit léger ! Vous ne me verrez pas avant six semaines. Je suis dans le travail jusque par-dessus la tête. &, (vu la solennité du jour de l'an) je baise toutes les places de votre jolie personne que vous abandonnerez à mon amitié peu respectueuse – car vous n'êtes pas encore respectable ma belle Amie, mais toujours enviable – et désirée »...

Dimanche [Croiset fin octobre 1878]. « Il n'est pas possible d'être meilleure que vous ma chère belle amie. – Quelle bonne & gentille lettre ! comme elle vous ressemble ! Nous allons être encore longtemps sans nous voir. Car je ne reviendrai pas à Paris avant le commencement de Février ! c'est le moyen d'avancer plus promptement mon interminable livre ! L'existence me semble de moins en moins drôle. Dans les intervalles de ma besogne je rumine mon passé, je songe au Présent (qui est lugubre) & je songe à ma crevasion – voilà mes plaisirs. – De temps à autre, aussi l'image de votre charmante figure m'apparaît & je voudrais la couvrir de baisers. – Autre rêve, autre sujet de tristesses. N'importe, rien n'est bon comme de savoir que là-bas une personne exquise pense à vous. [...] La Féerie [Le Château des cœurs] dont Daudet vous a parlé est un vieil ours – que je tâche maintenant de placer, dont je voudrais bien tirer qqes écus, – & que je trouve moi, à la hauteur des plus applaudies, – ce qui est l'estimer fort bas. [...] Je rêve à vos mains & je les baise en me mettant à vos genoux »...

Samedi soir [Croisset 8 novembre 1879]. « Non ! ma chère belle, M^e Plessy ne m'a adressé aucun remerciement. Cela vous étonne ? – pas moi ! je connais les gens ! & quand nous serons en tête à tête je vous exprimerai mon opinion entière sur cette personne – elle est médiocre. Voilà le fin mot. Au demeurant, bonne femme, qualification qui ne veut rien dire. Elle avait beaucoup de talent mais le talent ne constitue pas tout l'être – il dépend d'une faculté particulière, & très restreinte, et des gens de génie, peuvent être des imbécilles en dehors de leur spécialité. Je ne connais rien de *Nana* [de ZOLA], par conséquent n'en puis rien dire. Mais je me suis délecté avec le dernier volume de notre ami Renan. Quel bijou d'érudition ! quel historien. Pour le chapitre que j'écris maintenant [*Bouvard et Pécuchet*] je lis beaucoup de livres de dévotion moderne & aujourd'hui j'ai trouvé qqe chose de bien joli – que je vous envoie p^r votre récréation : "n'avez-vous point commis des actions déshonnêtes avec les animaux ?" (*Manuel du jeune Communiant*, p. 370) – Les affaires de la Bourse, dont vous me parlez, n'arrivent pas jusqu'à moi – Dieu merci – dès qu'on me parle de ces choses-là, – ou le sommeil me prend, (un sommeil d'ennui invincible) – ou l'exaspération. Vous me demandez quand nous verrons-nous ? ce ne sera pas demain, hélas ! puisque je ne quitterai ma cabane, qu'ayant terminé mon affreux bouquin – c'est-à-dire à la fin de l'hiver.

Gardez-moi votre affection, chère belle & croyez à l'inaltérable tendresse de votre vieux dévoué »...

Correspondance (Pléiade), t. IV, p. 289, 898 ; t. V, p. 456, 734.

100

FLAUBERT Gustave (1821-1880).

3 L.A.S. « G^{ve} Flaubert » et « G. », [1871-1873], à Philippe LEPARFAIT ; 3 pages et demie (papier bleu), 4 pages (deuil), et 1 page in-8.

2 800 / 3 000 €

Au fils adoptif de son ami Louis Bouilhet, dont Flaubert veut faire jouer et publier les œuvres. Il parle également des éditions de ses propres œuvres.

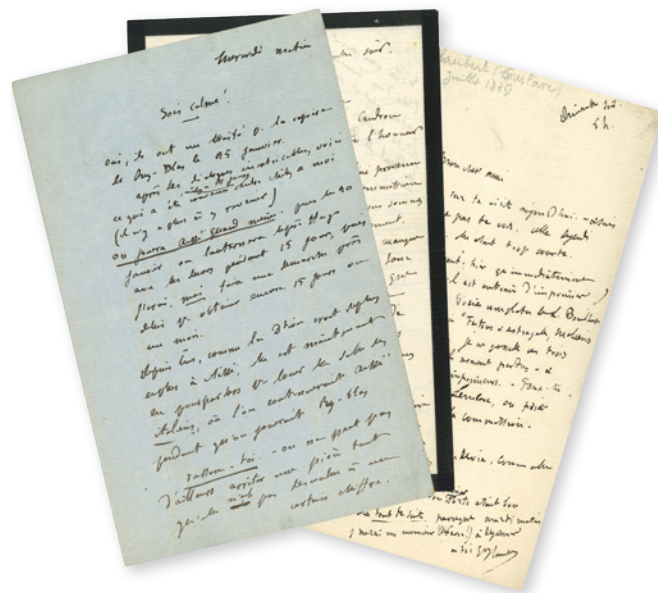
[Philippe LEPARFAIT (1845-1909) était le fils naturel de Philippe de Chennevières, et de Léonie Leparfait, la compagne de Louis Bouilhet, qui l'éleva comme son fils.]

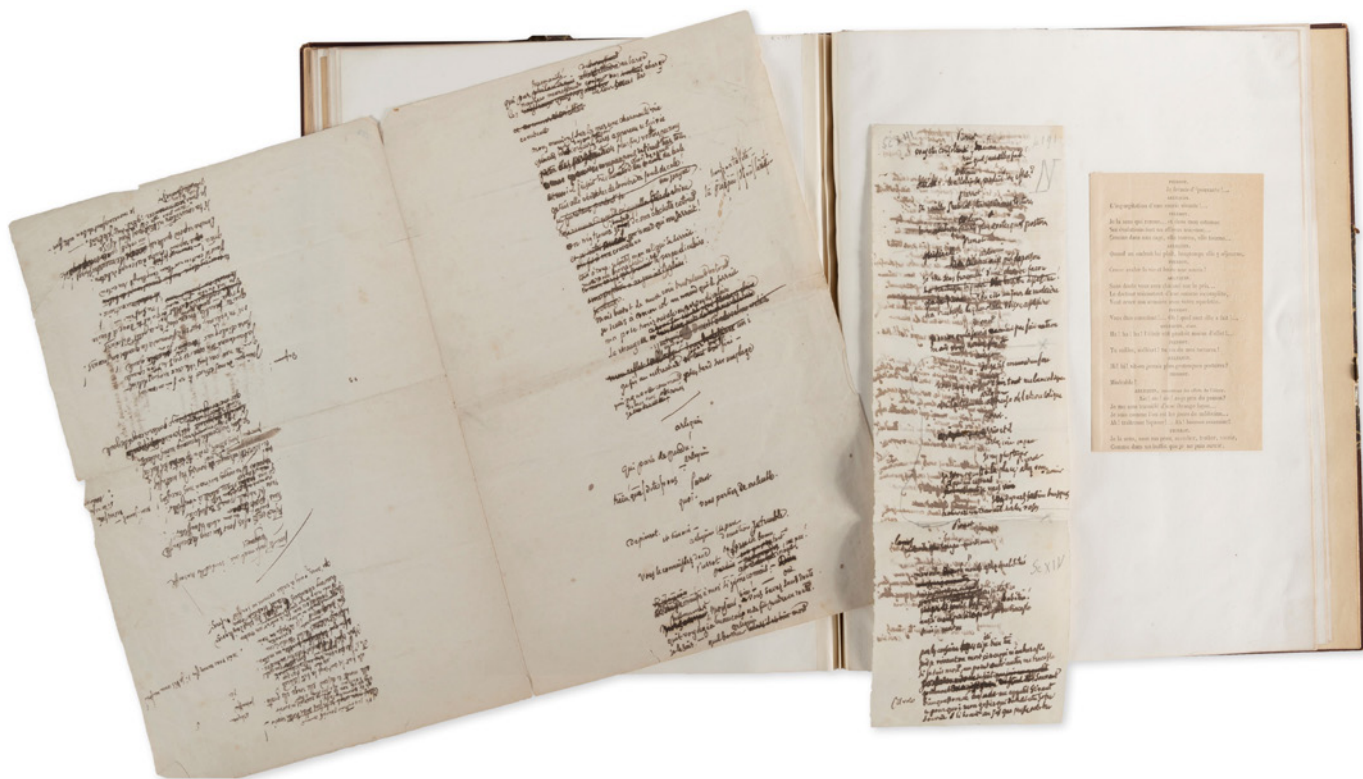
Mercredi matin [Paris, 6 décembre 1871]. Sur *Mademoiselle Aïssé* (qui sera créée le 6 janvier 1872 à l'Odéon). « Sois calme ! Oui, ils ont un traité p^r la reprise de *Ruy Blas* le 25 janvier. Après des dialogues inextricables, voici ce qui a été convenu il y a 15 jours entre Chilly & moi (il n'y a plus à y revenir). On jouera Aïssé quand même. Puis, le 20 janvier on lanternera le père Hugo avec les décors pendant 15 jours, puis j'irai, moi faire une démarche près de lui p^r obtenir encore 15 jours ou un mois. – Depuis lors, comme la D[irec]tion croit de plus en plus à Aïssé, elle est maintenant en pourparlers p^r louer la salle des Italiens, où l'on continuerait Aïssé pendant qu'on jouerait *Ruy Blas*. Rassure-toi. – On ne peut pas d'ailleurs arrêter une pièce tant qu'elle n'a n'est pas descendue à un certain chiffre. Nous avons p^r nous la Société des auteurs dramatiques, où Chilly à propos de la reprise de *Ruy Blas* a été secoué par Al. Dumas (au mois d'octobre dernier). Enfin, fous-moi la paix. Je fais tout p^r le mieux. Loin de pousser à la 1^{re} je voudrais qu'elle n'eût lieu qu'après le Jour de l'An ! J'ai manqué étrangler (*sic*) le souffleur de l'Odéon dimanche – & hier j'ai cru m'évanouir de fatigue à la répétition. J'en pourrais crever. Mais ça ira ! Ma moyenne de lettres est par jour d'une dizaine. – J'ai passé hier 1 h. ½ aux décors ce sera chic ! [...] C'est à nous (à l'Odéon) que le père H. pourrait peut-être faire un procès. Mais il n'osera »...

Dimanche soir [Paris, 12 janvier 1873]. Au sujet de la réunion de la commission pour le monument à Louis Bouilhet, qu'il faut convoquer : « Il faut s'arranger pour qu'il manque le moins de monde possible. C'est donc une affaire toute rouennaise »... Il a examiné ses traités et ceux de Bouilhet avec le notaire Duplan : « Mon affaire à moi est très simple. À partir du 1^{er} janvier 73 je rentre dans tous mes droits, sauf p^r *L'Éd. sentimentale* dont Lévy a encore l'exploitation p^r 7 ans. – Mais les traités de B. sont pitoyables ! Il n'y a rien à faire p^r *Melænis* ! et ses droits sur *Festons et astragales* sont sujets à contestation » ; le livre est épuisé, et la maison Lévy annonce qu'elle va « faire "une édition complète des œuvres de M^r Bouilhet" – & puis, ce soir même j'ai reçu un mot de Troubat me prévenant officiellement qu'on allait faire une édition bon marché de *L'Éducat. sentimentale*. – Mystère ! problème ! Trois journaux ont annoncé la prochaine apparition de *S^t Antoine* ! – Qu'est-ce que cela veut dire. En tout cas, Lévy va être payé par moi, cette semaine. Tu seras quitte envers lui. – Après quoi, nous verrons. Peut-être, – comme il s'agit, avant tout, d'avoir une édition complète de B. vaudrait-il mieux caller. [...] Quant à moi, je suis si dégoûté de toute publication que j'ai remercié Lachaud & Charpentier. – Je pourrais maintenant vendre *Bovary* & *Salammô*. Mais le vomissement que me donnent de semblables pourparlers est trop fort ! – Je ne désire qu'une chose à savoir : crever. L'énergie me manque p^r me casser la gueule. Voilà le secret de mon existence. Je suis si indigné de tout que j'en ai parfois des battements de cœur à étouffer. – Que les Dieux te préservent d'en arriver jamais là ! »...

Dimanche soir [Croisset, 3 août 1879]. « Lemerre m'a écrit avant-hier qu'immédiatement après *Salammô* (qu'il est en train d'imprimer) il va se mettre aux *Poésies complètes* de L. Bouilhet – donc, que je lui envoie *Festons & Astragales*, *Melænis* & *Dernières Chansons*. Je ne possède ces trois volumes que reliés, ils seraient perdus – & d'ailleurs gêneraient les imprimeurs. – Peux-tu toi, les enlever envoyer *illico* à Lemerre, ou prier Billard de se charger de la commission. Cela est urgent ». Puis il fait une commande d'eau-de-vie et de vins (Bourgogne, Porto, Madère, champagne....

Correspondance (Pléiade), t. IV, p. 428, 634 et 682.





101

GAUTIER Théophile (1811-1872).

MANUSCRIT autographe, [*Pierrot posthume*, 1847] ; 14 feuillets de formats divers (soit 23 pages) la plupart in-4 ou in-fol. ou en longues bandes, souvent écrits au recto et verso, montés sur onglets sur feuillets de papier vélin fort avec le texte imprimé collé en regard ; reliés avec des portraits et documents en un volume in-fol. demi-chagrin havane à coins, pièce de titre au dos (*René Aussourd* ; reliure un peu frottée).

6 000 / 7 000 €

Manuscrit de premier jet de cette pièce de théâtre en vers.

Pierrot posthume, « arlequinade en un acte et en vers », composé par Gautier sur un plan de Paul Siraudin, fut créé au Théâtre du Vaudeville le 4 octobre 1847, et publié la même année chez Beck et Tresse, puis repris dans le *Théâtre de poche* (1855), les *Poésies nouvelles* (1863, 1866) et le *Théâtre* (1872). La pièce fut montée par Théophile Gautier et ses enfants pour une représentation devant des amis, le 31 août 1863 ; Puvis de Chavannes avait peint les décors.

Le manuscrit est de premier jet, abondamment raturé et corrigé, et présente souvent des variantes avec le texte imprimé, qui est monté en regard des feuillets autographes. On peut ainsi saisir les vers en train de naître sous la plume, et on les voit se transformer. Quelques pages présentent une version au net dont les marges se couvrent de nouvelles esquisses. Le manuscrit se compose d'environ 800 vers, variantes, corrections et mises au net (le texte publié en compte 580). Il manque le texte manuscrit des scènes II et IV, et les scènes I, III et V sont incomplètes. La scène X est la plus travaillée et comprend plusieurs versions remaniées.

On a joint au manuscrit un double feuillet autographe qui le complète, présentant des esquisses de la tirade de Pierrot (scène IV) et pour les scènes V et XIII à XV.

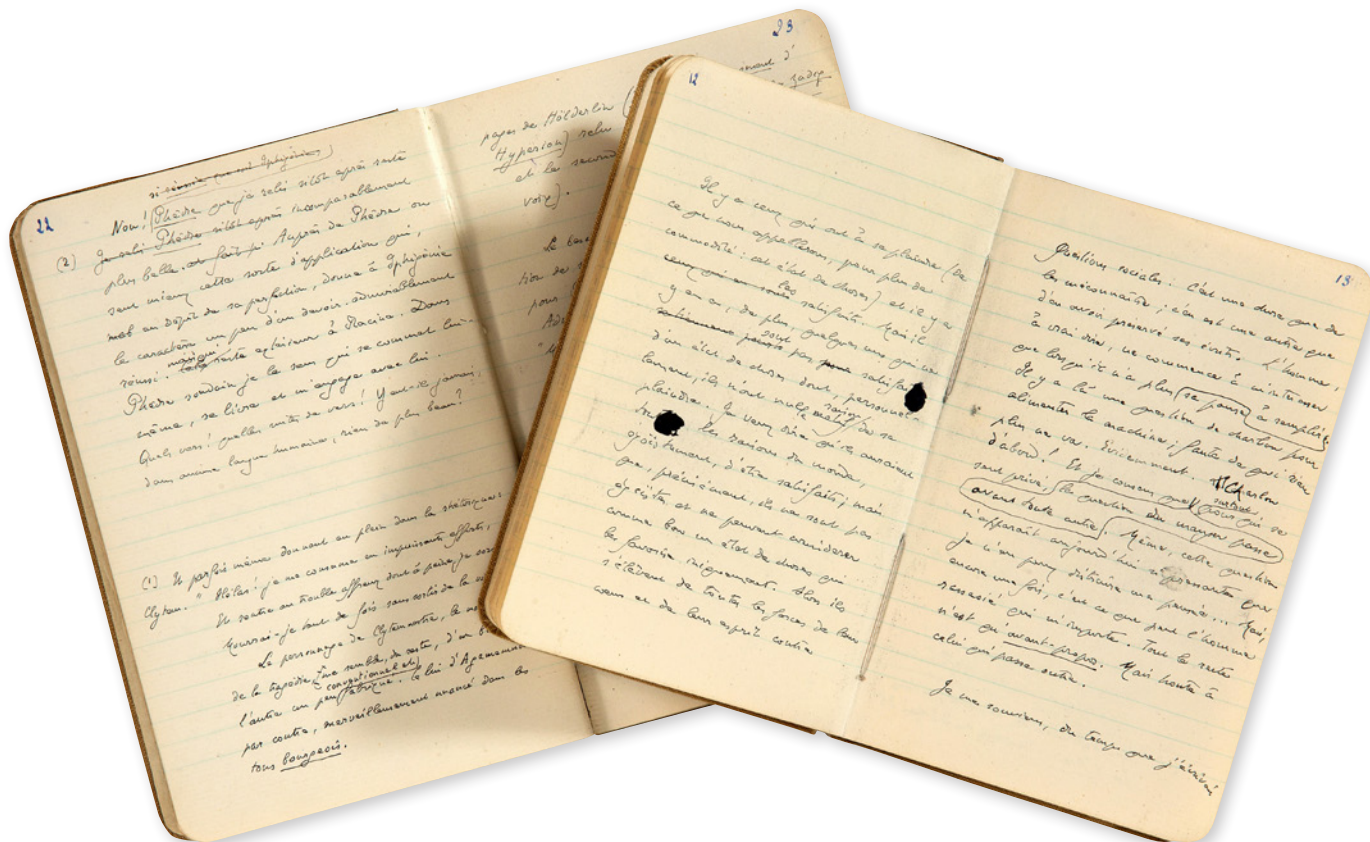
En tête du manuscrit, on a relié une épreuve d'imprimerie (« épreuve unique » écrit Maurice Dreyfous) des lettres et documents concernant la polémique soulevée par Siraudin réclamant la présence de son nom sur l'affiche.

On a également relié 11 portraits gravés ou lithographiés, dont quelques caricatures, de Gautier à diverses époques de sa vie, d'après Célestin Nanteuil, Chassériau, Nadar, Maillly, Mouilleron ou Liphart ; et une planche d'épreuve photographique (7,5 x 5 cm) rassemblant 9 photographies de petit format prises lors de la représentation de 1863 pour l'anniversaire de Théophile Gautier, qui y apparaît deux fois dans les rôles du Docteur du *Pierrot posthume* et de Gêronte du *Tricorne enchanté*, ainsi que les autres acteurs en costumes.

Provenance : Anciennes collections LUCIEN-GRAUX (VIII, n° 131, ex-libris), et Jean-A. DUCOURNEAU (le manuscrit a été complété en 1975).

Exposition : *Théophile Gautier* (Bibliothèque Nationale, 1961, n° 84).

On joint la rare édition originale : *Théâtre du Vaudeville. Pierrot Posthume, Arlequinade en un acte et en vers.* par MM. Paul Siraudin et Théophile Gauthier [sic]... (Paris, Beck, Tresse, 1847) ; grand in-8, couvertures jaunes conservées, cartonnage demi-percaline à coins grenat (*Durvand*). Ancienne collection Daniel Sickles (II, 34).



102

GIDE André (1869-1951).

2 MANUSCRITS autographes du **Journal : 1934 et Juillet 35-Décembre 35** ; 2 carnets de 137 pages in-8 (18 x 12 cm) et 43 pages in-12 (16,5 x 10 cm), de la marque The Canvas, reliures souples d'origine en toile beige.

12 000 / 15 000 €

Deux précieux carnets d'André Gide pour son Journal, en partie inédits.

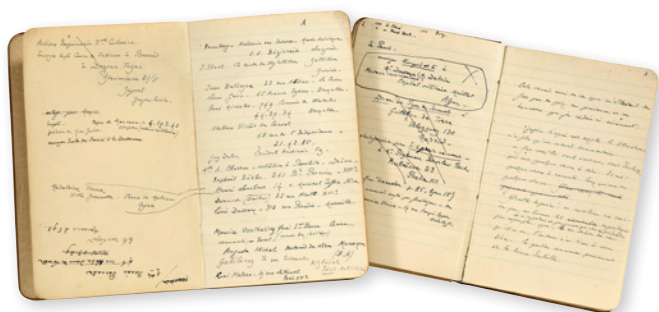
Carnet « 1934 ».

Il comprend 137 pages chiffrées, plus les revers des couvertures et les feuillets de garde non chiffrés. Il est écrit à l'encre noire au recto des feuillets de papier ligné, des notes et ajouts venant s'inscrire sur la page en regard ; à partir du 23 juillet, le carnet étant rempli, Gide utilise le carnet tête-bêche des pages 136 à 70. Il prend la suite du carnet 64 (gamma 1629) conservé à la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet, et correspond aux pages 448-477 du tome II du *Journal* dans l'édition Sagaert de la Bibliothèque de la Pléiade. On relève de nombreuses variantes avec le texte publié et revu par Gide pour l'édition, ainsi que des ratures et corrections, et des passages marqués au crayon rouge, ainsi que de nombreuses pages inédites.

Ce carnet est commencé le 6 février à Syracuse, et la dernière entrée est notée à Cuverville le 1^{er} octobre. Gide y raconte son séjour à Syracuse ; des notations sont ajoutées à Cuverville, à Manosque, à

Nice (soirée avec Paul Valéry), à Cabris, Paris, Karlsbad (cure dans la ville d'eaux), Prague (5 août, impressions sur cette « ville très étrange »), Ascona (« Tout ici baigne dans un azur splendide ») et Arona, Nice et Bormes, Cuverville enfin. Il parle de son travail sur son roman *Geneviève* puis Robert ; il note ses lectures (Dos Passos, Shakespeare, Hölderlin, Voltaire, Racine, Lamennais, Zola, Goethe, Platen, Schiller, Descartes, Balzac), des réflexions sur la musique (Bach et Chopin) et sur la littérature (Goethe et Voltaire, la diction des vers, Baudelaire), des réactions à la politique (visite de la Mostra fascista, l'exécution du responsable de l'incendie du Reichstag, les journées de février, l'Allemagne hitlérienne, le communisme, les nationalismes, la situation en U.R.S.S.) ; il réagit aux rumeurs sur son suicide... Nombreuses pensées et réflexions divers, aphorismes...

Plusieurs pages sont **inédites** et n'ont pas été reprises dans le texte du *Journal*. « Mais inadmissibles toutes, presque toutes, les pages écrites en vue de mes *Nouvelles Nourritures*. Projet que, décidément, j'abandonne. Tandis que je croyais, au contraire, devoir abandonner *Geneviève*. J'y pourrai verser ceci dans cela. » (6 février) À propos des jeunes élèves d'un « collège de prêtres » en promenade : « J'imagine quelle instruction l'on va pouvoir donner à ces cancre ; quelles graines faire germer sur ce terreau... » (8 février). « Méphisto fait le jeu de Goethe ; mais c'est Goethe qui tient les cartes et, pour jouer, il ne s'en remet pas à Méphisto » (11 février, 3 lignes biffées à la fin). À la suite de l'entrée concernant l'exécution de Van der Lubbe (incendiaire présumé du Reichstag) : « Cela ne fortifie-t-il pas tous les soupçons qu'on pût avoir et rien d'autre expliquerait-il l'énigmatique attitude de Van der Lubbe durant tout le cours du procès, sa prostration, son mutisme, ses regards abattus, et même cette salivation abondante [...] qu'un empoisonnement lent par l'arsenic... » (21 février). Notes sur Racine et l'expression « À d'autres ! » (id.).

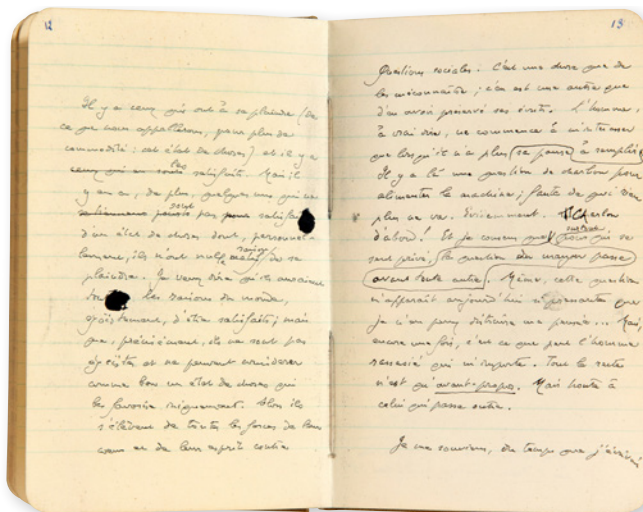


...

L'entrée concernant la rumeur de suicide (30 mars) se poursuit par un long développement inédit relatant sa discussion le soir avec Marc Allégret, au sujet de cette rumeur, de propos qu'on lui prête dans une pseudo-interview, et de fausses nouvelles dans les journaux, s'achevant ainsi : « J'ai bien assez d'ennemis dans la presse pour pouvoir être à peu près certain que l'on n'y donnera vent qu'à ce qui peut espérer de me nuire. » Son emploi du temps et itinéraire du 18 au 28 avril, de Cabris à Tende, Sermione, Vérone, Riva, Merano puis Zurich. Le 18 mai, réaction à un article sur lui dans *L'Action française*. Le 22 mai, à Cuverville, développement à propos d'une fleur de veronique ; puis longue entrée (p. 79-85) à propos d'un « embryon de dialogue » avec Paul Valéry, rapporté par les journaux, où Gide aurait déclaré : « Si l'on m'empêchait d'écrire, je tuerais », puis sur un article écrit pour soutenir *Les Frères Karamazov* montés par Copeau, ainsi conclue : « Ne me suis-je pas exposé au reproche d'avoir voulu "tomber" Balzac pour avoir simplement écrit que je lui préférerais Dostoïevsky ? Et cela, je crois bien, par Thibaudet lui-même. Dans ces conditions mieux vaut se taire ; ou, du moins, ne pas donner sa prose aux journaux. » L'entrée « Mercredi 11 juillet. Karlsbad 22 heures » relate son voyage en train depuis Bâle, et les premières relations liées dans le train avec un « rabbin suédois » et « un couple de juifs russes-suédois ». Un autre relation du début du séjour à Karlsbad (13 juillet, puis le 17 juillet) n'a pas été retenue, non plus qu'une réaction à une lettre « antichrétienne » de Ruyters (14 juillet), puis une longue discussion avec Louis Gérin (15 juillet), et la réaction à une lettre ouverte de Massis (16 juillet). Le 19 juillet, il réagit à quelques écrits le concernant ; il termine : « Ah ! combien je comprends Tolstoï et souhaite comme lui tout quitter ! Mais je crains tout geste d'apparence si peu que ce soit théâtrale et qui, du reste, serait immanquablement interprété de manière impertinente ». 20 juillet, développement « pour le roman », avec cette note finale : « Ces deux pages sont à verser au cahier bleu ». 21 juillet : « Le héros de roman que l'on peint à sa ressemblance, on lui fait faire ce que l'on aurait voulu faire, ce que l'on aurait peut-être fait si... bref ce que l'on n'a pas fait ; et il serait imprudent d'en induire. Il y a quatre jours je me suis offert un chapeau de marque anglaise, assez coûteux, mais vraiment à ma convenance. Il est si rare de trouver un chapeau qui vous plaise ! Je me souviens d'être entré chez Adrienne Monnier certain jour (il y a déjà longtemps) à la suite d'un jeune homme qui portait un chapeau si séduisant [...] Le chapeau venait d'Oxford ; en poils de levrauts. Et deux ans plus tard, passant à Oxford, j'en commandai deux d'un coup [...] Mes Caves étaient déjà écrites ; c'est un pareil chapeau que je voyais à Lafcadio. Il eut l'heur de plaire à Colette, certain soir de ballets russes ; elle me demanda de le lui abandonner un peu et en resta coiffée pendant l'entracte ». « Vends tout ton bien et le donne aux pauvres ». Aucune considération d'amitié, de parenté, etc., ne doit m'arrêter. Depuis longtemps déjà cette préoccupation m'habite. Ne pas attendre, pour me déposséder, de n'avoir plus à en souffrir. Vendre, mais comment ? Donner, mais à qui ? [...] Le geste de vente et de don, je suis depuis longtemps prêt à le faire ; mais de telle manière que je ne doive penser, sitôt ensuite, qu'il eût mieux valu le faire autrement. [...] Non, ce n'est pas

pour moi que je voudrais garder rien en réserve, (et le profit de mes livres me met suffisamment à l'abri) mais pour la détresse de bientôt et que j'imagine déjà si affreuse que demain je pourrais déplorer de n'avoir conservé plus rien qui me permette de secourir. Pour l'amour du geste, je ne dois point céder à une précipitation inconsidérée. » (28 juillet). 5 août, note sur la perte de ce carnet, finalement retrouvé ; puis relation de la fin du séjour à Prague. 28 août, réflexion sur la « vie commune ». Fin supprimée de l'entrée du 19 septembre : « Il importe avant tout de ne pas se laisser aigrir. Cette agitation de la critique autour de mon nom me retient et je ne goûte plus grand plaisir à écrire ». Etc.

Sur le revers des couvertures et les pages de garde, listes de noms et adresses, notes diverses, tâches à effectuer, livres à envoyer, listes de courses... Deux feuillets volants sont joint à la fin du carnet, l'un dactylographié (9 mai) au sujet de la commission d'enquête sur les émeutes de février, l'autre autographe (11 janvier 1934), brouillon de réponse à une enquête : « Pour qui j'écris ? Je n'attendais pas votre enquête pour me poser souvent cette question. Du moins, lorsque j'étais encore jeune, savais-je très précisément ceux pour qui je n'écrivais pas : mes contemporains »...



Carnet « Juillet 35 Décembre 35 ».

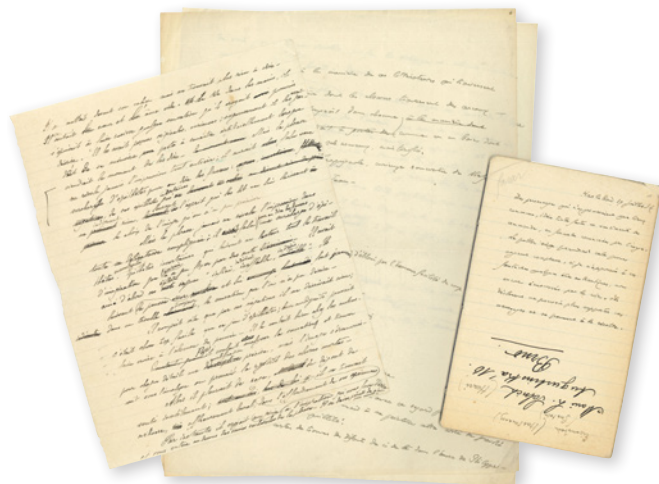
Il comprend 43 pages écrites sur 87 chiffrées, plus les revers des couvertures. Il est écrit à l'encre noire (quelques notations au crayon ou à l'encre bleue) au recto des feuillets de papier ligné, des notes et ajouts venant parfois s'inscrire sur la page en regard. Il prend la suite du carnet 65 (gamma 1630) conservé à la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet, et correspond aux pages 496-510 du tome II du *Journal* dans l'édition Sagaert de la Bibliothèque de la Pléiade. On relève de nombreuses variantes avec le texte publié et revu par Gide pour l'édition, ainsi que des ratures et corrections, et de nombreuses pages inédites.

Les trois premières pages du carnet ne sont pas datées ; elles constituent en effet la fin de l'entrée notée à Hossegor le 31 mai dans un précédent carnet. Après une interruption de deux mois, le journal reprend à Lenk (Suisse), le 30 juillet, par ces lignes restées inédites : « M. Monnier le tout jeune et fort sympathique professeur d'histoire à Genève, dont, par heureux hasard et conséquence de l'encombrement de l'hôtel, je suis appelé à partager la table aux repas

de midi et du soir – me recommande vivement de lire les mémoires de Tocqueville. Il m'avait identifié dès le premier soir, mais s'amusait d'abord à ne pas me le laisser voir ». Le journal se poursuit les 1^{er}, 2, 3, 4, 7, 15 (« Retour à Paris ») et 27 août (Cuverville), passe au 17 septembre, continue avec les 6, 28, 30 octobre, puis le 21 novembre à Menton, et se termine après le 1^{er} décembre (entrée non datée). Le carnet est principalement consacré au séjour à Lenk, dans le canton de Berne ; Gide évoque également la publication des *Nouvelles Nourritures* en octobre et les réactions au livre, la rédaction de *Robert ou l'intérêt général*, ses lectures (notamment Balzac)...

Plusieurs pages sont **inédites** et n'ont pas été reprises dans le texte du *Journal*. Ainsi, la relation de l'ascension du 30 juillet se poursuit par cette rencontre : « Mais, presque atteint le sommet dernier, une exquise rencontre m'invite à rebrousser chemin – non tout aussitôt toutefois, pour ne point trop avoir l'air de suivre ; mais suivant pourtant et rattrapant bientôt. Rien de plus "enticing" que ce petit paysan de quatorze ans qui accompagne un oncle et un cousin fort vulgaires, à travers les monts du Valais, pendant les vacances. Ils sont de Winterthur. Comme ils ne parlent que le Bernois, la conversation avec eux trois n'est pas aisée. Mais quelle joie, quelle confiance, quel abandon ! chez ce petit qui feint de rattacher son soulier pour rester en arrière avec moi. Quelle reconnaissance enjouée lorsque je lui laisse un des francs qu'en sortant mon mouchoir j'avais maladroitement semés sur la route ». Suit un développement sur les « Questions sociales. C'est une chose que de les méconnaître ; c'en est une autre que d'en avoir préservé ses écrits. L'homme, à vrai dire, ne commence à m'intéresser que lorsqu'il n'a plus à remplir sa panse. [...] Il y a ceux qui ont à se plaindre (de ce que nous appellerons, pour plus de commodité : cet état de chose) et il y a les satisfaits. Mais il y en a, de plus, quelques-uns qui ne sont pas satisfaits d'un état de choses, dont, personnellement, ils n'ont nulle raison de se plaindre. Je veux dire qu'ils auraient toutes les raisons du monde, égoïstement, d'être satisfaits ; mais que, précisément, ils ne sont pas égoïstes et ne peuvent considérer comme bon un état de choses qui les favorise iniquement. Alors ils s'élèvent de toutes les forces de leur cœur et de l'esprit contre cet "état de choses", et travaillent à un changement radical, fussent-ils eux-mêmes en pâture, convaincus qu'il ne peut faire place qu'à un état meilleur, fût-ce à travers un désordre provisoire ». L'entrée du 1^{er} août n'a pas été retenue : « Je n'oublierai pas cet enfant radieux qui, ce matin, dans la chambre de vaporisation, vint s'asseoir intentionnellement, sur le large banc de bois pourtant vide, à côté de moi, contre moi. Il entraînait avec ses deux frères, l'un à peine plus âgé, l'autre plus jeune, à peine un peu moins beau que lui, robuste, doré comme un épi, souriant de tout son corps. Il me parla des chevaux de sa mère, plus je crois par besoin de causer que pour me faire connaître qu'il était riche ». Le début de l'entrée du 6 octobre (une page) a été biffé : « Il y a des gens qui ne peuvent penser que de façon vile, et ne sont en état de prêter à autrui, à l'adversaire, que des motifs intéressés »... Page 63, cette note sur Montherlant : « Dans les *Nouvelles littéraires*, Montherlant donne la Préface d'un nouveau livre. Pourquoi ce grand enfant gâté a-t-il si grand souci de composer son personnage ? Il est bien plus intéressant qu'il ne cherche à se montrer. » Le 28 octobre, Gide a biffé la fin de l'anecdote sur le réfugié. Une note (Menton 21 novembre) n'a pas été retenue : Gide s'y plaint du désintérêt de la presse pour les *Nouvelles Nourritures*, et de l'absence de ses livres dans la vitrine d'une librairie ; suit une note biffée sur l'expression « Reprendre du poil de la bête ».

Sur le revers des couvertures et les pages de garde, listes de noms et adresses, notes diverses, tâches à effectuer, livres à envoyer, listes de courses, comptes...



103

GIDE André (1869-1951).

CARNET autographe, et ENSEMBLE de 12 MANUSCRITS autographes ; 24 p. in-12, et environ 30 pages, la plupart in-4.

3 500 / 4 000 €

CARNET autographe, non utilisé dans le *Journal* (in-12, couv. de papier bleu, 24 p.). Il s'ouvre sur des notes datées de Karlsbad, 17 juillet 1934 : « Des personnages qui n'exprimeraient que lieux communs ; idées toutes faites et sentiments de commande, en formules consacrées par l'usage. Le public prendrait cela pour argent comptant, si je n'opposais à ces fantoches quelques êtres authentiques, non encore émoussés par la vie. Ils déclarent ne pouvoir plus supporter ces mensonges et se poussent à la révolte ». On trouve aussi des fragments de réflexions générales sur la religion, les mystiques, des jugements littéraires, et un dialogue entre père et fils...

– Brouillon autographe pour *La Nouvelle Éducation sentimentale* (1 p. in-4), ébauche corrigée pour le premier roman de Gide (1898) : « Il se mettait devant son cahier mais ne trouvait plus rien à dire. Il se sentait le cœur et l'âme vide »...

– Présentation du roman inachevé *Charles Blanchard* de Charles Louis-Philippe (1 p. petit in-4, à la suite d'un texte d'une autre main, et 2 p. in-4), [1913], comparant le sort posthume de Philippe à celui de Chardin : « Qu'est-ce qui fait donc que cette peinture de Chardin, à mesure qu'elle vieillit, semble se concentrer toujours plus, tandis que la peinture de ceux à qui son siècle l'assimilait se désagrège ; ceux-ci peignaient avec aisance ; mais Chardin *difficilement* ». Puis : « Influences – non point à la manière de ces littérateurs qui traversent les influences à la manière dont les clowns traversent des cerceaux. Non il se plongeait dans chacune comme en un bain dont l'organisme sort à la fois pareil mais enrichi de sels nouveaux »...

– Extrait de ses *Notes sur Chopin* (1931 ; 1 p. in-8). « Et de même que Bach écrivait pour le "clavecin bien tempéré" – rien n'est mieux tempéré que le piano »...

– *Billet à Angèle* (4 p. in-4), daté « Saint Louis du Sénégal, 24 mars » [1936]. « Oui, je me suis tu lorsqu'on a fêté Henri Heine. La raison de mon silence d'hier, je puis bien aujourd'hui vous la dire. Il est vrai, Heine a charmé mon adolescence »...

.../...

.../...

– Aux grands mots les petits remèdes (8 p. in-4 sur papier orange), avec sur-titre au crayon *Visite de l'Interviewer*. Manuscrit de l'interview imaginaire écrite à Tunis (parue dans *Le Figaro* du 30 mai 1942), dialogue entre Lui et Moi, au sujet d'*Ulysse* de James Joyce : « Méfiez-vous : Joyce est un Irlandais. L'Irlande est la patrie des farceurs »....

– *Interviews Imaginaires. Métrique et Prosodie* (3 p. in-4). « Mon interviewer s'était fait remplacer ce jour là par un jeune homme de ses amis »... (publié dans *Attendu que...*, 1943).

– Pour les *Interviews imaginaires*, sur l'art du roman (2 p. petit in-4). « Vous l'avouerez-je, il y a dans le roman une chose qui me gêne encore plus que "la marquise sortit à cinq heures", c'est et ce sont tous les : "il pense", "il s' imagine" »...

– Pour les *Interviews imaginaires* (2 p. in-8, pag. 9-10), sur l'héroïsme. Gide y mentionne Franc-Nohain, Jean Paulhan (publié dans *Attendu que...*, 1943).

– Sur l'Histoire (1 p. in-4) : « L'expérience de l'Histoire n'instruit point tant, qu'elle n'enfoncé chacun dans son sens »... Il condamne les « néo-bolcheviks » et « leur dictateur Staline ».

– Sur GOETHE et ses Drames (pour la préface au *Théâtre* de Goethe dans la *Pléiade*, 1 p. in-4). « Sans aucune rupture du rythme, les examètres iambiques se suivent avec une monotonie, une égalité de cours qui serait insupportable en français sur le patron de l'hémistiche de Racine »...

– Préambule à une lecture de *Thésée* (1946, 1 p. in-4). « J'ai écrit dans mon Journal que ce qui en moi avait le plus vieilli c'était ma voix »...

– Sur l'Argentine (3 p. in-12). « De quoi sont faites les sympathies qui s'établissent de peuple à peuple, de pays à pays [...] Félicitons les *Noticias gráficas* qui vous apportent l'occasion de proclamer, Français, votre amitié pour la République Argentine »....



104

GUEZ DE BALZAC Jean-Louis (1597-1654) littérateur et épistolier, membre fondateur de l'Académie française.

MANUSCRIT (copie d'époque) du **Discours à la Reyne** Par le Sr de Balzac 1643 ; cahier in-fol. avec titre-couverture et 22 feuillets soit 43 pages in-4 (env. 22 x 175 cm), enmargés à l'époque et mis au format in-fol. (31 x 21 cm), paginé 26-[48] (les derniers numéros cachés par les marges ; galeries de ver dans la marge intérieure).

2 500 / 3 000 €

Version intégrale inconnue, avant la censure, de ce plaidoyer pour la paix adressé à la Reine Régente Anne d'Autriche.

Le *Discours à la Reyne* est publié pour la première fois, sous le titre de *Harangue faite à la Reyne sur sa Régence*, en 1649 chez Toussaint Quinet (plaquette in-4), mais dans une version censurée.

Cinq ans avant la Fronde, Guez de Balzac rédige ce magnifique plaidoyer pour la paix, et l'adresse à la Reine Régente ANNE D'AUTRICHE. Le poète politique implore la Régente de s'appliquer à préserver la paix, qui détruira les abus.

Il commence : « Madame Nous ne desespérons plus du salut de nostre Estat. Nous ne croyons plus que les maux de nostre siecle soient incurables. Si le premier jour de vostre Regence nous a appris d'esperer un advenir bien heureux : Et si le peuple chrétien chastié

si longtemps et si exemplairement par la Justice du Ciel doit enfin avoir la Grace de Dieu irrité, vraisemblablement il la recevra par des mains si pures et si innocentes que les vostres »....

Et il conclut : « Je ne finirois jamais si je voulois compter tous les avantages qui doivent naistre de cette bienheureuse Paix. Il faut conclure par le plus grand et plus considerable, Madame, qu'elle fournira à vostre Majesté des journées tranquilles et un beau loisir pour l'employer à la bonne nourriture du Roy vostre Fils. Vos pensées qui se divisent aujourd'hui en autant d'endroits que la Chrétienté a besoin, et qui embrassent a mesme temps plusieurs Provinces et plusieurs Royaumes seront alors toutes recueillies et arrestées à ce seul objet. Apres nous avoir donné un Prince vostre Majesté nous fera un second present de ce mesme Prince, et par une excellente Institution, elle nous le redonnera le meilleur et le plus vertueux de son siecle ».

En 1643, date de rédaction de ce manuscrit, Richelieu est mort depuis quelques mois, Louis XIII meurt le 14 mai, Louis XIV est mineur, Anne d'Autriche règne à sa place. MAZARIN domine. Guez de Balzac se range du côté du pouvoir royal : il soutient le pouvoir légitime contre « les corps estrangers ». S'il avance avec prudence lorsqu'il mentionne les « abus de l'autorité », il conseille courageusement le rétablissement du Parlement, et dénonce les favoris « domestiqués » dont la France eut déjà à souffrir. Les Princes sont un danger, cependant les éloigner tous serait un désastre. Balzac fait notamment, parmi les Princes, l'éloge de GASTON, duc d'Orléans, qui « fera à jamais taire la calomnie ». Il dresse également un beau portrait du Grand CONDÉ qui sera supprimé avant la parution de sa *Harangue*.

Ce manuscrit donne la version originale du texte avec le plaidoyer pour Condé : la Paix « scaura separer de tous ceux qui s'appellent Princes Monseigneur le Prince de Condé, et reconnoistre par des marques singulieres, et des honneurs choisis, le sacré caractere de sa naissance, son affection au bien de l'Estat, l'assiduité, le mérite et la nécessité dud[it] Seigneur »... En 1649, lorsque le texte est publié pour la première fois, sous le titre de *Harangue faite à la Reyne sur sa Régence*, cette belle recommandation aura disparu : si le Grand Condé était en cette année 1643 le vainqueur de Rocroi, après quelques années au service de Mazarin, il a pris la tête de la Fronde des Princes contre la toute-puissance du ministre, et est depuis en disgrâce ; ce n'est qu'en 1659 que Condé se ralliera à Louis XIV.

On ne connaît qu'un seul autre manuscrit de ce plaidoyer. Il est conservé à la Bibliothèque nationale de France, dans un recueil de mélanges provenant des Du Bouchet et légué à l'abbaye de Saint-Victor (Ms Français 23024, fol. 271).

En 1651, au plus fort de la Fronde, le *Discours* n'est pas publié dans les *Œuvres diverses* de Guez de Balzac imprimées par les Elzevier. Il paraît dans la deuxième édition qu'ils donnent des *Œuvres diverses*, en 1658, mais amputé de l'éloge de Condé, comme dans l'édition Quinet de 1649. Il faudra attendre l'édition in-folio de Billaine en 1665, pour lire enfin le portrait élogieux de Condé (tome II, p. 466-482), rallié depuis au Roi.



105

HUGO Victor (1802-1885).

La Légende des siècles. Nouvelle série (Calmann-Lévy, Paris, 1877) ; – *La Légende des siècles*. Tome cinquième et dernier (Paris, Calmann-Lévy, 1883) ; 3 vol. in-8, demi-maroquin à coins rouge, dos à nerfs ornés de motifs dorés, têtes dorées, couvertures et dos conservés, étui bordé (Huser).

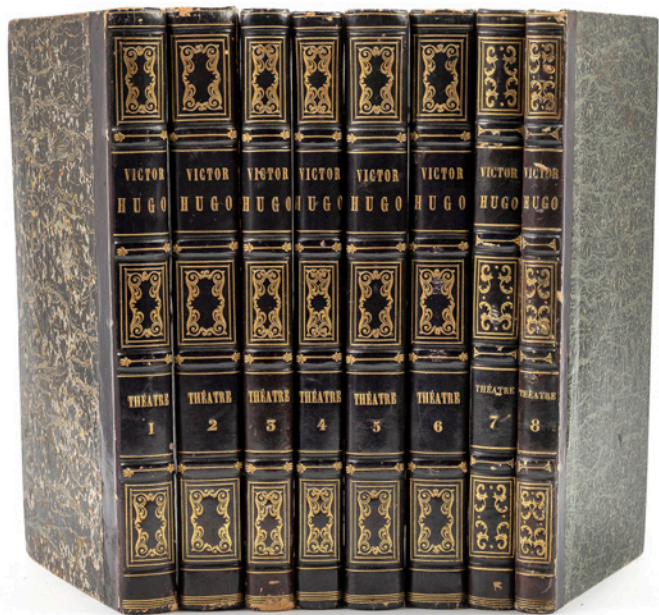
1 500 / 2 000 €

Édition originale, l'un des 20 exemplaires sur Chine pour les deux premiers volumes, et l'un des 15 exemplaires sur Chine pour le dernier tome (seul grand papier).

La première série de *La Légende des siècles* avait paru en 1859 et près de vingt ans la séparent de la nouvelle série, qui s'achève par le dernier volume en 1883, soit deux ans avant la mort du poète. Cette œuvre gigantesque, une épopée du genre humain a donc occupé Hugo pendant le dernier tiers de son existence.

Couverture légèrement empoussiérée.

Provenance : Jean Inglessi (ex-libris).



106

HUGO Victor (1802-1885).

Œuvres complètes de Victor Hugo. Drame, t. I-VIII (Paris, Renduel, puis Delloye, puis Michaud, 1836-1843) ; ensemble 8 vol. in-8 demi-veau glacé aubergine à coins, dos à nerfs dorés, tranches marbrées (*reliure de l'époque*).

1 500 / 2 000 €

Éditions originales de Ruy Blas et Les Burgraves ; les autres titres sont en nouvelles éditions chez Renduel.

Exemplaire de l'acteur JOANNY (Jean-Bernard Brisebarre, dit -, 1775-1849), enrichi au faux-titre du premier volume d'un envoi autographe : « À Monsieur Joanny Victor Hugo » ; Joanny fut le créateur des rôles de Don Ruy Gomez, dans *Hernani*, ainsi que de Saint-Vallier dans *Le Roi s'amuse*.

Ces volumes sont ornés d'illustrations de Tony Johannot, Louis Boulanger, ou encore Camille Rogier, gravées à l'eau-forte sur Chine par W. et E. Finden.

Bel ensemble en reliures romantiques uniformes, en bel état (minimes défauts d'usage).

107

HUGO Victor (1802-1885).

Le Rhin (Paris, H. L. Delloye, 1842) ; 2 vol. in-8, demi-veau bleu, dos lisse romantique orné en tête du chiffre couronné A. O. en tête, tranches jaspées (*reliure de l'époque*).

1 000 / 1 500 €

Édition originale, parue dans les *Œuvres complètes* de Victor Hugo.

Jolie reliure romantique de l'époque, au chiffre couronné d'Antoine d'Orléans, duc de MONTPENSIER, un des fils de Louis-Philippe.





108

HUGO Victor (1802-1885).

ÉPREUVES corrigées, **Les Misérables** (Imprimerie de J. Claye, 1862) ; 8 volumes in-8 (22 x 14,4 cm), brochés, chemises de demi-chagrin rouge, doublures de maroquin bleu, dos à nerfs, étuis bordés (Loutrel).

12 0000 / 15 000 €

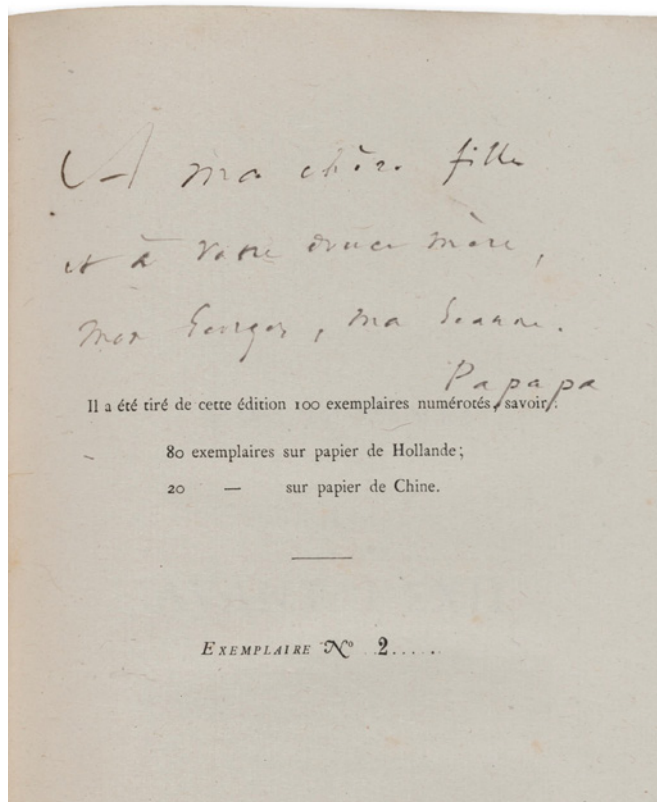
Épreuves pour l'édition française des *Misérables*, corrigées par Auguste Vacquerie et Paul Meurice.

Comme souvent dans l'œuvre de Victor Hugo pendant l'exil, l'édition originale paraîtra presque simultanément en France, chez Pagnerre, et en Belgique, chez Lacroix. Alors qu'Hugo corrige lui-même l'édition bruxelloise, il a confié la correction de l'édition française à ses fidèles amis Paul Meurice et Auguste Vacquerie.

Ces premières épreuves se présentent en cahiers cousus, sous couvertures de l'Imprimerie de Jules Claye, rue Saint-Benoît, avec l'adresse manuscrite d'Auguste Vacquerie, 21 rue de l'Est. Ils sont numérotés, du « 3^e volume » au 10^e volume. Ils portent les timbres à date du 11 avril au 21 juin 1862. Les deux premiers volumes manquent, correspondant à la première partie : *Fantine*.

Nous avons ici les 8 derniers volumes des *Misérables*, soit de la Deuxième partie : *Cosette*, à la Cinquième partie : *Jean Valjean*, corrigés de la main d'Auguste Vacquerie et de Paul Meurice.

3^e volume, Deuxième Partie : *Cosette*, livres 1-4 (11 avril) ; 4^e vol., livres 5-8 (23 avril) ; 5^e vol., Troisième Partie : *Marius*, livres 1-5 (29 avril) ; 6^e vol., livres 6-8 (5 mai) ; 7^e vol., Quatrième Partie : *L'idylle rue Plumet et l'épopée rue Saint-Denis*, livres 1-7 (21 mai) ; 8^e vol., livres 8-15 (2 juin) ; 9^e vol., Cinquième Partie : *Jean Valjean*, livres 1-4 (11 juin) ; 10^e vol., livres 5-9 (21 juin).



109

HUGO Victor (1802-1885).

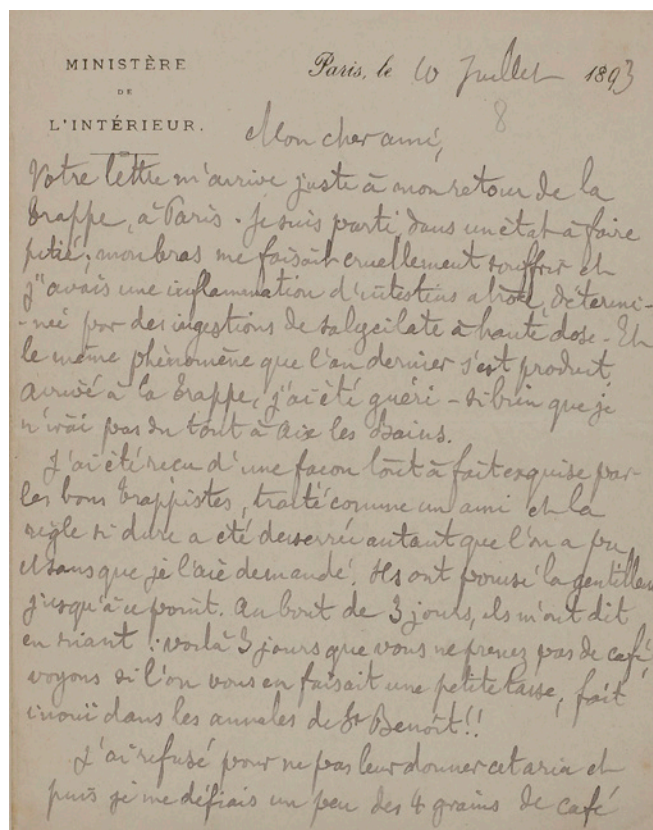
Actes et paroles. I. Avant l'exil (Paris, Michel Lévy, 1875) ; grand in-8 entièrement non rogné, couverture imprimée saumon ; demi-chagrin rouge, dos orné.

3 000 / 4 000 €

Précieux exemplaire sur Chine avec envoi de l'auteur à sa bru et à ses petits-enfants.

Exemplaire N° 2 du tirage de tête sur Chine, réalisé à 20 exemplaires, avec **envoi** autographe : « A ma chère fille et à votre douce mère, mon Georges, ma Jeanne, Papapa ».

Grandes marges. Très bon état, couvertures légèrement noircies ; charnière sup. frottée.



110

HUYSMANS Joris-Karl (1848-1907).

42 L.A.S. « JKHuysmans », Paris et Ligugé 1889-1903, [à Henri GIRARD] ; environ 130 pages in-8, in-12 et in-16 (nom et adresse du destinataire soigneusement effacés aux versos des cartes-lettres, réparations à une lettre), chaque lettre montée sur onglets sur une feuille de papier vélin fort, certaines sous fenêtre découpée, page de titre calligraphiée en rouge et noir, le tout relié en un volume grand in-8 maroquin rouge janséniste, dos à nerfs, filet doré sur les coupes, bordure intérieure de même maroquin orné d'un filet doré et d'un listel de maroquin bordeaux, doublures et gardes de soie lie-de-vin, tranches dorées (Devauchelle).

4 000 / 5 000 €

Intéressante correspondance à un ami intime.

Henri GIRARD, piètre acteur, qui jouait de petits rôles dans de petits théâtres, fut pris en affection par Huysmans en 1886 et, entre ses tournées, devint un habitué des dîners du dimanche soir de la rue de Sèvres. Il rendit visite à Huysmans à Ligugé, et finit par abandonner le théâtre pour acheter une librairie rue Saint-Sulpice. Lors de ses tournées théâtrales, Huysmans le conseille dans ses visites : à Troyes, où il y a « des églises curieuses », à Valenciennes et Besançon où il verra « quelques tableaux de primitifs allemands dans les musées », à Berlin dont il vante l'admirable musée avec des Botticelli et un Cranach, ou encore en Grèce : « Tout le monde a défectué la Grèce et ses rastas qui vous possèdent. Je ne suis nullement surpris de ce

que vous me dites de la dégoutation méridionale de ces lieux. Il s'y joint d'insipides souvenirs classiques, et le fantôme immonde, dans le moderne, du Moréas »...

La correspondance s'échelonne entre 1889 et 1903 ; espacée et écrite de Paris d'abord, elle s'étioffe ensuite à partir de l'installation de Huysmans à Ligugé en 1899. Huysmans y aborde, sur un ton très familier et sans aucune retenue, les sujets les plus divers, évoquant son entourage, ses séjours à la Trappe, ses travaux littéraires, sa vie à Ligugé, les événements politiques dans le tumulte de l'Affaire Dreyfus, et la lutte des catholiques contre le gouvernement républicain et ses lois « scélérates » sur la séparation de l'Église et de l'État, sur les associations, etc. Il cite souvent les deux commensaux de Girard, Georges LANDRY, fidèle de Barbey d'Aurevilly et Huysmans, et Gustave BOUCHER, bouquiniste sur les quais, qui suivit Huysmans dans sa conversion jusqu'à Ligugé. Il évoque aussi Lucien DESCAVES, François COPPÉE, Gustave GUICHES, Léon BLOY, Charles DULAC, pour lequel il organise une exposition posthume en 1899 ; on peut également suivre ses démêlés avec son éditeur Pierre-Victor STOCK. Il évoque aussi quelques figures de femmes : Anna MEUNIER, sa maîtresse, dont l'état ne cesse de l'inquiéter et qui mourra folle ; Julie THIBAUT la mystique, qui tint son ménage à Paris mais qu'il refusa de faire venir à Ligugé ; et « la Sol » (comtesse de GALOEZ), qui le persécute et « pond des lettres de plus en plus enflammées ». Sont aussi très présents les ecclésiastiques qui l'ont accompagné dans ses recherches documentaires puis spirituelles : l'abbé BOULLAN, prêtre occultiste ; l'abbé MUGNIER, qui l'oriente vers la Trappe ; l'abbé FERRET, son confesseur ; Dom BESSE, père abbé de Ligugé ; l'abbé BROUSSOLLE, historien d'art ; Louis LE CARDONNEL, poète religieux qu'il côtoie à Ligugé.

Huysmans encourage Girard, en tournée à Lyon (1892), à rendre visite à « l'ami Boullan », dont la mort suspecte lui causera ensuite bien des tracasseries : « Si l'affaire Boullan est arrangée dans la presse, elle ne l'est pas, du tout, dans la vie privée » (19 janvier 1893). C'est alors qu'il commence son cheminement vers l'oblature. 10 juillet 1893 : après 8 jours passés « chez les bons trappistes » où on l'a « traité comme un ami et la règle si dure a été desserrée autant que l'on a pu », il rêve de « pouvoir vivre ma vie d'oblat à la Trappe. J'y serais à coup sûr heureux et j'y aurais un bien extraordinaire au moins, la paix de l'âme. Mais tout cela, c'est des rêves ; il va falloir rentrer au bureau et recommencer la fétide existence de tous les jours »... L'année suivante, il fait, à l'automne un nouveau séjour, plus dur, à la Trappe (« Le lever à 3 heures, en pleine nuit, est un supplice, mais les braves gens ! ») ; il y attend de Stock les épreuves de son livre ; il donne des nouvelles d'Anna Meunier « à peu près gâteuse », et dit sa joie d'avoir trouvé « chez le libraire Foulard la 1^{re} édition de la Vieille Maîtresse, 3 volumes complets arrivant d'un cabinet de lecture de Charleville, le tout pour 6 francs... Ça donne au moins dans une vie sans joie quelques minutes de plaisir »... 30 janvier 1895 : il n'en peut plus de subir au ministère son Directeur « impulsif, malade, pur aliéné, révoquant à tort et à travers, faisant appeler les gens le soir, etc. » ; il annonce la mort de la femme de Descaves en couches, et l'enfermement de la femme de Léon BLOY, sur lequel il émet un terrible jugement : « C'est une âme bien méprisable, bien noire, mais quelle vie il aura eue ! Si encore il se rendait compte que de tels cataclysmes pourraient bien être la terrible punition de ses méfaits – mais non, il est trop orgueilleux pour cela ! Satanisé par ce vice, jusque dans les moelles »... Il ne peut guère compter sur ses droits d'auteur : les affaires de Stock vont de mal en pis, et « l'infortune me le révèle menteur comme un arracheur de dents et foncièrement malhonnête. La mauvaise foi devait évidemment venir avec la débîne. C'est fait »... Parmi ses amis, Boucher se retrouve sans travail, Landry « clopine » ; « il n'y a de valides que les 2 abbés. Le bon Ferret, plus actif que jamais [...] Mugnier, plus gai et en verve que jadis encore. [...] La maman Thybaut [...] déraïlle toujours doucement sur la mystique, mais fabrique des céleris au lard opulents »... Avril 1896 : il se débarrasse de son lit mais garde les matelas « que je referai faire à la largeur du

lit monastique ». 17 décembre 1896 : il donne des nouvelles des deux abbés, Mugnier et Ferret, dont la toux l'inquiète, et se réfugie dans le travail : « Je suis toujours plongé dans mon bouquin, noyé dans ma Cathédrale. [...] L'édition nouvelle d'En Route a paru »...

Ligugé 22 août 1898 : « L'oblature, ici, permet d'être libre, de voir et de recevoir ses amis, d'être tout à fait en dehors du monastère et nullement, au point de vue intellectuel, sous sa coupe » ; il va faire construire une petite maison à Ligugé : « Moi, proprio ! est-ce assez cocasse ! » ; sa retraite et le produit de ses livres lui permettront de subsister là-bas. 25 août : il espère que la toiture sera terminée pour l'hiver et il attend les Leclaire qui veulent aussi acheter un terrain ; « c'est une fête perpétuelle. Les moines, le clergé de Poitiers, tout le monde m'invite », mais il ne veut pas emmener la mère Thibault, « cette sorcière qui me vaudrait dans un village, de gros ennuis »... Paris 18 octobre : sa maison se construit, et Le Quartier Saint-Séverin « est sous presse. Une édition illustrée par Lepère à 5 f le volume, se fera, d'autre part, pour l'Exposition de 1900 » ; il a toujours des problèmes avec la Sol : « elle arrive comme une bombe chez moi [...] c'est une crise de sanglots et de larmes à faire pitié [...] est-elle folle ? » ; mais une autre femme entre en scène : « une blonde, cette fois, demeurant à Vaugirard ! – La vie ! la vie ! est-ce assez bête ! Rien quand on aurait voulu, tout quand on ne veut plus ! Mais la blonde, je l'ai plaquée, du premier coup, une peintresse ! »...

En 1899, il s'installe à Ligugé, où il vit dans la compagnie des moines et de ses bons amis Leclaire. 13 juillet : il attend ses bibliothèques et tâche de préserver son indépendance, « suivant point par point la ligne de conduite tracée par l'abbesse de Solesmes et très approuvée par le P. Besse de sorte que j'ai toutes les joies du cloître sans être mêlé à tous les bas potins. [...] Il y a eu, avant-hier, cérémonie magnifique à propos de la translation des restes de St Benoît » ; ils sont envahis de photographes « qui braquent leurs appareils sur la maison ».

.../...

Landry, clopine - est aux mal pourtant - tris. ennuyé
par son odieuse famille qui le saigne, j'en suis sûr,
aux quatre membres.
Il n'y a de valides que les 2 abbés - le bon Ferret, plus
actif que jamais, remontant tout le monde, vous
reclamant, chaque dimanche - Mugnier, plus gai
et en verve que jadis encore. Il va partir à
Bordeaux faire une conférence sur En Route.
Ah ! pour des prêtres de vovés, croyez - vous que ceux
là, le sont !
La maman Thybaut est toujours la même, la
bonne créature que vous connaissez. Elle est joyeuse
et contente de son sort, elle déraïlle toujours doucement
sur la mystique, mais fabrique des céleris au lard
opulents et tout le monde dit : la grand était là !
Enfin, un lit qu'affaire le temps, heureusement,
tâchez de donner un coup d'aiguille, tout harloges.
Tout le monde s'unit à moi pour vous envoyer
un ballot de souvenirs et d'amitiés. Je salue
de tout d'un affectueux poignoir de main
à vous
Le bûche - ayant commencé
mon nouveau livre



.../...

18 septembre : malgré les ennuis domestiques, « la vie est celle que vous connaissez ici : offices, ballade et lectures chez soi » ; il va faire « la vendange avec les moines, dans leurs vignes »... 18 octobre : il rentre d'un voyage en Vendée militaire avec le Père Besse et il attend des épreuves que Stock ne lui envoie pas.

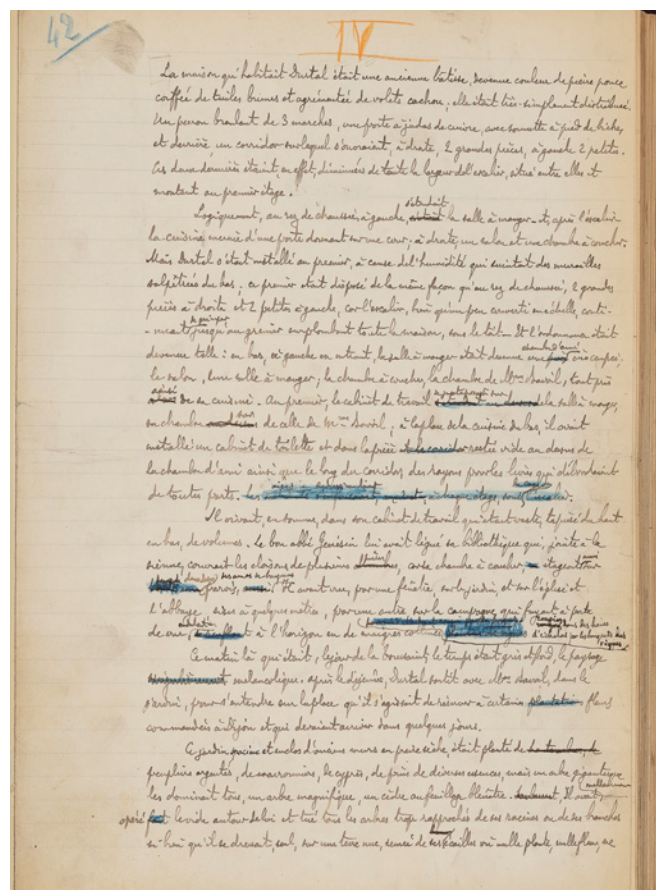
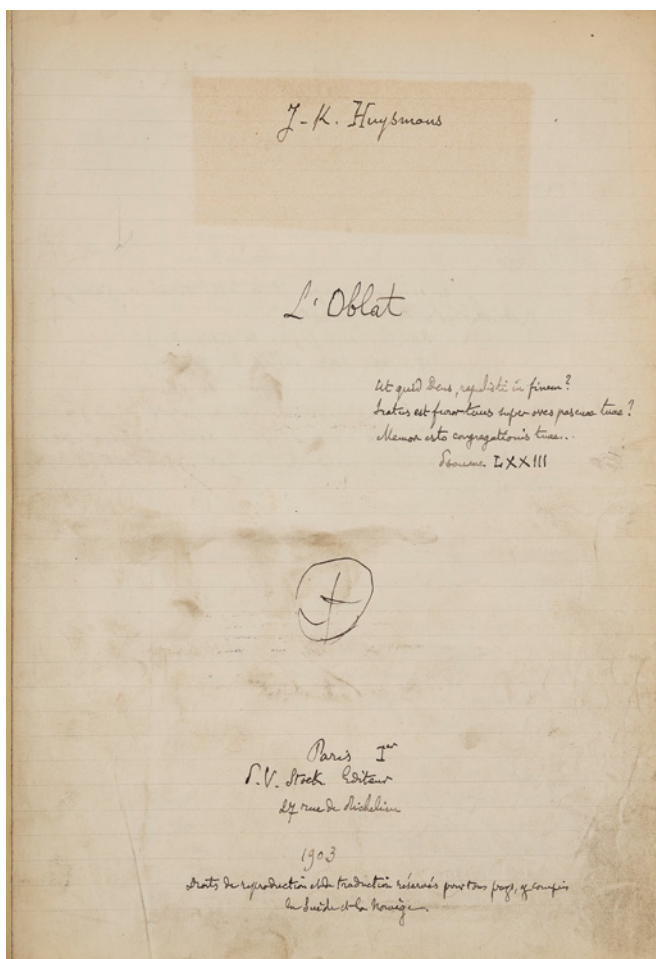
1^{er} janvier 1900 : « Je ne crois pas qu'une année se soit encore annoncée aussi trouble et barrée par des horizons plus noirs. Ce gouvernement de chenapans n'est pas sans nous inquiéter sérieusement, ici, avec ses lois sur les congrégations qu'il prépare » ; il raconte la dernière « exqu Coast » d'Arthur MEYER qui exige une lettre du curé de Sainte-Clotilde « pour lui affirmer l'orthodoxie des *Pages Catholiques* et de la préface (!!) » ; ce volume paraîtra aussi chez Oudin, « un des grands éditeurs catholiques. C'est la seule façon de le faire pénétrer, si possible, dans ce monde-là que le nom de Stock, trop mêlé aux affaires de Rennes, effraie »... 7 février : « LE CARDONNEL va entrer ici, sous mes auspices, comme novice au cloître » ; il assiste en mars à la cérémonie de prise d'habit d'oblat de Huysmans. 14 mai : les troubles parviennent jusqu'à Ligugé : « La franc-maçonnerie compliquée de Dreyfusardisme a subitement éclaté [...] Des ouvriers d'usine et des femmes en cheveux, en procession de 8 heures du matin à 8 heures du soir, [...] portant un mannequin de curé, hurlant la Carmagnole, gueulant mort aux moines, coupons les curés en 4, à bas les bourgeois, vive la Commune ! »... Il travaille et doit chercher des débouchés car « Stock est à peu près en ruines » ; il a conclu « une affaire avec la Société d'éditions artistiques du Palais de Hanovre pour le recueil d'une partie de mes articles de *l'Écho* ». 12 juillet : il a eu la visite du « fol abbé » (MUGNIER) et peste contre un manuscrit égaré que cherche Stock (« c'est un tas de youpins parbleu ! ») ; cérémonie magnifique pour la translation des reliques de Saint Benoît, et dîner de gala avec les novices des Dominicains : « Eux tout blancs, les Bénédictins tout noirs, un vrai piano ». Girard vient le voir en août et les jours passent avec les Leclaire ; « le cloître continue sa marche placide » et les « exhibitions liturgiques » le rendent heureux. L'arrivée en octobre d'une pensionnaire, une jolie jeune femme, nièce des Leclaire, dont le mari est parti à Haïti, ne lui déplaît pas, mais il est heureux de retrouver sa solitude. 25 octobre : il attend la visite du père Broussolle ; la lutte se poursuit entre le curé et le cloître, les tiraillements avec le Père Mayol continuent : « Est-ce drôle d'être un très pieux moine et un brave homme comme le P. Mayol et d'être ainsi doublé d'un emmerdeur à la 20^e puissance. [...] Je fais *Lydwine* [*Sainte Lydwine de Schiedam*] comme un pensum qui commence, Dieu merci, à toucher à sa fin. Impossible de trouver un tremplin d'art. C'est de la cendre pénible et de la filasse d'anecdotes plus ou moins intéressantes ». 4 novembre : Le Cardonnel a pris « la coule des novices [...] très belle cérémonie, lavement et baisement de ses pieds par tout le cloître. [...] Nous attendons toujours les événements, avec cette loi scélérate des associations » ; si les moines s'en vont,

comme il le craint, il partira aussi : « car vivre à Ligugé, sans offices, sans amis, ça non !! – je me fous de la campagne, dans laquelle je ne mets même pas les pieds – s'il n'y a pas autre chose, zut », à moins qu'il ne reste avec le père Besse et Le Cardonnel ; il termine *Lydwine* « qui m'a donné tant de mal pour pondre un livre de Monsieur tout le monde – mais il faut que je le reprenne encore, que je le recopie, etc. Il y en a pour quelques mois ». 9 novembre : l'abbé Broussolle est venu surveiller l'impression de son livre sur le Pérugin ; les offices de la Toussaint ont été magnifiques. 29 décembre : Noël a été le cadre d'un « miracle » : FORAIN, perdu de vue depuis 20 ans, est venu passer Noël avec lui, et a communie « après s'être fait récurer par le P. Besse. [...] Le Cardonnel, ahuri de retrouver un tel Forain, en bâillait, et le voilà, avec le P. Besse, rêvant de tous tes artistes convertis !! – eh là ! quels gourmands ! »...

20 janvier 1901 : il va lui faire envoyer « un volume de *la Bièvre et Saint-Séverin* » et regrette qu'on ait fait sauter sa dédicace à Girard ; les événements ne manquent pas de l'inquiéter : il espère le « non-votage » de la loi, mais n'y croit guère : « Au fond, ce que cette affaire DREYFUS aura été sursaturée de diabolisme ! il est juste d'ajouter que la lâcheté, l'imbécillité des catholiques méritent vraiment une leçon. Mais ils ne la comprendront même pas ». 24 avril : il a des soucis domestiques et doit faire le tampon entre le P. Besse et Le Cardonnel, qui sont au bord de la brouille ; Ligugé lui semble moins plaisant et il regrette l'ancienne génération des moines : « je crois bien que j'aurai vu les derniers moines bénédictins, vraiment dignes de ce nom ; le reste, c'est de l'épicerie de piété »... 19 juillet : il invite Girard à venir pour la dernière fois à Ligugé car les moines vont partir en octobre. 19 octobre : le chapitre souhaite qu'il reste, et Huysmans accepterait « un hiver solitaire, sans rien, par acquit de conscience, pour Saint Benoît. Seulement, l'expérience faite, je reprendrai ma liberté et filerai ». Il quittera finalement Ligugé quelques jours plus tard pour revenir à Paris.

Paris, 19 août 1902 : il vient d'emménager 60 rue de Babylone, et « le logement mieux arrangé même qu'à Ligugé est exquis »... 18 juillet 1903 : il ne peut aller voir Girard en Dordogne, car il doit aller à Lourdes, puis faire un voyage à Colmar et Anvers ; « J'ai constaté sans surprise dans l'astucieuse et imbécile presse catholique que j'étais, avec *Là-Bas*, l'auteur des intéressantes farces du génie d'Adelsward » [Jacques d'Adelsward-Fersen fut arrêté en juillet 1903 à la suite d'un scandale homosexuel, et la presse fit un amalgame avec le roman de Huysmans].

En tête du recueil, une carte signée montre une photo de l'écrivain en médaillon avec Porto-Riche et Albert Guillaume ; on joint 2 photographies du château de Lourps (*En Rade*) annotées au dos.



111

HUYSMANS Joris-Karl (1848-1907).

MANUSCRIT autographe signé « J.-K. Huysmans », **L'Oblat**, 1903 ; 283 feuillets in-fol. (31 x 23,8 cm), montés sur onglets, reliés en un volume in-fol. maroquin janséniste aubergine, doublures de maroquin moutarde avec cadre de filet doré, gardes de moire violette, double filet doré sur les coupes (Mercier succ^r de son père 1922 ; quelques petits accidents à la reliure, dos lég. passé).

15 000 / 20 000 €

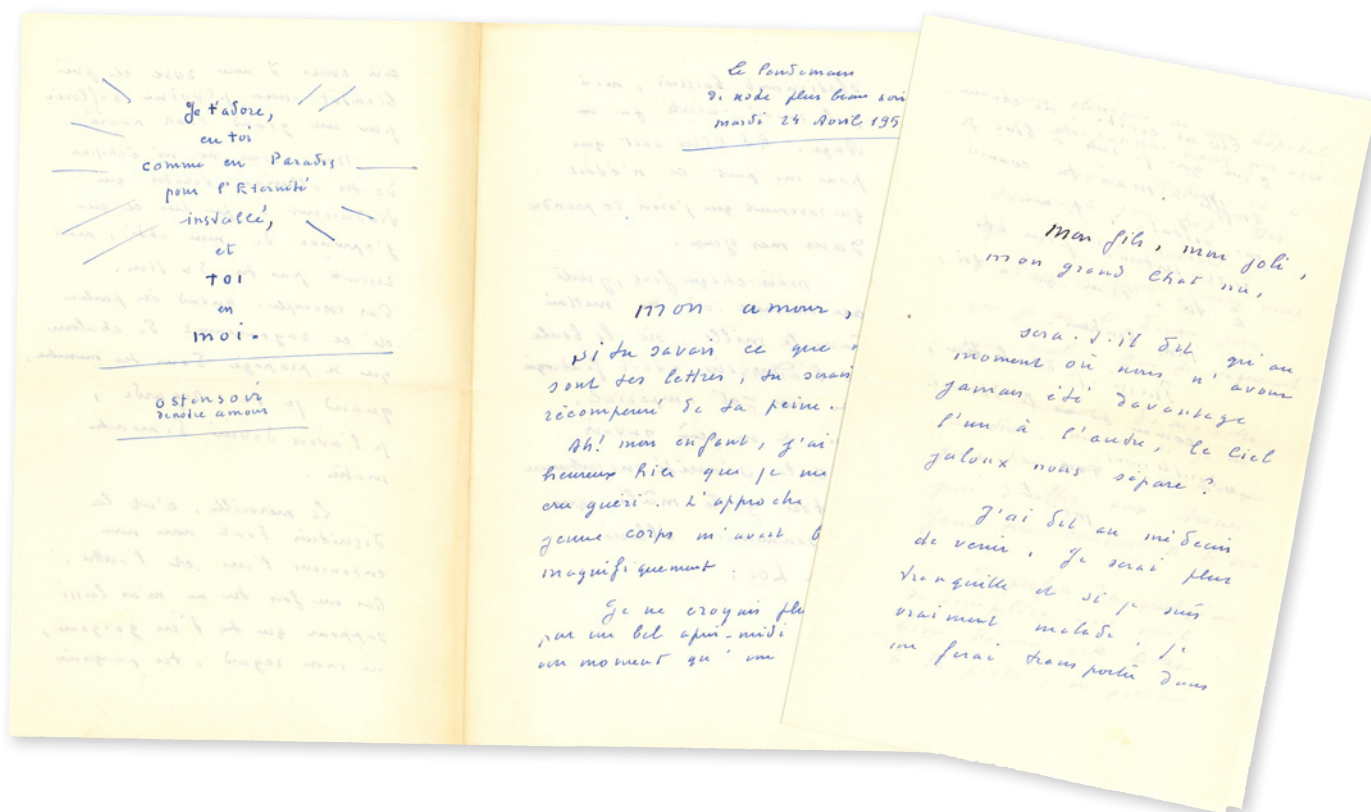
Manuscrit complet du roman, mis au net pour l'édition, avec les ultimes additions et corrections.

Publié en 1903 chez Stock, *L'Oblat* est le dernier volet, après *En route* et *La Cathédrale*, de la célèbre trilogie relatant, à travers le personnage de Durtal, la conversion de l'auteur. Huysmans lui-même, retiré près des bénédictins de Ligugé, a fait profession d'oblat en mars 1901. Durtal a quitté Chartres pour l'abbaye de Solesmes ; il trouve chez les Bénédictins un asile qui convient à son âme et à ses préoccupations intellectuelles. Il décrit avec exaltation les cérémonies de l'abbaye, la liturgie, la vie quotidienne des moines. Il brosse, avec quelque verve et humour, le portrait de ces moines, dont il va partager la vie, sous la houlette du Père Abbé, Dom Anthime Bernard. Mais la loi Combes

entraîne l'expulsion des congrégations religieuses et va chasser les moines, que Durtal accompagne jusqu'à la gare. Il se retrouve seul, dans le monastère vide, devant repartir dans ce Paris, qu'il croyait avoir abandonné à jamais...

Le manuscrit est soigneusement mis au net, à l'encre noire, au recto de feuillets de papier ligné, où une grande marge à gauche est réservée, destinée aux corrections et additions. Il est paginé au crayon bleu (ou rouge ou jaune) de 1 à 273 (plus quelques feuillets *bis* et *ter*), et comprend un faux-titre, au verso duquel a été contrecollée la liste imprimée (et corrigée par Stock) des « derniers ouvrages parus du même auteur » ; et une page de titre, préparée avec soin par Huysmans, avec l'épigraphe et le nom de l'éditeur (comportant au verso le justificatif rédigé par P.-V. Stock). Les numéros des chapitres, de I à XVI sont inscrits par Huysmans au crayon rouge (ou vert ou jaune). Le manuscrit présente des ratures et corrections, souvent interlinéaires, des passages biffés au crayon bleu, et des additions marginales. Ainsi, un long ajout en marge complète le portrait du père Miné (p. 39) ; une addition concerne la communauté fondée par Saint Séverin au VI^e siècle (p. 87). Parmi les suppressions, on relève quelques lignes biffées sur le cérémonial d'oblature (p. 55), 8 lignes sur l'année liturgique (p. 93), un long passage relatif aux miracles du Père Paul de Moll, rayé au crayon vert (p. 97-98), ainsi qu'un long passage sur les réactions des fidèles à l'expulsion des congrégations et la fermeture des églises (p. 177-178). Etc. Ces ratures et corrections établissent le texte définitif du roman, qui a servi pour l'impression ; quelques petites variantes avec l'édition seront introduites sur épreuves.

Provenance : collection René GIMPEL (recensé à la date du 28 décembre 1925 dans son *Journal d'un collectionneur*).



112

JOUHANDEAU Marcel (1888-1979).

Environ 400 L.A.S. « Marcel » ou « Marcel J. », 1948-1968, à Robert COQUET et Henri RODE, un MANUSCRIT autographe, et environ 180 documents joints ; en tout plus de 580 lettres et documents, avec de nombreuses enveloppes, réunis en 17 classeurs in-4.

5 000 / 7 000 €

Importante correspondance amoureuse, et précieux témoignage sur la grande passion de la vie de Jouhandeau.

Au travers de cet important ensemble, se lit la relation intime entre Marcel Jouhandeau et Robert COQUET (1928-1998), un séduisant jeune militaire rencontré dans le train d'Avignon en avril 1948. De cette rencontre, naît une passion amoureuse d'une dizaine d'années entre l'écrivain établi, âgé de 60 ans, et le jeune homme de 20 ans. L'écrivain et poète Henri RODE (1917-2004) va tenir un rôle de confident auprès des deux amants. C'est Henri Rode qui provoqua en 1948 la rencontre de son ami/amant Robert Coquet et de Jouhandeau. « Henri connaissait parfaitement bien les goûts de Marcel. Il savait donc que Robert plairait à Marcel. Rode, jetant Robert dans les bras de Marcel afin de lui faire plaisir, se sacrifiait pour Marcel mais récupérait par là même sa liberté. Jamais cependant la complicité d'Henri et de Robert ne fut rompue. Toujours ils se complétèrent : Robert dans le lit de Marcel et Henri pour écrire, corriger et taper les textes de Marcel, les enrichir même ou les préparer et les initier. La relation entre Henri et Robert resta très pure ensuite et timbrée du sceau de la connivence après le partage initial de leur moi intérieur » (Didier Mansuy).

La passion pour Robert Coquet inspira deux livres à Marcel Jouhandeau : *L'École des garçons* (1953) et *Du Pur Amour* (1955), où il reprend plusieurs lettres reçues de Robert (elles étaient en fait l'œuvre d'Henri, Robert se contentant de les recopier).

Dans cette correspondance, Marcel Jouhandeau fait état de ses sentiments enflammés pour le jeune Robert, mais aussi de ses peines. En effet, le romancier fut souvent éprouvé par la réserve et le détachement de son amant. Il évoque aussi leurs ébats érotiques, dans l'appartement de Rode, où ils se retrouvent. 68 lettres ardentes sont adressées à Robert Coquet : « tu m'as donné la fleur de tes 20 ans et 3 années de bonheur, parce que pour moi le bonheur c'est la pureté... Nous n'en citerons qu'une lettre (24 avril 1951), au « lendemain de notre plus beau soir » : « Mon amour, Si tu savais ce que me sont tes lettres, tu serais bien récompensé de ta peine. Ah ! mon enfant, j'ai été si heureux hier que je me suis cru guéri. L'approche de ton jeune corps m'avait brûlé magnifiquement. Je ne croyais plus être par un bel après-midi, au moment qu'un bourdon velu au cœur d'une rose et puis bientôt une pivoine déflorée par un grand paon nacré. Non, rien ne m'échappe de tes allusions écrites qui traduisent à peu près ce que j'éprouve de mon côté, mais ressenti par toi du tien. Par exemple, quand tu parles de ce rayonnement de chaleur qui se propage dans tes membres, quand je te regarde, je l'avais deviné dimanche matin. La merveille, c'est la discrétion dont nous nous entourons l'un et l'autre. Pas une fois tu ne m'as laissé supposer que tu t'en gorgais de mon regard, tes paupières obstinément baissées, mais je le savais, averti par un Ange. Et Dieu sait que pour ma part ce n'était que rarement que j'osais te prendre dans mes yeux. Mais chaque fois, juste au moment où tu mettais dans le mille, où la houle de l'adversaire était foudroyée par ton jet impérial. Non, tu ne peux pas savoir toute la sécurité majestueuse de ton geste mâle qui me soumettait ébloui à ta Loi... »



Et sur la dernière page, Jouhandeau dessine l'« ostensor de notre amour », portant au centre ces mots : « Je t'adore, en toi comme au Paradis pour l'Éternité installée, et TOI en moi ».

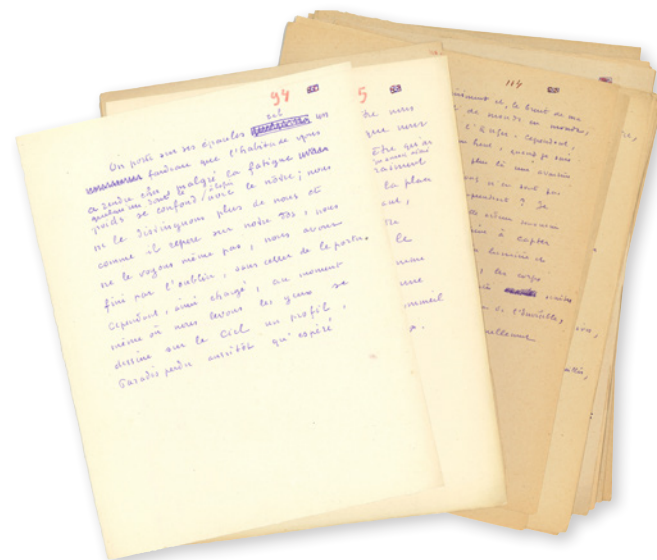
431 lettres sont adressées à Henri Rode, qui sont comme un commentaire de la passion pour Robert : « Mon Henri, vous qui nous connaissez l'un et l'autre, seul, vous devinez à quel point les rivages que nous abordons, Robert et moi, sont merveilleux, merveilleux et pour lui et pour moi. Maintenant l'intimité entre nous est complète, l'abandon sans réserve, l'unité consommée... En parallèle, Jouhandeau va donner des conseils d'écriture à Rode : « la règle unique et constante pour bien écrire c'est de ne pas écrire », il faut se débarrasser de « tout mot inutile, tout ce qui n'est pas essentiel et propre ». Il va également lui apporter un soutien financier en échange de relectures et de corrections de ses manuscrits. Nous n'en citerons qu'une lettre (20 octobre 1948) : « Henri, Je ne sais ce qui se passe en moi, quand je quitte R. Une mélancolie indicible me prend, une sorte de goût, d'impatience de mourir. Est-ce parce que notre passion est sans issue, bien que la plus heureuse ? Est-ce justement le bonheur, après l'avoir connu, parce qu'il est au-delà de ce qu'on peut souhaiter humainement, qui se paie de ce désenchantement infini, cruel. Peut-être je me meurs de m'éloigner de lui, de ne pouvoir le garder toujours près de moi. Je nous sens ce soir l'un et l'autre comme un seul être que l'on a déchiré, écartelé. Sans lui, je ne suis qu'un lambeau de moi. Tous mes membres me font mal et le monde réel s'éloigne, dès qu'il me quitte, à peine seul à Denfert, comme si j'avais aperçu Paris au fond d'un puits. Oh ! Cette désaffection, cet exil ! Est-ce l'amour qui me retire en moi si loin que je cesse de vivre, que je perds l'usage de moi-même. Peut-être l'excès de plaisir qu'il m'a donné me laisse écorché vif ? Je retrouve sur moi un à un chacun de ses baisers, toutes ses caresses comme autant de blessures, comme des traces de brûlure, comme si je sortais d'un brasier dont les flammes m'auraient léché tout le corps, entamant ça et là l'épiderme. La douleur se fait un moment si vive si agaçante, en se déplaçant, qu'elle ressemble à une névrite. Car il ne s'agit pas du tout d'une imagination, mais d'une sensation qui se loge dans ma chair, à la surface, lancinante, incessante, insupportable tout d'un coup. Je grince des dents, mes larmes coulent. Je crierais. [...] Dans mon martyre j'appelle Dieu pour me délivrer de moi qui suis si épris de ce grand garçon que je ne peux plus me supporter sans lui ni le supporter sans moi. Son image enraye mon regard au point que, ne voyant rien d'autre que lui, je suis comme aveugle, en même

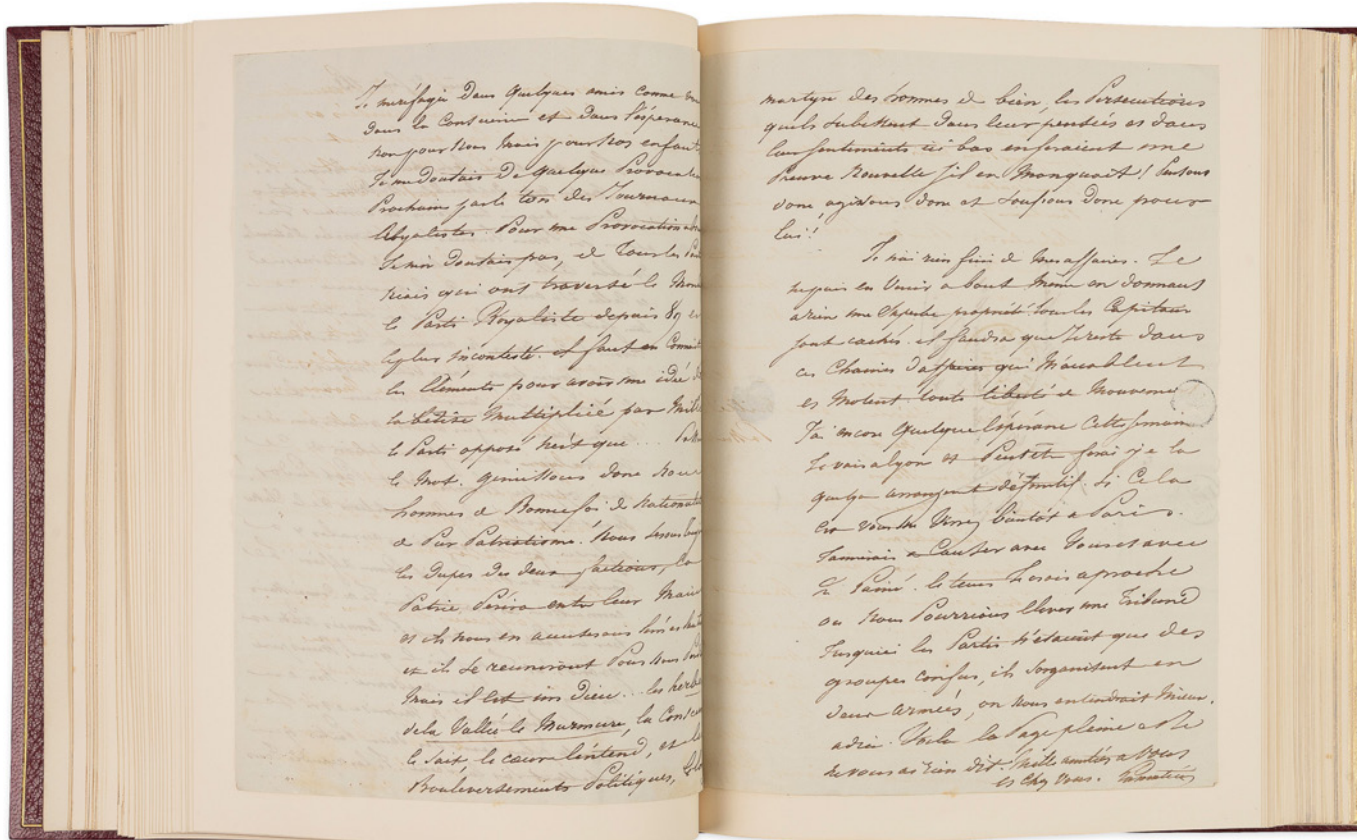
temps que sa voix m'obsédant, me rend sourd à tout le reste. Son gentil corps embarrasse mes gestes, entrave mon pas. Rien en moi qui ne sort par lui halluciné. Je n'ai de tranquillité que dans ses bras. O bienheureuse présence qui ressemble à une hantise. Il est doux, si câlin, si gentil que je me reproche de ne pas faire davantage pour lui et vous êtes si admirable, vous aussi, mon cher Henri, dans votre dévouement à notre amour que je me tourmente, ne sachant que faire pour vous témoigner ma gratitude »...

Le MANUSCRIT autographe est un chapitre autonome des *Carnets de Don Juan* (1947), intitulé *L'indiscret processionnaire*, présentant des ratures et corrections et des variantes avec l'édition (30 pages in-8) : « On porte sur ses épaules tel un fardeau que l'habitude nous a rendu cher, malgré la fatigue, quelqu'un dont le poids se confond à la fin avec le nôtre »...

Cette correspondance est complétée par un ensemble de documents et de correspondances. On relève notamment une lettre de Robert Coquet, 4 d'Henri Rode et une de Jean Paulhan à Jouhandeau ; 3 de Coquet à Rode ; une lettre et un texte datyl. d'Élise Jouhandeau à Rode ; un dessin d'un couple de pigeons, légendé : « J. et R. s'aimaient d'amour tendre »... De nombreuses lettres adressées principalement à Henri Rode : Jacques Audiberti, Jean Ballard, Jean Beaufret, Serge Brindeau (4), Carlo Coccioli (5), Édouard Daladier (à Mme Rode mère), Jean Denoël, Roland Lesaffre, André Marissel (5), André Miguel, Roger Nimier (6), Jean Paulhan (2 ; dans une lettre à Paulhan, Rode révèle qu'il est l'auteur des lettres d'amour de Robert Coquet à Jouhandeau), Lucien Psichari, Jacques Réda (14), Max Roumagoux, André Rouveyre, Frédéric Tristan (2), etc.

Bibliographie : Didier Mansuy, *Le linceul de pourpre de Marcel Jouhandeau. La trinité Jouhandeau-Rode-Coquet* (Orizons, 2009).





113

LAMARTINE Alphonse de (1790-1869).

72 L.A.S. «Alph. de Lamartine » ou « Lamartine » (dont une dizaine non signées), 1824-1847, à Louis AIMÉ-MARTIN ; 177 pages formats divers, la plupart in-4, plusieurs adresses ou enveloppes ; montées sur onglets sur des ff. de papier vélin ; le tout relié en un vol. in-4, maroquin janséniste bordeaux, doublures du même avec encadrement de filet doré, dos à 5 nerfs, gardes de soie moirée bronze, contregardes de papier marbré et doré, tranches dorées (G Cretté succ. De Marius Michel).

7 000 / 8 000 €

Importante et très belle correspondance amicale, littéraire et politique.

[Louis AIMÉ-MARTIN (1781-1847), écrivain, ami de Bernardin de Saint-Pierre, dont il épousa la veuve, et édita les œuvres, fut professeur, secrétaire rédacteur à la Chambre des députés, puis bibliothécaire au Dépôt légal puis à Sainte-Genève ; il a collaboré à divers journaux et revues. Il a entretenu une longue et fervente amitié avec Lamartine, qui, à ses funérailles, l'a salué comme un « frère de mon cœur et de mon choix ». Nous ne pouvons donner qu'un très bref aperçu de ces très belles lettres, souvent longues.]

1^{er} décembre 1824. Naissance d'une amitié : « être goûté c'est beaucoup mais être aimé c'est bien mieux, surtout si ce sentiment vous est spontanément exprimé par un des hommes que l'on se sent le plus

disposé à aimer soi-même : c'est mon histoire avec vous. De très bonne heure j'ai lu vos vers et ils m'avoient enchanté ; depuis conformité de principes, d'opinions, de sentiments politiques ou religieux m'avoient confirmé dans l'idée que je m'étois plu à me faire de vous celle d'un caractère au niveau de son talent. Cette dernière circonstance ajoutera, je l'espère, à l'amitié de nos esprits, une affection personnelle »... Saint-Point 22 nov. 1828. « Je suis maintenant dans ma complete solitude, heureux, bien portant, très occupé et très paisible, faisant quelques vers le matin avant le bruit et le jour, et pendant la journée à cheval ou à pied suivant les ouvriers ou les livres. Voilà l'idéal d'une vie pour moi : je voudrais qu'elle durât éternellement »... 29 septembre et 9 octobre 1829, sur sa candidature à l'Académie... Mâcon 9 décembre, sur la mort de sa mère : « Moi seul je connaissais la perfection idéale de cette mère et l'abîme de son affection pour moi et cependant tout ce qui l'a connue ici s'accorde à la proclamer l'être le plus parfait et le plus impossible à retrouver. Pour moi ma vie est à moitié vide ! Elle en était pour moi tout le passé et beaucoup de l'avenir que tout me promettait délicieux et long avec elle »...

Saint-Point 27 juin 1830, sur la politique : « au milieu de la solitude, des bois et des prés, le fantôme qui agite le pays nous menace aussi ; les élections marchent et marchent mal à mon sens. Il fallait une Chambre centre droit, et qui pût offrir au Roi de la confiance, et un ministère sans réaction. Nous allons par une autre voie, le pays est irrité, les symptômes révolutionnaires se montrent comme en 1819, les hommes du 8 août en profiteront pour crier au péril et le péril viendra, s'il n'est déjà venu. J'ai le cœur navré. Tout cela finira mal, si cela ne finit bientôt »... Sur les Harmonies poétiques et religieuses : « Quel est leur sort sur le pavé de Paris ? Je reçois une foule de lettres d'inconnus qui m'en remercient et qui semblent les goûter avec amour et d'un autre côté, je vois des journaux, surtout l'Universel, qui

les traitent sans pitié et comme le radotage d'une *Théophilanthropie absurde* et d'une *mélancolie bavarde* ; ce sont leurs expressions. Les *Débats* n'ont point donné d'articles et je sais que les articles étaient faits par M. Nisard et dans un sens vraisemblablement favorable d'après une lettre où il me dit : *les plus beaux vers que j'aye lus dans la langue française* ». Pourriez-vous me savoir quel motif, raison ou intrigue de coterie littéraire, empêche que les *Débats* n'en parlent et me mander franchement et en ami si décidément cela tombe à plat ou si on trouve mauvais ? ... Milly 16-21 novembre, au sujet de son ode « contre la peine de mort en matière politique », chargeant son ami d'en surveiller la publication, envoyant de nouveaux vers et la nouvelle version d'une strophe. L'Ode est finalement refusée par les *Débats*, et jugée inopportune : « je trouve qu'il est trop tard et que le silence servirait mieux la cause des infortunés que nous voudrions sauver pour l'honneur du pays » (12 décembre).

Mâcon 21 février 1831. Émeutes de février : « En arrivant j'ai appris vos trois journées de Saturnales : saturnales doubles, celles de la sottise et de la démente et celles du crime et de la vengeance. Ce tems fait pitié ou horreur. Il y a longtemps que je vous le dis, vous ne connaissez pas les hommes, vous les voyez trop dans votre miroir ou dans les illusions d'un cœur amoureux du bien et du beau ! Je fus ainsi. Quinze ans de pratique et de fréquentation de ce qu'on appelle hommes d'État *proh pudor* ! m'ont corrigé. La fréquentation de la classe inférieure par les relations rurales y a contribué aussi. [...] Maintenant je connais petits et grands, et je ne sais pas lequel m'inspire un dégoût mieux raisonné ! Non, en vérité, j'ignore si je méprise et si je repousse plus l'un des deux partis qui se battent sur la scène. Je les répudie tous. Je me réfugie dans quelques amis comme vous, dans la confiance et dans l'espérance, non pour nous, mais pour nos enfants. Je me doutais de quelque provocation par le ton des journaux royalistes. Pour une provocation absurde, je n'en doutais pas ; de tous les partis niais qui ont traversé le monde, le parti royaliste, depuis 89, est le plus incontesté ; il faut en connaître les éléments pour avoir une idée de la bêtise multipliée par mille. Le parti opposé n'est que... passons le mot. Gémissons donc, nous hommes de bonne foi, de nationalité, de pur patriotisme ! Nous serons toujours les dupes des deux factions ; la Patrie périra entre leurs mains et ils nous en accuseront l'un et l'autre, et ils se réuniront pour nous perdre ! Mais il est un Dieu... [...] la conscience le sait, le cœur l'entend et les bouleversements politiques, le long martyre des hommes de bien, les persécutions qu'ils subissent dans leurs pensées et dans leurs sentiments ici-bas, en seraient une preuve nouvelle s'il en manquait ! Pensons donc, agissons donc et souffrons donc pour lui ! »... 5 novembre. « Je vous remercie de l'avis sur mon livret politique. Ce n'est rien, cela n'aura ni ne doit avoir de lecteurs et de compreneurs à présent. Mais si je laisse un jour un nom poétique comme je le voudrais, on pourra dire dans un siècle, si l'immortalité va à cent ans : voilà ce qu'un homme pensait alors des questions de son tems et de l'avenir social ! Ce n'est pas sous le rapport d'audace contre le Gouvernement que je traite bien l'abbé de LAMENNAIS. Les injures qu'il dit à ce tems-ci retombent sur lui et ne profitent pas au tems à venir, non plus que les coups de poing et les grosses insultes homériques dont est farci M. de CHATEAUBRIAND, mais je loue et estime M. de Lamennais d'avoir le courage et la vertu d'esprit de dire la vérité, dure à son parti religieux et politique, et de confesser la liberté devant les uns et le Christ devant les autres. Ceci est fort et beau. C'est une tête politique. Il y en a peu. Votre ami M. de Chateaubriand, qui voit tout dans un nom propre et dans une importance de fidélité stérile, ne l'est pas autant. Ce n'est qu'un bel écrivain, qui se pose noblement devant le siècle qui l'admire, un matamore de tragédie qui débite sa tirade imperturbable jusqu'au bout et sans réplique à un parterre qui applaudit parce qu'il ne croit pas à la réalité et au sérieux de la phrase. Or il ne s'agit pas de farces par le tems critique où nous sommes. Il faut du fort, du sage et du vrai. Il y en a dans l'avenir et je crois un peu aussi en nous deux. Quant aux St Simonien, je n'en parle avec faveur que comme symptôme, et c'est en effet un symptôme de désir

Théophile Gautier à son ami Lamennais
Mâcon 10 août 1831.

Mon cher ami. J'ai vu ce matin le journal
de vos amis grandis tous vos causeries. Je pense
qu'ils vous ont donné de la peine. Je pense
qu'ils ont pu vous donner le bras qui est
comme l'ombre d'un objet grand et blanc
mais que le soleil décline. Mais la
grande enorgueillement de l'homme qui
le surpasse l'homme l'homme l'homme
non. Nous avons fait une longue
bonne navigation de près.
Donc nous sommes allés à l'école
à l'école, à l'école, à l'école et
enfin nous avons de la force en la force
arrivés à la fin de la fin de la fin
Puisse-t-elle nous donner de la force
quelques centaines de nos amis.
Mais nous sommes en l'ombre.

d'amélioration sociale plus encore qu'une secte subversive. Toute secte qui n'apporte pas un principe nouveau et applicable ne fait courir aucun risque au monde. Ou ils n'en ont pas, ou ils en ont un tellement absurde qu'il rend l'humanité impossible. Le monachisme n'est rien auprès. L'absurde n'est pas périlleux. Je quitte la politique et fais quelques vers dignes de vous ces jours-ci, deux chants de mon poème progressif. Ils m'enchantent. Vous verrez vraiment du neuf et de l'original en poésie et en sentiment, si j'ai le talent de rendre ma pensée en vers »... Mâcon 24 novembre. Révolte des canuts : « Je vous écris au milieu du tumulte du corps de garde, mon cheval sellé à côté de moi, botté et armé depuis 48 heures. Lyon, comme vous le saurez déjà, a été conquis sur la garde nationale et la ligne par 30 à 40,000 ouvriers, qui y règnent maintenant au milieu des excès du désordre inséparable d'une pareille domination. Nous avons été sur le point ce matin de marcher en masse au secours des citoyens lorsqu'on nous a appris la fatale reddition de la ville. Il y faudra autre chose que quelques centaines d'hommes de garde nationale. C'est le 27 juillet du commerce et de la propriété. La garde nationale de Lyon, si belle et si nombreuse, a manqué à ses devoirs et à sa propre conservation ; elle ne s'est pas présentée ou mal présentée, et retirée sur le champ chez elle à l'heure du feu. Elle est maintenant victime de sa faute, rançonnée, pillée et menacée de tous les désastres. On dit cependant que, parmi ce peuple d'ouvriers vainqueurs, on tâche de rétablir un certain ordre provisoire, mais le moment où il faudra leur arracher des dents leur conquête et une ville de cent quatre-vingt mille âmes fait trembler. Les troupes paraissent peu disposées à donner sérieusement. Voyant les plus intéressés battus ou évanouis, le gouvernement n'a qu'à réunir 30 000 hommes sous les murs de Lyon et à agir plus alors par composition que par le fusil, car on

...

.../...

doute des fusils »... 31 décembre : « la Chambre et le Gouvernement viennent de faire une sottise mieux caractérisée encore en frappant le général LAFAYETTE dans son triomphe et dans sa vertu ! Car s'il en eut en sa vie ce fut le 22 et 23 décembre ! Je ne comprends pas un gouvernement populaire sans force armée et sans l'esprit de la garde nationale pour lui. Or il va s'aliéner cette seule force. Les journaux de ces deux jours vont nous dire ce que le Roi décidera. De là viendra la crise de tout ceci. Je suis monarchiste, mais je suis politique. La politique est une science d'époque et d'opportunité. Se brouiller aujourd'hui avec Lafayette et l'esprit qu'il représente, c'est faire ce que fit Charles X le 9 août, se brouiller avec le pays. Si cette rupture éclatante et provoquée a lieu, nous n'aurons pas deux mois le gouvernement d'aujourd'hui. [...] Le jour où Paris s'écroulera, soit en république soit en convulsion anarchique, la guerre civile dans huit jours avec trois drapeaux ! Quel avenir ! Ô Charles X ! Que de larmes et de sang un mauvais rêve coûtera à l'Europe ! »...

1832. Voyage en Orient. Longue lettre de Nauplie, « capitale de la Grèce moderne », 10 août 1832. « La Grèce ne fut jamais au point de ruine et de désolation où nous la trouvons. C'est un champ de bataille, de massacres et de pillage universel. Il y a autant d'armées ou plutôt de bandes qu'il y a de villages. Chaque chef est indépendant du gouvernement, qui se déchire de son côté lui-même. On se bat dans tous les chemins, en vue de nos escadres et de nos troupes qui suffisent à peine à maintenir, à force de courage et de dévouement, une ville dans l'ordre et un gouvernement ou un simulacre de gouvernement debout. Personne ne peut sortir des portes sans être pillé ou égorgé. Hier Missolonghi, relevé de ses ruines, a été pris, pillé et brûlé, avant-hier Modon a subi le même sort, toutes les villes de la Grèce en sont là. [...] Il n'y a de tranquille et de traversable que l'Attique, où sont encore 70 Turcs qui maintiennent dans l'ordre une population de sept à huit mille Grecs. Nous y allons dans quelques jours visiter ces magiques ruines, le plus beau témoignage de la grandeur et de la sagesse humaines. [...] Nous verrons les îles, Egyne, Salamis, Corinthe, Épidaure, Athènes [...] Nous irons de là à Rhodes, à Chypre et ensuite débarquer en Asie où nous passerons dix mois : Jérusalem, Palmyre, Balbek, Babylone, etc., puis Égypte, puis retour par Constantinople. [...] Nous sommes contents de notre vaisseau et de notre capitaine. J'y ai tout ce qui est nécessaire à ma femme, à ma fille et à moi, et aux trois amis que je mène avec moi ; livres, crayons, provisions de tout genre. C'est un château flottant où l'horizon change chaque matin. Mais je me ruine pour enrichir mon trésor moral. Je change mon argent contre des impressions et des idées »...

Mâcon 23 octobre 1833. Retour d'Orient, marqué par la mort de sa fille Julia : « J'arrive, mon cher ami. Je suis absorbé depuis trois jours dans les larmes et dans les retentissements affreux des douleurs que chaque lieu vide réveille trop fortement en nous et surtout, hélas ! dans le cœur de ma femme. [...] Je repars demain pour Marseille seul, et pour chercher, hélas ! tout ce que j'ai ramené de mon bonheur perdu. [...] J'irai à Paris ensuite à l'ouverture des Chambres, que j'espérais voir dissoudre, car je n'ai plus ni vie morale ni vie politique ni vie physique en moi. Je suis éteint pour tout, hors pour l'amitié, la religion et la philosophie »...

Mâcon 1^{er} juillet 1835. « Je commence à me sauver sous un arbre de mes bois et à écrire quelques vers au murmure des feuilles et au cri des grillons. Mais ces moments sont courts et interrompus par des voyages sans fin à Mâcon pour voir mon père. Je fatigue toute ma cavalerie. Arrivé ici ce matin, je repars ce soir ; j'y reviens demain ; j'en repars demain pour y revenir et en repartir après-demain encore, puis cinq jours en paix à Saint-Point. Voilà ma vie ; elle est agitée, mais non féconde. Moins triste que vous, je n'ai pas plus que vous des raisons de bonheur. Mais en déplorant ce qui me manque, Dieu me garde d'ingratitude envers lui et j'apprécie ce qu'il me laisse. Savez-vous ce que c'est que d'avoir l'usage de ses cinq sens et de sa pensée telle quelle, d'avoir de quoi dîner, se vêtir, s'abriter, se promener et rêver, et une bonne femme, et de vrais et bons amis ? Savez-vous ce que

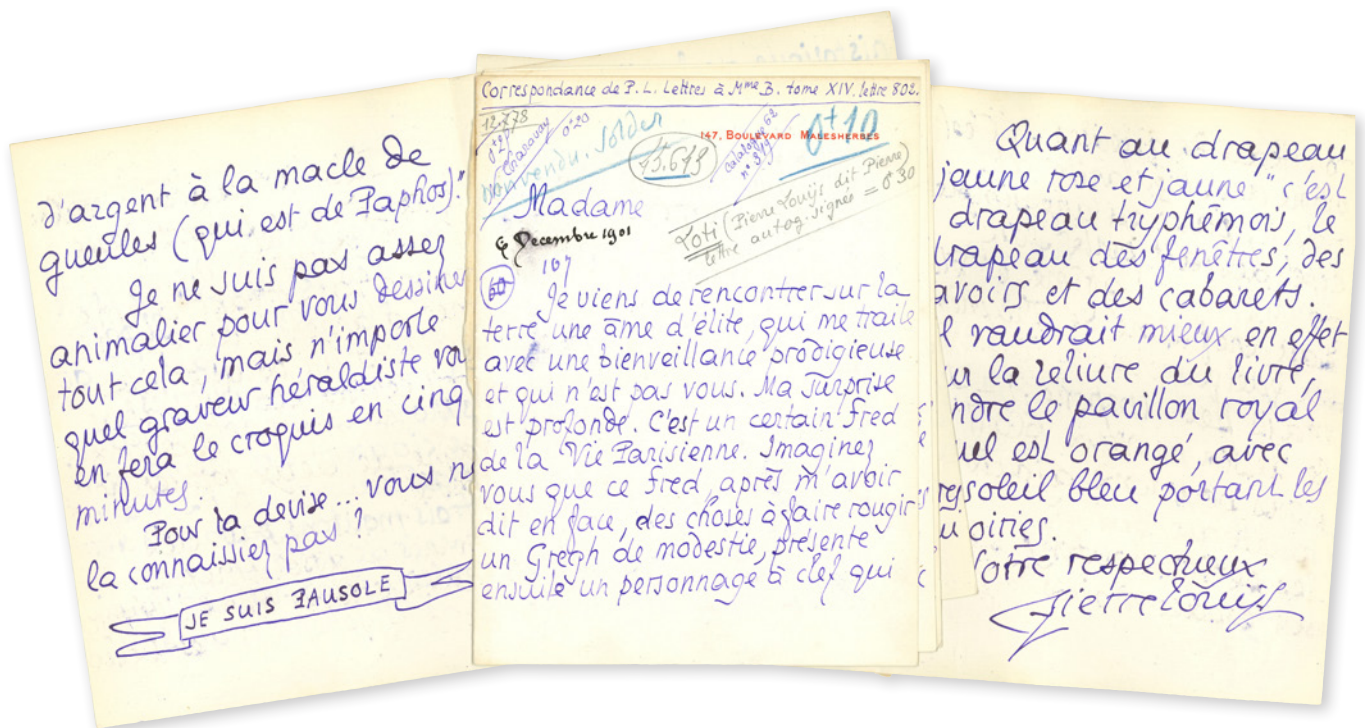
c'est que tout cela pour un homme qui comme moi voit tous les jours des aveugles et des paralytiques sans pain sur leur grabat où ils ne sont pas même assez riches pour nourrir un chien, ce meuble vivant du pauvre, comme je l'ai baptisé ? Oh, que d'actions de grâces ne devons-nous pas à travers nos larmes en comparant nos misères à tant d'autres plus profondes ! Qu'est-ce que les peines de la vanité et de la gloriole auprès de la faim et du désespoir ? Jouets qu'on brise à un enfant. Voilà tout. Consolons-nous donc »...

Château de Monceaux 22 juin 1837 : « nous sommes allés déjà à Milly et à St Point. Nous y avons trouvé les plus magnifiques promesses de récoltes au lieu de la nudité que nous croyions à Paris. Mais voilà le temps qui change, la pluie qui menace, le vent qui fraîchit ; je vais trembler que les fleurs de la vigne ne coulent. Le raisin est toute notre richesse à présent. [...] Je vais passer une ennuyeuse journée avec des hommes d'affaires pour essayer de revendre en détail ce qui est loin de moi et mauvais dans la propriété dont j'ai flanqué la mienne l'an dernier. Plaignez-moi ; j'aimerais mieux politique, philosophie, poèmes. Mais Machiavel et Racine pensaient au pot-au-feu. Il n'y a que vous à Paris qui n'y pensiez pas. Si un jour vous achetez un pouce de terre, vous êtes perdu pour la postérité. Ceci fait, je vais vous envoyer quelques vers en réponse à M. de MUSSET, à qui je les dois depuis deux ans bientôt. Puis je défoncerai le tonneau où je cache mes poèmes et je tâcherai de rappeler et de rassembler quelques fils de cet écheveau embrouillé. Je ne me mettrai sérieusement à la rime qu'au mois d'octobre »...

Monceaux 10 août 1843. Sur ses difficultés financières et l'Histoire des Girondins : « Avec la succession de ma tante d'environ 4 à 500,000 et Milly d'autant, j'aurai un million disponible pour payer tout et aller plus loin. Mais comme ma tante peut vivre encore longtemps et Milly ne pas se vendre de deux ou trois ans, aller plus loin et arriver au fossé sans autre chance que de faire vendre un beau jour tous mes biens en justice et par conséquent à rien, cela ne se peut pas ! Il faut aviser à tems, c'est-à-dire en conservant encore juste de quoi payer régulièrement mes intérêts et vivre modestement jusqu'au jour où je pourrai payer les capitaux. Si je me laisse contraindre, je suis perdu ; en me contraignant moi-même et en prenant mon temps, je ne crains personne, voilà toute la question. Je trouve vos conseils de travail excellents. Je me mets à mon Histoire le 1^{er} septembre. D'ici là je suis à la politique locale, conseils généraux, municipaux, etc. J'ai à parler tous les jours. J'arrête mes confidences. Mais vous oubliez une chose, c'est que, si je ne suis pas certain avant janvier d'avoir 100 000 francs des Girondins, je dois louer ou remettre mon logement, sous peine de perdre encore un loyer et le prix de mes meubles »... Etc.

On joint un portrait de Lamartine, dessin à la plume signé de Wladimir KONARSKI (1852-1906), daté 1868 (12,5 x 10,5 cm, monté sur bristol).

Provenance : Louis Barthou (ex-libris, II, 1053).



114

LOUÏS Pierre (1870-1925).

23 L.A.S. « Pierre Louÿs » ou « P. L. », 1899-1902, à Augustine BULTEAU ; environ 60 pages formats divers, la plupart in-8, à l'encre violette (traces d'onglets, petits défauts à quelques lettres).

2 000 / 2 500 €

Très intéressante correspondance à une amie, abondant, avec légèreté et humour, les sujets les plus variés.

[Augustine BULTEAU (1850-1922), surnommée « Toche », était une figure marquante du milieu mondain et littéraire. Fort riche, elle acheta, après son divorce en 1896, en compagnie de son amie, la comtesse de la Baume-Pluvinel, le fameux palazzo Dario à Venise. Elle avait à Paris, avenue de Wagram, un salon littéraire où se retrouvaient Barrès, Henri de Régnier, Anna de Noailles, Maurras, ainsi que des amis proches de Pierre Louÿs, comme Paul-Jean Toulet et Jean de Tinan. Elle écrivait dans *Le Gaulois* puis *Le Figaro* des articles signés « Fœmina ». Louÿs fut en relation avec elle pendant quatre années, de 1898 à 1902, et Mme Bulteau joua auprès de lui un rôle de confidente et de conseillère parfois encombrante. Elle voulut notamment le marier à Germaine Dethomas, sœur de son ami Maxime Dethomas. Mais il choisit Louise de Heredia.]

Il est question de théâtre et de *L'Aiglon* d'Edmond Rostand, de critique littéraire, du *Roi Pausole*, de bibliophilie et de reliure, du peintre Zuloaga, de l'emploi du temps quotidien de Louÿs, de l'actualité mondaine et parisienne. Pierre Louÿs adoptait avec Madame Bulteau un ton amical et badin. Nous ne pouvons donner ici que quelques extraits de ces lettres pleines d'esprit.

19 mars 1900. Après la création de *L'Aiglon* d'Edmond ROSTAND. « Je n'aime pas que quand un monsieur a écrit cent vingt-cinq pages il

m'oblige à les écouter depuis le premier mot jusqu'au douze millième. Lorsqu'une page de roman me fait bâiller, j'en saute quarante ou simplement j'abandonne le livre ; au théâtre on se croit obligé de tout prendre. [...] Bref je n'ai jamais entendu la moindre pièce de notre illustre dramaturge. Je sais seulement pour l'avoir lu qu'il construit un acte mieux encore que Sardou et qu'il fait des vers encore plus mauvais que ceux d'Émile Augier. Double miracle. Mais ce Rostand a du mouvement et du fond du cœur je vous affirme que ce mot là signifie génie. En tout cas il n'y a pas de qualité plus rare. Cela ne veut pas dire que j'aime ses pièces ».

[1901]. Louÿs conseille à Mme Bulteau une approche originale pour son *album amicorum*, et se permet d'écorner certaines gloires littéraires du moment : « Sur ces pages, et pour que le texte s'accorde au maroquin ou au velin doré qui l'habillera il me semble qu'à votre place je demanderais à mes amis de me faire une petite anthologie de leurs prédilections. Aucune dame n'a jamais fait cela. Ne trouvez-vous pas qu'un passage choisi par Hervieu ou Régner dans Crébillon ou dans Laclos serait quelque chose de plus rare qu'un paragraphe extrait de leurs livres futurs ? et qu'il est intéressant de savoir quel artiste de jadis choisirait Forain si on lui demandait de copier un dessin qui ne fût pas de lui ? Bien entendu tout devrait être antérieur à 1780 ».

9 juillet 1901. Sur *Les Aventures du Roi Pausole* : « Les livres sont comme les vins ; ils passent en vieillissant. Avec l'âge, ceux qui étaient pâles sont devenus fadasses ; ceux qui étaient trop vifs ont pris du corps et "se sont faits" comme disent les amateurs de vins. Ainsi, laissez donc ce roman dans votre bibliothèque - j'allais dire dans votre cave - et dites-vous qu'il est "trop jeune", que c'est du crû 1901. Vers 1940, si vous voulez bien encore vous souvenir de moi, vous direz peut-être aux jeunes filles, qui ne vous comprendront pas du tout : "quand je pense qu'autrefois nous trouvions cela... léger !" »...
- 10 juillet, à propos de la reliure que Mme Bulteau veut faire sur ce livre, Louÿs décrit, tel un expert en héraldique, les armes de Pausole : « Il porte "tiercé en pal ; au 1, d'or au chat assis de gueules, couronnée de sinople, tenant une cigarette du même (qui est de Pausole) ;

...

.../...

au 2, d'azur aux trois moutons passants d'argent accornés de sable, accolés de gueules et clarinés d'or (qui est de Tryphème) ; au 3, d'argent à la macle de gueules (qui est de Paphos)" », avec la devise : *Je suis Pausole*. « Régner aurait voulu que je vous proposasse : "d'azur à une Vénus de carnation sortant d'une mer d'argent ; au chef d'or chargé d'un bouquet de trois cerises de gueules liées de sinople et accompagné de deux tortues de sable". – Mais ce sont des armoiries absolument fantaisistes, et même littéraires »...

6 décembre 1901. Une lettre parlant d'un article de *La Vie parisienne*, et d'un sonnet de Swinburne est annotée en tête : « Correspondance de P.L. Lettres à M^{me} B. tome XIV, lettre 802 », et avec l'imitation de diverses cotes de marchands d'autographes, dont Charavay.

29 décembre 1901. Emploi du temps fantaisiste : « 1. Éveillé chaque jour à quatre heures du matin, j'offre d'abord mon cœur à Dieu, par un acte de foi et d'humilité. 2. Aussitôt après, observant une grande modestie dans mes mouvements, je sors de ma couche et je procède à ma toilette. J'évite alors autant que possible de me considérer tant que je suis dévêtu. À plus forte raison dérober-je ma vue à tout œil étranger. 3. Au sortir de l'eau froide et purifiante je consacre douze minutes au recueillement ; sublime instant où une courageuse méditation sur ma mort me donne la force nécessaire aux vertus qui ne veulent point chanceler »... Etc.

On joint un télégramme, quelques coupures de presse collées et annotées, ainsi qu'une lettre de Perez Mitchell à P. Louÿs (avec enveloppe annotée par Louÿs).

Provenance : cat. *Pierre Louÿs* (Jean-Claude Vrain, 2009, n° 457).

115

MAUPASSANT Guy de (1850-1893).

MANUSCRIT autographe, **La Trahison de la comtesse de Rhune**, [1876-1878] ; 62 pages sur autant de feuillets, la plupart in-fol. (environ 35,5 x 23 cm), montés sur onglets et reliés en un volume in-fol. demi-maroquin à coins bleu, dos lisse, titre en long (Yseux s' de Thierry-Simier).

15 000 / 20 000 €

Manuscrit complet de cet drame historique en vers, annoté et commenté par Flaubert.

Avant de connaître son premier succès avec *Boule de suif* (1879), Guy de Maupassant s'était essayé au genre dramatique. Il écrivit deux pièces courtes, *Histoire du vieux temps* et *Une répétition* – qui furent respectivement refusées par l'Odéon et le Vaudeville –, avant de se lancer dans une entreprise dramatique plus ambitieuse. Le 17 novembre 1876, Maupassant annonce à Flaubert qu'il est en train d'écrire, « malgré les idées de Zola sur le théâtre naturaliste, un drame historique. *Corsé !!!* » Achievé en février 1877, intitulé *La Comtesse de Rhétune*, puis *La Trahison de la comtesse de Rhune*, il est refait et « tout à fait remanié » en décembre 1877-janvier 1878. Le 21 janvier 1878, Maupassant le donne à Zola qui le transmet à Sarah Bernhardt : « Flaubert l'a lu, il le croit très jouable, mais il m'a paru sans enthousiasme ». Néanmoins, Flaubert recommande Maupassant auprès de Perrin, l'administrateur de la Comédie Française, qui le refuse comme l'écrit Maupassant à sa mère le 3 avril 1878 : « Perrin ne croit pas qu'il soit reçu nulle part parce qu'il trouve tout le second acte d'une violence et d'une férocité folles. Je m'y attendais et cela ne m'a nullement étonné »... La pièce a été publiée en 1927 par Pierre Borel, dans *Le Destin tragique de Guy de Maupassant*.

L'action se situe en Bretagne en 1347. Le personnage féminin qui donne son nom au titre est doublement traîtresse. Profitant du départ de son mari à la guerre, elle projette de recevoir son amant ennemi, l'Anglais Gautier Romas. Puis elle séduit Jacques de Valderose, un de ses pages, qui va devenir son « esclave prêt à tout ». Jouant sur ses sentiments, elle le manipule pour qu'il assassine son mari lorsque celui-ci sera de retour, dans le but de se retrouver avec son amant anglais. Mais Suzanne, la cousine de la comtesse, est sincèrement amoureuse de Jacques et fidèle au comte. Lorsque celui-ci revient au château, en compagnie de Bertrand Duguesclin, il découvre le complot et les deux amants félons sont tués. Au-delà de l'intrigue, la pièce vaut surtout par le caractère de la comtesse, ambitieuse, volontaire, qui bafoue tous les nobles sentiments de fidélité, d'honneur, de patriotisme. L'amour est pour elle une réalité physique, et elle se moque du sentimentalisme de Valderose : « Oh que tu comprends mal l'amour, enfant timide ! / Tu parles de tendresse avec ton œil humide / Et des roucoulements d'oiseau ; qu'est tout cela / Près de l'emportement terrible que j'ai là ? / As-tu, pendant des nuits, senti ton corps se tordre / Et tes yeux sanglotter, et la rage te mordre »...

Le manuscrit est très soigneusement mis au net à l'encre noire, avec les didascalies inscrites à l'encre rouge. Chaque acte est précédé d'une page de titre. Des collettes remplacent des passages refaits ; on relève cependant quelques ratures et corrections. Maupassant a noté le nombre des vers au bas des feuillets. Acte I (ff 1-20, 334 vers), acte II (21-42, 374 vers), acte III (43-62, 368 vers).

FLAUBERT a annoté et commenté ce manuscrit à la mine de plomb, portant 19 annotations sur le manuscrit même (pp. 9, 13, 26, 36, 44, 45, 47, 50, 51, 52, 54, 55, 58, 59, 60), et 43 croix ou traits de crayon. Il récrit un vers ou une réplique, et porte des critiques et remarques : « On ne comprend pas son intention » ; « Macbeth » ; « Mise en scène impossible ça ferait rire » ; « peut faire rire » ; acte III, 1^{ère} scène : « C'est là, la scène y amener par plus de gradations » ; « odieux » ; en marge de *tuer* : « ne pas dire le mot serait plus tragique ? » ; « elle ne doit pas dire tout ça – elle est abominable – on sifflerait » ; « excellent » ; « déclame trop » ; « froid ».

Il a également noté au crayon un certain nombre de remarques sur une paperolle (35,5 x 7 cm, recto-verso), soit 80 lignes, acte par acte : « I dire le lieu dès que poss – exposer la Cour d'amour. Scène III inutile à l'action. Pendant 2 scènes Suzanne de dit rien »... Etc.

On a monté en tête du volume le **portrait** de Guy de Maupassant gravé par Nargeot, en 4 états : sur satin, eau-forte pure, avant la lettre et état définitif portant en remarque le portrait de Flaubert.

Suzanne

47

Et lui soit, — luez le, — qu'il meure. — j'aime mieux
le voir mort que vivant d'un amour odieux.

Mais ne vous livrez pas à lui, c'est trop infâme.

La Comtesse

Ah ! tu l'aimes donc ?

C'est là, la scène
devant
y a-t-il
le y a-t-il

Suzanne

Moi.

Non, non, mais je suis femme,
j'ai honte enfin. Du moins qu'il meure peu à vous.

La Comtesse

Que m'importe cela — Le Vrai — Laine nous

Valderose apparaît par la porte à droite. Suzanne d'après le regard
fixement pendant qu'il s'approche de la Comtesse, mais comme elle la
voit pas elle fait un geste d'espérance et sort à gauche.

Scène II

La Comtesse Valderose

Valderose très pâle s'arrête à l'entrée de la Comtesse
et reste debout, immobile, devant elle

La Comtesse

Voilà comme en ton cœur la tendresse s'efface.

En n'as déjà plus me regarder en face.

Valderose

Hélas, c'est mon amour lui-même que j'ai craint.

La Comtesse

Cette, le jouet du maître a fait humbler tes vœux.

Ton audace flémit, ta vertu s'effarouche.

Ton cœur est moins fugue que ne l'était ta bouche.

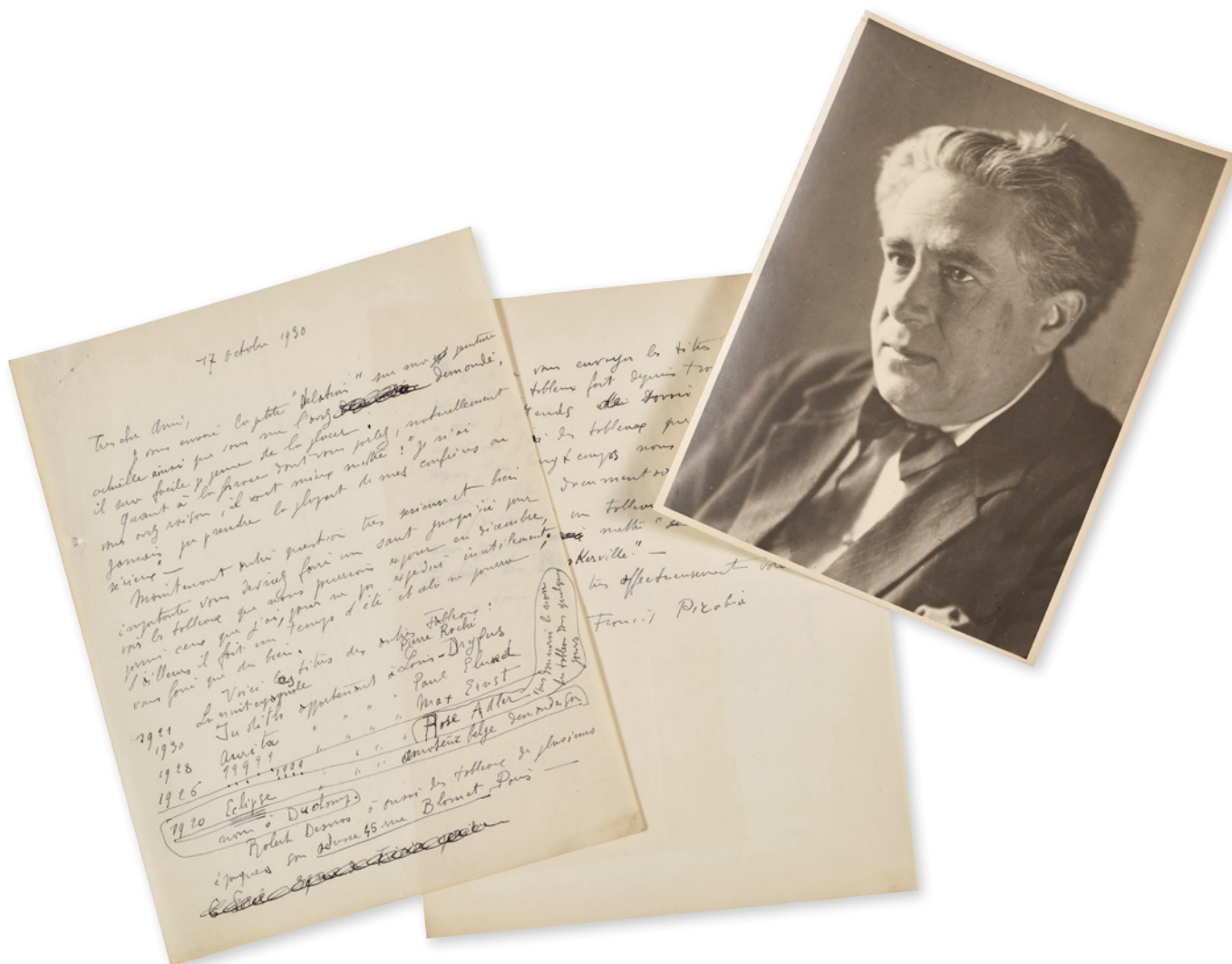
Valderose

Mon cœur vous aime et par ma bouche vous l'a dit.

Mais ce que j'ai souffert pendant ce jour maudit,

Ce que j'ai sangloté, crié, gémi, personne

N'a même vous qu'une broyée, ne le soupçonne.



116

PICABIA Francis (1879-1953).

9 L.A.S. « Francis Picabia », Mougins et Paris 1930-1931, à un ami ; 12 pages et demie in-4 ou in-8, une à en-tête du Château de Mai.

3 000 / 3 500 €

Sur ses écrits et la préparation d'une exposition.

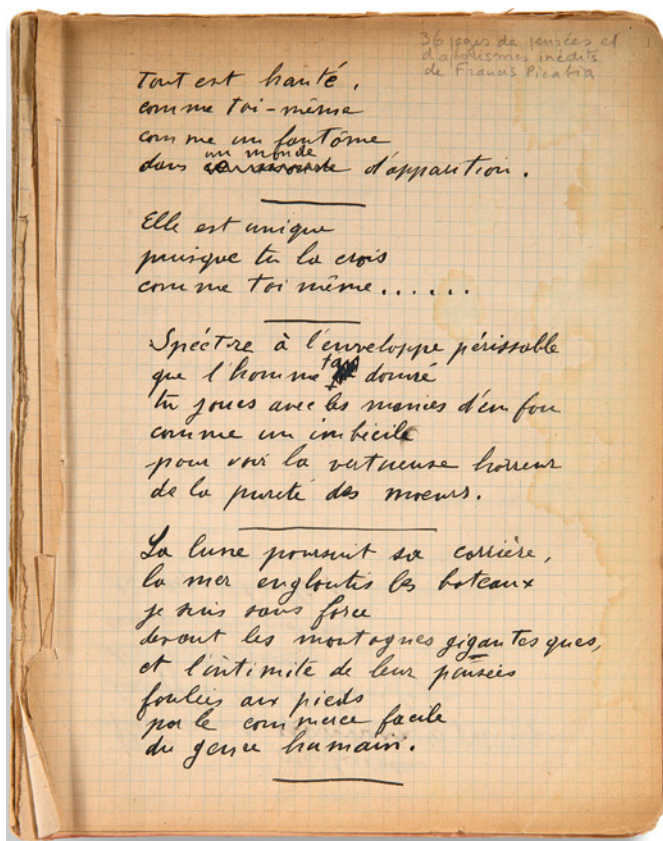
La correspondance va du 12 octobre 1930 au 16 janvier 1931. Il est d'abord question d'un projet de préface.

17 octobre 1930. « Je vous envoie la petite "délation" sur ma peinture actuelle ainsi que me l'avez demandé, il sera facile de la placer. Quant à la phrase dont vous parliez, naturellement vous avez raison il vaut mieux mettre : "Je n'ai jamais pu prendre la plupart de mes confrères au sérieux" ». Il fait la liste des tableaux qu'il souhaite exposer, avec leur date et le nom des propriétaires (H.P. Roché, Eluard, Max Ernst, Rose Adler...)... 19 octobre. « Je vous envoie le catalogue de la vente de Marcel Duchamp, je vous prie de le conserver précieusement,

je n'ai que celui-là ». Il fait la liste de neuf tableaux qui y figuraient avec la date, dont au moins deux appartiendraient à André Breton... 20 octobre, au sujet des tableaux vendus par Gabrielle Buffet... 26 octobre, nouvelle liste de 25 tableaux avec leurs dimensions. 30 décembre. Réaction à des articles de personnages qui « confondent la peinture avec la soulographie ; [...] La vie est austère et tragique et n'a rien à faire avec l'art des calicots »...

7 janvier 1931. « J'ai vendu un grand tableau au Maharadja d'Indore hélas, il ne paye qu'en octobre et cela tombe bien mal... Ils m'ont demandé si le cas échéant je partirais aux Indes décorer un "Palais" cela est à voir, il y fait bien chaud ! J'aimerais mieux que cela soit à Paris »...

On joint un beau portrait photographique de Francis Picabia, tirage argentique d'époque, [1930] (23,5 x 17,5 cm)



117

PICABIA Francis (1879-1953).

MANUSCRIT autographe signé, [Ennazus], 27 août 1946 ; cahier petit in-4 (22 x 17,5 cm) de 35 feuillets cousus par des fils blancs.

6 000 / 8 000 €

Manuscrit de travail du poème *Ennazus*.

Écrit à l'encre noire au recto (sauf une esquisse biffée au dos du premier feuillet) de feuillets arrachés d'un cahier de papier quadrillé à petits carreaux (plus un feuillet réglé et un sans ligne ni quadrillé), il porte en fin la date et la signature (biffées) : « Terminé à Rubingen / le 27 août 1946 / Francis Picabia ».

Picabia a composé ce recueil de poèmes, longtemps resté inédit, pendant des vacances en Suisse, à Rubingen, dans la famille de sa femme Olga ; ces textes sont le reflet des relations amoureuses tumultueuses de Picabia avec sa maîtresse Suzanne Romain (Ennazus est le renversement de Suzanne) [sur cette liaison, voir Carole Boulbès, *Picabia avec Nietzsche. Lettres d'amour à Suzanne Romain* (1944-1948), Les Presses du réel, 2010]. Picabia en a établi le 13 septembre 1946, un dactylogramme, intitulé *Ennazus*, qui fut adressé à Christine Boumeester, et qui fut publié en annexe des *Lettres à Christine* (Gérard Lebovici, 1988, p. 201-246), avant d'être recueilli dans les *Écrits critiques* (Mémoire du Livre, 2005, p. 625-671). Ce **manuscrit de travail**, qui présente quelques ratures et corrections, en donne une **version intermédiaire, avec d'importantes variantes**.

Le manuscrit se présente en vers libres, et est découpé en courtes strophes séparées d'un trait de plume, qui viendront plus tard s'insérer dans le texte définitif, mais peuvent plutôt se lire comme un texte parallèle, Picabia ayant effectué, en quelque sorte, un collage de deux textes.

Le début [1-3], sans titre, correspond au poème *La Survivante* (*Écrits critiques*, p. 627-629) :

« Tout est hanté,
comme toi-même
comme un fantôme
dans un monde d'apparition »...

en 12 strophes, dont nous citons aussi la dernière :

« Pour l'amour d'une femme
tu contrecarres tes désirs
c'est le moyen de te débarrasser
de toi ».

[4-5] Poème intitulé *Dernier jour*, qui deviendra dans la version finale la conclusion de *La Survivante* :

« Oui, demain, tu ne me verras plus,
je t'aime »...

17 vers, précédant les trois derniers vers du poème, et entourés d'un trait de plume, viendront s'insérer dans le début du poème plus tard intitulé *Derniers jours* : « Au milieu de la nuit / je trouve que c'est dommage / de la mettre au couvent »...

[6-30] Strophes et aphorismes qui viendront s'insérer dans *Derniers jours*, avec d'importantes variantes, ainsi que des vers et aphorismes non utilisés restés inédits. Ainsi [f. 10], une strophe est restée inédite (voir *Écrits critiques*, p. 635) :

« sans poser la moindre question.

Une confiance de toi
sois tranquille,
qu'est ce que cela peut te faire ?
Je n'irai pas à Villars Palace
tu as confiance en moi
tant pis.
C'est bien gentil, ma chère Suzanne
[Ennazus dans la version finale] »...

Remarquons encore des vers non retenus sur la peinture et les marchands de tableaux [f. 20-21 (p. 642)], ou [f. 30 (p. 651)] la version différente de la fin du poème :

« L'épingle de son chapeau
chuchota : je suis comme vous
la chaleur m'enlève mes forces,
le soleil coule sur son cou
cela me dégoute
et avec une espèce de folie
me regarda à travers un voile
pour s'évanouir sur ma bouche. »

La strophe suivante, de 5 vers, n'a pas été retenue : « Madame la comtesse / s'élança dans l'escalier »...

.../...

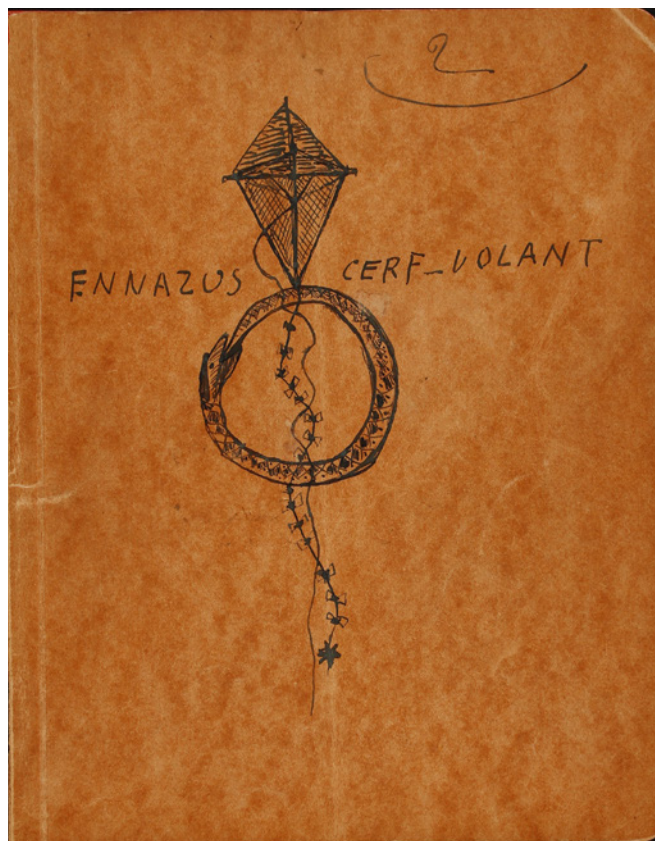
.../...

[31-35] Strophes et aphorismes qui viendront s'insérer dans le début (p. 652-657) du poème *Adieu*, avec d'importantes variantes, ainsi que des vers et aphorismes non utilisés restés inédits, comme ceux-ci [f. 32] : « Un coq-à-l'âne n'a jamais résolu un problème » ; « On rêve avec l'espoir de se séparer de sa vie ». Citons encore la fin de ce cahier :

« L'histoire de cette vie est cruelle,
mais ma pensée a conquis
une puissance nouvelle.
Tu dois respecter ces misérables poèmes
qui pourront protéger ton cœur, [...] toutes ces choses
et d'innombrables autres
sont indépendantes de toi
elles sont intangibles
et inaccessibles,
malheur à toi
si tu y portes la main. »

Provenance : Francis Picabia. Une collection (Ader, 13 décembre 2012, n° 66).

*L'histoire de cette vie est cruelle,
mais ma pensée a conquis
une puissance nouvelle.
Tu dois respecter ces misérables poèmes
qui pourront protéger ton cœur,
en respectant le mien,
grâce auquel
tu seras moins fade
en te mettant pour toujours
à l'abri du besoin.
Maintenant tu peux allonger la main
Toutes ces choses
et d'innombrables autres
sont indépendantes de toi
elles sont intangibles
et inaccessibles,
malheur à toi
si tu y porte la main.
Terminé à Rubingen
le 27 Août 1946
Francis Picabia*



118

Francis PICABIA (1879-1953).

MANUSCRIT autographe signé « Francis Picabia », **Ennazus Cerf-volant**. 13 septembre 1946 ; cahier petit in-4 (22 x 17,5 cm) de 40 feuillets (plus 8 ff blancs), soit 79 pages, sous couverture cartonnée brique avec titre autographe et dessin.

5 000 / 6 000 €

Manuscrit définitif du poème Ennazus, orné d'un dessin en couverture.

Écrit à l'encre noire au recto et au verso de feuillets d'un cahier de papier quadrillé à petits carreaux, il est daté en fin et signé : « Rubingen 13 septembre 1946 / Francis Picabia ».

Picabia a composé ce recueil de poèmes, longtemps resté inédit, pendant des vacances en Suisse, à Rubingen, dans la famille de sa femme Olga ; ces textes sont le reflet des relations amoureuses tumultueuses de Picabia avec sa maîtresse Suzanne Romain (Ennazus est le renversement de Suzanne) [sur cette liaison, voir Carole Boulbès, *Picabia avec Nietzsche. Lettres d'amour à Suzanne Romain* (1944-1948), Les Presses du réel, 2010]. Picabia en a établi le 13 septembre 1946 un dactylogramme, intitulé *Ennazus*, qui fut adressé à Christine Boumeester, et qui fut publié en annexe des *Lettres à Christine* (Gérard Lebovici, 1988, p. 201-246), avant d'être recueilli dans les *Écrits critiques* (Mémoire du Livre, 2005, p. 625-671). Ce manuscrit en donne la version finale, obtenue par fusion et collage, ou plus exactement tressage des divers poèmes. C'est sur ce manuscrit, qui

présente des ratures et corrections, que sera établi le dactylogramme (très fautif) ayant servi plus tard pour l'édition. On remarquera que Picabia, par cinq fois, a terminé son œuvre, avant de la reprendre et de la prolonger par cinq fois.

La couverture présente, outre le titre, un **dessin** à la plume : cerf-volant auquel est accroché un serpent qui se mord la queue.

[1] Titre et dédicace : « FRANCIS PICABIA / ÉNNAZUS / CERF-VOLANT / PRÉFACE PAR / J. CASPAR [SCHLOT ~~biffé~~] SCHMIDT ? / Je dédie ce livre à mon ami Alvaro Guévora / en souvenir de nos soirées de Berne. / ÉDITEUR ??? » [Ce manuscrit permet de restituer le nom du dédicataire, le peintre chilien Alvaro Guevara (1894-1951).] Au verso, une série de six épigraphes, signées F.P., sauf une G.S.

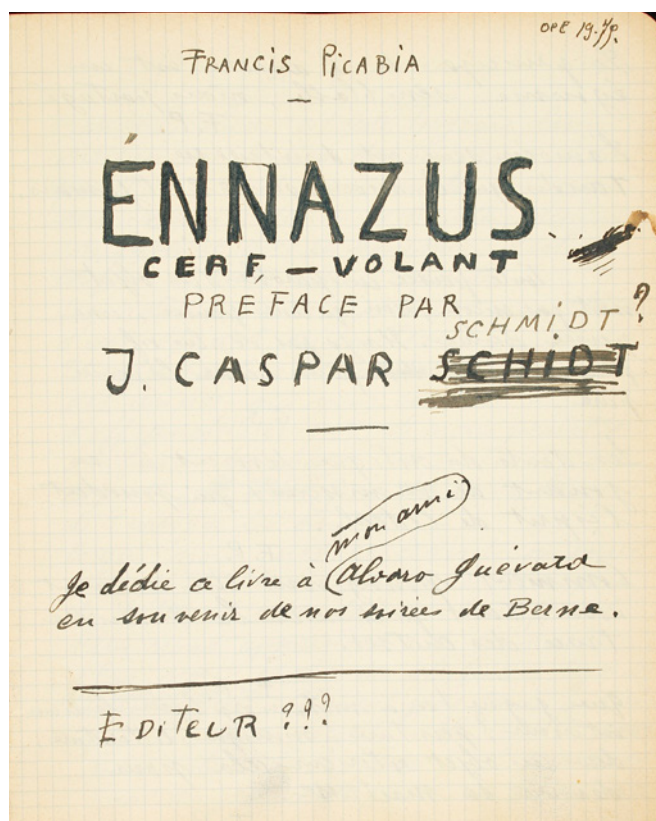
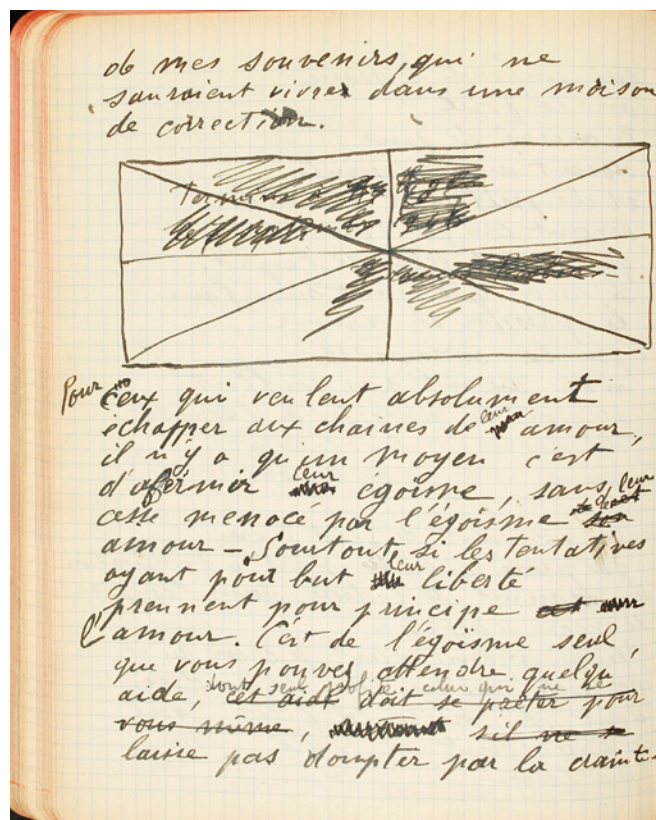
[2-3] Préface, avec addition au dos du f. 2 ; la signature J. Caspar Schmidt a été biffée, sauf les initiales.

[3 v°] Ennazus, avec quelques corrections : « Pendant que j'écris ce petit livre, une espagnole nue est assise sur mon lit »...

[4-5 v°] La Survivante : « Tout est hanté, / comme un fantôme »...

[5 v°-23] Derniers jours : « Toi qui as plongé tes yeux / jusqu'au fond de mon cœur »... Outre de nombreuses corrections, on relève une suite de huit vers biffée.

[23-35 v°] Adieu : « Je m'agenouillai sur le sable, / j'enfonçai mon bras sous la grille / et tâtai les pieds des femmes »... Une première fin a été envisagée [34 v°] après ces dernières phrases en prose : « Le propriétaire de l'hôtel parlait avec une nouvelle arrivante qui avait une valise bleue aux initiales S.B.A. posée auprès d'elle » ; Picabia a inscrit le mot FIN, et : « Terminé à Rubigen le 7 Septembre 1946 », puis « Que les autres soient et possèdent les mêmes choses que moi, je m'en fous. F.P. » ; il a ensuite soigneusement biffé le tout, et



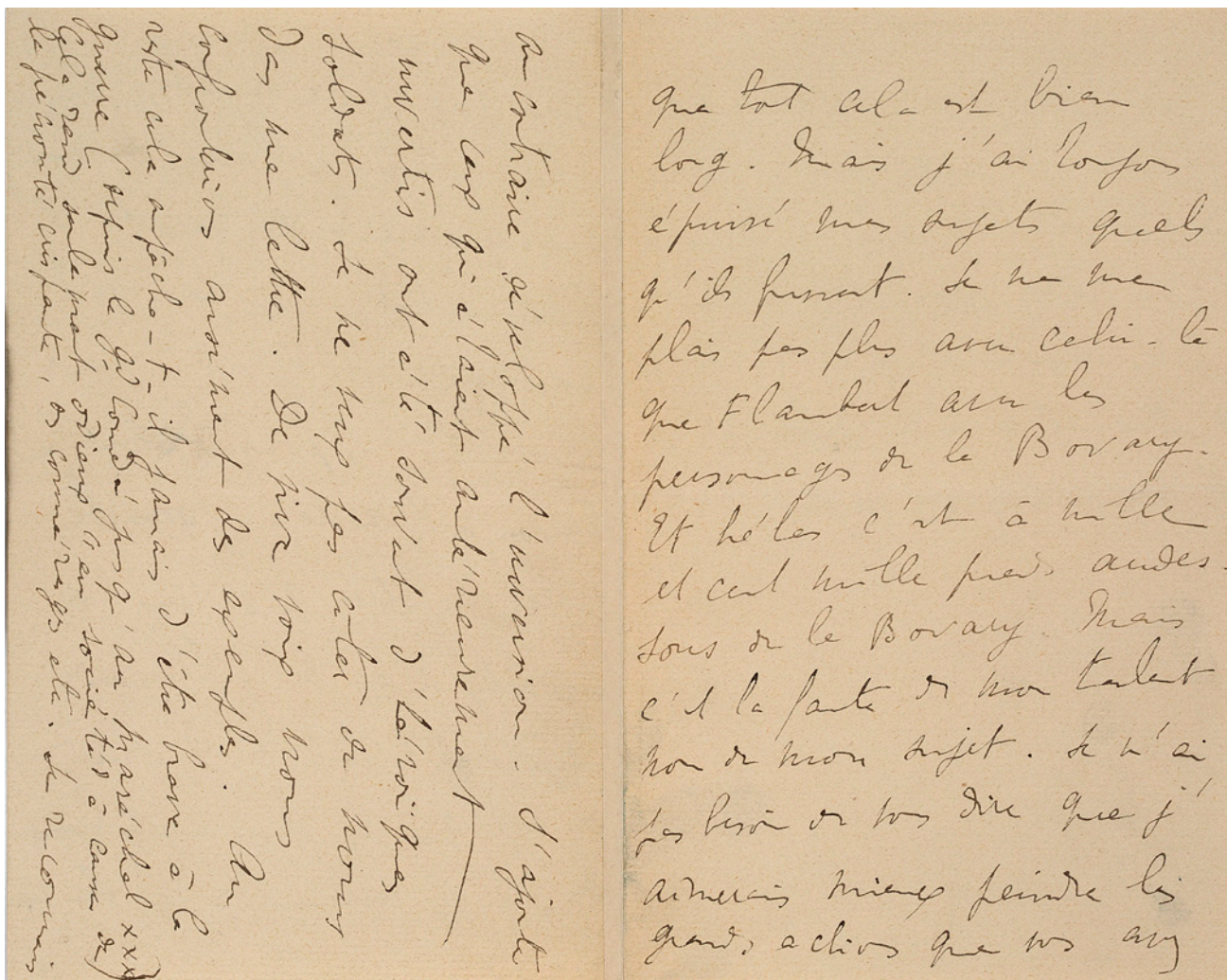
continué son poème en prose : « Ennazus avait quitté sa famille »... À la fin du poème, il a à nouveau inscrit et biffé : « Terminé à Rubigen le 7 Août 46 / Francis Picabia ».

[35 v°-37 v°] Retour : « Dans le domaine spirituel / celui qui sait le mieux / comment il va »... Une première fin est envisagée après : « Ennazus mit ses deux mains / dans les miennes » ; Picabia a inscrit le mot FIN, et : « Terminé à Rubigen le 7 Septembre 1946 / Francis Picabia », puis biffé et continué son poème. Après les derniers vers, une nouvelle mention finale, avec date et signature, est encore biffée.

[38-40] Le poème Cerf-volant est précédé d'un texte soigneusement biffé dont on peut déchiffrer les premiers mots : « En écrivant ce petit livre, j'ai pensé prendre part à l'édification du royaume de l'idéal »... Suit Cerf-volant : « Pense murement ; / et décide si tu inscriras / sur ton cerf-volant / "liberté" »... Nouvelle fin biffée (même date) après les vers : « sauraient vivre dans une maison / de correction », puis le poème se poursuit à nouveau jusqu'à la fin définitive : « disait l'épouvantail du chat-botté / du croque-mitaine ». Picabia inscrit la date : « Rubigen [7 corrigé] 13 Septembre 1946 », et signe. Puis il ajoute ce quatrain final, qu'il signe F.P. :

« Rien ne nous rend si petit
qu'une grande douleur.
L'homme est un apprenti de la vie,
Sa faiblesse est son maître ».

Provenance : Francis Picabia. Une collection (Ader, 13 décembre 2012, n° 68).



119

PROUST Marcel (1871-1922).

L.A.S. « Marcel Proust », [fin mai 1921], à BINET-VALMER ;
5 pages et demie in-8, sous chemise in-4 demi-marquain
bleu nuit.

3 000 / 4 000 €

Superbe lettre sur son œuvre et les invertis, qui semble inédite.

[Proust réagit ici à un article de Binet-Valmer dans *Comœdia* du 22 mai 1921, consacré à *Sodome et Gomorrhe*. Tout en rappelant son « admiration pour le génie méticuleux » de Proust, il déplore : « si ce monument doit être couronné par quatre volumes qui étudieront l'inversion sexuelle, je pense que l'heure est mal choisie. En vérité, les dépravations que dénonce Louis Dumur quand il s'approche de la cour de Wilhelm Kronprinz, sont peu de choses à côté de celles où se complaît M. Marcel Proust, historien de M. de Charlus »...]

« Cher et grand ami Vous êtes trop bon de parler de moi avec cet excès. Ne parlez plus de moi. Pour me défendre de justes reproches mêlés à vos trop indulgents éloges, j'invoquerai la composition de l'ouvrage. Elle n'est plus niabile, maintenant qu'à la fin du 3^e volume

de *Sodome II*, on voit l'évocation d'une scène (M^{lle} Vinteuil et son amie) de *Du côté de chez Swann*, faire dévier brusquement le récit, le faire entrer dans une voie nouvelle. Il faut donc faire crédit, pour la même raison à l'auteur, vous le verrez montrer que tous ses invertis sont des allemands (déjà dans le *Côté de Guermantes* on voit que les *Guermantes* sont des princes allemands). Je ne veux pas dire que l'Allemagne ait le triste privilège de l'inversion et *Sodome I* (dans le même volume que *Guermantes II*) finit précisément par l'énumération des capitales que vous dites. [...] Il y a un seul point sur lequel nous ne sommes pas d'accord. Je ne crois pas que la guerre ait détruit mais au contraire développé l'inversion. J'ajoute que ceux qui étaient antérieurement investis ont été souvent d'héroïques soldats. [...] Au reste cela empêche-t-il jamais d'être brave à la guerre (depuis le G^d Condé jusqu'au Maréchal xxx) Cela rend seulement odieux "en société" à cause de la préciosité crispante, des commérages etc. Je reconnais que tout cela est bien long. Mais j'ai toujours épuisé mes sujets quels qu'ils fussent. Je ne me plais pas plus avec celui-là que Flaubert avec les personnages de la *Bovary*. Et hélas c'est à mille et cent mille pieds au-dessous de la *Bovary*. Mais c'est la faute de mon talent non de mon sujet »...

[Binet-Valmer répondra le 4 juin à Proust, qui répondra par retour (*Correspondance*, tome XX, p. 314.)]



120

RICTUS Jehan (1867-1933).

76 L.A.S. « Gabriel Randon » et/ou « Jehan Rictus », 1898-1904, à Léon BLOY ; environ 250 pages, la plupart in-8, 6 enveloppes (2 annotées par Bloy), adresses au dos de 17 cartes (2 télégrammes et une coupure de presse joints).

5 000 / 6 000 €

Remarquable correspondance de l'auteur des Soliloques du Pauvre au Mendiant ingrat.

Les personnalités de Léon Bloy et Jehan Rictus semblent à première vue assez éloignées l'une de l'autre. De son vrai nom Gabriel Randon, Jehan Rictus (1867-1933) se fit connaître avec son recueil de poèmes *Les Soliloques du Pauvre* (1897) dans lequel il utilisait abondamment l'argot. Mais une même expérience de la misère, une commune détestation du Bourgeois et une pitié partagée pour le sort des Humbles les rapprochaient. Ces deux caractères violents ont entretenu une correspondance d'une grande intensité, et haute en couleurs,

jusqu'à la rupture. En 1903, Bloy a consacré à Rictus un long article, « Le dernier poète catholique », repris à la fin des *Dernières Colonnes de l'Église*, le considérant comme un « poète catholique sans le savoir ».

Les relations commencent en mai 1898, lorsque Bloy adresse à Rictus son *Mendiant ingrat*, que le poète commente ainsi (19 mai) : « Je me sens dans la situation d'un homme qui aurait reçu accidentellement un coup d'omnibus dans l'estomac et qui se félicite de ne pas avoir été totalement défoncé puis écrabouillé » ; et il dit « l'admiration hélas ! platonique pour l'Écrivain et l'Artiste que vous êtes ». Dans sa deuxième et longue (8 pages) lettre (20 mai), Rictus justifie sa langue : « Le patois parisien, plutôt que l'argot, est ma source d'images prodigieuse ; la plupart de ses expressions, ordinairement concises, renferme un sens ésotérique et éternel que, me semble-t-il, personne n'a vu – et je suis encore stupéfait qu'aucun écrivain ne se soit servi de cette source poétique si riche, si douloureuse, si énergique aussi. [...] j'ai fait ce rêve d'essayer d'affranchir les Énergies inconnues que l'Ordre Bourgeois émascule et tue dans l'œuf. Tant pis si j'échoue ». Il confesse les difficultés de son existence, comparables à celles de Bloy : « Mon enfance livrée à une mégère a été

abominable, mon adolescence pire. J'ai couché dehors à Paris en hiver près de six mois. J'ai fait divers métiers, car malgré tout j'ai été toujours nerveux et singulièrement résistant. [...] Pour endormir mes douleurs de boyaux verdissants j'avalais de temps à autre du laudanum dans de l'eau ». Mais il vit cette dèche « seul volontairement n'ayant jamais osé associer une Femme à une pareille destinée, je n'ai guère que ma peau à sauver ». Léon Bloy invita le lendemain le poète à dîner, en précisant toutefois qu'on respectait chez lui les usages catholiques. La réponse de Rictus (22 mai) est sans ambiguïté : « Je vous remercie de me poser loyalement vos conditions avant de vous rendre visite et de dîner à votre table. À mon tour, non moins loyalement, je vous répondrai que je n'y souscris pas. J'aurais honte de tricher et ce serait indigne de moi de faire semblant pour le plaisir de m'asseoir à votre foyer. J'espère en agissant comme je le fais vous prouver mon respect pour votre Croissance et pour vous. [...] croyez bien que moi-même suis loin d'être environné de poux malgré ce que j'ai écrit, et que je porte ordinairement du linge blanc ». Et il signe « Comte Gabriel Randon de Saint Amand, baron d'Andruze (Jehan Rictus) ».

Après cette lettre, les deux hommes restent deux ans sans s'écrire, Bloy étant parti au Danemark. Mais, quand Bloy adresse à Rictus *Le Fils de Louis XVI* les relations reprennent (3 août 1900). Il partage la détestation de ZOLA, à propos du *Je m'accuse* de Bloy (2 octobre 1900) : « Je déteste avec vous depuis bien longtemps l'écœurant Piémontais mal gratté qui en effet a tué, ou à peu près, la langue française et la saveur pittoresque de son génie ».

La franchise qui caractérise Bloy comme Rictus, donne lieu à de vifs échanges, comme cette lettre de 18 pages (4 octobre 1900) dans laquelle Rictus, en réponse aux critiques de Bloy, défend son esthétique, et l'utilisation de l'argot, citant Rabelais, Balzac et Tolstoï : « Qu'est-ce que ça peut faire qu'un vocable ou une expression ne soit pas parlementaire, classique, noble ou de bonne compagnie, si cela exprime une souffrance tellement vraie, tellement sincère qu'elle vous en tord les boyaux. Or c'est là ce que je cherche. Exprimer, émouvoir. Croyez-vous que la langue littéraire adoptée ne soit pas également un jargon ? Et puis où s'arrête la limite du bon et du mauvais français. Qui l'a fixée ? La langue est-elle fixée ? J'estime par exemple que le français de Brantôme ou de Montaigne est plus pittoresque, franc et savoureux que le français de Racine. [...] je ne cherche pas autre chose que de provoquer l'horreur et la terreur. Alors ici mon but est atteint et il est important que les Bourgeois se doutassent des douleurs qu'ils causent, des crimes que leur égoïsme étouffe, du sort épouvantable qu'ils font aux Inconnus

...

.../...

qu'ils écrasent [...] Ceci n'a rien à voir avec la blenorrhagie Zolaïque sapristi. [...] Parole d'honneur, on devrait me couper le cou tout de suite tant j'escompte détruire dans la cervelle populaire le très abrutissant mythe du Travail. Être un danger un jour ? Quelle joie ! »...

Malgré sa propre dèche, Rictus s'évertue à trouver à Bloy des soutiens, des aides de toutes sortes (il suggère Mme Lebaudy, le baron Reille, le recommande à Rachilde), et, malgré sa propre impécuniosité, il n'hésite pas à mettre lui-même la main à la poche. La plupart du temps sans le sou, Rictus est obligé d'espacer ses lettres car il n'a pas de quoi les affranchir. Pour survivre, il se produit dans les cabarets de Montmartre, où ses vers tirent des larmes aux filles de joie (8 août 1901) : « J'ai résolu ce problème de vivre tout seul à Montmartre au milieu du tourbillon des putains, des faux artistes et de tous les genres de prostituées et proxénètes. Je ne fréquente les cabarets qu'à la manière d'un employé qui va à son bureau et qui s'empresse de déguerpir son temps de travail écoulé »...

Rictus s'attire de nombreux ennemis (16 février 1901) : « J'ai excité des haines atroces, invraisemblables – dont beaucoup couvent sournoisement – et dont quelques-unes comme celles de Laurent Tailhade éclatent avec une fureur inouïe. Je lui ai mis le nez dans son caca (ce à quoi il aurait dû s'attendre) et maintenant il ne dérange pas. Je m'en fous et il peut hardiment changer son nom en Laurent Couillon »... Et il projette « une brochure gouailleuse », intitulée *Vie et aventures de Laurent Couillon dit l'Affreux dit TROMPE-LA-MORT* (1^{er} mars 1901).

Il met en garde Bloy (25 juillet 1901) : « À travers tous vos livres je vous vois accorder trop facilement votre amitié à des gens – et la conséquence est fatale. Déceptions et trahisons. Après tout, et dans le cas récent, vous me permettez de vous dire que vous ne l'avez pas volé. Il n'y avait qu'à regarder la gueule du Monsieur et à le humer d'un peu loin. Article premier et immuable : se méfier des gens qui ont la gueule pourrie et les pieds sales. C'est la sagesse même »...

On relèvera une curieuse controverse théologique à propos de Marie-Madeleine (1^{er} mars 1901) : « Je n'ai jamais compris que l'amour sensuel fut considéré par l'Église comme un sentiment infâmant. Cette tendance-là me paraît odieuse et je dis qu'il est grand temps de réhabiliter ainsi que les autres appétits, tels la faim, la soif, etc., ce lamentable Amour. L'Amour mystique, selon mes faibles opinions, découle de l'Amour sensuel. Alors il est impossible que Magdeleine n'ait pas d'abord aimé d'amour Jésus »... Il y reviendra plus longuement les 20 juin et 30 juillet 1903.

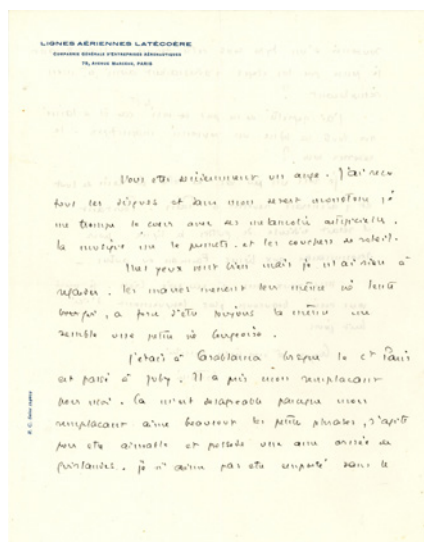


Le 18 mai 1903, il se réjouit que Bloy veuille lui consacrer un article, et il attire l'attention sur son poème *La Maison des Pauvres*, qui n'est « qu'un long appel à la tendresse maternelle. [...] on reste Pauvre toute sa vie quand votre mère ne vous a pas aimé. [...] on fait travailler la Femme pour la faire crever de misère [...] L'Enfant c'est une charge damnable pour la Femme Pauvre. [...] je passe pour pornographe ! [...] Er maintenant qu'une coalition sournoise de trous du cul et de cabaretiers m'a supprimé le morceau de pain que je gagnais (après quelles angoisses) dans les cabarets de la Butte, j'ai encore bien moins de temps et de tranquillité d'esprit »...

Après que Rictus a longuement manœuvré pour que le journal *L'Éclair* accepte la collaboration de son ami, Bloy envoie à Ledrain, l'un de ses rédacteurs, une lettre insultante, parce que ce dernier l'avait présenté comme un « pamphlétaire » et n'avait pas cité tous ses livres. C'en est trop pour Rictus, qui va adresser à Bloy une dernière lettre (6 novembre 1904) : « Vous voulez vous noyer ? Noyez-vous, mais eussiez-vous cent fois plus de génie que vous n'en avez, je ne sais pas jusqu'à quel point vous auriez le droit d'entraîner à votre suite ceux de votre chair et ceux qui vous aiment. [...] Depuis vingt ans les Imbéciles vous crucifient. Vous savez bien qu'on ne vous disséquera ni brûlera vivant mais qu'on vous privera vous et vos proches de pain, de vêtement, d'abri, ce qui est infiniment plus ridicule. [...] Vous avez tendance à demander

à la Nature humaine plus qu'elle ne peut donner. Vous n'êtes pas en mesure de dicter des conditions, ne l'oubliez pas. Si comme vous le dites vous habitez l'Absolu il faut aller jusqu'à exiger que votre marchand de vin ait communiqué le matin avant de vous livrer sa marchandise ». Comment reprocher à Ledrain d'avoir vu Bloy comme « un pamphlétaire et un démolisseur » ? : « que vous le vouliez ou non, il n'y a pas une de vos œuvres qui ne soit de combat. *La Femme Pauvre* elle-même est une satire violente et lyrique, mais ça n'a jamais été un roman »...

Trois dessins humoristiques (d'un humour noir), à la plume et au crayon bleu, ornent ces lettres : 30 mai 1903, on voit un squelette coiffé d'une casquette, conduisant en trombe une automobile en forme de cercueil, avec la légende : « Paris-Madrid » ; 3 juin, on retrouve ce même squelette discutant à la table d'un café avec Rictus : « Ça peut vous paraître extraordinaire de ma part, mais je vous certifie que quand j'écrase quelqu'un, mon premier mouvement est toujours un mouvement de pitié » ; au dos, représentation de l'accident, le chauffard venant d'écraser un piéton, le coéquipier agenouillé devant un crucifix : « – Seigneur, pardonnez-nous ce nouvel accident ! – Nom de Dieu, tu feras ça à Paris, Dieu a du temps à perdre, lui ! ».



122

SAINT-EXUPÉRY Antoine de
(1900-1944).

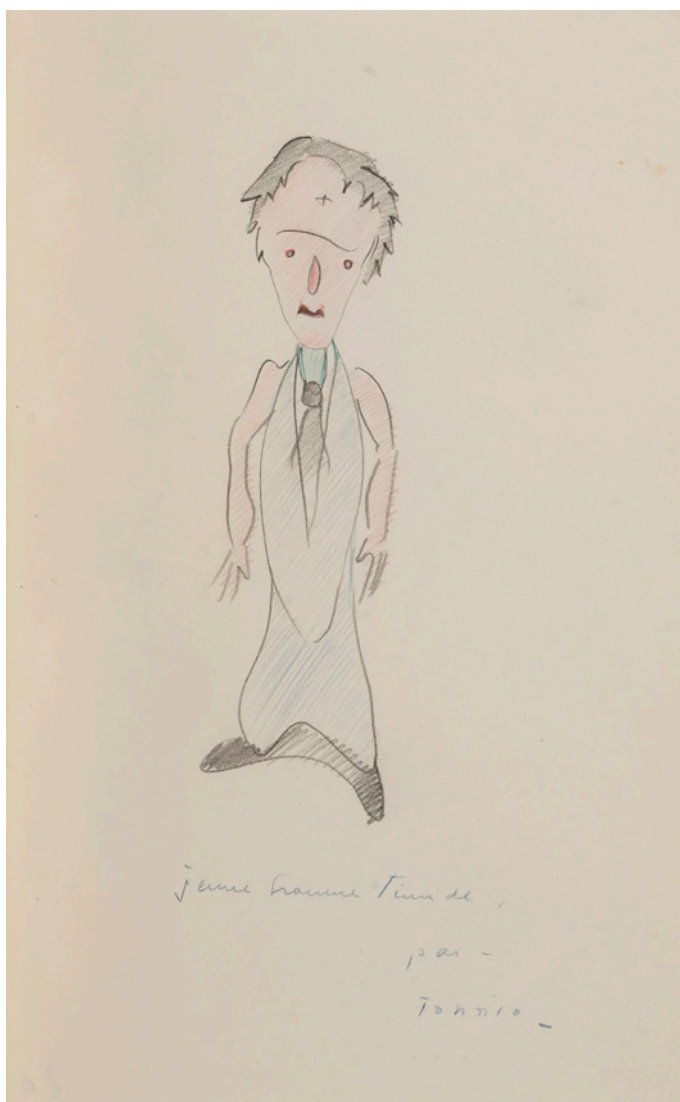
2 L.A.S. « Ant » et « Antoine »,
[1927 ?-1928], à Mlle Lucie-Marie
DECOUR ; 2 pages in-8 (encre un peu
pâle), et 2 pages in-4 à en-tête Lignes
aériennes Latécoère, enveloppes.

1 800 / 2 000 €

Paris [5 avril 1927 ?]. Il lui présente ses plates
excuses pour n'être pas venu dîner avec
son amie et n'avoir pu téléphoner pour l'en
prévenir. Il est d'humeur maussade : « Quand
je suis rentré à Paris ce printemps qu'il faisait
m'a fichu un insupportable cafard. J'ai pensé
que je serais un compagnon silencieux et
je n'ai pas osé venir. Mais si j'avais su que
nous devions dîner près de la Seine... J'avais
l'âme toute préparée pour les guinguettes, le
clair de lune dans l'eau et les romances pas
compliquées. [...] Je suis quelques fois idiot ».

[Cap Juby, avril 1928 ; cachet postal :
Toulouse, 30 avril 1928]. Il la remercie de ses
envois de disques : « Vous êtes décidément
un

ange. [...] et dans mon désert monotone je
me trompe le cœur avec des mélancolies
artificielles. La musique me le permet et les
couchers de soleil »... Il était à Casablanca
quand le commandant Paris est passé à
Juby : « Il a pris mon remplaçant pour moi.
Ça m'est désagréable [...] Je suis un peu las
de cette vie loin de tout et j'aimerais revenir à
Paris ; Pourtant il serait ridicule de quitter la
ligne pour recommencer aux lignes Farman
ou autres »...



123

SAINT-EXUPÉRY Antoine de
(1900-1944).

51 DESSINS originaux, dont 17 signés
et 2 légendés, [vers 1920-1940] ;
51 ff. formats divers, la plupart
21 x 13,5 cm, montés sur onglets sur
des ff. de papier vergé, en un volume
petit in-4, demi-marquin bleu nuit
dos lisse.

40 000 / 50 000 €

**Importante série de 51 dessins originaux
d'Antoine de Saint-Exupéry pour son amie
Renée de Saussine.**

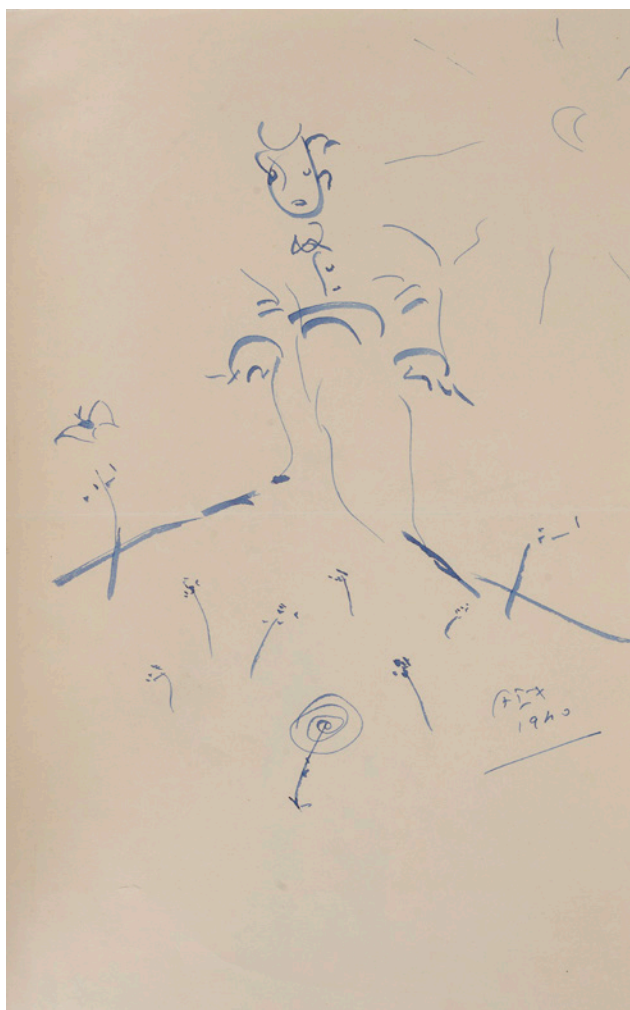
Les dessins, sur papier crème Navarre,
sont tous aux crayons rouge et bleu, sauf un à
l'encre bleue.

« Dans l'ensemble, les caractères dominants
de l'œuvre plastique de Saint-Exupéry sont
les dessins au trait dont la principale qualité
est d'affirmer la primauté de la silhouette
et du contour : la ligne modèle et cerne la
forme des courbes [...]. Quelques rehauts de
couleurs et quelques hachures discrètes ou
stylisées donnent de discrets reliefs et un
léger volume aux personnages » (D. Lacroix,
2006, p. 11).

Les dessins, qui datent de la fin des années
1920, étaient destinés à Renée de SAUSSINE
(1897-1988) surnommée « Rinette », « l'amie
inventée » de Saint-Exupéry, sœur d'un de
ses condisciples de lycée. Il se prit d'affection
pour elle au milieu des années 1920 après
la rupture douloureuse avec Louise de
Vilmorin. Elle n'aurait pas répondu à ses
avances. Selon Jules Roy, « elle a raté l'amour
d'un prince pour ne provoquer que son

désenchantement » (« Jusqu'au bout il aura mendié l'amitié », *Biblio*, mars 1955). Une série de 25 lettres qu'il a adressées à Renée de Saussine jusqu'en 1931 a été publiée sous le titre *Lettres à l'amie inventée* qu'elle préface en 1953. Si cette correspondance ne fait aucune mention de ces dessins, onze d'entre eux furent pourtant reproduits dans l'édition illustrée des *Lettres à l'amie inventée*, parue chez Plon en 1953, avec une préface de la destinatrice. Ceux-ci ainsi que deux autres de la même suite, furent depuis repris dans plusieurs publications, mais les 38 autres sont restés inédits.

Ils représentent des visages et des personnages en buste ou en pied, souvent caricaturaux ou humoristiques. Un seul se distingue des autres par son thème et sa facture : le Petit Prince sur sa planète (n° 49), à l'encre bleue, signé et daté 1940. Le premier représente une femme-chat. On remarque également un beau portrait de femme de profil (5), probablement René de Saussine, qu'on retrouve plus loin (12 à 14 en



buste, et 27), des nus féminins avec coiffure à la garçonne (7, 16, 38), un petit garçon en costume marin (9), une tête de marin (29), un ange (44). Plusieurs sont signés « StEx », d'autres « SaintExupéry » (dont une tête de femme de profil). Un est légendé « Tamino » (18), un autre qui annonce le personnage du Petit Prince : « Jeune homme timide par Tonino »

Bibliographie : *Album Antoine de Saint-Exupéry*, Bibliothèque de la Pléiade, 1994, p. 66-67 (repr. partielle). N. des Vallières, R. de Ayala, *Les plus beaux manuscrits de Saint Exupéry*, 2003, p. 136 (repr. partielle). D. Lacroix, *Antoine de Saint-Exupéry : dessins, aquarelles, pastels, plumes et crayons*, 2006, p. 112-119 (repr. partielle).

SAINT-EXUPÉRY Antoine de
(1900-1944).

MANUSCRIT autographe, [*Cinq terroristes vont s'embarquer pour l'Espagne à Rio de Janeiro*..., vers 1935-1940] ; 24 pages et demie in-4 (27 x 21 cm), encre bleu foncé.

4 000 / 5 000 €

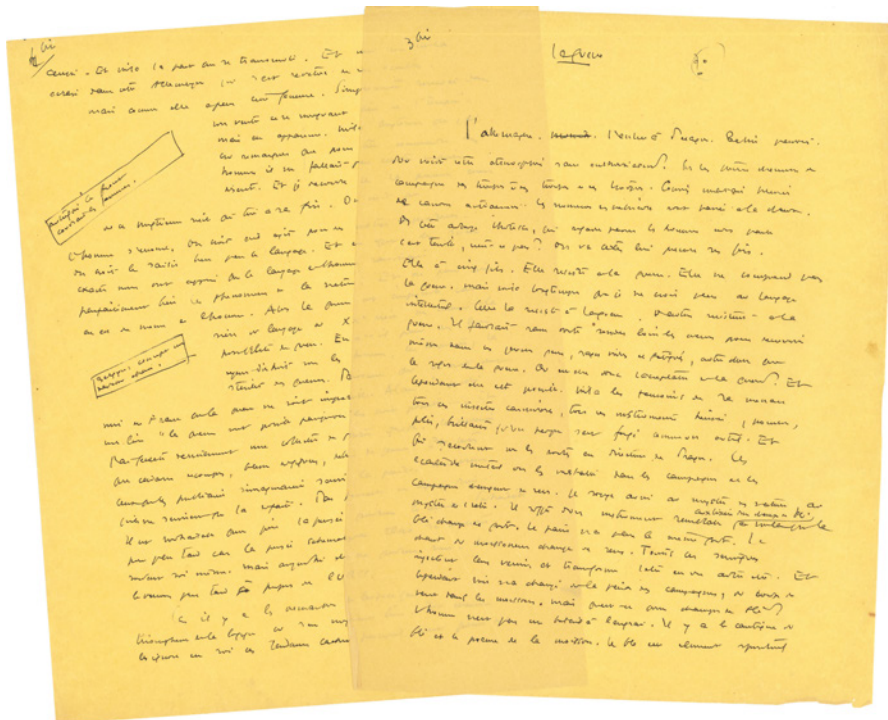
Brouillon d'un scénario inédit de film noir.

Ce scénario semble correspondre à une version antérieure du scénario dactylographié connu sous le nom d'*Igor*. Celui-ci fut remis à Pierre Billon dans le Midi en 1940 et il figura dans l'exposition de 1984 organisée aux Archives Nationales (voir Paule Bounin, *L'œuvre cinématographique de Saint-Exupéry*, 2001, p. 118). Ce projet, qui avait eu l'aval de Ciné-France, ne se fit pas ; Maurice Clavel, chargé d'en écrire le dialogue, fut la victime de la rancœur de communistes qui firent en sorte d'en bloquer le financement. On connaît à peine une dizaine de scénarios de Saint-Exupéry, la plupart tapuscrits.

Dans ce scénario, on croise notamment, à bord d'un paquebot où se déclare une

épidémie de peste, des terroristes fuyant le Brésil vers l'Europe et qui profitent de la panique à leur débarquement pour disparaître, une belle aventurière venue d'Afrique qui se suicide en sautant par-dessus bord, des réfugiés espagnols chantant la nostalgie du pays. « Cinq terroristes vont s'embarquer pour l'Espagne à Rio de Janeiro. Un d'entre eux refuse et décide de fuir par le Chili. Ils le savent lâche. "Si tu te fais prendre avant notre arrivée la femme nous vendra." [...] Au bateau on les attend. Mouvement des trois visages dispersés parmi la foule. Attente. Au troisième coup de sirène il arrive seul et monte. Premiers conciliabules explicatifs : on se retrouve dans un coin discret du navire. - J'ai vu Luis. - Il nous faudra peut-être tuer beaucoup pour vivre »... Etc. On peut rapprocher ce texte d'un passage de *Lettre à un otage* : « Je les retrouvai sur le paquebot, mes réfugiés. Ce paquebot répandait, lui aussi une légère angoisse. Ce paquebot transbordait, d'un continent à l'autre, ces plantes sans racines. [...] De même que Lisbonne jouait au bonheur, ils jouaient à croire qu'ils allaient bientôt revenir. » (*Œuvres complètes*, II, Pléiade, 2009, p. 90-91).

Provenance : vente Artcurial, Paris, 9 mai 2011, n° 269.



125

SAINT-EXUPÉRY Antoine de
(1900-1944).

MANUSCRIT autographe, **La Guerre**, [mars 1939 ?]; 4 pages et quart sur 5 feuillets in-4 de papier pelure jaune, avec ratures et corrections, paginé en bis de 3 à [7], avec un petit croquis à la plume de visage en tête.

3 000 / 3 500 €

Manuscrit sur l'inéluctabilité de la guerre contre l'Allemagne expansionniste, après l'invasion hitlérienne de la Tchécoslovaquie (15 mars 1939).

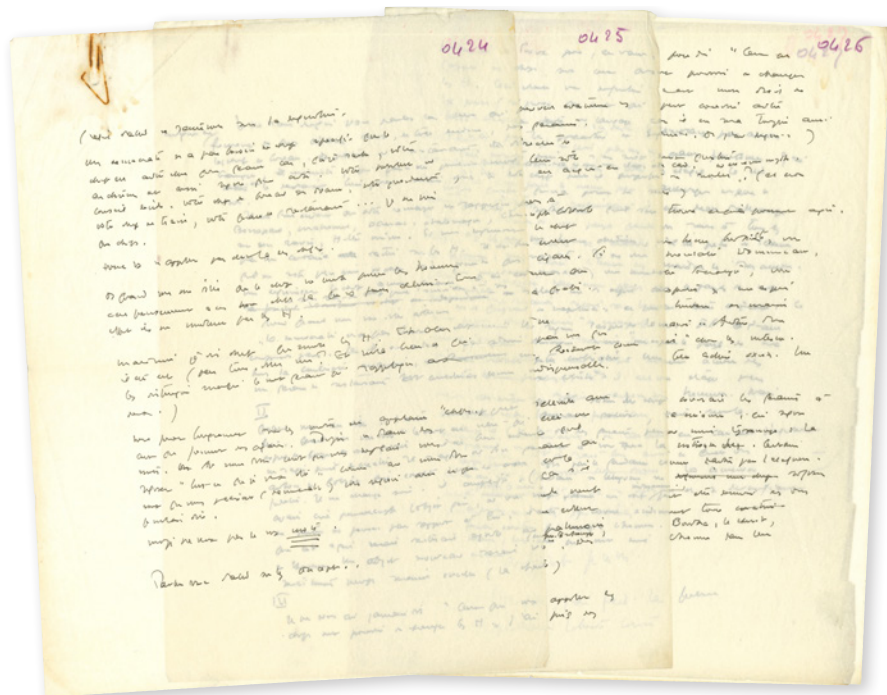
[Saint-Exupéry était parti début mars 1939 faire un voyage en auto en Allemagne, rapidement interrompu le 15 par les événements. Ce texte, peut-être conçu comme un reportage, semble **inédit**. Un développement sur le blé est très proche d'un paragraphe de *Pilote de guerre* (Pléiade, t. II, p. 207).]

« L'Allemagne. L'entrée à Prague. [...] d'où vient cette atmosphère sans enthousiasme ? Sur les petits chemins de campagne des troupes et des troupes et des troupes. [...] Dans cette auberge l'hôtesse, qui regarde passer les hommes sans parole : c'est terrible, n'est-ce pas ? On va certes lui prendre ses fils. Elle a cinq fils. Elle résiste à la guerre. Elle ne comprend pas la guerre. Mais voilà

longtemps que je ne crois plus au langage intellectuel. Celle-là résiste à la guerre. D'autres résistent à la guerre. Il faudrait sans doute sonder loin les cœurs pour découvrir même dans les jeunes gens, sages vides et fatigués, autre chose que le refus de la guerre. Où est-elle donc l'acceptation de la guerre ? Et cependant elle est possible. Voilà les témoins de la menace, tous ces insectes carnivores, tous ces instruments huilés [...] polis, brillants qu'un peuple s'est forgé comme un outil. Et qui s'écoulent vers les routes en direction de Prague. Les écailles de métal on les installe dans les campagnes et les campagnes changent de sens. Je songe aussi au mystère des natures, au mystère de l'être. Il suffit d'un instrument semblable aux lisières d'un champ de blé et voilà que le blé change de goût. Le pain n'a pas le même goût. Le chant du moissonneur change de sens. Toutes les seringues injectent leurs venins et transforment l'être en un autre être. Et cependant l'on n'a rien changé de la paix des campagnes, du coup de vent dans les moissons. Mais qu'est-ce qu'un champ de blé ? L'homme n'est pas un bétail à l'engrais. Il y a le cantique du blé et le poème de la moisson. Le blé cet élément spirituel aussi. Et voilà la part qui se transmet. Et moi me voilà écrasé dans cette Allemagne qui s'est revêtue de ses écailles.

Mais comme elle a peur cette femme. Simplement remuée dans son ventre et se moquant bien de l'Empire. Mais en apparence. Voilà longtemps que j'ai cru remarquer que pour bien comprendre les hommes il ne fallait pas écouter ce qu'ils disent. [...] On croit que l'homme s'énonce. On croit qu'il agit pour des motifs explicables. On croit le saisir bien par le langage. Et en effet les sciences exactes nous ont appris que le langage de l'homme saisissait parfaitement bien les phénomènes de la nature. Et on pense qu'il en est de même de l'homme. Alors la guerre est impossible car rien du langage du XX^e siècle ne chante la possibilité de guerre. En a-t-il paru des livres depuis dix-huit sur les horreurs, les turpitudes, la stérilité des guerres. Personne qui ne croit chez moi en France que la guerre ne soit impossible ». Et il cite ALAIN... « il y a les demandes de l'espèce qui triomphent de la logique ou s'en moquent bien. Et chacun les ignore en soi ces tendances cachées parce qu'il n'est point de mots pour les dire. [...] Ainsi de la morale : chaque individu préfère être libre car ne pas être libre s'exprime par l'opposition d'un désir. Et cependant eux-mêmes, confusément, se cherchent des maîtres. Et s'inventent des morales. [...] De même de la guerre : chaque individu la refuse. Cependant ils feront la guerre. Tous. Elle ne peut que plaire, cette faillite. Et l'on est tous prêts à l'admettre contre les fortes têtes qui soutiennent le progrès technique. La propagande allemande nourrissait d'arguments les adversaires d'une armée qui a des stocks d'armes voilà qui n'est pas raisonnable. Le courage du bon armement d'infanterie, voilà les facteurs décrits. De temps à autres un grand non conformisme se révèle qui rompt avec les traditions et triche avec le jeu. Il est contre la logique mais la logique c'est un exploit du passé. [...] C'est-à-dire toujours un langage qui les relie les uns aux autres. Ils se succèdent suivant une loi. Il faut modifier l'équation pour qu'elle absorbe aussi ce point-là. Ma loi n'est qu'une méthode de classement. [...] Les génies sont ceux qui ont rompu avec la tradition. La tradition codifie les découvertes du génie. Mais quand les conditions ont évolué ce code ne vaut plus rien. Et voilà devant nous l'Allemagne non conformiste qui occupe les routes et fait des exercices tactiques »... Etc.

Provenance : vente Artcurial, 16 mai 2012 (n° 387).



126

SAINT-EXUPÉRY Antoine de (1900-1944) aviateur et écrivain.

MANUSCRIT autographe, [**Sur le chef dans la société**, vers 1940] ; 4 feuillets in-4 écrits au recto sur papier pelure américain filigrané *Esquire Onion Skin*, avec foliotation postérieure au crayon violet 0424-0427 (petites traces de rouille).

2 000 / 2 500 €

Réflexion sur le concept de chef.

L'auteur développe le même concept du chef que dans *La Morale de la pente* (Pléiade, II, p. 29-30), mais avec un développement très différent. Ici, c'est un texte en forme de réponse sur la place et le rôle du chef dans la hiérarchie militaire et par extension dans la société humaine et sociale. Comme dans *La Morale de la pente*, l'auteur commence par définir ce que doit être un chef. Il dénonce l'image stéréotypée, convenue, de ces hommes dirigeants, ministres, gérants, etc. fumant des gros cigares. Une fois établie la définition du chef, Saint-Exupéry se demande s'il ne s'agit pas d'un mythe. « Est-il souhaitable qu'il s'en trouve et qu'ils puissent agir ? » Pour lui, le niveau absolu du chef, s'il existe, est lié à l'Histoire, que ce soit Bouddha, le Christ ou Marx, qui par leurs idées créatrices ont sauvé l'Homme. La dernière page est la méditation poétique

d'un homme loin de son pays, de sa maison, de ses amours...

« S'agit d'abord de s'entendre sur la définition.

Une démocratie n'a pas besoin de chef spécifique. Le chef est autre chose qu'un gérant car, que je sache, votre architecte est aussi rigide qu'un autre. Votre président du conseil décide. Votre chef de bureau des douanes, votre président, votre chef de train, votre gérant de restaurant... Je ne vois que chefs.

Donc vous n'appellez pas ceux-là des chefs. [...]

Vous jouez bougrement sur les mots en appelant "chefs" ceux qui fument des cigares. Toujours le drame des mots. Au nom d'un mot qui vous déplaît vous refusez "tout ce que je veux dire" comme au nom d'un mot qui vous plaisait (démocratie) vous refusiez aussi ce que je voulais dire.

Moi je ne veux plus de vos MOTS.

Parlons donc d'abord sur les concepts.

Je ne sais pas de qui vous parlez car ceux qui peuvent éventuellement nous indigner en fumant de gros cigares, sont, de toute évidence, des gérants. Les chefs de bureau, les directeurs de banque, les ministres, qui peut-être jouent mal leur rôle et le devraient bien jouer mais dont le rôle est acquis en soi.

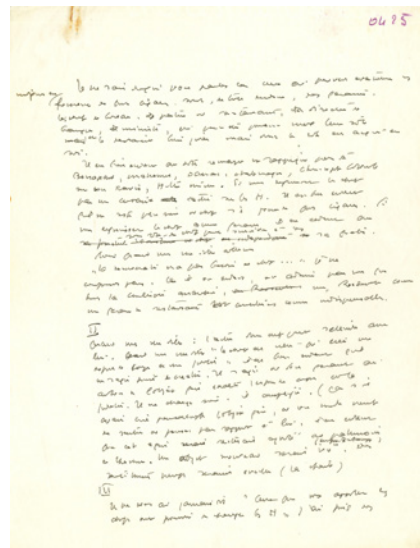
Il est bien évident que votre remarque ne s'applique pas à Bonaparte, Mahomet, [...] Charlemagne, Christophe Colomb sur son navire, Hitler même »...

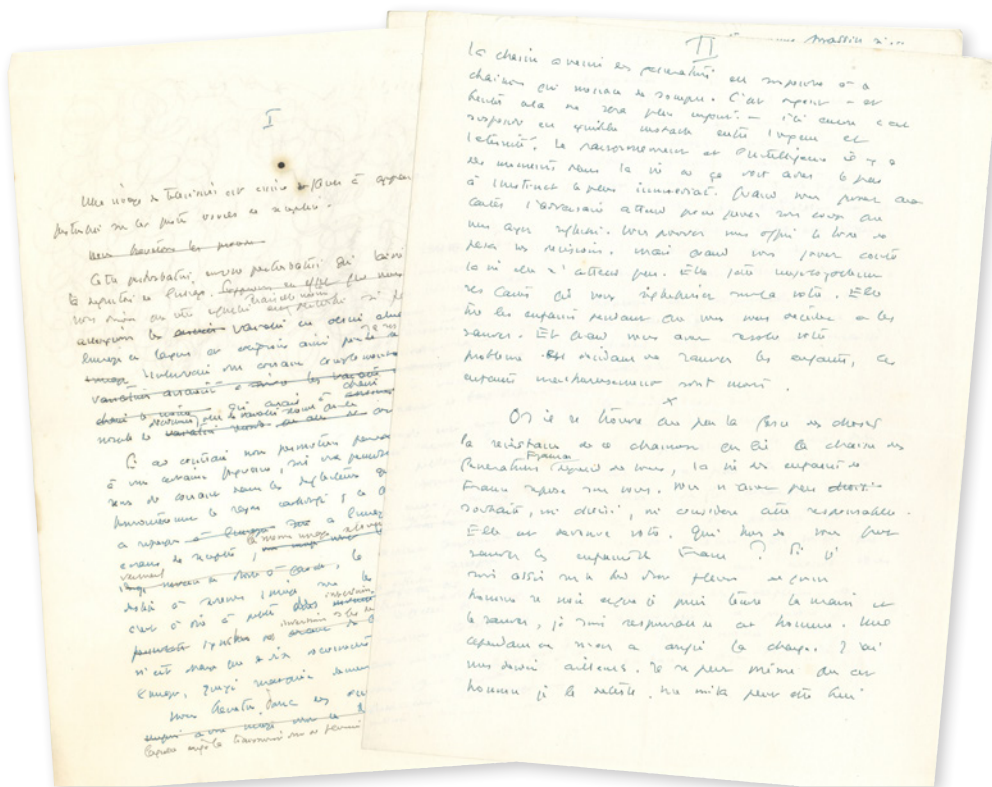
II. Quand on parle du chef, il s'agit généralement « du bon gérant qui autour de l'objet géré exalte l'esprit de corps ou la fidélité. Il ne change rien. Il amplifie »...

III. Ceux que Saint-Ex appelle des chefs « sont ceux qui ont pouvoir de changer les hommes. [...] Il est un homme chrétien, un homme bouddhiste, un islamique, un naziste. Il est une mentalité dominicaine, une mentalité marxiste, une mentalité socratique [...] Il était un "esprit aéropostal", [...] et pour trouver des maisons de commerce où règne « l'esprit de la maison »... Autour d'un simple grand chirurgien se crée un "esprit" chez les internes. Une véritable petite civilisation. Un tel homme peut exister. [...] Certains chefs peuvent agir par le gendarme comme d'autres par l'éloquence. Mais ni le gendarme ni l'éloquence ne suffisent à justifier le nom de chef, [...] Bouddha, le Christ, Marx, tous ceux qui ont sauvé l'homme par leur énoncé »...

Le texte se termine par une médiation sur l'amour de la patrie : « L'amour de mon pays garde un sens à tous les étages. Il devient amour de la maison. Il est pétri de l'amour des maisons et il éclaire l'amour des maisons de mon amour. J'aime ma maison dans mon pays et le pays de ma maison. Ma maison reçoit sa lumière d'être de France. Ce n'est point une maison de n'importe où. Et la France reçoit sa lumière de ma maison. Elle est le pays de ma maison. L'amour de mon pays devient amour des hommes de mon pays. Et il est un étage plus haut encore où il devient amour des hommes. Mais cet amour des hommes fonde son unité sur la diversité des matériaux, de cascade en cascade »...

Provenance : vente Artcurial, 16 mai 2012 (n° 394).





127

SAINT-EXUPÉRY Antoine de
(1900-1944).

MANUSCRIT autographe, [**Lettre pour sauver les enfants de France**, vers 1941-1942] ; 8 pages sur 6 feuillets in-4, numérotés I-VI, encres bleue et noire.

4 000 / 5 000 €

Texte patriotique pour sauver les enfants de France pendant la guerre, qui semble inédit.

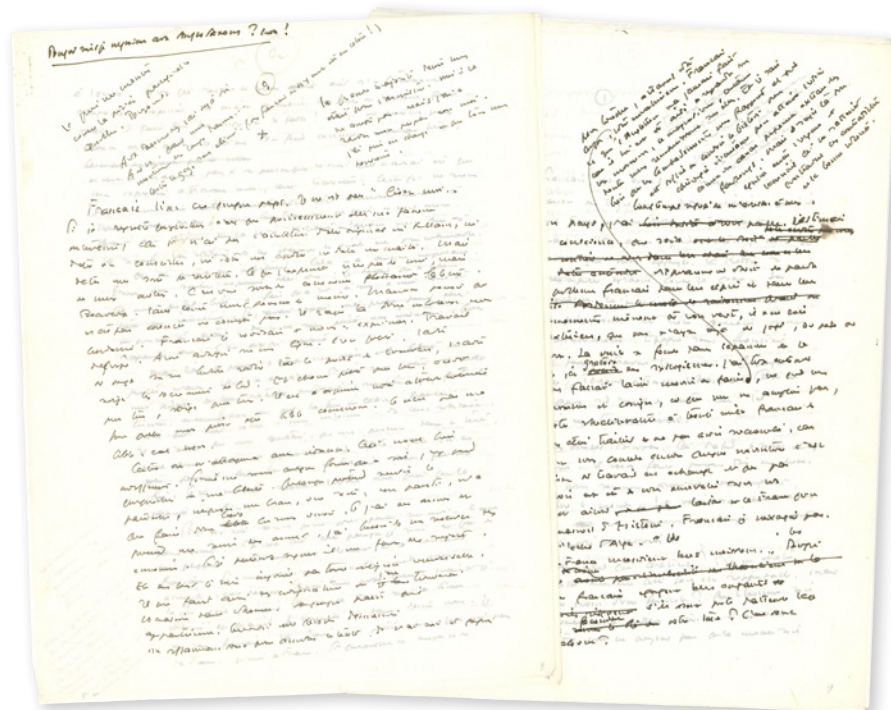
Vibrant plaidoyer adressé à ceux qui « luttent contre l'Allemagne » pour qu'ils tiennent compte des générations futures qu'il faut sauvegarder. Qu'ils le veuillent ou non, les combattants, les dirigeants sont investis d'une charge très lourde : « c'est une condamnation à mort ou une grâce que vous avez à prononcer ». Ce long discours vise à responsabiliser les hommes face aux générations futures : « ce chaînon qui lie la chaîne des générations françaises dépend de vous, la vie des enfants de France repose sur vous ». Ils ne peuvent se soustraire à leur rôle : « Vous êtes aujourd'hui les jurés des enfants de France. Vous ne vouliez pas de ce pouvoir ? Vous en êtes investi quand même ». Le choix est urgent : « il s'agit en cet

instant d'une question de vie ou de mort ». Hésiter, continuer à réfléchir, ne pas agir immédiatement entraîne des morts : on « tue les enfants pendant que vous vous décidez à les sauver. Et quand vous avez résolu votre problème en décidant de sauver les enfants, les enfants malheureusement sont morts ». Ne pas agir revient à tuer : « Ainsi d'un foyer d'incendie que je rencontre dans la forêt. Je puis l'annuler d'un coup de pied. Mais je me contente de le regarder sous prétexte que je ne l'ai pas allumé et que la forêt n'est pas la mienne. Cela est vrai. Mais si vous me condamnez comme incendiaire vous aurez quand même raison ». Tout homme est donc responsable : « Parce qu'un homme est responsable du sort de tous les hommes dans la mesure où, par la force des choses, il s'en trouve maître. C'est ça la civilisation ». L'auteur souligne qu'une fois la guerre finie, la France aura besoin des enfants d'aujourd'hui, et il met en garde avec cette expression très forte : « Que l'Allemagne soit vaincue ou non, si la France a été dépeuplée, ce sont les Allemands qui la cultiveront ». En somme, sauver les enfants, c'est sauver la France : « Si vous laissez mourir les enfants de France, qui occupera et cultivera les terres de France ? Il faudra bien des laboureurs ». Aussi, l'homme d'aujourd'hui doit s'engager et faire en sorte que ceux de demain puissent vivre. Et Saint-Ex reprend l'image des savants illustres cités dans *Pilote de Guerre* :

« Et quand vous entendez crier vers le lait les enfants de France, dites-vous que ce sont les Pasteur de demain, les Cézanne de demain, les Renoir de demain, les Bergson de demain qui crient vers le lait parce qu'ils n'ont pas encore d'autre langage. Et vous en avez besoin. Nous avons tous besoin les uns des autres. [...] Si je suis assis sur le bord d'un fleuve et qu'un homme se noie et que je puis tendre la main et le sauver, je suis responsable de cet homme. Nul cependant ne m'en a confié la charge. J'ai mes devoirs ailleurs. Il se peut même que cet homme je le déteste. Me voilà peut-être bien encombré d'être propriétaire de cette vie. Mais cela est ainsi. Puisque cette vie dépend de moi seul que je le veuille ou non j'en suis responsable ». Saint-Exupéry renvoie alors les hommes à leur conscience : « Et maintenant vous qui êtes les jurés vous allez décider ».

Le premier feuillet commence sur un autre sujet, un procédé de transmission : « Si au contraire nous permutons par exemple entre eux à une certaine fréquence, soit dix permutations seconde, le sens du courant dans les déflecteurs qui pilotent horizontalement le rayon cathodique »... ; au verso, essais de plume et premiers mots d'une lettre.

Provenance : vente Artcurial, 15 juin 2010, n° 263.



128

SAINT-EXUPÉRY Antoine de
(1900-1944) aviateur et écrivain.

MANUSCRIT autographe, [*Lettre aux Français*, 1942] ; 31 feuillets in-4 écrits au recto à l'encre noire sur papier pelure américain filigrané Esleeck Fidelity Onion Skin.

10 000 / 12 000 €

Première version inédite de la Lettre aux Français appelant les Français à s'unir pour sauver la France.

[Saint-Exupéry, exilé aux États-Unis, se trouve dans une situation délicate : il ne veut pas choisir entre Vichy et De Gaulle, tout en voulant combattre le nazisme et l'Allemagne d'Hitler. Choisir De Gaulle est difficile pour lui, alors que le général n'est pas reconnu par le gouvernement américain. Après l'occupation de la « zone libre » le 11 novembre 1942, voulant alors rassembler les Français vivant aux U.S.A. et convaincre l'Amérique d'intervenir dans la guerre, il rédige un appel aux Français pour une allocution radiodiffusée le 29 novembre 1942 sur les postes américains émettant en langue française et largement reproduite dans la presse, recueillie dans *Un sens à la vie*, maintenant éditée sous le titre *Lettre aux Français* (Pléiade, t. II, p. 69-73).]

Ce texte est un premier jet, avec ratures, corrections et additions marginales, à pagination discontinue, de la *Lettre aux Français*, très différent du texte définitif. Nous n'en citerons ici que de brefs extraits.

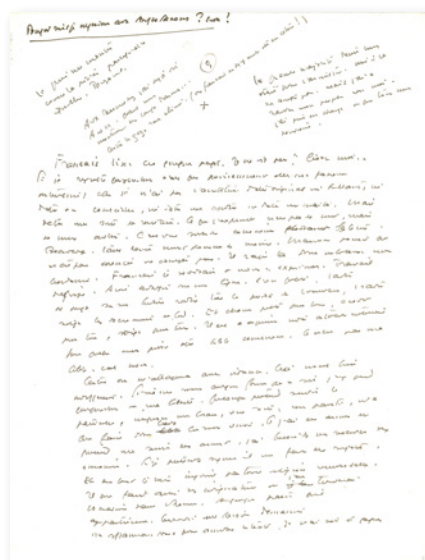
« Français de mon pays, j'ai longtemps refusé de m'adresser à vous. [...] Je me sens français. La France n'est point une. Je ne suis pas la France. Je suis de France. [...] Cette guerre, Français, nous avons eu l'honneur de l'engager contre la raison des logiciens. Nous pensions qu'il était grand temps de nous dresser contre le nazisme. Nous étions sentinelle avancée. Nous avons regardé autour de nous et nous n'avons rien vu sur qui nous appuyer. [...] Les problèmes qui pèsent sur notre génération sont inextricablement contradictoires. Époque sans frontière claire. Or la frontière passe à travers la nation. Quelquefois à travers la famille. Toujours à travers l'homme. [...] Tout pouvait craquer si craquait notre frontière. [...] Nous portons sur nos épaules un poids plus lourd que 1914. [...]

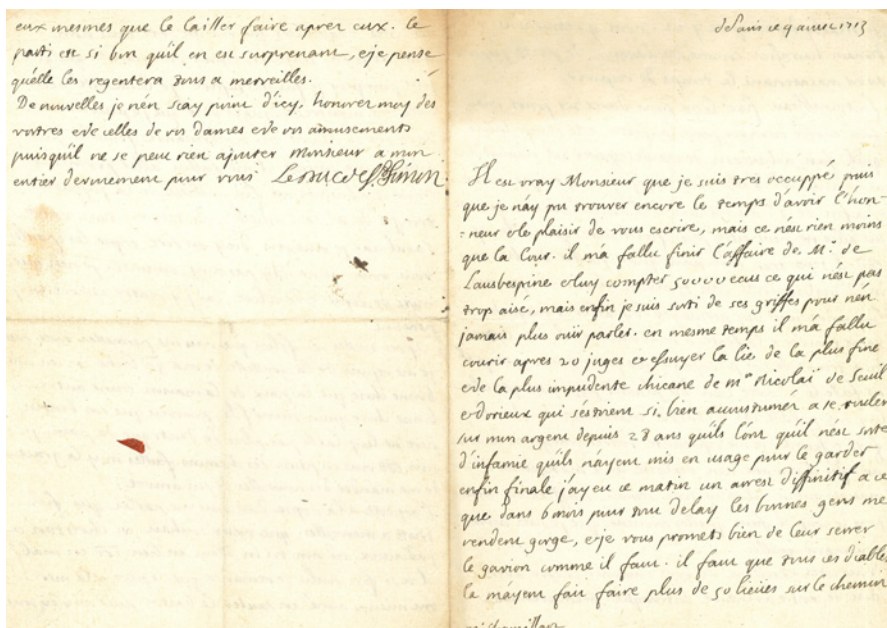
Certes nous étions contre l'armistice. C'était un rite de soldats, nous n'étions pas responsables de cette France au ventre ouvert et qui répandait ses entrailles sur les routes embouteillées. [...] L'armistice une fois sollicité nous avons émigré en Afrique du Nord. J'ai volé en avion Farman quadrimoteur sur le terrain de Bordeaux. J'ai embarqué à bord de jeunes pilotes recrutés par deux de mes camarades et amis,

au hasard de nos promenades nocturnes. Nous avons débarqué notre cargaison à Alger. Nous pensions poursuivre la guerre. Mais l'armistice a été conclu. L'Armistice valait pour l'Afrique du Nord [...]

Nous avons pensé, nous, que Vichy avait une fonction. [...] cette structure provisoire ne représentait rien du pays réel ». Elle a pu cependant éviter un départ massif des hommes vers les camps allemands, qu'aurait imposé une administration allemande... « Je ne fais pas crédit de ce miracle à tel ou tel. J'en fais crédit à l'obscur conscience française répandue à travers les bureaux, les offices, les postes de commande principaux ou secondaires, et qui s'exprimant par les voies offertes, crises ou résistances ou menaces – dans la mesure où certains pays tels que l'Afrique du Nord nous permettaient des menaces – a réussi avec une sorte de génie organique à sauver quelque chose de la France et à refuser quelque chose à l'envahisseur. Le terme de l'Armistice a été pour lui une erreur fatale car croyant à la capitulation immédiate de l'Angleterre et à la légende d'un HITLER hypnotisant le monde avec le génie du satanisme et prenant dans ses mains le contrôle de la planète sans avoir eu à verser le sang allemand (et ceci me paraît capital) l'Allemagne a consenti à la France un avantage dont les effets se fussent amenuisés d'eux-mêmes au cas d'une victoire rapide et totale ». Mais Vichy ne tenait « que des gages fantômes »... Etc.

Provenance : Nelly de VOGÜÉ (vente Drouot 27 novembre 1990, n° 258) ; Bibliothèque Dominique de VILLEPIN, *Feux & Flammes*, *I Les Voleurs de feu* (28 novembre 2013, n° 154).





129

SAINT-SIMON Louis de Rouvroy, duc de (1675-1755) duc et pair, le célèbre auteur des *Mémoires*.

L.A.S. « Le Duc de St Simon », Paris 9 avril 1713, à Michel CHAMILLART ; 3 pages et quart petit in-4.

2 000 / 2 500 €

Très belle et amusante lettre à cet ami et allié, sur ses affaires financières, des aventures féminines, et les séjours à la Cour à Marly et Fontainebleau.

[Le beau-frère de Saint-Simon, Guy Nicolas de Durfort duc de Lorge, était l'époux de Geneviève Chamillart, fille de l'ancien ministre.]

Ce n'est pas la Cour qui l'occupait : « Il m'a fallu finir l'affaire de M^r de Lausbspine & luy compter 50 000 ecus ce qui n'est pas trop aisé, mais enfin je suis sorti de ses griffes pour n'en jamais plus ouïr parler. En mesme temps il m'a fallu courir apres 20 juges & essuyer la lie de la plus fine & de la plus impudente chicane de M^{rs} Nicolai de Seuil & Dorieux qui s'estoient si bien accoustumés a se rouler sur mon argent depuis 28 ans qu'ils l'ont qu'il n'est sorte d'infamie qu'ils n'ayent mis en usage pour le garder enfin finale j'ay eu ce matin un arrest diffinitif a ce que dans 6 mois pour tout delay les bonnes gens me rendent gorge, & je vous promets bien de leur serrer le gavion comme il faut. Il faut que tous ces diables la m'ayent fait faire plus de 50 lieues sur le chemin de Marly dpuis qu'on

y est. Nous y retournons demain harassez comme des chevaux de poste »...

Le séjour de la Cour à Fontainebleau, « fixé le 30 pour durer 27 jours », le fait enrager de ne pouvoir aller en son château de La Ferté [La Ferté-Vidame], « & le temps inouï qu'il fait acheveroit de me desesperer s'il n'amortissoit mon envie ord[ina]ire d'aller chez moy. Je compte que ce sera a la fin de 7^{bre} au hazard de l'arriere saison qui au pis aller ne peut estre plus fascheuse que celle cy » ; il y recevra M. d'Englesqueville, qui « bastit chez luy fort et ferme ». Il évoque également les travaux de Chamillart, qui a fait démolir une grange, « n'en déplaie aux mangeuses de muscat » (les filles de Chamillart) : « je suis moins gourmand qu'elles ».

Il rappelle avec humour un incident concernant Mme de LISTENOIS : « Vous estes excellent de vous souvenir encore avec aise de nostre avanture Listenique. Premièrement ces sortes d'égueulées qui ont un sexe & un nom metourdissent toujours, & puis vous scaurez quelque jour pourquoy je fus si stupide. Je l'eusse esté alors avec une maistresse, jugez de ce que je pouvois estre avec une si vilaine et si halbreante femelle. Pour achever ma journée il me fallut aller promener & nous tombasmes au fin milieu de la joyeuse troupe de M^e la Duchesse ; oh riez en tout vostre saoul car je vous vois d'icy en rire et que les epaules vous vont, je ne scay pas moy comment je n'en suis mort de depit & de colere, car j'y rentre encore en y pensant »...

Après « toutes ces folies », il se réjouit de la grossesse de sa « gr^{de} biche » [la duchesse de

LORGE], « car c'est une bonne chose que la paix de la maison & une autre bonne chose qu'un second fils, pourveu que son benoist père ne luy laisse pas plus de dents que de pain ». Puis il parle du mariage de Jérôme de PONTCHARTRAIN en secondes noces avec Hélène de L'Aubespine : « J'ay esté a la nopce [...] qui fut triste a merveilles. Que vostre souhait est chrestien & judicieux sed non bis in idem en bien comme en mal. Il a si fort voulu se remarier que le père & la mere ont mieux aimé en sauter le baston pour reigler pour eux mesmes que le laisser faire apres eux. Ce parti est si bon qu'il en est surprenant, & je pense qu'elle les regentera tous a merveilles »...

Les Siècles et les jours. Lettres... (éd. Y. Coirault), n° 44, p. 64.

130

SAND George (1804-1876).

L.A.S. « Aurore », [Nohant 8 août 1836], à Louis-Mammès PIERRET ; 3 pages in-8, adresse à « Madame Dupin pour remettre à M^r Pierret » (petite fente réparée, et petite déchirure par bris de cachet).

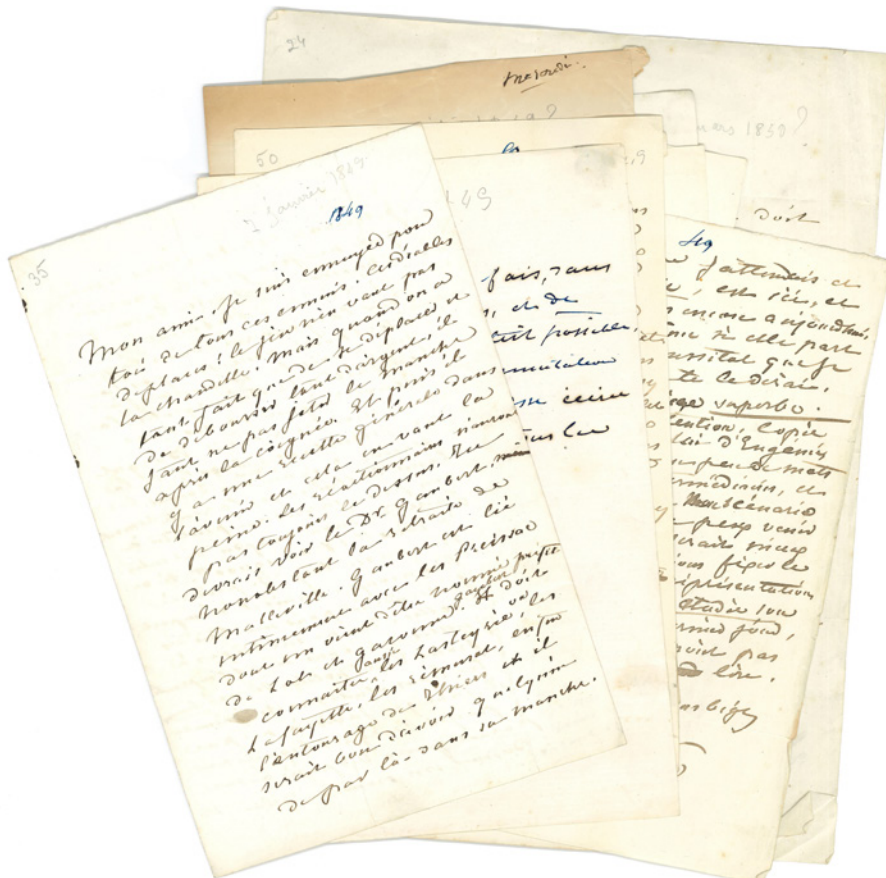
200 / 300 €

Sur sa situation financière, après la séparation avec son mari.

Pierret, employé au ministère des Finances, était un ami intime de Mme Dupin, la mère de Sand.

Elle lui écrit pour « un service qui concerne maman. Je crois avoir encore 500^f de rente sur l'état de 700^f que j'avais encore il y a deux ans. M^r Dudevant fit vendre 200^f de rente pour m'en donner le capital que j'exigeais par suite de notre premier traité. Il prétend qu'il n'y en avait dès lors que 500 et qu'il n'en reste par conséquent que 300. Je voudrais être fixée à cet égard. S'il y a 500^f vous vous chargerez à l'avenir de les toucher pour ma mère. S'il n'y en a que 300, vous les toucherez également pour elle et je lui ferai toucher les 200^f de surplus de quelle manière elle voudra. Mais enfin, si nous avons 500^f sur l'état, il est inutile d'en laisser une partie à M^r Dudevant. [...] Je n'écris pas ce soir à ma mère parce que je veux lui écrire plus au long et que l'heure de la poste me presse. Embrassez-la pour moi en attendant et dites-lui d'être tranquille sur ses intérêts ». Elle invite Pierret à venir « fumer bientôt la cigarette de l'amitié » avec elle.

Correspondance, t. III, n° 1245.



131

SAND George (1804-1876).

11 L.A.S. « George » ou « G.S. » et
2 L.A., Nohant ou Paris 1849-1850,
à Charles et Eugénie DUVERNET ;
19 pages in-8 ou in-4, 10 adresses.

3 000 / 3 500 €

Bel ensemble à son fidèle ami Charles Duvernet et à sa femme Eugénie, qui tous deux participaient au théâtre de Nohant.

[Nohant, 7 janvier 1849]. « Mon ami, je suis ennuyée pour toi de tous ces ennuis. Ces diables de places ! le jeu n'en vaut pas la chandelle. Mais quand on a tant fait de se déplacer et de déboursier tant d'argent, il ne faut pas jeter le manche après la coignée. Et puis il y a une recette générale dans l'avenir et cela en vaut la peine. Les réactionnaires n'auront pas toujours le dessus ». Elle conseille de s'adresser au Dr GAUBERT, qui connaît beaucoup de monde : « Gaubert est un bon ami qui ne fera pas le gourmé comme ce sacré baron que le diable estramine ». Elle expose sa situation financière, et notamment ses dettes, dont celle à la Veuve Reigner (10 000 F). « Borie désire vivement que

Planet accepte la préfecture de son trou, et moi je conseille à Planet de s'y résigner. Ce gouvernement n'a pas le sens commun et ne peut durer. Mais pour le quart d'heure, La Châtre est inhabitable pour vous, et ce n'est pas le moment d'y revenir avec un dessous. Prenez donc courage et pelotez en attendant partie »...

[Nohant début 1849]. « Oui, cher ami, fais, sans perdre de temps, et de suite, si cela t'est possible, des offres de permutation afin que je puisse écrire et faire jouer tous les ressorts »...

Mercredi soir. [Nohant 1^{er} août 1849]. « Demain si vous voulez, nous irons vous prendre à onze heures pour vous mener aux étangs de Brice. Nous y portons le déjeuner ; ne vous occupez de rien que d'avoir votre cabriolet prêt. [...] Comment se porte la grand'treue ? »...

[Nohant] Mercredi [été 1849 ?], à Eugénie : « Je suis bien fâchée de la cause qui vous a retenus hier. Comment va notre vieux Charles ? Persistez-vous à aller à Vijon demain ? Je crois qu'il vaudrait mieux remettre à la semaine prochaine, d'autant plus que j'ai mon gros cheval boiteux. [...] si Charles a des douleurs d'entrailles, il fera très

sagement de ne pas s'exposer à la chaleur et à la fatigue pendant quelques jours »...

Mardi. [Nohant début novembre 1849]. « La personne que j'attendais et qui m'embête est ici et ne part pas encore aujourd'hui. Je ne sais même si elle part demain. [...] Voici une pièce superbe. Lis-la avec attention, copie ton rôle et celui d'Eugénie, en indiquant en peu de mots les scènes intermédiaires et renvoie-moi mon scénario ce soir, si tu ne peux venir dîner, ce qui serait mieux car nous pourrions fixer le jour de la représentation. Exige qu'Eugénie étudie son rôle, car le dernier jour elle et Laure n'ont pas le temps de le lire »...

[Paris 4 ? décembre 1849]. Elle transmet « une lettre pour Bocage qui contient des choses pressées, je crains qu'il ne voit pas à l'Odéon à l'heure accoutumée. Je voudrais que ma lettre fût portée de bonne heure chez lui ». C'est pour Ancessy, le chef d'orchestre de l'Odéon...

[Nohant fin décembre 1849], à Eugénie. « Explique-moi donc ce que c'est que ce pa-â-té ? Est-ce le pâté de 20 f. pour Pinson ? Il serait bien petit, mais c'est égal, je l'enverrais de suite ». Sinon, elle l'invite à venir le manger demain. Elle a invité Laure Fleury et ses filles : « Ce serait l'occasion d'arranger quelque superbe pièce où il y aurait beaucoup de morale. Apporte donc toutes tes pièces brochées, pour que nous choisissons ensemble »...

Dimanche soir. [Nohant 18 août 1850]. « Mon cher vieux, voilà Bocage qui attend Claudie depuis jeudi dernier. Si tu te laisses encore retenir, il partira sans que le but de son voyage soit rempli. Ta femme nous dit que tu seras ici mardi, Bocage veut partir mercredi. Fais donc ton possible pour tenir parole »...

[Nohant, 1850]. « Une Marie Delaume se propose pour cuisinière chez moi et dit que tu la connais et me donneras des renseignements sur son compte. [...] Manceau t'envoie ton bout de rôle, le plus simple est d'apprendre cette tirade et de la dire avec feu »...

[Nohant, 15 juin 1850], à Eugénie : « Ma chère mignonne, ne viens pas tard demain. Apporte une jupe d'amazone pour toi pour faire la géante, la plus longue que tu auras. On joue *Ménéghino* en costume moderne. Il te faudrait une espèce de costume de grisette pas trop propre, vu que l'intérieur de M^{me} Truccagnin est un taudis. Nous manquons de bonnet ici. Apportes-en un, ainsi qu'une robe d'été, voyante et un peu étriquée, si tu as cela sous la main. Sinon nous ferons comme nous pourrons »...

Vendredi soir [Nohant, 1850 ?], à Eugénie : « Chère mignonne, je suis souffrante comme je m'y attendais, et le banquet n'aura pas lieu. Venez donc dîner avec nous dimanche »...

[Nohant 1850 ?]. « Oui certainement, je vous attends tous et toutes demain mais pas avant 5 h. ½ car je suis écrasée de travail »...

[Nohant mi-mars ? 1850]. « Je t'envoie une lettre qui doit concerner l'*Éclaireur*. Pense, je t'en prie, à me rendre la lettre de M^r Brun, avec les réponses que je dois faire. Veux-tu aussi voir ce gars de chez Brigand dont tu m'as parlé, le voir comme si c'était pour toi »...

On joint une L.A.S. « George », 5 février 1849, à Louis VIARDOT, lui recommandant Charles Duvernet, son « excellent et fidèle ami d'enfance » (1 p. in-12, adr.).

132

SAND George (1804-1876).

L.A.S. « George Sand », Nohant 15 mai 1873, à Jules SIMON (alors ministre de l'Instruction publique) ; 3 pages in-8 à son chiffre.

200 / 300 €

En faveur de son ami Louis-Eugène Lambert, le peintre des chats.

« Voici bientôt le moment de distribuer les décorations aux peintres exposants de cette année. Je vous supplie de récompenser Eugène Lambert, dont les *deux familles de chats*, sont de vraies merveilles. Vous les aurez vues et jugées. La grâce et l'esprit de ces compositions auront attiré et amusé vos yeux, et puis vous aurez reconnu que c'est de la belle et bonne peinture, du dessin exquis et savant. Eugène Lambert est un des enfans bien doués que j'ai eu l'heureuse chance d'élever en devinant leur vocation. C'est un digne et noble esprit, un bon père de famille à l'heure qu'il est. Je suis si sûre d'appeler votre bienveillance sur un être qui le mérite et dont le jury de peinture tout entier acclamera la nomination [...] Pour moi, je ne vous ai rien demandé. Je n'ai pas voulu vous créer un embarras, et vous avez compris, je l'espère, la confiance et le dévouement de mon silence dans l'affaire de théâtre qui me concerne [l'interdiction de sa pièce *Mademoiselle La Quintinie*]. Mais pour Lambert, c'est bien différent. C'est une occasion de rendre justice sans que rien soit contesté ni blâmé »...

Correspondance, t. XXIII, n° 16655.



133

SAND George (1804-1876).

Ensemble de 47 DESSINS originaux, certains signés ; formats divers ; sous 43 cadres.

30 000 / 40 000 €

Remarquable ensemble sur l'art de George Sand dessinatrice.

Les dessins ici présentés proviennent d'un album, anthologie personnelle préparée par Sand de ses dessins et aquarelle. Vers 1875, George Sand établit de petits recueils de ses dessins, destinés à ses petites-filles adorées Aurore et Gabrielle. D'autres furent constitués par son fils Maurice. Celui-ci voulait témoigner d'une vie entière à dessiner, du charme romantique des dessins pittoresques et rustiques à la mine de plomb de la jeune Aurore Dudevant, jusqu'aux célèbres « dendrites » de son invention, annonciatrices de l'abstraction.

George Sand a raconté, dans *Histoire de ma vie* (IV, 12), comment elle voulut, vers 1830, gagner sa vie en peignant « des fleurs et des oiseaux d'ornement, en compositions microscopiques sur des tabatières et des étuis à cigares », des éventails, des boîtes à thé, etc. ; elle ajoute qu'elle aimait faire « des portraits au crayon ou à l'aquarelle en quelques heures : je saisisais très bien la ressemblance, je ne dessinais pas mal mes petites têtes »... Elle ne cessa, tout au long de sa vie, de dessiner, et nous avons ici un ensemble complet de son art du dessin.

Dans sa vieillesse, elle pratiqua ce qu'elle a appelé des « dendrites » ou « aquarelles à l'écrasage » : elle écrasait des couleurs qui produisaient des taches qu'elle interprétait ensuite à l'aquarelle en paysages.

Plusieurs ont figuré dans des expositions à la Maison de Balzac (*Dessins d'écrivains français du XIX^e siècle*, 1983), à Las Palmas (*Sueños de tinta*, 1993), au Musée de la vie romantique (*George Sand. Une nature d'artiste*, 2004), à l'IMEC, au musée Berardo à Lisbonne et au Musée communal d'Ixelles (*Dessins d'écrivains*, 2008), et à la Schirn Kunsthalle à Francfort (*Turner, Hugo, Moreau, Entdeckung der Abstraktion*, 2008).

Plusieurs sont reproduits dans l'ouvrage de Christian Bernadac, *George Sand. Dessins et aquarelles* (Belfond, 1992).

Groupe d'habitations près d'un pont (en Gironde ?), mine de plomb rehaussée d'encre brune (9 x 13 cm). [Maison de Balzac, n° 173 ; Bernadac n°76].

Vue du port de Bordeaux, mine de plomb, signée en bas à gauche « Aur. Dud. », et annotée à droite sur le montage : « Bordeaux 16 mars ». [Maison de Balzac, n° 172 ; Bernadac n° 70].

Église d'Auvergne, mine de plomb, annotée en bas à droite : « Auvergne » (16,5 x 11,6 cm). Bord de lac italien, lavis (5 x 8,5 cm).

Arbre, aquarelle (9,5 x 5 cm).

Paysage des Pyrénées : moulin à eau au pied de montagnes, mine de plomb, signée et datée en bas à droite « A.D. 1826 » (11 x 13 cm). [Maison de Balzac, n° 174 ; Bernadac n° 65].

.../...



.../...

Ferme des Pyrénées, lavis d'encre brune (9,5 x 11,5 cm). [Maison de Balzac, n° 187].

Ruines, mine de plomb, signé en bas à gauche « Aur. Dud. », et annotée en bas à droite sur le montage : « Ruines de Bretecourt, Seine et Oise. Aimée » (il s'agit de son amie Aimée Bazouin) (12,3 x 16,8 cm). [Maison de Balzac, n° 163 ; Bernadac n° 57].

Paysage de lac avec rochers et cascade, mine de plomb (8 x 11 cm). [Maison de Balzac, n° 171].

Ferme, mine de plomb (9 x 15,5 cm).

Scène de basse-cour, mine de plomb, signée en bas à droite « A.D. » (12 x 7 cm) [Maison de Balzac, n° 162 ; Bernadac, n° 46].

Paysage : pont de bois au-dessus d'un rivière et maisonnette, mine de plomb (16 x 23 cm).

Tête de femme XVIII^e s. [Mme Dupin de Francueil, grand-mère de George Sand], aquarelle, datée et légendée en bas « 1846 d'après une tabatière » (15 x 12,5 cm). [Bernadac n° 177].

2 études de plantes, papiers découpés, la 1^{ère} datée et annotée en bas à gauche : « 3 août 48 chardon commun » (16 75 X 9 cm chaque).

Échassier et ses petits, aquarelle (7,5 x 9 cm).

Trois oiseaux, aquarelle (6,7 x 4,5 cm).

Oiseau et ses petits, aquarelle (6,5 x 8,5 cm).

Papillon, aquarelle gouachée à partir d'une tache de couleur (2,8 x 4 cm).

Oiseau, dendrite et plume (6,7 x 4,5 cm).

4 petites scènes de personnages en silhouettes à la mine de plomb (env. 1,5 x 4 cm, 2 x 5,5 cm, 3 x 7 cm et 2,5 x 10,5 cm). [Bernadac n°s 276-279].

Scène de promenade : G. Sand sous une ombrelle, ses deux petites-filles, deux chiens, et deux personnages dont un Polichinelle, avec château au fond, dans un cadre dessiné, mine de plomb (3,3 x 4,4 cm). [Bernadac n° 274].

Paysage lacustre, avec montagne et pont, aquarelle (10,8 x 13,5 cm).

Chaumières, aquarelle (7,8 x 11,4 cm).

Montagnes bleues au bord d'un lac, aquarelle (9,2 x 13,2 cm).

Château-fort en ruines, dendrite et aquarelle (9 x 12 cm). [Francfort, n° 6].

Château-fort au grand escalier, dendrite et aquarelle (18 x 10 cm).

Château-fort à tour ronde, dendrite et aquarelle (7,5 x 9,5 cm). [Bernadac n° 270].

Ruines, aquarelle et dendrite (10,8 x 12,2 cm).

Ruines, aquarelle et dendrite (9,8 x 11,8 cm).

Ville fortifiée, encre de Chine et lavis (5,9 x 8,5 cm, accidents).

Lac de montagne, dendrite et aquarelle (10,3 x 13 cm).

Montagnes grises, lavis et aquarelle (7,5 x 10,2 cm).

Paysage : lac au héron, dendrite et aquarelle (16,3 x 23 cm). [Maison de Balzac, n° 197 ; Vie romantique, n° 162].

Paysage de montagnes, dendrite et aquarelle (13 x 20 cm).

Paysage avec ruines et rochers, dendrite et aquarelle (13,5 x 18,7 cm).

Paysage de rochers avec cascade, dendrite (15 x 24,5 cm) certifiée au dos par Aurore Sand, qui la date de 1875.

Composition verte : paysage abstrait, dendrite (11,5 x 15,5 cm) [Francfort, n° 5].

Composition bleue, dendrite et aquarelle (11,3 x 15 cm). [Francfort, n° 8].

Paysage abstrait, dendrite et aquarelle (11 x 15,5 cm). [Vie romantique, n° 167 ; Francfort, n° 4].

Paysage au soleil couchant, aquarelle (11,4 x 13,8 cm). [Vie romantique, n° 166 ; Bernadac n° 265].

Mer et rochers, dendrite et aquarelle (11,3 x 15 cm). [Vie romantique, n° 160].

Tache verte, dendrite-aquarelle (8,9 x 12 cm). [Las Palmas ; Vie romantique, n° 164 ; Francfort, n° 2 ; Bernadac n° 263].

Tache verte, dendrite (11,5 x 8,5 cm). [Francfort, n° 7 ; Bernadac n° 264].

Provenance : collection Franca et Pierre BELFOND.





Ruines de Bredecombe. Vue du nord. Avril.





134

SAND Maurice (1823-1889).

MANUSCRIT autographe signé « Maurice Sand », avec corrections autographes de GEORGE SAND, **Mademoiselle de Cérignan**, [vers 1871] ; 524 feuillets in-8 (20,5 x 13 cm), en feuilles, dans une boîte cartonnée noire. (Quelques petites fentes sans manque, et traces de pliures).

2 000 / 3 000 €

Manuscrit complet d'un roman de Maurice Sand, abondamment corrigé par sa mère.

Commencé en septembre 1868 et achevé en mai 1871, le roman historique *Mademoiselle de Cérignan* sera refusé par la *Revue des Deux Mondes*, et publié en 1872 dans le journal *Le Temps*. Il paraîtra en volume en 1874 chez Michel Lévy.

Mademoiselle de Cérignan est la suite de la nouvelle *André Beauvray*, publiée en 1870 avec *Mademoiselle Azote* chez Michel Lévy, et brièvement résumée au début du roman. On y retrouve le héros, Haudouin de Coulange (le titre provisoire du roman était *Le Colonel Haudouin*), devenu colonel, qui est le narrateur. Il s'embarque avec ses hommes à Civita-Vecchia pour participer à la campagne d'Égypte. Il tombe amoureux de la blonde et belle Olympe de Cérignan, qui a embarqué avec son père et son frère Louis. Débarqué à Alexandrie, Haudouin prend part aux combats sous les ordres de

Bonaparte contre les mameluks. Il sauve une jeune Mamelouke, la très belle Djémilé, qui devient sa prisonnière, et aux charmes de laquelle il ne tarde pas à succomber, partagé entre son amour pour la blonde Olympe et le charme exotique de la brune Djémilé. La perte de Djémilé le ramènera vers Olympe. On apprendra que celui qui passait pour son frère n'était autre que Louis XVII, que Carignan père avait fait évader du Temple pour l'emmener en Égypte, d'où il a gagné l'Angleterre pour y disparaître dans l'anonymat. Olympe se résigne à voir régner Bonaparte à sa place.

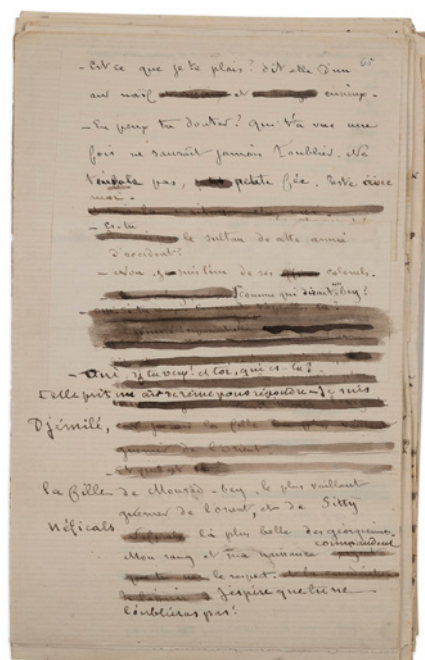
Le manuscrit, à l'encre noire, présente de nombreuses et importantes ratures et corrections interlinéaires, et des traces d'amples remaniements avec collage de nouvelles rédactions (jusqu'à trois ou quatre fragments sur la même page). Il est classé en trois parties, chacune signée. Hormis quelques infimes variantes, le manuscrit est conforme à la version publiée. Seules quelques corrections de George Sand n'ont pas été retenues.

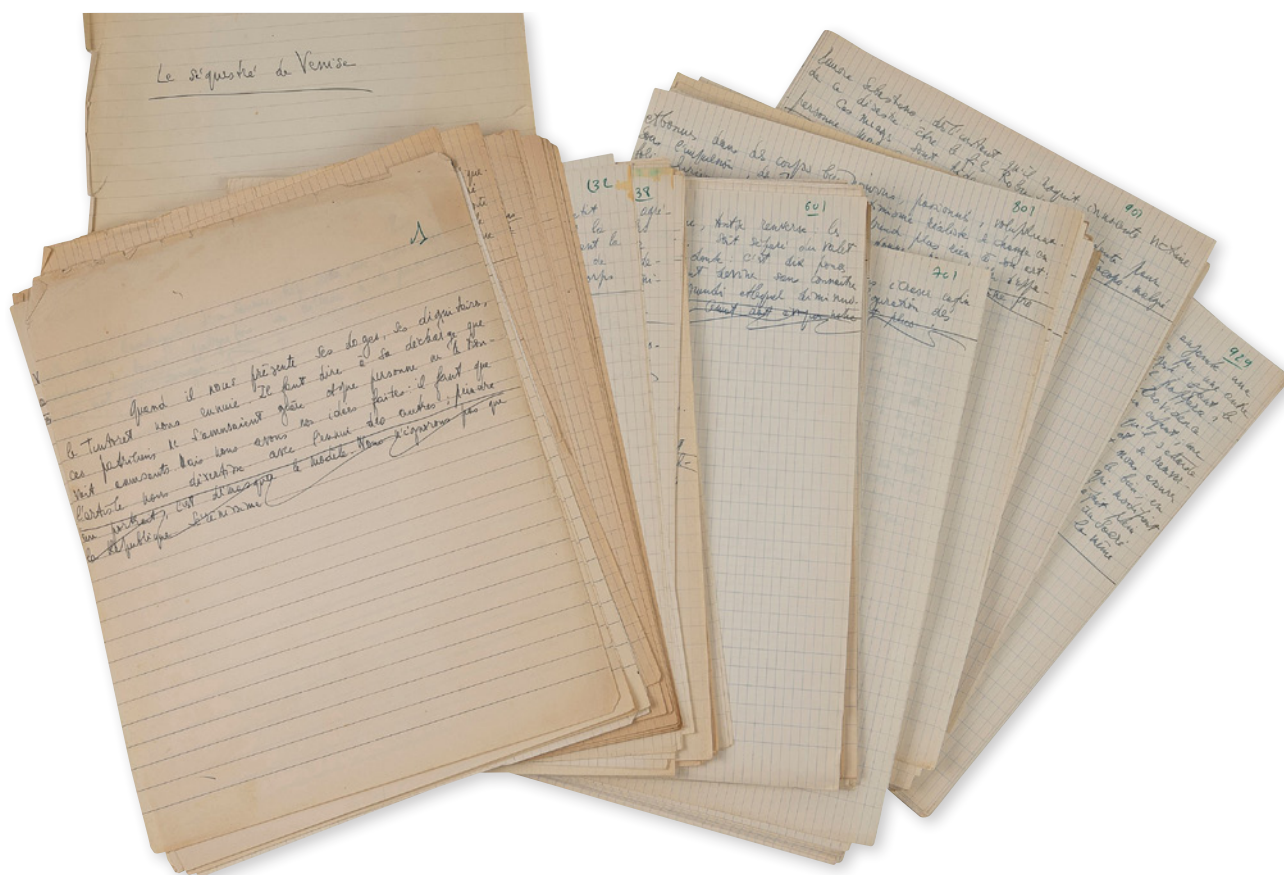
Son agenda montre que George Sand a travaillé sur le roman de son fils avec assiduité du 15 mai au 16 juin 1871, seule ou avec Maurice. 130 pages portent la marque de ses interventions : ratures et corrections, et des phrases entières biffées et refaites.

Touchant témoignage de la confiance et de la complicité entre George Sand et son fils. Premier enfant de George Sand, Maurice restera toute sa vie très proche de sa mère dont il partage la passion pour la littérature, le

théâtre et les sciences. Doué pour le dessin, Maurice Sand fréquentera pendant quelques années l'atelier de Delacroix. En 1864, il publie son premier roman *Callirhoé*. Dix ans plus tard, paraît *Mademoiselle de Cérignan*.

Provenance : Aurore Sand (fille de Maurice) ; Christiane Smeets-Sand (vente Christie's Paris, 28 avril 2008, n° 117).





135

SARTRE Jean-Paul (1905-1980).

MANUSCRIT autographe, **Le séquestré de Venise**, [vers 1961] ; titre et 963 feuillets (mal chiffrés 1-964) in-4 (27 x 21 cm ; bords effrangés et petites déchirures à quelques feuillets)

8 000 / 10 000 €

Important manuscrit autographe sur le Tintoret.

Ce manuscrit correspond à la seconde version de l'ouvrage que Sartre voulait consacrer au peintre vénitien, et resté inachevé. Il en a publié un premier chapitre, sous le titre *Le Séquestré de Venise*, en novembre 1957 dans *Les Temps modernes*, présenté comme un « fragment d'une étude sur le Tintoret, à paraître chez Gallimard », recueilli en 1964 dans *Situations*, IV (nouvelle édition en 2018 dans *Situations*, V) ; puis un autre fragment, *Saint Georges et le dragon*, dans *L'Arc* en 1966, recueilli en 1972 dans *Situations*, IX. D'autres fragments paraîtront posthumement, notamment par les soins de Michel Sicard, dont *Saint Marc et son double* du présent manuscrit, dans la revue *Obliques* en 1981.

Après la première version de 1957, Sartre entreprit une seconde version de son texte sur Tintoret, à Antibes en 1961, selon Simone de Beauvoir : « Sartre se réfugiait dans le travail, avec tant de frénésie qu'il ne le contrôlait plus : il écrivait une seconde version de son *Tintoret* sans avoir pris le temps de relire la première ».

C'est à cette version de 1961 que correspond le présent manuscrit, rédigé à l'encre noire ou bleu noir au recto de feuillets de papier ligné ou quadrillé. Il a été paginé à l'encre verte par Simone de Beauvoir, avec des erreurs (les ff. 767- 768 et 946 n'existent pas, sans manque de texte ; et il y a deux ff. bis : 754 et 848). Les feuillets sont inégalement remplis, parfois réduits à quelques lignes ; sous le texte qu'il considère comme satisfaisant, Sartre tire un long trait horizontal et raye le texte ébauché qui suit, puis passe à une autre page. On peut suivre ici de près le processus d'élaboration de la réflexion et de l'écriture.

Après le Tintoret existentiel et politique de 1957, Sartre étudie ici davantage sa peinture. Après le titre *Le Séquestré de Venise* inscrit au centre du feuillet liminaire, les quatre premiers feuillets présentent un texte fragmentaire, resté inédit : « Quand il nous présente ses doges, ses dignitaires, le Tintoret nous ennuie. Il faut dire à sa décharge que ces patriciens ne s'amusaient guère et que personne ne les trouvait amusants. Mais nous avons nos idées faites : il faut que l'artiste nous divertisse avec l'ennui des autres ; peindre [un portrait, c'est démasquer le modèle. Nous n'ignorons pas que la République Sérénissime] // vieille chair, l'ambiguïté d'un sourire trop serré, une insaisissable amertume, de lancer quelquefois une œillade à la postérité, [en un mot, de songer] // Quant à l'humour, il en est parfaitement dépourvu. Il a peint son doge avec un certain degré de conscience professionnelle qu'on a fixé d'avance en débattant du prix : voici [le bonnet, le manteau pourpre, la rangée d'hermine] ».

Le f. 5 est intitulé *Introduction* : « On ira de la substance et de sa texture, de son grain (couleur) à son essence (pesanteur) celle-ci nous montrera la dissolution des actes en gestes. Elle se dissoudra

.../...

.../...

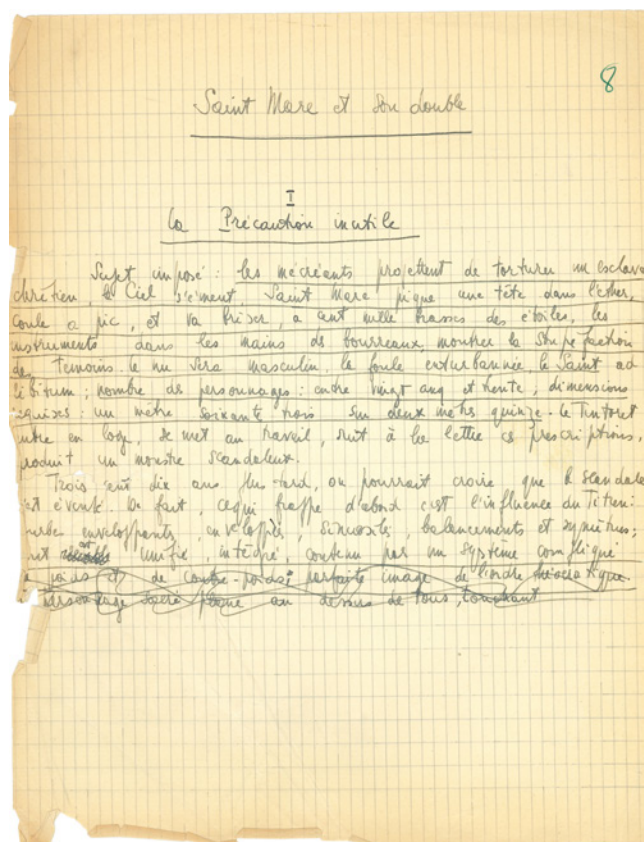
à son tour dans le temps objectif et nous passerons de l'instantané des hommes (gestes) aux durées complexes des choses (absorption du temps pratique par l'objet) lesquelles durées nous entraînent jusqu'aux force infinies de l'espace. Donc grain → Pesanteur → geste → arrêt du mvt humain par le temps → éclosion des durées spatiales → espace, c'est-à-dire extériorité. Les forces sont extérieures à l'homme. Expansion de la pesanteur. Un homme dans un champ de gravitation. L'espace comme pure tension d'extériorité engendre du coup la matière et la reprend la dissout en lumière. Dernier pas : lumière. »

Sur les ff. 6 et 7, Sartre a tracé un plan d'ensemble de son ouvrage, où il « met en place les différents tableaux qu'il compte étudier : d'abord le Saint Marc délivrant un esclave, puis le Saint Georges terrassant le dragon (et sa comparaison avec l'œuvre de Carpaccio), puis la Crucifixion. À ce parcours correspondent des thèmes : le miracle, la pesanteur, le geste, le temps, l'espace (extériorité), la lumière » (M. Sicard). Vient alors le texte intitulé *Saint Marc et don double*, avec le sous-titre « I. La précaution inutile ». Le début montre le ton très personnel de Sartre dans cet écrit sur l'art : « Sujet imposé : les mécréants projettent de torturer un esclave chrétien, le Ciel s'émeut. Saint Marc pique une tête dans l'éther, coule à pic, et va briser, à cent mille brasses des étoiles, les instruments dans les mains des bourreaux ; montrer la stupéfaction des témoins. Le nu sera masculin, la foule enturbannée, le Saint ad libitum ; nombre des personnages : entre vingt cinq et trente, dimensions requises : un mètre soixante trois sur deux mètres quinze. Le Tintoret entre en loge, se met au travail, suit à la lettre ces prescriptions, produit un monstre scandaleux »...

Bibliographie : Michel Sicard, « Approches du Tintoret », 2005, (en ligne) : <http://michel-sicard.fr/textes/sartre/approches-tintoret-2005.pdf>

Provenance : Michel Sicard.

Exposition : Sartre (BnF, 2005, n° 183).



136

SUE Eugène (1804-1857).

L.A.S. « ES », [Beaugency 29 mars 1850], à Louis PERRÉE ; 1 page in-8, adresse (traces de scotch sur les bords).

100 / 150 €

Au sujet d'épreuves pour son roman *Les Enfants de l'amour* que publie *Le Siècle*. « Veuillez lire bien attentivement la scène du colonel Roland et du major – de crainte que quelques mots un peu vifs me soient échappés ; ils sont dans le caractère de ce *Don Juan*, mais il ne faut en rien blesser la susceptibilité de vos lecteurs ». Il aimerait savoir l'effet produit sur son public, et annonce son prochain roman, *La Bonne aventure*, où « il y a des actualités (non socialistes) qui donneraient assez de piquant à cette publication que je voudrais voir précéder *les 7 péchés* »...



137

SURREALISME.

La Révolution Surréaliste. Paris, décembre 1924 - décembre 1929. In-4, rel. demi maroquin orange, dos à 5 nerfs titré, tête dorée, couvertures conservées.

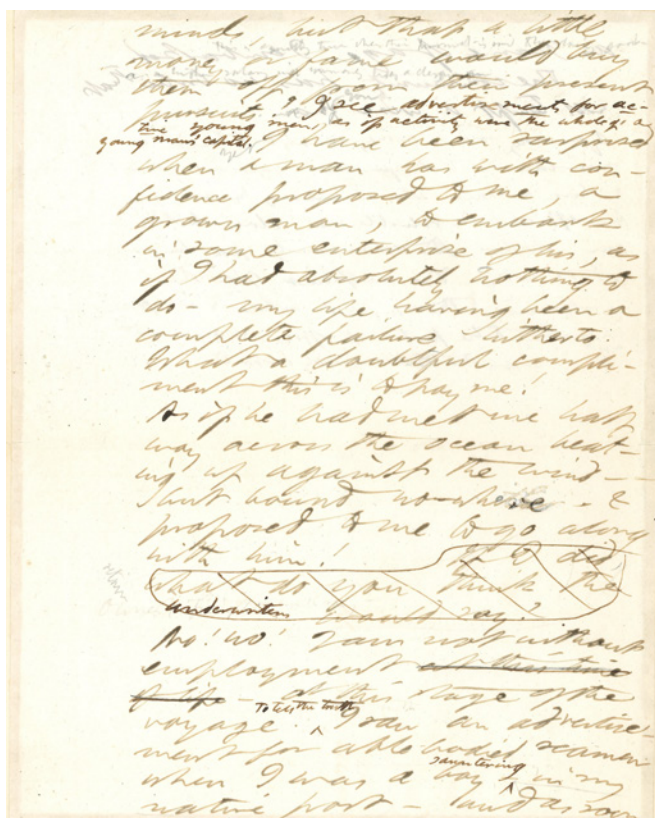
1 200 / 1 500 €

Collection complète des 12 numéros en 11 fascicules de la revue annoncée comme la plus scandaleuse du monde, en tout cas l'une des revues surréalistes les plus importantes.

Textes d'André Breton, Benjamin Péret, Paul Éluard, Robert Desnos, Max Ernst, Giorgio de Chirico, Pierre Reverdy, Pablo Picasso, etc.

Le premier numéro comporte, encarté, le tract *L'affaire de "L'Âge d'or"* (1930), bien complet de son feuillet central.

Cette revue comptera douze numéros qui paraîtront entre le 1^{er} décembre 1924 et le 15 décembre 1929. C'est dans ce dernier numéro que sera publié le *Second manifeste du surréalisme*, avant sa parution en volume en juin 1930 chez Kra.



138

THOREAU Henry David (1817-1862).

MANUSCRIT autographe (fragment) ; 1 page et quart in-4 ; en anglais.

2 000 / 2 500 €

Rare fragment évoquant un souvenir de jeunesse, première manifestation d'indépendance.

Le manuscrit, de premier jet, à l'encre brune, présente des ratures et corrections, et quelques notes ajoutées au crayon.

Il s'interroge sur des esprits qu'un peu d'argent ou de célébrité pourrait détourner de leurs occupations présentes. Il voit des réclames pour des jeunes gens actifs, comme si l'activité constituait l'intégralité du capital d'un jeune homme. Pourtant il s'est étonné quand un homme lui a hardiment proposé, lui, un homme mûr, d'embarquer sur quelque entreprise, comme s'il n'avait rien à faire, sa vie ayant été jusqu'alors un échec complet. Quel compliment douteux ! Comme si on l'avait rencontré au milieu de l'océan, luttant contre le vent, perdu et n'allant nulle part, et qu'on lui avait proposé de l'accompagner ! Non ! Il n'est pas sans emploi à ce stade du voyage. À vrai dire, lorsqu'il se baladait, enfant, dans son port natal, il avait vu une réclame pour des matelots qualifiés – et aussitôt majeur, il s'est embarqué. La communauté n'a aucun pot-de-vin qui puisse tenter un homme sage...

« I see advertisements for active young men, as if activity were the whole of a young man's capital. Yet I have been surprised when a man has with confidence proposed to me, a grown man, to embark on 'some enterprise' of his, as if I had absolutely nothing to do my life having been a complete failure hitherto. What a doubtful compliment

this is to pay me! As if he had met me half way across the ocean beating up against the wind----but bound nowhere--& proposed to me to go along with him! If I did, what do you think the underwriters would say? No! no! I am not without employment at this time of life at this stage of the voyage. To tell the truth I saw an advertisement for able-bodied seamen when I was a boy sauntering in my native port--and as soon as I came of age I embarked. The community has not bribe that will tempt a wise man. »



139

VERLAINE Paul (1844-1896).

5 L.A.S. « Paul Verlaine », 1868-1895, à divers ; 5 pages et demie in-8, une enveloppe.

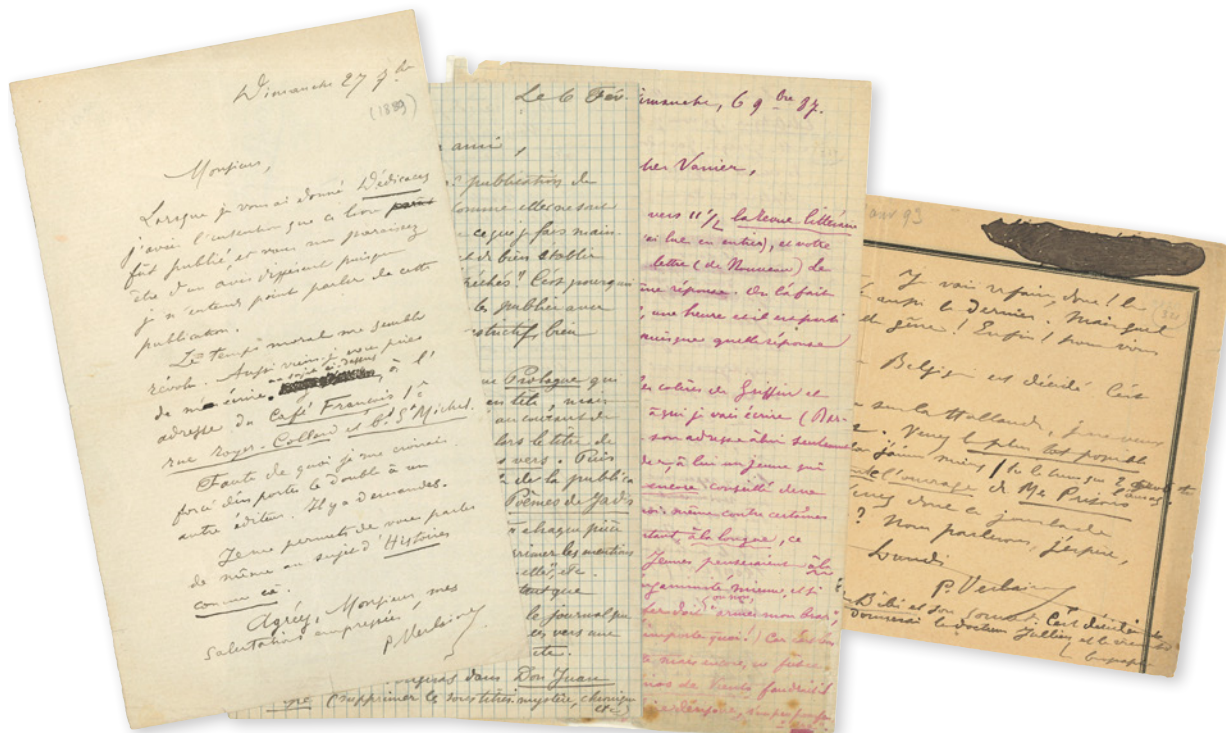
1 200 / 1 500 €

29 septembre 1868, [à Paul MEURICE], demandant une place pour assister à Cadix.

Mardi matin [février 1871]. « Mon cher ami, Ma mère me dit que vous devez venir ce soir à la maison. [...] Je vous attendrai, – bien impatiemment croyez-le. J'aurai tant de plaisir à vous revoir et à causer de toutes les choses plus ou moins infectes qui se sont passées et se passeront ! »...

16 janvier 1889, à Léon DESCHAMPS, directeur de *La Plume*. « Saignez-vous donc un peu. [...] Tâchez d'avoir quelques ors contre des vers si beaux ! [...] Je trouve que Cazals n'est pas aimable en ceci, comme en la publication dans un livre d'un portrait que je ne l'ai pas autorisé à publier : prend-il ma figure pour un gagne-pain ? » ...

5 et 11 avril 1895, à Edouard MONTAGNE, du Comité de la Société des gens de lettres. Il le prie de lui « faire régler le compte des deux auditions au Concert Colonne des paroles d'*Impressions fausses* qui ont eu lieu en mars dernier »... – Sa lettre était en fait destinée à la Société des Auteurs, Éditeurs et Compositeurs de musique.. « Je suis malade et alité en ce moment. Quand je pourrai marcher et agir un peu, j'aurai sans doute encore affaire à vous en vue d'une démarche pour mon admission dans la Société des gens de lettres, précisément. Il y a longtemps que j'aurais dû m'en occuper, mais la vie est si occupante ! »...



140

VERLAINE Paul (1844-1896).

7 L.A.S. « P. Verlaine », 1883-1896, à Léon VANIER ; 12 pages et demie in-8 ou in-12 (2 sur papier administratif de l'Assistance publique ; petits défauts à quelques lettres).

3 000 / 3 500 €

Verlaine à son éditeur.

6 février [1883]. Préparation de *Jadis et Naguère*. « Réfléchi que p^r publication des choses en question, comme elles ne sont pas très en rapport avec ce que je fais maintenant, il serait correct de bien établir que ce sont d'anciens "péchés". C'est pourquoi si moyen, il faudrait les publier avec un certain appareil restrictif, bien simple d'ailleurs ». Il envoie un Prologue qui ferait office de commentaire. « Puis ne jamais oublier en tête de la publication, chaque fois, le titre *Poèmes de Jadis et de naguère*, ni de dater chaque pièce de 1873. – Bien entendu supprimer les mentions du manuscrit, "Mons", "Bruxelles", etc. Et numéroter chaque pièce autant que possible ». Il indique aussi des corrections à apporter à plusieurs vers de *Don Juan Pipé*, en supprimant « les sous-titres : mystère, chronique etc. [...] Dans *Amoureuse du Diable* assure-toi si *diletta* (bien-aimée) est italien.

Sinon remplace par *mio cuor*, si c'est italien toutefois, sinon encore, colle un italianisme dans ce goût de 3 pieds. [...] Ma vie toujours toute de travail et de retraite. L'obscurité et la seule activité intellectuelle coupée de quelques tâches rustiques sont désormais les éléments uniquement possibles de mon bonheur. Et puis je pense à petit Georges, et je prépare à ma façon son avenir »...

6 septembre 1887 (à l'encre rouge). Il a lu la *Revue littéraire et artistique*, et parle de Germain Nouveau, Griffon, Darzens, Mallarmé, Heredia, A. France... Il évoque sa mauvaise passe financière, « à moins que VOUS, puisque déterminé donc à m'acheter la *Bonne Chanson* et les *Saturniens* (à sans doute 250 francs) ne me donniez une fois cette somme le plus tôt de suite possible, pour me permettre d'en faire un usage judicieux cette fois ». Et il ajoute : « Tout bien réfléchi, je ne dois pas écrire à Darzens, et ces gamineries ne m'atteignent pas : Parallèlement et Bonheur ouvriront les yeux à ceux qui seront dignes de voir »...

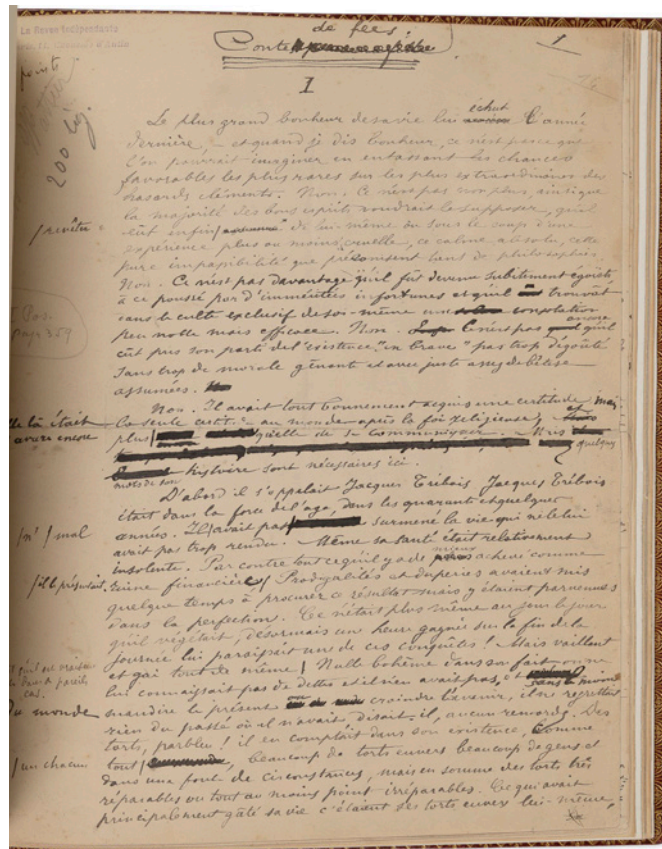
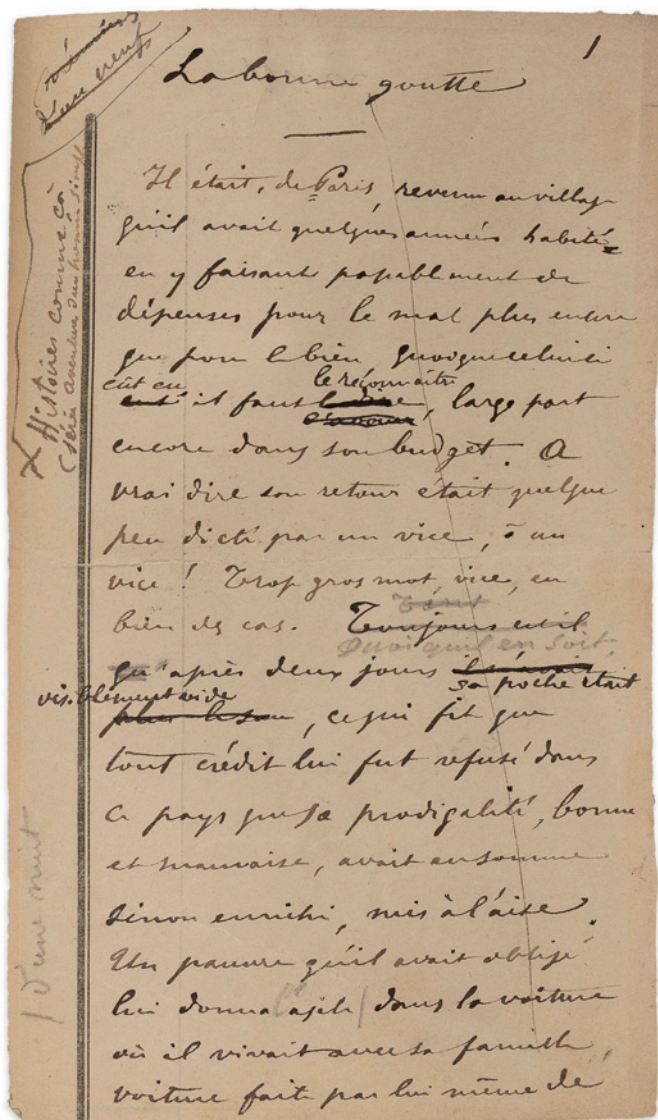
27 septembre 1889. « Lorsque je vous ai donné *Dédicaces* j'avais l'intention que ce livre fût publié, et vous me paraissez être d'un avis différent puisque je n'entends point parler de cette publication. Le temps moral me semble révolu. Aussi viens-je vous prier de m'écrire [...] Faute de quoi je me croirais forcé d'en porter le double à un autre éditeur. Il y a demandes »...

Dimanche [1891]. « Vicaire qui veut faire dans la *Revue encyclopédique* un long article sur moi, voudrait bien que vous lui envoyiez Louise Leclercq, Mes hôpitaux et *Chansons pour Elle* » Il demande un dictionnaire anglais pour finir une traduction... « Je n'ai pas de traité avec Savine quant à *Dédicaces*, nul traité. Donc les prenez-vous, vite ? Il y aura au moins 20 sonnets nouveaux et une préface. Quand vous voudrez, me mettrai à ranger tout ça, l'histoire d'un jour. [...] Et me commandez-vous cette mercenaire préface aux *Poésies* de Rimbaud »...

[13 janvier 1893]. « Je vais refaire le chapitre perdu, et aussi le dernier. Mais quel travail – et quelle gêne ! Enfin ! pour vous plaire ! Mon voyage en Belgique est décidé [...] Quant au livre sur la Hollande, je ne veux pas vous ennuyer. Venez le plus tôt possible m'en parler. [...] J'aurai fini toute l'ouvrage de Mes *Prisons* lundi matin »...

25 mars 1895. Il prie d'envoyer à Léon Dierr un exemplaire de *Dédicaces*, et d'aller réclamer les droits sur ses poésies mises en musique. « J'ai quelques vers inédits pour, je crois *Femmes*, mais ne pourrait-on fondre *Femmes* dans *Varia* ? Et les *Histoires* comme ça ? Toujours au lit. Très souffrant »...

[1892 ?]. « Voici 28 vers. Sérieusement tâchez d'en donner 10 fr. à M^{lle} Krantz, car nous sommes sans rien à la maison »...



141

VERLAINE Paul (1844-1896).

RECUEIL de 6 MANUSCRITS autographes, dont 4 signés, 1884-1891 ; 27 pages in-8 ou in-4, montés à fenêtre (sauf un) et interfoliés de papier vélin, avec les textes imprimés correspondant, le tout relié en un volume in-4, reliure anglaise postérieur, maroquin rouge, dos à nerfs, filets dorés, doublures de maroquin vert foncé avec encadrement doré à écoinçons, garde de soie moirée blanche, tête dorée (charnières frottées).

10 000 / 12 000 €

Recueil de six proses de Verlaine.

La bonne goutte, signé « Paul Verlaine (4 p. in-8, sur papier administratif de l'Assistance publique), avec ratures, corrections et additions, et quelques variantes avec le texte recueilli dans les *Œuvres posthumes*

sous le titre *La Goutte* (t. I, p. 242). Court récit inspiré du retour de Verlaine au pays, dans la dèche, après son séjour en prison. Un mendiant l'invite au cabaret, « la meilleure goutte que j'aie lampée de ma vie »... Une note, dans le coin supérieur gauche de la première page, indique que Verlaine destinait ce texte aux *Mémoires d'un veuf* ; ayant rayé ce titre, Verlaine le remplace en marge par : « *Histoires comme ça* (série *Aventure d'un homme simple*) »

Au Pays du Mufle par Laurent Tailhade (4 p. petit in-4), compte rendu du recueil *Au pays du Mufle* de Laurent TAILHADE (1891), dont Jacques Borel n'a pu retrouver la publication avant les *Œuvres posthumes* (t. I, p. 289), dans une version différente et largement abrégée ; le dernier feuillet, entièrement inédit, a été ajouté après coup : « Qu'ajouter qui ne soit déjà de la redite, car voilà déjà passablement de mois qu'a paru le pays du Mufle ? Dieu m'est témoin que le présent article fut écrit à l'éclosion du délicieux terrible bouquin, et que plusieurs journaux, sollicités, ont poliment éconduit ces lignes pourtant bien gentilles et toutes bonasses ! [...] Ceci paraîtra où et quand ? mais paraîtra, quand ce devrait être de force ! Je ferai quelque jour l'histoire de ce petit travail et de son odyssée tragi-comique. Ce pendant, Laurent Tailhade travaille à une série de *Ballades* auprès de quoi le libelle dont il est question en ce moment frise la fadeur !! Et qu'il fait donc bien, et que c'est aimable de sa part ! »

Quelques uns de mes rêves (10 ff. grand in-8, écrits au recto, signé « Paul Verlaine »). C'est le premier chapitre des *Mémoires d'un veuf* (L. Vanier, 1886), paru en pré-originale dans la revue *Le Décadent* du 20 octobre 1886 sous le titre « Un de mes rêves ». Quelques ratures et corrections, et variantes avec le texte édité.

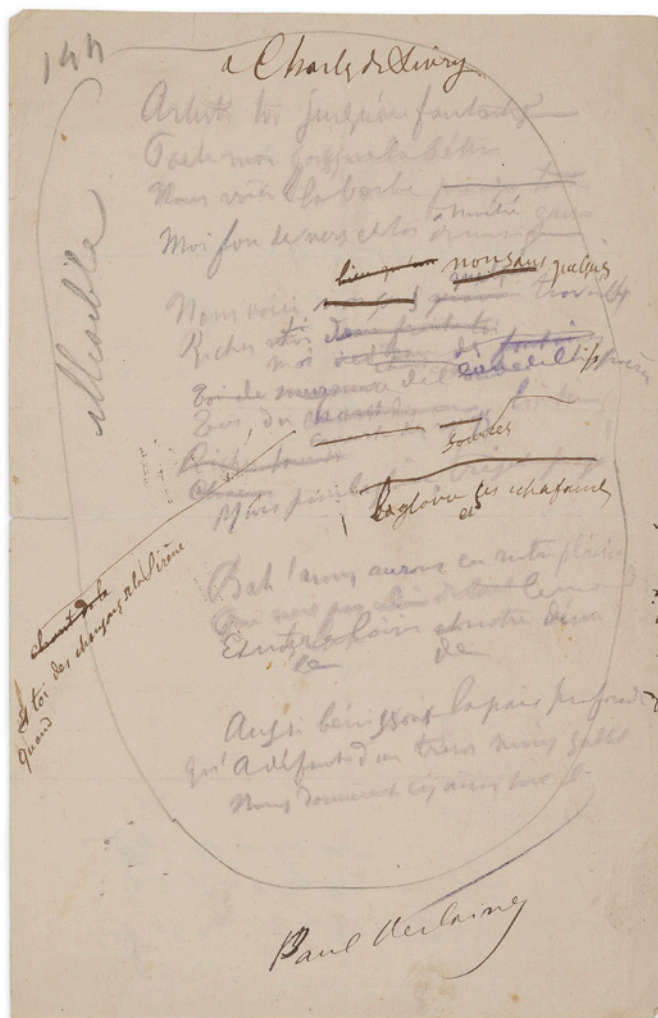
.../...

.../...

Conte de fées (4 ff. in-4, remplis au recto d'une petite écriture serrée, signé « Paul Verlaine »), texte publié dans *La Revue Indépendante* en mars 1888 (dont le cachet figure sur la 1^{ère} page), et recueilli au tome I des *Œuvres posthumes* dans *Histoires comme ça*, dont il forme le premier chapitre. Nombreuses ratures et corrections. Le titre primitif, en partie biffé, était *Contes pour ma fille*. Sous les traits de Jacques Trébois, on devine Verlaine lui-même, séparé de la femme « très bien aimée », à l'égard de laquelle il avait tous les torts, et d'un enfant « que les circonstances seules l'empêchaient de voir » (ici une fille).

Café de lettres (2 p. grand in-8, remplies d'une petite écriture, signé « Paul Verlaine »), publié dans le journal *Lutèce* (20-27 juillet 1884), et recueilli, comme supplément aux *Mémoires d'un veuf*, en 1903 dans les *Œuvres posthumes* (t. III). Le manuscrit présente de nombreuses variantes avec le texte édité. La scène se situe dans un « cabaret littéraire invraisemblable », *l'Envol* (le Café Voltaire, place de l'Odéon). On reconnaît quelques protagonistes : en Léo, Léon Valade, ami de jeunesse de Verlaine, tout comme Albert Mérat, ici sous les traits de Albrecht et enfin Franz l'illustre pour François Coppée. Pablo pourrait être Verlaine lui-même...

[Pauvre Lélian] (2 p. ½ in-8), fragment sans titre de la notice que Verlaine consacra à lui-même sous l'anagramme de *Pauvre Lélian* pour la nouvelle édition (1888) des *Poètes Maudits*. Le texte, capital, cité entre guillemets comme « une longue digression » dans le chapitre, est celui de l'argument par lequel Verlaine-Lélian rejette les attaques sur sa poésie après sa conversion au catholicisme : « Il est certain que le poète doit, comme tout artiste, après l'intensité, condition héroïque indispensable, chercher l'unité. L'unité de ton, qui n'est pas la monotonie, un style reconnaissable à tel endroit de son œuvre pris au hasard, des habitudes, des attitudes ; l'unité de pensée aussi [...] Maintenant les vers catholiques de Pauvre Lélian couvrent-ils littérairement ses autres vers [...] Cent fois oui. Le ton est le même dans les deux cas, – styles, habitudes, attitudes, – grave et simple ici, là florituré, languide, énervé, rieur et tout, mais le même ton partout »... Variantes avec le texte définitif.



142

VERLAINE Paul (1844-1896).

POÈME autographe signé « Paul Verlaine », **à Charles de Sivry**, [1890] ; 1 page et demie in-8.

1 200 / 1 500 €

Brouillon de tout premier jet, raturé et corrigé.

Ce sonnet, en l'honneur de son ami le musicien Charles de SIVRY (1848-1900) a été publié dans la première édition de *Dédicaces* en 1890 (pièce XXIX). Ce brouillon présente des variantes avec le texte définitif.

« Artiste toi jusqu'au fantastique
Poète moi jusqu'à la bêtise
Nous voici la barbe à moitié grise
Moi fou de mes vers et toi de musique »...

Ce brouillon est rédigé au crayon violet puis corrigé à l'encre noire, avec de nombreuses ratures et corrections. Au verso du feuillet, on découvre le début du poème XIV de *Bonheur* (6 vers) : « Sois de bronze et de marbre, et surtout sois de chair »...

VERLAINE Paul (1844-1896).

RECUEIL de 56 POÈMES autographes signés « P. Verlaine » ou « Paul Verlaine », 1891-1895 ; 65 pages de papiers et formats divers, montées sur onglets ou à fenêtre ; le tout relié en un volume in-8 carré, maroquin lavallière, plats couverts d'un motif à répétition (fleur de rose rouge à feuilles vertes) mosaïqué dans un encadrement de listels de maroquin sable et brun foncé, dos titré or orné de caissons de listels de même, doublures de maroquin sable serties d'un filet doré et encadrées de listels vert et brun foncé, gardes de soie verte, doubles gardes de papier marbré, coiffes guillochées, filet ondulé sur les coupes, tranches dorées sur témoins, étui bordé (Noulhac rel. 1924- Mad. Noulhac del.).

25 000 / 30 000 €

Exceptionnel ensemble des 56 poèmes ayant servi à l'édition des Œuvres posthumes.

La section *Varia* des *Œuvres posthumes* chez Messein en 1903 comporte 68 poésies dont 56 ont été éditées d'après notre recueil. Plusieurs ont paru en revues, mais très peu en volume. Les poèmes sont tous signés, sauf mention contraire, assez souvent datés, et portent la plupart en marge le titre du recueil à venir *Varia*, et quelquefois celui de *Femmes*, en vue d'une nouvelle édition. Ils présentent des variantes, et la plupart portent des ratures et corrections. Nous renvoyons à l'édition des *Œuvres poétiques complètes* de la Bibliothèque de la Pléiade (Pl.).

1. **En 187...**, 15 Janvier 1891 (1 p. in-8). « Le parc rit de rayons tamisés, / De baisers, d'éclats de voix de femmes »... 6 quatrains (Pl. p. 543).

2. **Rotterdam**, 9^{bre} 1892 (1 p. in-8). « Après qu'il a franchi d'abord les terres vertes / Pleines d'eau régulière »... 5 quatrains (Pl. p. 983).

3-4. **Le Charme du Vendredi Saint** I et II. Deux pièces de 4 quatrains, chacune datée en tête : I Paris, jeudi 30 mars 1893 « La cathédrale est grise admirablement / Tandis que le jour luit adorablement »... II Vendredi 31 mars 1893 « Le soleil fou de Mars éveille encore un peu plus la verdure / Des fins arbres du quai bordant la beauté pure »... (2 p. in-8, Pl. p. 986-87).

5. **Impression de printemps**, 1^{er} mai 1893 (1 p. ¼ petit in-4). « Il est des jours – avez vous remarqué ? – / Où l'on se sent plus léger qu'un oiseau »... 5 quatrains (Pl. p. 988), avec une coupure de la préoriginale avec correction et annotation : *Impressions de printemps* publiée dans *Le Boul'Mich* du 15 juillet 1893.

6. **Souvenir du 19 9^{bre} 1893**, Dieppe-Newhaven (1 p. ½ in-8). « Mon cœur est gros comme la mer, / Qui s'exile de l'être cher ! »... 9 tercets, dont trois fort raturés (Pl. p. 1005).

7. **Retour**, avec note en marge : « (en pendant à Mon cœur est gros comme la mer) » (2 p. in-4), « La mer est douce comme un cœur / Et je rentre dans la patrie... / La mer est forte comme un cœur »... 16 tercets et un vers (oublié dans la Pléiade !, *Œuvres posthumes*, p. 67).

8. **À Ph...**, fin août 1893 hôpital Broussais (1 p. petit in-4). « Depuis ces deux semaines / Où j'ai failli mourir »... 6 quatrains (Pl. p. 991).

9. « J'ai revu, quasiment triomphal »... (2 p. in-12). Brouillon non signé de ce poème de cinq sizains, recueilli dans *Épigrammes* (XVI, v, Mons), conçu en revoyant la prison de Mons, lors de son arrivée en Belgique pour ses conférences de 1893. « J'ai revu, quasiment triomphal, / La ville où m'attendaient ces mois d'ombre »... Nombreuses ratures et corrections (Pl. p. 267).

10-13. **Inséparables**, suite de 4 sonnets publiée sous le titre *Cordialités*, marqué par Verlaine en coin (4 pages oblong in-8) : I à *Ernest Delahaye* : « Dans ce Paris où l'on est voisin et si loin / L'un de l'autre que c'est une vraie infortune »..., II « Deux colibris parisiens, deux cancaniers / Sans cesse se disant les fausses et les vraies / Nouvelles »..., III *Pour une fête* « Impériale, puisque Eugénie ! et très douce / Puisqu'elle-même et très royale, puisque moi ! »..., IV *Pour les gens enterrés au Panthéon* « Morts d'à-côté, beaucoup de cendre, quelques os »... (Pl. p. 994-996).

14. **Rendez-vous** (1 p. in-8, non signé). « Dans la chambre encor sépulcrale / De l'encor fatale maison »... 5 quatrains, première version plus courte de la pièce VI de *Hombres*, portant le même titre (Pl. 1223).

15. **Sérieusement** (1 p. in-8), prévu pour *Femmes*. Un titre alternatif *Féroce* est ajouté au crayon (qui sera adopté ans les *Œuvres posthumes*). 4 quatrains et un vers : « Tu m'as vu mourant presque / Ou plutôt presque mort »... (Pl. p. 1013).

16-19. **Apaisement** II-V, Hôpital Broussais 7^{bre} 93. (4 p. in-8, la dernière seule datée et signée). 4 pièces numérotées de II à V, publiées sous le titre *Contre la jalousie* (renumérotées I-IV). II « La jalousie est multiforme / Dans sa monotone amertume »... 6 quatrains. III « D'ailleurs la jalousie est bête. / D'abord elle ne sert de rien »... 3 septains. IV « Bah ! confiance ou jalousie ! / Mots oiseux et choses impies »..., sonnet. V « Et pourquoi cet amour dont plus d'un sot s'étonne / Qui ferait mieux de vivre avant de s'étonner »... 3 quatrains (Pl. p. 997-999).

20. **Retraite**, [octobre 1893]. (1 p. in-8). « On s'isole à Paris, quelle que soit l'horreur / Apparente de vivre en ce cirque d'erreur »... 16 vers (Pl. p. 1001), avec ratures.

21. « L'enfant avait reçu deux bons yeux dans la tête / Quelque chose de dur et de doux à la fois »... (1 p. in-4). Sonnet sans titre, publié sous le titre *À Fernand Crance* (Pl. p. 1019), ratures et corrections.

22. **Visites**, [octobre 1893]. (1 p. grand in-8). « Je n'ai pas vu d'arbres ni d'herbe / Ni de ciel sinon un seul pan »... 5 sizains (Pl. p. 1019).

23. **À M^{lle} Berthe**, Hôpital Broussais 3 9^{bre} 1893. (1 p. in-8). « Mignonne que je connais / Que par votre doux nom de Berthe »... Le nom Berthe a été biffé et remplacé par Marthe ; le poème a été publié sous le titre *À Mademoiselle Marthe*. Sonnet (Pl. p. 1003).

24. **Hôpital** (1 p. in-12). « De cet endroit neutre il s'exhale / Quelque chose de neutre trop »... Le titre *Hôpital* est ajouté au crayon dans le coin (Pl. p. 1011). Ratures et corrections.

25. **Oxford**, 9^{bre} 1893., (1 p. grand in-8). « Oxford est une ville qui me console, / Moi rêvant toujours de ce Moyen-âge là »... 13 distiques (Pl. p. 1007).

26. **Paul Verlaine's lecture at Barnard's Inn Hall** London nov^{er} 1893 on the 21th. (1 p. in-4). « Dans ce hall trois fois séculaire, / Sur ce fauteuil dix fois trop grand »... 7 quatrains (Pl. p. 1006).

27. **Bergerie**, [Bergerades], pour le recueil *Femmes*. (1 p. in-8). « À l'instar des bergers de Virgile / Et même de ceux de Florian »... 4 quatrains. Publié dans une version plus longue (9 quatrains) sous le titre *Bergerades* (Pl. p. 1010).

28. **Frontispice pour un livre nouveau**, Hôpital Bichat 7 X^{bre} 1894. (1 p. grand in-8 sur papier de l'Assistance publique). « L'amour est infatigable / Il est ardent comme un diable »... 6 tercets. Il a été placé en prologue du recueil *Chair* (Pl. p. 883).

29-31. **Vieilles "Bonne Chanson"**, 1869-1870. Suite de 3 poèmes (1 p. in-8 chaque sur papier de l'Assistance publique, le dernier signé). I *Vœu final* « O l'Innocente que j'adore / De tout mon cœur, en attendant »..., 4 quatrain. II *L'Écolière* « Je t'apprendrai, chère petite, / Ce qu'il te fallait savoir peu »... 4 quatrains. III *À propos d'un mot naïf d'Elle* « Tu parles d'avoir un enfant / Et n'as qu'à moitié la recette »...
.../...

Varia

637

à Madame Marie M...

(monté)
de l'élém...

Vous faites bonne et douce en nos tristes tempêtes,
d'Esprit et la Raison parmi nos fureurs bêtes, -
Et si l'on vous eût crue au temps qu'il le fallait
On se fut épargné que de chagrin plus laid
Encor que douloureux ! Puis lorsque sonna l'heure
Définitive où d'espérer n'était qu'un leurre
D'orenavant, du moins vous fîtes pour le mieux
Quant à tel *modus vivendi* moins odieux
Que cette guerre sourde ^{ou} cette pais armée
Qui succéda l'affreux conflit.

Et vénérée, ô morte inopportune !
Qui sait, vous l'êtes, précise et sûre au vrai moment,
Votre volonté, toute indulgence et sagesse
Eût ~~pu~~ sans doute et nous eût fait largesse ^{précise}
D'un pardon mutuel obtenu par son soin;
Tout serait dans la ~~morale~~ ^{avec} Dieu pour témoin.
Mais Dieu n'a pas voulu qui vous a donc reprise
Pourquoi ?

Dormez, ô vous sous votre pierre grise,
Qui fîtes le devoir et ne cédâtes pas,
Dormez par ce Novembre où ne peuvent mes pas
Malades vous aller porter quelque couronne
Mais voici ma pensée, ô vous, douce, ô vous bonne !

1 Novembre 1894

Paul Verlaine

38

monté

.../...

2 quintains. (Pl. p. 156-157, en appendice à *La Bonne Chanson*).
Nombreuses ratures.

32. **Monna Rosa** *D'après un tableau de Rossetti*. (1 p. in-4, non signé).
« Elle est seule au boudoir / En bandeaux d'or liquide »... 6 quintains.
(Pl. p. 1038), ratures et corrections.

33. **Demi-teintes**. (1 p. in-8). « O la Dulcinée / De ce Toboso »...
3 huitains (Pl. p. 989).

34. **à Madame Marie M****, 1^{er} novembre 1894. (1 p. grand in-8, sur
papier de l'Assistance publique). « Vous fûtes bonne et douce en nos
tristes tempêtes »... 22 vers. Verlaine y évoque sa belle-mère Mme
Mauté de Fleurville ; poème paru avec variantes dans *Confessions*
en 1895. Quelques ratures et corrections (Pl. p. 1020),

35. **Pâques !**, mars 1894, (1 p. in-4 et 1 p. obl. in-8). « De Rome hier
matin les cloches revenues / Exhalent un concert glorieux dans les
nues »... 15 distiques (Pl. p. 1017).

36. **Assomption**. (1p. in-8). « Aujourd'hui c'est ma fête et j'ai droit à
des fleurs / (Sous mon autre prénom je n'ai droit qu'à des pleurs »...
14 vers (Pl. p. 1018).

37. **Prière**. (1p. grand in-8, au crayon sauf titre, signature, et note) « Me
voici devant Vous contrit comme il le faut / Je sais tout le malheur
d'avoir perdu la voie »... 3 quintains (Pl. p. 1019), quelques ratures et
corrections, et cette note pour Léon Vanier : « *Varia* est un titre vague
que nous arrangerons selon la division des pièces. Venez donc me
voir. Prière de régler ».

38. **Quand même**, 17 X^{bre} 1894. Hⁱ Bichat. (1 p. in-8, sur papier de
l'Assistance publique). « Ah, dis, mon cœur, plutôt que cette vie /
D'émotion sans doute noble encor »... Sonnet (Pl. p. 1021).

39. **Acte de foi**. (1 p. in-8, sur papier de l'Assistance publique). « Le
seul savant c'est encore Moïse ! »... Sonnet (Pl. p. 1022).

40. **à Célimène**, pour *Femmes*, 11 février 95. (1 p. in-8). « Bon, encore
une trahison ! / Quans serons-nous à la millième ? »... 6 tercets et
un vers (P. p. 1023).

41-43. **pour E...**, 3 poèmes portant le même titre répété, et signés
(5 p. in-8). Les poèmes s'adressent à la maîtresse du poète Eugénie
Krantz. – « O la femme éternellement / Bien aimée ! »... 7 quatrains ;
– « J'aime ton sourire / Qui m'accueille si / Gentiment ! »... 8 tercets ;
– « Quelle colère injuste et folle ! / Au fond la colère est injuste »...
4 quatrains (Pl. p. 1024-1026).

44-45. **Épilogue** à *Eugénie*..., 2 poèmes pour *Femmes* portant le même
titre. Le premier « O toi, toi, seule bonne entre toutes ces femmes »...
est daté du 21 février 1895 (2 p. in-8), 10 tercets et un vers. Le 2^e « Mais
il te faut m'être si douce ! / Car tu sais ou tu ne sais pas »... (1 p. in-8)
porte à la fin cette note : « Cette pièce doit suivre immédiatement
celle commençant par *O toi, toi seule bonne*... et conclure *Femmes* ».
(Pl. p. 1026-1027).

46. **Intermittences** (1 p. petit in-4). « Il est des jours, il est des mois /
Il est jusques à des années »... 8 quatrains (Pl. p. 1033).

47. **Sites urbains**. (1 p. grand in-8). « Prisonnier dans Paris pour
beaucoup trop de causes / Par ces temps chauds je me console avec
les choses »... 3 strophes de 6, 7 et 9 vers. (Pl. p. 1034).

48. **Clochi-clocha**. (1 p. grand in-8). « L'église Saint-Nicolas / Du
Chardonnet bat un glas »... 3 dizains, ratures et surcharges (Pl. p. 1035).

49. **Anniversaire**, 30 mars 1895. (1 p. in-8, non signé). « L'an dernier,
des amis restés / Avaient fêté ma cinquantaine »... 6 quatrains, ratures
et corrections (Pl. p. 1030).

50. **Conseil**, 4 mai 1895. (1 p. in-8). « Je devrais me borner à vous
dire : / « Puisque vous n'avez pas vingt ans, continuez » »... Sonnet, envoi

raturé. (Pl. p. 1031). Est jointe la rare édition originale du poème pour
Louis Dorbon, le futur libraire âgé de 17 ans qui le lui avait payé 20
francs (bifolium in-8, vélin glacé crème avec page de titre), et l'avait
tiré à une trentaine d'exemplaires.

51-52. **Souvenirs d'hôpital** I et II. Suite de 2 poèmes, signée en fin.
(2 p. in-12). I « La vie est si sottte vraiment / Et le monde si véhément »...
sonnet inversé ; II « D'ailleurs l'hôpital est sain / On s'y berce sur le
sein »... sonnet. (Pl. p. 1032-1033).

53. **Mi-septembre**. (1 p. petit in-4). « Parmi la chaleur accablante / Dont
nous torrifica l'été »... 6 quatrains. Publié sous le titre *En septembre*
(Pl. p. 1036).

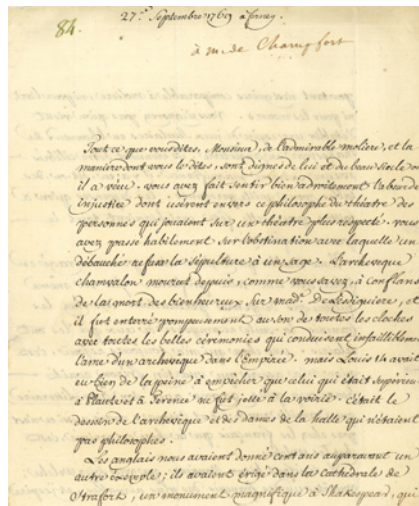
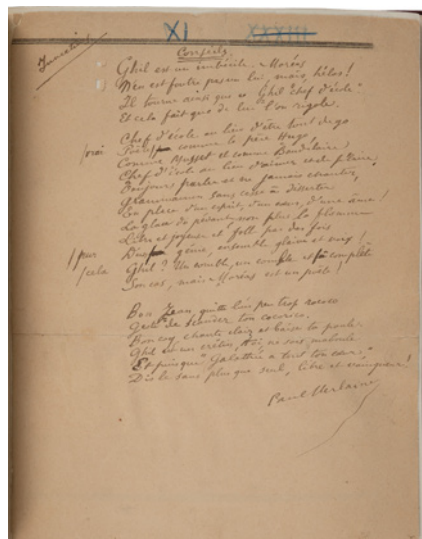
54. **Jour de l'an**, 1^{er} Janvier 1895. (1 p. in-8 sur papier de
l'Assistance publique). « La vie est de mourir et mourir c'est naître /
Psychologiquement tout comme autrement »... Sonnet, publié sous
le titre *Pour le Nouvel An* (Pl. p. 1022).

55. **Épilogue** (*en manière d'adieux à la poésie "personnelle"*). (1 p.
in-8). « Ainsi donc, adieu, cher moi-même / Que d'honnêtes gens
m'ont blâmé »... 6 quatrains sur 7 (manque le dernier), avec rature et
correction. (Pl. p. 1028).

56. **Voyages**, 1^{er} Mai 1893. (1 p. in-4). « Je voyageai dernièrement
hors de Paris. / Où ça ? Bien loin, hélas, du marbre et des lambris »...
24 vers. (Pl. p. 987).

On joint l'édition originale des **Œuvres posthumes**, *Vers et Proses*
(Paris, Messein, Léon Vanier, 1903), in-8 ; demi-marroquin vert bronze
à coins, dos à cinq nerfs filets et caissons dentelés dorés, couverture
et dos conservés (*Canape*). **Un des 15 exemplaires numérotés sur
Hollande** (n° 5).

Provenance : Paul Voûte (ex-libris, sa vente 11 mars 1938, n° 616) ;
Mme Émile Prat ; Albert Kies (ex-libris) ; Bibliothèque littéraire Raoul
Simonson – Albert et Monique Kies (19 juin 2013, n 305).



144

VERLAINE Paul (1844-1896).

Invectives (Paris, Léon Vanier, 1896) ; in-12, maroquin lie-de-vin, dos lisse, titre à la chinoise, encadrement intérieur orné d'un filet doré, tête dorée, couverture et dos conservés (reliure de l'époque).

1 200 / 1 500 €

Édition originale.

Un des 71 exemplaires sur **papier de Hollande** (justifié et signé par Léon Vanier), enrichi d'un **poème autographe signé : Conseils** (11^e poème du recueil, 1 page in-8) : « Ghil est un imbécile Moréas »....

Il est par ailleurs illustré de **9 aquarelles originales** dont quatre représentent Verlaine, signées H. THIRIEZ dans un style Art nouveau.

Invectives, paru peu de temps à peine après la mort de Verlaine, est un recueil de poèmes dans lequel Verlaine règle ses comptes avec ses contemporains. Comme dans le poème autographe relié en début de volume, dont René GHIL est la cible. Verlaine lui reproche d'être un « chef d'école au lieu d'être tout de go / Poète comme le père Hugo ».

Réparations, jaunissement, dos insolé.

145

VOLTAIRE (1694-1778).

L.S. « V », Ferney 27 septembre 1769, à Nicolas-Sébastien de CHAMFORT ; écrite par son secrétaire Jean-Louis Wagnière ; 2 pages et demie in-4, adresse à « Monsieur Renard, Libraire au palais pour faire tenir s.l.p. à Monsieur de Champfort » (fentes réparées, petite déchirure par bris de cachet sans toucher le texte)).

1 500 / 2 000 €

Intéressante lettre à Chamfort sur Molière et Shakespeare, à propos de l'Éloge de Molière de Chamfort, couronné par l'Académie française.

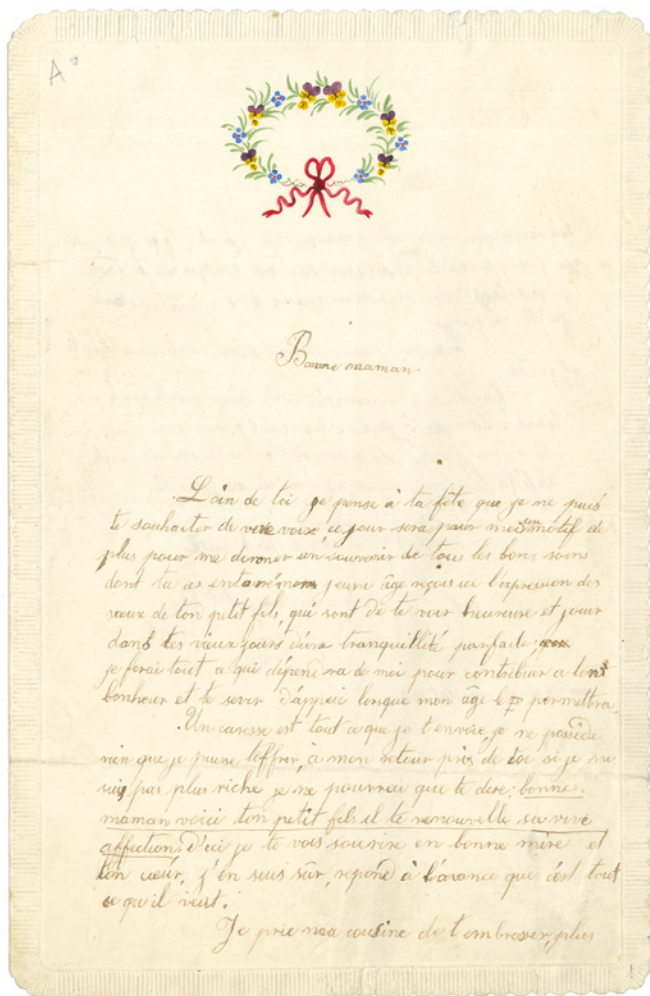
« Tout ce que vous dites, Monsieur, de l'admirable Molière, et la manière dont vous le dites, sont dignes de lui et du beau siècle où il a vécu. Vous avez fait sentir bien adroitement l'absurde injustice dont usèrent envers ce philosophe du théâtre des personnes qui jouaient sur un théâtre plus respecté. Vous avez passé habilement sur l'obstination avec laquelle un débauché refusa la sépulture à un sage. L'archevêque Chamvalon mourut depuis, comme vous savez, à Conflans, de la mort des bienheureux sur Mad^e de Lesdiguière, et il fut enterré pompeusement au son de toutes les cloches, avec toutes les belles cérémonies qui conduisent infailliblement l'âme d'un archevêque dans l'Empirée. Mais Louis 14 avait eu bien de la peine à empêcher que celui qui était supérieur à Plaute et à Terence ne fut jetté à la voirie. C'était le dessein de l'archevêque et des dames de la halle, qui n'étaient pas philosophes.

Les anglais nous avaient donné cent ans auparavant un autre exemple ; ils avaient érigé dans la cathédrale de Strafort, un monument magnifique à Shakespear, qui pourtant n'est guères comparable à Molière, ni pour l'art ni pour les mœurs. Vous n'ignorez pas qu'on vient d'établir une espèce de jeux séculaires en l'honneur de Shakespear en Angleterre. Ils viennent d'être célébrés avec une extrême magnificence. Il y a eu, dit-on, des tables pour mille personnes. Les dépenses qu'on a faites pour cette fête enrichiraient tout le parnasse français.

Il me semble que le génie n'est pas encouragé en France avec une telle profusion. J'ai vu même quelquefois de petites persécutions être chez les français la seule récompense de ceux qui les ont éclairés. Une chose qui m'a toujours réjoui, c'est qu'on m'a assuré que Martin Fréron avait beaucoup plus gagné avec son *Âne Littéraire*, que Corneille avec *le Cid* et *Cinna* ; mais aussi ce n'est pas chez les Français que la chose est arrivée, c'est chez les Welches.

Il s'en faut bien, Monsieur, que vous soyez welche ; vous êtes un des français les plus aimables, et j'espère que vous ferez de plus en plus honneur à votre patrie »...

Correspondance (Pléiade), t. IX, p. 112.



146

ZOLA Émile (1840-1902).

Recueil de 59 lettres ou pièces, dont 23 L.A.S. et 3 MANUSCRITS autographes signés, 1851-1875 ; environ 160 pages formats divers, montées sur onglets sur des feuillets in-4 de papier vélin fort, le tout relié en un vol. in-4 demi-chagrin violet (H. Jacquet-Riffieux).

25 000 / 30 000 €

Ensemble exceptionnel sur l'enfance et la jeunesse de Zola, avec sa correspondance familiale, en partie inédit.

Lettres d'enfance de Zola à sa famille.

L.A.S. « E. Zola » à sa grand-mère Henriette Aubert, Paris 12 juillet 1851 (2 p.in-8, papier décoré). Vœux du petit Émile âgé de 11 ans, pour la fête de sa grand-mère : « je ferai tout ce qui dépendra de moi pour contribuer à ton bonheur et te servir d'appui lorsque mon âge le permettra. Un caresse est tout ce que je t'envoie, je ne possède rien que je puisse t'offrir, à mon intérieur près de toi si je suis plus riche je ne pourrais que te dire : bonne nuit. »

L.A.S. en vers, signée « Votre dévoué petit fils Zola Émile », [1852 ?], à ses grands-parents M. et Mme Aubert à Aix. (1 p. et demie in-8, enveloppe). Trois sizains pour « Cher grand père et chère grand-

mère » : « O mes tendres parents, / De mes pas chancelants / Guides, dans mon jeune âge, / Recevez en ce jour / De mon sincère amour / La marque et les hommages »...

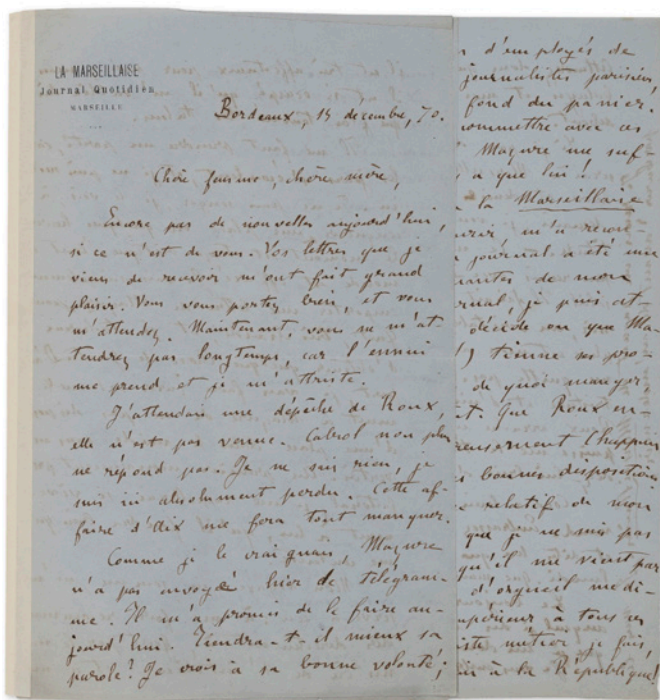
L.A.S. « Zola Émile », [1852-1853 ?], à ses grands-parents Aubert, à Aix (1 p. in-8, adresse). Lettre de vœux pour la nouvelle année : « Que je sois digne de l'amour que vous me portez et que lorsque la vieillesse vous fera courber vos fronts que je soutienne vos pas chancelants et que je sois votre baton de vieillesse »...

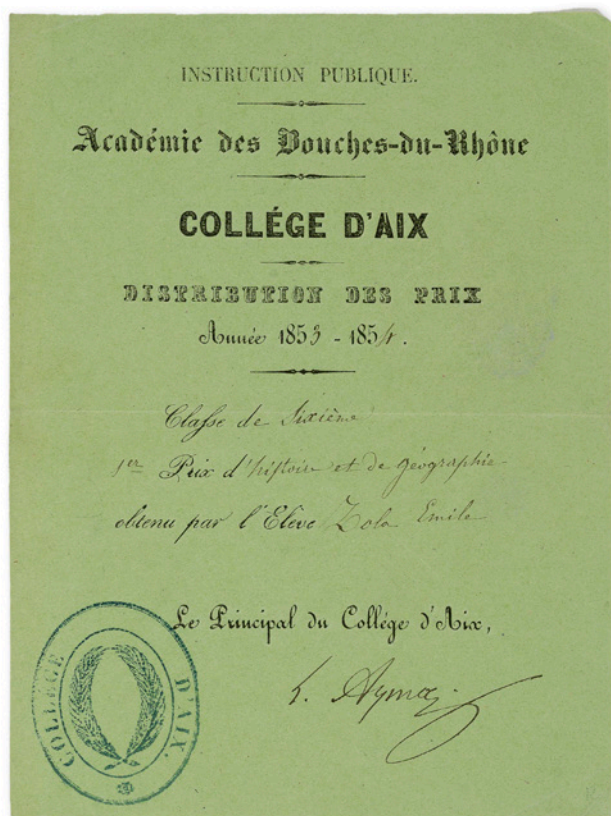
L.A.S. « Émile Zola à Aix », à la suite d'une L.A.S. de sa mère, [Aix vers 1845-1846 ?], à ses parents (4 p. in-4 dont une demi-p. de Zola). Émile Zola rassure sa mère sur la santé du petit Émile (7 ans), mais c'est aussi au tour de son mari d'être malade. La vie en Provence n'est pas facile : « pays de sauvages » que les montagnes entourent comme les murs d'une prison, le soleil brûle, et souvent ils manquent « de quoi manger attendu que dans cette chaleur il n'y a rien ». Les travaux du Canal se poursuivent. Émile écrit maladroitement à son grand-père : « Mon cher papa Aubert, j'ai été bien malade et je pensais souvent à toi. Maman me dit que bientôt je t'embrasserai. Je te donnerai un petit cadeau. J'ai à Aix une petite femme, elle s'appelle Rose, et je joue bien avec elle ». Il lui demande « beaucoup de joujoux car j'en casse beaucoup ». Et sa mère de commenter : « s'il fallait laisser Émile écrire tout ce qu'il dit maintenant j'en aurais pour jusqu'à demain ».

L.A.S. « Zola Émile », en vers, [janvier 1850-1852 ?], à sa mère (1 p. et demie in-8, adresse « A ma mère »). Lettre de vœux en 4 quatrains : « Ma chère mère en ce jour solennel / Je te souhaite de longs jours / De la santé un bonheur éternel [...] Toi qui pris soins de mon enfance / Qui veilla toujours sur moi / Avec une douce vigilance [...] Que cette nouvelle année / Se passe sans chagrin / Et que chaque journée / T'amène un meilleur destin »...

L.A.S. « Zola Émile », [Aix 13 avril 1856], à sa mère à Aix (3 p. petit in-4, adresse). Lettre pleine d'amour filial, dans laquelle le jeune Zola s'excuse de sa mauvaise conduite durant l'étude avec un jeune maître et se repent du chagrin qu'il a pu causer à sa mère. Le principal l'a puni de manière exemplaire, et Émile devine le chagrin que cela a

...





Les études au Collège d'Aix (1856-1859).

Manuscrit autographe (4 p. in-4). Brouillon de rédaction en vers, avec de nombreuses ratures et corrections. Narration d'une chasse au cerf. « C'était l'heure où perlait sur la feuille immobile / La blanche goutte d'eau qu'alors la nuit distille »...

Manuscrit autographe signé « E. Zola » (3 p. in-4). Devoir de mathématiques, résolution d'une équation à 4 inconnues.

Manuscrit autographe (1 p. ½ in-8). Devoir de thème français-latin.

Petit carnet par un enseignant « F. Agz » (?) : bons de vers à l'élève Zola, 28 janvier-23 mars (11 p. in-16).

Bulletin scolaire d'Émile Zola au Collège d'Aix, en classe de huitième, [1858] (2 p.in-4, en-tête, répar.). « Langue française : bien. Langue latine : très bien. Devoirs écrit : bien. [...] Conduite générale : fort mieux. Caractère : fort doux »...

14 bulletins de prix et notes, au Collège d'Aix (1854-1857) : 1^{er} prix d'histoire et géographie, 1^{er} prix d'arithmétique, première note d'honneur, témoignages de satisfaction...

Bulletin du Lycée Impérial Saint-Louis à Paris (18 juillet 1859), attestant que l'élève Zola « a obtenu la 1^{ère} place dans la Composition en Logique ».

Lettres d'Émilie Zola à son fils (printemps-été 1866).

3 L.A.S. « V^e E Zola » d'Émilie Zola, à Émile Zola à Paris.

12 mai [1866]. (3 p. in-8). Elle se réjouit de savoir son fils à la campagne, à canoter (sur la Seine à Bennecourt) : « ce que je n'approuve pas, c'est de t'exposer sur l'eau par le vent qu'il fait une petite barque est vite renversée »... Elle ne se console pas de son absence. Elle aimerait qu'il lui rapporte un merle ou un sansonnet, à qui elle apprendrait à parler...

[28 mai 1866] (1 p. in-8, adr.). L'« affectionnée mère » rassure son fils : « Je t'écris à la hâte pour te tranquilliser. J'ai été reçue on ne peut pas mieux. Je partirai ce soir ou demain matin »...

Paris 17 juin 1866 (3 p. in-8). Elle envoie des articles qui parlent de son fils. Elle donne des nouvelles de leurs « Messieurs toutou » ; celui d'Émile (qui croyait qu'il n'aimait pas la viande) a fait « un festin réellement royal au foie ». Elle lui recommande d'être prudent.

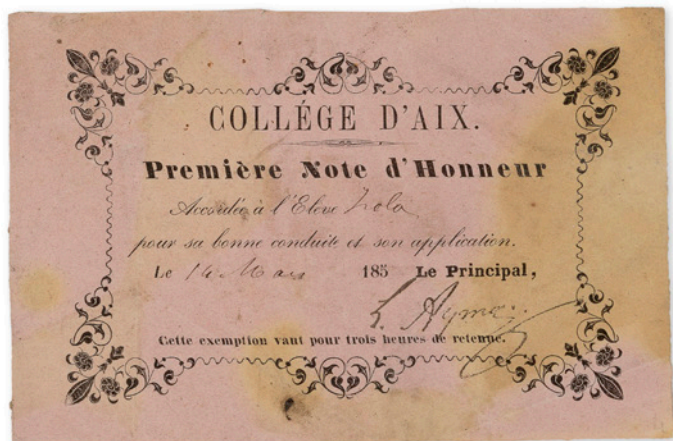
Certificat de mariage.

Mariage à la Mairie des Batignolles-Monceaux, le 31 mai 1870, entre Émile Zola, « homme de lettres », et Éléonore Alexandrine Meley, « sans profession » (1 p.in-4, en partie impr.).

Correspondance de Zola à sa femme et sa mère (Bordeaux décembre 1870).

15 L.A.S. « Emile Zola », Bordeaux 12-23 décembre 1870, à « Chère femme, chère mère » (23 pages in-8, le 5 premières lettres à en-tête du journal *La Marseillaise*).

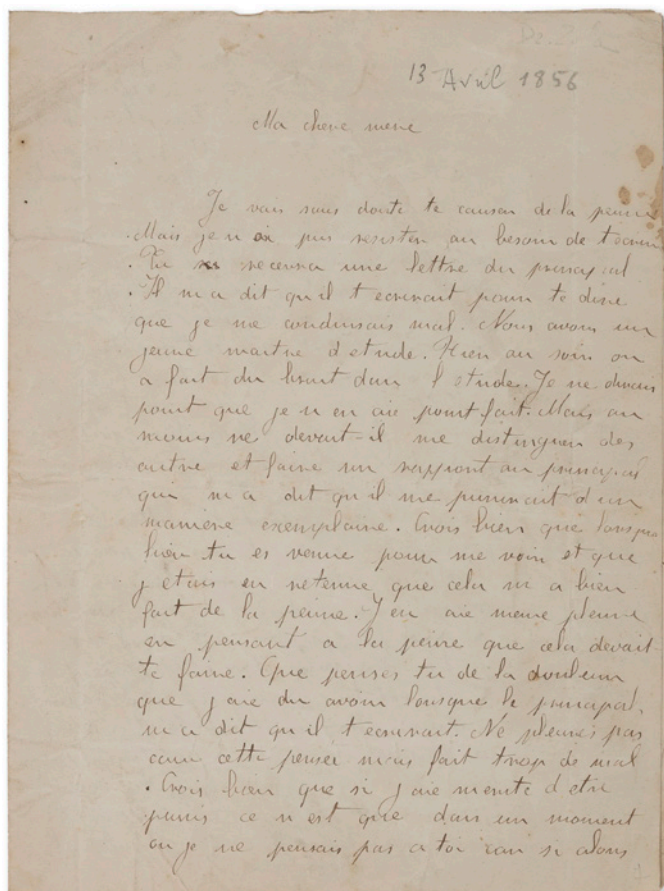
Après la chute de l'Empire et lors de l'avènement de la République, Zola (rédacteur de *La Marseillaise*, journal qu'il a fondé avec Marius Roux) cherche à se faire nommer préfet ou sous-préfet. Pour ce faire, il se rend en décembre 1870 à Bordeaux, où venait de se transporter la délégation du gouvernement de la Défense nationale. Au jour le jour, rendez-vous après rendez-vous, il informe de ses démarches sa mère et sa femme, restées à Marseille. Il cherche d'abord à se faire nommer sous-préfet à Aix-en-Provence, mais c'est un échec. « Quel triste métier je fais en tendant la main à la République, avouet-il. Il finira par se faire engager comme secrétaire par le député de



.../...

dû causer à sa mère. « Ne pleure pas car cette pensée me fait trop de mal [...] Mais ne t'afflige pas je t'en supplie quelque soit la punition [...] te faire pleurer est ce que redoute le plus »...

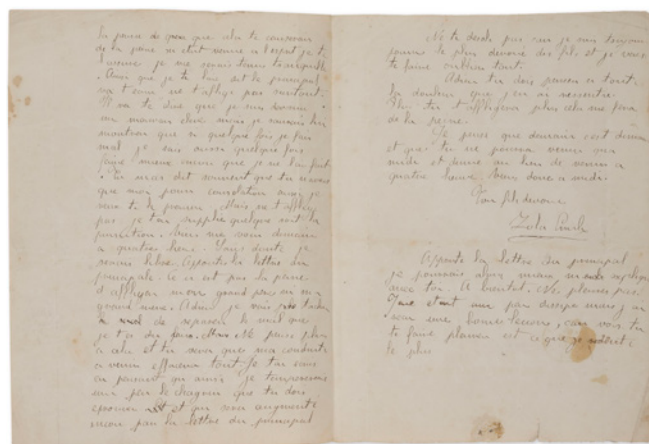
Émilie Zola (mère d'Émile). L.A.S., [Aix 17 juin 1844], à sa mère Mme Aubert à Vaux (Meuse) (2 p. in-4, adresse, répar.). Elle se plaint de sa situation financière difficile, car son débiteur « sait faire tirer la langue à ceux qui attendent de lui » ; son mari négocie « un emprunt sur ses biens ». Les travaux du Canal (« l'affaire d'Aix ») avancent, et les journaux en donneront bientôt des nouvelles... « notre pauvre petit Emile est encore bien malade depuis 2 jours, et nous craignons pour lui car il existe une fièvre qui emporte les enfants »...



gauche Alexandre Glais-Bizoin, un des cofondateurs de *La Tribune*, journal auquel Zola avait déjà collaboré (1868-1870).

– 12 décembre (2 p.). Il est arrivé à Bordeaux, a trouvé difficilement une chambre d'hôtel : « Les hôtels sont combles, j'ai craint de coucher à la belle étoile. Enfin, avec des supplications, j'ai obtenu une chambre de domestique à l'hôtel Montré rue Montesquieu, la chambre est très propre, et je ne la paie que 2 francs »... – 12 [13] décembre (6 p.). Relation détaillée de ses premières démarches, de ses rendez-vous. « Toutes les préfectures sont prises, et pas un préfet ne paraît disposé à lâcher sa proie [...] Il est impossible que je ne réussisse pas »... La ville lui déplaît : « elle est bien sale en ce moment, toute grise et toute boueuse »... – 14 décembre (6 p.). Zola s'impatiente de la lenteur des démarches, surtout d'une lettre de Cabrol qui n'arrive pas : « Je me ronge les poings ici à chercher un moyen d'avoir une réponse immédiate et décisive ». Comme il n'y a rien à faire, il se promène, mais « il pleut continuellement [...] je passe le temps à me promener sous les arcades du théâtre. Les cafés sont ignobles, l'eau ruisselle sur tous les murs des maisons ! Quelle ville humide ! »... – 15 décembre (6 p.) Zola est désabusé : « Il aurait mieux valu, je le sais, être nommé Empereur tout de suite ; mais, en ce moment, je solliciterais un emploi de garde-champêtre que je ne l'obtiendrais peut-être pas ». Il refuse tous les postes dans les « trous » à moins que ce ne soit à côté de Marseille. « La nouvelle que la *Marseillaise* ne veut pas mourir m'a réconforté ! L'agonie du journal a été une des causes déterminantes de mon départ »... – 16 décembre (4 p.) Enfin de bonnes nouvelles : « Demain je tenterai le grand coup, et si je ne réussis pas, tout sera dit. La lettre de Cabrol est tout à fait bien, c'est une arme puissante. Si elle rate, je n'ai qu'à repartir »... – [17 décembre ?]. Message « à lire d'abord » (2 p.) : « Ces gens-là se

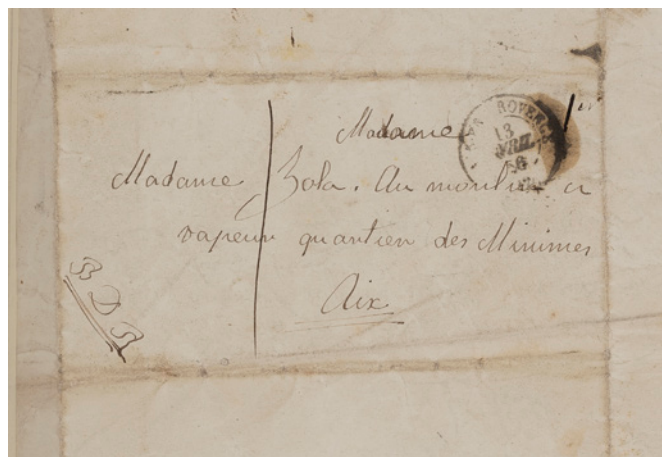
sont moqués de moi », il est « inutile d'insister davantage. Je partirai lundi »... – 17 décembre (2 p.). Zola décide « d'aller jusqu'au bout, pour ne rien avoir à me reprocher [...] Je suis plus gai aujourd'hui qu'hier. Je vois tout perdu, et je chante, selon mon habitude »... – 18 décembre (6 p.). Il raconte ses « deux joies d'aujourd'hui ». Le « pauvre vieux » député de gauche Glais-Bizoin l'a « accueilli avec beaucoup d'amitié ». Comme il n'y a pas de place, « je vais rabattre mes prétentions en demandant d'être secrétaire de quelqu'un, à la condition qu'on me donnera la première préfecture libre. S'il le faut, j'attendrai Gambetta. J'ai eu le tort jusqu'à présent de ne pas m'adresser au bon Dieu »... – 19 décembre (4 p.) Glais-Bizoin n'est finalement pas une bonne aide : « on continue à me le présenter de toutes part comme idiot et privé de toute influence. Ça m'inquiète beaucoup. Ranc [...] s'est mis à rire quand je lui ai parlé de Glais-Bizoin. J'essayerai pourtant encore de me servir de ce pauvre vieux »... – 20 décembre (6 p.). Bonne nouvelle : après avoir fait « une heure de faction par une pluie atroce » devant le domicile de Glais-Bizoin et l'avoir abordé comme par hasard, le député lui propose d'être son secrétaire : « J'ai compris tous les avantages d'une pareille position. Fort peu de choses à faire, pas d'heure fixe, et n'être commandé que par un brave homme ». D'autre part, retourner bredouille à Marseille « c'est pour végéter, pour aller frapper à la porte de Gent ou Labadié, ce qui m'humilierait maintenant »... – 21 décembre (6 p.). Zola est finalement engagé, il lui reste à s'installer. Longue lettre de détails sur les comptes, les démarches pour trouver un logement peu cher, etc. – 22 décembre



(4 p.). Zola est tracassé par son budget et recommande : « Soyez avarés », même s'il « faut que je me pose ici en monsieur très bien, pas en employé. Nous mangerons plus maigre, voilà tout ». Il a deux logements en vue, mais « les cuisines ici sont horribles » et elles ne seront « guère à leur aise »... – 23 décembre (1 p.). Il a finalement loué un appartement rue de Lalande, et est maintenant « sans le sou »... – 24 décembre (2 p.). Zola leur écrit au cas où elles ne seraient pas encore parties, pour les rassurer. – 25 décembre (3 p.). Zola s'inquiète encore de l'argent disponible, du coût de la vie à Bordeaux, et se réjouit des retrouvailles...

Plus une L.A.S. « Émile Zola » à sa mère, 12 mai 1871, lors de la Commune (1 p. in-8). « J'ai de très mauvaises nouvelles, et je crains bien que, si vous restiez à Paris, nous ne nous trouvions séparés. Aussi ai-je résolu que vous viendriez me rejoindre demain. Faites donc vite vos préparatifs. Je ne serai tranquille que lorsque nous serons tous les trois loin de Paris »...

Ce bel ensemble est complété des 11 l.a.s. qu'il reçut de sa femme Alexandrine, avec ajouts de sa mère (48 p. in-8 ou in-4), du 14 au .../...



.../...

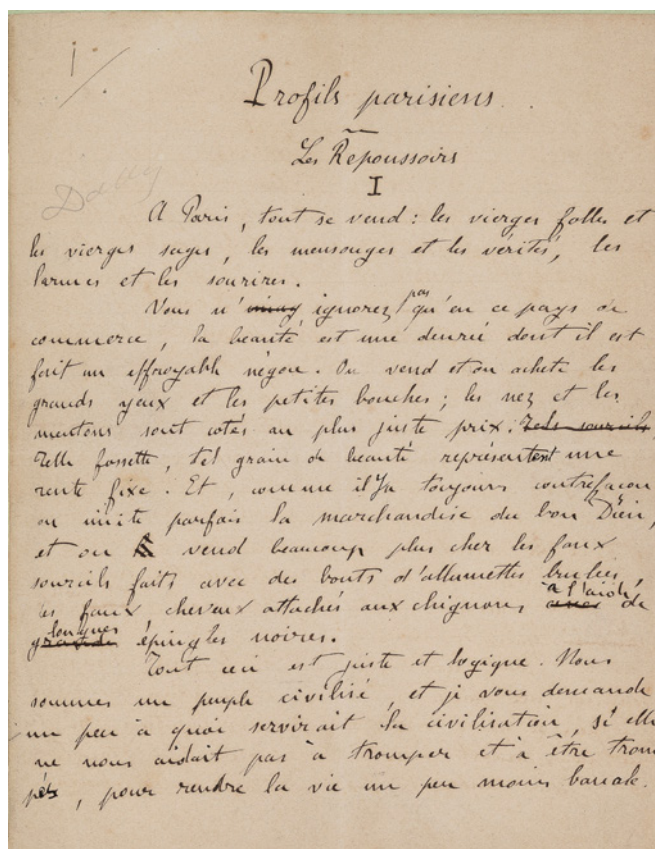
24 décembre 1870. Ces longues réponses permettent de reconstituer le dialogue ; Alexandrine donne des nouvelles d'Aix et s'inquiète de son mari. – 14 décembre. Alexandrine est enfin rassurée après avoir reçu la première lettre de son mari et l'encouragement... – [13 décembre ?]. Elle raconte un rêve où Émile mangeait des écrevisses à la bordelaise... – 15 décembre, tendresses et soucis économiques... – 16 décembre, elle commente les démarches de son mari et le console de la perte de la préfecture d'Aix. De son côté, elle rencontre des gens qui pourraient appuyer Zola dans ses démarches... – 17 décembre : « Je ne te parle plus de la Marseillaise qui est bien morte, et je suis bien contrariée de t'avoir parlé de sa résurrection ». Sa mère lui conseille d'aller voir Thiers, mais elle le rassure aussi : « même si tu n'as rien conclu, nous avons que cela ne dépend pas de ta volonté, à nous trois nous aurons du courage, et nous combattons l'adversité »... – 19 décembre. Alexandrine soutient « Mimi » dans ses difficultés, l'encourage à rencontrer Thiers et Glais-Bizoin... – 20 décembre. Alexandrine n'y voit goutte dans ses comptes, et s'inquiète de leur situation financière, des achats à faire... Etc.

Les dettes familiales.

L.A. (minute corrigée), Paris 24 mars 1875 ; 4 pages in-8.

Réponse à des menaces du cordonnier Auguste Leclerc qu'avait longtemps hébergé la famille Zola, et qui réclame de l'argent prêté à sa mère. Zola n'est pas prêt à céder aux menaces, d'autant qu'il n'a pas l'argent, qu'il a de nombreuses autres dettes à rembourser, et d'ailleurs il ne voit pas quel argent ce Leclerc lui réclame. « Dites-lui qu'il me paraît avoir oublié les services que ma famille lui a rendus. Avant que la ruine ne vint chez nous, et qu'il ne prêtât quelque argent, il avait longtemps été hébergé dans notre maison. Certes, je n'entends pas aujourd'hui lui envoyer une note d'aubergiste. Mais qu'il se souvienne de mon père si bon pour lui, de la maison toujours ouverte »...

Provenance : famille Émile ZOLA, vente Artcurial 24 novembre 2008, n° 58.



147

ZOLA Émile (1840-1902).

MANUSCRIT autographe signé « Emile Zola », *Profils parisiens. Les Repoussoirs*, [1865] ; 18 pages in-4 (23 x 17,8 cm), montées sur onglets et interfoliées de papier vert, le tout relié en un volume in-4 demi-marroquin vert foncé à coins, étui.

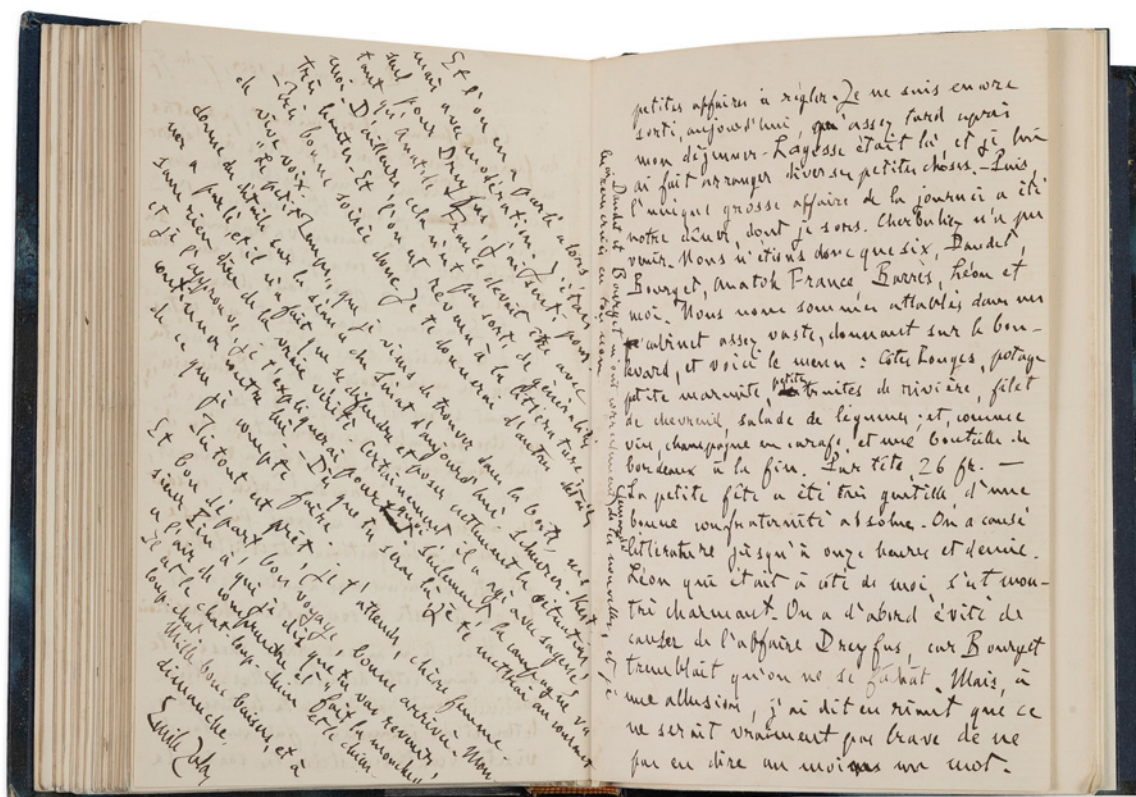
7 000 / 8 000 €

Manuscrit complet d'une nouvelle.

Publiée dans *La Voie nouvelle* du 15 mars 1865, cette nouvelle a été recueillie en novembre 1866 dans les *Esquisses parisiennes* à la suite du roman *Le Vœu d'une morte* (Achille Faure, 1866).

Le manuscrit, à l'encre brune au recto de feuillets de papier ligné (paginés 1-17, plus un f. 6 bis), présente de nombreuses ratures et corrections.

Durandeaum a imaginé un commerce lucratif, dans son « Agence des Repoussoirs » : il loue à des filles pas très belles des filles encore plus laides qu'elles, de sorte que, par comparaison, elles paraissent jolies. « À Paris, tout se vend : les vierges folles et les vierges sages, les mensonges et les vérités, les larmes et les sourires », ainsi commence ce texte divisé en six chapitres (I-VI). Et Zola de conclure cyniquement : « Mais qu'importe au progrès une pauvre âme qui souffre. L'humanité marche en avant. Durandeaum sera béni des âges futurs parce qu'il a mis en circulation une marchandise morte jusqu'ici, et qu'il a inventé un article de toilette qui facilitera l'amour dans le monde entier ».



148

ZOLA Émile (1840-1902).

312 L.A.S. « Emile Zola », 1876-1901, à SA FEMME ALEXANDRINE ; environ 110 pages in-8, plus 4 cartes et 34 télégrammes, le tout monté sur onglets en 6 volumes in-8 reliés demi-veau bleu nuit, dos à nerfs, titre doré.

150 000 / 200 000 €

Magnifique et importante correspondance de Zola avec sa femme Alexandrine.

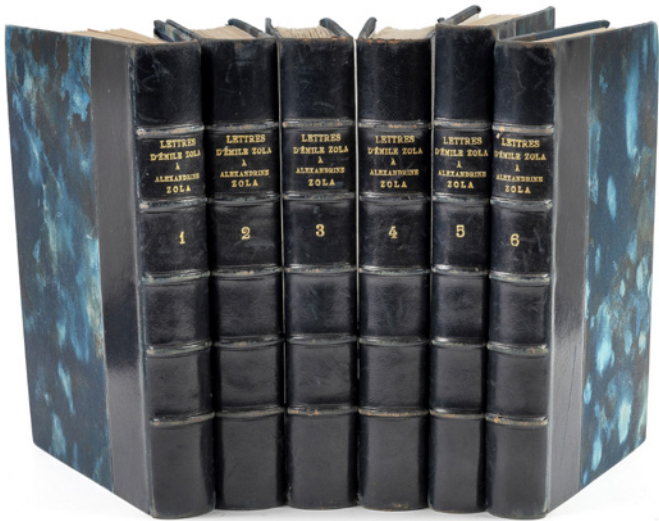
Cette correspondance permet de suivre la vie et la pensée de Zola au jour le jour pendant les périodes où il est éloigné de sa femme, notamment lors des longs séjours d'Alexandrine en Italie : en 1895, 1896 et surtout 1897, date à laquelle commence l'Affaire Dreyfus, Zola lui écrit chaque jour ou presque une longue lettre, quelquefois deux. Même chose pour la période d'août 1898 à juin 1899, pendant laquelle il a été contraint de s'exiler en Angleterre. En 1899 et 1901, Alexandrine repart en Italie, ce qui déclenche de nouveau chez Zola un envoi quasi-quotidien de lettres. Alexandrine, sa femme, est la seule à qui Zola confie tout, des détails les plus anodins de ses activités quotidiennes à ses accès de désespoir les plus profonds. Ayant plus de trente ans de vie commune derrière eux à l'époque de cette correspondance, ils ont connu ensemble la misère et la richesse, et mené côte à côte chacun des combats qui ont émaillé la carrière de l'écrivain. De surcroît, cette femme issue du peuple est sa première lectrice. Zola lui soumet ses œuvres au fur et à mesure de leur rédaction et la tient sans cesse au courant de l'évolution de son travail. Cette correspondance est donc à la fois intime et littéraire, pleine d'anecdotes et de confessions. Chaque lettre (toutes ont au

moins trois pages bien serrées : dans l'ordre généralement pages 1, 3, puis 2 en travers de la page, et éventuellement 4) s'efforce de faire la part entre ces différents aspects : nouvelles domestiques, événements de la journée, rencontres, visites, avancement de l'œuvre et sentiments personnels. Cette correspondance constitue donc un document absolument unique pour la connaissance de Zola, notamment pendant la période bouleversée de l'affaire Dreyfus.

Alexandrine Meley est née à Paris en 1839. Fille naturelle, elle connut une enfance et une adolescence difficiles et eut, à l'âge de 17 ans, une fille naturelle, qu'elle dut placer à l'Assistance publique. Se faisant appeler Gabrielle, elle mène alors une vie de grisette, posant pour les peintres. C'est alors que Zola la rencontre, en mars 1864. Il travaille aux éditions Hachette, et n'a encore rien publié. Le couple emménage en 1865 dans le quartier des Batignolles et, après avoir vaincu les réticences de Mme Zola mère, officialise sa situation le 31 mai 1870. Dès que Zola se consacre entièrement à sa carrière d'écrivain, Alexandrine prend en charge l'organisation de la vie domestique, mettant tout en œuvre pour que son mari ait la tranquillité nécessaire à son travail. Admiratrice absolue de ses livres, elle est, parfois avec véhémence, son premier soutien. À mesure que l'œuvre de Zola connaît le succès, le couple s'élève dans la hiérarchie sociale, donne une réception hebdomadaire à laquelle sont conviés les écrivains, journalistes et directeurs de théâtre amis. Selon Henry Céard, « Alexandrine Zola était alors une grande femme portant élégamment la toilette, le teint clair, l'œil vif, la répartie vive ! Dans un salon, personne n'avait plus de chic, et Goncourt, si peu prodigue de compliments envers les femmes, disait d'elle qu'elle avait très grand air. Mais sous les gants, il y avait une main rude »...

C'est en 1888, alors que la gloire de Zola est établie et que le couple vit dans le luxe, qu'éclate la crise. Zola tombe amoureux de Jeanne Rozerot, une jeune lingère au service du ménage dans leur propriété

.../...



.../...

de Médan. De cette liaison naîtront deux enfants, Denise en 1889 et Jacques en 1891. Pendant trois ans, Zola mène donc une double vie, qu'il cache, non sans en souffrir, à sa femme. Par le biais d'une lettre anonyme, celle-ci est mise au courant. Folle de douleur, elle se précipite au domicile de Jeanne et détruit toutes les lettres que Zola lui avait adressées jusqu'alors. Alexandrine, qui n'a pas eu d'enfant avec Émile et avait dû abandonner sa propre fille, est terriblement meurtrie. Le couple est au bord du divorce. Pourtant Alexandrine se résigne lentement et accepte l'officialisation de cette double vie. Le romancier a installé sa maîtresse et ses enfants à deux pas de Médan, où il va quotidiennement les voir. En 1895, date où commence cette correspondance, une nouvelle et solide relation s'est installée entre Zola et sa femme, qui, pourtant – et cette correspondance en témoigne – restera à jamais blessée. D'où une sensibilité à vif que l'on devine tout au long de cette correspondance, Zola multipliant les déclarations rassurantes et les protestations d'attachement. « Il n'y a pas que les souvenirs entre nous, il y a aussi l'avenir » (31 octobre 1895). Pourtant, un nom n'apparaît jamais dans aucune des lettres, c'est celui de Jeanne. Le romancier évoque toujours « les enfants », auxquels Alexandrine s'est attachée. Zola sait qu'il ne pourra jamais se passer d'elle. Elle est à la fois son amie et son alliée, celle à qui il confie tout. Lorsqu'ils sont séparés il laisse rarement passer un jour sans lui écrire une longue lettre, dans laquelle il lui narre par le menu tout ce qui fait son quotidien : aussi bien l'évolution de son travail que ses rencontres, ses démêlés avec ses confrères que ses combats politiques, ses plaisirs gastronomiques que ses accès de désespoir.

Durant les sept années que couvre cette correspondance, Zola, véritable ouvrier de travail, commence et achève pas moins de cinq romans : *Rome*, *Paris* (qui constituent les deux derniers volumes du cycle des *Trois villes*), *Fécondité* et *Travail* (premiers tomes des *Quatre Évangiles*). Au moment de sa mort, il travaille à *Vérité*, qui paraîtra en 1903. À cela il faut ajouter les innombrables articles et adaptations théâtrales de ses romans, et les livrets pour le musicien Alfred Bruneau.

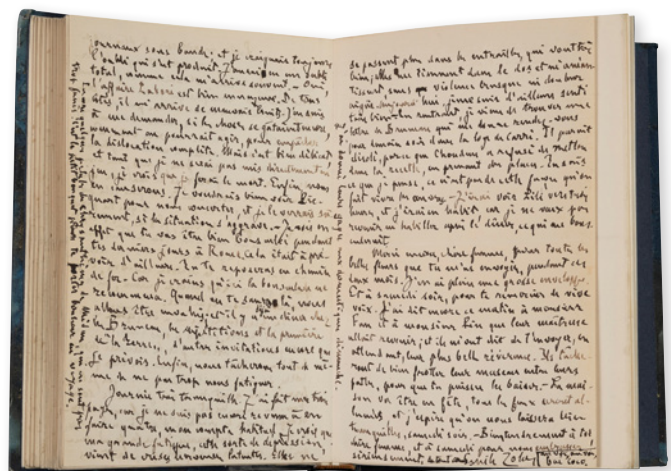
Alexandrine est la première lectrice de ses ouvrages et il la tient régulièrement au courant de l'avancée de son travail. On peut ainsi suivre pas à pas sa méthode de composition : établissement du plan général, puis de chaque chapitre au fur et à mesure. Zola écrit généralement beaucoup et élague dans un deuxième temps. Il doit lutter contre sa tendance naturelle à la prolixité. Ainsi, à propos de *Rome*, : « J'ai enfin terminé aujourd'hui mon chapitre X. Tu n'as pas idée de la peine qu'il m'a donnée dans le dernier tiers. Et il a encore 85 pages, comme le IX. C'est désastreux. J'espère toujours que le

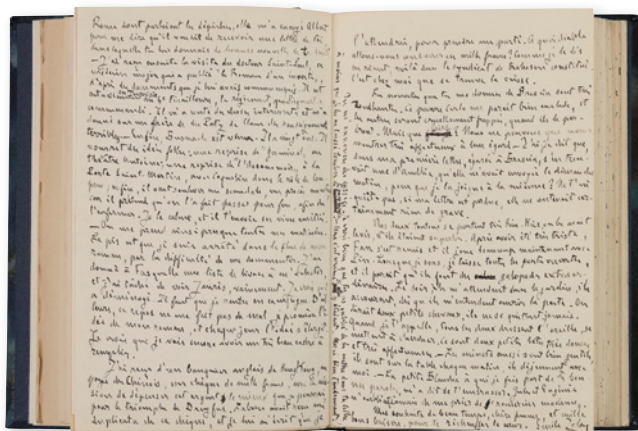
suivant sera plus court » (10 novembre 1895)... La première idée du cycle des *Évangiles* apparaît dans une lettre du 30 octobre 1897 : « J'attendrai ton retour pour recommencer les besognes sérieuses avant de me lancer dans les trois nouveaux romans dont je t'ai parlé, et que je tiens encore secrets. J'aimerais bien me rendre compte de l'effet que va produire *Paris*. Les trois romans sont d'une nature si particulière, si grave, que je tremble un peu de me lancer, à mon âge, dans une si grosse besogne de trois ou quatre ans »... Zola relate aussi la publication de ses œuvres, et l'énorme publicité qui les entoure. « De tous côtés on me dit qu'on attend *Paris* avec une grande curiosité. Xau croit à un grand succès, à des polémiques retentissantes. Je suis bien détaché de tout, je serais pourtant heureux que le livre eût du succès, pour toutes sortes de raisons. Ma situation est des plus rudes à tenir, et j'ai un petit frisson parfois, quand je pense que le public pourrait m'abandonner. Un insuccès ne m'est pas permis » (12 octobre 1897)...

Zola consacre également un temps considérable à la rédaction d'adaptations théâtrales ou à la rédaction de « poèmes », mis en musique par son ami Bruneau : « Je viens de terminer le plan de *L'Ouragan*, le nouveau poème pour Bruneau. J'en suis très content. C'est une chose très simple, très dramatique et très colorée, tout un poème de la mer, se passant dans une île, parmi une population de pêcheurs. Maintenant, je crois que je vais me mettre à écrire le premier acte, car je n'ai pas le courage de me remettre à mon roman, tant que nous ne serons pas réinstallés dans les deux définitivement à Paris » (10 octobre 1896)...

Toutes ces lettres regorgent de comptes rendus des événements littéraires et politiques auxquels Zola prend part. S'il se plaint régulièrement à sa femme que cela empiète sur son temps de travail, il n'en mène pas moins une vie mondaine : soirées à l'opéra ou au théâtre, répétitions de pièces, dîners avec des confrères et des éditeurs, réceptions, visite du Tsar, inauguration du monument Maupassant, pose de la première pierre du pont Alexandre III, etc. On croise les Daudet (Alphonse et Léon), Octave Mirbeau, Maurice Barrès, les éditeurs Charpentier et Fasquelle, Sarah Bernhardt, Octave Mirbeau, Huysmans, Henry Céard, Léon Hennique, etc.. On assiste à la mise en place du « dîner Balzac », aux querelles qui entourent la succession des Goncourt, aux succès et aux foudres de ses amis. On suit les approches discrètes qu'il entreprend pour entrer à l'Académie française.

La série de lettres écrites à l'automne 1897 permet de suivre pas à pas l'engagement de Zola dans l'affaire Dreyfus, depuis sa prudence initiale jusqu'à son implication totale dans le combat dont il va devenir la figure de proue. L'indignation qui se manifeste dans ses articles trouve





ici sa première expression brute et enflammée. Ce qui transparaît également dans ces lettres, c'est la conscience qu'a Zola de tenir là le rôle de son existence. Devançant le jugement de la postérité, il écrit avec une lucidité mêlée d'orgueil : « Je suis en train d'écrire la plus belle page de ma vie ». On mesure à l'exaltation inhabituelle de ces lettres le degré de fièvre qui s'est emparé de lui. A cet égard, la lettre du 24 novembre, dans laquelle il raconte comment il a écrit son premier article dans un état de véritable transe, constitue une pièce d'anthologie.

C'est le 6 novembre qu'il évoque incidemment pour la première fois avec sa femme l'affaire qui va bouleverser son existence : « Enfin, Bernard Lazare est venu pour me parler du capitaine Dreyfus, dont l'affaire fait de nouveau un bruit énorme. Je préfère m'en tenir à l'écart, la plaie est trop envenimée »... Persuadé de l'innocence de Dreyfus, il s'engage dans la bataille... Toute l'affaire se lit ici comme le plus palpitant des romans, avec ses rebondissements, ses moments d'espoir et d'abattement, les sympathies comme les haines... Ce sera bientôt la publication de *J'accuse*, le procès, et l'exil en Angleterre, dont nous pouvons suivre le déroulement grâce aux lettres à sa femme écrites du 4 août au 18 décembre 1898. Nous ne citerons que quelques lettres sur l'affaire Dreyfus.

« Je ne sais si tu sais l'affaire Dreyfus, ce capitaine condamné il y a trois ans, pour crime de trahison. Or, aujourd'hui, le bruit s'est répandu qu'il était innocent, et la presse entière mène grand tapage, depuis que M. Scheurer-Kestner a pris l'affaire en main, en promettant de faire la vérité. De la part de ce dernier, un M. Leblois, avocat, est venu me voir [...] pour me mettre au courant de toute l'histoire. Les pièces qui m'ont été soumises m'ont absolument convaincu : Dreyfus est innocent. Il y a là une épouvantable erreur judiciaire, dont la responsabilité va retomber sur tous les gros bonnets du ministère de la Guerre. Le scandale va être affreux, une sorte de Panama militaire. [...] Sois sans crainte, tu sais combien je suis prudent. Je ne me mettrai en avant que si je dois le faire, après avoir songé que je ne suis pas seul dans la vie et que j'ai charge d'âmes. J'avoue qu'un tel drame me passionne, car je ne connais rien de plus beau » (8 novembre 1897)... « Je crois pouvoir te confier le nom du vrai coupable : c'est Estherazy, commandant qu'on a mis dernièrement à la retraite pour infirmités temporaires. Ne prononce ce nom devant personne au monde. » (14 novembre). « L'affaire Dreyfus bouleverse tout ici. Je la suis passionnément, je perds mes matinées à lire les journaux. Connaissant les dessous, je suis les progrès de la traînée de poudre, prévoyant de jour en jour les explosions successives qui se produisent ; et l'on n'est pas au bout, tout le gouvernement peut sauter » (18 novembre)... « Remonté vers neuf heures et demie dans mon cabinet, j'ai dû allumer l'électricité pour travailler. Et tu ne sais pas ce que j'ai fait ? Un article, écrit en coup de foudre, sur Scheurer-

Kestner et l'affaire Dreyfus. J'étais hanté, je n'en dormais plus, il a fallu que je me soulage. Je trouvais lâche de me taire. Tant pis pour les conséquences, je suis assez fort, je brave tout. L'article paraîtra demain en tête du *Figaro* » (24 novembre)... « Ma santé physique est bonne en ce moment. Mais cette affaire Dreyfus me jette dans une colère dont mes mains tremblent. [...] Mon projet est de faire trois ou quatre articles, que je tiens déjà, et de les publier en brochure. Je suis convaincu de l'utilité et de la beauté de mon rôle. Moi qui ne me suis jamais trompé, pourquoi me tromperais-je cette fois ? » (29 novembre)...

Au terme de deux procès intentés par l'État à la suite de la publication de *J'accuse*, Zola est condamné en juillet 1898 à un an de prison et 3 000 francs d'amende. Il n'a d'autre choix que de fuir précipitamment le pays et il part à la hâte pour l'Angleterre. Seul, dans un pays dont il ne connaît pas la langue, il va connaître au début de son exil la pire période de son existence. Les lettres qu'il écrit alors à sa femme reflètent de façon bouleversante le désarroi qui est le sien. Il est abattu, désespéré. Un moment tenté par le repli et l'abandon, il reprend courage. Il s'est remis à son œuvre, les chapitres de *Fécondité* se succèdent à un rythme régulier. Pourtant, son existence est loin d'être facile : il est obligé de se cacher, de déménager souvent, de prendre des pseudonymes (M. Pascal, puis M. Beauchamps). Il ne signe plus ses lettres que d'un paraphe et son courrier transite par un intermédiaire, sous enveloppes doubles. L'arrestation, les aveux et le suicide d'Henry marquent le début de la victoire, l'annonce de la révision et de la réhabilitation de Zola. Mais il faudra attendre jusqu'en juin 1899 pour que l'écrivain revienne en France... « Ah ! que tout cela me gonfle le cœur de révolte et d'indignation ! Je réfléchis beaucoup ici, je ne puis ni ne veux te dire ce que je décide dans l'attente des événements. Mais mon parti est pris : je ne rentrerai que quand il y aura une justice en France ; et tout ce qui se passe me prouve que ce ne sera pas demain. J'ai fait mon devoir, que les autres fassent le leur. Je n'ai plus qu'une pensée : songer à toi et aux petits, me remettre au travail pour que nous ayons au moins du pain jusqu'au bout » (14 août 1898)... Etc.

Dans la plupart des lettres, Zola fait à Alexandrine un compte rendu de tous les détails journaliers de sa vie domestique, à Paris et à Médan : travaux dans la maison, décoration de son cabinet de travail, courses à bicyclette, ennuis de santé, habillement, les chiens, etc. Il donne régulièrement des nouvelles des enfants, de leurs progrès à l'école, de leurs psychologies respectives. L'aspect financier de la vie domestique n'est pas négligé : Zola tient le compte méticuleux des gages des domestiques, des secours aux nécessiteux. La nourriture tient une grande place : Zola détaille avec délectation le menu des repas fins qu'il a pris. Zola se passionne pour la photographie, tire lui-même ses épreuves et s'intéresse de près à la technique, comme au choix d'un nouvel objectif. Les chiens occupent une place importante dans ses lettres, notamment Fanfan et Pinpin, dit « M. Pin », dont une lettre émouvante relate la mort.

Enfin, cette correspondance reflète les relations intimes du couple. Si Alexandrine a accepté la double vie conjugale de son mari, elle n'en garde pas moins une secrète blessure, qui la rend sensible à ce qu'elle croit deviner entre les lignes des lettres de son mari. Ce déchirement intime menace à chaque instant l'équilibre de sa vie, que Zola s'attache de toutes ses forces à préserver. Il s'efforce alors de la rassurer et de préciser le lien complexe qui l'unit à elle. À plusieurs reprises, il dit sa tendresse, avec des codes amoureux : « Le pauvre chien-loup-chat embrasse bien tendrement son pauvre loup-chat-chien »...

Zola, *Lettres à Alexandrine, 1876-1901* (Gallimard, 2014), avec une remarquable préface d'Alain Pagès.

Provenance : Alexandrine Zola née Meley (1839-1925) ; Dr Jacques Émile-Zola (1891-1963, fils d'Émile Zola) ; son fils François-Jacques Émile-Zola (1917-1989) ; sa descendance.



149

ZOLA Émile (1840-1902).

200 L.A. (quelques-unes signées ou paraphées et 3 télégrammes), 1892-1902, à Jeanne ROZEROT ; 362 pages in-8 ou in-12, plus 2 photos et 53 enveloppes, le tout monté sur onglets sur des feuillets de papier vélin, et relié en 2 forts volumes in-4 (28 x 22 cm) demi-maroquin bleu à coins ; initiales E. Z. - J. R. dorées en haut à gauche des plats ; dos lisses, titres dorés.

100 000 / 120 000 €

Magnifique et tendre correspondance de Zola à Jeanne Rozerot, sa maîtresse et la mère de ses enfants.

C'est véritablement une deuxième vie qui commence lorsque Zola fait, en mai 1888, la connaissance de Jeanne Rozerot. Celle-ci vient d'être engagée comme femme de chambre et lingère dans la maison des Zola à Médan. Lui approche de la cinquantaine, il a quasiment achevé le cycle des *Rougon-Macquart*. Le succès et la gloire littéraire lui sont acquis, mais il éprouve dans sa vie personnelle un profond sentiment d'insatisfaction. Il vit depuis 1864 avec Alexandrine, qu'il a épousée en 1870. À l'usure du temps s'ajoute le fait que celle-ci n'a pu lui donner les enfants qu'il désirait. Dans ces circonstances, la rencontre de Jeanne Rozerot va constituer le miracle qu'il attendait. Celle-ci est âgée de 21 ans. Elle est née en 1867 dans un petit village de Bourgogne, fille d'un ouvrier agricole. En 1882, en compagnie de sa sœur, elle est venue tenter sa chance dans la banlieue parisienne. C'est une très belle jeune femme brune, gracieuse, élancée. Zola s'est à l'évidence inspiré de sa silhouette pour la *Benedetta de Rome* : « la face ronde, les lèvres un peu fortes, le nez très fin, des traits d'une délicatesse d'enfance », « avec ses cheveux si lourds, et si bruns, sa peau si blanche, d'une blancheur d'ivoire ».

Jeanne se donne à lui le 11 décembre 1888 ; cet anniversaire est évoqué dans une lettre de 1898 : « Comme je vais être triste dimanche prochain, 11 décembre, de ne pas me trouver auprès de toi pour t'embrasser au moins de tout mon cœur, en souvenir du 11 décembre 1888 ! [...] Je t'embrasse de tout mon cœur, de tout mon amour,

comme il y a dix ans, lorsque, pour la première fois, tu as été ma femme choisie et adorée ».

Car la passion d'Émile pour Jeanne ne ressemble en rien aux amours ancillaires. Dans toute cette correspondance, le romancier l'appelle inmanquablement « chère femme », « chère femme bien-aimée » ou « chère femme adorée ». Le romancier aime Jeanne d'un amour conjugal. Celle-ci lui donne une première fille, Denise, en 1889, suivie d'un fils, Jacques, deux ans plus tard. Dès lors se met en place la double existence du romancier. Il installe Jeanne et son enfant à Cheverchemont, à deux pas de Médan, d'où il peut les observer à l'aide d'une longue-vue.

Très vite, ses intimes sont dans le secret. Zola, qui a trouvé le bonheur, ne peut cependant se résoudre à quitter Alexandrine, à qui l'unissent tant d'années d'épreuves partagées. Cette dernière ignore tout de la vie secrète de son mari jusqu'à ce qu'une lettre anonyme, en novembre 1891, ne lui apprenne la vérité. Elle entre alors dans une crise terrible et se rend au domicile de Jeanne où elle dérobe, puis détruit, toutes les lettres que le romancier avait adressées à sa maîtresse.

La présente correspondance s'ouvre par une lettre du 28 juillet 1892, les lettres précédentes ayant disparu du fait de la fureur d'Alexandrine. Il semble que Zola ait redouté un geste de fureur violente et véritablement craint pour la vie de Jeanne et de ses enfants à cette époque. En 1893, nouvelle crise à l'occasion de la parution du *Docteur Pascal*, où, sous couvert de fiction, le romancier transpose sa liaison en plein jour, avec la femme jeune qui se donne, et qui enfante... Mais une fois de plus le divorce est évité et Alexandrine se résigne tant bien que mal à partager avec Jeanne l'amour de son mari, en faisant de longs séjours en Italie.

Ces tensions expliquent le caractère de secret qui entoure cette correspondance. La première lettre est adressée sous un nom de code à « Madame E. J. 70 », poste restante. Lui-même est « Monsieur Z. R. 70 ». Pour éviter toute indiscretion, c'est souvent un tiers qui est chargé de transmettre les lettres, le romancier Henry Céard, puis l'éditeur Georges Charpentier. Les premières lettres sont écrites à la hâte au crayon, pour échapper à la surveillance d'Alexandrine ; pour les mêmes raisons, il laisse beaucoup de ses lettres sans signature, ou appose un vague paraphe en forme de Z. À côté des lettres hâtives, nombre de lettres, beaucoup plus longues, sont rédigées lorsqu'il est seul. Les premières trahissent l'urgence, le besoin pressant de donner de ses nouvelles de rejoindre par la pensée sa seconde famille ; Zola se révèle alors d'une sensibilité touchante. Il redevient un adolescent amoureux, passant avec émotion devant les fenêtres de son aimée. Il est aussi plein de tendresse et d'attention pour ses enfants. « J'espère que vous avez du bon temps et que petite Denise continue à prendre ses bains, pendant que petit Jacques marche à quatre pattes dans le sable » (24 août 1892). « Chère femme, chers petits mignons, je vous embrasse de tout mon cœur. Je vous prends tous les trois dans mes bras et je vous serre de toutes mes forces. Il nous faut beaucoup de tendresse, il faut que nous nous aimions beaucoup, pour oublier tous nos chagrins » (30 décembre 1892)...

On peut également suivre à travers ces lettres l'évolution de son travail alors qu'il écrit sa trilogie des villes. De Lourdes, où il se documente, il écrit : « La ville est très curieuse et les pèlerins m'intéressent beaucoup. Il y a de quoi faire un livre admirable qui aura le succès de mon dernier ». De Rome, où il reste plusieurs mois pour écrire son livre, il tient Jeanne au courant de l'avancée de son ouvrage, relate une visite ratée avec le pape, son entretien avec le roi.

Tout ce qui concerne l'affaire Dreyfus est évidemment du plus haut intérêt. Lorsque les choses se précipitent et que Zola est mis en accusation, il envoie des mots inquiets : « On suit ma voiture, et je ne veux à aucun prix signaler ta maison » (11 février 1898). Le jour du verdict de son procès, cette carte : « Ma bonne Jeanne chérie, les choses ont mal tourné, j'ai un an de prison » (23 février). Il doit fuir

Dimanche 15 janv. 99.

Chère femme bien-aimée j'ai en grand
peur, hier, de ne pas avoir ta bonne lettre.
Elle ne m'est arrivée qu'à près de dix ~~heures~~
heures du soir; et déjà je me disais que la
tempête avait dû l'arrêter en chemin, et
qu'elle ne me parviendrait que le lundi. Elle
vois-tu tout le dimanche sans nouvelles de
vous, par les tristes jours qu'il fait en ce mo-
ment, des jours de vent et de pluie à vous
mettre la mort dans l'âme! Enfin, elle est
heureusement arrivée, lorsque je me désespé-
rais. — Tu me dis que tu es triste sans sa-
voir pourquoi. C'est que tu as vu sans dou-
te le pressentiment de ce qui se passe et
qui se passe est tout à fait inquiétant! Je
savais que la Cour ~~semblait~~ ^{se} disposait à fi-
nir d'un coup toute l'affaire en recon-
naissant simplement l'innocence de Drey-
fus, sans la renvoyer devant un conseil
de guerre; et c'était ce qui faisait mon
grand espoir d'être bientôt débarrassé de
tous mes ennemis. Mais, à présent, ~~après~~ ^{à l'instinct}
de tout ce qui vient de se passer, il est pro-
bable, sinon certain, que' après avoir
constaté les particularités du premier ja-

Dimanche 28 mai 99

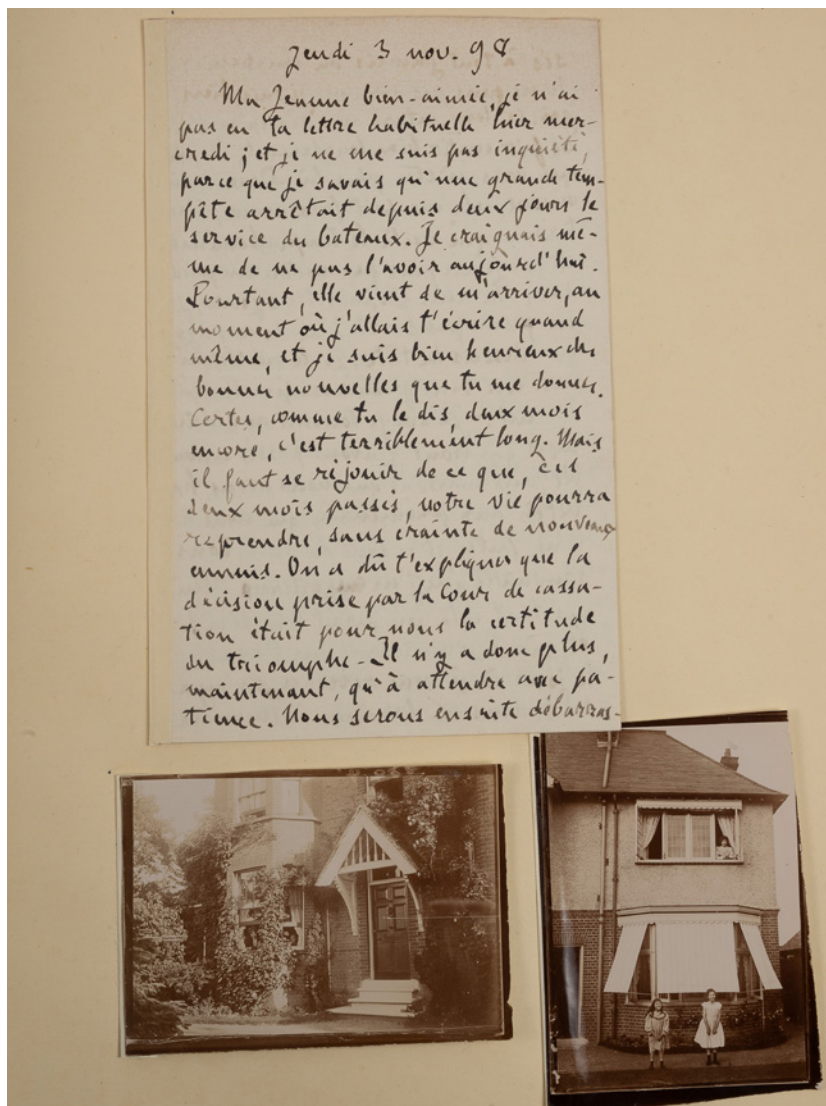
Chère femme Bien-aimée, comme je le pen-
sais, j'ai fini hier "Fécondité". J'avais com-
mencé d'écrire le roman le 4 août 1898 et
je l'ai terminé le 27 mai 1899. Il a mille
six pages de mon écriture, ce qui fera un volu-
me de six cent cinquante pages environ. C'est
bien long, mais tout de même il aura cent pages
de moins que "Rome", le plus long de mes livres.
Je suis très content des derniers chapitres,
et j'impute bien que toutes les honnêtes femmes,
toutes les épouses et toutes les mères seront avec
moi. Ne t'effarouche pas de mes audaces, elles
sont d'un honnête homme qui a toujours
dit la vérité et qui ne veut que la justice. Cela
n'est pas écrit pour les petites filles, mais
pour les âmes droites et les cœurs solides.

Tu t'imagines ma joie, mon soulage-
ment. Depuis dix mois, j'étais attaché à ce
travail énorme, et selon ma coutume, je
me mettais à ma table même malade,
même lorsque les nouvelles de France m'a-
vaient retourné le cœur. Ceux qui ne savent
pas ne peuvent se douter quel ouvrage, quel
effort il faut pour mettre un pareil livre
debout. Aussi me semble-t-il que j'ai

précipitamment pour l'Angleterre. Les lettres qu'il adresse à Jeanne durant toute l'année de son exil constituent un passionnant journal (72 longues lettres), dans lequel on peut suivre ses espoirs et ses déceptions selon le tour que prend l'affaire à Paris. Zola cependant reste guidé par cette certitude qu'il exprime dans une lettre du 12 janvier 1899 : « Notre grande force est que la vérité est avec nous, et la vérité finit toujours par triompher »... Mais, s'il arrive à travailler, l'exil et l'isolement lui pèsent. Lorsqu'il apprend qu'il va pouvoir rentrer en France, il laisse éclater sa joie, mais on comprend combien cette épreuve fut douloureuse.

28 mai 1899. « Chère femme bien-aimée, comme je le pensais, j'ai fini hier *Fécondité*. J'avais commencé d'écrire le roman le 4 août 1898 et je l'ai terminé le 27 mai 1899. Il a mille six pages de mon écriture, ce qui fera un volume de six cent cinquante pages environ. C'est bien long, mais tout de même il aura cent pages de moins que *Rome*, le plus long de mes livres. Je suis très content du dernier chapitre, et je compte bien que toutes les honnêtes femmes, toutes les épouses et toutes les mères seront avec moi. Ne t'effarouche pas de mes audaces, elles sont d'un honnête homme qui a toujours dit la vérité et qui ne veut que la justice. Cela n'est pas écrit pour les petites filles, mais pour les âmes droites et les cœurs solides. Tu t'imagines ma joie, mon soulagement. Depuis dix mois, j'étais attaché à ce travail énorme, et

selon ma coutume, je me mettais à ma table, même malade, même lorsque les nouvelles de France m'avaient retourné le cœur.. Ceux qui ne savent pas ne peuvent se douter quel courage, quel effort il faut pour mettre un pareil livre debout. Aussi me semble-t-il que j'ai une montagne de moins sur les épaules. Et cela fait que je viens de passer enfin un très bon dimanche. Il faut ajouter que j'ai eu, hier encore, d'excellentes nouvelles de France. Désormais, il est absolument certain que l'arrêt de la Cour prononcera la révision. Enfin, nous voilà victorieux, mon retour n'est plus qu'une question de quelques jours, et dans les conditions les plus heureuses. Je suis hors d'affaire, je vais vous être rendu, car nos procès se régleront certainement ensuite de la meilleure façon du monde. Tout a bien marché, les événements semblent avoir voulu, en toutes choses, tourner pour mon plus grand bien. Et voilà pourquoi le dimanche d'aujourd'hui me paraît être un si beau dimanche. Je prévois toujours ma rentrée pour le six, dans la nuit, de sorte que j'irai vous embrasser le mercredi 7. Mais ne dis cette date à personne au monde, pas même à Alexis, car il faut éviter à tout prix les indiscretions possibles, puisque je désire que pas une âme puisse être à la gare. [...] Oui, je vais faire ma malle avec une bien grande joie. [...] Mais quelle impatience de voir les jours s'écouler vite ! [...] Le temps continue à être très froid. On dirait que



.../...

c'est l'hiver qui recommence. Je n'ai pas cessé le feu un seul jour. Et le soleil s'obstine à ne pas reparaitre, ce qui me fait enrager, car j'ai encore des plaques que j'aurais voulu utiliser. – Après avoir fini mon roman, hier, j'ai fait une bien belle promenade, malgré le vent et le froid. Et il me semblait que j'avais vingt ans. Nos enfants sont deux beaux mignons. Je suis sûr que notre petit Jacques finira par très bien travailler. Je me revois à son âge, j'étais comme lui, je me retrouve tout à fait en lui. Nous en ferons un bon petit homme. – Et notre Denise aussi sera très bonne et très belle. Il faut la laisser grandir, pour qu'un peu de raison lui vienne. Je l'aime mieux étourdie que méchante. C'est cela, prépare la grande théière, et va commander un gâteau à mademoiselle Louise. Ce pauvre Jacques ne sera pas là, mais nous lui garderons sa part, et je l'attendrai pour l'embrasser. Ce sera notre fête à tous, on se souhaitera les anniversaires que notre séparation nous a empêchés de fêter. Encore dix jours, et ce sera le grand, le beau jour. – Des millions de baisers, pour attendre jusque-là, à ma Jeanne bien-aimée, à ma petite Denise et à mon petit Jacques ».

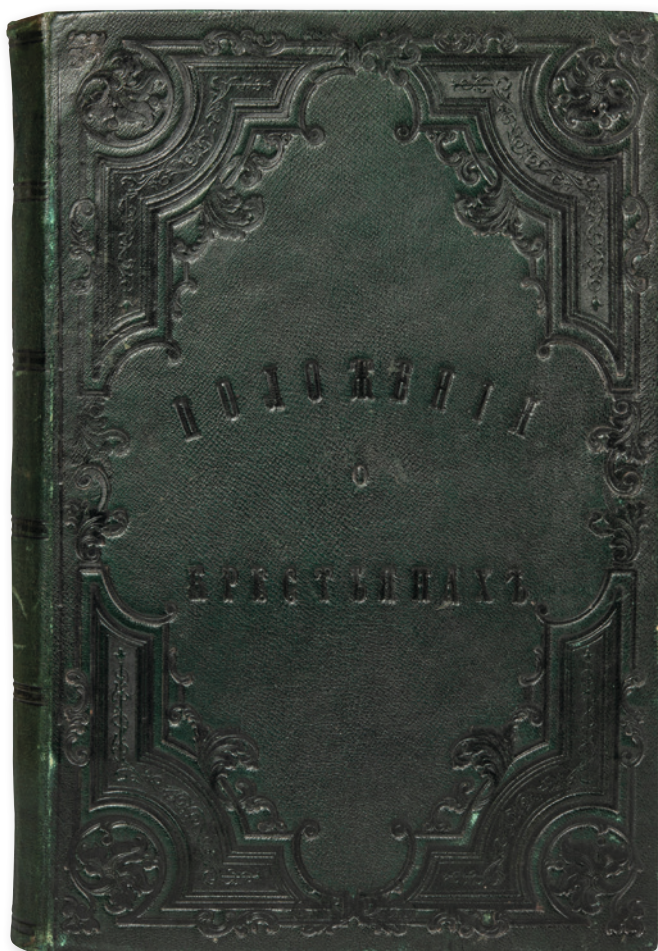
Les lettres de Jeanne Rozerot à Zola ont malheureusement disparu, mais il est possible, grâce à cette correspondance, de comprendre la façon dont elle-même a vécu cet amour. Elle apparaît d'un dévouement admirable, élevant les enfants et vivant dans l'attente des visites du

romancier. On sent néanmoins, lorsque la séparation se prolonge pendant les mois d'exil que le désir de retrouver son « mari » la gagne. Elle est prête à quitter la France avec les enfants pour s'installer en Angleterre, et Zola doit déployer des trésors de diplomatie pour la raisonner. Mais jamais elle ne se plaint, jamais elle ne pousse son amant à quitter le domicile conjugal. Après les crises violentes dont les premières lettres de cette correspondance se font l'écho, Alexandrine s'est résignée à cette situation et elle passe même de plus en plus de temps avec Denise et Jeanne. Zola, malgré sa souffrance, ne l'abandonnera jamais.

C'est un Zola intime et secret que révèle cette belle correspondance, qui retrace l'histoire de son amour et de sa double famille.

Zola, *Lettres à Jeanne Rozerot, 1892-1902* (Gallimard, 2004), avec une remarquable préface d'Alain Pagès.

Provenance : Jeanne Rozerot (1867-1914) ; son fils Dr Jacques Émile-Zola (1891-1963) ; son fils François-Jacques Émile-Zola (1917-1989) ; sa descendance.



150

ALEXANDRE II (1818-1881) Tsar de Russie.

[*Règlements et règles concernant les paysans affranchis de la dépendance servile*] [en russe]. Saint-Pétersbourg, 1861. In-folio, maroquin vert, grande plaque formée de quatre écoinçons ornementaux frappés à froid sur les plats avec titre à froid sur le plat supérieur, dos lisse muet et fileté à froid, premier plat de la couverture (*Reliure russe de l'époque*).

12 000 / 15 000 €

Rarissime édition originale de l'acte proclamant l'abolition du servage en Russie.

Au terme de six années de négociations intenses, Alexandre II (1818-1881) promulgue le 5 mars 1861, malgré une noblesse récalcitrante, le *Manifeste d'émancipation des serfs* qui proclame l'abolition du servage dans l'empire russe.

L'oukase (édit), rédigé par le métropolite de Moscou, Philarète, règle alors le statut juridique des paysans, devenus « sujets ruraux libres » : ils ne peuvent plus être vendus, achetés ou échangés, ils sont libres dans leur vie privée et obtiennent le droit d'exercer un métier, de posséder des biens, le choix de se marier, etc. Pour 23 millions d'hommes et

de femmes asservis dans toute la Russie, cet acte marque la fin de la soumission paysanne que Gogol avait vivement dénoncée dans l'une de ses œuvres maîtresses, *Les Âmes mortes* (1842).

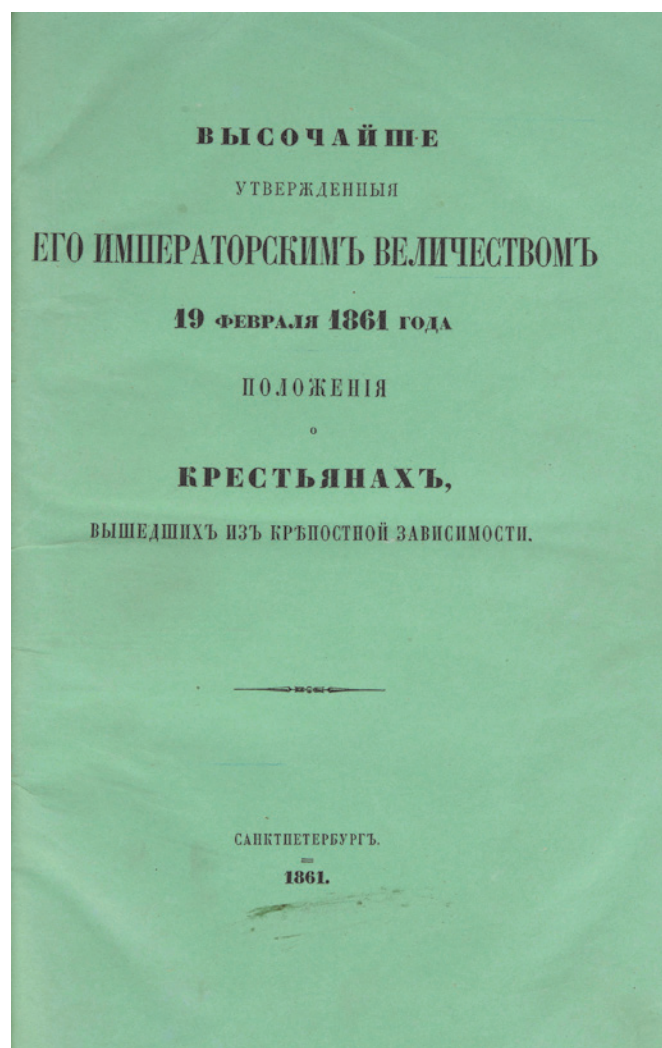
Le manifeste sera lu dans toutes les églises de Russie et Alexandre II reçut à l'occasion le surnom de tsar Osvoboditel, c'est-à-dire le « tsar libérateur ».

Victime d'un attentat, Alexandre II succomba le 13 mars 1881, n'ayant pu octroyer une constitution à son peuple. Son meurtre passa pour une vengeance de nobles.

Il est intéressant de souligner que la promulgation de cet acte important dans l'histoire de la Russie intervient quelques semaines avant le début de la Guerre de Sécession en Amérique, au moment où les États-Unis se penchaient sur la question de l'esclavage.

Exemplaire parfait dans une reliure en maroquin décoré du temps, exécutée en Russie. Il renferme quatre feuillets supplémentaires (par comparaison avec celui de la Bibliothèque nationale de Russie), dont un Avis du conseil d'État et le décret d'Alexandre II émancipant les *moujiks* (paysans russes).

Provenance : Dominique de Villepin (II, 2013, n°398).





151

ALEXANDRE II (1818-1881) Tsar de Russie.

57 L.A. (9 incomplètes), et 42 billets autographes pour télégrammes (9 signés « Alexandre » ou « Al »), 1866-1880, à Catherine DOLGOROUKI (Katia) ; environ 190 pages formats divers (quelques-unes au crayon), certaines à son chiffre couronné ; en français, parfois avec quelques mots ou lignes en russe, quelques-unes entièrement en russe.

25 000 / 30 000 €

Importante correspondance amoureuse du Tsar à Katia Dolgorouki, témoignant de leur extraordinaire histoire d'amour, mais aussi de l'engagement du Tsar dans la guerre russo-turque de 1877.

La liaison d'Alexandre II avec Catherine (Katia) DOLGOROUKI (1847-1922) débuta en 1866. Elle avait dix-huit ans, lui quarante-sept. En 1870, l'installation de Katia dans une chambre du Palais d'Hiver, au-dessus des appartements impériaux où résidait la Tsarine Marie Alexandrovna, fit un énorme scandale à la Cour. En 1872, elle lui donnait un fils, Georges, puis deux filles, Olga et Catherine. La Tsarine, depuis longtemps souffrante, mourut le 3 juin 1880, et quarante jours seulement après sa disparition, Alexandre fit de Catherine son épousemorganatique, lui conférant le titre de Princesse Yurievskaya. La vie légitime du couple fut de courte durée, car le Tsar fut victime d'un attentat à la bombe le 13 mars 1881. Ramené mortellement blessé au palais, il agonisait quelques heures plus tard dans les bras de Katia. Devenue veuve, la princesse Yurievskaya s'exila en France à Nice, où elle mourut en 1922, emportant avec elle sa précieuse correspondance que le nouveau Tsar Alexandre III avait tenté de

récupérer pour la détruire. Les lettres sont numérotées, et portent la date et l'heure, comme un journal de conversation. Elles sont rédigées principalement en français, avec quelques phrases en russe généralement dans l'alphabet latin, et un vocabulaire secret (comme les *bingerles* désignant leurs ébats érotiques). Par mesure de sécurité, elles ne comportent pas le nom de Catherine et ne sont pas signées. La formule finale en russe : « мой на всегда » (à toi pour toujours), tient lieu de signature.

Les lettres sont écrites de Tsarskoe-Selo, Saint-Petersbourg, Berlin, Francfort, Wiesbaden, Schwalbach, Weimar, Paris, Sébastopol, Stuttgart, Jugenheim, Helsingfors, Moscou, Kischinev, Ploesti, Zinnista etc. Tout au long de cette correspondance, Alexandre se montre un amant attentionné et ardent, évoquant fréquemment leurs « bingerles » (ébats), et assurant Katia de son amour : « Cela déborde », répète-t-il ; « ma véritable vie est en vous » (27 août 1866)... « Oh ! ce que j'aurais donné pour pouvoir passer ma nuit auprès de toi et ne plus craindre des scènes et des cancans de tous côtés » (5/17 janvier 1868)... « Je vois que le manque de nos bingerles commence déjà à produire son effet ordinaire sur toi » (Berlin 1/13 mai 1870)... « Oh ! Quel bonheur de s'adorer comme nous et d'être la vie l'un de l'autre. [...] cher ange, j'ai admirablement dormi grâce à toi, mon idéal, mon trésor, mon tout et me sens encore tout imprégné de nos bingerles déliantes d'hier » (6-7/18-19 mai 1870)... « tu as vu et senti que ton mari avait joui de son aimable petite femme jusqu'au délire » ; il se sent « plus ensorcellé et plus amoureux que jamais » de son adorable lutin (29 juin/11 juillet 1870)... Sa lettre l'a « inondé de soleil comme toujours » : il y trouve « plus que jamais le reflet de notre cœur qui est heureux de n'en former qu'un seul depuis 6 ans (5/17 juillet 1872)... « toute ma vie est en toi » (1^{er}/13 février 1877)... « Je me sens encore tout imprégné de nos bingerles délirants de tantôt. Ce fut bon à crier » (8/20 janvier



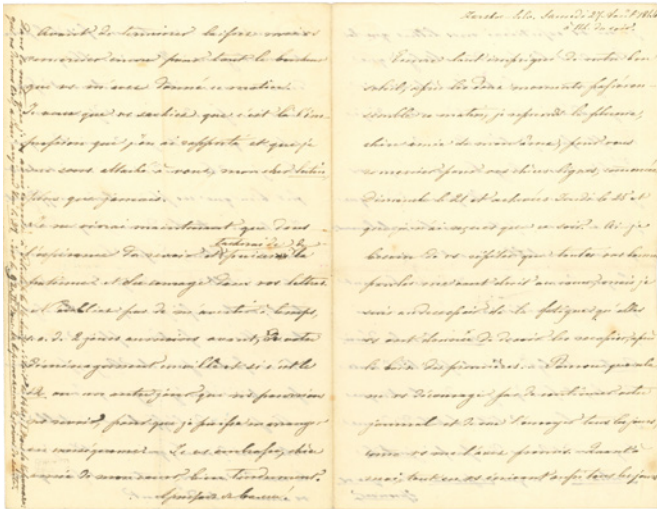
1879)... Enfin, au lendemain de leur mariage : « Cette jouissance qu'on se donne mutuellement, quand on s'aime comme nous, ne peut être comparée à rien » (7/19 juillet [1880])...

Alexandre évoque parfois du travail avec des ministres et sa « besogne », des engagements à la Cour de Prusse, des chasses et des spectacles (telle une audition de *Lohengrin* à Weimar), mais il privilégie leur vie intime et familiale (ils sont « Peperle » et « Memerle »). Leurs enfants occupent une place importante dans cette correspondance : de loin, il espère que leur fils « pense encore quelquefois à son Papa, qui l'adore et qui soupire de ne pas le voir, ainsi que la chère Olga » ; il compte retrouver Gogo (Georges) et son adorable maman à Ems (25 avril / 7 mai 1874)... Que Dieu bénisse les prochaines couches de Katia, « et qu'il te rende tout le bonheur que tu n'as cessé de me donner depuis près de 10 ans » ; il admire l'appétit et l'humeur des petits, et regrette de n'avoir pu assister à leur coucher (31 décembre / 12 janvier 1875)... Que son fils prétende être lavé par lui « prouve une fois de plus combien il pense en tout à son Peperle et qu'il se sent aimé » (11/23 janvier 1877) ; il s'amuse des questions incessantes de Georges et de leurs lectures, mais souffre d'avoir à le punir d'un mensonge : « la manière dont il m'en a demandé pardon m'a touché, car il fut plus tendre que jamais » (20 janvier / 1^{er} février 1877)... Il n'oublie pas l'anniversaire de la mort de leur « Baby » Boris (né en 1876 et mort en bas âge) ; un quatrième naît en décembre 1878. Sa « véritable vie » se concentre dans les moments passés ensemble : « La présence des chers enfants forme ma joie et leur gâité insouciance me fait du bien au milieu de tous mes soucis » (15/28 mars 1879)...

Lors de voyages à l'étranger, il adresse à Katia quelques lignes pour accuser réception de ses envois et l'assurer de sa santé, entre des lettres plus longues.

Celles de 1877 reflètent l'engagement d'Alexandre dans la guerre russo-turque, car il suit son armée en Bulgarie. « J'ai reçu encore une fois la confirmation du sujet du protocole, mais pas un mot de l'envoi d'un Ambassadeur, ce qui probablement sera également rejeté et ce que nous saurons demain. Alors seulement nous pourrions fixer le commencement des hostilités et de la publication du Manifeste. Tout cela me poursuit je l'avoue comme un coquemar. Que Dieu nous vienne en aide » (29 mars/10 avril 1877)... « À 9 h. à la cathédrale, puis à la revue, où il y a eu Te Deum devant la troupe, avec lecture du Manifeste, qui a produit un enthousiasme général. La batterie d'Emanuel superbe, ainsi que tout le reste » (12/24 avril 1877)... Il se réjouit de l'abandon de Matchine par les Turcs ; les troupes russes l'occupent : « Le clergé et les chrétiens de Matchine vinrent à leur rencontre les saluer comme des libérateurs. [...] Ainsi nous voilà établis d'un pied ferme sur l'autre rive du Danube. Le succès obtenu aujourd'hui justifie les lenteurs du Gén. Zimmerman, car l'attaque de Matchine, s'il avait été défendu par les Turcs, nous aurait fait éprouver des pertes énormes » (Ploesti 11/23 juin 1877)... Il avance dans la nuit du 14, escorté par des Cosaques du Don, entendant de loin les coups de canon. « Mon frère avait si bien combiné qu'il nous fit mener directement à l'endroit, vis-à-vis de Nikopol, pas loin de Turno, d'où l'on pouvait tout voir, sans être exposé au feu de l'ennemi. [...] Le panorama de là était magnifique et j'avais plutôt le sentiment d'être à une manœuvre qu'à une affaire sérieuse »... Description de leur Q.G. (Dratva 14/26 juin 1877)... Le lendemain la plus grande partie de Nikopol est en flammes... Le 16/28 juin il traverse le Danube avec des marins de la Garde et visite le champ de bataille de la veille ; les officiers et les soldats enthousiastes se jettent sur lui pour lui embrasser les mains et les pieds... Nouvelle d'une brillante victoire remportée le 8/20 juin : « tu comprendras notre joie et l'enthousiasme

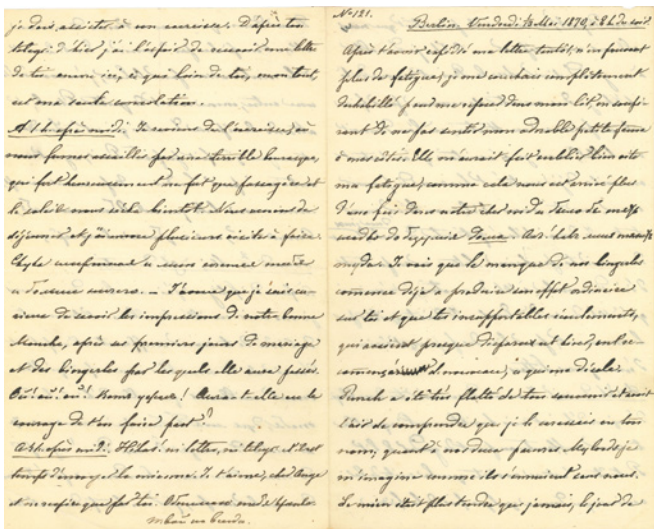
...



Turcs n'aient pas poursuivi les débris de nos braves, car autrement peu de monde se serait sauvé » ([19/31 juillet 1877])... Il fait des vœux pour que se confirme une retraite des Turcs en direction de Kazanlyk. « Chez mon fils il n'y a eu que des escarmouches insignifiantes aux avant-postes et aucun mouvement du côté de Plevna, dont l'armée roumaine se rapprochera dans quelques jours, en menaçant la ligne de retraite des Turcs » ([16/28 août 1877])... Une longue conversation avec Wellesley lui fait conclure « que le gouv. anglais ne se montre plus modéré, pour le moment, que parce qu'il espère qu'après le guignon que nous avons eu, ce dernier temps, nous n'aurions plus le temps cette année de marcher sur Andrinople et Constantinople jusqu'à l'hiver »... Rien ne garantit que l'Angleterre ne leur déclare la guerre encore cette année, « malgré les soi-disant bons vœux pour le succès de nos armes, qu'il m'a apporté de la part de cette vieille folle de Reine et il n'a pas osé le nier. J'ai fini par lui dire que ce n'était pas le moment de parler de la paix, mais quand il sera venu mon devoir, vis-à-vis de la Russie, serait d'avoir en vue ses véritables intérêts, ce qui ne serait qu'équitable puisque l'Angleterre ne faisait que mettre en avant ses intérêts à elle, qui dictent sa politique » (17/29 août 1877)... Succès à Lovtcha... Grandes pertes de part et d'autre

.../...

qui s'empara de tout le Quartier Général. Tous accoururent vers ma maison pour nous féliciter moi et mon frère, auquel j'ai donné le 2^d de St Georges, et la petite croix à son fils qui s'est montré en brave et à Napokoiczicki le St. George au cou. Ce furent des houra sans fin et les officiers finirent par nous berner. Tous étaient émus aux larmes. Ce sont de ces moments qu'on n'oublie pas » (Slatino 15/27 juin 1877)... Il multiplie les visites aux blessés... Quelques jours plus tard, il fait part de plusieurs affaires très sanglantes, où on n'a pu poursuivre les Turcs : « mon frère Michel a l'air soucieux et demande des renforts, qui vont lui être envoyés, mais ne pourront arriver que dans 2 mois » (Zimnitsa 19 juin/1^{er} juillet 1877)... Il souffre de la chaleur, mais aussi des dépêches sur les réactions à l'étranger... Il cause avec son neveu Henri de Hesse... Leurs prisonniers de guerre leur savent gré d'être bien traités et lui ont même souhaité la victoire ! Le combat devant Plevna fut terrible : « La grande faute a consisté en ce que le Gén. Krüdner, tout en connaissant la supériorité numérique des turcs, se soit décidé de les attaquer, comme il en avait reçu l'ordre. Mais en prenant sur lui la responsabilité de ne pas l'exécuter il aurait conservé plus d'un millier de vie et évité une déroute complète et il faut l'avouer que cela en est une. Heureusement encore que les



devant Schipka, en septembre, et à nouveau devant Plevna. « Ô mon Dieu venez-vous en aide et faites finir cette guerre odieuse pour la gloire de la Russie et le bien des chrétiens ! » (5/17 septembre 1877)... La vieille garde se couvre de gloire à Poradim, début novembre, et exactement cinq mois après le passage du Danube, Alexandre le retransverse à Petroșani, le 4/16 décembre...

On joint 23 lettres autographes de Katia à Alexandre, 1866-1880 ; 100 pages in-8 ou in-12 (2 incomplètes) ; en tête des lettres de Katia, Alexandre II a inscrit la date de réception. Les lettres de Katia devaient attiser la passion du Tsar. Absorbée par l'amour, « je sens que tu es aussi triste que moi de ne pas pouvoir me voir, nous sommes donc devenu un seul être qui éprouve en tout la même chose. Oh ! cher ami, je voudrais déjà être à demain soir pour me précipiter dans tes bras et oublier l'univers entier » (4/16 janvier 1868)... « Je t'aimes cher ange, j'ai joui comme une folle de toi et suis contente d'avoir su te faire éprouver le délire du bonheur, oh ! ce que cela nous coûtait de nous arracher l'un de l'autre avant d'avoir fini notre bingerle » (5/18 janvier 1868)... « Je sens que tout déborde en nous plus que jamais et nous sommes plus amoureux que jamais l'un de l'autre » (31 décembre 1874/12 janvier 1875)... « toute ma vie se passera à t'aimer,



car c'est un culte et un attachement qui ne peut pas diminuer » (26 juin/8 juillet 1880)... « Je te félicite encore cher ange adoré pour ce jour où 14 ans nous nous attachâmes l'un à l'autre pour toujours [...]. Que Dieu te conserve et nous bénisse le 6 et nous accorde bien des années de bonheur » (30 juin/12 juillet 1880)... Enfin, le 6/18 juillet, « Te voilà mon mari adoré devant Dieu et les hommes, et tu peux être sûr qu'il n'y aura pas de mari tant aimé par sa femme comme toi tu l'es et tu le seras toujours »...

On joint également 4 L.A. et 1 L.A.S. d'Alexandre II à la princesse Louise Dolgorouka, belle-sœur de Catherine, 1867-1868 ; 22 portraits photographiques, la plupart d'Alexandre et 2 avec inscriptions autogr. du Tsar au dos ; 6 brouillons autographes de discours d'Alexandre II, 1876-1879 (un en russe) ; environ 25 notes autographes de Katia : étapes de voyages, dates de télégrammes et lettres, mode d'emploi pour ouvrir son coffre-fort, et un fragment autogr. de ses Mémoires (5 p.) ; une L.A.S. du Grand-Duc Alexis (en russe), et une du comte Mikhaïl Loris-Melikoff à la princesse ; une aimable L.A.S. d'ALEXANDRE III à la même, 6 août 1881, lui adressant des dessins de Gogo retrouvés dans les papiers de son feu père (en russe) ; 2 L.A.S. de la princesse à son frère Anatole, ou à Alexandrine Vinogradoff : instructions testamentaires (Nice 1902) ; etc.

Provenance : Profiles in history, 30 mai 2013, n° 131.

152

[**BEAUHARNAIS Fanny de (1737-1813)**].

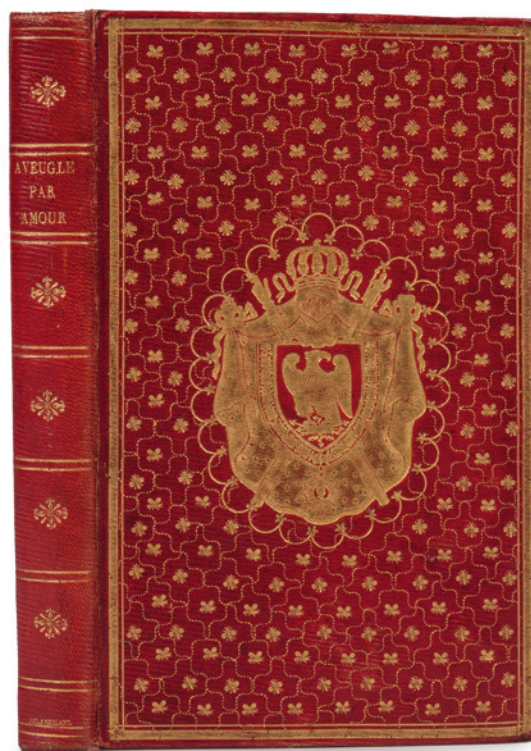
L'Aveugle par amour. Amsterdam, Et se trouve à Paris, Gueffier, 1781. In-8, maroquin rouge, double encadrement de filets gras et maigre se croisant aux angles, plats ornés d'un semé d'abeilles compartimenté de pointillés, armoiries au centre, roulette intérieure, doublure et gardes de moire bleue, roulette sur les coupes, tranches dorées (Meslant).

1 000 / 1 500 €

Édition originale de ce roman de Fanny de Beauharnais, publié de manière anonyme.

Gay-Lemonnyer, t. I, col. 2-3.

Fanny de BEAUHARNAIS, née Marie-Anne-Françoise Mouchard de Chaban, épousa le beau-frère de la future impératrice Joséphine. Très tôt attirée par la littérature, elle composa des vers qui furent recueillis



dans *Mélanges de poésies fugitives et de prose sans conséquence* (1772). *L'Aveugle par amour* est l'une de ses charmantes fantaisies sur le thème des sentiments amoureux, comme *Les Lettres de Stéphanie* (1778) ou *Les Amants d'autrefois* (1787).

L'académicien et bibliophile Arthur DINAUX (1795-1864), qui fut l'un des possesseurs de ce volume, en a détaillé la provenance dans une note érudite, écrite et signée de sa main, datée de sa propriété de Montataire en 1861, sur le premier feuillet :

Volume très remarquable, tant par son auteur, la Comtesse Fanny de Beauharnais, liée avec Voltaire, le grand Frédéric, Buffon, J.J. Rousseau et Dorat, que par les personnages par les mains desquelles ce livre passa jusqu'au moment où il parvint dans notre modeste collection.

Cet ouvrage, ayant été composé par la tante de l'Impératrice Joséphine et la marraine de la Reine Hortense, il n'est pas étonnant de le voir entrer dans la bibliothèque particulière de l'Empereur Napoléon qui le fit revêtir d'une reliure très luxueuse pour l'époque, enrichie d'une multitude d'abeilles impériales, au centre desquelles brille la plaque des armes de l'Empire. Le relieur du palais, Meslant, se surpassa en cette occasion. De chez l'Empereur, ce volume passa chez la petite-fille de son auteur, la grande duchesse douairière Stéphanie de Bade, née le 26 août 1789, devenue pour un temps la fille adoptive de Napoléon qui la maria le 7 avril 1806 au prince héréditaire de Bade. On voit sur le titre du livre, et à la page 9, une S capitale, surmontée d'une couronne fermée, marque de la bibliothèque particulière de la grande duchesse, née Beauharnais. Cette princesse mourut au printemps de [1860, la date n'est pas inscrite]. On vendit ses livres en 1861, à Manheim, lieu de sa résidence, et c'est à cet encaissement qu'un libraire allemand a pu acheter, à mon intention, ce volume qui résume à lui seul tant de souvenirs.

Montataire, 1861. - A. Dinaux.

.../...

.../...

Charmant exemplaire dans une reliure décorée de Meslant, aux armes de Napoléon. Il a ensuite appartenu à la grande duchesse Stéphanie de Bade, née Beauharnais, dont il porte le cachet.

Le décor à semé d'abeilles logées dans des compartiments dessinés par des filets pointillés ondoiyants est à rapprocher de celui d'une autre reliure signée de Meslant, recouvrant également un ouvrage de Fanny de Beauharnais, *L'Abailard supposé* (1780) ; ce volume, aujourd'hui dans les Réserves de la BnF, a été acquis auprès de la librairie Anne Lamort (cf. catalogue XXIII, mai 2011, n°8).

Gardes légèrement déchirées à la charnière. Quelques rousseurs, taches dues au retour de la peau sur les gardes de papier.



153

BÉRAUD Antony (1792-1860).

Fritz et Pauline. Opéra comique, paroles de M. Béraud, musique de M. Treillard, suivi d'un chant d'Ossian, sur la mort d'Oseau son fils et d'une romance. École spéciale, impériale, militaire, 1811. Manuscrit in-4, maroquin rouge à long grain, bordure en encadrement, au centre aigle impérial couronné empiétant un foudre, dos lisse orné, roulette intérieure, doublure et gardes de moire bleue, tranches dorées (Reliure de l'époque).

1 000 / 1 200 €

Manuscrit de 140 pages, orné de **3 lavis originaux à la plume** signés de Béraud et datés 1811. Le premier, placé en frontispice représente deux dieux ailés s'approchant de l'autel de l'amitié ; le second, lui aussi allégorique, montre un groupe d'enfants jouant de la musique et dansant au pied de la statue d'Apollon. À la fin du volume, 7 planches de musique dépliantes.

Reliure aux armes impériales, sans doute celles de l'École militaire impériale.

Après un séjour à Versailles, à leur retour Napoléon et Joséphine s'arrêtèrent à l'école militaire de Saint-Cyr le 23 juillet 1811 pour assister à la représentation de ce petit opéra-comique que les élèves avaient organisée pour eux.

Antony BÉRAUD entra à l'école militaire de Saint-Cyr en 1809 et participa aux dernières campagnes napoléoniennes. Il se lança ensuite dans la littérature et collabora à de nombreuses revues. Auteur prolifique, ses pièces furent jouées dans les plus grands théâtres parisiens.

Provenance : baron Charles d'Huart (ex-libris).

On joint une L.A.S. de Frédéric MASSON, spécialiste des études napoléoniennes (1 page oblong in-12) à propos de ce manuscrit, demandant à son propriétaire de le lui prêter un moment afin qu'il puisse l'étudier et en tirer profit pour ses travaux.

154

BERTHIER Alexandre (1753-1815) maréchal et ministre de la Guerre.

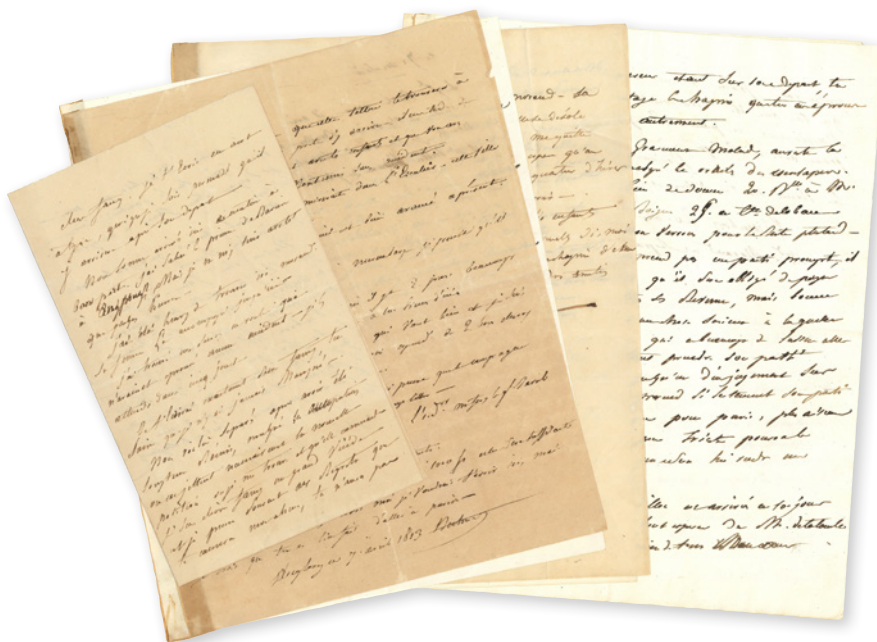
L.S. « Alexandre », Paris 10 juin 1811, au général BELLIARD ; 2 pages in-4.

200 / 250 €

Vigoureuse réprimande au général Belliard qui voulait présenter sa démission à l'Empereur.

[Auguste-Daniel BELLIARD (1769-1832), qui s'était illustré en Égypte, commandait alors en Espagne.]

Berthier n'a pas remis cette lettre à l'Empereur « car Sa Majesté m'auroit certainement ordonné de vous dire que vous aviez sans doute perdu la tête [...] ; *qu'offrir sa démission pour n'avoir pas exécuté un ordre, c'est déclarer qu'on ne veut pas obéir ; c'est s'exposer aux suites que peut avoir la désobéissance : que ces 4 mille hommes et ces 1200 chevaux auroient pu sauver l'armée du Midi ; que vous auriez pu évacuer Cuenca ou tout autre point, mais exécuter l'ordre de l'Empereur.* Il y a dans votre lettre deux ou trois passages qui ne sont pas d'un soldat, & si je les avais mis sous les yeux de l'Empereur, Sa Majesté n'y auroit vu qu'un manquement à la discipline & peut-être eut-Elle fait un exemple sévère ». C'est par égard à l'amitié qu'il lui porte et à ses anciens états de service qu'il ne l'a pas remise à Napoléon ; il lui a dit au contraire que ses ordres étaient exécutés : « Dans cette protestation de sentimens d'honneur et de personnalité, Elle n'auroit trouvé qu'affectation et indiscipline ; Elle m'eut dit que *l'honneur d'un Général consiste à obéir*, à maintenir les subalternes sous ses ordres dans le chemin de la probité, à faire régner la bonne discipline, à se livrer exclusivement aux intérêts d'État et du Souverain et à dédaigner entièrement ses intérêts particuliers »...



155

BERTRAND Henri (1773-1844)
général, Grand-Maréchal du Palais,
fidèle compagnon de Napoléon à
Elbe et Sainte-Hélène.

75 L.A.S. « Bertrand », « Bert » ou
« B. », avril-novembre 1813, à sa
femme Fanny BERTRAND ; 80 pages
in-4 ou in-8, la plupart à tranches
dorées, quelques adresses avec
contreseing (onglets, petits défauts à
quelques lettres).

5 000 / 6 000 €

**Importante correspondance pendant toute
la Campagne de Saxe.**

Les lettres permettent de suivre la marche
de la Grande Armée : Augsbourg, Bamberg,
Cobourg, Frohbourg, Freyberg, près
Görlitz, Jauer, Seichau près Goldsberg,
Sprottau, Koenigsbruck, Zaucke, Malmitz,
Sagan, Saalow, Feldheim, Wotterdorf près
Witterberg, Schilda, Torgau, Mockerein,
Trebiz, Belgern, Smiedberg, Wartenbourg,
Kemberg, Erfurt, Schumbach près Eisenach,
Aschebach près Fulda, Francfort, Hochst,
Mayence, Hochheim.

S'efforçant de tranquilliser sa femme par des
remarques rassurantes sur les camps, les
équipages, et les rencontres au hasard de la
campagne, Bertrand multiplie les questions
et instructions sur des affaires domestiques,
mais donne aussi d'intéressants aperçus
sur son commandement du 4^e Corps de la

Grande Armée et sa confiance en Napoléon,
et cite en passant de nombreux généraux et
maréchaux, dont Morand, Taviel, Vignolle,
Rapp, Duroc, Caulaincourt, Mongenet,
Morand, Grouchy, Lauriston, Girardin,
Sébastieni, Haxo, Le Marois, Macdonald,
Bellair, Durosnel, Arrighi de Casanova,
Devaux, Nansouty, Kellermann, etc. Nous
ne pouvons donner ici qu'un rapide aperçu
de cette correspondance.

Bamberg 20 avril. « L'Empereur étant sur son
depart, tu n'as pu le voir et je partage le chagrin
que tu as éprouvé »... *Cobourg 23 avril.* « J'ai
dîné hier chez le prince de Cobourg, nous
prenons du thé ce soir chez la Duchesse. J'ai
été voir hier le vieux feld maréchal Pitt-et-
Cobourg. Les chevaux blancs d'un militaire
respecté dans les combats, m'ont toujours
beaucoup intéressé »... *Frohbourg 5 mai.*
Son Corps d'armée est devenu le 4^e Corps,
et la division wurtembergeoise l'a rejoint
hier ; il lui trouve de bonnes dispositions,
et le roi de Wurtemberg « a du caractère,
et communique son impulsion »... *Freiberg
8 mai.* « Nous marchons sur Dresde où
nous serons ce soir, je ne sais si l'ennemi
voudra défendre cette capitale »... *Jauer 2
juin.* Il reçut l'ordre hier de s'entendre avec le
général ennemi pour suspendre les hostilités
pendant les négociations pour la conclusion
d'un armistice... *Sprottau 10 juin.* « Je t'ai
mandé hier que j'avais reçu une bonne
lettre de l'Empereur. Je ne crois pas en
avoir jamais reçu d'aussi flatteuse à beaucoup
d'égard, elle me dédommage de quelques
peines que j'ai éprouvées »... *Sprottau 16
juin.* Ils ont reçu les Bulletins de la bataille
[de Leipzig] : « La bataille a été parfaitement

rendue avec clarté et précision et c'est un
fort beau bulletin qui m'a fait un vrai plaisir »...
20 juin. « L'Empereur est à Dresde. J'en suis
ici à 50 lieues et je n'irai point sûrement de
tout l'armistice. Le g^{al} Guillemot a remplacé
le g^{al} Lorencez qui va bien. Je ne crois pas
que le g^{al} Gruyer soit g^{al} de d^{on} mais il aura
commandé momentanément »... *6 juillet.*
Récit d'une partie de chasse de Marmont,
duc de Raguse... *22 juillet.* Il part faire des
manœuvres. « J'ai plusieurs régiments à
cette distance, ainsi je suis obligé à des
courses qui me font lever matin et excite
terriblement comme tu le dis l'activité
du g^{al} Delort. Il se porte bien. Je suis
toujours très content d'être avec lui, c'est
un homme d'esprit, droit et capable, et la
singularité de son esprit le rend souvent
très piquant »... *24 juillet.* « On dit ici que le
duc d'Otrante [Fouché] est gouv. g^{al} en Illyrie
et le g^{al} Fresia commandant supérieur des
troupes »... *Malmitz 7 août.* Explications sur
les circonstances différentes qui permettent
à Mme de Lobau de voir son mari, alors que
Fanny ne peut venir auprès du sien... *Sprottau
10 août.* « Le journal annonce la mort du duc
d'Abrantès [Junot], quel fin déplorable pour
un militaire qui avoit guerroyé toute sa vie »...
[Mi-août]. « Nous nous mettons aujourd'hui
en mouvement, il est probable que les
hostilités recommenceront. Si l'Autriche s'en
met ce sera une affaire sérieuse, le génie
de l'Empereur la débrouillera. Arme-toi de
courage »... *Camp de Feldheim 31 août.* « Le
tems est superbe et nous guerroyons. Nos
troupes sont dans les meilleures dispositions.
Nous connoissons la dernière victoire de
l'Empereur près Meissen [à Dresde]. Là où
il se trouve on est toujours sur des succès
brillants »... *Schilda 8 septembre.* « Nous voilà
près de l'Empereur, c'est-à-dire à mon gré
près de la victoire »... *Torgau 8 septembre.*
« Nous avons eu une affaire peu heureuse
[Pirna], ou le 4^e corps a souffert – mais il
s'y est très bien conduit. Au reste je ne
puis dire que je commandois mon corps à
cette affaire. Nous nous portons bien sauf le
pauvre Cailleux qui a reçu une blessure à la
tête que je crois mortelle. L'aide de camp du
g^{al} Delort a eu aussi une jambe amputée »... *14
septembre.* « M. de Narbonne vient d'arriver
comme gouverneur de Torgau, je ne l'avais
pas revu depuis l'Illyrie. Je t'écris de chez
le P^{ce} de la Moskowa [Ney] qui me charge
de le rappeler à ton souvenir et de dire à
sa femme si tu la vois qu'il faut de l'ordre
dans ses affaires »... *16 septembre.* « S.M.
est satisfaite de la conduite du 4^e corps [à
Dennewitz, le 6], quoique nous n'ayons pas
été heureux ; les troupes se sont il est vrai
battues avec une grande bravoure beaucoup
d'ordre et de sang-froid. Il est difficile de voir
des soldats mieux tenir au feu et manœuvrer
sous la mitraille avec plus de calme. Je n'ai
eu qu'à me louer toute la journée des officiers
et des soldats. Mais nous avions affaire à
forte partie. Peut-être l'Empereur nous
...

L'ouvrage était destiné à unifier et codifier le travail des gardes forestiers qui, sous l'Ancien Régime, relevait plus de charges héréditaires ou achetables que de fonctions assorties à de réelles compétences.

Le premier volume contient un précis sur le code des forêts, une section générale sur l'histoire naturelle, et la description de plusieurs centaines d'espèces végétales rencontrées dans les forêts et les bois. Dans le second volume, illustré de 29 planches gravées, on trouve des chapitres contenant des introductions à la géométrie, à la mécanique et à la construction, civile et navale. Le bois y est envisagé tant du point de vue de la préservation du patrimoine naturel que de celui de ses usages aux services de la société civile et des armées de l'Empire.

5 tableaux dépliant complètent l'illustration.

Jacques-Joseph BAUDRILLART, agronome et forestier, a conservé ses fonctions sous la Restauration et publié *Le Code forestier* (1827) puis *Le Code de la pêche* (1829).

Très fraîche reliure signée de Tessier, avec son étiquette à l'adresse du 45 rue Delaharpe à Paris dorée sur une garde de moire.

Armoiries frappées postérieurement.



158

[CLAIRAMBAULT Nicolas Pascal de (1698-1762) généalogiste de l'Ordre du Saint-Esprit.]

MANUSCRIT, **Parentés des Princes & Princesses de l'Europe avec le Roy Louis XV en 1772**, [1772] ; 153 pages in-fol. (36,5 x 24 cm ; plus quelques p. vierges) en 21 cahiers liés d'un ruban bleu, sous chemise-étui cartonnée et recouverte de maroquin rouge à décor doré, les deux plats portant au centre les armes royales de Louis XV, cadre de triple filet doré avec fleurs de lys aux angles, dos long à caissons dorés ornés du monogramme royal couronné et de fleurons, doublures de soie bleue, traces de rubans bleus servant de fermoirs (*reliure royale de l'époque*).

10 000 / 12 000 €

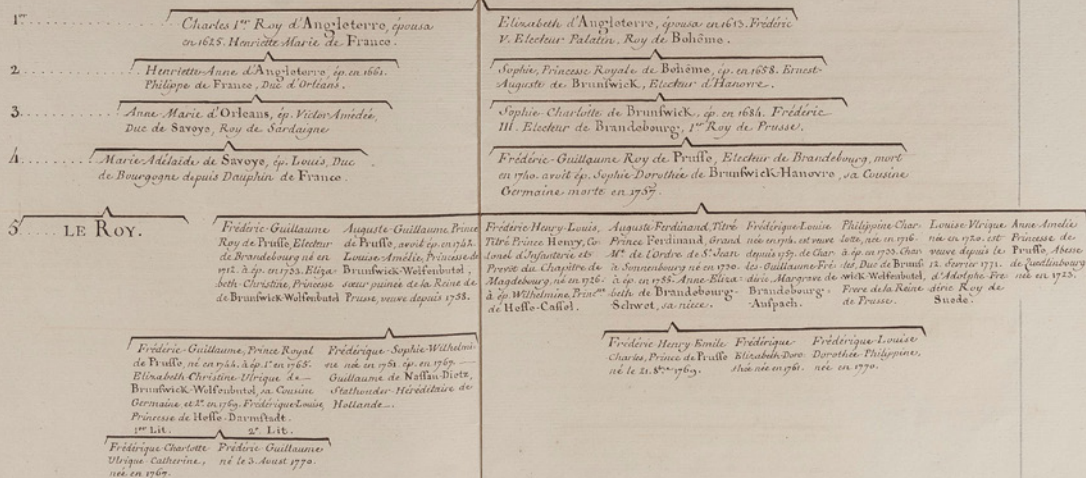
Superbe manuscrit de cour calligraphié dans une reliure aux armes royales, avec 63 tables généalogiques, pour déterminer les degrés de parenté de Louis XV avec les différents souverains, princes et princesses d'Europe.

Ce manuscrit royal est remarquable par son sujet. Rédigé en 1772, soit deux ans avant la mort de Louis XV, il témoigne des pratiques d'une étiquette de cour. Dans la perspective de sa mort, Louis XV, qui en 1772 était encore en parfaite santé, demanda à Clairambault, généalogiste des ordres du Roi – dont les bureaux se trouvaient dans le château de Versailles –, s'il pouvait déterminer la légitimité de tel ou tel prince étranger à porter le deuil du Roi, et inversement. Clairambault composa pour son roi un magnifique et rare tableau généalogique transversal. On voit ainsi se déployer devant nous la parentèle de Louis XV. On découvre ses cousins, et par là même son sang si mêlé à toutes les Maisons de l'Europe d'alors. Chaque prince contemporain du Roi Louis XV se voit, par de remarquables tableaux, attribué un degré

.../...

Parenté du Roy avec les ROY de Prusse, ses frères, la Reine de Suède et les autres Princesse ses sœurs du 5. au 5.^e Degré; avec le Prince Royal, sa sœur, et les enfans du Prince Ferdinand du 5. au 6.^e; et avec les enfans du Prince Royal du 5. au 7.^e

Jacques I^{er} Roy d'Angleterre,
Epousa en 1589 Anne de Danemarck.



.../...

de parenté. La Bibliothèque nationale de France conserve dans le fonds Clairambault un manuscrit similaire, mais incomplet. Le duc de Luynes fait allusion dans ses *Mémoires* à ce manuscrit : « Voici la parenté du Roy, copiée sur l'état que Monsieur de Clairambault a fait pour le Roi, de sa parenté avec tous les souverains de l'Europe, assez proches pour en porter le deuil » (t. XVI, p. 150 n.1).

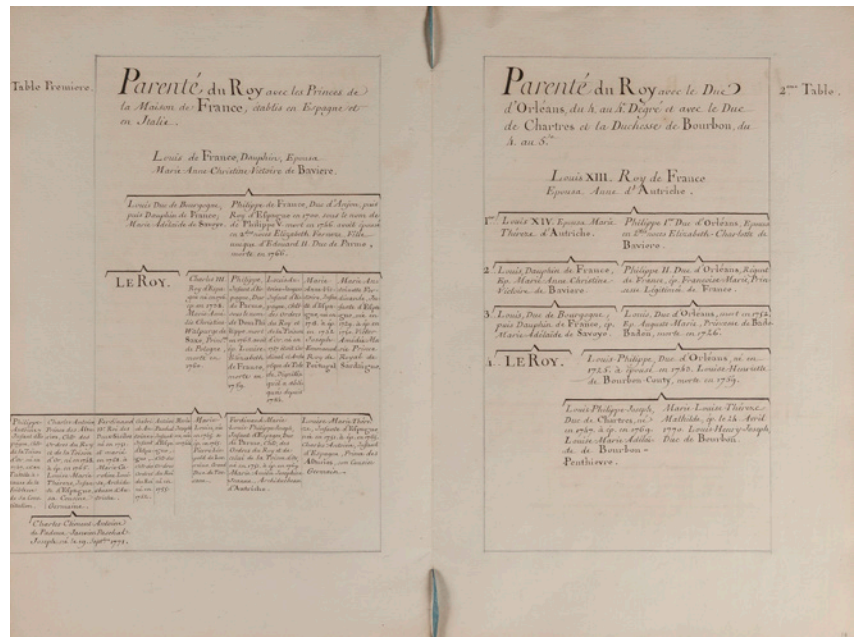
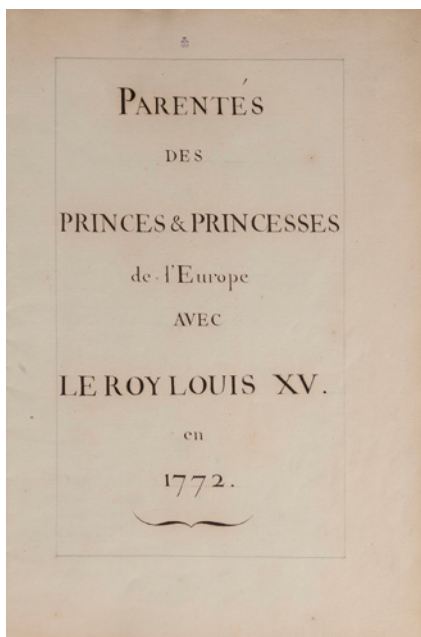
Ce manuscrit, réglé au crayon et soigneusement calligraphié, se compose d'une « Table alphabétique des Noms compris dans ce Volume », et de 19 « articles » illustrés de tables généalogiques : « Maison de France » et sa suite : « Maison des Rois de Portugal » ; « Joseph II de Lorraine, Empereur » ; « Marie-Thérèse d'Autriche, Impératrice-Reine » ; « Georges III de Brunswick, Roi d'Angleterre, Electeur d'Hanovre » ; « Le Prince Charles Edouard [Stuart] et le Cardinal d'York » ; « Le Roi de Danemarck, le Roi de Suède, le Grand Duc de Russie et les autres princes

de la Maison d'Oldenbourg-Holstein » ; « Sophie-Auguste-Frédérique d'Anhalt-Zerbst, Impératrice de Russie », « Frédéric II, Roi de Prusse », « Charles-Emmanuel-Victor, Roi de Sardaigne », « François-Marie d'Est, duc de Modène », « Marie Thérèse Cibo, princesse héritière de Modène », « Frédéric-Auguste III, électeur de Saxe », « Maison de Mecklenbourg », « Maison de Wirtemberg », « Maison de Hesse », « Maison de Bade », « Maison de Nassau » et « Maison de Gonzague ».

Citons l'introduction de l'Article premier : « La Maison de France est reconnue pour la plus illustre de l'Univers. L'histoire ancienne et moderne ne fournit aucun exemple d'une Race qui ait régné pendant une si longue suite de siècles et avec tant de gloire. Ayant monté sur le Trône avant que les surnoms fussent héréditaires, Elle n'a d'autre nom que celui de France qu'Elle a pris suivant l'usage de ces premiers Temps de la possession de la Monarchie même. Elle a déjà donné 36 Rois à cette Monarchie. Ses Rameaux se

sont étendus sur presque toute l'Europe où Elle a occupé jusqu'à 6 Trônes à la fois et il n'est gueres de Couronnes que n'aient portées les Princesses de son Sang. Les Sçavants se sont inutilement épuisés pour monter à la source de tant de Grandeurs [...] ainsi après 9 siècles de splendeur, la Maison de France est plus florissante encore qu'Elle ne l'a jamais été. Elle embrasse aujourd'hui dans ses possessions presque tout le midi de l'Europe, occupe 4 Trônes différens et regne jusque dans le Nouveau Monde »...

Provenance : anciennes collections PENARD Y FERNÁNDEZ (vente des 13-14 décembre 1960 ; cachets encre et ex-libris Archivo y Biblioteca de Penard Fernández) ; puis baronne Élie de ROTHSCHILD.



EMPIRE.

14 lettres ou pièces, dont 6 L.A.S. et 5 L.S. ou P.S., 1796-1821.

200 / 300 €

Jean-Jacques-Régis de CAMBACÉRÈS (décret cosigné par Champagny, 1806), Pierre-Antoine DARU, Denis DECRÈS (Amsterdam 1810), Charles DELACROIX (à Saliceti), Guillaume-Pierre-François FÉRÈS (à Boissy d'Anglas, Florence 1810), Claude-François de MÉNEVAL (à Cambacérès), Charles-Maurice de TALLEYRAND (brevet sur vélin, cosigné par Montalivet, 1813)... Plus un manuscrit de *Notes pour servir au projet de l'arme du génie*, un récépissé de payeur de la Guerre, l'envoi d'un certificat médical par un capitaine de grenadiers, la lettre d'un père de soldat qui n'a pas donné signe de vie depuis la retraite de Russie, etc.

ESPAGNE. CEVALLOS Pedro de (1760-1840) homme d'État espagnol.

MANUSCRIT, **Exposition des faits et des trames qui ont préparé l'usurpation de la Couronne d'Espagne, et des moyens dont l'empereur des Français s'est servi pour la réaliser** ; par S. Ex. M. de Cevallos, premier secrétaire d'État et des Dépêches de S.M. Ferdinand VII. Traduit littéralement de l'espagnol. 1808 ; petit in-4 de 69 ff. ; reliure de l'époque demi-veau brun, tranches jaunes (reliure du temps).

300 / 400 €

Manuscrit exécuté à l'époque de la traduction de l'*Exposición de los hechos y maquinaciones que han preparado la usurpación de la corona de España* (1808), publiée pour la première fois clandestinement en 1809. On trouve à la fin le *Manifiesto de la nation espagnole à l'Europe*, signé de Marin de GARAY, secrétaire de la Junte suprême, appelant à combattre Napoléon sans trêve ; et trois lettres de MURAT au général Dupont, prouvant que l'intention des Français a toujours été de prendre le pouvoir en Espagne. Interdite, la traduction française de l'ouvrage circulait ainsi sous le manteau sous forme de copies manuscrites.

La guerre d'Espagne fut pour les Espagnols *la guerra de la Independencia*. Le pamphlet exprime la résistance à l'envahisseur

de la part d'un peuple spontanément et unanimement dressé contre l'occupant. Cevallos dénonce vigoureusement l'usurpation française, accompagnant son texte de pièces justificatives : traités secrets, correspondance, etc.

Provenance : Bibliothèque impériale de Dominique de VILLEPIN, 19 mars 2008, n° 107.



EUGÉNIE (1826-1920) Impératrice, femme de Napoléon III.

2 L.A.S. « E » et « Eugénie », Camden Place, Chislehurst septembre-décembre 1879, à Jean-Baptiste FRANCESCHINI-PIETRI, à Paris ; 10 pages in-8, enveloppes (deuil).

800 / 1 000 €

Lettres à l'ancien secrétaire particulier de Napoléon III, au sujet du tableau de Protais représentant le Prince Impérial, tué par les Zoulous en juin 1879.

1^{er} septembre. Elle fait d'abord allusion à une polémique dans *Le Gaulois* sur une question qui lui « tient tant à cœur ». Le tableau de PROTALIS [Le Prince mort] malheureusement est de nature à me bouleverser *jamais* je n'aurais le courage de le regarder que n'a-t-il pas fait le combat ? Mais toute cette affaire a été faite au rebours, il s'agissait 1° d'un simple dessin à faire graver et à garder dans les livres de prière et nullement d'un tableau qu'on a sans cesse sous les yeux ! Petit à petit les choses ont changé et je crains bien malgré toute la poésie que le courage me manque »... 16 décembre. Elle demande des informations précises sur les plans de la chapelle, et le portrait de l'Empereur par M. André. Elle désire que Franceschini-Pietri voie Protais : « je voudrais savoir ce que je lui dois pour son tableau que je voudrais

appeler le champ du repos, car il a su surtout *rendre un calme* que je ne trouve guère que *devant ce tableau* !! et savoir de lui s'il croit pouvoir faire l'AUTRE que je lui ai demandé »... Elle ne verrait pas d'inconvénient à ce qu'il l'expose au Salon. « L'uniforme est en route on voulait l'envoyer chez le tailleur pour le mettre en état... J'ai promis de ne pas le voir pour qu'on me le rende intact, car ce serait une profanation que d'y toucher ! On m'a bien promis de ne pas l'y envoyer. Quelque pénible qu'ait été pour moi la visite à Paris il eût été presque impossible dans les conditions qu'elle s'est présentée de refuser ! C'est la suite de cette fatalité qui me poursuit. J'aurais voulu arriver à temps pour fermer les yeux de ma mère »...

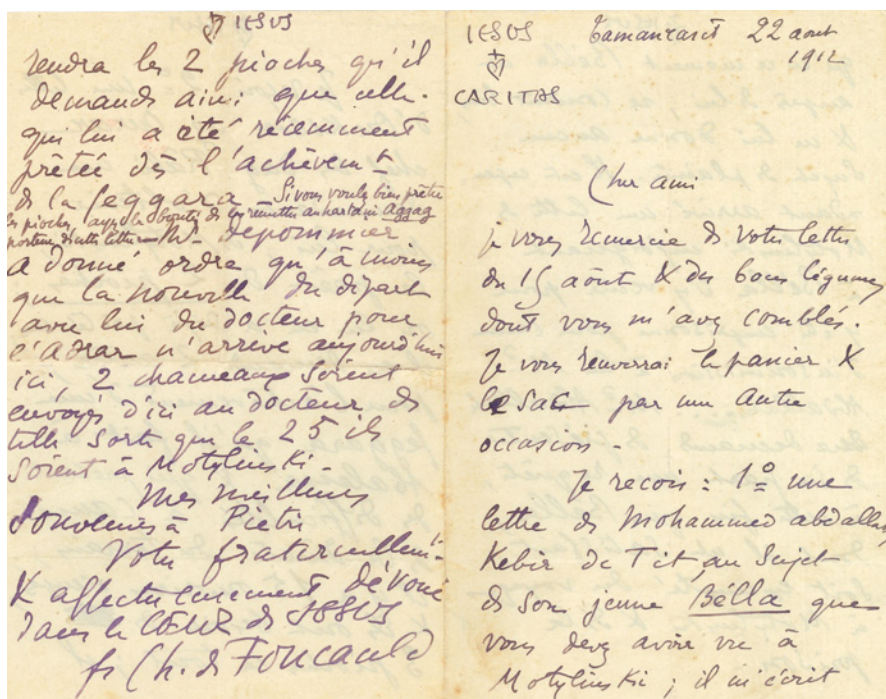
On joint un ensemble de 10 L.A.S. de peintres à Franceschini-Pietri.

Eugène fromentin (3). 6 août [1869], à propos d'un entretien avec Napoléon III, qui l'a interrogé sur ses voyages, l'Algérie et la Kabylie : « l'accueil de Sa Majesté, la douceur, l'exquise affabilité, l'incomparable bonne grâce de son regard, de sa voix, cette admirable façon de m'interroger sur moi-même, m'ont pénétré de gratitude et véritablement touché »... 12 août [1869], sur sa promotion dans la Légion d'honneur. 9 janvier 1873, réaction à la nouvelle de la mort de Napoléon III : « c'est une douleur patriotique, un deuil personnel et profond »...

Jean-François Millet. *Barbizon* 18 août 1868, remerciant de « votre gracieux accueil & de votre généreuse intervention auprès de l'Empereur pour Théodore Rousseau et pour moi », et priant de lui exprimer « mes remerciements émus & mon ardent désir de faire le bien par le beau & le vrai, à son service & pour sa gloire »...

Alexandre protais (7), 1879-1880, très intéressantes, à propos des commandes d'Eugénie, transmises par le duc de Mouchy et le prince Charles Bonaparte : deux dessins de sujets « malheureusement très en dehors de mon genre » ; il décrit son « petit tableau » du Prince mort, intéressant comme « visage endormi », mais quant à une représentation « où il faudra mettre la vie, le courage héroïque et la pensée de la dernière heure », il faudrait réfléchir, et il attend de la documentation, en particulier une photographie promise par l'Impératrice...

Provenance : ancienne collection FRANCESCHINI PIETRI (Fontainebleau 1^{er} avril 2012, n° 3).



savon de 1^{er} ordre à Saïd pour avoir osé vous demander cette ridicule quantité de blé : 60 litres sont parfaitement suffisants. Ici la faim commence à devenir grave : personne n'a plus rien »... - 23 avril 1913. Il rapporte l'opinion du capitaine sur la situation de Garnier : « il lui paraissait d'une part que vous occuper d'une entreprise de colonisation tout en restant à la compagnie était impossible, votre service n'étant pas compatible avec ces occupations »... Etc. - 18 octobre [1914]. M. Girod va être envoyé « avec 60 fusils dans l'Ahmet en attendant les nouvelles, pour se porter à la rencontre du rezzou vaguement annoncé d'Oulad Djerir »...

On joint la copie dactylographiée de la correspondance du père de Foucauld à Garnier (une vingtaine de lettres) ; une l.a.s. de René BAZIN évoquant le père de Foucauld (1921) ; la plaquette Sahara et Touareg. Lettres du Père de Foucauld à notre concitoyen Paul Garnier, par Adrien Nicklès (1921).

162

FOUCAULD Charles de (1858-1916)
explorateur et missionnaire.

5 L.A.S. « fr. Ch. de Foucauld »
et une L.A. (incomplète de la fin),
Tamanrasset 1910-1914, à Paul
GARNIER ; 12 pages in-8 et 8 pages
petit in-4, avec sa devise Jesus
Caritas en tête.

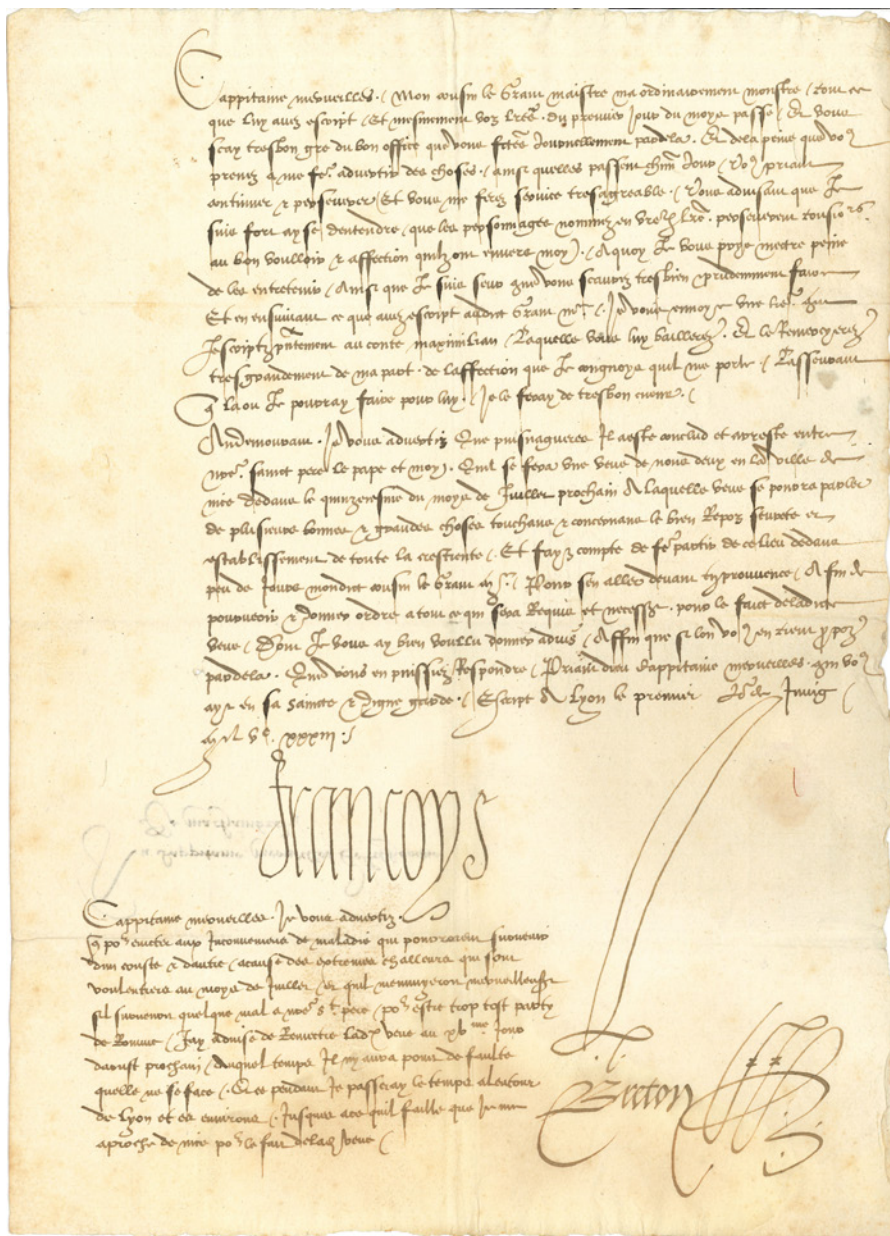
1 500 / 2 000 €

**Intéressant témoignage sur la vie
quotidienne du Père de Foucauld, ses
rapports avec les tribus et les mouvements
de troupes au Sahara.**

Le jeune officier bisontin Paul GARNIER (1885-1917) fit une partie de sa carrière au Sahara, ayant quitté les chasseurs alpins pour passer aux méharistes algériens ; il explora alors le massif du Hoggar et se lia d'amitié avec le père de Foucauld.

5 octobre 1910. Il remercie de l'envoi de « bons légumes », et intervient pour des indigènes : Litni demande qu'on retienne « 25 douros (125 francs) aux Iklân-en-Taousit partis avec des charges de la Cie pour Ti-n-Zaouten sur le prix de la location de leurs chameaux qu'ils ont à toucher au retour »... Il transmet des lettres, et demande de la toile bleue... (la fin manque). - 22 août 1912. Il intervient à la demande de « Mohammed

Abdallah, Kebir de Tit », en faveur « de son jeune Bélla » qui doit être « emprisonné pour cause d'insoumission », afin qu'il soit « exempté du voyage de Motylinski & de la prison ». Le chef des dag Râli demande le « prêt de 2 pioches [...] pour l'achèvement d'une feggara qu'il fait à Abalessa & qui présente de difficultés à cause de la dureté du terrain ; il y a 15 ouvriers occupés »... - 30 décembre 1912. Il n'a pu trouver de « chameaux pouvant partir pour l'Adrar [...] Rien de nouveau ni du Touat, ni de l'Adrar, de l'Air. Aucune nouvelle des caravanes du Damerگون ni du Général [LAPERRINE] ». Il demande des graines pour les haratis, et pour lui « des comprimés de quinine, des comprimés d'antipyrine, & des pilules d'opium »... - 4 janvier 1913. Il a reçu une lettre annonçant l'arrivée du Général et de son officier d'ordonnance « pour le 15 janvier » ; et des « petites lettres arabes donnant ordre aux Kebar des tribus voisines d'ici de se rendre à I-n-Amezal avec le plus possible de leurs hommes et en brillant équipage pour faire réception au g^a Bailloud [...] Désiré m'apprend que la mission américaine accompagnée de Constant doivent arriver le 16 décembre ». Litni est à la recherche d'un bon méhari : « Si les caravanes de l'Air arrivent & qu'il trouve parmi elles un méhari convenable, il vous l'enverra sur le champ ». À propos du trajet du Général : « S'il allait d'In Amegel à Tamanrasset par Tit, je ferais tous mes efforts pour qu'il aille jusqu'à Motylinski et aussi jusqu'à l'Asekrem »... Il a passé « un



163

FRANÇOIS I^{er} (1494-1547) Roi de France.

L.S. « Francçois », Lyon 1^{er} juin 1533, au capitaine MERVEILLES, gentilhomme de sa chambre ; contresignée par son conseiller Jean BRETON ; 1 page in-fol., adresse au verso avec reste de cachet de cire rouge.

1 500 / 2 000 €

Au sujet de sa prochaine conférence avec le Pape Clément VII.

[Cette entrevue eut lieu finalement à Marseille le 28 octobre 1533 ; c'est là notamment qu'y fut arrangé le mariage de la nièce du Pape, Catherine de Médicis, avec le duc d'Orléans, fils du Roi, le futur Henri II.]

Le Grand Maître lui a montré ce que le capitaine et ses frères lui avaient écrit, et il leur sait gré du bon office et de la peine qu'ils ont prise pour l'avertir des choses et pour l'assurer du bon vouloir et de l'affection des personnages nommés dans leur lettre. Il écrit au comte MAXIMILIEN, et charge le capitaine de le remercier de sa part... « je vous advertiz que puisnaguères il a esté conclud et arresté entre nostre Saint pere le pape

et moy quil se fera une veue de nous deux en la ville de Nice dedans le quinziesme du moys de juillet prochain à laquelle veue se pourra parler de plusieurs bonnes & grandes choses touchans & concernans le bien repositement & établissement de toute la crestienté »... Le Grand Maître partira dans quelques jours pour la Provence afin de tout préparer... Il ajoute en post-scriptum qu'à cause des « extremes challeurs », et pour éviter au Saint-Père de prendre mal dans son voyage, il remet l'entrevue au 15 août. Il restera en attendant « alentour de Lyon et ses environs », et se rapprochera de Nice quand il sera temps.



164

FRANÇOIS I^{er} (1494-1547) Roi de France.

P.S. « Francçois », Paris 6 juillet 1544 ; contresignée par LAUBESPINE ; vélin oblong in-fol.

500 / 700 €

Ordre à son receveur général des finances extraordinaires Jehan LAGUETTE de payer comptant à son conseiller et maître des requêtes ordinaires Nicolas DANGU, évêque de Sées, une somme de quinze mille livres tournois, pour le remboursement de la somme que Dangu lui avait prêtée « pour subvenir à l'urgente nécessité des affaires que nous avons à supporter pour le fait de la guerre »...



165

[Charles de GAULLE (1890-1970)].

AFFICHE originale, *À tous les Français*, [Londres, Weiner 1940] ; à vue 74 x 49 cm (encadrée).

1 000 / 1 500 €

Célèbre affiche imprimée après l'Appel du 18 juin 1940, dont elle reprend certaines formules et arguments : « La France a perdu une bataille ! Mais la France n'a pas perdu la guerre ! »...

La signature du général est suivie de l'adresse de son Quartier général à Carlton Gardens. En bas le nom de l'imprimeur : « Printed for General De Gaulle by J. Weiner Ltd., London »

Surmontée de deux drapeaux tricolores et entourée d'un liseré tricolore, l'affiche reproduit en vignette dans le coin inférieur gauche la version anglaise de cette affiche.

Provenance : général INGOLD (vente Tajan 17 décembre 2003).



166

[Charles de GAULLE (1890-1970)].

Edgard PILLET (1912-1996)

Buste de Charles de Gaulle, Alger 1943. Épreuve en bronze patiné à cire perdue. Signée du monogramme, justifiée épreuve d'artiste 2/4. Cachet du fondeur *J. Cappelli Cire perdue*. Marqué sur la terrasse : « Alger 43 ». Hauteur : 47 cm.

2 000 / 3 000 €

Ce buste a été réalisé à Alger en 1943, à l'instigation de Gaston Palewski et Georges Gorse du cabinet du Général.

Edgar PILLET, titulaire d'une bourse de séjour à la villa Abd el Tiff en tant que lauréat de l'École supérieure des Beaux-arts de Paris, se trouvait depuis 1939 à Alger.

Provenance : vente Ader, 3 décembre 2010, n° 110.



167

GAULLE Charles de (1890-1970)
général, Président de la République.

L.A.S. « C. de Gaulle », 16 mars 1952, à Mme Lucien NACHIN ; 1 page et demie in-8 à en-tête *Le Général de Gaulle* (marques de plis).

500 / 700 €

« Combien je vous remercie de m'avoir fait remettre par M. Lederer cette charmante photographie de votre mari à Viarmes. Le souvenir du cher et éminent Lucien Nachin est plus vivant que jamais dans mon esprit »...

On joint une L.S. « C. de Gaulle », cosignée par Georges BIDAULT, Paris 27 novembre 1945, à Juan Antonio RIOS, président de la République Chilienne (2 pages in-fol. dactyl., enveloppe avec cachet de cire rouge). Lettre d'accréditation, en tant que Président du Gouvernement Provisoire de la République française, de Robert Gaston Marie de DAMPIERRE en qualité d'Ambassadeur Extraordinaire et Plénipotentiaire de la République Française auprès du gouvernement chilien. [Robert de Dampierre restera ambassadeur au Chili de 1945 à 1949].

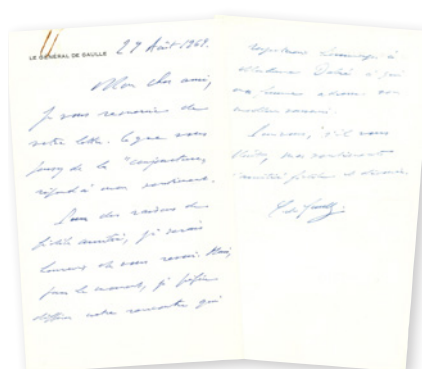
168

GAULLE Charles de (1890-1970)
général, Président de la République.

2 L.S. « C. de Gaulle », Paris 1959-1961, au colonel Émile ALLÉGRET, à Conakri (Guinée) puis à Paris ; 1 page in-4 dactylographiée à en-tête *Le Général de Gaulle* chaque.

400 / 500 €

15 janvier 1959. « Merci de votre message qui m'apportait l'expression de votre fidèle pensée. À vos vœux répondent ceux, bien sincères que ma femme et moi formons en ce début d'année, pour vous et pour Madame Allégret, à qui je vous demande de présenter mes respectueux hommages »... 26 avril 1961 [3 jours après son discours sur le putsch d'Alger]. « Merci de m'avoir aussi spontanément offert le concours de votre fidèle dévouement. Sachez que j'en ai été très touché »...



169

GAULLE Charles de (1890-1970)
général, Président de la République.

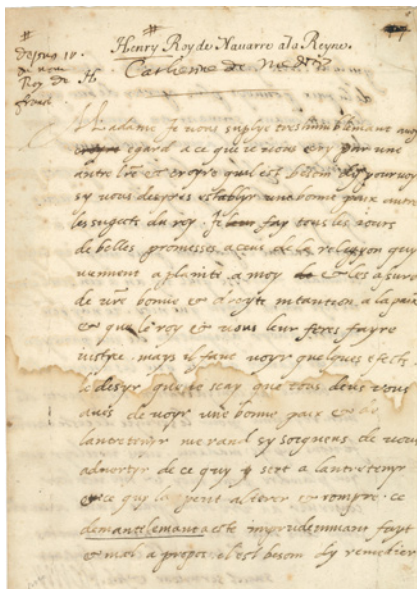
2 L.A.S. « C. de Gaulle », 1969, à Michel DEBRÉ ; 1 page et demie in-8 chaque à en-tête *Le Général de Gaulle* (petite trace de rouille sur la 1^{re}).

1 200 / 1 500 €

Belles lettres à son ancien ministre.

29 août 1969. « Ce que vous pensez de la "conjuncture" répond à mon sentiment. Pour des raisons de fidèle amitié, je serais heureux de vous revoir. Mais, pour le moment, je préfère différer notre rencontre qui ne manquerait pas de donner lieu à toutes les élucubrations. Soyez assuré, mon cher ami, que l'attachement et la confiance que je vous porte sont toujours au plus haut point »...

27 novembre 1969. « De vos vœux d'anniversaire j'ai été, soyez-en certain, très touché. Je me souhaite à moi-même de pouvoir mener à bien le grand travail que j'ai entrepris [les *Mémoires d'espoir*] ! Vous y êtes, naturellement en cause et au premier rang »...



170

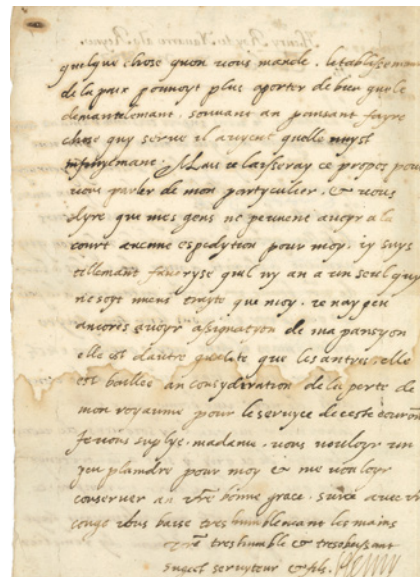
HENRI IV (1553-1610) Roi de France.

L.A.S. « Henry », [vers 1578 ?], à « la Royne mere du roy monsigneur », CATHERINE DE MEDICIS ; 2 pages in-fol., adresse (importante mouillure pâle dans le bas de la lettre).

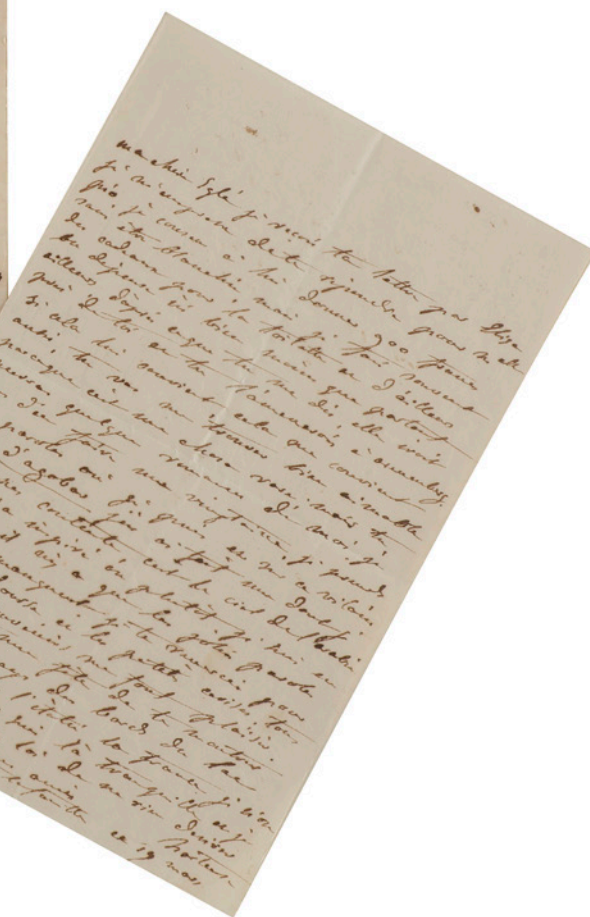
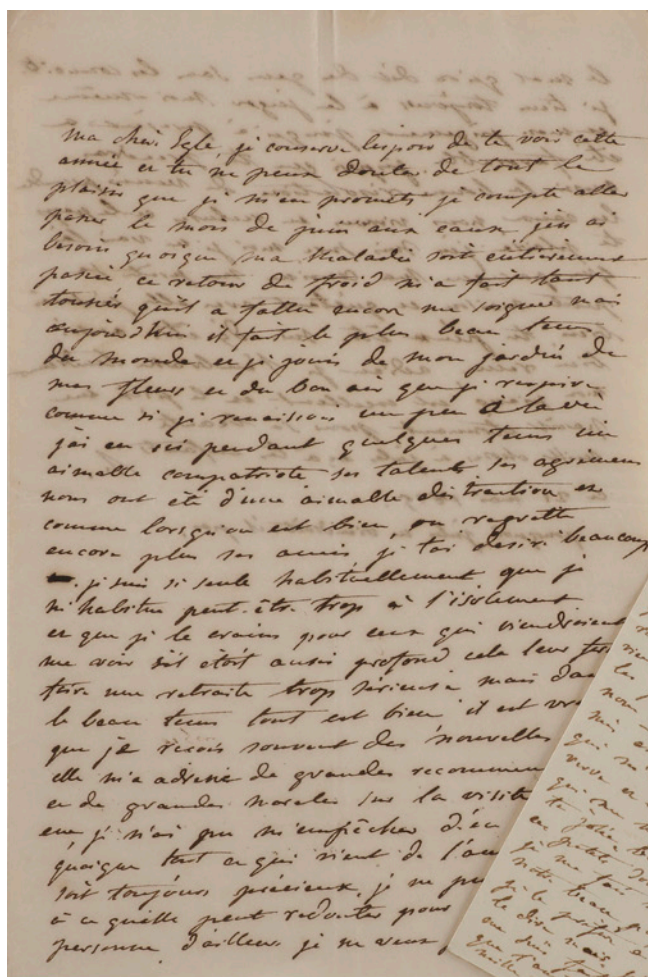
6 000 / 8 000 €

Recommandations du Roi de Navarre à Catherine de Médicis et Henri III, pour rétablir la paix dans la France ravagée par les guerres de religion.

« Madame Je vous suplye tres humblement avoyr egard a ce que je vous ecry [...] & croire quil est besoin dy pourvoyr sy vous desyres establyr une bonne paix antre les sugestis du roy. Je fay tous les jours de belles promesses a ceus de la religion qui viennent a plainte a moy & les assure de v^{re} bonne et droyte intantion a la paix & que le roy & vous leur feres fayre justice, mayis il faut voyr quelques efects. Le desyr que je scay que tous deus vous aves de voyr une bonne paix & de lantretenyr me rand sy soigneus de vous advertyr de ce quy sert a lantretenyr & ce quy la peut alterer & rompre. Ce demantelemant a este imprudemmant fayt & mal a propos, il est besoin dy remedier quelque chose quon vous mande. Letablysement de la paix pouvoyt plus apporter de bien que le



demantelemant, souvant an pansant fayre chose quy serve il arivent quelle nuyst infinyement. Mais je laisseray ce propos pour vous parler de mon partyculier, & vous dyre que mes gens ne peuvent avoyr a la court aucune espedyction pour moy, jy suys tellement favorysé quil ny an a un seul quy ne soyt mieus trayte que moy. Je nay peu ancores avoyr assignatyon de ma pansyon elle est d'autre qualite que les autres, elle est baillee an consyderation de la perte de mon royaume pour le servyce de ceste couronne »...



171

HORTENSE DE BEAUHARNAIS (1783-1837) fille de Joséphine de Beauharnais, adoptée par Napoléon, épouse (1802) de Louis Bonaparte, elle fut Reine de Hollande ; mère de Napoléon III.

132 L.A.S. (la plupart « Hortense » ou « H. »), 1798-1837, à Aglaé, dite Églé AUGUIÉ, la maréchale NEY ; environ 270 pages formats divers, quelques adresses (quelques lettres non signées ou incomplètes).

15 000 / 20 000 €

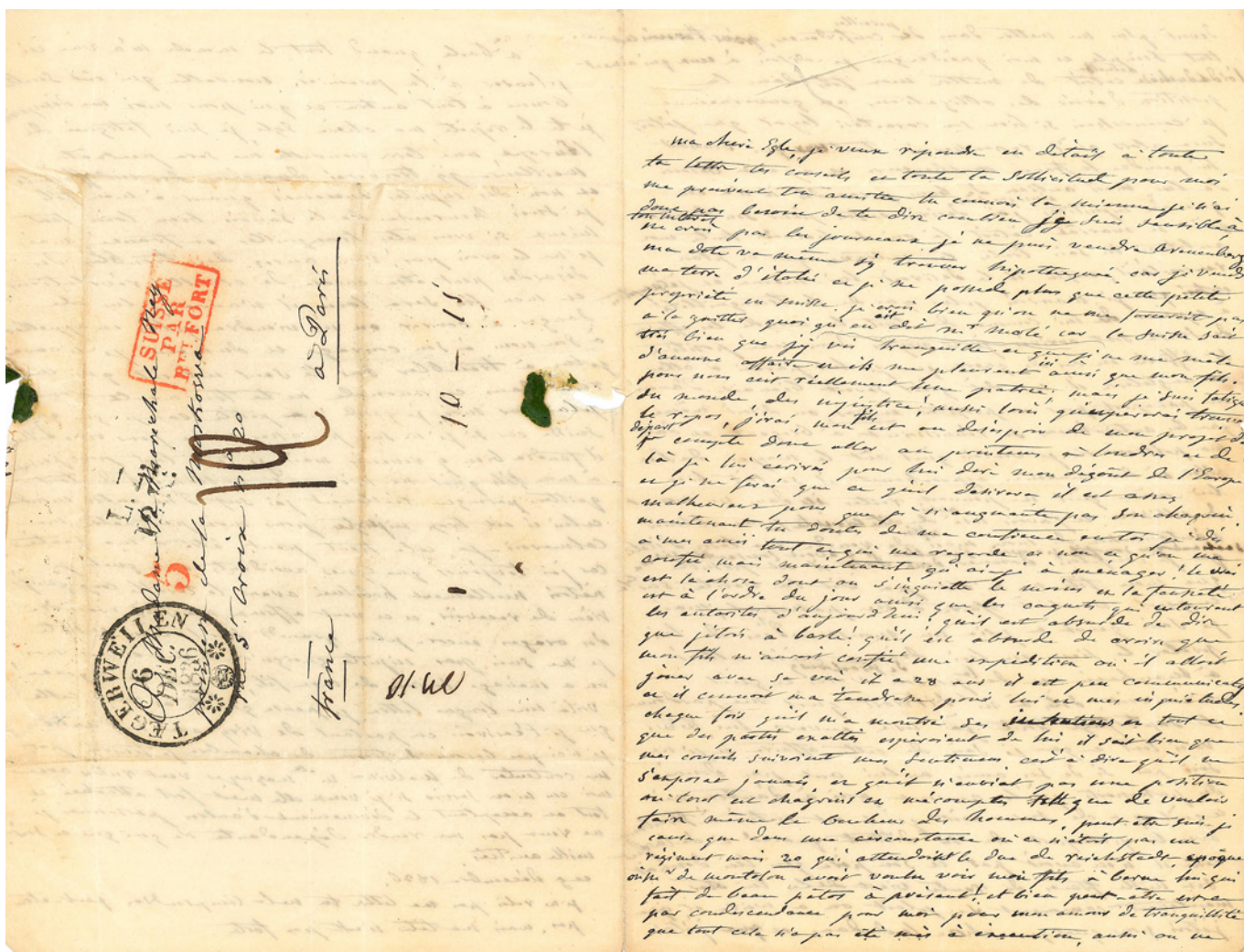
Importante et exceptionnelle correspondance de la Reine Hortense à son amie d'enfance Églé Auguié, qui épousera le maréchal Ney ; elle couvre toute la vie de la Reine Hortense, depuis sa jeunesse jusqu'à toute la fin de vie.

[Aglaé, dite Églé AUGUIÉ (1782-1854) était la nièce de Madame CAMPAN, chez qui elle fut élevée et se lia d'une tendre affection avec Hortense de Beauharnais ; protégée par Joséphine, elle épousa le 5 août 1802 le futur maréchal Ney, prince de la Moskowa. Hortense et Églé entretenaient toute leur vie une correspondance régulière. Nous

ne pouvons donner ici qu'un trop bref aperçu de cette très riche et passionnante correspondance. Un descriptif détaillé de toutes les lettres peut être fourni sur demande.]

La première lettre date du 29 avril 1798, pour relater la visite de « Maman [...] avec Buonaparte » à l'institution de Madame Campan à Saint-Germain-en Laye. La lettre suivante est adressée à Antoinette, la sœur d'Églé, peu avant son mariage avec Gamot : « je suis si persuadée que tu seras heureuse que je voudrais voir tout cela bien finir mais comme je suis sûre que je t'impatiente en te parlant de cela »... Vers 1800, Hortense convie Églé à la Malmaison avec Mme Campan : « nous nous amuserons un peu nous chanterons et nous sauterons »...

1804. Séjour à Compiègne ; son premier fils Napoléon... Enceinte de son second fils, Napoléon-Louis, souffrante, elle va passer deux jours à la Malmaison « avec maman », l'air de la campagne lui a fait du bien. Le Sacre est repoussé au 18 brumaire. « On dit toujours que BONAPARTE doit aller à Boulogne bientôt mais tu sais que ce n'est jamais décidé que la veille »... Elle regrette de ne pouvoir assister à « la belle fête » de Boulogne...
.../...



.../...

1805. 14 juillet, « Hortense Bonaparte » annonce que « l'empereur est arrivé à Fontainebleau. On dit que l'impératrice y est aussi » ; elle regrette l'absence de son frère Eugène. 29 août, sur son séjour à Boulogne où elle a été accueillie par le maréchal DAVOUT ; projet de mariage d'Adèle (sœur d'Églé) avec le général BERTRAND...

1806. 20 juin, sur son arrivée en Hollande : « En entrant dans le Palais je ne puis te dire l'impression que j'ai éprouvée en entendant tous ces cris qui me perçoient le cœur. En recevant tout ce monde je me suis bien aperçue que ce n'étoit plus un rêve, surtout en quittant la France en passant cette colonne qui sépare la Hollande. J'ai senti que je n'avois plus de courage mon Dieu combien il m'en faut. Cependant nous sommes avec de bien bonnes gens. Ils m'ont quelquefois attendrie en me priant d'être leur mère. Je tâcherai de faire leur bonheur ; mais qui est-ce qui fera le mien »... 18 octobre, annonce de la **bataille d'Iéna** : « Ton mari [NEY] se porte bien il y a eu une victoire complète sur les Prussiens. Toutes nos connoissances se porte bien 25 mille prisonniers 100 pièces de canon plusieurs généraux prussiens blessés, la reine et le roi ont manqué être pris. Enfin j'espère que tout cela nous donneront la paix »...

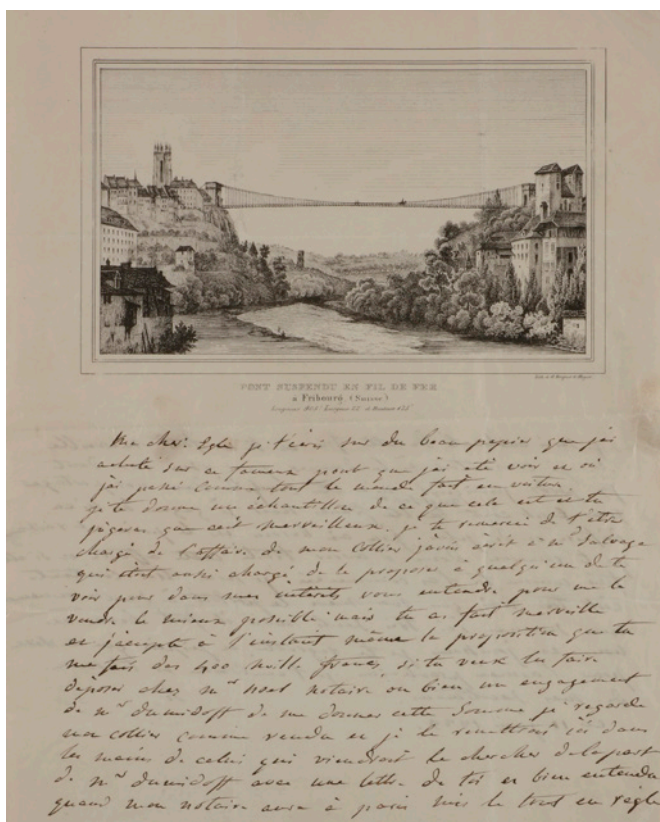
1807. Sur ses difficultés conjugales, et projet de mariage d'Adèle Auguié avec le général de BROC (11 avril 1807). Elle parle de son mari : « Je ferai ce qu'il voudra. Je n'ose pas penser à bien du bonheur près de lui ». Elle évoque son amant Charles de FLAHAUT.

ma chère Églé je veux répondre en détail à toutes
tes lettres les conseils en toute la simplicité pour moi
me pousse à te montrer la comédie la plus comique de la vie
pour moi l'absence de ton cœur est un malheur que je ne puis
me empêcher de te dire pour les jours où je ne puis venir à
ma chère va-t'en si tu trouves quelque chose à dire
quand tu d'écouter ce p. de monde plus que cette petite
propriété en Suisse. J'ai vu bien qu'on ne me permet pas
à la petite que je en dit m. t. m. l'air car la justice s'en
est bien que j'ai vu l'angoisse et que je ne puis
d'aucune affaire et ils me permettent aussi que mon fils
pour nous est tellement bien traité, mais je suis fatigué
du monde, des inquiétudes, aussi l'air qu'on me fait
le temps, j'étais, mais est en l'air de mon projet de
p. exemple d'une aller au printemps à Londres et de
là je lui écris pour lui dire mon désir de l'Europe
et je ne puis que en quel temps il est avec
mathématicien pour que je n'augmente pas son éducation
maintenant tu dois de ta contrainte pour la
à moi aussi tout en ce moment et que je ne puis
croire mais maintenant qu'après à mes amis, le d'air
est la chère d'air ou l'angoisse la d'air et la justice
est à l'ordre du jour aussi que les conseils et l'absence
les conseils d'aujourd'hui, qui est absent de la
que j'étais à l'air, qui est absent de la d'air que
mon fils n'aurait pas une éducation en l'air
je ne puis avec sa vie il a 28 ans et est peu communément
et il connaît sa tendresse pour lui et mes inquiétudes
chaque fois qu'il n'a montré de l'absence en tout ce
que les petits enfants espèrent de lui et il sait bien que
mes conseils suivent mes fonctions, c'est à dire qu'il
s'explique jamais, et qu'il n'aurait pas une petite
en l'air et l'absence de l'absence de l'absence de l'absence
faire même la chère des hommes, peut être bien
c'est que dans une circonstance on ne peut pas
regarder mais 20 qui attendent la d'air de l'absence
ou la d'absence avec l'absence de l'absence de l'absence
fait de l'absence de l'absence de l'absence de l'absence
pas d'absence pour moi pour moi pour moi
que tout cela n'a pas été mis à l'absence, mais on ne

1808. [Paris juillet], après la naissance de Charles-Louis-Napoléon (20 avril, le futur NAPOLÉON III) : « Mon pauvre petit garçon a été bien mal. Ce pauvre petit mourait de faim, sa nourrice n'avait plus de lait et elle ne le disoit pas » ; elle a changé de nourrice [Mme Bure], et « il prend de la bouillie il vient très bien [...] Je sens que je suis nécessaire à mes enfants et cela me donne du courage pour faire ce qui est nécessaire à ma santé ». Soirées musicales chez elle. Elle a « un nouvel assidu », M. de LABORDE, « il me fait des romances et je les mets en musique mais il m'ennuie parce qu'il m'admire trop. Nous sommes inconcevables nous autres femmes je vois qu'on ne peut jamais nous contenter. Quand à moi, je vois bien que je ne serai jamais contente car il me suffiroit d'être aimée comme je sais aimer et c'est une chose dont il faut prendre son parti, car c'est impossible »...

1810. Séjour à Amsterdam en avril. Mort du général de BROC (mari d'Adèle Auguié). Cure à Aix-les-Bains en août : « Ma poitrine étoit si faible qu'il faut absolument la fortifier. Je suis un peu mieux mais je ne suis pas encore à l'abri d'un orage. Cela me donne presque la fièvre tant je suis faible »...

24 [septembre 1812], sur la **bataille de la Moskova** (7 septembre) : « Heureusement ce qui nous est le plus cher se porte bien ; mais que c'est triste de penser aux pertes que l'on a fait. Ce pauvre Auguste Caulaincourt que je regrette bien vivement et que je puis bien dire que je pleure, le petit Canonville, les généraux Montbrun, Plauzonne,



et plusieurs autres que nous ne connaissons pas. Ton mari se porte bien [...] La garde n'a pas donné. Le p. d'Ecmul [Davout], Nansouty et Rapp blessés mais légèrement ».

1813. Aix-les-Bains 15 juin, émouvante lettre sur la mort d'Adèle de BROC (le 10 juin, Adèle, la sœur d'Eglé, est morte noyée sous les yeux de la Reine Hortense, qu'elle accompagnait dans une excursion à la cascade de Gréssy) : « rien ne pourra jamais me consoler de la perte d'une si tendre amie. [...] Elle doit être heureuse à présent mais c'est moi qui vais me trouver bien seule dans la vie, elle étoit si pure si vertueuse, je me reposais sur elle de tout le bien que je pouvais faire et avec elle je ne devois jamais craindre de faire trop mal »... Le lendemain, elle écrit une émouvante lettre au père d'Adèle. Le 4 et le 30 juillet, elle revient longuement sur cette terrible perte : « Je suis obligée de renfermer dans mon cœur les impressions que journellement je trouvois le besoin de lui communiquer. Souvenirs du passé, projet pour l'avenir, elle étoit de moitié dans tout. Elle me manque donc de sentiment, d'habitude. [...] Sais-tu pourquoi je trouve du courage c'est que je suis résignée au malheur, je crois que la vie d'une femme n'est composée que de souffrance. Ses seules jouissances sont le bonheur qu'elle peut procurer aux autres, [...] c'est souvent ayant le cœur déchiré qu'il faut sourire à ceux qui nous aiment »...

1814. 29 juillet, sur son arrivée à Plombières pour prendre les eaux après la chute de l'Empire. Saint-Leu 16 octobre, sur son entrevue avec LOUIS XVIII : « Il a été très bon pour moi, et je lui ai bien dit que je pensois que mon bonheur étoit de vivre tranquille et de mettre mes enfants sous sa protection »...

1815. 25 novembre, pendant le procès du maréchal NEY : « J'espère qu'il viendra des tems plus tranquilles où nous pourrions continuer une correspondance qui me sera toujours chère ; mais c'est dans la crainte de nuire à ceux que j'aime que je dois me faire oublier dans ce moment ».

1816. 2 décembre. Errante et calomniée, elle s'est réfugiée à Constance ; elle cherche à vendre ses diamants... « Je serai bien aise que tu voyes mon fils si tu vas à Rome. Son père sera sans doute bien pour toi, il a été bien mal pour moi et cela m'a fait de la peine pour lui car pour nos affaires d'intérêt il est impossible de s'être plus mal conduit ; mais je lui ai pardonné de tout mon cœur »... Elle a composé trente romances dans sa retraite...

1817. En mai, elle quitte Constance et s'installe à Augsbourg (17 mai 1817) ; elle passe huit jours en Bavière avec son frère Eugène. Elle s'inquiète de la santé de Mme CAMPAN, très affaiblie... « Tu sais mieux que personne qu'il n'a pas tenu à moi de ne pas trouver mon bonheur ou il est seul permis de l'espérer. Dieu m'est témoin que j'ai tout fait et c'est encore une consolation qu'on ne peut m'ôter, c'est d'avoir usé toutes mes facultés à tacher de rendre heureux l'homme auquel le sort m'avait uni [LOUIS BONAPARTE]. Dieu veuille qu'il le trouve, ce bonheur, dans la religion ; mais pour moi je n'ai rien à me reprocher, tu sais tout ce que j'ai souffert pour cela. Comme il est à la mode de s'amuser à mes dépends, tu sais sans doute qu'il a paru un libelle horrible où l'on renouvelle ces propos qui m'ont fait tant de mal autrefois. On veut absolument me faire l'honneur de me citer parmi les conquêtes de l'Empereur NAPOLÉON, le pauvre homme il faut au moins lui rendre justice. Je ne puis même avoir eu le mérite de la résistance, car il n'y a jamais pensé »... Son fils Louis [le futur Napoléon III] « est gentil ; mais toujours foible pour son âge »... Elle fait l'acquisition d'ARENENBERG, « petite campagne sur le lac de Constance »... Elle parle de ses romances...

.../...

J'attribue cela à l'odeur de la peinture je suis très faible et je me suis trouvée mal très souvent et n'y a encore rien de décidé pour les dames tu sais qu'on a reculé le couronnement à Paris pour le 18 prumaire et moi je serai dans mon lit pour ce jour là on dit toujours que Bonaparte doit aller à bordogna bientôt mais tu sais que ce n'est jamais décidé que la ville adieu ma chère Egle bien des choses à ton mari je n'ai pas eu de nouvelles d'Adèle
Antoine B.

.../...

1818. 26 avril, repoussant l'idée d'un accommodement avec son mari : « tu oublies donc tout ce que j'ai souffert, et que le seul bien que j'ambitionne à présent, c'est au moins la liberté de respirer à mon aise, ma vie seroit compromise si cela ne m'étoit plus possible, je ne pense plus depuis longtemps au bonheur ; mais ne plus être entourée de malveillance de soupçons est nécessaire à mon existence »... 1^{er} décembre 1818, sur sa fameuse romance du *Beau Dunois* et les fêtes données à Augsbourg en son honneur : « Le jour de ma fête a été ici un véritable jour de fête. La veille le gouverneur m'a donné un bal et avant on a représenté des tableaux de tous les couplets de ma romance du *beau Dunois*, une dame la chantait pendant que la toile étoit levée, c'étoit vraiment une idée charmante et exécutée à merveille »... Elle a repris son « habitude occupée et calme » ; le soir on lit les *Considérations sur la Révolution française* de Mme de STAËL : « Cela me met tout à fait au courant de la révolution française que je ne savais qu'imparfaitement et avec la belle réputation qu'on m'a donné de politique, il étoit ridicule de ne pas connaître même l'histoire de son tems ; mais pauvres femmes que nous sommes notre roman particulier a assez occupé notre vie, pour que, passé cela tout nous devint indifférent »... Son fils Louis [le futur Napoléon III] « est bien et les leçons vont sans interruption »...

1819. 13 mars, longue lettre sur une fête à Augsbourg avec son frère EUGÈNE et sa famille. Elle veut retarder son voyage à Rome : « Tu dois penser que ce séjour *maritale* ne me convient guère. J'ai toujours peur qu'on ne me garde mon fils cadet. Il n'y auroit donc que pour voir l'aîné que je me déciderois encore à aller de ce côté et comme Louis [le futur Napoléon III] fera sa première communion avant ici je veux encore me reposer une année où je suis ». 8 novembre, sur sa vie calme à Arenenberg, les rumeurs de raccommodement avec son mari, ses idées religieuses : « la véritable religion n'est qu'amour »...

1820. 28 janvier, elle veut « faire un joli recueil de mes romances »... 30 mai, sur son installation à Arenenberg, « mon petit hermitage au bord de mon lac » ; son ancienne lectrice Louise COCHELET, qu'elle a revue ; ses nouvelles lectrices, Élisabeth de COURTIN et Mlle de MOLLENBECK ; la rédaction de ses *Mémoires* : « C'est pénible de se rappeler de bons moments dans l'enfance et de si tristes dans la jeunesse » ; le choix d'un nouveau précepteur, Philippe LE BAS, pour son fils : « J'espère que mon mari ne viendra pas gêner tout cela »... 22 novembre, sur la visite de la Grande Duchesse [STÉPHANIE DE BADE] à Arenenberg ; elle s'explique sur le renvoi de Louise COCHELET ; elle cite longuement (sans mentionner le nom) un passage d'une lettre de Charles de FLAHAUT parlant de sa fille et de l'être qui aurait dû lui « montrer la source du vrai bonheur »... Elle en a été « touchée aux larmes »...

1821. 13 juillet, sur sa cure à Baden avec Madame CAMPAN. 8 octobre, départ de sa lectrice Élisabeth de Courtin.

1822. Mai-juillet, sur la maladie d'Antoinette GAMOT, sœur aînée d'Églé] ; Hortense promet, en cas de décès, « de servir de mère à ses enfants ». 27 octobre : après le séjour d'Églé et ses enfants à Arenenberg, elle a repris sa vie solitaire ; ses projets de plantation ; rumeurs de décès de sa belle-mère [LETIZIA]...

1823. 19 juin. Longue lettre s'interrogeant sur le sort des enfants d'Églé et du maréchal Ney : « Je conçois que ce soit affligeant qu'on ne puisse espérer les placer dans leur patrie [...] Les tiens portent un nom qui les fera repousser du gouvernement » ; mais elle répugne à ce qu'ils aillent servir à l'étranger : « pour prendre du service dans un pays, il faut malheureusement renoncer au sien et se faire sujet d'un nouveau roi ce qui est bien triste »... 11 septembre, elle n'a pas tout perdu dans la crise financière, mais ses finances ne sont pas brillantes... 16 octobre, sur le séjour de sa cousine Stéphanie, ; elle prépare son grand voyage à Rome, où elle va ramener son fils aîné Napoléon-Louis chez son père, et elle redoute le séjour au sein de la famille Bonaparte ; « la bonne ville d'Augsbourg » pleure son départ... 25-27 décembre, longue lettre sur son séjour à Rome avec la famille

BONAPARTE et son mari : « on ne me tourmente pas comme je le craignois au contraire chacun se ressent du triste caractère de mon mari. Chacun a l'air de me rendre justice car c'est à moi qu'on vient se plaindre. Aussi loin de me parler de raccommodement on me dit, il est impossible de vivre avec lui » ; visites à la Princesse PAULINE BORGHESE (piquant portrait)...

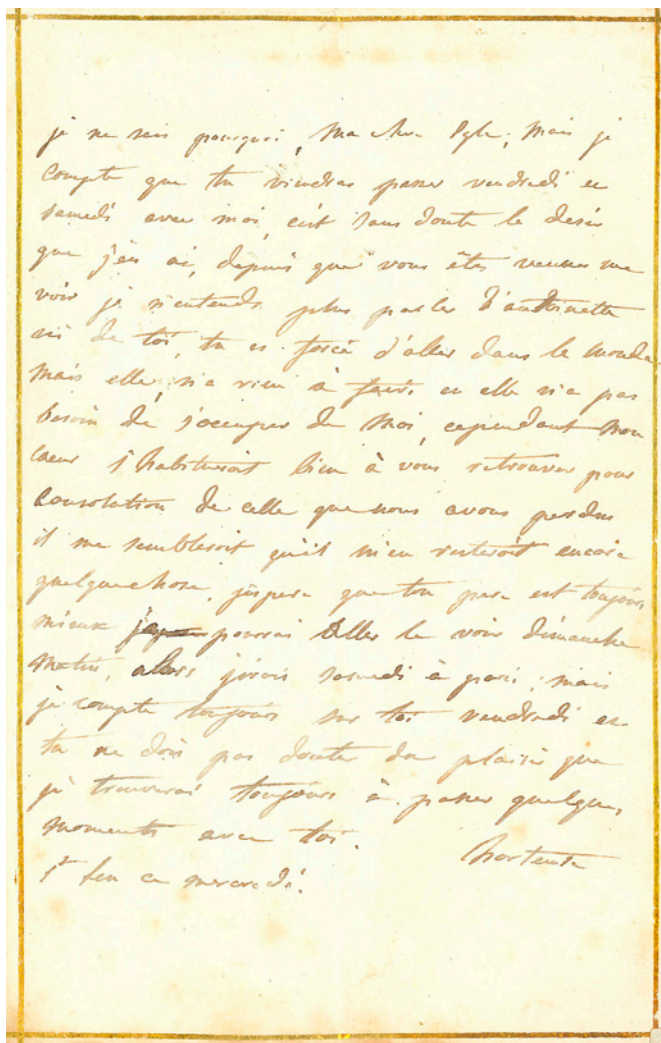
1824. 8 avril, longue et émouvante lettre sur la mort de son frère EUGÈNE (à Munich le 21 février) : « je ne reverrai plus l'ami de mon enfance, ce frère si tendre et si parfait »... 1^{er} août, sur ses embarras de fortune, notamment avec OUVREUR : « Conçoit-on que ce millionnaire ne veuille pas me payer la terre qu'il m'a achetée »...

1825. 15 janvier. Au sujet d'un libelle : « j'ai toujours tenu à connaître tout ce qui étoit contre moi, et je suis habituée à me mettre au-dessus de ces injures et de ces indignités. Jeune je suis entrée dans le monde le cœur rempli de l'amour de mes semblables ». Elle évoque le souvenir de Mme CAMPAN, et les calomnies sur sa mère JOSÉPHINE, inspirées notamment par le *Mémorial* de LAS CASES... 19 mars, sur sa romance d'*Agobar*. 29 août. Elle a arrangé un petit appartement pour la venue d'Églé... « le soleil et la vue fait tout le charme de mon Ermitage ». Visite du Roi et de la Reine de WURTEMBERG... 5 octobre, projet de voyage ; succès du livre de Mme CAMPAN : « après votre mort on vous rend toujours justice » ; projet de mariage de sa nièce Eugénie avec le prince de Hohenzollern Echingen...

1826. Rome 22 février, « vives inquiétudes pour mon fils Louis [NAPOLÉON III] qui a eu une fièvre inflammatoire ». 15 mai, séjour à Rome ; projet de mariage de son fils aîné Napoléon-Louis avec sa cousine Charlotte (fille de Joseph Bonaparte, le mariage sera célébré le 23 juillet 1826)... Arenenberg 23 juillet, fatigue du voyage de retour, attente d'Églé et ses enfants, et de « la grande duchesse » Stéphanie... Varèse 11 novembre, pittoresque récit de la traversée des Alpes dans la neige...

1827. 15-23 février. Séjour à Rome ; recherche d'une musicienne pour remplacer Élisabeth de COURTIN, « plus ridicule et plus insupportable que jamais », mais elle a des réticences pour la fille de Sophie GAY et pour Hortense ALLART... 24-28 avril, elle loge à la campagne à la Villa Pauline, et a loué un appartement dans le Corso ; elle va essayer de remonter à cheval ; elle cherche toujours une nouvelle lectrice... Retour à Arenenberg, et désir d'une musicienne pour son salon... 21 juillet, on espionne son courrier ; séjour de sa chère nièce Eugénie qui est charmante... 7 septembre, départ de Philippe LE BAS : « mon fils n'a plus besoin de lui »... 9 novembre, retour à Rome : « je suis bien seule à ma campagne et le froid arrive. Pour moi je m'arrange de la vie la plus monotone mais pour mon fils [Louis-Napoléon, futur Napoléon III] je crains qu'il ne s'ennuie et le seul moyen, après une morale constante pour que nos garçons ne fassent pas de sottises, c'est de les amuser. Quand je serai en ville, je prierai quelques personnes le soir, et s'il danse au son du piano la soirée se passera bien ; depuis que je suis ici nous sommes tous les deux tête à tête, et le cher enfant, malgré tous mes frais, sent souvent le sommeil le surprendre »... Fierté patriotique à la victoire de Navarin... Commissions pour ses toilettes...

1828. Rome 21 janvier, sur le mariage de Fortuné de BRACK... 3 mars, sur l'état de ses affaires ; elle espère vendre ses tableaux... Arenenberg 9 août : elle reste « au coin du feu car le tems est abominable, ce qui ne guérit guère ma gorge [...] Nous lisons, nous dessinons et nous attendons le beau tems. [...] Louis chasse, travaille à la chimie aux mathématiques, il est toujours très bon enfant ». Elle s'inquiète des affaires de son mari : « s'il est vrai qu'il n'aye pas payé sa maison, il m'a joué un tour terrible, car il est très vrai qu'il a fait mettre dans notre acte de séparation que toutes les réclamations à venir pour les affaires de Paris seroient à ma charge »... 29 septembre, séjour à Bade chez la Grande-Duchesse STÉPHANIE ; charmants détails sur la mode et ses robes... 11 novembre : elle est arrivée « très bien portante à Rome et très engraissée de mon séjour à la campagne [...] »



Nous faisons des lectures avec mon fils. Je vais soigner ma belle-mère [LETIZIA] qui est si seule et qui paroît si heureuse de me voir, que j'ai peu de moments libres »...

1829. Rome 22 mars, elle veut vendre ses rubis ; elle s'est fait un petit budget à part pour sa toilette... Arenenberg 21 juin ?, elle a vu son mari à Rome : « il a désiré me parler de nos enfants. Il m'a trouvé si bien conservée que par retour de tendresse sans doute il ne cesse de me causer depuis ce tems des petits tourments » ; il voudrait qu'elle vienne s'établir à Florence « sans nous voir dit-il toujours », car le séjour d'Arenenberg lui déplaît : « On croirait que je viens ici pour me rapprocher de la France, que je veux me mêler de politique [...] mais malgré mes réponses il revient à la charge, il m'envoie un homme d'affaires [...] et mes enfants voyent bien que cela devient une manie de tourmenter, ils sont assez grand pour devenir juges et je sais bien que je ne puis y perdre »... 17 juillet, sur le prochain mariage de sa nièce [Amélie de Leuchtenberg avec l'empereur du Brésil Pedro I^{er}] : « C'est aller bien loin chercher des grandeurs. Enfin si mes enfants se trouvent mal en Europe, ils pourront aller se placer près de leur cousine ». Elle rage contre le « menteur » BOURRIENNE « qui ose avancer que je lui donnois des lettres »... Visite à Arenenberg du Grand-Duc de Mecklenbourg-Strelitz... 24 septembre, après le séjour de Léon, fils d'Églé ; séjour de la Grande-Duchesse Stéphanie... 11 novembre, retour à Rome ; elle va quitter son bottier Melnotte trop cher... Amusant jugement sur les belles-filles...

1830. Rome 27 avril. Accident de sa belle-mère LETIZIA ; conseils à Églé concernant le ménage de Léon [son fils aîné Napoléon Ney] : « Une belle-fille qui a un mari vous enlève votre fils »... Arenenberg 30 juin, sur la liaison de leur condisciple Maria de las Nieves de Hervás, veuve de Duroc, avec le colonel FABVIER. 7-20 août, longues lettres sur la Révolution de Juillet, qui réparera peut-être l'infortune de sa famille... Envoi d'un exemplaire relié de ses romances à l'impératrice du Brésil.

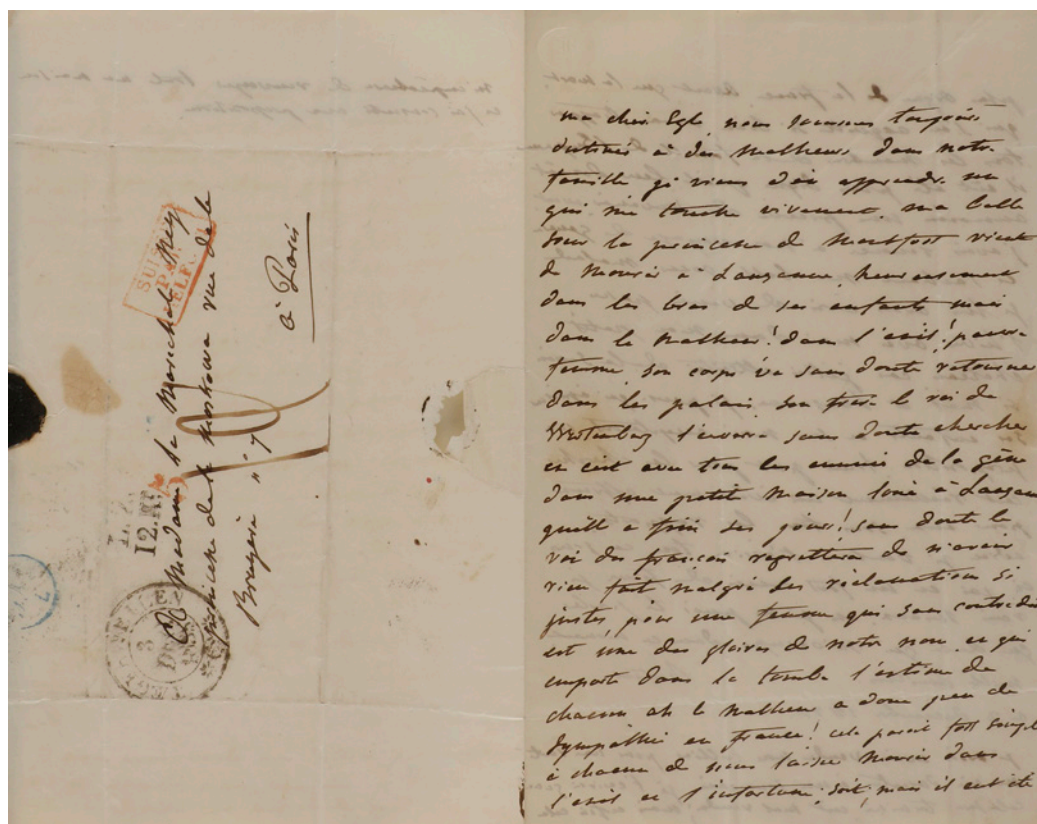
1831. 19 janvier, longue lettre de Rome sur ses démarches pour rentrer en France, et les troubles insurrectionnels en Italie auxquels prennent part ses fils... Londres 21 mai (en partie écrite par sa dame d'honneur Valérie Masuyer), après la mort de son fils aîné (17 mars). 27 août, annonçant son arrivée à Arenenberg, après sa fuite hors d'Italie avec son fils (futur Napoléon III).

1833. 17 mai. Arrangement d'Arenenberg pour arriver « au comfortable ». Son homme d'affaires DEVAUX l'a volée « d'une manière affreuse », sur la vente d'un collier de diamants, et sa terre de la Chaussée ; elle a « perdu par sa mauvaise foi (car tout ce qu'il avait à moi devait être regardé comme dépôt) près de 4 ou 5 cent mille francs »...

1834. 3 janvier. Sur la publication de ses Mémoires où elle a inséré des lettres de Mme CAMPAN montrant son « noble caractère [...] sa morale, son excellent cœur »... 28 février. Séjour à Sigmaringen avec son fils. Dans son livre, elle a voulu être vraie : « j'ai du me défendre d'intrigues imaginaires dont on m'accusoit. [...] Et j'irai à la postérité avec mon caractère et non pas avec celui qu'on s'est plu à me faire depuis vingt ans »... 20 mai. Arenenberg est « un petit ermitage vraiment joli à présent » ; mariage de la fille de la grande duchesse de Bade avec le prince héréditaire de HOHENZOLLERN ; lecture de LAMENNAIS... 14 novembre, lecture des mémoires de NEY avec son fils... 4 décembre. La foire de Constance... « Demain le ménage WURTEMBERG me donnera une soirée. J'ai donné un dîner de noce. [...] J'ai fait le portrait de la Comtesse, je fais celui du Comte. [...] Ils m'ont pris en grande tendresse et viennent très souvent me voir. C'est un aimable ménage »...

1835. 17 janvier. Longue lettre sur ses Mémoires et sur Madame CAMPAN : « lorsque les historiens impartiaux qui écrivent déjà notre histoire en puisant les matériaux dans les libelles, seuls documents existants sur nous, j'ai cru de mon devoir, pour moi comme pour les miens, de rendre publiques toutes les vérités que je pouvois posséder. On avoit eu l'impudence d'aller jusqu'à composer des lettres de ma mère, j'ai fait paraître les siennes à moi et celles de l'Empereur à elle »... De même pour Mme Campan, si calomniée : « Je possédois dans les lettres de Mme Campan la meilleure défense qu'elle put avoir, je les ai fait paroître, [...] La chose marquante des lettres de Madame Campan, c'est la suite d'affection, de conseils, toujours bons, tendres, moraux, et qui la montrant pendant 25 années de sa vie font juger du temps qui les ont précédés »... Etc. 12 février. Elle retarde son voyage pour soigner son fils qui a pris froid... C'est elle qui fait la lecture le soir... 10 mars : « hors mon fils, il ne me reste plus rien dans ce monde [...] Mais toi douter de mon affection, cela n'est pas possible. Les affections de l'enfance ne s'effacent jamais »... 18 avril, sur la mort de son neveu Auguste de Beauharnais, duc de LEUCHTENBERG : « Ce cher Auguste, ce digne fils de mon frère, ce seul ami, peut-être, de mon fils, il faut encore avoir à le pleurer, si jeune, si rempli de vie et d'avenir ! »... 31 mai, au sujet du projet de vente pour 300.000 F du collier porté par JOSÉPHINE au Sacre à Anatole DEMIDOFF : « c'est le seul qui puisse le payer encore si bien [...] le père m'en avoit offert beaucoup plus et à présent il l'aurait prix de marchand »... Elle a loué à Genève « pour l'hiver un appartement rien n'est gai ici ; mais la langue, le sérieux même, tout m'y convient »... 11 juin, lettre écrite sur papier avec vignette du Pont suspendu en fil de fer à Fribourg (Suisse), qu'elle est allée voir ; elle accepte la proposition faite par Demidoff à Églé de 400 mille francs pour le collier : « c'est très vrai que ma mère le portait à son couronnement »... 27 août. Séjour de

.../...



.../...

sa belle-sœur [Auguste, veuve d'Eugène] à Arenenberg, avec sa fille Théodelinde, et la princesse de Sigmaringen... 25 septembre, échec de la vente du collier... 15 novembre. Méaventures du peintre Félix COTTRAU, menacé de prison pour avoir manqué le service de la garde nationale. Tremblement de terre à Arenenberg, qui a bien résisté. « Louis est à Zurich dans ce moment pour faire enfin relier son livre [Manuel d'artillerie à l'usage des officiers d'artillerie de l'armée helvétique], il est bien content d'être au bout de ce pénible ouvrage »... 2 décembre. Un nouveau malheur frappe sa famille : sa belle-sœur la princesse de MONTFORT [Catherine de WURTEMBERG (1783-1835), femme du Roi Jérôme] « vient de mourir à Lausanne, heureusement dans les bras de ses enfants, mais dans le malheur ! dans l'exil ! »... Reproches au roi des Français « de nous laisser mourir dans l'exil et l'infortune »... Elle croit avoir vendu son collier « pour une rente ma vie durant à un souverain »... 20 décembre. L'ouvrage de Louis a du succès. « J'ai déjà donné une leçon à mon neveu [le prince Napoléon (Jérôme)] qui est un enfant charmant et très beau de figure. Le père [le roi Jérôme] et Mathilde doivent être aujourd'hui à Stuttgart »...

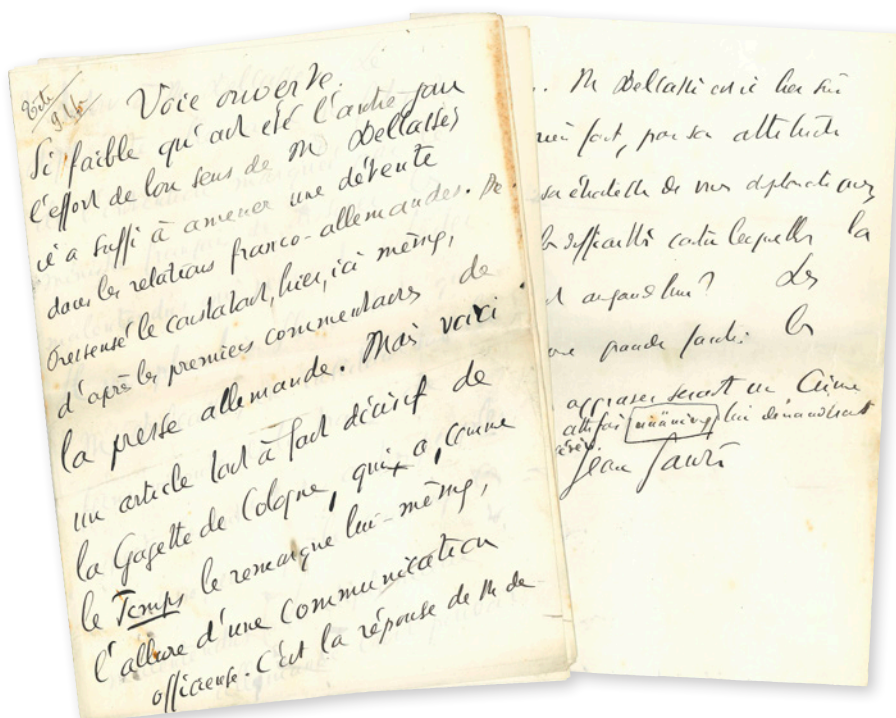
1836. 3 janvier. Séjour à Arenenberg de son beau-frère JÉRÔME ; on gèle et le lac est pris ; le roi de Bavière ne commencera à payer pour le collier qu'au mois d'octobre... 18 février. Mort de LETIZIA BONAPARTE : « La mort de ma pauvre belle-mère n'enrichira pas beaucoup ses enfants malgré les millions qu'on se plaisait à lui donner »... Elle voudrait vendre un beau tableau du Corrége « et une tapisserie des Gobelins avec des N et des aigles »... 9 mai. Elle a toujours chez elle le prince de Montfort [Jérôme] et ses enfants : « le prince parle de retourner bientôt en Italie, mais les enfants se plaisent ici et je ne sais qui l'emportera »... 15 [juillet]. Grand travaux de réaménagement d'Arenenberg... Désir de marier son fils Louis [NAPOLÉON III] ; elle raconte son action courageuse à Baden où « il a sauvé une pauvre femme et ses enfants qui étaient emportés par un cheval »... 9 octobre. Nombreux visiteurs à Arenenberg ; succès

de la Reine Caroline [MURAT] à Paris ; tensions entre la Suisse et la France... 25 novembre, après la tentative de coup d'État à Strasbourg et l'expulsion du futur Napoléon III vers les États-Unis, pour laquelle sa mère a multiplié les démarches : « Mon fils m'a écrit tout son chagrin si je m'exilais avec lui, je tacherai de lui persuader que je ne tiens plus à l'Europe et que tous les lieux me sont indifférents »... 5 décembre. Longue et importante lettre sur la tentative de coup d'État à Strasbourg : « « Qu'il est absurde de croire que mon fils m'aurait confié une expédition où il allait jouer avec sa vie, il a 28 ans, il est peu communicatif, et il connaît ma tendresse pour lui et mes inquiétudes ! »... Elle rappelle qu'elle aurait pu agir autrefois avec MONTHOLON, « dans une circonstance où ce n'était pas un régiment mais 20 qui attendaient le duc de REICHSTADT », mais que son « amour de tranquillité » avait fait tout échouer...

1837. 5 janvier (fragment), sur la rupture du projet de mariage [avec MATHILDE] « à cause des événements de Strasbourg »... 12 février, sur sa maladie et les médecins qu'on lui envoie... 9 mars, arrivée du Dr CONNEAU : « Ce que j'ai décidément est au col de la matrice. Une partie est malade il faut le guérir sans arrêter le reste » (elle mourra le 5 octobre d'un cancer à la matrice)...

On joint 2 intéressantes L.A.S. d'Anne-Étiennette SALVAGE DE FAVEROLLES (1785-1854, amie et dame de compagnie de la Reine Hortense) à la maréchale Ney : 2 octobre 1835, sur les visiteurs d'Arenenberg ; 13 novembre 1837, avant l'enterrement de la Reine, le Prince [Napoléon III] l'ayant chargée, avec le comte Tascher, d'accompagner les restes mortels de sa mère jusqu'à Rueil »...

Provenance : maréchale NEY ; sa sœur Antoinette (1780-1733), Mme Charles-Guillaume GAMOT (dont la fille fut la filleule de la Reine Hortense) ; sa descendance ; vente Drouot (Jean-Marc Delvaux), 9 décembre 2011, n°s 96-193.



172

JAURÈS Jean (1859-1914) homme politique.

3 MANUSCRITS autographes signés « Jean Jaurès », [avril 1905] ; 13 pages in-fol., 15 pages in-4 et 9 pages et quart in-fol. (petites fentes à ce dernier ; le 1^{er} et le 3^e mss portent le timbre sec de la Collection Justin Godart).

1 800 / 2 000 €

Trois articles parus dans L'Humanité sur le Maroc et la crise franco-allemande.

[Pour contrer la France qui veut étendre son influence au Maroc, et qui a obtenu par accord la neutralité britannique sur la question, le Kaiser Guillaume II débarque le 31 mars 1905 à Tanger et prononce un discours incendiaire affirmant son soutien au Sultan pour préserver son indépendance et sauvegarder les intérêts de l'Allemagne au Maroc. Ce « coup de Tanger » provoquera le 6 juin la démission du ministre des Affaires étrangères Théophile DELCASSÉ.]

Parole et silence (1^{er} avril 1905). « Est-ce que M. Delcassé a juré de jouer un jeu de cache-cache avec les difficultés ? Il a été interrogé hier au Sénat [...] au sujet des choses du Maroc, et de l'attitude d'une partie de la presse allemande. Il a répondu comme

s'il n'avait pas entendu le mot Allemagne. Croit-il vraiment qu'il y a sagesse et dignité à ruser ainsi avec les faits ? [...] M. de Bülow déclare avec insistance à la tribune du Reichstag qu'il saura défendre les intérêts économiques de l'Allemagne au Maroc. Et l'Empereur lui-même, dans une visite à Tanger, qui a évidemment pour effet d'animer contre nous les résistances musulmanes, félicite les négociants allemands de l'activité avec laquelle ils défendent les droits de l'Allemagne "dans un pays libre". C'est dire que l'Allemagne considère que le pouvoir du Sultan subsiste en son intégrité, qu'il n'a reçu, par l'effet d'aucun accord diplomatique, aucune atteinte directe ou indirecte. [...] Ce que nous, Français, nous avons le droit et le devoir de nous demander, c'est si la méthode de silence affecté de M. Delcassé suffira à dissiper le malentendu qui va grandissant, ou si elle ne l'aggravera pas au contraire. [...] nous croyons, nous, que le patriotisme exige que la diplomatie dissipe toute équivoque, et prévienne par des explications franches tous les conflits possibles. Il se peut qu'il en coûte à M. Delcassé, qui a cru sottement qu'en ignorant l'Allemagne il la supprimait, de renoncer à ce mutisme niais, agaçant et dangereux. Mais il serait criminel d'y persister. [...] Il est en train de gâcher la seule grande et bonne chose qu'il ait faite, je veux dire l'accord franco-anglais. Nous n'avons cessé de dire quelle joie c'était pour nous de voir de bons rapports s'établir entre la France et l'admirable nation anglaise. Les

deux peuples peuvent beaucoup, par leur entente cordiale, pour le maintien de la paix, pour le développement de la civilisation. Mais c'est à la condition que leur accord ne soit pas la coalition de deux chauvinismes »...

Voie ouverte (10 avril 1905). « Si faible qu'ait été l'autre jour l'effort de bon sens de M. Delcassé, il a suffi à amener une détente dans les relations franco-allemandes ». Jaurès commente la réponse de Bülow à Delcassé. « La diplomatie allemande croit pouvoir conclure du langage de notre ministre que celui-ci n'entend pas pratiquer au Maroc, dans l'intérêt exclusif de la France, une politique de protectionnisme et de prohibition. Le marché marocain resterait ouvert à toutes les nations ». Il faudrait donc prendre un engagement précis qui assure le libre-échange au Maroc, et non ce protectionnisme qui « crée une petite oligarchie de monopoleurs qui exploitent les indigènes [...] Nous sommes, par l'Algérie, voisins du Maroc : notre trafic méditerranéen est considérable. Il est donc certain que si le Maroc pacifié, organisé, s'éveille à la civilisation et au travail, la France y pourra pratiquer des échanges très étendus sans avoir besoin d'y dresser une muraille de douanes contre les produits des autres peuples »... Jaurès s'inquiète de la convocation d'une conférence internationale « qui serait saisie par le Sultan de la question marocaine. [...] Elle aurait vraiment trop l'air d'être dirigée contre l'accord franco-anglais ». Il faudrait rétablir des relations courtoises avec l'Allemagne...

La Conclusion (20 avril 1905). « Du débat institué sur le Maroc et sur la difficulté survenue entre la France et l'Allemagne s'est dégagée une conséquence très nette et très heureuse. La Chambre n'a point voté d'ordre du jour, d'abord pour ne pas compliquer un problème extérieur des inévitables manœuvres parlementaires qui auraient pu en fausser les termes ; ensuite parce que des formules sommaires répondent mal à la complexité de ces sortes de questions ». Jaurès se méfie de la « politique personnelle » de Delcassé. Rouvier a obtenu une « unanimité morale [...] en déclarant à la Chambre « que le gouvernement tout entier assumait la responsabilité collective de l'action diplomatique, et que cette action s'exercerait dans le sens de négociations franches, claires, conciliantes », ce dont les socialistes ont pris acte...



173

JAURÈS Jean (1859-1914) homme politique.

2 MANUSCRITS autographes signés « Jean Jaurès »,
[novembre 1905] ; 29 pages in-4 et 10 pages et demie in-fol.

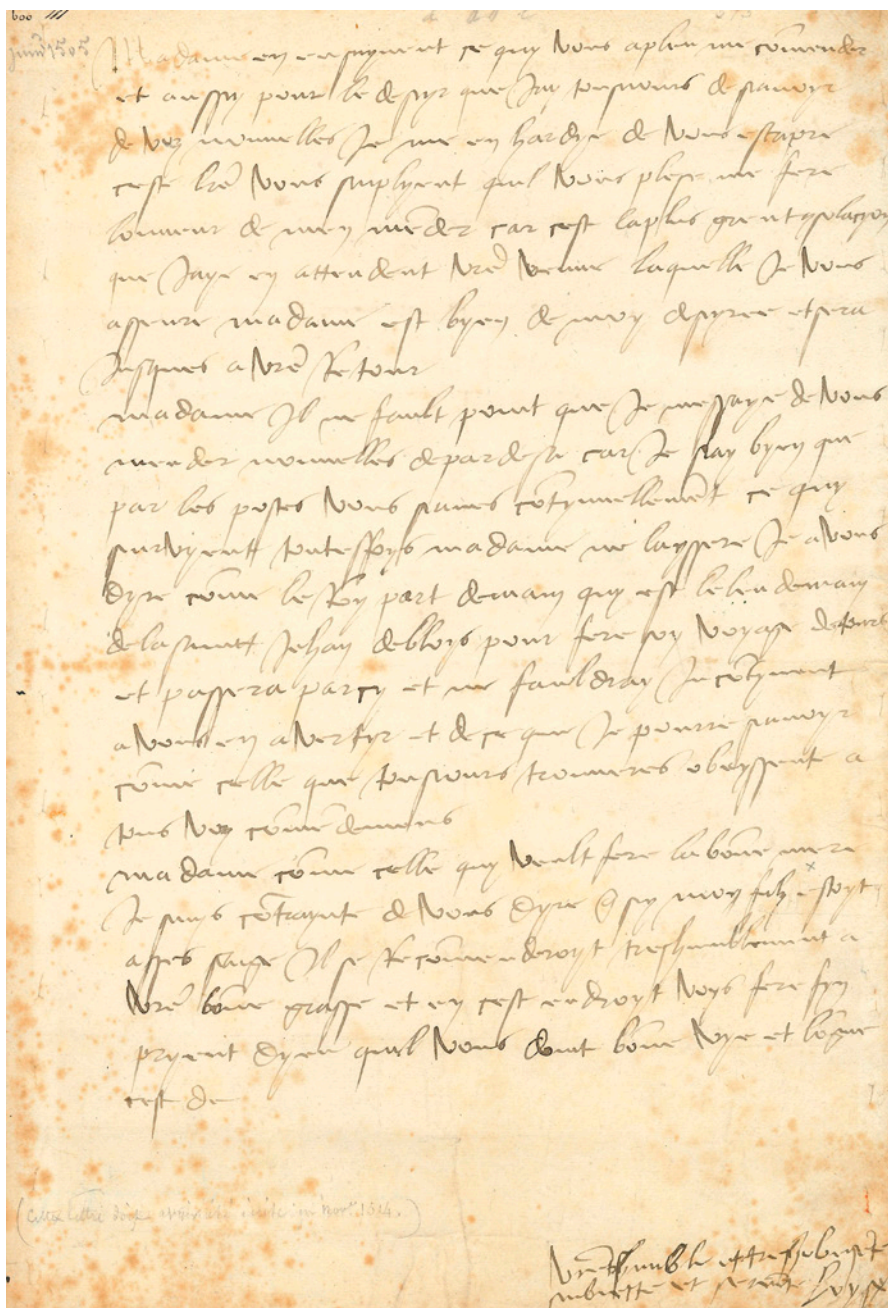
1 500 / 2 000 €

Deux articles parus dans L'Humanité sur la Révolution russe d'octobre 1905.

Grève et Révolution (5 novembre 1905). « Pouget a raison de noter, dans la Voix du Peuple, que la grève générale a joué un grand rôle dans la Révolution russe. Ou plutôt c'est dans toute la Révolution européenne qu'elle apparaît comme un puissant moyen d'action. [...] c'est à la grève générale des ouvriers russes qu'est due pour une large part la capitulation du tsarisme. Oui, ceux qui ont compris, ceux qui ont annoncé il y a bien des années déjà que la classe ouvrière pourrait par un vaste refus concerté de travail effrayer et ébranler les puissances de réaction, et de privilèges, ceux-là ont vu juste. La grève générale est une conséquence naturelle et nécessaire du mouvement économique. La concentration de la vie industrielle invite de plus en plus la classe ouvrière à des décisions d'ensemble. En refusant momentanément sa force de travail à une société qu'elle condamne ou à un régime qu'elle abhorre, elle jette le trouble dans le mécanisme qu'elle veut briser. Elle avertit les classes privilégiées que la société est précaire et porte à faux, n'ayant pas pour base la souveraineté du travail. [...] La grève générale n'a été possible et efficace que parce que déjà les révoltes de l'opinion et les protestations directes du prolétariat avaient disloqué le vieux régime d'autocratie. [...] La grève générale n'est plus, pour le prolétariat, le substitut des droits politiques. Le prolétariat ne peut pas abandonner, au profit de la grève

générale, la conquête du pouvoir politique par le suffrage universel, puisque c'est précisément pour conquérir le suffrage universel, là où il ne l'a point encore, qu'il emploie la grève générale. [...] Quand la classe ouvrière française interprète les événements révolutionnaires de Russie, elle ne doit pas oublier un instant qu'elle dispose, elle, du suffrage universel que le prolétariat russe s'efforce d'arracher au tsarisme. C'est donc dans des conditions toutes différentes que la grève générale s'exercerait en France. [...] Mais elle ne sera efficace que si elle s'harmonise avec toute l'action prolétarienne disposant du suffrage universel. L'action par la grève générale, l'action par le suffrage universel doivent se combiner »...

Agonie barbare [titre primitif biffé : *Barbarie*] (7 novembre 1905). « Des dépêches russes, de source officielle ou officieuse, annoncent que les horribles exploits des bandes noires prennent fin. Est-ce exact ? En tout cas, le tsarisme agonisant éprouve le besoin de désarmer un peu l'indignation croissante du monde civilisé. Car ce sont ses agents, ce sont ses policiers, ce sont ses journalistes qui mènent au combat les abominables égorgeurs et incendiaires. C'est au nom du tsar, c'est pour le venger de la Révolution que des meurtriers officiels assassinent les Juifs, et mettent le feu dans une maison où ils ont enfermé des milliers de manifestants qui réclamaient une Constitution populaire et le suffrage universel. [...] Mais peut-être le tsarisme lui-même est-il impuissant aujourd'hui à maîtriser les bandes de fauves qu'il a depuis longtemps nourries et dressées au meurtre. Quand les Juifs furent massacrés à Kichinev, ce fut à la suite de longues excitations savamment accumulées par des journalistes à la dévotion de Plehve, par des policiers qui jouaient son jeu. Ce fut une tactique de l'autocratie de dériver contre les Juifs la colère du peuple souffrant. Il se peut que cette tactique réussisse maintenant au delà même des espérances du tsarisme. Il se peut qu'après avoir prêché au peuple la haine du Juif, de l'intellectuel, du révolutionnaire, l'autocratie ne puisse plus refouler et tenir en bride ces instincts sauvages, même à l'heure où elle-même se résigne à un régime nouveau. [...] Il n'y a plus de salut pour la Russie que dans la plénitude de la Révolution, c'est-à-dire dans la convocation d'une Assemblée constituante, librement et directement élue par le peuple tout entier ».



mais elle tient à lui annoncer que « le Roy [LOUIS XII] part demain qu'il est le lendemain de la saint Jehan de Bloys pour fere son voyage de Paris et passera par cy et ne fauldray incontynent a vous en avertyr et de ce que je pourre scavoyr comme celle que tousjours trouverez obeysse a tous voz commendemens. Madame comme celle qui veult fere la bonne mere je suys contraynte de vous dyre que sy mon filz [FRANÇOIS] estoit asses saige il se recommanderoit treshumblement a vre bonne grasse »...

Provenance : ancienne collection L.-A. BARBET (15-16 novembre 1932, n° 202).

174

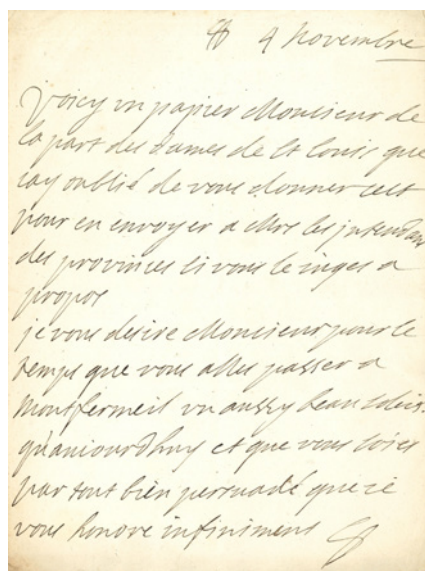
LOUISE DE SAVOIE (1476-1536) mère de François I^{er}, elle fut régente du royaume de France en l'absence de son fils.

L.A.S. « Loyse », [Amboise 25 juin 1505 ?], à ANNE DE BRETAGNE, « A la Reyne ma souverayne dame » ; 1 page in-fol., adresse au verso (quelques légères piqures).

5 000 / 7 000 €

Très rare et belle lettre à la Reine Anne de Bretagne.

« Madame en ensuyvent ce qu'il vous a plu me commender et aussy pour le desyr que j'ay tousjours de scavoyr de vos nouvelles je me enhardys de vous escrire ceste letre vous suplyent qu'il vous plese me fere l'honneur de m'en mender car cest la plus grent consolacyon que j'aye en attendant vre venue laquelle je vous assure madame est byen de moy desyree et sera jusques a vre retour ». Elle sait bien que la Reine reçoit régulièrement par les postes des nouvelles,



175

MAINTENON Françoise d'Aubigné, marquise de (1635-1719) épouse morganatique de Louis XIV, fondatrice de la maison de Saint-Cyr pour les jeunes filles.

L.A.S. (paraphe), 4 novembre, [à Michel CHAMILLART] ; 1 page in-4.

500 / 700 €

« Voicy un papier Monsieur de la part des dames de S^t Louis que j'ay oublié de vous donner cest pour en envoyer a Mrs les Intendants des provinces si vous le juges a propos. Je vous desire Monsieur pour le temps que vous allez passer à Montfermeil un aussy beau soleil qu'aujourd'hui et que vous soies partout bien persuadé que je vous honore infiniment »...



176

MARIE-JOSÈPHE DE SAXE (1731-1767) Dauphine de France ; mère de Louis XVI, de Louis XVIII et de Charles X.

23 L.A.S. « MarieJoseph » (2 non signées), Versailles, 1750-1766, à la comtesse de TOULOUSE (18) ou au duc de PENTHIÈVRE son fils (5) ; 23 pages petit in-4 ou in-8, 9 enveloppes et 7 adresses, plusieurs avec cachets de cire rouge ou noire aux armes.

2 000 / 2 500 €

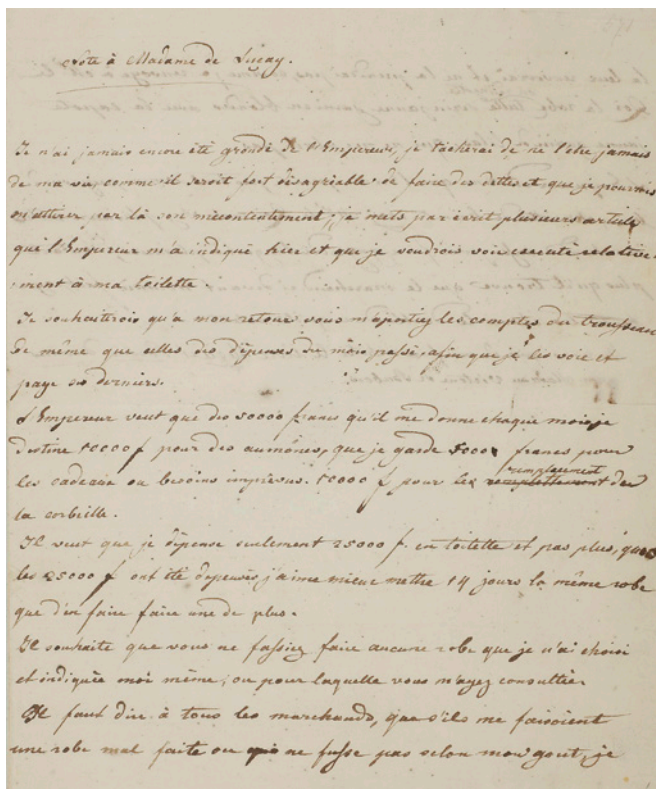
Jolie correspondance à sa tante, pleine d'affection et d'attentions.

Le 17 août 1750, elle décrit son état : « La grosseur de ma taille est énorme, malgré cela je suis fort légère. [...] Je meurs d'envie

d'être defaite de ce gros paquet qui est tout a fait incomode » [son premier enfant, Marie-Zéphirine, naîtra le 26 août ; elle ne vécut que cinq ans]. Le 24 février 1754, elle pleure la mort de son troisième enfant, mais un autre garçon naîtra le 26 août de la même année ; ce sera le futur LOUIS XVI. Elle évoque la vie à Versailles et la maladie de son fils le comte de Provence [le futur LOUIS XVIII] (9 mai 1763) et cite à plusieurs reprises son frère François-Xavier de SAXE, comte de LUSACE, qui combat avec succès dans les rangs de l'armée du Roi de France.

Les lettres au duc de PENTHIÈVRE (17 août-11 septembre 1766) s'inquiètent de l'état de santé de la comtesse de Toulouse, sa mère, qui mourra le 30 septembre 1766.

On joint une L.A.S. de François duc de MODÈNE, père de la duchesse de Penthièvre, juste après le mariage de sa fille, à la comtesse de Toulouse (Venise 29 janvier 1745).



177

MARIE-LOUISE (1791-1847) Impératrice des Français, seconde femme de Napoléon I^{er}.

16 L.A.S. « Marie-Louise », 3 L.A. ou P.A., 4 L.S. et 2 lettres dictées, [1810]-1815, à la comtesse de LUÇAY ; 32 pages in-8 ou in-4, enveloppes et adresses avec cachets de cire rouge à ses armes, le tout monté sur onglets sur feuillets de papier vergé ancien bleuté en un vol. petit in-fol., reliure maroquin rouge, dos à nerfs orné de caissons à triple filet, encadrement de filets dorés sur les plats, encadrement intérieur de maroquin rouge à filets et écoinçons dorés, doublures et gardes de soie moirée rouge, tranches dorées (Gruel).

8 000 / 10 000 €

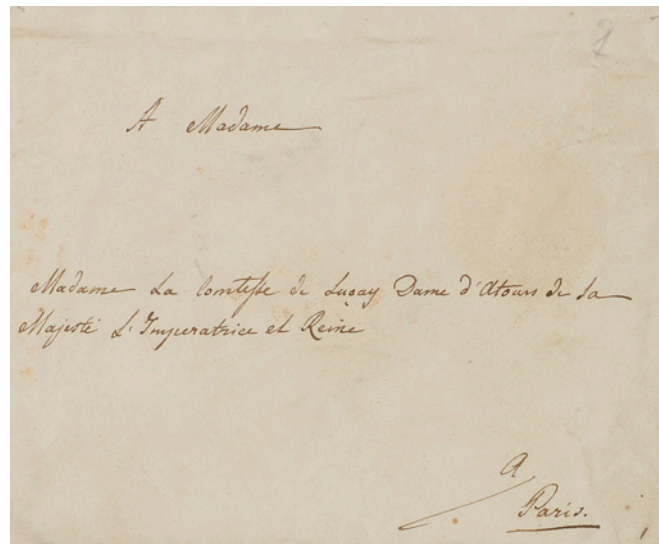
Très belle correspondance à sa dame d'atours, accompagnée d'échantillons de tissus.

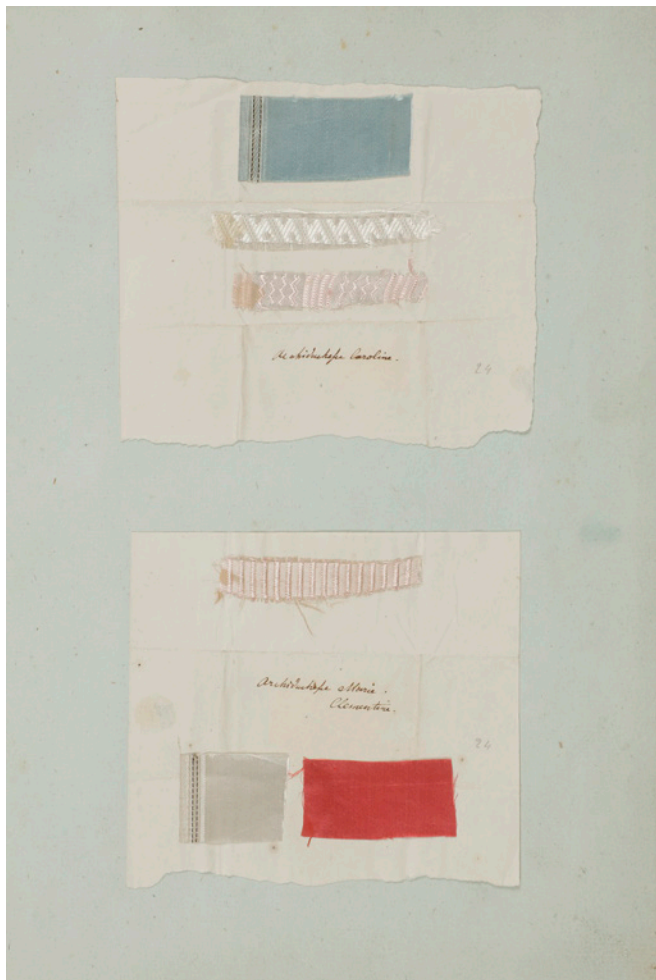
[Jeanne-Charlotte Papillon d'Auteroche, comtesse de LUÇAY (1769-1842), ancienne dame du palais de Joséphine, avait joué un rôle au sacre et fut dame d'honneur pour recevoir Catherine de Wurtemberg lors de son mariage avec Jérôme Bonaparte, roi de Westphalie (1807). Attachée à Marie-Louise comme « dame d'atours de Sa Majesté l'Impératrice et Reine », elle fit partie de la délégation qui se rendit à la frontière austro-bavaroise pour recevoir l'Archiduchesse et l'accompagner à Compiègne (1810). Elle assista aux mariages civil et religieux de Marie-Louise, fut à son service lors de la naissance du Roi de Rome (1811), et l'accompagna à Blois, aux derniers jours de l'Empire, ne se retirant de son service que lorsque l'Impératrice rentra en Autriche, en avril 1814. Cette correspondance dépasse très

largement des considérations de chiffons et de modes, et renseigne sur le budget de l'Impératrice, ses fournisseurs, voyages et affections de famille, son amour pour son fils le Roi de Rome, et son grand désir de plaire à l'Empereur.]

[Avril ? 1810]. « Je n'ai jamais encore été grondé de l'Empereur, je tâcherai de ne l'être jamais de ma vie, comme il seroit fort désagréable de faire des dettes et que je pourrais m'attirer par là son mécontentement [...]. L'Empereur veut que des 50000 francs qu'il me donne chaque mois je destine 10000 f pour des aumones, que je garde 5000 francs pour les cadeaux ou besoins imprévus, 10000 f pour le remplacement de la corbeille. Il veut que je dépense seulement 25000 f en toilette et pas plus, [...] j'aime mieux mettre 14 jours la même robe que d'en faire faire une de plus »... Elle n'acceptera que des robes à son goût, et il faudra distribuer les commandes entre M. LeRoi et d'autres marchands, « pour faire gagner de l'argent à plusieurs, d'autant plus qu'il trouve que le marchand ci-devant nommé fait payer toutes les choses le double de ce qu'ils valent »... Elle demande les *Élegies* et *Poésies* diverses de Victoire Babois.

Rambouillet 20 mai 1811. Envoi d'une boîte contenant un cachet pour son frère Ferdinand et des coraux pour sa sœur Caroline, avec une « Liste des objets à envoyer à Vienne » : des pastels pour sa sœur l'Archiduchesse Léopoldine, des vêtements pour l'Impératrice, des partitions de musique pour l'Archiduc Rodolphe, etc. Ce 4 [septembre]. Elle a oublié d'acheter un cadeau pour l'anniversaire de « la petite Pcesse Napoleon [...] et je ne sais pas si nous trouverons aujourd'hui à acheter des joujoux »... Compiègne 7 septembre. Commissions diverses, dont le rallongement de son collier d'émeraudes, pendant « la tournée que je ferois peut être en Hollande [...] ». Nous nous portons tous à merveille, je crois que nous resterons encore quelques jours à Compiègne ou le tems est très chaud, et superbe »... - Liste de sommes à distribuer aux personnes à son service (camériste, chauffeur, femmes de cuisine, maître de dessin, etc.). Compiègne 26 septembre. Elle approuve les habits de chasse et robes à lui envoyer à Bruxelles. « Le bracelet est charmant, et si ressemblant que je ne puis me refuser le plaisir de m'en faire faire tout de suite un semblable avec le nom de mon fils, il faudroit mettre dans l'espace où il y a les cheveux des petites chaines en or, [...] je serais bien heureuse, et bien glorieuse de pouvoir montrer le portrait à Bruxelles »... Prière de lui envoyer les plantes que M. THOUIN veut bien lui procurer, et des arbustes que le prince SCHWARZENBERG se charge de transporter à Vienne... Anvers 2 octobre. Nullement fatiguée par 22 heures en voiture, de
.../...





.../...

Compiègne à Bruxelles, elle a été constamment occupée depuis par des fêtes et des réceptions, et a passé 10 jours à Laeken. « J'ai rejoint avant-hier l'Empereur à Anvers, vous pouvez vous figurer aisément le plaisir que j'en ai éprouvée, il jouit d'une santé excellente. J'ai passé hier et aujourd'hui à voir les chantiers, digues, ponts et bassins que l'Empereur a fait construire »... Partant pour Breda, elle demande qu'on lui envoie des robes et des échantillons à Amsterdam... *Château du Loo 29 octobre*. « Je vous suis bien reconnaissante des nouvelles que vous me donnez de mon fils, j'ai été bien heureuse en apprenant qu'il ait passé aussi bien le moment de la dentition, qui est toujours une crise terrible pour les enfants »... Elle lui a envoyé des perles par estafette d'Amsterdam, et une caisse d'Utrecht. Suivent des instructions pour les robes, et pour l'envoi des mois de septembre et octobre de sa cassette à Düsseldorf, « car nous manquons d'argent. J'ai fait de grandes emplettes de toile plus belle que la baptiste pour faire des chemises de nuit, et beaucoup d'autres marchandises dont le nom et le pays sont un secret. Je vous rapporte des théières de Boucarou, et du vieulac de la Chine dont j'ai fait moi-même l'emplette dans le plus beau magasin d'Amsterdam »... *Düsseldorf 2 [novembre]*. Elle envoie une robe de gaze bleue pour que le Roi la prenne pour modèle. « Je suis arrivée à Düsseldorf à moitié morte de fatigue, les chemins depuis le château de Loo sont épouvantables, ce qui nous a forcé de nous arrêter en route dans un château, où il n'y a pas eu moyen de trouver des lits et de quoi souper, de sorte que nous avons passé une nuit affreuse »...

Dresde 17 mai 1812. « L'Empereur se porte bien, je suis excessivement fatiguée de la chaleur de la poussière et des mauvais chemins »... Prière de lui envoyer « deux Diabes (espèce de jeu) et d'autres différents jeux pareils pour amuser des enfants de 11 à 12 ans, ainsi qu'une belle boîte de chocolat »... *Dresde 23 mai*. Commissions diverses : oignons pour sa sœur, un bracelet pour elle-même, des breloques et harnais, l'*Atlas* de Malte-Brun, des fruits confits pour son cousin, des bijoux, une table à jeux, « mon collier de la belle parure de corail ainsi que des boucles d'oreilles de perles » restés chez NITOT... « L'Empereur et moi jouissons d'une bonne santé, j'ai eu la satisfaction de le voir faire un plus long séjour à Dresde que je n'avois crû, que ne puis-je me flatter de goûter encore longtemps le même bonheur ! Car je serois sans cette triste idée bien heureuse ici, entouré de tous mes parens, de l'Empereur et de tant d'autres personnes estimables »... - Dates marquantes des époux : dates de naissance de Napoléon et Marie-Louise, « 27 Mars 1810 2 Avril 1810 » (consommation de leur mariage et célébration religieuse), avec liste des pierres pour la composition de bracelets avec ces dates... *Dresde 1^{er} juin*. Elle a reçu bijoux et robes, renvoie des échantillons et prie d'envoyer « par ISABEY les colliers la plaque et la boucle d'oreille [...], il faudroit aussi lui dire de m'apporter tout ce qu'il me faut pour dessiner des fleurs ou des paysages »... Remerciements pour les nouvelles de son fils ; elle n'écrit pas à Mme de MONTESQUIOU, étant « très fatiguée d'une promenade que j'ai faite avec le Roi de Saxe à Pillnitz où je me suis beaucoup mouillé les pieds. Vous saurez déjà que l'Empereur est parti vendredi, j'ai de ses nouvelles de Glogau où il est arrivé bien portant, vous me connoissez assez pour pouvoir vous figurer l'état dans lequel je suis, et comme je suis malheureuse et triste, je tâche de me vaincre, mais je resterai comme cela jusqu'au moment où je le reverrai »... Elle a une pensée pour Mme de SÉGUR, qui « doit être bien triste du départ de son mari »... *Prague 11 juin*. Elle fait le point sur les envois ; les joujoux « feront les délices des enfants du grand duc de Würzburg », où elle s'arrêtera sur son retour. Elle trouve la table de BIENNAIS « beaucoup trop chère, mais comme j'ai promis une pareille à la petite princesse de Saxe vous pourriez faire faire celle du singe vert avec 36 jeux et fixer le prix à 100 louis ». L'Empereur, resté à Posen jusqu'au 6 juin, « me donne toujours l'esperance de le revoir sous peu de mois, Dieu veuille que cela soit vrai je serois trop malheureuse sans cela. Je me porte aussi fort bien, et suis au milieu de ma famille à Prague ; l'on me donne des fêtes continuelles qui ne me font que rendre plus triste [...], je pourrais être parfaitement heureuse si l'Empereur étoit avec moi, mais sans lui je ne puis avoir de bonheur »... *Würzburg 13 juillet*. Instructions pour une robe de dentelle et une de « cachemire en tablier ». Elle compte partir demain et être à Paris le quatrième jour, sauf à s'arrêter un jour à Mayence, « mais le plaisir de revoir mon fils et toutes les personnes que j'ai laissés à Paris ne me le permettroit pas »...

Fontainebleau 21 janvier 1813. Elle a prié Mme de MONTESQUIOU « de vous dire que je desirois que vous fassiez mettre à une de mes robes de satin les manches longues car nous mourrons de froid ici ». Elle demande aussi « mon chapeau blanc avec des plumes, c'est à dire le grand chapeau et la redingotte de pluche ». Il faut demander à CORVISART « une boîte de sa pâte de jujubes car Fontainebleau a produit un si bon effet que je tousse dix fois plus qu'avant et que j'ai mes douleurs dans la tête et dans le cou »... *Paris 23 mai*. À propos du *Te Deum* célébré à Notre-Dame, pour la victoire de Lutzen : « La cérémonie, quoique longue, ne m'a point trop fatiguée »... *Saint-Cloud 25 mai*. « Je viens de recevoir dans ce moment la nouvelle que l'Empereur vient de gagner une bataille [à BAUTZEN] le 20 mai et qu'il se porte bien. J'ai pensé que vous partagerez mon bonheur »... *Saint-Cloud 21 juillet*. Elle va à Mayence, « où l'empereur se rend de son côté. Je suis sûre que vous partagerez ma joie. Je me propose de partir demain dans la nuit »... *Mayence 30 juillet*. Pour la fête de l'Empereur : « J'ai le projet de lui donner mon portrait et celui de mon fils sur une de ses tabatières. Je vous prie donc [...] de charger M^{re} ISABEY de faire cette miniature. [...] mon intention est qu'elle soit

Rambouillet ce 20 Mai 1814.

J'ai été bien fâchée d'apprendre Madame que votre santé vous empêchait de m'accompagner dans mon voyage, j'espère qu'il ne sera pas de longue durée et que j'aurai bientôt le plaisir de vous revoir. En attendant je vous prie de me donner de vos nouvelles, et de celles de la santé de M^{lle} de Lucay. Ma santé est très bonne malgré que je me suis beaucoup fatiguée ces jours-ci. Je vous prie d'écrire mon nom à M^{lle} de Lagaydoff pour lui dire qu'elle recevra par un courrier français une boîte avec un cachet et des coraux le cachet est destiné à mon fils Ferdinand et les coraux à ma sœur Caroline. Je vous prie en même temps de lui envoyer en même temps les renseignements que l'on doit en elle trouver à Hambourg les objets que nous voulons envoyer à l'Impératrice. Je vous prie d'expédier le tout comme nous sommes convenus, je vous joins la liste des objets que je voudrais envoyer, et vous prie d'envoyer la lettre à M^{lle} de Lagaydoff au duc de Belpas qui expédiera pour moi de jour en jour un courrier.

Je vous prie de croire aux sentiments avec lesquels je suis et serai toujours

V^{re} très affectionnée
Marie Louise

A Madame

Madame la Comtesse de Lucay Dame d'Atours de la Majesté l'Impératrice et Reine

Paris.

exécutée par lui-même et non par aucun autre ». Elle joint un petit CROQUIS de « la forme et la dimension des tabatières dont l'Empereur se sert habituellement. M^{re} Isabey disposera le groupe de moi et de mon fils comme il l'entendra, en plaçant mon fils sur mes genoux »... Elle est troublée par l'idée du très prochain départ de l'Empereur... Cologne 5 août. « Mon voyage de Mayence à Cologne s'est fait par eau. [...] j'ai éprouvé un peu de fatigue dans ma route par le bruit et le mouvement qui l'ont constamment accompagnée. Je ne sais ce que c'est que le crédit de cinquante mille francs dont vous me parlez »...

Schönbrunn 28 juin 1814. « Soyez persuadée, Madame, de toute la peine que j'ai éprouvée en me séparant de vous et de tout le regret que j'ai eu que les circonstances m'aient empêchée de vous avoir près de moi. J'espère que vous êtes sûre de tous les sentiments que je vous ai voués, ainsi que de ma reconnaissance pour tous les services que vous avez bien voulu me rendre pendant les quatre années de mon séjour en France. [...] Mon fils se porte à merveille : il a grandi beaucoup pendant le voyage et l'air de Schönbrunn a l'air de lui faire du bien. Ma santé ne se remet que fort lentement ce qui est bien naturel après toutes les secousses que j'ai éprouvées »... 29 octobre. « Je n'ai pas été fatiguée du tout du voyage, ma santé s'en est même trouvée fort bien, et le bonheur de revoir mon fils après trois mois d'absence y a contribué pour beaucoup. Vous seriez étonné du changement qui s'est opéré en lui, il a grandi au moins d'une demie tête »...

6 septembre 1815. « Mon fils se porte à merveille, ma santé est toujours mauvaise, et il est bien difficile qu'elle se rétablisse jamais après tout ce que j'ai souffert »...

On a monté en fin du volume 5 feuillets portant les échantillons de soieries et tissus envoyés de Dresde, avec quelques notes sur leur provenance ou leur destination, dans un état de grande fraîcheur.

Cette correspondance fut publiée par le Dr Lucien-Graux en fac-similé au tome II de son ouvrage sur *La Comtesse de Lucay* (Honoré Champion, 1930).

Provenance : Bibliothèque du Docteur LUCIEN-GRAUX (VII, 18 juin 1958, n° 127 ; ex-libris).



178

178

[MARIE-LOUISE].

BORY DE SAINT-VINCENT Jean-Baptiste (1778-1846).

Dictionnaire classique d'histoire naturelle. Ouvrage dirigé par Bory de Saint-Vincent. Paris, Rey et Gravier, Baudouin frères, 1822-1831. 17 volumes in-8, demi-cuir de Russie, plats de papier rouge, chiffre couronné au centre, dos lisse orné, non rogné (Reliure de l'époque).

2 000 / 2 500 €

Édition originale de ce monument d'histoire naturelle.

159 planches gravées, dont 150 coloriées à l'époque, plus une carte dépliant pour la *Distribution primitive du genre humain sur la surface du globe*.

Ces planches embrassent tous les règnes de la Nature : les végétaux, les coquillages, les papillons, les batraciens, les poissons, les mammifères, etc. Leur intérêt est à la fois scientifique et esthétique.

Les savants qui ont participé à la rédaction de l'ouvrage comptent parmi les meilleurs de leur temps : Jussieu, de Candolle, Geoffroy de Saint-Hilaire, Delafosse, Lucas, etc. Le maître d'œuvre de cette publication, Jean-Baptiste BORY DE SAINT-VINCENT, fut non seulement un savant distingué, proche de Lacépède, mais aussi un militaire valeureux présent à Austerlitz, qui servit ensuite dans l'état-major de Ney, puis de Soult. Élu député pendant les Cent-Jours, il fut condamné à cinq ans d'exil par la seconde Restauration.

Exemplaire au chiffre de Marie-Louise.

Importantes rousseurs, quelques feuillets brunis. Restaurations à quelques coiffes, petits frottements à la reliure.

179

[MARIE-LOUISE].

DU ROZOIR Charles (1790-1844).

Éloge de Pie VI, avec l'Histoire religieuse de l'Europe sous son pontificat, accompagné de pièces officielles et de documents authentiques. Paris, Arthus Bertrand, 1825. In-8, demi-cuir de Russie rouge avec coins, chiffre couronné au centre, dos lisse orné (Reliure de l'époque).

800 / 1 000 €

Édition originale, ornée d'un portrait lithographié de Pie VI.

Histoire du pape PIE VI (1775-1799), martyr de la Révolution française, du Directoire et du Consulat. Après avoir assisté, impuissant, à l'entrée des troupes de Berthier dans Rome en février 1798 et à la proclamation de la République romaine, le souverain pontife fut contraint de renoncer à son pouvoir temporel et de quitter la Ville éternelle. Réfugié en Toscane, il fut capturé par l'armée française et déporté dans la prison de Valence où, après un interminable périple, il succomba d'épuisement.

Un ouvrage éclairant sur l'affrontement que la République française puis Napoléon ont livré, au-delà de la personne de Pie VI, à la Papauté.

Exemplaire provenant de la bibliothèque de Marie-Louise à Parme, relié au chiffre de l'ancienne impératrice des Français.

Quelques rousseurs. Dos un peu noirci.

Provenance : Calvin Bullock (ex-libris).

180

[MARIE-LOUISE].

JOUY Étienne de (1764-1846).

La Morale appliquée à la politique, pour servir d'introduction aux observations sur les mœurs françaises au XIX^e siècle. Paris, Pillet l'ainé, 1822. 2 volumes in-8, maroquin rouge, double filet et roulette se croisant aux angles, chiffre couronné au centre, dos lisse, roulette intérieure, doublure et gardes de moire bleue, tranches dorées (Reliure de l'époque).

800 / 1 000 €

Édition originale, ornée d'un portrait de l'auteur gravé sur cuivre par Lefèvre.

Essai historique et philosophique sur l'éthique des gouvernements, dû à Étienne de JOUY, ancien officier qui servit dans la compagnie des Indes orientales et dans l'armée du Nord, journaliste, dramaturge, librettiste et chansonnier, élu au fauteuil académique en 1815. Compagnon du *Déjeuner de la Fourchette*, société de gens de lettres groupés autour de Jean-François Ducis, et membre de la *Société du Caveau*, on lui doit quelques-uns des principaux opéras du XIX^e siècle tels *Guillaume Tell* de Rossini et *La Vestale* de Spontini.

Exemplaire au chiffre de Marie-Louise, duchesse de Parme, ex-impératrice des Français.

181

[MARIE-LOUISE].

PARK Mungo (1771-1806).

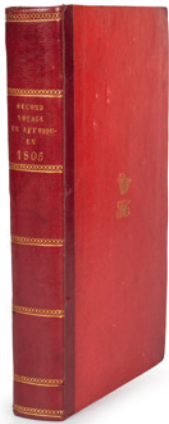
Second voyage dans l'intérieur de l'Afrique, pendant l'année 1805. Paris, Dentu, 1820. In-8, demi-marroquin rouge avec petits coins, chiffre couronné au centre, dos lisse orné, non rogné (Reliure de l'époque).

1 200 / 1 500 €

Édition originale de la traduction française. Gay, p. 205.

Un portrait de Mungo Park gravé en frontispice par N. Courbe et une carte dépliant.

Mungo PARK (1771-1806), chirurgien écossais passionné de voyages, s'était porté volontaire auprès de la Société africaine établie à Londres pour étudier le cours du Niger, qui constituait à l'époque une énigme géographique. Il entreprit un premier



voyage en 1795 au cours duquel, après un vaste périple, il fut fait prisonnier et retenu esclave. Alors qu'il était donné pour perdu, il parvint à s'échapper et connut une immense renommée à son retour en Grande-Bretagne, deux ans et demi après le début de son expédition.

Quelques années plus tard, Mungo Park entreprit une seconde expédition, cette fois protégée par une importante escorte armée. Mais il périt noyé lors du naufrage de son embarcation. La Société africaine de Londres fit alors paraître un second récit publié par Murray à Londres en 1815, à partir de communications envoyées par Park pendant son voyage, accompagné d'une notice biographique, de commentaires de Walter Scott et de notes de plusieurs géographes.

Exemplaire au chiffre de Marie-Louise, duchesse de Parme, ex-impératrice des Français.

Quelques rousseurs.

182

[MARIE-LOUISE].

Recueil de gravures de grands hommes de l'Empire faits Grand Aigle ou Grand Officier de la Légion d'Honneur. Paris, s.d. In-4, cartonnage de papier rouge imitant le maroquin, filet bordé de roulettes de feuilles de vigne et en dents de rat en encadrement, monogramme couronné au centre, dos lisse orné, tranches dorées (*Reliure de l'époque*).

1 200 / 1 500 €

Beau recueil de 12 gravures coloriées, portraits de dignitaires de l'Empire.

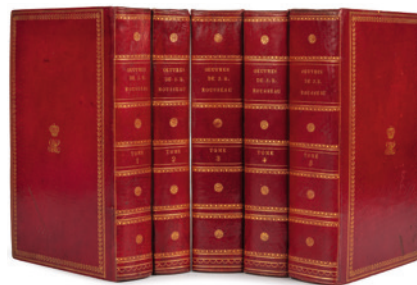
Ces gravures ont été réalisées à partir de portraits de l'illustratrice parisienne Meyer,



active au début du XIX^e siècle. La Bibliothèque nationale mentionne sa collection complète de tous les souverains d'Europe et hommes illustres modernes.

Reliure au chiffre de Marie-Louise.

Petite déchirure en tête du mors.



183

[MARIE-LOUISE].

ROUSSEAU Jean-Baptiste (1670-1741).

Œuvres. Nouvelle édition ; avec un commentaire historique et littéraire, précédé d'un nouvel essai sur la vie et les écrits de l'auteur. Paris, Lefèvre, 1820. 5 volumes in-8, maroquin rouge à long grain, encadrement de filets et roulette feuillagée, chiffre couronné au centre, dos lisse orné, roulette intérieure, doublure et gardes de moire bleue, tranches dorées (*Reliure de l'époque*).

1 200 / 1 800 €

La meilleure édition des œuvres de ce poète et dramaturge.

Portrait de l'auteur gravé sur cuivre par Delvaux, en épreuve avant la lettre.

Bel exemplaire sur grand papier vélin au chiffre couronné de Marie-Louise, ancienne impératrice des Français.

Il est mentionné au catalogue de la bibliothèque du couple impérial de 1931 sous le n° 261.

Il est bien complet des cinquante épigrammes libres et paillardes qui ne se trouvent pas dans tous les exemplaires (t. II, pp. 376-402).

Décharge d'un signet de papier dans la marge intérieure de six pages aux tomes I (pp. 208-209), III (pp. 2-3) et V (pp. 24-25). Habiles restaurations à quelques mors, petite épidermure sur le plat supérieur du tome V.

Provenance : Calvin Bullock (ex-libris).

184

[MARIE-LOUISE].

SAINT-CHAMANS Vicomte Auguste de (1777-1860).

Revue de la Session de 1817. Paris, Le Normant, 1818. In-8, demi-marroquin rouge avec petits coins, chiffre couronné au centre, dos lisse orné, non rogné (*Reliure de l'époque*).

300 / 400 €

Édition originale de ce compte rendu de la vie parlementaire en France après la chute de Napoléon.

Contrairement à ses deux frères Alfred et Joseph, Auguste de SAINT-CHAMANS ne se rallia jamais aux idées de la Révolution, ni à celles de l'Empire. Arrêté brièvement en 1794, il vécut discrètement jusqu'au retour des Bourbons en 1814 et fit paraître après les Cent-Jours, en 1815, son premier ouvrage *Examen des fautes du dernier gouvernement* (celui de Louis XVI), une apologie du régime monarchiste. Il commença alors une carrière politique de député dans le département de la Marne, et publia plusieurs romans et chroniques, ainsi que des ouvrages politiques et juridiques comme *Du système d'impôt fondé sur les principes de l'économie politique* (1826). Son zèle politique lui valut les distinctions de chevalier de la Légion d'honneur et de maître des requêtes au Conseil d'État, dignité dûment mentionnée sur la page de titre de cet ouvrage.

Cette *Session de 1817* est le récit détaillé et commenté des débats qui eurent lieu à la Chambre des députés et des départements instituée par la Charte de 1814, notamment à propos d'une loi sur la liberté de la presse. L'ouvrage a été cruellement critiqué dans *La Minerve* par Benjamin Constant.

Exemplaire à toutes marges, dont beaucoup de pages n'ont pas été coupées, dans une demi-reliure au chiffre de Marie-Louise.

185

[MARIE-LOUISE].

STEVENSON William Bennett
(c. 1787-1830 ?).

Relation historique et descriptive d'un
séjour de vingt ans dans l'Amérique
Sud, ou Voyage en Araucanie, au
Chili, au Pérou et dans la Colombie ;
suivie d'un Précis des révolutions des
colonies espagnoles de l'Amérique
du Sud. Paris, A. J. Kilian, 1826.

3 volumes in-8, demi-marquain
rouge à long grain, chiffre couronné
au centre, dos lisse orné, non rogné
(Reliure de l'époque).

2 000 / 2 500 €

Édition originale en français, traduite
par Sétier et augmentée de la suite des
révolutions de ces colonies depuis 1823
jusqu'à ce jour.

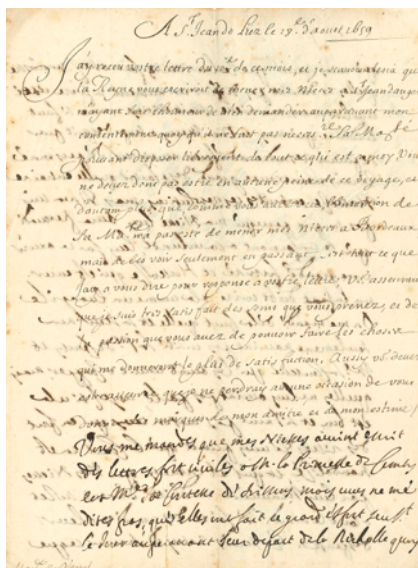
Borba de Moraes, t. II, p. 287. – Sabin,
n°91613.

Elle est ornée d'une grande carte dépliant
de l'Amérique du Sud et de 6 belles
planches coloriées gravées par Adam,
dont 5 dépliantes, figurant principalement
des habitants en costume et une vue de la
forteresse de Calao avec la ville de Lima
au lointain.

Très rare relation de ce voyageur qui passa
une vingtaine d'années en Amérique du
Sud, comportant de nombreux détails sur
les mœurs des Indiens et les principaux
événements qui menèrent cette partie du
continent vers l'indépendance, en particulier
à travers la figure héroïque de Simon Bolivar.

**Exemplaire au chiffre de Marie-Louise,
duchesse de Parme.**

Des rousseurs, brunissures à quelques
feuillet. Tache d'encre brune aux trois
derniers feuillets du tome I.



186

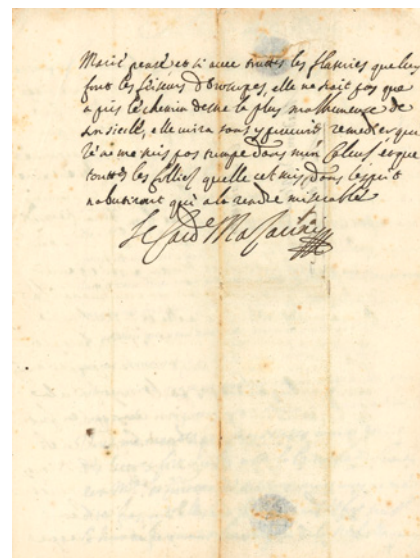
**MAZARIN Jules (1602-1661) cardinal
et homme d'État.**

L.A.S. « Le Card^l Mazarini » (le début
de la lettre est dicté à un secrétaire),
Saint-Jean de Luz 18 août 1659, à
Mme de VENEL, à La Rochelle ;
2 pages et demie in-4, adresse avec
cachets de cire rouge (brisés).

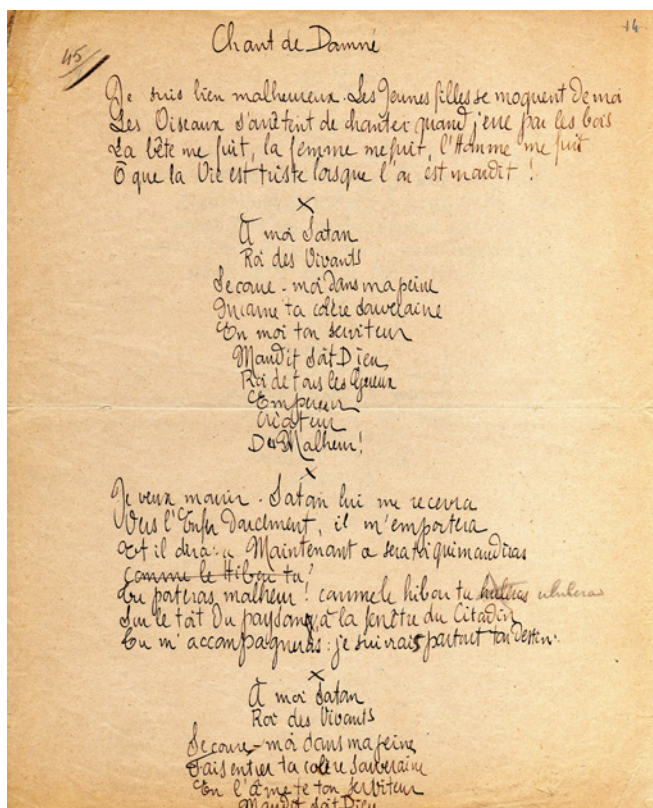
1 200 / 1 500 €

**Curieuse lettre à la gouvernante de ses
nièces, écrite quelques jours après avoir
commencé les négociations de la Paix des
Pyrénées, et alors qu'il est fort irrité par
la passion entre sa nièce Marie Mancini
et le jeune Louis XIV.**

Il savait déjà que la Reine lui écrirait de
mener ses nièces à Saint-Jean d'Angély,
et Sa Majesté peut disposer librement de
tout ce qui est à lui. « Vous me mandes que
mes niesses avoient escrit des lettres fort
civiles a M^e la Princesse de CONTY et M^e
la contesse de SOISSONS mais vous ne me
dites pas, que elles ont fait ce grand effort
seul le jour auparavant leur depart de La
Rochelle quoy que vous scachiez que je
leur avois fait assez connoistre quelles ne
devoient pas differer un moment a faire ceste
civilité, mais ma niess [MARIE MANCINI]
scait mieux comme se faut conduire que
moy, et Dieu mercy a trop desprit pour
se pouvoir resoudre a déferer au conseil



de personne. Je vois mesme avec grand
desplaisir quelle entraine Hortense en toutes
ces resolutions, mais je nen suis pas surpris
parce que ma niess luy aura persuadé que
se conformant a sa volonté, luy faira avoir une
grande fortune, et Hortense qui est encor un
enfant doit croire cela comme un Evangile.
On me mande de la Court quelle et sa seur
non seulement navoient pas visité la P^e de
Conty et M^e la Comtesse qui les avoit convié
a soupper, mais quelles ne luy avoient pas
parlé, voyez si cela est bon et sils nont pas
raison ceux qui en font des risées. Je vous
promet que la Court en est scandalisé, et
quil est ennuyeux que mes niesses par leur
mauvaise conduite donnent sujet à tout
le monde de faire des comedies à leurs
despens. Je serois ravy de savoir ce que
Marie pense, et si avec toutes les flateries
que luy font les faiseurs d'oroscopes, elle ne
scait pas que a pris le chemin destre la plus
malheureuse de son siecle, elle voira sans
y pouvoir remedier, que je ne me suis pas
trompé dans mon calcul et que toutes les
folies quelle cet mis dans lesprit nabutiront
que à la rendre miserable »...



187

MERMOZ Jean (1901-1936) aviateur.

MANUSCRIT autographe de quatre poèmes,
[vers 1918-1920] ; 5 pages in-4.

1 000 / 1 200 €

Bel ensemble de quatre poèmes de jeunesse, marqués par la lecture de Baudelaire et Verlaine. Certains présentent quelques corrections.

Chant de Damné. Poème satanique de 46 vers.

« Je suis bien malheureux. Les jeunes filles se moquent de moi
Les Oiseaux s'arrêtent de chanter quand j'erre par les bois
La bête me fuit, la femme me fuit, l'Homme me fuit
Ô que la Vie est triste lorsque l'on est maudit !

À moi Satan
Roi des Vivants »...

[**L'Art**] compte 6 tercets :

« L'Art profond laboureur des cerveaux fertiles
A laissé s'égarer dans ma tête débile
Une parcelle de sa semence »...

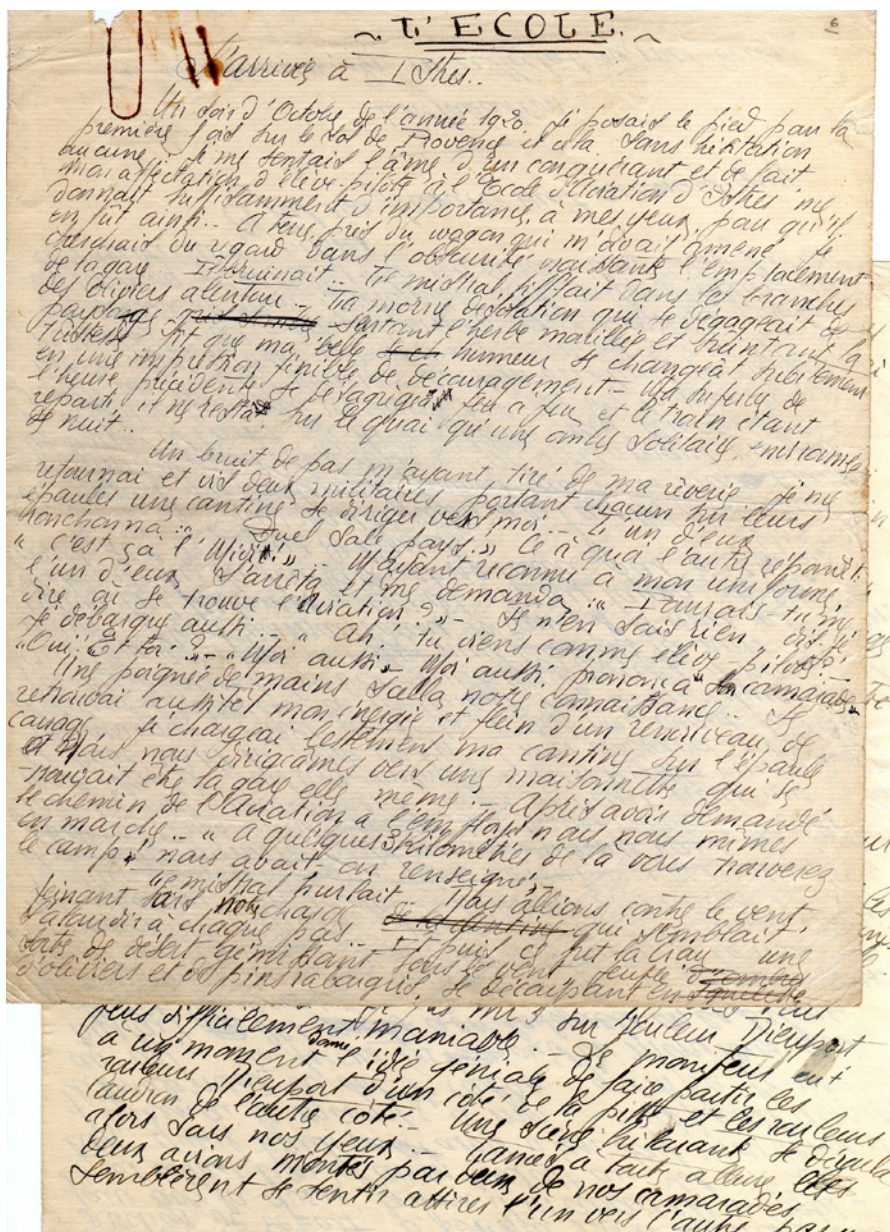
[*Quand une femme m'aimera...*] Poème sans titre de 4 quatrains :

« Quand une femme m'aimera, quand j'aimerai cette femme
Je lui donnerai mon corps avec toute mon âme
Et toutes les richesses et tous les trésors que je posséderai
Elle en sera la reine parce que je l'aimerai ! »...

Découragement et amertume compte 6 quatrains (au verso, le début du premier vers avec le titre *Révolte*) :

« Personne ne m'aime, oui ce n'est que trop vrai !
Mes amis me délaissent car je ne suis pas gai
Ma sœur même me détesterait si j'avais une sœur
Personne ne m'aime : on dit que je n'ai pas de cœur »...

Provenance : archives MERMOZ (vente Artcurial 11 octobre 2008, M8).



188

MERMOZ Jean (1901-1936) aviateur.

MANUSCRIT autographe, **L'École**, [vers 1927-1928] ; 16 pages et quart in-4 avec ratures et corrections (petite trace de rouille au 1^{er} f., lég. fente marg. au dernier).

3 000 / 3 500 €

Texte autobiographique racontant son apprentissage de pilote à l'École d'aviation militaire d'Istres en 1920.

L'arrivée à Istres. « Un soir d'Octobre de l'année 1920, je posais le pied pour la première fois sur le sol de Provence et cela sans hésitation aucune : je me sentais l'âme d'un conquérant et de fait, mon affectation d'élève-pilote à l'École d'Aviation d'Istres me donnait suffisamment d'importance, à mes yeux, pour qu'il en fût ainsi ». Il arrive de nuit par le train, rencontre à la gare deux autres militaires. Tous trois se dirigent à pied dans la nuit vers le camp d'aviation, dans le mistral : « Et puis ce fut la Crau, une sorte de désert gémissant sous le vent, peuplé d'oliviers et de pins rabougris se

découpant en noirs squelettes sur l'horizon grisâtre. Nous ne disions rien, courbés sous les rafales, sautant les ornières de la route défoncée et interminable ». Arrivés au camp, ils doivent partager les paillasses des autres soldats déjà endormis : « Je rêvai longtemps de spirales, d'hélices calées, de looping et de vrilles sur un avion idéal dont j'étais le merveilleux pilote. Ce fut ma première nuit aéronautique ».

Installation. Le lendemain, il est affecté à une chambrée. « On me remit deux tenues réglementaires, deux vestes et deux pantalons de toile bleue rapiécés, une paire de godillots datant au moins de 1913 ou 14 mais c'est avec un véritable bonheur que je me vis remettre le casque de cuir, les lunettes, les gants fourrés et la combinaison de vol. Un peu plus tard, ma joie fut complète quand je reçus l'insigne d'élève en argent. Je commençais seulement à croire que maintenant je prenais définitivement un rang dans l'aviation et ne désespérais plus de devenir un as ! » Discours du commandant VOISIN : « C'était un vieux de l'aviation, pilote à son déclin mais d'un cran inouï et qui donnait l'exemple en continuant à voler chaque jour à 52 ans. Il devait mourir en véritable apôtre deux ans après d'une chute de cinquante mètres en vrille. Suicide...murmura-t-on ? Faute de pilotage probablement à un âge où les réflexes sont sensiblement affaiblis ». Puis l'adjudant-chef COSTA, « Corse féroce et rageur », fait un rappel à l'ordre sur les tenues... « Je m'endormis ce soir-là impatient du lendemain qui devait nécessairement être pour moi une révélation, prêt à la lutte mais confiant dans l'avenir ».

Ma première leçon. Réveil au clairon à 6 heures, corvée de « jus » et de nettoyage de la « carrée » ; « un nouveau coup de clairon nous réunit en rangs dans la cour casques et lunettes sous le bras. L'appel terminé, nous nous acheminâmes vers la piste. Mon cœur battait à petits coups rapides. J'allais enfin prendre mon premier contact avec le « zinc » ! L'angoisse que tout apprenti-pilote ressent à ses débuts. On m'affecta à une équipe, à un moniteur. Les Caudron G.3 encadrés les uns dans les autres semblaient des oiseaux au repos. Un à un nous les amenions sur la piste et bientôt ce fût le ronronnement des moteurs au ralenti puis leur chanson joyeuse et trépidante alors qu'ils tournent à plein gaz, les craquements de l'empennage des avions prêts à bondir arrêtés dans l'élan par les cales, puis leurs bonds légers alors que libérés ils prenaient enfin leur essor, avides d'espace de lumière et d'infini ! Immobile, je contemplais sans me lasser de ce superbe lâcher et me grisais lentement de cette odeur d'huile et d'essence brûlée que depuis je n'ai jamais cessé de humer avec délices sur tous les terrains d'aviation que j'ai hantés ». Mais le rêve est interrompu par l'ordre de prendre une pelle et un balai pour nettoyer

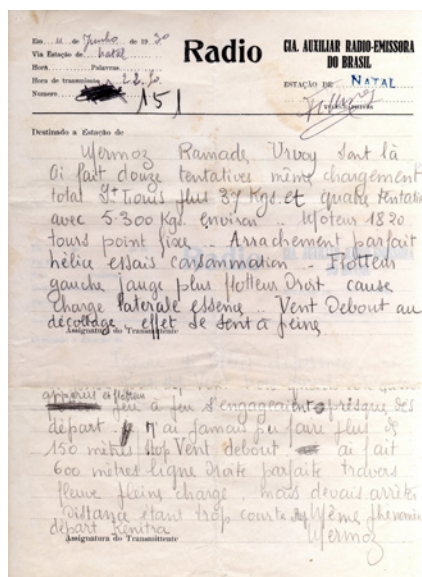
les taches d'huile dans le hangar. « De temps en temps las de cette tâche ingrate, je regardais avec un oeil d'envie les avions se poser, repartir, se reposer à nouveau, des élèves aux têtes casquées prendre place successivement dans la carlingue, si bien que profitant d'un moment d'inattention du caporal-mécanicien qui m'avait interpellé précédemment, je m'emparai de mon casque et filai à toutes jambes vers la piste ». Il réussit à monter dans un avion avec un moniteur : « Je saisis le manche, mis les gaz. Pendant que je m'occupais des pieds à maintenir l'appareil dans la direction de départ, je poussai sur le manche pour faire lever la queue comme il m'avait été indiqué. Tout allait bien, l'avion roulait au sol vite et bien, queue haute, alors d'un seul mouvement j'amenai le manche à moi. L'appareil arraché littéralement du sol se cabra, grimpa le nez au ciel. Je perçus les cris du moniteur qui hurlait des noms d'animaux. D'un mouvement non moins ample, je poussai aussitôt sur le manche ce qui eut pour effet de faire piquer l'appareil à toute allure vers le sol et de faire redoubler d'intensité le crescendo des invectives de mon moniteur », qui réussit à faire un atterrissage forcé sur les cailloux de la Crau. Après une rude engueulade, et des explications, « je remis les gaz, fis un décollage impeccable dans les cailloux de la Crau et revins vers le terrain. [...] Je me reconnaissais le courage et les capacités d'arriver à mon but et la confiance personnelle est comme je l'ai expérimenté souvent par la suite le plus bel atout qui existe pour réussir dans l'aviation ».

L'apprentissage. Le lendemain, Mermoz s'exerce sur un "rouleur", « avion vétuste ou "pingouin" auquel on a rogné une partie des ailes. L'élève monte seul dans la carlingue et gazs grands ouverts s'exerce à faire des lignes droites au sol, le pingouin étant dans l'impossibilité de décoller ». Il expérimente le Caudron puis le Nieuport, mais les différents rouleurs manquent de se percuter et font des dégâts dans les hangars... « Deux jours après je quittai le rouleur pour n'y plus revenir et commença alors sérieusement mon apprentissage sur avion double-commande ». Les élèves attendaient leur tour sur la piste dans le bruit des zincs, les odeurs d'huile et d'essence... « Puis venait trop vite midi la rentrée vers les hangars, parfois poussant la queue sur ses épaules le ou les avions dont le ou les moteurs finissaient par refuser tout service, et enfin mornes, nous retrouvions la caserne », sa discipline absurde, ses adjudants bêtement féroces, les punitions, les peines de consigne ou de prison ; ils sont ainsi 45 à être punis de prison pour avoir uriné près des bâtiments, alors qu'il n'y avait pas de toilettes dans le cantonnement ; mouvements et chahut dans les rangs... Le dimanche, ils vont à Istres et font la conquête de « maintes charmantes

brunes »... En décembre, après son 32^e tour de double-commande, il doit enfin voler seul : « d'un bond je fus dans la carlingue... et ce fut le miracle. Le trac des débuts de la première envolée disparut comme par enchantement. Je fus subitement très fier du calme parfait avec lequel j'attachai la ceinture qui me liait définitivement à ma carlingue (geste que j'ai renouvelé tant de fois depuis avec le même calme et la même fierté !). Je sentais à cette minute que mon âme devenait celle de l'appareil et que mon corps, scellé en quelque sorte au siège n'existait plus que pour obéir à sa volonté et la transmettre à la machine. Maître de moi-même, je me sentis avec une secrète joie capable de tout dominer ». Après avoir bien décollé, l'avion fait entendre des claquements, le moteur ralentit ; Mermoz se pose sur la Crau ; il réussit à remettre en marche son avion qu'il avait oublié de caler et qui se met à rouler, puis à se hisser péniblement dans la carlingue : « Je saisis cependant la bienheureuse manette, réduisis le moteur, m'installai dans mon baquet, ouvris les gaz en grand en me méfiant cette fois de l'engorgement. Je repris mon essor et atterris triomphalement sur la piste où je fus engueulé magistralement, tout le monde me croyant en hachis dans quelque coin. Quelques minutes après j'entendis le moniteur qui me montrant au chef de piste lui dit : "On en fera quelque chose. C'est un dém...d" »... À son retour du congé de Noël, il assiste au terrible accident qui coûte la vie à l'adjudant DUBOIS : « Nous nous précipitâmes aussitôt vers le lieu de l'accident. Le pilote n'était plus qu'un amas de chairs incrusté dans les cylindres du moteur. Les deux mécaniciens étaient rentrés l'un dans l'autre dans un suprême et macabre embrassement. Nous retirions avec des bouts de toile ces débris ensanglantés. Ce fut une atroce tâche dont la vision nous hanta pendant plusieurs jours. Le soir même, une dizaine d'élèves trop impressionnables demandaient leur radiation. Pour ma part, je n'eus même pas à faire appel à ma volonté pour surmonter la moindre défaillance. Le soir, je fus...désigné de planton à la chapelle mortuaire. Ce fut ma première veillée funèbre »...

On joint un autre manuscrit autographe, **Joyeux ou tristes ?**, [camp de Sainte-Marthe, Marseille, août-septembre 1921] (2 pages petit in-4 ; qq's taches). Rare page de journal intime rédigé par Mermoz au camp militaire de Sainte-Marthe à Marseille, en attendant son départ pour la Syrie.

Provenance : archives MERMOZ (vente Artcurial 11 octobre 2008, M10 et M22).



189

MERMOZ Jean (1901-1936) aviateur.

4 P.A.S., télégrammes autographes signés, Natal 11-12 juin 1930, à Didier DAURAT à Toulouse ; 8 pages oblong petit in-4 au crayon sur papier à en-tête Cia. Auxiliar Radio-Emissora do Brasil.

1 500 / 2 000 €

Difficultés pour faire repartir le Comte de La Vaulx pour son vol de retour.

[Le vol devait partir le 31 mai, puis fut reporté au 8 juin ; après plusieurs tentatives infructueuses, Mermoz ne put repartir que le 9 juillet, mais dut amerrir à 900 km de l'Afrique et abandonner l'hydravion.]

11 juin, 22 h 50 : « Mermoz Ramade Urvoz sont là. Ai fait douze tentatives même chargement total St Louis plus 37 kgs et quatre tentatives avec 5.300 kgs environ. Moteur 1820 tours point fixe. Arrachement parfait hélice essais consommation. Flotteur gauche jauge plus flotteur droit cause charge latérale essence. [...] Vent debout ai fait 600 mètres ligne droite parfaite travers fleuve pleine charge, mais devais arrêter distance étant trop courte... - 23 h 30 : « Pression barométrique 760. Températures ; essais de jour 31° essais de nuit 26°. Vent SE variant 1 à 5 mètres seconde. Angle ligne départ avec vent constant SE variant 35 à 80° divers sens de départ. Essais consommation avec 600 l. essence 100 jgs huile et huit passagers. N'avons rien découvert autre susceptible nous rendre service. Demain Thomas Ramade reconnaîtront région Macau ensuite par bateau ou fer Parayba ou Macau »...

12 juin, 8 h 45 : « Ferai demain essais suivant vos instructions [...] Traversée avec prochain amfranc nous obligera à faire cinq et six heures scabreuses nuit noire. Ai fait reconnaissance quatre heures ce matin Parayba et Nord Natal. Parayba beau plan d'eau vent dominant mais sans profondeur. Bancs de sable. Appareil parfait état vol »... - 8 h 50 : « Hydro est dans hangar. [...] Retouches peinture bitumastic ont été faites flotteurs qui ne sont pas oxydés et se comportent admirablement sans prendre eau. Ripolin ailes se détache partout. [...] Passons émaillite et peinture blanche laquée. [...] Mécaniciens au-dessus tout éloge. [...] Équipage désire repasser et se reposer plus tôt possible France »...

On joint 12 fiches de paie, février 1930-janvier 1931 ; in-4 ou in-fol. en partie impr. à en-tête Compagnie Générale Aéropostale (plus une pièce jointe). Fiches de paie de Mermoz lors des essais d'hydravions et de la traversée de l'Atlantique sur le Comte de La Vaulx, émises pour la plupart par la Direction de l'Exploitation à Toulouse, et deux par la filiale d'Amérique du Sud, avec le décompte des étapes et les majorations pour vols de nuit ; au dos, le détail des vols effectués (14 en mai, 13 en juin), avec les noms de l'équipage et des passagers (Étienne, Dabry, Gimier, Bouilloux-Lafont, etc.).

Provenance : archives MERMOZ (vente Artcurial 11 octobre 2008, M48 et M37).

190

MERMOZ Jean (1901-1936) aviateur.

MANUSCRIT autographe, [fin 1934 ?] ; 16 pages in-4 au crayon, avec ratures et corrections (le début manque).

4 000 / 5 000 €

Important exposé sur le développement de la ligne d'Amérique du Sud et la traversée de l'Atlantique pour le service postal et pour des passagers, avec un parallèle entre l'avion et l'hydravion, et le récit de ses traversées.

Pour Mermoz, « l'avion et l'hydravion on chacun leur place dans l'avenir des traversées aériennes transatlantiques commerciales :

L'avion au point de vue purement postal
L'hydravion au point de vue purement passagers ».

Il faut d'abord envisager « la question postale sur la ligne d'Amérique du Sud [...] C'est la seule susceptible de faire vivre économiquement cette ligne malgré toutes les réductions de subventions à envisager », le

problème des passagers passant au second plan. « Or pour transporter du courrier, le gros tonnage et le confort sont des éléments inutiles et superflus. Il faut tendre simplement sans cesse vers la plus grande vitesse pour une utilisation de puissance et un tonnage limité économique », alors que pour les passagers « la plus grande sécurité, le gros tonnage et le confort » sont essentiels. « L'avion postal doit en principe ne jamais perdre de temps. Il va sans cesse contre la montre, passe aux escales à toutes les heures du jour et de la nuit, tend toujours à gagner sur un horaire plus ou moins bien défini. Le pilote qui voyage avec son radio et le courrier a le droit de risquer davantage, en toute conscience professionnelle et en toute connaissance de son devoir avec une complète liberté d'esprit ». Pour les passagers, au contraire, la sécurité est primordiale, et coûteuse en personnel et en infrastructures. Pour lui, « les nécessités d'une exploitation de ligne postale sont souvent incompatibles avec celle d'une ligne de transports », et il ne croit pas, sur le parcours de la ligne France-Amérique du Sud, aux solutions mixtes « qui diminuent la valeur respective des deux formules d'exploitation, en sacrifiant l'une au profit de l'autre »...

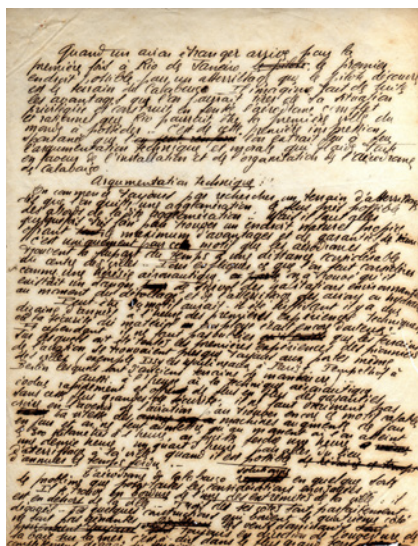
Il faut adopter l'avion (et écarter l'hydravion) pour le service postal, pour la vitesse d'abord, « base fondamentale des traversées transatlantiques postales régulières ».... « Le pilotage sans visibilité aux instruments représente un progrès considérable et ses possibilités certes sont immenses tout particulièrement dans la brume, les plafonds bas et même dans un grand nombre de systèmes orageux européens [...], mais il existe des temps dans lesquels je ne m'engagerai pas en pilotage sans visibilité et de nuit ». Quant aux perturbations météorologiques sur l'Atlantique Sud, elles peuvent être très dangereuses, sans compter « le fameux pot-au-noir », notamment lors de la mousson. « Pour ma part, j'ai eu l'occasion d'en rencontrer deux fois entre Natal et le rocher St Paul dans la zone de l'île Fernando de Noronha. La première fois de jour ce n'était pas une succession de grains relativement espacés comme ceux du pot-au-noir mais un véritable système cyclonique avec un front de tornade barrant la route d'Est en Ouest sur une distance inappréciable parce que trop étendue, aux nuages collés à l'eau avec par endroits quelques trombes marines suffisamment caractéristiques par leur forme pour ne pas les reconnaître comme extrêmement dangereuses. La mer était démontée et semblait se soulever comme aspirée. Pour passer au-dessus, il aurait fallu au moins attendre cinq mille mètres pour trouver le calme. Changeant de route et circulant pendant vingt bonnes minutes vers l'Est, en bordure de ce front sans fissures, j'ai fini par trouver une vague

.../...

rendement économique et de vitesse. [...] Je pense d'abord qu'un avion marchant à 300 km à l'heure grâce à sa finesse, à son hélice à pas variable et d'ici peu à son compresseur a moins de chance de panne et d'incident de vol en 7 ou 10 h. de traversée qu'en 20 ou 23 h. de vol. Quand l'hydravion fera du 300 km à l'heure, l'avion fera du 400 km. Il restera toujours moins longtemps au-dessus de la mer, et cela, c'est déjà la première sécurité. Dès que l'île Fernando-Noronha va posséder sa piste de départ [...], il faudra sept heures pour aller de Praia îles du Cap Vert à Noronha. Si un avion terrestre bi ou trimoteur est calculé pour voler à pleine charge avec un des moteurs stoppé, je doute fort qu'il ne puisse rejoindre étant à mi-route l'une ou l'autre de ses escales : au maximum en 3 h 30 de vol. Lorsque les hélices à pas variable seront définitivement au point, pourquoi un trimoteur, ne serait-il pas calculé pour au départ n'être autre chose qu'un bi-moteur emportant son troisième moteur stoppé avec une hélice au pas complètement effacé comme secours ? »...

Et il conclut : « La technique aéronautique fait de tels progrès et les possibilités d'avenir sont si vastes que l'on doit se détacher de plus en plus de la crainte de venir au sol ou à l'eau malgré soi. Il ne faut pas préjuger de garantir une sécurité complète. Il n'y aura des sacrifices à consentir quoi que l'on fasse pour les éviter. Ils sont trop à l'abri des raisonnements et des discussions pour que l'on s'y attarde. Mais avec une infrastructure solidement établie, une organisation météorologique et radio goniométrique solide, si les compagnies de navigation maritime s'intéressent davantage au sort des traversées aériennes transatlantiques, on peut envisager l'avenir avec sérénité ».

Provenance : archives MERMOZ (vente Artcurial 11 octobre 2008, M93).



191

MERMOZ Jean (1901-1936) aviateur.

MANUSCRIT autographe, [vers 1934] ; 2 pages et demie in-4 (qqqs lég. fentes marg., coin manquant à un feuillet).

1 200 / 1 500 €

Intéressant projet pour la création de l'aérodrome de Rio de Janeiro à Calabaïço.

« Quand un avion étranger arrive pour la première fois à Rio de Janeiro le premier endroit pour un atterrissage que le pilote découvre est le terrain du Calabaïço. Il imagine tout de suite les avantages que l'on pourrait tirer de sa situation privilégiée et construit en pensée l'aérodrome complet et rationnel que Rio pourrait être la première ville du monde à posséder ».

Mermoz présente d'abord l'argumentation technique en faveur de cette implantation. Il rappelle qu'on a souvent été obligé de chercher loin des villes « un endroit naturel propice offrant le maximum d'avantages et de garanties de sécurité », et qu'aux débuts de l'aviation on craignait le danger de survoler des habitations lors du décollage et de l'atterrissage des avions. « Aussi à l'heure où la technique aéronautique évolue rapidement et offre de plus en plus des garanties sans cesse plus grandes de sécurité, il ne faut vraiment pas croire en l'avenir de l'aviation pour trouver encore ce motif valable. La vitesse des machines augmente de jour en jour et on ne peut admettre qu'au moment où l'on atteint le 300 kilomètres à l'heure, on puisse perdre une heure, une demie heure, un quart d'heure pour aller du lieu d'atterrissage à la ville, quand il est possible d'annuler ce temps perdu ». L'aérodrome

de Calabaïço occupe une position idéale : « Il se trouve en bordure de l'une des extrémités de la ville : il est en dehors de la ville. Trois de ses côtés sont parfaitement dégagés. Les quelques constructions qui bordent le quatrième côté ne sont pas gênantes, les vents dominants étant toujours en direction de l'ouverture de la baie sur la mer, c'est-à-dire dans le plus grand sens complètement dégagé du terrain. L'agrandissement prévu en gagnant sur la mer donnera une longueur de 1000 mètres sur 800 mètres, dimensions amplement suffisantes car on peut admettre et croire que les conditions de décollage et d'atterrissage seraient sans cesse améliorées au fur et à mesure de l'évolution technique aéronautique. On arrive actuellement avec des avions chargés de 15 à 16 tonnes comme l'Arc-en-Ciel, sans hélice à pas variable, sans dispositifs spéciaux à décoller en 600 à 700 mètres sur une piste dure ; avec les hélices à pas variable et des volets intrados on réduira d'ici quelques mois cette distance de trois cents mètres environ. C'est un exemple qui prouve simplement que l'on peut sans crainte considérer l'avenir en aviation comme devant toujours s'améliorer, grandir sans cesse en possibilités techniques et en sécurité ». De plus, avec Calabaïço, la sécurité d'arrivée à Rio sera accrue ; et Mermoz donne l'exemple de son atterrissage difficile par orage avec l'Arc-en-Ciel au camp des Affonsos, « alors que le terrain de Calabaïço se trouvait dégagé et me permettait un atterrissage calme et normal ». Et son emplacement se prête en outre à une base d'hydravions...

Vient alors l'argumentation morale. « La présence d'un aérodrome aussi près de la ville ne peut avoir qu'une heureuse influence sur le développement de l'esprit aéronautique du Brésil. Elle aide à la vulgarisation de cet esprit et représentera la plus belle propagande d'aviation qui puisse se faire dans un pays aussi vaste que le Brésil. En effet, l'arrivée des avions dans une gare aérienne attire chaque jour un nombreux public, lequel arrive à se familiariser avec des impressions et des sensations qu'il a toujours ignorées et que par conséquent il ne peut que craindre [...] C'est pourquoi il faut rompre avec les préjugés : l'avenir des divers pays du monde appartient au développement de l'idée aérienne au service de l'aviation qui en représentera la véritable force... [...] et c'est pourquoi on peut oser penser que la capitale du Brésil sera la première ville au monde privilégiée possédant un aérodrome répondant aux nécessités futures et qui matérialisera l'esprit aéronautique du Brésil ».

Provenance : archives MERMOZ (vente Artcurial 11 octobre 2008, M94).

MERMOZ Jean (1901-1936) aviateur.

MANUSCRIT autographe, [Rio de Janeiro 1936] ; 1 page et demie in-4.

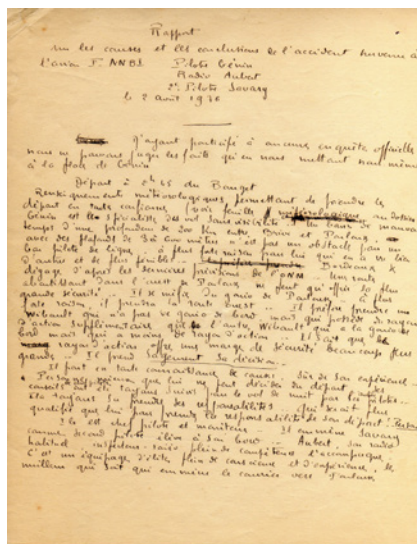
1 000 / 1 500 €

Discours pour la Fête des Ailes au Brésil en hommage à Santos-Dumont.

« En ce jour de fête des Ailes où le Brésil honore la mémoire d'un de ses plus grands hommes, du précurseur et du grand pionnier que fut SANTOS-DUMONT, les cœurs français battent à l'unisson des cœurs Brésiliens. Les pilotes français, pionniers des premières heures de l'aviation, grands as de la guerre et de la paix apportent par ma voix, au peuple brésilien, aux camarades de la jeune et déjà si grande aviation brésilienne, l'hommage de leur admiration de leur reconnaissance et de leur affection latine. Ils ont pleuré en Santos-Dumont la mort de celui qui a su leur donner des ailes à une époque où le vol humain était encore une idée géniale née de l'imagination des hommes : ils ont pleuré aussi celui qui a vécu en France parmi eux, qui a pris son essor le premier d'un terrain de France, qui a aimé la France comme une seconde patrie. [...] Leurs âmes de pilote et de Français sauront s'enrichir de l'exemple idéal et magnifique que leur a laissé le grand homme de l'air disparu. Sa vie fut un symbole de volonté, de foi en une action idéale et surhumaine, d'esprit de sacrifice, de dignité d'homme, d'amour propre national, d'attachement immuable à la patrie, à ses destinées, à ses traditions à la grandeur de son pays auquel il a su donner la gloire inestimable de posséder des sentiments de profonde admiration et de gratitude qui animeront toujours les générations nouvelles des hommes de l'air unis dans la fraternité du risque, du courage, de l'action pure et de sacrifice... De toute l'affection qui m'unit au Brésil par des liens indissolubles, je salue au nom de mes camarades et au nom de la France véritable, saine et digne qui sortira grandie de ces épreuves et qui ne mourra pas, la mémoire de Santos-Dumont, le grand peuple Brésilien et l'aviation Brésilienne ».

[Reproduction partielle dans le programme de *La Nuit des Ailes*, Paris 9 décembre 1949.]

Provenance : archives MERMOZ (vente Artcurial 11 octobre 2008, M103).



193

MERMOZ Jean (1901-1936) aviateur.

MANUSCRIT autographe, **Rapport sur les causes et les conclusions de l'accident survenu à l'avion F-ANBL**, [4 septembre 1936] ; 3 pages in-4.

1 500 / 2 000 €

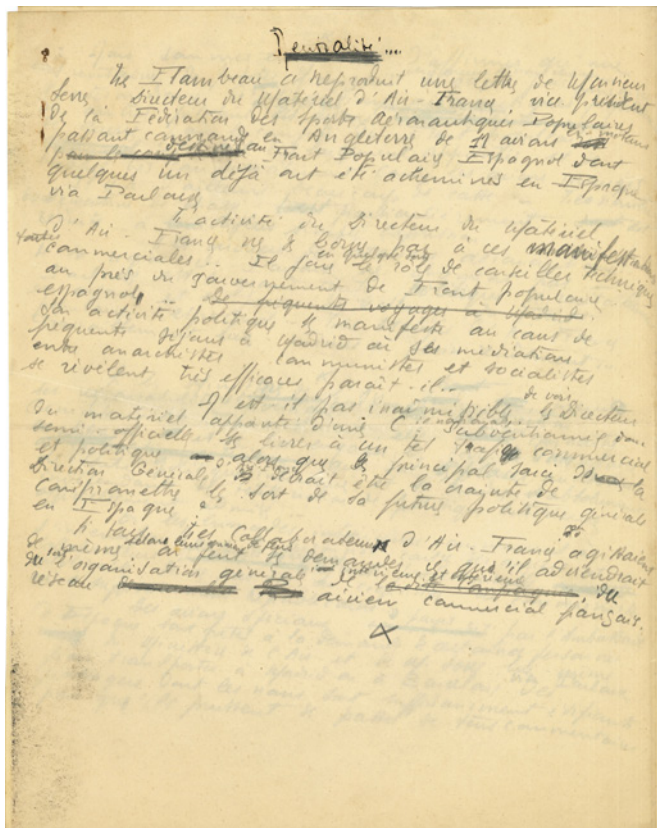
Rapport sur l'accident mortel de son camarade Gaston Génin, dont l'avion s'est écrasé le 2 août 1936 dans la Montagne Noire.

Mermoz suit minutieusement le déroulement du vol, depuis son départ du Bourget sur de bons renseignements météorologiques. « GÉNIN est le spécialiste des vols sans visibilité. Un banc de mauvais temps d'une profondeur de 200 km entre Brive et Toulouse, avec des plafonds de 3 à 600 mètres n'est pas un obstacle pour un bon pilote de ligne, à plus forte raison pour lui qui en a vu bien d'autres et de plus pénibles. Bordeaux se dégage d'après les dernières prévisions de l'O.N.M. une route aboutissant dans l'ouest de Toulouse ne peut qu'offrir la plus grande sécurité. Il se méfie du gonio de Toulouse... à plus forte raison, il prendra la route ouest... il préfère prendre un Wibault qui n'a pas de gonio de bord, mais qui possède du rayon d'action supplémentaire que l'autre Wibault qui a la gonio de bord mais qui a moins de rayon d'action. Il sait que le rayon d'action offre une marge de sécurité beaucoup plus grande. Il prend sagement sa décision. Il part en toute connaissance de cause, sûr de son expérience »... Son équipage, avec Savary comme second pilote et Aubert comme radio, est « plein de conscience et d'expérience ». Le vol est

sans histoire, « comme le prouve le compte rendu du procès verbal radio avec toutefois une sorte d'insuffisance des renseignements météorologiques et de relèvements de position des postes à terre lesquels semblent particulièrement silencieux »... Mermoz suit le vol dans le détail, jusqu'au fatal accident. Pour lui, « Génin et Aubert ont accompli leur devoir professionnel avec toute leur tranquille expérience. À aucune minute, on ne peut leur reprocher la moindre défaillance de raisonnement, le moindre affolement, la moindre erreur de jugement. [...] L'insuffisance de l'organisation des postes à terre ne permettant pas un travail rationnel et méthodique, de liaison saine et constante avec l'appareil en ligne au point de vue communication des renseignements météorologiques et radio-goniométriques est seule responsable des causes de l'accident » ; et Mermoz se montre particulièrement sévère à l'égard du poste de Toulouse dont les erreurs « ont fait tomber Génin dans un véritable piège. [...] L'avion n'a pas été suivi en cours de route par la plupart des postes de jalonnement de la ligne. Il est invraisemblable que tout particulièrement la nuit on puisse se désintéresser autant du sort d'un avion commercial en service ». Et surtout, « le manque de gonio de bord est un fait des plus regrettables. Il est inadmissible qu'en 1936 ce moyen de sécurité supplémentaire ne soit pas monté sur tous les avions commerciaux en service. Le gonio de bord muni du lever de doutes est absolument au point et permet une navigation d'arrivée aux aérodromes très précise. On peut se demander en toute justice de cause si la présence à bord de cet élément complémentaire de contrôle de navigation n'aurait pas permis à Génin d'atteindre Franczal sans se soucier du secours douteux ».

On joint 2 lettres signées du Directeur de l'Aéronautique Civile au Ministère de l'Air, 8 août et 11 septembre 1936, demandant à Mermoz un rapport sur cet accident, puis en accusant réception.

Provenance : archives MERMOZ (vente Artcurial 11 octobre 2008, M107).



194

MERMOZ Jean (1901-1936) aviateur.

MANUSCRIT autographe, **Neutralité...**, [septembre ou octobre 1936] ; 3 pages in-4 au crayon, avec ratures et corrections.

1 500 / 2 000 €

Protestation contre le soutien d'Air France aux républicains espagnols et aux soviétiques.

Mermoz s'indigne de la commande passée par le Directeur du Matériel d'Air-France de « 12 avions bimoteurs destinés au Front Populaire Espagnol dont quelques-uns déjà ont été acheminés en Espagne via Toulouse ». Le même Directeur « joue en quelque sorte le rôle de conseiller technique auprès du gouvernement de Front Populaire Espagnol. Son activité politique se manifeste au cours de fréquents séjours à Madrid où ses médiations entre anarchistes, communistes et socialistes se révèlent très efficaces paraît-il ». Il est inadmissible de voir un directeur d'une « compagnie nationale subventionnée donc semi-officielle se livrer à un tel trafic commercial et politique alors que le principal souci de la direction générale d'Air-France devrait être la crainte de compromettre le sort de sa future politique générale en Espagne ». Cela fait courir de gros risques au « réseau aérien commercial français ». De plus, « une trentaine de pilotes français chômeurs et non-chômeurs engagés par l'intermédiaire d'associations aéronautiques françaises professionnelles ou autres pilotent en Espagne les avions de guerre pour le compte du Front Populaire. Ils sont très largement appointés et se battent très commercialement contre les avions insurgés. Il y a d'ailleurs beaucoup de casse. Le nombre des Dewoitine de chasse particulièrement est réduit à sa

plus simple expression. Les ouvriers des ateliers aéronautiques de la région de Toulouse ne chôment pas. Toulouse est le grand centre politique de ravitaillement en avions et en pièces de rechange du Front Populaire Espagnol. Les ateliers d'Air-France travaillent eux-mêmes à plein rendement »...

« Si le Ministère de l'Air prend ses responsabilités au point de vue politique, la Direction Générale d'Air-France devrait-elle mieux connaître les siennes et ne pas engager le sort d'une affaire qui doit se placer au-dessus de toute politique intérieure et se rendre absolument indépendante de toute action de politique extérieure officiellement admise. Or les brimades intérieures commencent à s'intensifier dans le personnel contre des ouvriers et collaborateurs auxquels on reproche la faute professionnelle intolérable, de ne pas être des cégétistes ou communistes ou « suffisamment républicains » ».

Mermoz dresse la liste des passagers de deux « avions spéciaux payés par l'ambassade d'Espagne » et prêtés à la demande du Ministère de l'Air pour les transporter à Madrid ou à Barcelone, et ajoute : « Les délégués du Komintern de Moscou sont enchantés de la bonne volonté, de la rapidité et de la célérité et du confort que leur offrent les services de la Compagnie Air-France. Quelle belle réclame pour l'avenir ».

Provenance : archives MERMOZ (vente Artcurial 11 octobre 2008, M109).

195

MERMOZ Jean (1901-1936) aviateur.

MANUSCRIT autographe, **L'aviation populaire**, [octobre 1936] ; 3 pages in-4 avec ratures et corrections.

2 000 / 2 500 €

Article politique en faveur d'une aviation populaire pour la jeunesse, non inféodée au Front Populaire.

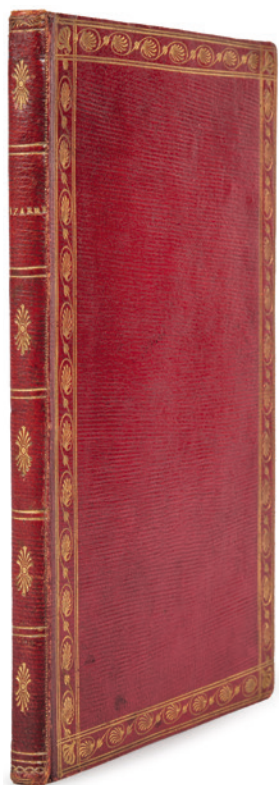
Il a été publié dans *Le Flambeau*, le journal du Parti Social Français, le 10 octobre 1936.

« Depuis trop longtemps, l'idée de l'aviation populaire aurait dû naître dans les esprits et devrait être réalisée complètement aujourd'hui. Elle aurait dû commencer à vivre et se développer, non pas sous un signe politique, mais sous celui d'une compréhension audacieuse des aspirations de la jeunesse moderne élargie dans un sens d'esprit sportif et d'éducation sociale », comme ce fut le cas en Allemagne et en Russie. « Depuis la création du Ministère de l'Air, personne ne s'en était inquiété jusqu'au jour où M. Marcel DEAT, Ministre de l'Air eût avec Wibault et Massenet l'idée de créer un Conseil National des Jeunesses Aériennes où toutes les grandes organisations sociales et les associations de jeunes y seraient représentées sans distinction de nuances politiques. Ce conseil devait être chargé de grouper dans un idéal aéronautique commun tous les jeunes gens sans distinction de classes ou d'opinions, d'encourager, de conseiller et d'aider toutes les formations nouvelles de clubs populaires, de répartir équitablement les subventions officielles de l'aviation privée, jusqu'ici réservées à la classe unique des gens qui pouvaient s'offrir le luxe que présentent l'achat et l'entretien d'un avion de tourisme. Ce mouvement des jeunesses aériennes avait pour but de donner impartialement aux jeunes les possibilités de voler avec l'appui de tous les partis politiques ». L'État et l'organisme devait respecter une « neutralité absolue », en assurant les moyens techniques, la sécurité, la coordination des activités, etc.

[illegible]

« La Fédération Aéronautique de France existait. Sous son égide auraient pu se grouper tous les clubs existants ou en formation. Mais elle représentait trop l'aviation de tourisme "insuffisamment républicaine" – en agissant comme le firent trop souvent les organismes aéronautiques semi-officiels, il fut presque décidé de la supprimer et de tuer ainsi d'un seul coup l'aviation privée privilège des "riches". Dans la nouvelle organisation de l'Aviation populaire, on a fini par la tolérer, une autre Fédération s'est créée aussitôt, politiquement prépondérante, avec comme base de départ la Fédération de l'Aile Tendue des Jeunes communistes et socialistes : la Fédération Populaire des Sports Aéronautiques. – Deux Fédérations, deux

Provenance : archives MERMOZ (vente Artcurial 11 octobre 2008, M111).



196

**[NAPOLÉON I^{er} (1769-1821).
FORTIÈRE].**

Pizarre, mélodrame en trois actes, en prose. Paris, Barba, An XI – 1803. In-8, maroquin rouge à long grain, bordure ornée de palmettes stylisées, dos lisse orné, dentelle intérieure, roulette sur les coupes, tranches dorées (*Reliure de l'époque*).

1 200 / 1 500 €

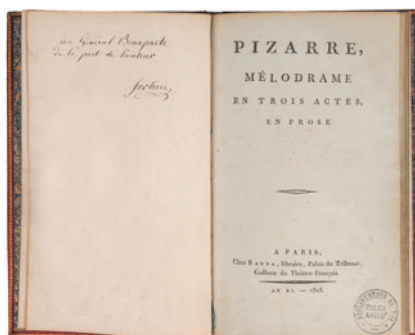
Édition originale de ce mélodrame historique inspiré de la vie de Francisco Pizarro, célèbre conquistador espagnol.

Dans son épître dédicatoire à Napoléon, l'auteur déclare avoir pris le Premier Consul comme modèle pour « le monarque péruvien », un des personnages de sa pièce.

Précieux exemplaire de dédicace, portant cet envoi autographe de l'auteur sur l'un des feuillets de garde :

*au Général Bonaparte
de la part de l'auteur.
Fortière.*

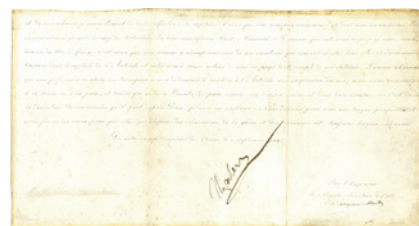
On ne trouve pas de trace de ce Fortière, ni d'autres écrits de lui.



Une note placée au verso du feuillet de titre précise que *cette pièce est totalement différente de celle jouée au théâtre de la Porte Saint-Martin*. Cette annotation fait référence à *Pizarre, ou la Conquête du Pérou, mélo-drame historique, en trois actes, en prose et à grand spectacle* composé par René-Charles Guilbert de Pixérécourt (1773-1844), joué le 27 septembre 1802.

Restaurations aux coiffes et aux coins.

Provenance : bibliothèque de Louis-Philippe au Palais-Royal (cachet humide sur le titre) ; docteur Maurice Catinat (ex-libris).



197

NAPOLÉON I^{er} (1769-1821) Empereur.

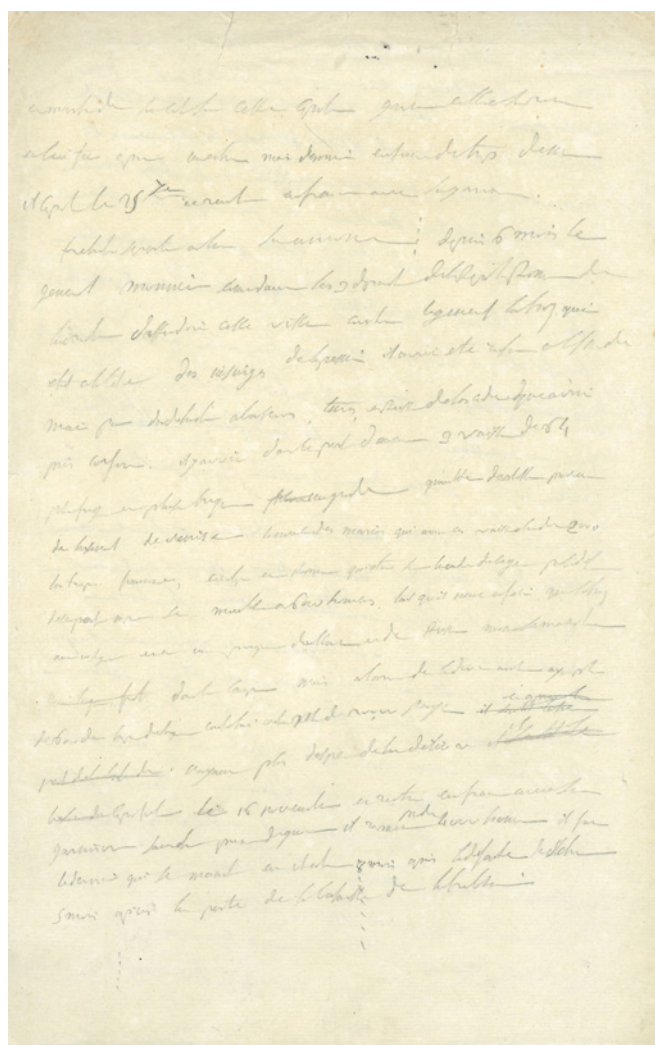
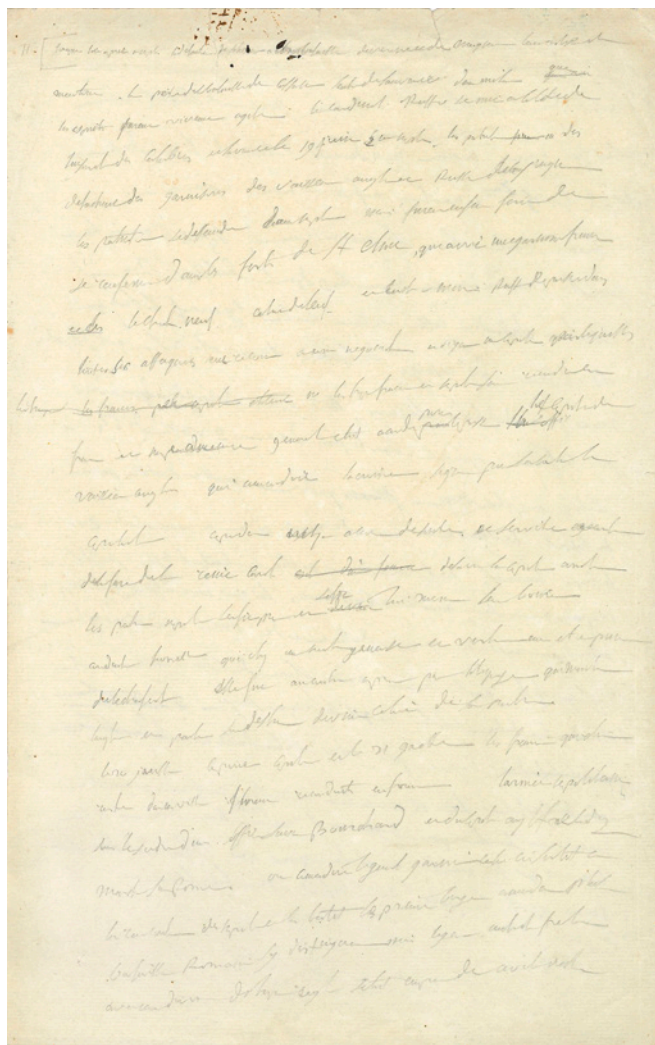
L.S. « Napoleon », « De notre Camp Impérial de Vienne, le 9 septembre 1809 », [à ABBAS MIRZA, prince impérial de Perse] ; contresignée par Hugues MARET, ministre Secrétaire d'État ; 1 page oblong in-fol. (20,8 x 39 cm) sur parchemin (le haut du document a été coupé, avec perte de quelques lignes du début).

800 / 1 000 €

Importante lettre diplomatique au prince de Perse.

« [...] et de vous assurer personnellement de notre affection. Le capitaine Verdier que vous nous avez recommandé et dont nous connaissions les services est élevé au grade de chef de Bataillon. Les trois sous-officiers Finot, Maréchal et Damron, qui ont servi auprès de vous, sont honorés du titre d'officiers : c'est ainsi que nous aimons à récompenser ceux de nos serviteurs qui vous ont montré leur zèle. Nous sommes toujours dans la capitale de l'Autriche et notre armée couvre autour de nous un pays tout rempli de ses victoires. L'amour de l'humanité que nous préférons à la gloire des triomphes nous a déterminés à accorder à l'Autriche une suspension d'armes ; mais nous sommes prêts à la guerre ou à la paix, et tandis que notre Ministre de paix négocie, nos troupes s'exercent dans leurs camps ; car c'est dans la discipline de ses armées qu'il faut, après Dieu, placer sa confiance. Nous désirons pour vous une longue prospérité et nous faisons des vœux pour que celui qui dispose des événements de la gloire et des Couronnes ait toujours les yeux sur vous »...

Provenance : ancienne collection Henri Cain.



199

NAPOLÉON I^{er} (1769-1821) Empereur.

MANUSCRIT autographe ; 2 pages in-fol. au crayon sur un feuillet de papier anglais vergé (filigrane à l'effigie de la « Britannia ») ; 2 petites fentes en haut du feuillet ne touchant pas le texte).

10 000 / 12 000 €

Texte inédit sur la situation en Italie après la bataille de la Trebbia (19 juin 1799).

Napoléon y évoque la défaite de la République Parthénopéenne et la prise de NAPLES par le cardinal RUFFO, et la défense d'ANCÔNE par le général MONNIER.

Ce texte, rédigé à Sainte-Hélène, devait prendre place dans les Mémoires que rédigeait Napoléon ; on ne le retrouve pas dans les *Précis des événements militaires* de 1799 (au tome XXX de la *Correspondance*).

« Lorsque l'on apprit à Naples la défaite de Scherer aux batailles de Vérone et de Magnano, l'armistice de Mantoue, la perte de la bataille

de Cassano, l'entrée de Souvarow dans Milan, que les esprits furent vivement agités, le cardinal Ruffo se mit à la tête de l'insurrection des Calabres et s'avance le 19 juin sur Naples. Les patriotes prirent un des détachements des garnisons des vaisseaux anglais et russes devant Naples. Les patriotes se défendirent dans Naples mais furent enfin forcés de se renfermer dans les forts de St Elme, qui avait une garnison française, le château neuf, celui de l'œuf [...] Ruffo repoussé dans toutes ses attaques eut recours à une négociation », et signa un armistice généreux qui épargnait la vie des patriotes...

Plus loin, Napoléon relate l'héroïque défense d'Ancône par le général Monnier : « Froelich se porta alors sur Ancone. Depuis 6 mois le general Monnier commandant les 3 departements de la Republique Romaine de l'Adriatique deffendait cette ville contre le general Lahoz qui etait à la tete des insurgés de l'Apenin », appuyé par une escadre turco-russe « qui avait pris Corfou. Il y avait dans le port d'Ancone 3 vaisseaux de 64 des fregates et plusieurs briques et une grande quantité d'artillerie prises de larsenal de Venise »... Monnier défendit la ville avec héroïsme, mais l'ennemi était trop puissant. « N'ayant plus d'espoir de la délivrer il capitula le 16 novembre et rentra en France avec sa garnison. [...] Il fut le dernier qui se maintint en Italie 8 mois après la défaite de Scherer 5 mois après la perte de la bataille de la Trebbia »



200

NAPOLÉON I^{er} (1769-1821) Empereur.

DESSINS originaux et NOTES autographes ; 4 fragments découpés dans un feuillet de papier vergé, postérieurement montés sur un feuillet in-fol.

4 000 / 5 000 €

Mots anglais : « all the mean Call »... ; sur la droite, dessins à la plume de formes géométriques ou de redoutes fortifiées (7 x 12,5 cm).

« Rule / I runned / to gold / lent / Weight »... ; sur la droite, dessins à la plume (et crayon rouge) de redoutes fortifiées (9 x 11 cm).

Correction autographe « votre gouvernement » remplaçant « vos ministres » sur une ligne écrite de la main de son valet de chambre Louis Marchand

201

[NAPOLÉON I^{er} (1769-1821)].

CARNET manuscrit, Sainte-Hélène 17-29 novembre 1816 ; carnet cousu de 35 pages in-16 (11 x 7 cm) à l'encre brune et rouge, plus 7 ff. blancs, couverture muette ; en anglais.

1 500 / 2 000 €

États du personnel militaire anglais sur Sainte-Hélène.

État-major général (le lieutenant-général Lord Hudson LOWE, chevalier de l'Ordre du Bain, gouverneur, le général de brigade G.K. Bingham, chevalier de l'Ordre du Bain, etc.) ; états numériques des sapeurs-pompiers, artilleurs, dragons légers, corps de l'état-major, bataillons d'infanterie, classés par grade et par poste ; états nominatifs d'artisans des divers corps (menuisiers, scieurs, peintres, maçons, forgerons, charrons, armuriers, briquetiers, etc.) ; états nominatif et numérique des invalides et pensionnés militaires de l'île...

Au milieu du carnet, détail des gardes à cheval, avec le nombre de sentinelles fournies par chaque garde, et des précisions sur les corps d'origine et les postes. Le 28 novembre 1816, le 2^e bataillon du 53^e régiment a fourni à la résidence de NAPOLÉON, Longwood House, des sentinelles (9 le jour, 15 la nuit), 1 subalterne, 1 sergent, 3 caporaux, 1 tambour, 42 soldats, et le 2^e bataillon du 66^e régiment a fourni à la résidence du gouverneur, Plantation House, 3 sentinelles de jour et de nuit, 1 sergent, 1 caporal et 12 soldats... Etc

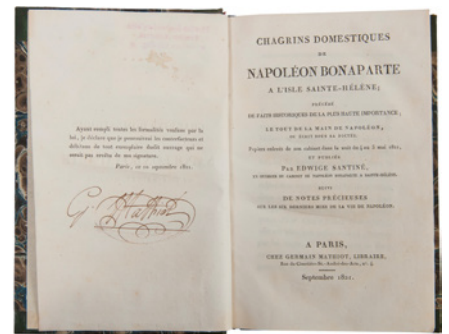
202

[NAPOLÉON I^{er}].

[DORIS Charles].

Chagrins domestiques de Napoléon Bonaparte à l'île Sainte-Hélène ; précédé de faits historiques de la plus haute importance, le tout de la main de Napoléon ou écrit sous sa dictée. Papiers enlevés de son Cabinet dans la nuit du 4 au 5 mai 1821 et publiés par Edwige Santiné, ex-huissier du cabinet de Napoléon Bonaparte à Sainte-Hélène, suivi de notes précieuses sur les six derniers mois de la vie de Napoléon. Paris, Germain Mathiot, septembre 1821. In-8, demi-cuir de Russie vert avec coins, dos lisse fileté or, tranches jaunes (Reliure de l'époque).

400 / 500 €



Édition originale.

Auteur de pamphlets contre Napoléon et sa famille, Charles DORIS, de Bourges, pourrait masquer l'identité de plusieurs auteurs. Drujon (p. 26) relève que bien des gens crurent à l'époque que Doris était le masque de Bourrienne ; sans preuve aucune.

Provenance : Dominique de Villepin (ex-libris, Bibliothèque impériale, 19 mars 2008, n° 291).

203

[NAPOLÉON I^{er}].

REGNAULT WARIN Jean-Joseph (1773-1840).

Introduction à l'histoire de l'empire Français, ou Essai sur la monarchie de Napoléon. Paris, Paul Domire, 1820. 2 volumes in-8, demi-veau fauve glacé, dos or et à froid (Reliure de l'époque).

250 / 300 €

Édition originale.

Portrait de Napoléon ajouté.

Polygraphe, l'auteur est surtout connu pour ses romans populaires, tel *Le Cimetière de la Madeleine* paru en 1800.

Provenance : Dominique de Villepin (ex-libris).

On joint : MASSON Frédéric. *Napoléon à Sainte-Hélène.* Paris, Manzi, Joyant, 1912. 2 volumes in-4, demi-maroquin vert empire avec coins, pièces fauve, tête dorée, couverture et dos (Lemardeley-Huser). Édition originale, richement illustrée et ornée d'un frontispice et de 47 planches. Tirage à 350 exemplaires, celui-ci un des 50 de tête sur japon impérial. Dos passé.

PÉTAÏN Philippe (1857-1951)
maréchal, chef de l'État français.

20 L.A.S. « Ph. Pétain », « Ph. P. », « Phi » ou « P. » (6 non signées), 1943-1944, à Mme Simone BUFFET ; 45 pages in-8, une carte à en-tête Le Maréchal Pétain Chef de l'État, enveloppes ; sous boîte-étui demi-marroquin rouge.

4 000 / 5 000 €

Tendre correspondance à son dernier amour, où il évoque les difficultés de la situation politique pendant la dernière année du gouvernement de Vichy.

[Simone Quérenet, Mme André BUFFET (1888-1984), femme de lettres, fut le dernier amour du maréchal Pétain. La première lettre lui est adressée à Malemort (Corrèze), les autres à Vichy (où elle logeait à l'hôtel Astoria) ou à son domicile à Versailles. Selon une note de Mme Buffet, « ces vingt lettres du Maréchal Pétain à moi adressées en 1943-44 et que j'avais offertes à la Bibliothèque municipale de Versailles le 1^{er} juin 1944 pour

n'être ouvertes que dans 30 ans me furent rendues comme "dangereuses à garder" en nov. 44 par la conservatrice » (vente 19 avril 2013, n° 305). Pétain y fait allusion aux difficultés de sa charge, alors qu'il doit faire face à un contrôle accru de ses actes comme chef de l'État Français, aux actes secrets de succession (27 septembre et 12 novembre 1943) refusés par les Allemands, et aux désaccords avec son chef du gouvernement, Pierre Laval.]

1943. 24 juin. « J'ai conservé un souvenir si agréable de notre dernière entrevue que je ne résiste pas au désir de vous le dire. Et puis ne m'avez-vous pas demandé de vous écrire ? Ce que je fais aujourd'hui avec l'espoir que vous me direz que je ne suis pas seul à avoir fait un beau rêve »... 26 juillet. « Les événements sont trop délicats pour me permettre une longue absence, et je ne prévois pas qu'ils me permettent de m'absenter de nouveau avant longtemps. Gardez-moi votre affection, elle m'est infiniment précieuse. Vous avez la mienne aussi complète que vous pouvez la désirer. Je vous embrasse de tout mon cœur »... Il recommande de lui écrire sous deux enveloppes, ou par l'intermédiaire de son secrétaire particulier, le Dr Ménétrel. 23 août.

Il ne cesse de penser à l'émotion de leurs retrouvailles à l'automne, « après une absence qui m'aura paru interminable. Il ne se passe pas de jours que ma pensée ne vous appelle avec une insistance toujours plus grande. [...] On vit maintenant dans l'inquiétude. Chaque jour on interroge l'avenir qui hésite à divulguer son secret. Souhaitons qu'il ne soit pas trop dur pour nous »... 1^{er} septembre. Il interviendra auprès d'André Chaumeix pour faire publier par la Revue des Deux Mondes son étude sur la Villa Médicis en 1849. « Vous êtes donc auteur ! Et vous vous adressez à moi qui ai si peur des femmes auteurs ! Rassurez-vous, je n'ai plus aucune prévention sur votre caractère d'écrivain, quand il s'agit de vous que j'admire »... La lettre de son amie ayant été ouverte par son cabinet, il lui recommande de passer par son bureau de Paris, 8 boulevard des Invalides, et le colonel de Fériet : « Depuis la fin de la guerre précédente j'ai toujours habité Paris, mon bureau étant distinct de mon appartement. [...] Je serais si heureux que notre correspondance puisse être facilitée ! Quand vous verrai-je ? L'attente me pèse beaucoup. Il me tarde tellement de vous embrasser »... 14 octobre. Elle pourrait lui apporter elle-même son article pour

Chaumeix : « Votre long silence ma fait de la peine. Tout l'espoir que j'avais fondé sur le gain de votre affection est en train de s'évanouir. [...] Je mène ici une existence très occupée. Notre situation s'aggrave presque chaque jour. Je viens précisément d'en acquérir la preuve. – Aussi, bien qu'il m'en coûte, je change d'avis et vous demande de retarder la démarche que je viens de proposer. Je vous préviendrai lorsque je croirai que la voie est redevenue libre. Je vous quitte donc pour un temps indéterminé. [...] Je vous embrasse de tout mon cœur, chère Simone ». 25 octobre. Il prendra des dispositions pour la recevoir en novembre. « Je pense à vous très souvent et ne puis imaginer que je ne vous connais pas depuis toujours et que même je vous aimais jeune fille. Les temps sont difficiles ; l'avenir est bien embrouillé. Comment s'y reconnaître dans ce désordre des esprits. Pour m'aider à m'y reconnaître j'ai besoin d'avoir avec moi quelques cœurs dévoués et c'est vers vous que je me tourne ». 18 novembre. Ravi et ému de la savoir arrivée à Vichy, il l'attend le soir à 6 heures. « J'hésite à me présenter à votre hôtel. Je crains que ma visite n'attire l'attention ». 20 novembre. « Il serait bon que vous portiez une carte dans l'après-midi chez la maréchale. Vous seriez accompagnée de votre fille ; la maréchale habite à l'hôtel Majestic. [...] en quittant la maréchale vous vous arrêterez à l'hôtel du Parc chez moi : votre fille rentrera chez elle et viendra vous retrouver à 8 heures au salon de l'hôtel avec son mari, pour dîner. Comme sujet de conversation, vous pouvez rappeler vos souvenirs anciens ». 21 novembre. « J'ai pris la décision de ne pas paraître ce matin aux couleurs. Je vous en expliquerai la raison ce soir à dîner où je vous demande de venir à 8 h. avec votre fille et son mari ». 28 novembre. Il croit avoir répondu comme elle le désirait à l'affection qu'elle lui a manifestée ; depuis son départ il pense sans cesse « à la tendresse dont vous m'avez donné des preuves [...] ». Plus que jamais j'ai besoin de votre affection. Elle m'est nécessaire pour continuer la lutte que je soutiens chaque jour et qui, à la longue, devient épuisante ». 13 décembre. « Ma tâche est de plus en plus rude et difficile. Donnez-moi au moins une petite aide morale [...]. Les journaux ne parlent pas de mes difficultés ; aussi le public reste muet ; ce qui m'étonne beaucoup ». Il demande une photo qui lui rappellerait « ces yeux que j'aime » : « gâtez-moi un peu vous me le devez, en récompense des efforts que je fais pour la France et pour vous »...

1944. 4 janvier. « Votre silence me fait de la peine. J'ai eu tellement d'ennuis ces derniers jours que je comptais sur un mot affectueux pour me réconforter. J'ai besoin de votre affection ». 14 janvier. Elle est bonne de venir lui apporter le réconfort de sa présence

« dans la situation profondément pénible dans laquelle je me trouve aujourd'hui ». Mais une rencontre ne sera pas facile : « Il y a deux solutions, ou vous voir chez moi ou vous voir à votre hôtel [...]. Les nouvelles qui m'arrivent de toutes parts sont inquiétantes. Nous devons prendre de très minutieuses précautions pour nous rencontrer ». 15 janvier. « Je vous attends chez moi ce soir à 6 heures. À cette heure l'obscurité n'est pas complète. Pour le retour à l'hôtel, vers 7 ½, je vous ferai accompagner par un de mes hommes ». 16 janvier. Le général Campet va lui transmettre son invitation à dîner ce soir : « Dans ces conditions, je crois prudent de supprimer votre visite de 6 heures qui attirerait un peu trop l'attention. Cette visite pourrait être reportée à demain [...]. Je ne vous ai pas repéré ce matin. De mon observatoire c'est très difficile, mais j'ai pensé que vous étiez là. Je me sens près de vous de plus en plus ». 17 janvier. « J'ai eu une matinée pénible aujourd'hui. Je pense qu'elle sera suivie de plusieurs autres, ou plutôt, je le crains ». 4 février. « Je me suis séparé de vous et c'est une impression douloureuse. Quoi que je fasse il me semble que je n'ai pas votre approbation et j'en souffre. L'approche des événements prochains tendent aussi à accroître mon malaise intérieur [...], j'ai besoin de vous et de votre tendresse et j'appelle au secours ». 4 [avril]. Le temps a été long depuis leur dernière rencontre : « Je trouve que vous avez la mémoire courte ». Il évoque la visite d'une délégation des maires de S. et O. et des frères Tharaud « que vous aviez chargé d'une mission pour moi. Ni eux, ni le Préfet qui les accompagnait ne m'ont parlé de vous. [...] Vous avez compris que je me trouvais aux prises avec de graves ennuis qui ne sont pas près de s'atténuer. Ils me viennent de partout, du nord, du sud et de l'ouest. La situation ne fera sans doute que s'aggraver. Il faudra faire face à l'orage et tendre mes muscles. J'y suis mal préparé parce que des fautes ont été commises qui me font une mauvaise préparation à la lutte. Enfin si un danger me menace je me figurerai que vous êtes à mes côtés et que vous vous efforcez de détourner de moi les mauvais coups ». 17 avril. Il s'interroge longuement sur la date de la dernière lettre de son amie, en insistant sur la consigne des deux enveloppes, « en attendant le jour heureux où la correspondance sera redevenue libre ». [Château de Voisins, près Rambouillet] 13 mai. « Je suis ravi d'apprendre que nous sommes si près l'un de l'autre [...] je puis faire porter une lettre chez vous vous prévenant de ma visite, bien que je sois assez surveillé. [...] Tout est difficile en ce moment. Gardez-moi votre confiance et sachez attendre »...



205

PIE XII Eugenio Pacelli, (1876-1958)
Pape (1939).

P.S. « Pius PP. XI », 1943 ; vélin grand in-fol. (43 x 29,5 cm), calligraphié et enluminé avec portrait photographique du Pape en médaillon collé en tête et cachet à froid (un bord légèrement bruni) ; en italien.

250 / 300 €

Bénédiction donnée à Giuseppe et Antonietta Quaglia à l'occasion de leurs noces d'or, sous la photographie du Pape bénissant. Riches décorations florales en couleurs et or, le portrait entouré de roses peintes ; au bas, les armoiries papales peintes.



206

RÉVOLUTION FRANÇAISE.

Les Hommes de la Révolution, peints d'après nature, par COSTE D'ARNOBAT. (Paris, 21 janvier 1830). In-12 de [2ff-]127 p. monté dans des feuilles de vergé in-fol. interfoliées de documents, autographes et dessins ; fort volume in-fol. relié maroquin rouge, filets à froid sur les plats et sur

le dos, coq gaulois doré en queue ; doublures de maroquin rouge avec encadrement doré de filets dorés aux emblèmes révolutionnaires, guirlande mosaïquée de maroquin vert, gardes de soie verte, contregardes de papier peigné, tranches dorées (*Chambolle-Duru*).

100 000 / 120 000 €

EXTRAORDINAIRE RECUEIL DE TRÈS PRÉCIEUX AUTOGRAPHES DES PRINCIPAUX PERSONNAGES DE L'HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION, ILLUSTRÉ DE DESSINS ORIGINAUX.

Pierre-Nicolas COSTE D'ARNOBAT (Bayonne 1731-Paris 1808), ancien gendarme de la maison de Louis XV, devenu littérateur et journaliste, a publié à la fin d'août 1793 une rare brochure : *Anecdotes curieuses et peu connues sur différents personnages qui ont joué un rôle dans la Révolution* ; la réédition de 1830, à tirage restreint et sous un nouveau titre, porte au faux-titre : « Pièces historiques rares ou inédites, pour servir à l'instruction du temps présent », et en titre courant : « Notes sur les hommes de la Révolution ». Cette édition est ici présentée avec un grand luxe, remontée en grand format, et **illustrée de documents originaux, de dessins et d'autographes du plus grand intérêt, qui offrent un extraordinaire panorama de la Révolution française.** Les documents sont présentés par des serpentes imprimées.

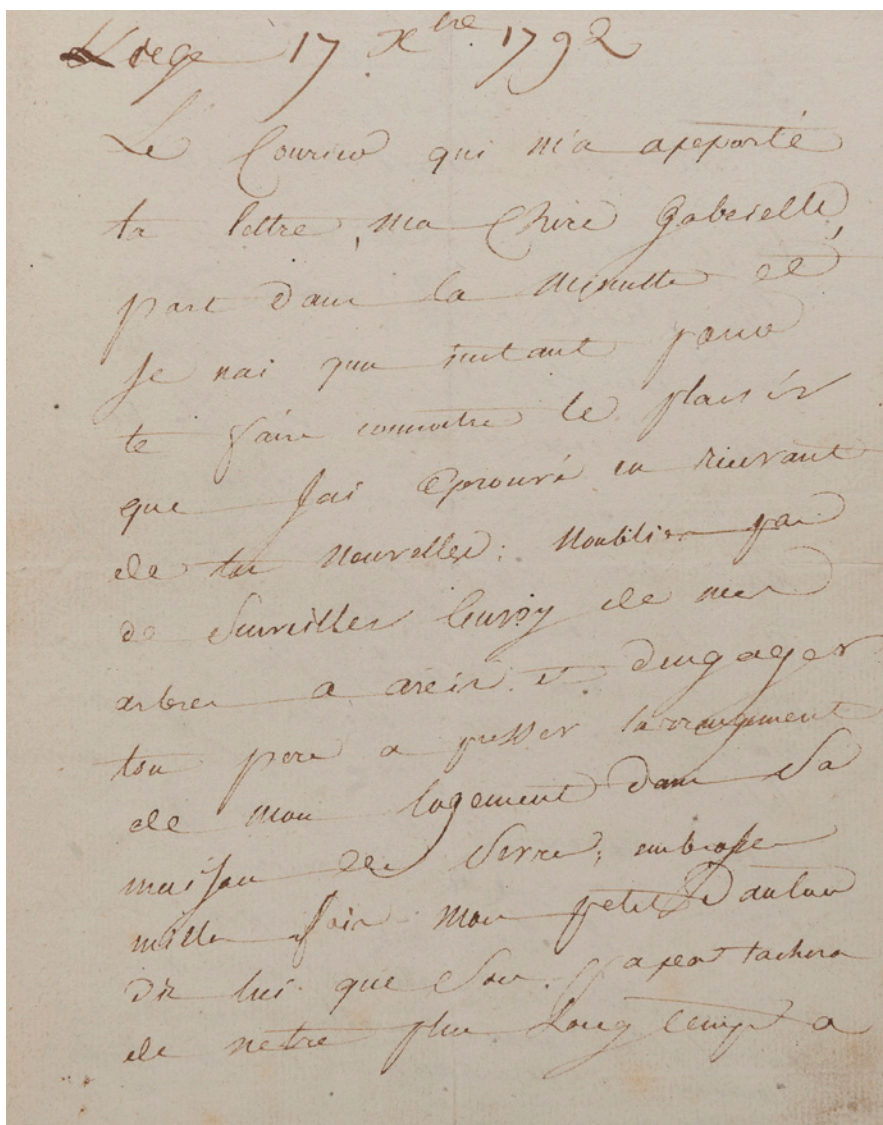
35 DESSINS originaux ou aquarelles :

- Claude-Louis DESRAIS, encre et lavis de sépia (21,5 x 16 cm) : le Tiers-État présentant à la France les Droits de l'Homme.
- Augustin de SAINT-AUBIN, portrait de NECKER (d'après Duplessis), dessin à la mine de plomb (17 x 10,8 cm).
- Théophile FRAGONARD, L'Exécuteur SAMSON, aquarelle signée (18 x 11,5 cm).
- Félix PHILIPPOTEAUX, 5 aquarelles (environ 15,5 x 10,5 cm chaque) : la Patrie en danger et l'engagement des volontaires ; Mirabeau à la tribune ; les noyades de Nantes ; le peintre David ; Hoche.
- Auguste RAFFET, 27 dessins au crayon noir, plusieurs rehaussés de lavis, vigoureux dessins préparatoires pour *l'Histoire des Girondins* de Lamartine, la plupart annotés par lui avec cachet de la *Vente Raffet 1911* (formats divers) : Marie-Antoinette, Mlle Maillard en déesse de la Raison (2, dont un aquarellé), Santerre, Petion, Vergniaud, Guadet, Roland, Mme Roland, Danton, Camille Desmoulins, Marat, Charlotte Corday, Fouquier-Tinville, Carrier, Couthon, Théroigne de Méricourt, Saint-Just (2), Robespierre, Billaud-Varenne, Collot d'Herbois, Tallien, Ange Pitou, Carnot, Dumouriez, Lafayette (aquarelle), Bonaparte (2).

28 gravures, la plupart d'époque, portraits et scènes diverses, illustrent en outre ce volume au fil des pages.

65 PRÉCIEUX AUTOGRAPHES ET DOCUMENTS ORIGINAUX. La plupart des autographes présentés ici étant fort rares, voire rarissimes, nous ne l'avons pas répété. Certains sont de très précieux documents historiques.

- MARIE-ANTOINETTE. Enveloppe autographe « A Madame la comtesse du Roure », avec cachet de cire rouge aux armes, qui contenait la relique suivante :



- LOUIS XVI. Note autographe sur un papier plié « cheveux du dauphin », accompagnée de la mèche de cheveux de Louis XVII.
- LOUIS XVII. Page autographe (in-4), rarissime devoir d'écriture avec les mots « Louis Charles » cinq fois répétés, provenant de son maître d'écriture Jourdan-Dumesnil.
- MADAME ÉLISABETH. Lettre autographe au baron de Breteuil, le priant de faire nommer Mme de Causans à la place de sa belle-mère qui est morte... (1 page in-12).
- MARIE-THÉRÈSE CHARLOTTE de France, MADAME ROYALE. – Devoir d'écriture autographe signé « Marie Therese Charlotte fecit anno 1786 » (2 p. in-4). – L.a.s. au vicomte de Chateaubriand, Goritz 10 avril 1842, le remerciant des services que ses « talents ont rendu aux Lettres, à la Religion et à la Monarchie » (1 p. in-8, adr.).

- Marie-Thérèse-Louise de Savoie-Carignan, Princesse de LAMBALLE. – L.a.s. à Louis XVI, Versailles 1^{er} janvier 1784, pour ses vœux (1 p. in-fol.). – Procès-verbal par la Section des Quinze-Vingts de l'inhumation de « la tête de la cidevant p^{ss}e de Lamballe » au cimetière des Enfants trouvés, 3 septembre 1792 (1 page in-4, cachet encre du District).
- Jean-Baptiste CLÉRY. P.a.s. déclarant que son seul revenu depuis dix ans a été « une place de valet de chambre auprès du fils de Louis Capet », Juvisy sur Orge 9 frimaire II (demi-page in-4).
- Honoré-Gabriel de MIRABEAU. – L.a.s., 25 novembre 1790, en faveur de Volney (1 p. in-4). – Procès-verbal de sortie du Donjon de Vincennes, signé par lui, 13 décembre 1780 ; au verso, procès-verbal de l'entrée du marquis de SADE au Donjon de Vincennes, signé par lui, 13 février 1777 (in-fol., salissures).

- Jacques NECKER. L.a.s. parlant de sa fille Mme de Staël (1 p. ½ in-4).
- Chrétien-Guillaume Lamoignon de MALESHERBES. L.a.s. au chirurgien Jacques Tenon (1 p. in-4).
- Raymond de SÈZE. L.a.s. à propos d'un jeune magistrat (3 p. in-8).
- Antoine-Joseph SANTERRE. L.s. à Pache (avec apostille a.s. de Pache), 4 janvier an II (1 p. in-4).
- Le bourreau Henri SANSON. L.a.s., 4 avril 1819 (1 p. in-4, adr.), au sujet du remplacement de son confrère de Versailles pendant un congé, sans nuire à son service de Paris.
- Bernard-René de LAUNEY, gouverneur de la Bastille. L.a.s., 27 août 1785, à propos de la détention du cardinal de Rohan et de ses entrevues avec son avocat Target (1 p. in-fol.).
- Claude-Joseph ROUGET DE LISLE. 2 poèmes autographes, Napoléon et Le Serment (2 p. in-4).
- Jean-Sylvain BAILLY. L.s., Paris 11 août 1790, à un soldat contre la passion du jeu (1 p. in-4).
- Jérôme PETION. Manuscrit a.s., « Guillotine article absolument neuf adressé aux nouveaux éditeurs de l'encyclopédie », [1793], vigoureuse et grinçante protestation contre la Terreur (3 p. in-4).
- Antoine BARNAVE. Manuscrit autographe sur la transformation des mœurs (1 p. in-fol.) ; et l.a.s., Grenoble 23 mars 1791, en faveur d'un militaire (2 p. in-4).
- Pierre-Victorien VERGNIAUD. L.s., Paris 24 juin 1793, à un Citoyen Président, protestant énergiquement contre son arrestation, il veut savoir de quoi il est accusé afin de pouvoir se défendre et confondre ses calomnieux (3 p. in-fol.).
- Jean-Marie ROLAND. L.s. comme ministre de l'Intérieur, 8 janvier 1793, au citoyen Servières, au sujet du Bureau de consultation des Arts et Métiers (1 p. in-4).
- Madame ROLAND. Fragment autographe de son Journal en Suisse (4 p. in-8), sur la vie sociale à Berne et en Suisse.
- Georges-Jacques DANTON. L.a.s., Liège 17 décembre 1792, à sa chère Gabrielle, sur l'envoi d'arbres à Arcis et l'arrangement de sa maison à Sèvres, puis parlant de son fils, des calomnies de Rivarol et de ses luttes : « tu sais combien ma vie entière et les combats que j'ai livrés contre les principaux ennemis de la liberté me mettent à portée de confondre tous les malveillants » (3 p. in-4).
- Comtesse de SOMBREUIL. L.a.s. à M. Saint-Maurice, en faveur de son fils (1816, 1 p. in-4, adr.).
- Camille DESMOULINS. L.a.s., Paris 22 juillet 1783, jolie lettre d'amour à une demoiselle avec 5 vers, évoquant sa timidité et son trouble : « auprès de vous, on devrait se croire assis sur des roses, et moi je ne sentois que des épines »... (1 p. ½ in-4).

.../...

Du 15 Juillet 1793 2. De la République

Aux Citoyens Composant le Comité de Justice générale

puisque j'ai encore quelques instants à vivre pourrais-je
espérer Citoyens que vous me permettiez de me faire
peindre, je voudrais laisser cette marque de mon
souvenir à mes amis, D'ailleurs Comme on cherit
l'image des Bons Citoyens, la curiosité fait quelques
fois rechercher ceux des grands Criminels, ce qui sert
à perpétuer l'histoire de leurs crimes, Si vous daigniez
faire attention à ma demande je vous prie de m'envoyer
demain matin un peintre en miniature, je vous
renouvelle celle de me laisser dorénavant seule, Croyez
je vous prie à toute ma reconnaissance
Marie Corday
je tends sans cesse l'oeil dans la rue l'attente de
faucher mon Complice, je ne lui jamais vu que par la
fenêtre et il y a plus de deux ans, je ne l'ai vu

.../...

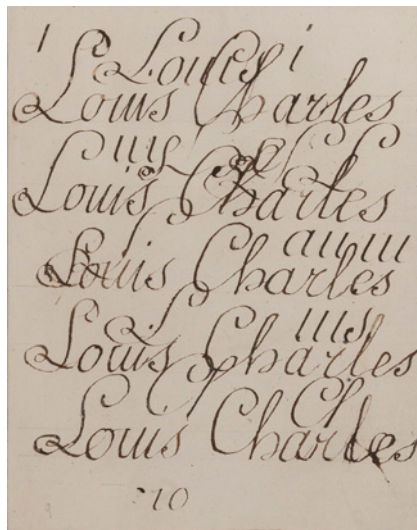
• Lucile DESMOULINS. Manuscrit autographe, 16 juillet 1788, évocation d'une soirée triste et de songes délicieux (1 page ½ in-8).

• Jean-Baptiste DROÛET. L.s. au Comité de Salut public, 24 mai 1793, prenant la défense des citoyens Winter qui ont signé un marché pour la fourniture de chevaux, et dénonçant celui passé avec D'Espagnac (3 p. ½ in-fol.).

• Philippe FABRE D'ÉGLANTINE. L.a.s., Paris 1^{er} mai 1780, au sujet de sa tragédie *Agathocle* (1 p. in-4).

• Jean-Paul MARAT. – L.a.s., Paris 26 septembre 1783, [à M. de Saint-Laurent], à propos de son prochain établissement en Espagne pour mener à bien ses travaux scientifiques (achat d'instruments, enrôlement d'ouvriers), son espoir de rendre la vue « au moyen de l'électricité » à Romé de l'Isle, etc. (4 p. in-4). – Manuscrit autographe d'un pamphlet, *Lettre de l'ami du Peuple à l'auteur des Révolutions de France et de Brabant* (7 pages in-4 avec ratures et corrections, la fin manque), adressé donc à Camille Desmoulins, sur la Constitution, avec la fameuse *Supplique aux Pères conscrits, ou très sérieuses réclamations de ceux qui n'ont rien, contre ceux qui ont tout*, où Marat se fait le défenseur des pauvres (juin 1790 ; Camille Desmoulins refusera d'insérer ce texte que Marat publiera dans *L'Ami du Peuple* du 30 juin). – 2 feuillets (4 p. in-8) d'épreuves corrigées pour *L'Ami du Peuple*. – Note autographe (6 lignes) sur Saint Louis, et signature découpée.

• Charlotte CORDAY. – Manuscrit autographe de la célèbre *Adresse aux français, amis des lois et de la paix*, trouvée sur elle lors de son arrestation après l'assassinat de Marat (3 pages in-4). « Jusqu'à quand ô malheureux français vous plairez vous dans le trouble et les divisions [...] Déjà le plus vil des scélérats Marat dont le nom seul présente l'image de tous les crimes en tombant sous le fer vangeur ébranle la montagne et fait palir Danton Robespierre et autres brigands assis sur le trône sanglant [...] Ô ma patrie tes infortunes déchirent mon cœur, je ne puis t'offrir que ma vie [...] Français je vous ai montré le chemin, vous connaissez vos ennemis, levés vous, marchés et frappés ». [Cette pièce, ainsi que tout le dossier Charlotte Corday, provient de la collection Morrison.] – Procès-verbal de l'assassinat de Marat, de l'arrestation de Charlotte Corday et de son interrogatoire, signé 10 fois par elle (11 pages in-4), 13 juillet 1793, dressé par Guellard, commissaire de police de la Section du Théâtre Français. Il relate son arrivée sur les lieux, la découverte du cadavre de Marat gisant dans sa baignoire, son examen par le chirurgien Pelletan (qui a signé), puis l'interrogatoire de Charlotte Corday, expliquant les raisons de cet assassinat, les circonstances de l'achat du couteau et de l'assassinat, qu'elle a exécuté de son propre chef et sans complice ; en la



fouillant, on trouve, outre divers objets, « une diatribe en forme d'adresse aux français »... Ont signé, outre le commissaire et Charlotte Corday, Marino et Louvet, administrateurs au département de police à la Mairie, et les membres du Comité de Sûreté générale François Chabot, Droûet, Legendre et Maure. On joint 3 documents du Département de Police de la Commune de Paris concernant ce procès-verbal (14 juillet 1793). – L.a.s. au Comité de Sûreté générale, 15 juillet 1793 (1 p. ½ in-4, adr.), demandant l'autorisation de se faire peindre : « je voudrais laisser cette marque de mon souvenir à mes amis, d'ailleurs comme on cherit l'image des bons citoyens, la curiosité fait quelques fois rechercher ceux des grands criminels, ce qui sert à perpétuer l'horreur de leurs crimes ». Elle demande donc qu'on lui envoie « un peintre en mignature », et réclame qu'on la laisse dormir seule. Elle criera dans la rue pour protester contre l'arrestation de Fauchet qui n'est certes pas son complice : « je lui ai toujours cru une imagination exaltée et nulle fermeté de caractère, cest l'homme du monde à qui j'aurais le moins volontiers confié un projet »...

• Antoine-Quentin FOUQUIER-TINVILLE. L.a.s. comme accusateur public du Tribunal extraordinaire révolutionnaire, au Comité de Sûreté générale, Paris 21 juillet 1793 (1 p. in-4), au sujet de l'interrogatoire de Charlotte Corday et des lettres saisies sur elle qui courent les rues de façon tronquée et qu'il suggère de laisser imprimer intégralement. Il vient d'être informé « que cet assassin femelle étoit l'amie de Belzunce colonel tué à Croy dans une insurrection et que depuis cette époque elle a conçu une haine implacable contre Marat et que cette haine paroît s'être ranimée chez elle au moment où Marat a dénoncé Biron qui étoit parent de Belzunce, et que Barbaroux paroît avoir profité des

dispositions criminelles où étoit cette fille contre Marat pour l'amener à exécuter cet horrible assassinat »...

• Jean-Baptiste CARRIER. P.a.s., Nantes 4 frimaire II (1 p. ½ in-fol. avec vignette, cachet cire), réquisition de voitures, fourrages et subsistances pour la Vendée.

• Georges COUTHON. L.a.s., Strasbourg 4 avril 1793, à ses collègues Romme, Maigret, Soubrany, Gibergues et Artaud (3 p. in-4). Très intéressante lettre sur sa mission en Alsace, la conduite suspecte de Dumouriez, la position des armées, etc.

• Anne-Josèphe THÉROIGNE DE MÉRICOURT. L.a.s., Vienne 13 octobre 1791, au banquier Perregaux (3 p. in-4, adr.), se réjouissant de l'adoption de la Constitution et louant la conduite de l'Assemblée : « La Revolution françoise est donc consolidée ». Elle attend sa liberté de l'Empereur d'Autriche qui n'est pas ennemi de la Révolution...

• François HANRIOT. L.s. à Sijas, 26 juin 1793 (1 p. in-4), au sujet des forces de gendarmerie.

• Joseph LEBON. L.a.s., Calais 20 brumaire II, au Comité de Salut public, sur l'arrestation à Arras du soldat royaliste Badouville (1 p. in-4, adr.).

• Général Charles SAINT-FIEF. L.s. à Hassenfratz, 15 mars an II, sur les manufactures de fusils (2 p. in-4).

• Maximilien ROBESPIERRE. L.a.s., Paris 15 février an II (1 p. in-4), à Danton, l'assurant de sa vive et tendre amitié : « Je t'aime plus que jamais et jusqu'à la mort. [...] Pleurons ensemble nos amis ; et fessons bientôt ressentir les effets de notre douleur profonde aux tirans qui sont les auteurs de nos malheurs publics et de nos malheurs privés »...

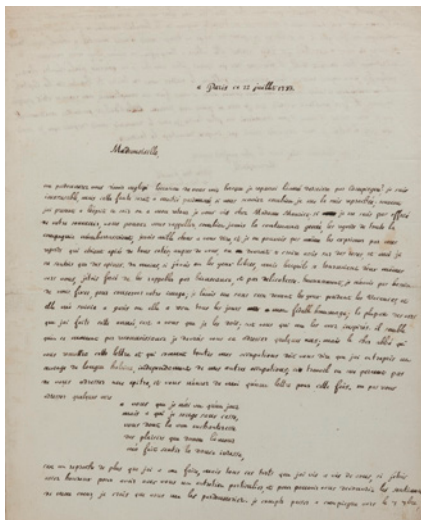
.../...



A
Paris le 15 février l'an 2 de la république.

mon cher Danton, si, dans les seuls malheurs qui puissent
ébranler une âme telle que la tienne, la certitude
d'avoir un ami tendre et d'avoir peut-être offert quelque
consolation, je te la présente. je t'aime plus que
jamais et jusqu'à la mort. dans ce moment, je
suis toi-même. ne forme point ton cœur une âme
de vanité qui ressent toute ta peine. pleurons ensemble
nos amis; et faisons bientôt ressentir les effets de notre
douleur profonde aux tyrans qui sont les auteurs de nos
malheurs publics et de nos malheurs privés. mon
ami, je t'avois adressé le langage de mon cœur, dans
la Belgique. j'aurais dû le te voir, si je n'avois respecté
les premiers moments de ta juste affliction. embrasse
ton ami.

Robespierre



.../...

• Charles-André MERDA dit Méda. L.a.s. au général Moreau, Stuttgart 15 pluviôse IX, rappelant les services qu'il a rendus à la patrie (1 p. in-fol.).

• Louis DAVID. P.a.s., Bruxelles 24 juin 1816 (1 p. in-8), engagement du domestique Fageot.

• Antoine SIMON, gardien de Louis XVII au Temple. P.s., 17 septembre 1792, reçu de matelas, traversins et couvertures (1 p. obl. in-8). Plus une pétition de sa veuve Marie-Jeanne Aladame pour entrer à l'hospice des Incurables en raison des infirmités dues à son séjour au Temple « pour la garde du petit Capet, à elle confiée par la Convention nationale » (1 p. ½ in-fol.).

• Jacques-Nicolas BILLAUD-VARENNE. L.a.s., 29 janvier 1788, sur son opéra *Alzire* (1 p. in-4).

• Jean-Marie COLLOT D'HERBOIS. L.a.s., Commune affranchie 11 frimaire II, sur la situation à Marseille (1 p. in-4).

• Jean-Lambert TALLIEN. L.a.s. à Jérôme Roi de Westphalie, Paris 19 août 1807 (1 p. in-8).

• Thérèse de Cabarrus, Mme TALLIEN. L.a.s. « Th. De Cabarrus », 5 floréal, à Colard, pour son divorce (1 p. in-8, adr.).

• Paul BARRAS. L.a.s., Rome 15 juin 1814, demandant qu'on lève les mesures d'expulsion prises contre lui pour qu'il puisse rentrer en France, et protestant de l'honnêteté de sa conduite (2 p. in-fol.).

• Napoléon BUONAPARTE. Pièce avec 3 lignes autogr., signée par les représentants Delmas et Barras, 14 vendémiaire IV (1 p. in-fol.) : « 6 heures du soir le 14 vend. Ordonné de faire transférer aux Feuillants toutes les pièces [d'artillerie] qui se trouvent à Paris soit achevées soit imparfaites ».

• Ange PITOU. L.a.s. au baron Capelle, 7 juin 1824, « affaire secrète » à propos de son action pour « travailler l'opinion » à l'occasion des élections (2 p. in-fol., adr.).

• Lazare CARNOT. L.a.s., Magdebourg 26 août 1817, à son ancien collègue Adet (1 p. in-8, adr.).

• Gilbert de LAFAYETTE. L.a.s., [14 août 1819], à Arnaut (½ p. in-4, adr.).

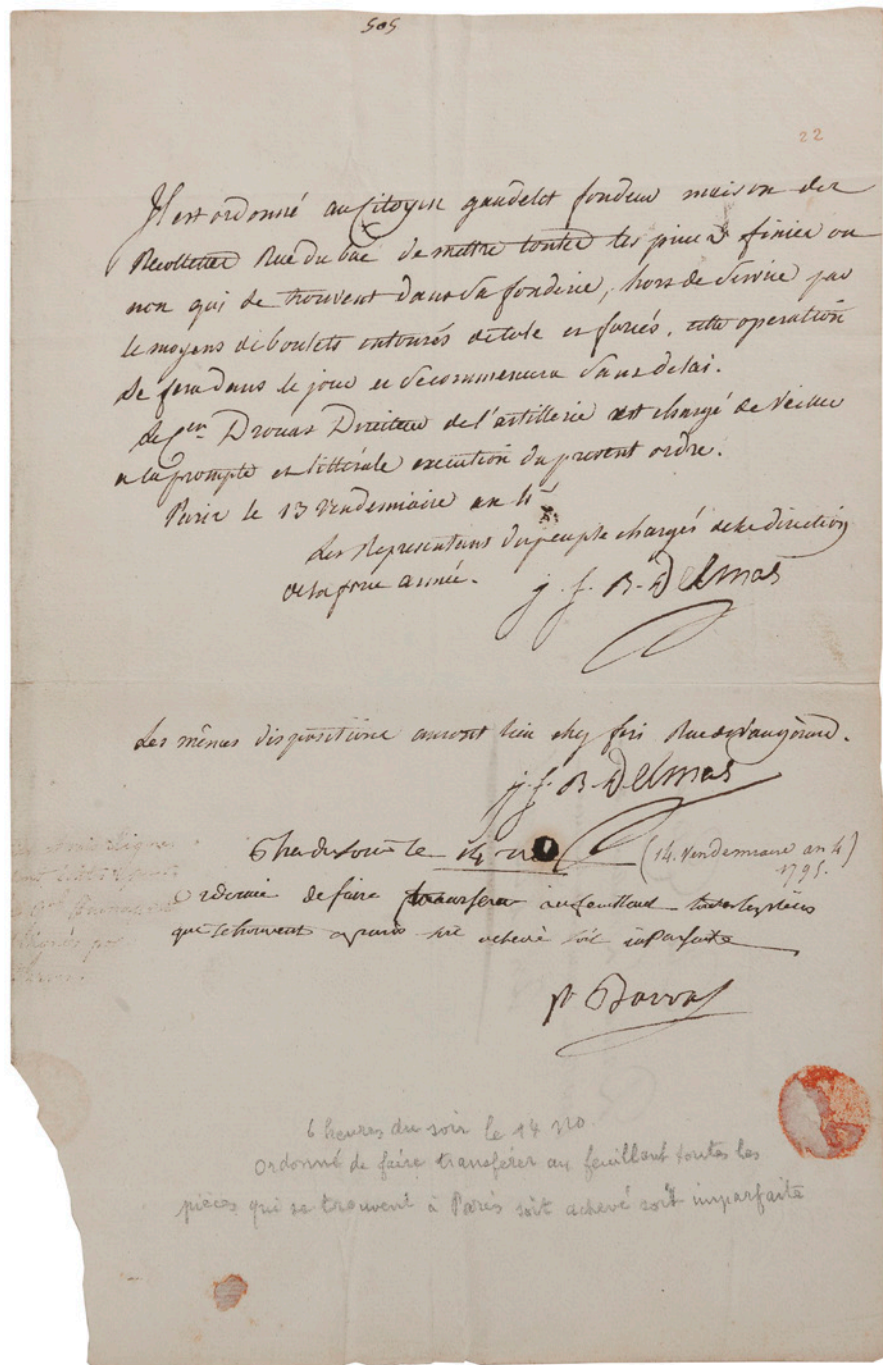
• François-Athanase de CHARETTE. P.a.s., 22 mars 1796 (quelques jours avant sa mort), « Certifie que Mr Delaroche m'a fait remettre une lettre de M^{me} sa mere » (1 p. obl. in-8).

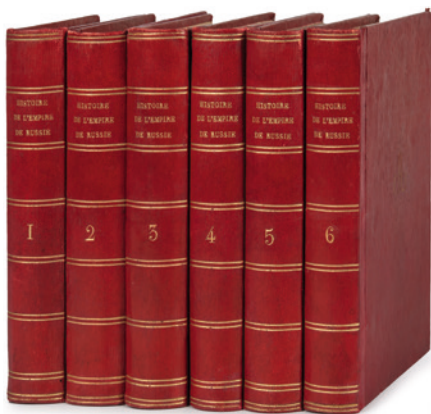
• Lazare HOCHÉ. L.s. au général Taponier, Deux-Ponts 4 frimaire II. Commandant

l'armée de la Moselle, il encourage le zèle révolutionnaire à défendre la Patrie et venger la Liberté, et donne des instructions (1 p. ½ in-fol.).

• François Séverin MARCEAU. P.s., Rennes 19 pluviôse II (1 p. obl. in-4, cachet de cire rouge).

Provenance : anciennes collections Arthur MEYER (1924, n° 129, coq gaulois au dos) ; Christian LAZARD (1967, n° 62) ; Robert GÉRARD (1996, n° 226).





207

RUSSIE.

TOOKE William (1744-1820).

Histoire de l'empire de Russie, sous le règne de Catherine II, et à la fin du dix-huitième siècle. Paris, De l'Imprimerie de Crapelet, Maradan, An X-1801. 7 volumes in-8, demi-maroquin rouge à long grain, chiffre au centre, dos lisse orné (Reliure de l'époque).

300 / 400 €

Première édition de la traduction française.

Elle a été établie par Alexandre-Joseph de Bassinet, qui l'a dédiée à Alexandre I^{er}, Autocrate de toutes les Russies et de la Géorgie, Protecteur de l'Ordre Militaire et Religieux de Saint-Jean de Jérusalem.

Importante monographie due à un pasteur britannique qui séjourna près de vingt ans en Russie où il fut chapelain de l'église anglicane à Kronstadt et à Saint-Petersbourg. L'auteur détaille sous tous les aspects cet empire : histoire, géographie, ethnographie, économie, institutions, etc.

Exemplaire au chiffre A indéterminé.

Quelques légères rousseurs, petite mouillure claire en pied des derniers feuillets du tome VI.

On joint : VERTOT René Aubert de. *Histoire des révolutions arrivées dans le gouvernement de la république romaine.* Paris, Antoine-Augustin Renouard, 1796. 4 volumes in-8, maroquin rouge, double filet doré, dos lisse orné, roulette intérieure, tranches dorées (Reliure de l'époque). Excellente édition, ornée d'un portrait de l'auteur gravé en taille-douce par Langlois. Élegante reliure en maroquin de l'époque. Dos un peu éclairci.

208

SANGUINETTI Antoine (1917-2004)
amiral et homme politique.

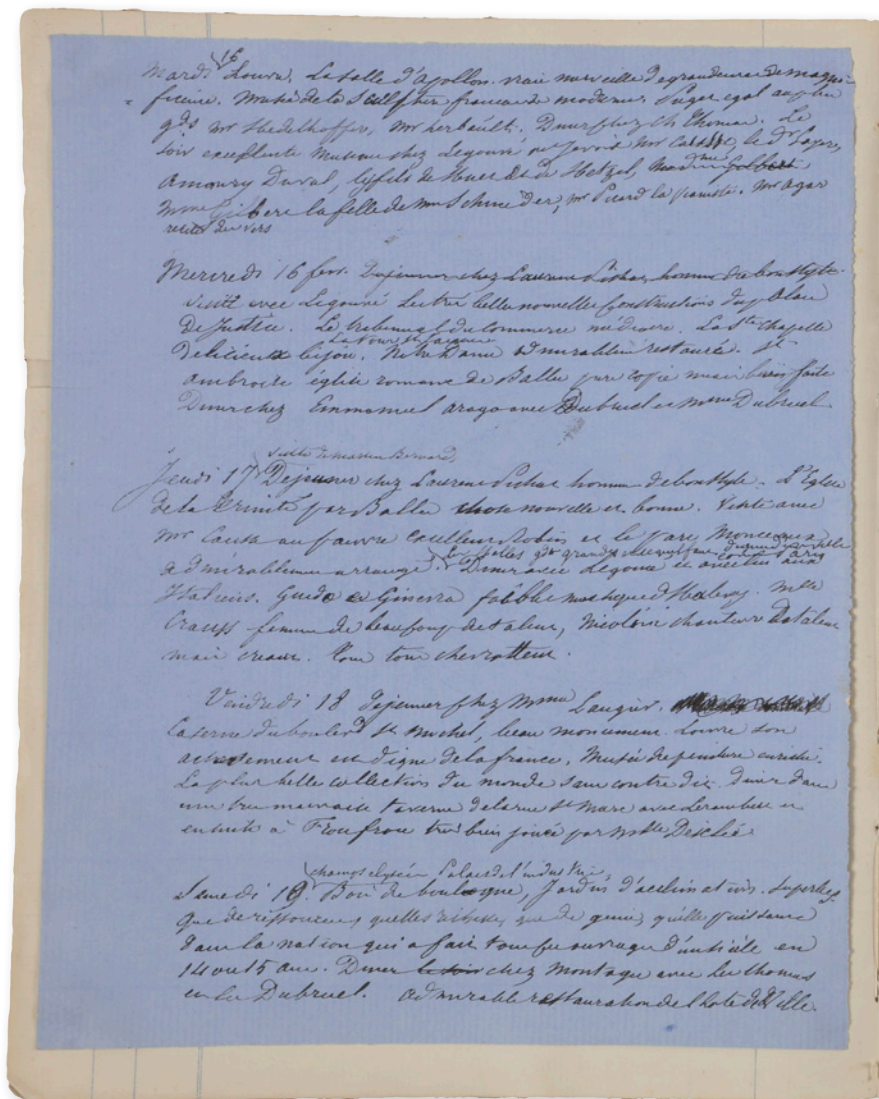
TAPUSCRITS et DOCUMENTATION pour des conférences, commentaires radiophoniques et articles de la presse quotidienne ou spécialisée, et lettres à lui adressées, 1957-2000 ; environ 2000 documents, la plupart dactylographiés ou imprimés.

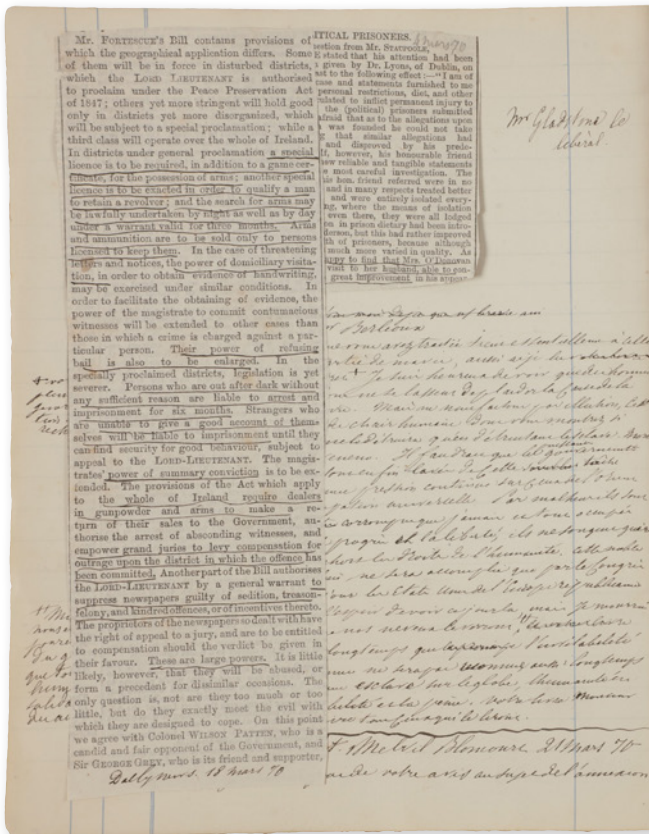
300 / 400 €

Important ensemble d'études et communications de Sanguinetti, et de documentation recueillie par lui (lettres d'hommes politiques, militants et militaires, universitaires et éditeurs, rapports, coupures

de presse), concernant notamment les forces armées et la société en France, l'organisation opérationnelle de la Marine, les combats sur mer en 1963, les femmes et les armées, les dictatures en Amérique latine, les droits de l'Homme dans les pays arabes, l'affaire des activistes d'extrême-droite au lycée militaire d'Aix, la professionnalisation des armées, les médias entre la guerre froide et la détente, des résolutions de la Ligue des Droits de l'Homme et du Citoyen, la réhabilitation des généraux putschistes d'Alger, les conflits idéologiques contemporains (le Golfe, l'ex-Yougoslavie, l'islamisme), les relations américano-soviétiques, l'abandon du nucléaire (l'Appel des Cent), l'avenir de la Méditerranée, l'OTAN, le traité de l'Union européenne, la défense européenne, les dangers du surarmement en Europe, la Corse et la langue corse, etc.

209





209

SCHOELCHER Victor (1804-1893) homme politique, auteur du décret d'abolition de l'esclavage.

MANUSCRIT autographe, 1870-1893 ; fort cahier petit in-4 de 85 feuillets, soit plus de 80 pages in-4 manuscrites et environ 90 pages de coupures de presse, cartonnage d'origine, plats de papier peigné, dos de basane bleue.

3 000 / 3 500 €

Précieux manuscrit de son journal intime et memorandum, mentionnant sa lutte pour l'abolition de l'esclavage.

Schoelcher y détaille ses activités et ses rencontres, ses réflexions sur les faits du jour, parfois en anglais ; il y a collé de nombreuses coupures de presse. Nous ne pouvons en donner ici qu'un rapide aperçu.

La première entrée date du 10 février 1870, et atteste une brève visite de l'exilé à Paris : « Arrivé chez Étienne Arago à 10 hres par la magnifique artère de la rue Lafayette.

Déjeuner au Grand Hôtel avec Schœrer, sa femme, Laurent Pichat, Clemenceau. L'Opéra véritable monument, de l'originalité. Façade et entrée de fête. Les trois arches de la cour du Carrousel grandes comme des choses égyptiennes. Allé chez Legouvé, M^{me} Sandrier et au Rappel. Vu là Meurice, Vacquerie et le fils Laferrière avocat de talent. Refusé de contribuer parce que je ne veux pas écrire où écrit une femme comme Madame Sand »... Les entrées suivantes évoquent la découverte de monuments parisiens récents et la rencontre de nombreuses personnalités : Albert, Wolf, Mme Floquet (la fille de Kestner), Peyrat, Bresson, Seigneuret, Bouilhet, Amaury-Duval, les fils de Huet et de Hetzel... Le 16 février, il visite avec Ernest Legouvé les nouvelles constructions du palais de Justice ; le 17, il déjeune chez Laurent-Pichat, découvre l'église de la Trinité de Ballu, dîne avec Legouvé et l'accompagne aux Italiens... Le 20, il va à un concert au Conservatoire : « Les Schœrer disent que Guillaume Tell est plein de banalités. Mr Théophile Gautier a dit chez Legouvé que Molière ne savait pas faire le vers. Mr Protet un peintre dit chez M^{me} Chabrier qu'il n'aime pas Murillo. Il n'y a plus rien de sacré. Dîner chez Mme Chabrier avec Robin, bonne

musique »... Il quitte Paris le 23 février et rentre chez lui, à Londres, le lendemain matin.

Schoelcher a ensuite fait le brouillon de lettres écrites entre 1870 et 1872 à Berlioux sur la traite des Noirs, Melvil Blancourt contre l'annexion d'Haïti par les États-Unis, Chameravzon (« Pauvre, grande, noble Espagne ! »), Lennard sur la corruption et la dégradation politiques en Angleterre et en France, Alex. Verdet (sur la rumeur selon laquelle il serait candidat pour représenter la Martinique, avec le texte d'une lettre ouverte), Louis Blanc sur la « monstrueuse » déclaration de guerre), Saint-Léger, président du comité électoral de Pointe-à-Pitre, etc.

Un long développement est consacré à ses propres engagements politiques. Sa conclusion atteste qu'au moment où l'on parlait beaucoup de « l'Empire libéral », Schoelcher envisageait une rentrée politique : « Tout jeune encore, je suis entré dans les sociétés secrètes qui conspiraient contre le gouvernement de la branche aînée des Bourbons. Après la Révolution de Juillet je n'ai pas tardé à voir que la branche cadette ne valait pas mieux que l'aînée. J'ai été membre de la Société des droits de l'homme, j'ai contribué de ma plume et de ma bourse

...

.../...

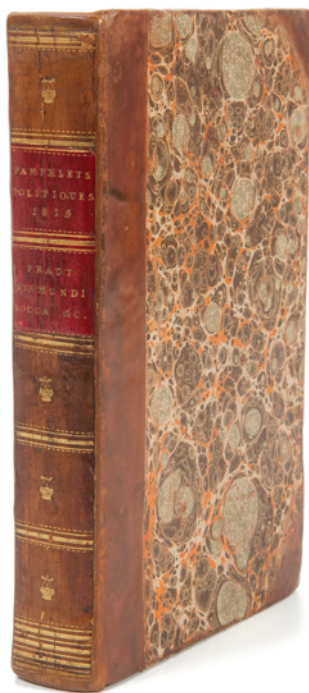
aux revues et aux journaux républicains en même temps que je me dévouais à la cause de l'émancipation des nègres. Après la Révolution de Février, j'ai servi sous le magnanime gouvernement provisoire que j'admire et que j'honorerai toujours, j'ai contribué à deux de ses plus nobles actes : l'abolition de l'esclavage dans nos colonies et du châtement corporel qui souillait encore notre Code maritime »... Il évoque son activité à la Constituante et à la Législative, où il était l'un des vice-présidents de la Montagne, puis sa conduite lors du Deux-Décembre : « J'ai résisté de toutes mes forces au triomphe des sanguinaires conspirateurs, j'étais à la barricade du faubourg St Antoine où Baudin trouva une mort glorieuse. Exilé j'ai écrit en deux gros volumes l'histoire des crimes de ces jours néfastes, et j'étais resté à la frontière voulant y garder levé le drapeau de la République. Aujourd'hui, je suis ce que j'ai toujours été, un républicain démocrate socialiste »... Il précise ses buts politiques prioritaires : l'éducation gratuite et obligatoire, la liberté illimitée de la parole et de la presse, sous réserve de poursuites judiciaires de toute calomnie, et termine cette profession de foi par un avertissement : « J'accepte le mandat impératif, ma conscience me faisant un devoir impérieux de rester fidèle aux engagements que les électeurs auraient exigés de moi et que j'aurais acceptés. Enfin je refuse le serment parce que je suis décidé à employer tous les moyens compatibles avec l'honneur pour renverser l'odieux pouvoir sorti des forfaits du deux décembre »...

On lit également d'intéressants commentaires sur le plébiscite du 10 mai 1870, la guerre franco-prussienne, la chute de l'Empire, les déclarations de Napoléon III, les élections de 1871, la dévastation vue depuis le train qui mène le député à Bordeaux, ainsi que des réflexions sur l'amnistie, les colonies, la Révolution, l'esclavage, les races, la « honteuse » affaire de Panama... On rencontre aussi les noms de Buffet, Daru, Pelletan, Herz, Lesseps, Freycinet, Lévi-Crémieux, Eiffel, A. Meyer, E. Meyer, Déroulède, Brown-Sequard, etc., et des notes de lecture et remarques sur Homère et la Grèce antique, Mme de Sévigné, Bossuet, Fénelon, etc.

Les nombreuses coupures de presse concernent, en majorité, la politique ou l'histoire de la France ou de l'Angleterre, les erreurs judiciaires, la peine de mort, les persécutions religieuses, les injustices, etc.

Dans les dernières pages, Schoelcher évoque à plusieurs reprises avec lucidité son état de santé chancelant qui se dégrade et l'oblige, en mai 1893, à abandonner l'Assemblée avant la fin de la session : « je suis vraiment dans un triste état, je ne travaille plus je ne fais plus rien je ne vais chez personne [...] Je n'aspire qu'à me reposer »... Pourtant il trouve encore

le courage de l'optimisme : « L'homme depuis le jour où il errait sur la terre comme les autres animaux a constamment progressé, et progresse encore, tous les jours. L'homme d'aujourd'hui est certes plus éclairé, plus humain que celui d'hier. Le passé nous donne ainsi le droit de croire à un progrès indéfini, on peut raisonnablement penser que l'homme dominant de plus en plus la nature pourra flotter un jour dans les airs avec les aérostats comme il flotte sur les mers avec la vapeur, qu'il fera la loi aux tempêtes comme il l'a fait aujourd'hui aux distances, il commandera aux éléments [...] Il ne progressera pas moins au moral qu'au physique, en améliorant de plus en plus sa nature en se faisant de plus en plus meilleur il finira par rendre le mal aussi impossible qu'il est impossible à une petite fille brune de faire souffrir un enfant ou un animal »...



210

SISMONDI Jean-Charles-Léonard
Simonde de (1773-1842).

Examen de la constitution française.
Paris, Treuttel et Würtz, 1815. 4
ouvrages en un volume in-8, demi-
veau fauve avec coins, dos lisse orné,
pièce de titre de maroquin rouge,
tranches mouchetées (*Reliure de*
l'époque).

Édition originale de cette défense de la constitution libérale des Cent-Jours.

L'Acte additionnel aux constitutions de l'Empire, à la rédaction duquel Benjamin Constant a participé, se heurte à une formidable levée de boucliers. « Au milieu de ce concert d'insultes, se distingue la voix éminente de Sismondi, vieil ami de Benjamin, qui loue courageusement le texte. (...) Issu du cénacle de Coppet, il a longtemps détesté en Napoléon l'usurpateur de Brumaire et le dictateur de l'Europe (...). Mais le spectacle de Paris en 1814 le révolte : dégoûté par les palinodies du Sénat, il s'indigne d'une Restauration imposée par la contre-révolution européenne et ces Bourbons, princes fugitifs et mendiants qui seuls dans l'Europe n'ont jamais tiré l'épée pour leur propre cause. Consterné par la politique menée, il prend le parti de l'Empereur dès l'annonce du Vol de l'Aigle. (...) Détestant les ultras, Sismondi trouve des accents vibrants pour inviter dans son ouvrage à l'union autour du revenant face à l'Europe réactionnaire » (Villepin, *Les Cent-Jours*, 297-299).

On trouve relié avec :

- PRADT de. *Histoire de l'ambassade dans le grand duché de Varsovie en 1812*, par M. de Pradt, archevêque de Malines, alors ambassadeur à Varsovie. Quatrième édition. Paris, Pillet, 1815.
- ROCCA Jean de. *Campagne de Walcheren et d'Anvers, en 1809*. [Paris, 1815]. Le titre manque.
- *Considérations sur la constitution morale de la France*. Genève, J.J. Paschoud, 1815.

Ex-libris autographe de MARIET, avec liste manuscrite des pièces sur le contreplat.

Reliure restaurée, dos et coins refaits, le dos ancien réappliqué.

Provenance : Dominique de Villepin (ex-libris, Bibliothèque impériale, 19 mars 2008, n° 274).



211

SOULT Nicolas Jean (1769-1851) maréchal, duc de Dalmatie.

223 L.A.S. « Soult », « M^{al} d. de D. », « M^{al} S »..., 1800-1850, à SA FEMME ; 511 pages in-4 ou in-8, nombreuses adresses avec cachets de cire rouge et marques postales de la Grande Armée (notes au crayon bleu).

8 000 / 10 000 €

Important ensemble de lettres du maréchal Soult à sa femme, principalement pendant les campagnes de Pologne et d'Espagne.

[Soult a épousé en 1796 Jeanne-Louise-Élisabeth BERG (1771-1852), qui lui donnera deux enfants : Napoléon-Hector (1802-1857) et Joséphine-Louise-Hortense (1804-1862).]

Dans ces lettres, dont nous ne pouvons donner ici qu'un rapide aperçu, Soult manifeste une grande affection pour sa femme et ses enfants Napoléon et Hortense, dont l'éducation l'intéresse vivement, et témoigne de beaucoup de confiance en Louise, qu'il charge de nombreuses commissions auprès d'agents d'affaires, avocats et entrepreneurs, ainsi que de démarches parfois délicates au ministère et à la Cour. Toute interruption dans leurs échanges le rend très malheureux : « Il me faut plus de courage pour supporter pareille peine que pour affronter sur un champ de bataille les dangers. Alors je cours seulement des chances » (Liebstadt 5 mai 1807).

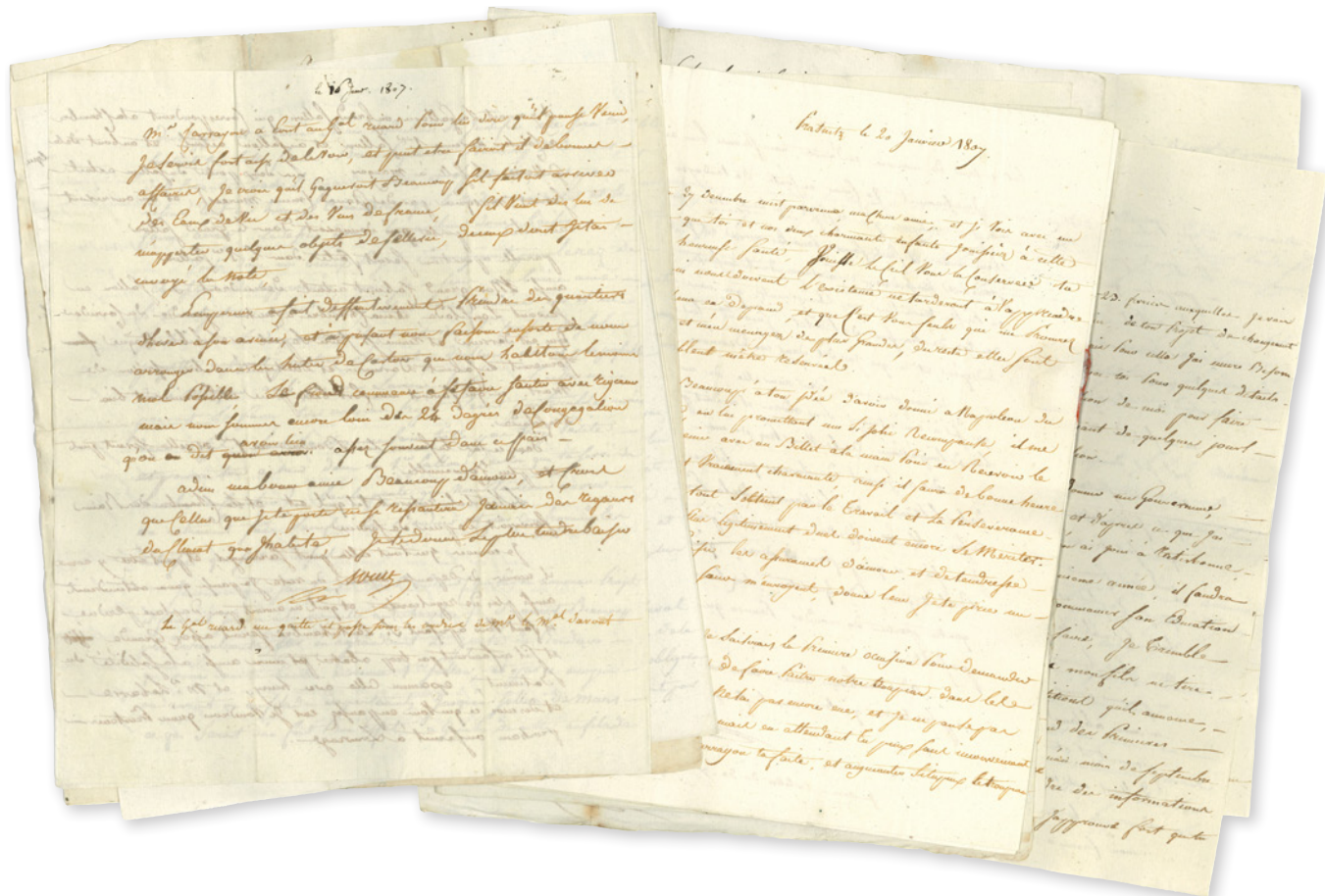
Les lettres sont écrites au fil des campagnes : Alexandrie (Italie) ; Passau (Bavière) ; en Pologne : Prausnitz, Willenberg, Liebstadt, Rosenau, Morangn, Elbing ; Königsberg (Prusse Orientale), Dantzig ; en Espagne : Madrid, Mora, Almagro, Santa Cruz de Mudela, Baylen, Cordoue, Carmona, Séville, Puerto Santa Maria, Ronda, Malaga, Grenade, Xérès, Chiclana, Almansa, Piedrahita, Tolède ; Dresde en Saxe...

1800. La première lettre, datée d'Alexandrie (Italie), est écrite après que Soult fut blessé à l'attaque du Monte Creto, au nord-est de Gênes. Il paie enfin son « tribut à ce terrible dieu de la Guerre », qui jusqu'alors le traitait en « enfant gâté ». Soult fut emporté du champ de bataille par ordre de son frère, qui réclama des gardes à l'ennemi, « et le L^g Prince d'HOHENZOLLERN, me fit panser en sa presence dans son logement » (2 prairial VIII/22 mai 1800)...

1806 voit Soult à Passau (Bavière), où il fait un récit de la bataille d'**Austerlitz** pour son fils. L'Empereur, « voyant que le dernier mouvement lui assuroit la victoire, et que ce qu'il restait d'ennemis alloit être détruit, me dit, *marechal Soult vous vous êtes couvert de gloire. J'avois une grande confiance dans l'armée de Boulogne aujourd'hui elle l'a justifiée et a surpassé toute attente.* - Je répondis à Sa majesté [...] que ma plus grande ambition avoit toujours été de combattre ses ennemis sous ses yeux pour meriter le suffrage du plus grand capitaine que le monde eut produit »... Transporté de bonheur, il balbutiait... Napoléon relève un point commun entre Austerlitz et Aboukir (16 juin)...

1807 le voit prendre part à la **campagne de Pologne** (environ 60 lettres). Son frère est son premier aide de camp, et M. ANTHOINE,

...



.../...

neveu du Roi de Naples, en est un autre. Il parle de la mort du général d'HAUTPOUL, qu'il attribue autant à la folie incurable de son épouse qu'à ses blessures à Eylau ; HEUDELET se remet de la sienne ; les généraux LEGRAND, GUDIN et SALME vont bien... Un violent incendie a ravagé Liebstadt... Fin mai, il refuse l'offre de Louise de venir auprès de lui, car ils s'attendent à reprendre les hostilités, depuis la prise de Dantzig ; le 6 juin, ils se battent depuis deux jours, et il se porte bien : « Hier au milieu d'un feu très vif on me remit ta lettre du 21 mai. Je l'ai lue avec transport »... Il entre à Königsberg le 16 juin, et se repose dans cette ville « opulente » en attendant l'Empereur : « Sa Majesté a elle-même poursuivi ses ennemis qui continuent à s'éloigner, et à le rapprocher de leurs frontières, il faut espérer [...] que tous les avantages que l'empereur a obtenus produiront un heureux résultat, et que la paix en sera peut être la conséquence » (18 juin)... « L'empereur poursuit toujours les débris de l'armée russe, déjà il leur a fait repasser leurs frontières après avoir éprouvé des pertes immenses » (20 juin)... « C'est presque un rêve ! que dans dix jours de campagne l'empereur ait pu obtenir d'aussi grands avantages et préparer des résultats aussi inattendus, que de gloire ! Dans ces dix jours il a effacé tout ce qu'il avoit précédemment fait, que de reconnaissance et d'amour de si hauts faits nous imposent ! L'admiration pour son génie étoit déjà ineffable, et cependant il a encore ajouté à ce sentiment, que rien ne sauroit égaler et qui ne peut être contenu. Les trois souverains sont réunis à Tilse [Tilsitt] sur le Niemen, où leurs plenipotentiaires traitent de la paix [...], l'armée se mettra en marche pour en assurer l'exécution » (28 juin)... L'Empereur donne des domaines en Pologne à ses maréchaux et à plusieurs généraux ; renseignements sur celui de Raciazek que lui-même a reçu... Donation en rentes sur l'État et en argent de l'Empereur... Une épidémie terrible règne depuis l'Oder jusqu'à la Vistule ; Louise serait effrayée de voir la misère autour de

lui... Arrivé à Dantzig le 7 décembre, il devra rejoindre Louise et les enfants le 9 à Stettin...

1810, année riche pour la correspondance (près de 100 lettres), voit Soult, désormais major-général du Roi Joseph, mener la **guerre d'Espagne**, envahir l'Andalousie et s'emparer de Séville. Il se plaint des agissements de ceux qui jaloussent ses succès (depuis Austerlitz !) ; il a rendu en Espagne et au Portugal des services trop remarquables ; cependant il reste confiant en la justice de l'Empereur... À Baylen, où DUPONT avait capitulé aux Espagnols, il se félicite d'avoir manœuvré de manière à faire oublier « ce fâcheux événement, et pour cette fois les français pourront prononcer avec honneur le mot de Bailen [...], et j'ai le bonheur insigne de voir réaliser ce que j'eus l'honneur d'écrire à l'empereur en apprenant la fameuse catastrophe du général Dupont, "que je m'estimerai le plus heureux des hommes si je pouvois par mes actions, sur les lieux mêmes faire oublier à sa majesté, cette honteuse défaite" » (21 janvier)... Les troupes sont entrées à Grenade, puis à Séville... Les insurgés ont conduit le général FRANCESCHI à Malaga, et Soult œuvre des mois durant pour faire échanger son ami prisonnier... Content que l'Empereur lui impose « l'honorable tâche de terminer les affaires d'Espagne » (2 mars), il aspire surtout à rentrer dans la vie privée, et regrette de ne pouvoir assister aux fêtes à Paris, à l'occasion du mariage de leur souverain : puisse l'Empereur voir une « nombreuse postérité faire comme Titus les délices du genre humain » (17 mars)... Il envoie à S.M. à cette occasion les aigles que le général Dupont perdit à Baylen, et des drapeaux pris à l'ennemi dans la campagne de 1810... Il voudrait vendre ses domaines de Poméranie, Pologne, Westphalie et Hanovre, et constituer un majorat pour son fils... Tristesse après les obsèques du comte de Cabarrus,

ministre des Finances de Joseph ; il dit son inquiétude d'être dans une position équivoque, depuis le retour de Joseph à Madrid... À plusieurs reprises, il parle de tableaux de maîtres que le Roi Joseph lui a donnés (dont un Sébastien del Piombo et un Ribera) ou que lui-même a achetés pour meubler des galeries dans leurs hôtels, et qu'il envoie à Paris ; il a des projets pour la présentation de trois des tableaux de MURILLO... Il apprend avec horreur l'incendie meurtrier de l'ambassade d'Autriche à Paris, à l'occasion d'une fête en l'honneur des souverains (une migraine avait empêché Louise d'y assister)... Que l'Empereur l'ait nommé général en chef de l'Armée impériale du Midi en Espagne, le 14 juillet, lui fait oublier bien des chagrins, mais son désintéressement lui fait du tort : « j'idolâtre mon souverain pour lui je me ferois ouvrir les veines, et malgré tout cela je parois en quelque sorte méprisé, il semble qu'on me soupçonne, on diroit presque que je suis proscrit, depuis deux ans que l'épreuve dure ; [...] il me seroit plus doux de renoncer à tout, et des aujourd'hui j'en ferois volontiers le sacrifice si l'empereur vouloit me laisser mourir en repos dans les lieux qui mont vu naître. Mon ambition est satisfaite, et depuis longtemps je suis rassasié des biens et des honneurs de ce monde, j'emporterai dans ma retraite le souvenir des bienfaits que j'ai reçus de Sa majesté » (30 octobre)...

1812 (17 lettres) engage Soult à de nouveaux exploits en Espagne, et à une vive déception : lors de sa nouvelle campagne en Estrémadure, « j'ai eu la douleur de voir les ennemis s'emparer de Badajoz sans pouvoir l'empêcher, je croyais qu'avant mon retour en Andalousie je livrerois bataille mais cela n'a pas eu lieu [...]. La perte de Badajoz sera très sensible à l'empereur, jen suis vivement fâché » ; ses ennemis vont se déchaîner (21 avril)... Il donnera chasse à WELLINGTON, vers Ciudad Rodrigo : « les papiers d'Angleterre t'auront instruite que j'étois encore au monde » (29 novembre)... Il attend comme une grâce, un congé de quelques mois, mais est fort troublé par la nouvelle de la conspiration de MALET... Nouvel envoi d'œuvres de maîtres espagnols, dont une qu'il destine au Museum impérial...

1813 (6 lettres) le retrouve toujours à Tolède, s'inquiétant des rapports défavorables qu'on a pu faire à S.M. sur l'Armée du Midi. « À l'heure où je t'écris s'accomplit ma 28^{me} année de service, ça n'est pas un compliment à faire à un femme aimable que de lui dire qu'elle a un vieux soldat de mari, que même elle ne peut voir, il est peu de militaires qui dans leur carrière se soient trouvés dans des situations aussi difficiles que celles où j'ai été » (2 février)... Enfin en juin, il attend toute la famille à Dresde, et il prie Louise d'arriver le soir, car « dans les premiers moments nous aurons beaucoup de choses à nous dire » (23 juin)... Moins de quinze jours plus tard, à Paris, lendemain de sa nomination au commandement en chef des armées en Espagne et sur les Pyrénées, s'en allant à Bayonne, il exprime sa reconnaissance et son admiration, alors que « le mal à réparer est prodigieux [...], mais notre réunion sera prompte aussitôt que j'aurai battu les ennemis » (7 juillet)...

Après la chute de l'Empire, Soult écrit lorsque l'un ou l'autre séjourne dans son Tarn natal, à La Bastide Saint-Amans au château de Soult-Berg, ou à Albi lorsque Soult assiste aux sessions du Conseil général (16 lettres en 1824, 1 en 1827, 3 en 1834, 5 en 1847, 2 en 1848, 1 en 1849, 2 en 1850), et de Londres en juin et juillet 1838 (17) lorsqu'il assiste en tant qu'ambassadeur extraordinaire au couronnement de la Reine VICTORIA...

On rencontre aussi les noms des généraux ou maréchaux MASSENA, DAVOUT, DEMBARRÈRE, BERTHIER, GAUTHIER, COMPANS, MORTIER, DUMAS, de CLERMONT-TONNERRE (alors colonel et aide de camp du Roi Joseph), EXELMANS, VICTOR duc de Bellune, CURIAL, etc., ainsi que ceux de DARU, MARET, le prince de SCHWARTZENBERG, CHAMPAGNY duc de Cadore, le duc d'ARENBERG, LACUÉE comte de Cessac, etc.

On joint une note de sa fille Joséphine, marquise de Mornay, concernant les tableaux rapportés d'Espagne par Soult.

Varia

37

à Madame Marie M...

(manuscrit)
de l'éditeur

Vous faites bonne et douce en nos tristes tempêtes,
d'Esprit et la Raison parmi nos fureurs bêtes, -
Et si l'on vous eût crue au temps qu'il le fallait
On se fut épargné que de chagrin plus laid
Encor que douloureux ! Puis lorsque sonna l'heure
Définitive où d'espérer n'était qu'un leurre
Dorénavant, du moins vous fîtes pour le mieux
Quant à tel modus vivendi moins odieux
Que cette guerre sourde ^{ou} et cette pais armée
Qui succéda l'affreux conflit.

Et vénérée, ô morte inopportune !
Qui soit, vous l'êtes, précise et sûre au vrai moment,
Votre volonté, toute indulgence et sagesse
Eût ~~peut-être~~ sans doute et nous eût fait largesse ~~prévoit~~
D'un pardon mutuel obtenu par son soin ;
Tout serait dans la ~~main~~ ^{avec} Dieu pour témoin.
Mais Dieu n'a pas voulu qui vous a donc reprise
Pourquoi ?

Dormez, ô vous sous votre pierre grise,
Qui fîtes le devoir et ne cédâtes pas,
Dormez par ce Novembre où ne peuvent mes pas
Malades vous aller porter quelque couronne
Mais voici ma pensée, ô vous, douce, ô vous bonne !

1 Novembre 1894

Paul Verlaine

53

Date & signature:

ORDRE D'ACHAT ABSENTEE BID FORM

[illegible]

CONDITIONS GÉNÉRALES DE VENTE

La vente sera faite au comptant et conduite en Euros.

Les acquéreurs paieront, en sus des enchères des frais de 25 % HT soit 30 % TTC.

(Pour les livres uniquement : 25 % HT soit 26,375 % TTC).

Frais additionnels DrouotLive : 1,8% TTC.

Attention :

- + Lots faisant partie d'une vente judiciaire suite à une ordonnance du TC honoraires acheteurs : 14.40 % TTC (pour les livres, 12,66 % TTC)
- * Lots dans lesquels la SVV ou un de ses partenaires ont des intérêts financiers.
- Lots en importation temporaire et soumis à des frais de 5,5 % à la charge de l'acquéreur en sus des frais de vente et du prix d'adjudication.
- # Lots visibles uniquement sur rendez-vous
- ~ Lot fabriqué à partir de matériaux provenant d'espèces animales. Des restrictions à l'importation sont à prévoir.

Le législateur impose des règles strictes pour l'utilisation commerciale des espèces d'animaux inertes. La réglementation internationale du 3 Mars 1973 (CITES) impose pour les différentes annexes une corrélation entre le spécimen et le document prouvant l'origine licite. Ce règlement retranscrit en droit Communautaire Européen (Annexes A/B/C) dans le Règle 338/97 du 9/12/1996 permet l'utilisation commerciale des spécimens réglementés (CITES) sous réserve de présentation de documents prouvant l'origine licite ; ces documents pour cette variation sont les suivants :

• Pour l'Annexe A : C/C fourni reprenant l'historique du spécimen (pour les spécimens récents)

• Pour l'Annexe B : Les spécimens aviens sont soit bagués soit transpondés et sont accompagnés de documents d'origine licite. Le bordereau d'adjudication de cette vacation doit être conservé car il reprend l'historique de chaque spécimen.

Pour les spécimens récents protégés repris au Code de l'Environnement Français, ils sont tous nés et élevés en captivité et bénéficient du cas dérogatoire de l'AM du 14/07/2006. Ils peuvent de ce fait être utilisés commercialement au vu de la traçabilité entre le spécimen et les documents justificatifs d'origine licite. Les autres spécimens bénéficient de datation antérieure au régime d'application (AM du 21/07/2015) peuvent de ce fait être utilisés commercialement.

Pour les spécimens antérieurs à 1947 présents sur cette vacation, ils bénéficient du cas dérogatoire du Règle 338/97 du 9/12/1996 en son article 2 m permettant leur utilisation commerciale. En revanche, pour la sortie de l'UE de ces spécimens un Cites pré-convention est nécessaire. Pour les spécimens d'espèce chassables (CH) du continent Européen et autres, l'utilisation commerciale est permise sous certaines conditions. Pour les espèces dites domestiques (D) présentes dans cette vacation, l'utilisation commerciale est libre. Pour les spécimens anciens dits pré-convention (avant 1975) ils respectent les conditions de l'AM du 23/12/2011 et de ce fait, peuvent être utilisés commercialement. Les autres spécimens de cette vacation ne sont pas soumis à la réglementation (NR) et sont libres de toutes utilisations commerciales. Le bordereau d'adjudication servira de document justificatif d'origine licite. Pour une sortie de l'UE, concernant les Annexes I/A, II/B et III/C un CITES de réexport est nécessaire, celui-ci étant à la charge du futur acquéreur.

GARANTIES

Conformément à la loi, les indications portées au catalogue engagent la responsabilité de Drouot Estimations et de son expert, compte tenu des rectifications annoncées au moment de la présentation de l'objet portées au procès-verbal de la vente. Les attributions ont été établies compte tenu des connaissances scientifiques et artistiques à la date de la vente.

L'ordre du catalogue sera suivi.

Une exposition préalable permettant aux acquéreurs de se rendre compte de l'état des biens mis en vente, il ne sera admis aucune réclamation une fois l'adjudication prononcée. Les reproductions au catalogue des oeuvres sont aussi fidèles que possible, une différence de coloris ou de tons est néanmoins possible. Les dimensions ne sont données qu'à titre indicatif.

Le texte en français est le texte officiel qui sera retenu en cas de litige. Les descriptions en anglais et les indications de dimensions en inches ne sont données qu'à titre indicatif et ne pourront être à l'origine d'une réclamation.

L'état de conservation des oeuvres n'est pas précisé dans la catalogue, les acheteurs sont donc tenus de les examiner personnellement avant la vente. Il ne sera admis aucune réclamation concernant d'éventuelles restaurations une fois l'adjudication prononcée.

Les rapports de conditions demandés à Drouot Estimations et à l'expert avant la vente sont donnés à titre indicatifs. Ils n'engagent nullement leurs responsabilités et ne pourront être à l'origine d'une réclamation juridique. En aucun cas, ils ne remplacent l'examen personnel de l'oeuvre par l'acheteur ou par son représentant.

ENCHERES

Le plus offrant et dernier enchérisseur sera l'adjudicataire.

En cas de double enchère reconnue effective par le Commissaire-priseur, le lot sera remis en vente, tous les amateurs présents pouvant concourir à cette deuxième mise en adjudication.

Important : Le mode normal pour enchérir consiste à être présent dans la salle de vente. Toutefois, nous acceptons gracieusement de recevoir des enchères par téléphone d'un acquéreur potentiel qui se sera manifesté avant la vente. Notre responsabilité ne pourra être engagée notamment si la liaison téléphonique n'est pas établie, est établie tardivement, ou en cas d'erreur ou omissions relatives à la réception des enchères par téléphone.

Nous acceptons gracieusement les ordres d'enchérir qui ont été transmis. Nous n'engageons pas notre responsabilité notamment en cas d'erreur ou d'omission de

l'ordre écrit. En portant une enchère, les enchérisseurs assument la responsabilité personnelle de régler le prix d'adjudication, augmenté des frais à la charge de l'acheteur et de tous impôts ou taxes exigibles. Sauf convention écrite avec Drouot Estimations, préalable à la vente, mentionnant que l'enchérisseur agit comme mandataire d'un tiers identifié et agréé par Drouot Estimations, l'enchérisseur est réputé agir en son nom propre. Nous rappelons à nos vendeurs qu'il est interdit d'enchérir directement sur les lots leur appartenant.

RETRAIT DES ACHATS

Les lots qui n'auraient pas été délivrés le jour de la vente, seront à enlever sur rendez-vous, une fois le règlement encaissé, à Drouot Estimations, 7 rue Drouot, 75009 Paris.

Contact pour le rendez-vous de retrait : deaccueil@drouot.com, + 33 1 48 01 91 00. Dans le cas où les lots sont conservés dans les locaux de Drouot Estimations au-delà d'un délai de quinze jours de stockage gracieux, ce dernier sera facturé 15€ par jour de stockage coffre pour les bijoux ou montres d'une valeur < à 10 000 €, 30 €/ jour pour les lots > à 10 000 €.

Il est conseillé aux adjudicataires de procéder à un enlèvement de leurs lots dans les meilleurs délais afin d'éviter les frais de magasinage qui sont à leur charge.

Le magasinage n'entraîne pas la responsabilité du Commissaire-Preneur ni de l'expert à quelque titre que ce soit.

Dès l'adjudication, l'objet sera sous l'entière responsabilité de l'adjudicataire. L'acquéreur sera lui-même chargé de faire assurer ses acquisitions, et Drouot Estimations décline toute responsabilité quant aux dommages que l'objet pourrait encourir, et ceci dès l'adjudication prononcée.

Les lots seront délivrés à l'acquéreur en personne ou au tiers qu'il aura désigné et à qui il aura confié une procuration originale et une copie de sa pièce d'identité.

Les formalités d'exportations (demandes de certificat pour un bien culturel, licence d'exportation) des lots assujettis sont du ressort de l'acquéreur et peuvent requérir un délai de 2 à 3 mois. L'étude est à la disposition de ses acheteurs pour l'orienter dans ces démarches ou pour transmettre les demandes à la Direction des Musées de France.

REGLEMENT DES ACHATS

Nous recommandons vivement aux acheteurs de nous régler par carte bancaire ou par virement bancaire.

Conformément à l'article L.321-14 du code de commerce, un bien adjudgé ne peut être délivré à l'acheteur que lorsque la société en a perçu le prix ou lorsque toute garantie lui a été donnée sur le paiement du prix par l'acquéreur.

Moyens de paiement légaux acceptés par la comptabilité :

• Espèces : (article L.112-6 ; article L.112-8 et article L.112-8 al 2 du code monétaire et financier)

• Jusqu'à 1 000 €

• Ou jusqu'à 10 000 € pour les particuliers qui ont leur domicile fiscal à l'étranger (sur présentation de passeport)

• Paiement en ligne sur (jusqu'à 1500 €)

<http://www.drouot-estimations.com/paiement/>

• Virement : Du montant exact de la facture (les frais bancaire ne sont pas à la charge de l'étude) provenant du compte de l'acheteur et indiquant le numéro de la facture.

Drouot Estimations
BNP PARIBAS
PARIS LA CENTRALE
(00828)

IBAN : FR76 3000 4008 2800 0106 2854 076

Carte bancaire (sauf American Express et carte à distance)

• Chèque : (Si aucun autre moyen de paiement n'est possible)

• Sur présentation de deux pièces d'identité

• Aucun délai d'encaissement n'est accepté en cas de paiement par chèque

• La délivrance ne sera possible que vingt jours après le paiement

• Les chèques étrangers ne sont pas acceptés

DÉFAUT DE PAIEMENT

Drouot Estimations réclamera à l'adjudicataire défaillant des intérêts au taux légal majoré de 5 points et le remboursement des coûts supplémentaires engagés par sa défaillance, avec un minimum de 500 €, incluant en cas de revente sur folle enchère :

- la différence entre son prix d'adjudication et le prix d'adjudication obtenu lors de la revente

- les coûts générés par ces nouvelles enchères

COMPÉTENCES LÉGISLATIVE ET JURIDICTIONNELLE

Conformément à la loi, il est précisé que toutes les actions en responsabilité civile engagées à l'occasion des prises et des ventes volontaires et judiciaires de meuble aux enchères publiques se prescrivent par cinq ans à compter de l'adjudication ou de la prise.

La loi française seule régit les présentes conditions générales d'achat. Toute contestation relative à leur existence, leur validité, leur opposabilité à tout enchérisseur et acquéreur, et à leur exécution sera tranchée par le tribunal compétent du ressort de Paris (France).

CONDITIONS OF SALE

Purchased lots will become available only after full payment has been made. The sale will be conducted in Euros. In addition to the hammer price, the buyer agrees to pay a buyer's premium along with any applicable value added tax. The buyer's premium is 25% + VAT amounting to 30% (all taxes included) for all bids. Books (25% + VAT amounting to 26,375%) and 1,8% (VAT inc.) DrouotLive.

NB:

- + Auction by order of the court further to a prescription of the court, buyers fees 14,40% VTA included. Books (12,66% VTA included).
- ° Lots on which the auction house or its partners have a financial interest
- * Lots in temporary importation and subject to a 5,5% fee in addition to the regular buyer's fees stated earlier..
- # An appointment is required to see the piece
- ~ This lot contains animal materials. Import restrictions are to be expected and must be considered.

The legislator imposes strict rules for the commercial use of inert animal species. The international regulations of March 3, 1973 (CITES) requires for different annexes a correlation between the specimen and the documentation proving the origins to be lawful. This regulation transcribed in European Community law (Annexes A/B/C) in Rule 338/97 of 9/12/1996 permits commercial use of regulated specimens (CITES) upon presentation of documentation proving lawful origin; these documents for this variation are as follows:

- For Annex A: C/C provided outlining the specimen's history (for specimens of recent date)
- For Annex B: Bird specimens are either banded or equipped with transponders, and are accompanied by documents of licit origin. The auction's sale record must be conserved as it contains the complete history of every specimen.

All cases concerning specimens of recent date that are protected under the French Environmental Code and which were born and raised in captivity are permitted by the derogation clause AM of 14/07/2006. As such, they can be used commercially provided traceability between the specimen and the documentation proving licit origins. Other specimen cases dating prior to clause AM of 21/07/2015 can, due to this fact, be used commercially. Specimens dating before 1947 included in this auction sale benefit from clause 2M of the derogatory Rule 228/97 of 9/12/1996, permitting their use for trade. However, exporting them outside of the EU them requires a pre-CITES Convention agreement.

For huntable species of the European continent and elsewhere, commercial use is allowed under certain conditions. Domesticated species (D) included in this auction sale are free for trade. Old specimens from before the Convention (i.e. before 1975) comply with the conditions of the AM of 23/12/2011 and, as such, are free for trade. The other specimens in this auction sale are not subject to NR regulations and are free for commercial use and trade. The auction record will substantiate their licit origin.

To leave the EU, with regards to the Annexes I/A, II/B et III/C, a CITES re-export document at the expense of the acquirer will be necessary.

GUARANTEES

Drouot Estimations is bound by the indications stated in the catalogue, modified only by announcements made at the time of the sale noted in the legal records thereof. Attributions were made according to scientific and artistic knowledge at the time of the auction.

An exhibition prior to the sale permits buyers to establish the conditions of the works offered for sale and no claims will be accepted after the hammer has fallen. Some difference may appear between the original work and its illustration, there will be no claims in such matter. The dimensions are given only as an indication. The condition of the works is not specified in the catalogue, buyers are required to study them personally. No requests will be accepted concerning restorations once the hammer has fallen.

Any condition report requested from Drouot Estimations and the expert before the sale is provided as an indication only.

It shall by no means incur their liability may not constitute a basis for legal claim after the sale. It cannot replace a personal examination of the work by the buyer or his representative.

BIDS

The highest and final bidder will be the purchaser.

Should the auctioneer recognise two simultaneous bids on one lot, the lot will be put up for sale again and all those present in the saleroom may participate in this second opportunity to bid.

Important: Bidding is typically conducted in the auction house. However, we may graciously accept telephone bids from potential buyers who have made the request. We bear no responsibility whatsoever in the case of uncompleted calls made too late and/or technical difficulties with the telephone. We also accept absentee bids submitted prior to the sale. We reserve the right to accept or deny any requests for telephone or absentee bidding.

In carrying a bid, bidders assume their personal responsibility to pay the hammer price as well as all buyer's fees and taxes chargeable to the buyer. Unless a written agreement established with Drouot Estimations, prerequisite to the sale, mentioning that the bidder acts as a representative of a third party approved by Drouot Estimations, the bidder is deemed to act in his or her own name.

We remind our sellers that bidding on their own items is forbidden.

COLLECTION OF PURCHASES

The lots not claimed on the day of the auction, can be retrieved at Drouot Estimations, 7 rue Drouot, 75009 Paris, by appointment You can contact deaccueil@drouot.com + 33 1 48 01 91 00 in order to organize the collection.

Drouot Estimations offers 15 days of storage following the sale. Beyond this delay buyers are advised that storage costs will be charged €15/ day for lots < €10,000, and €30/ day for lots > €10,000.

Buyers are advised to collect successful lots as soon as possible to avoid handling and storage costs which may be incurred at their expense.

The auctioneer is not responsible for the storage of purchased lots. If payment is made by wire transfer, lots may not be withdrawn until the payment has been cleared, foreign cheques are not accepted.

From the moment the hammer falls, sold items will become the exclusive responsibility of the buyer. The buyer will be solely responsible for the insurance, Drouot Estimations assumes no liability for any damage to items which may occur after the hammer falls.

The purchased lots will be delivered to the buyer in person. Should the buyer wish to have his/her lot delivered to a third party the person must have a letter of authorization along with a photocopy of the identity card of the buyer.

Export formalities can take 2 or 3 months to process and are within buyer's province. Please contact Drouot Estimations if you need more information concerning this particular matter.

PAYMENT

We recommend that buyers pay by credit card or electronic bank transfer.

In compliance with Article L.321-14 of French commercial law, a property sold at auction can be delivered to the buyer only once the auction firm has received payment or complete guarantee of payment.

Legally accepted means of payment include:

- Cash (article L.112-6, L.112-8 and Article Article L.112-8 paragraph 2 of the Monetary and Financial Code)
- max. €1,000
- max. €10,000 for private individuals who have their tax domicile abroad (upon presentation of a valid passport)
- Payment on line (max €1,500)
- <http://www.drouot-estimations.com/paiement/>
- Electronic bank transfer

The exact amount of the invoice from the buyer's account and indicating the invoice number. (Note: Bank charges are the buyer's responsibility.)

Drouot Estimations
BNP PARIBAS
PARIS LA CENTRALE
(00828)
IBAN: FR76 3000 4008 2800 0106 2854 076

- Credit cards (except American Express and distance payment)
- Cheque (if no other means of payment is possible)
- Upon presentation of two pieces of identification
- **Important: Delivery is possible after 20 days**
- Cheques will be deposited immediately. No delays will be accepted.
- Payment with foreign cheques will not be accepted.

PAYMENT DEFAULT

In the event of late payment on winning bids Drouot Estimations will claim the legal rate of interest, plus five percent. A minimum fee of €500 will also be due for any other costs incurred by reason of default, including the following in the case of resale on false bidding:

- The difference between the price at which the lot was auctioned and the price obtained at its resale;
- The costs incurred by new auctioning.

LAW AND JURISDICTION

In accordance with the law, it is added that all actions in public liability instituted on the occasion of valuation and of voluntary and court-ordered auction sales are barred at the end of five years from the hammer price or valuation. These Conditions of purchase are governed by French law exclusively. Any dispute relating to their existence, their validity and their binding effect on any bidder or buyer shall be submitted to the exclusive jurisdiction of the Courts of France.

... Quelquefois les vieillards me regardaient
avec envie - ils me disaient que
j'étais heureuse d'être jeune, que
j'étais à l'âge - leurs yeux
laus admiraient mon front blanc -
ils se rappelaient leurs amours - et
me les contaient - Mais je me suis
souvent demandé si dans leur temps
la vie était plus ^{belle} ~~bonne~~ - et
comme je n'y voyais rien en moi
que qu'on peut envier j'étais jalouse
de leurs secrets, parce qu'ils cachent
des bonheur ~~qu'ils~~ que je n'avais eus -

~~Je me suis souvent demandé si
je n'étais pas plus heureuse
qu'ils ne le sont - et si
je n'étais pas plus sage
qu'ils ne le sont - et si
je n'étais pas plus libre
qu'ils ne le sont - et si
je n'étais pas plus heureuse
qu'ils ne le sont - et si~~

et puis j'étais
je n'ai des faiblesses d'enfant
à faire pitié!

~~Je~~ - je suis devenue et je

proprement comme les convalescents - 99 fois



DROUOT
ESTIMATIONS